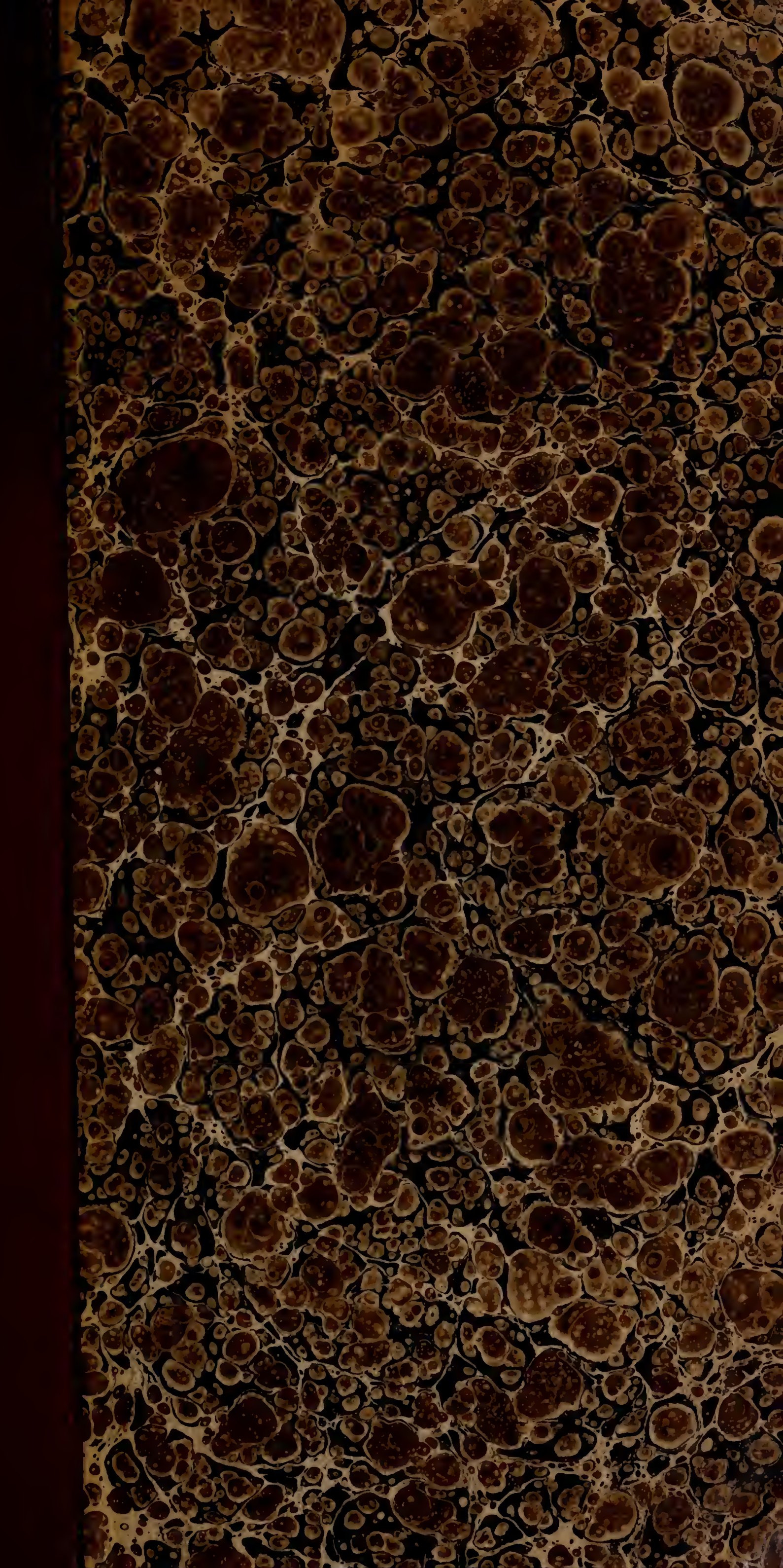
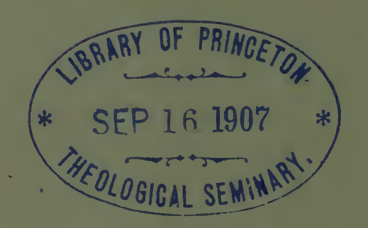




JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — SEPTIÈME ANNÉE

CINQUANTE-SEPTIÈME ANNÉE



PARIS
J. BONHOURE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE DE LILLE, 48

1882

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

DÉCÈS DE M. LE PROFESSEUR BOEGNER, DE STRASBOURG

Le 5 décembre, mon collègue, M. Alfred Boegner, recevait un télégramme l'invitant à se rendre sans aucun délai à Strasbourg. Son vénéré père venait d'expirer; les craintes que donnait à sa famille une maladie de cœur dont il avait plus d'une fois éprouvé les symptômes s'étaient subitement réalisées. C'était le jour où l'on allait fêter son quatre-vingt-unième anniversaire, le moment où ses nombreux enfants s'apprêtaient à lui adresser les vœux les plus tendres; les uns de vive voix, les autres, moins privilégiés, par des lettres où ils mettaient tout leur cœur.

La veille, qui était un dimanche, il s'était rendu deux fois à l'église, et le soir, tenant lui-même, comme d'habitude, le

culte domestique, il avait lu ces paroles de saint Paul : « Nul de nous ne vit pour soi-même et aucun de nous ne meurt pour soi-même.... soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » Le lendemain on le trouvait mort dans son lit. Il n'était plus seulement au Seigneur, il était avec lui. Si jamais une âme fut prête à tomber dans ses bras avec une parfaite joie et d'ineffables actions de grâces, c'était bien la sienne.

L'ancien professeur de Strasbourg était un de ces hommes du premier réveil dont la foi et la vie chrétienne n'ont jamais fléchi. Doué d'une grande tendresse de cœur, il était en même temps calme et ferme ; il s'est toujours montré fort pour la vérité et pour la cause du bien. Les institutions religieuses et charitables de l'Alsace ont eu en lui un fidèle soutien et un sûr conseiller. Il aimait beaucoup l'œuvre des Missions ; il a plaidé autour de lui, pendant de nombreuses années, la cause de notre Société et il avait montré dernièrement à quel point elle lui était chère, en encourageant l'un de ses fils à se donner à elle pour lui préparer des ouvriers et les diriger dans leurs futurs travaux.

Ses obsèques ont été ce que l'on pouvait attendre de l'estime universelle dont il jouissait et de l'amour que lui portaient des hommes dont il avait par son enseignement façonné l'esprit et le cœur. Ses fils, le préfet des Vosges et le sous-directeur de la Maison des Missions de Paris, ont pu se joindre à leur frère, pasteur à Strasbourg, pour accompagner ses restes au Temple-Neuf et de là au cimetière de Saint-Gall, où son beau-frère, M. Steinheil, de Rothau, a fait entendre de touchants et solennels adieux. Nous pouvons dire que nous y étions, nous aussi, par nos vifs regrets et les prières que nous adressions à Dieu et que nous n'avons pas cessé depuis lors de faire monter vers lui pour la famille désolée.

Oberlin a été l'un des fondateurs de l'œuvre des Missions évangéliques de France ; à son nom se sont ajoutés depuis

ceux de plusieurs autres bienfaiteurs alsaciens, et parmi ces noms celui du professeur Boegner aura toujours sa place.

Eugène CASALIS.



DON DE FEU MADAME GRANDPIERRE

M. le professeur Guyot, de Princeton, vient de nous envoyer de la part de sa bienheureuse sœur 8,000 francs dont elle avait, dans ses dernières volontés, spécifié la destination comme suit :

Pour l'œuvre générale des Missions, 5,000 francs ;
Pour l'éducation des enfants missionnaires, 2,000 francs ;
Pour le fonds de retraite, 1,000 francs.

Que la mémoire de notre sœur soit bénie ! Heureux ceux qui, après que leurs œuvres les ont suivis dans le ciel, aident encore à celles que l'on poursuit après eux sur la terre pour la gloire de Dieu.



ADIEUX DE M. MABILLE AUX ÉGLISES

Paris, le 22 décembre 1881.

Chers frères et sœurs en Christ,

La date rapprochée de mon départ pour le Lessouto, fixé au 10 janvier prochain, me fournit l'occasion de déposer, dans ce premier numéro de l'année 1882 du *Journal des Missions*, l'expression de mes vœux pour vous. Je viens aujourd'hui vous dire pour la seconde fois adieu, un adieu sans doute final. Je sais que je puis me recommander, moi et les miens, à votre intérêt chrétien et à vos prières. Vous penserez à nous, alors que nous voguerons sur les grandes eaux, et aussi alors que vers le milieu de mars nous rentre-

rons, s'il plaît à Dieu, à Morija. De notre côté, nous demanderons à Dieu de vous accorder ainsi qu'à vos familles, à vos Eglises, à votre pays, ses plus précieuses bénédictions.

Je désire que votre piété à tous devienne de plus en plus vivante et par conséquent plus heureuse. Il me semble qu'en Europe la piété tend en général à devenir trop extérieure et perd de sa profondeur. Après tout, et quoi qu'on dise des progrès de la science, voire même de la science religieuse et théologique, la piété qui change le cœur et en fait le sanctuaire vivant d'un Christ vivant peut seule donner la paix et la joie, et procurer la force et la persévérance dans le service de Dieu.

Et puisque je suis missionnaire, c'est surtout la mission chez les païens que je voudrais vous mettre sur le cœur. J'ai été profondément affligé d'entendre faire à cette œuvre des objections que je croyais abandonnées depuis longtemps. Il en est une qui s'adresse plus particulièrement à celle du Lessouto ; on nous dit que nous travaillons pour les Anglais, et que, par conséquent, les Eglises de France devraient maintenant remettre l'œuvre du Lessouto aux mains de missionnaires anglais. Est-il juste d'introduire ainsi des questions de nationalité dans une cause qui n'a en vue que la gloire du Seigneur? Ne travaillons-nous par pour Dieu, et les Eglises de la mère patrie n'ont-elles pas retiré assez de bénédictions des succès qu'elles ont eus dans nos stations pour désirer d'en recevoir encore davantage? On objecte aussi à la mission projetée au nord du Zambèze, qui a pourtant — et je le constate avec reconnaissance — trouvé de vraies sympathies en France et ailleurs, et qu'on devrait s'efforcer de fonder au plus vite, ne fût-ce que pour augmenter la vie spirituelle des Eglises du Lessouto, en ouvrant un champ à leur zèle et à leur activité. Ah ! que je voudrais voir l'œuvre des Missions aimée au foyer de chaque famille chrétienne et devenant l'objet de fréquents entretiens dans chaque école du dimanche et dans chaque Eglise ! Que je

voudrais lui voir une place — celle qu'elle mérite — dans nos facultés de théologie ! Après tout, si tant de pasteurs ne s'en préoccupent pas, à qui la faute, si ce n'est tout d'abord à leurs professeurs qui ne leur en ont pas parlé?

On dit aussi que les missions parmi les païens enlèvent des hommes très capables et très zélés à l'œuvre missionnaire qui devrait se faire dans la patrie elle-même. Mais sans parler de l'exemple donné par le Saint-Esprit, alors qu'il envoyait en Asie et en Europe les hommes les plus capables qu'Antioche possédât alors, comme Paul et Barnabas, ne peut-on pas dire qu'on augmenterait rapidement le nombre des vocations pour le pastorat si l'on cultivait davantage l'œuvre des missions?

On parle beaucoup des sacrifices et des souffrances que les missions imposent. Pourquoi parle-t-on de cela alors que tel ou tel s'en va dans les pays lointains, voire même dans les climats insalubres pour servir son pays, pour faire des explorations scientifiques ou du commerce? N'ayons pas deux poids et deux mesures, mais donnons-nous nous-mêmes et donnons nos enfants à notre Dieu. Semons pour la vie éternelle, pour nous-mêmes et pour les autres. Si nous agissons de la sorte, le monde comprendra enfin que nous sommes tout au Seigneur et voulons le servir comme lui-même nous a servis. Il n'y a pas d'apologie du christianisme plus puissante que l'œuvre des missions.

Ma visite avait un double but, celui de travailler à faire imprimer la Bible entière en un seul volume et d'autres ouvrages, et celui de me reposer un peu en me retrempant dans la communion de mes frères. Je crois que les deux buts ont été atteints. J'emporte les premiers exemplaires de cette Bible, si désirée par nos Bassoutos. Dieu m'a donné la force de mener ce long travail à bonne fin, et je puis prévoir dès à présent l'accueil qui lui sera fait, grâce à quelques mots d'une de nos bonnes chrétiennes de Morija : « Il me tarde de voir et d'avoir entre mes mains le livre que tu es allé impri-

mer; mon cœur soupire après ce moment. » Je puis ajouter que l'usage de cette Bible ne sera pas restreint aux Bassoutos proprement dits; elle sera achetée et même lue bien au delà des rives du Limpopo, jusqu'au Zambèze, surtout s'il est donné à mon frère et ami Coillard de fonder la nouvelle mission qu'il projette. Mais ce travail a eu des résultats bénis pour moi-même, en me faisant mieux sentir à quel point la Bible est véritablement la révélation que Dieu destinait aux peuples de toutes langues, même aux plus illettrés.

En même temps que j'imprimais la Bible, je revisais un Nouveau Testament de poche avec parallèles. Il y a longtemps qu'on en désirait un au Lessouto. Pour m'aider dans ce travail, j'ai dû faire appel à la bonne volonté de quelques amis; comme il ne s'agissait que de parallèles de sens, de jeunes chrétiennes de Genève ont bien voulu s'en charger; je me suis assuré qu'elles l'ont fait avec un succès complet. Nos Églises de France et du Lessouto leur doivent de la reconnaissance. Ils doivent surtout des remerciements à la Société biblique britannique et étrangère, qui a imprimé notre Bible à 10,000 exemplaires, et notre petit Nouveau Testament à 5,000.

Nous allons rentrer au Lessouto. Nous ne pouvons penser à ce retour sans une vive émotion, prévoyant quelles traces nous trouverons encore, en plusieurs endroits, des ravages faits par la tempête qui a failli emporter toute notre œuvre. Nous trouverons nos frères se remettant avec peine de leurs angoisses, le pays se relevant difficilement, si tant est que par la bonté de Dieu il échappe à une guerre civile. Nous trouverons vides les places de plusieurs des membres de notre Eglise qui s'en sont allés dans le repos. Nous aurions désiré revoir leurs visages aimés, et nous ne verrons plus que leurs tombes. Mais, grâce à Dieu, nous avons retrouvé auprès de vous des forces physiques, et, nous l'espérons, aussi des forces morales qui nous permettront de rentrer avec courage dans l'œuvre et dans la lutte.

Je viens de parler de tombes fraîchement creusées à Morija ; mais il en est d'autres auxquelles je pense aussi, en vous quittant, celles de M. Golaz et de sa compagne, dont la mort laisse notre chère mission du Sénégal dans une position si précaire; celles des vénérables et vénérés messieurs Fisch et Boegner, et de madame GrandPierre. Je viens d'apprendre une autre perte, pour moi personnellement fort douloureuse, celle de mademoiselle Betsy Cellérier, de Genève, aux efforts de laquelle nos écoles normale et biblique de Morija doivent beaucoup, et qui était pour moi une véritable sœur aînée, toujours prête à me conseiller et à m'aider. Ces précieux amis, on ne les verra plus assister radieux d'enthousiasme à des réunions de missions; mais nous leur avons dit : Au revoir! avec une assurance pleine de joie et de confiance. Seront-ils remplacés? Oui, n'est-ce pas, ils le seront et abondamment!

Allons, chers amis, à la rescousse! La nuit vient où nous ne pourrons plus travailler. Travaillons tous, autant et aussi longtemps que nous le pouvons sous la direction de notre Seigneur Jésus-Christ : vous, par vos carnets du sou missionnaire, qu'il fait si bon voir entre les mains des enfants, par vos entretiens réguliers sur les missions, au coin du feu, et par vos réunions mensuelles, alimentées par la lecture des journaux de notre Société ; par des dons qui fassent entièrement disparaître les déficits; nous, vos ambassadeurs auprès des païens, en prêchant la Parole, en amenant des âmes à Christ, en avançant toujours, en faisant subir des pertes journalières à l'ennemi, et en préparant ainsi avec vous la venue du Christ.

Nous nous recommandons, chers frères et sœurs en Christ, ma compagne, mon collègue M. Krüger, nos enfants et moi, à votre bonne affection chrétienne. Que la grâce de notre Dieu et Sauveur soit avec vous et nous à toujours!

A. Mabille.

MISSION DU LESSOUTO

ENCORE DE L'OBSCURITÉ SUR L'AVENIR DU LESSOUTO

Dans notre livraison de novembre, après avoir exprimé l'espoir que la paix serait de longue durée au Lessouto, nous ajoutions : « Les effets d'une fausse politique ayant rendu l'Afrique du sud foncièrement malade, cette durée est dans les secrets de Dieu. »

Les appréhensions que trahissait cette réserve étaient justifiées par le peu de confiance que nous inspiraient les concessions que le chef Massoupa paraissait avoir faites, — par l'extrême difficulté d'amener les défenseurs du sol et ceux de leurs compatriotes qui s'étaient battus contre eux à s'entendre et à sceller leur réconciliation par de coûteux sacrifices, — par l'impopularité d'un régime gouvernemental, appelé protecteur, qui avait abouti à plonger le pays dans une guerre désastreuse, — enfin, et surtout, par le sentiment dont nous ne pouvions nous défendre, que partout, depuis l'Orange jusqu'au Limpopo, aux yeux des noirs comme à ceux des blancs, la politique du gouvernement anglais avait subi un échec qu'il lui serait très difficile de réparer.

Nous avons maintenant à constater que, malgré la joie que la cessation complète des hostilités et le retour progressif des Eglises à des habitudes d'ordre inspirent à nos missionnaires, leur correspondance témoigne encore d'un très grand malaise. Ils ne sont pas seuls à éprouver ce sentiment. Un article que l'un des correspondants du *Standard* lui a écrit du Cap le 7 novembre et que ce journal a publié un mois plus tard, ne le prouve que trop. — Voulant que les amis de notre chère mission soient bien au courant de tout ce qui la touche, continuent à la porter sur leur cœur et ne cessent pas d'intercéder pour elle, nous allons reproduire cet article sans y rien changer. Nous ferons toutefois observer que les conclusions du correspondant du *Standard* nous paraissent un peu exagérées. Letsié, presque tous ses fils et son futur

héritier Lérotholi, qui a si bravement combattu pour la cause nationale, sont restés fidèles aux stipulations de l'arbitre délégué par la reine, et rien ne prouve qu'ils ne réussiront pas à faire entendre raison à Massoupa. M. Orpen, qui a remplacé M. Griffith comme résident et premier magistrat, était dernièrement à Léribé et s'efforçait de réconcilier les deux fils de Molapo. S'il y réussit, l'apaisement des deux partis rivaux aura fait un grand pas et il sera bien difficile à Massoupa de poursuivre ses plans d'indépendance absolue.

Voici l'article :

Ville du Cap, 7 novembre 1881.

Notre horizon s'est de nouveau assombri. On avait espéré que la sentence arbitrale de sir Hercules Robinson serait acceptée par les Bassoutos, que l'on croyait être aussi fatigués de la guerre que nous l'étions nous-mêmes, et l'on regardait comme certain que le rétablissement de la paix dans le pays des Bassoutos serait suivi de l'apaisement des tribus de la Cafrerie (Transkei). Pendant un certain temps, tout est bien allé. Letsié pressait son peuple d'accepter les conditions qui lui étaient offertes; il semblait aussi que les efforts de notre ministre des affaires étrangères, qui était allé personnellement au Lessouto, seraient couronnés de succès. De tous les chefs avec lesquels nous avions été en guerre, Massoupa seul se tenait à l'écart; mais lorsqu'on annonça qu'il avait cédé, lui aussi, et qu'il avait livré son propre fils comme otage, que le bétail capturé serait rendu et que ses fusils seraient enregistrés, on crut avoir l'assurance qu'il n'y avait plus aucun danger du côté des Bassoutos. Les troupes irrégulières furent licenciées et trois régiments de milice à cheval furent débandés. Il ne resta plus ainsi comme force coloniale que les carabiniers montés du Cap, près de mille, et environ le même nombre de Fingous et de Hottentots.

Mais pendant que l'on faisait ces arrangements pacifiques, on découvrit que nos voisins indigènes n'étaient rien

moins que bien disposés envers nous. Massoupa se retira sur sa montagne fortifiée, il ne rendit pas les six mille têtes de bétail qu'il avait promises et ne fit pas enregistrer ses fusils. Deux mois se sont passés depuis qu'on a dit qu'il avait fait sa soumission, et maintenant on assure qu'il n'a aucune intention de souscrire à nos demandes. Ceci met notre gouvernement dans une position fort désagréable, car il ne peut cacher le fait qu'il n'a aucun moyen de se faire obéir. C'est trop tôt pour demander à ceux qui hier encore combattaient à nos côtés de marcher contre Massoupa, et les Bassoutos voient aussi clairement que nous-mêmes que, s'ils ne veulent pas se charger de faire exécuter nos ordres, nous n'avons aucun moyen de les y obliger. S'attendre à ce que les carabiniers montés du Cap puissent à eux seuls prendre Thaba-Bossiou, alors que les plus grandes forces que notre pays a pu lever, réguliers, milices, burghers et natifs, ont à peine pu avancer plus loin que la frontière de l'État-Libre, serait parfaitement absurde, et ainsi Massoupa reste maître de la position. Ceci est déjà assez fâcheux, mais ce n'est pas ce qu'il y a de pire. Notre plus grand danger maintenant semble provenir de la fraction des Bassoutos qui pendant nos troubles récents ont abandonné leurs compatriotes et se sont rangés du côté des blancs. Aussi longtemps que la guerre a duré il nous a été entièrement impossible de les protéger, et depuis le commencement des hostilités leurs familles, leurs terres et leur bétail ont été à la merci de ceux que l'on peut appeler le parti national, et ceux-ci, une fois que leur nature violente était éveillée, ne pouvaient avoir aucune pitié pour des gens qu'ils considéraient comme traîtres à la cause de tous. En réglant les conditions de la paix, on pensa qu'il était de toute justice de remettre ces loyaux en possession de leurs champs et de leur bétail, et sir Hercules Robinson, dans sa sentence arbitrale, stipula que les Bassoutos rebelles auraient à rendre aux autres tout le bétail qu'ils leur avaient pris. L'intention était excellente, mais la stipulation n'était pas sage. Parmi

ces tribus, le bétail capturé constitue les *dépouilles opimes*, le signe visible de la victoire, et rendre ce bétail équivaut à s'avouer défait. Comment, ont demandé les chefs bassoutos, peut-on exiger de nous de rendre le bétail; avons-nous donc été battus? — Evidemment il fallait assurer une compensation à des gens qui en se dévouant pour nous ont attiré sur eux la ruine, mais cette compensation eût dû provenir directement de nous, et nous nous fussions rattrapés d'une manière ou d'une autre sur l'ensemble de la nation. Maintenant il se trouve que ces loyaux n'ont pas reçu de compensation et leur attitude vis-à-vis de nous devient alarmante. Ils nous disent : « Êtes-vous si faibles ou êtes-vous tellement lâches que ce soit un gain assuré, que de se battre contre vous et une ruine certaine que d'être de vos amis? » Il est difficile de répondre à cette question.

De fait, les indigènes, tant chefs que sujets, ont découvert, depuis quelque temps, que l'amitié du blanc leur fait plus de mal que son inimitié ne peut leur en faire. Il ne faut pas être surpris si notre prestige et notre influence sont sur le déclin. Dans le pays des Griquas, le chef Waterboer, qui nous a donné les mines de diamants, d'une valeur incalculable, est tombé dans une abjecte pauvreté sans que nous nous en soyons mis en peine. Dans le pays des Béchuanas, Mankoroane, qui à diverses reprises avait offert de nous céder son pays, proposition que nous avions refusée, a vu dernièrement une commission de la Reine lui enlever ses terres les plus belles pour les donner aux Boers qui se sont battus contre des Anglais. Dans le Transvaal, la même commission royale a cru qu'il suffirait de nommer un Résident britannique pour prévenir toute collision entre ces mêmes Boers et des sujets anglais. En même temps que la foi des tribus dans la justice et l'honneur de l'Angleterre a été ruinée de la sorte, leur confiance dans la puissance britannique n'a pas été moins ébranlée. N'étant pas habitués à des déploiements de magnanimité de la part de ceux qui ne sont pas assez forts pour se

battre et ne comprenant pas qu'il faille se reprocher d'avoir répandu le sang lorsqu'il s'agit de porter de bons coups à un ennemi, les natifs n'ont pu voir nos revers dans le Transvaal, l'invasion de Natal par les Boers, la mort du général Colley, l'armistice et l'autonomie accordée au Transvaal que comme autant de preuves que nous avons été battus par les Boers.

S'il était une chose à laquelle les naturels crussent réellement, c'était la facilité avec laquelle les Anglais pouvaient vaincre leurs anciens oppresseurs, les Boers. Ayant perdu cette conviction, ils ne voient plus d'autre ressource que de s'unir entre eux et de combattre ensemble pour leur pays. Ce n'est pas seulement dans celui des Bassoutos que de grands embarras se préparent pour nous. Dans les contrées du Transkei, les Tembookis et autres, qui étaient tout récemment encore en armes contre nous, s'en sont retournés chez eux sans nous demander d'être amnistiés et se gouvernent comme ils l'entendent sous le nez de nos magistrats. Les Amapondas, que nous avons essayé d'intimider et menacés pendant plusieurs années, insistent pour que nous reconnaissions leur frontière et nous imposent d'autres conditions fort peu commodes. Et pour résister à toutes les attaques auxquelles nous pouvons être exposés dans ces vastes territoires, nous n'avons qu'un seul régiment et nous ne savons où en trouver d'autres. La guerre contre les Bassoutos, dans laquelle nous n'avons produit aucune impression sur eux, nous a coûté trois millions et demi et nous ne nous hâterons pas de répéter l'expérience. Il y a encore des raisons d'espérer que le pays peut se pacifier, mais si de nouveaux embarras y survenaient pour nous, nous n'aurions plus rien autre à faire que de nous retirer d'un pays dont la direction n'aurait jamais dû être confiée à un gouvernement colonial.

LETTRE DE M. JOUSSE

Thaba-Bossiou, le 10 octobre 1881.

A Messieurs les membres du Comité.

Messieurs et honorés frères,

Après la cessation des hostilités, j'avais espéré qu'une conférence aurait lieu et qu'un rapport général vous serait présenté sur l'état actuel de l'œuvre au Lessouto. Cette conférence n'a pas encore eu lieu ; en attendant, je crois qu'il est de mon devoir de vous envoyer un rapport particulier sur l'œuvre qui m'a été confiée.

Il ne saurait être brillant ; la tempête a rudement secoué cette Église, et personne ne sera étonné d'apprendre qu'il y a eu des chutes et des défections. Il en est qui sont la conséquence directe de la guerre, il en est d'autres dont on peut dire que la guerre n'a été qu'une occasion de les manifester. La vie des camps, commencée pendant la lutte avec Morosi, continuée dans celles du Lessouto, a produit un grand relâchement dans les mœurs des hommes et des jeunes gens. Comment en aurait-il été autrement, vu le mauvais exemple que donne la race blanche, surtout en ce qui touche à l'abus des boissons enivrantes? Tous n'ont pas succombé à la tentation, plusieurs sont tombés et se sont relevés ; mais il en est pour qui l'abstention de ces boissons semble, à vues humaines, impossible.

Nous nous trouvons ici en présence d'un problème à résoudre pour le maintien de la discipline dans nos Eglises. Faut-il tolérer l'usage en prêchant seulement la modération ? L'expérience nous a appris que l'usage et l'abus ne font qu'un; aussi avons-nous été unanimes, dans une réunion du consistoire, à proscrire l'usage, lui aussi. Pour ce qui touche au passé, point d'enquêtes; mais que ceux qui, pendant la

guerre, ont usé ou abusé renoncent sincèrement à ces boissons.

Telle est la méthode que nous avons cru devoir adopter pour ceux de nos chrétiens qui appartenaient au parti national, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas cessé de se croire sous notre direction pendant la guerre. Que ferons-nous à l'égard des loyaux qui sont à Masérou quand ils retourneront dans leurs foyers? Là, je le crains, la discipline sera plus difficile à exercer, en raison d'un relâchement plus grand et plus général.

Dieu soit loué, l'Église n'a pas cessé de s'affirmer, et si la vie n'est pas tout ce qu'on voudrait qu'elle fût, elle existe pourtant, et, grâce à cette vie qui procède d'en haut, nous résisterons aux entraînements du monde. Le 25 du mois de septembre a été un jour de joie pour nous et pour nos chrétiens. Pour la première fois depuis quinze mois, nous avons eu la Cène du Seigneur, deux cents personnes y ont pris part; toutes nos annexes, moins celle de Kémé, y étaient représentées. Comme on a été heureux de se revoir, de se rencontrer une fois de plus à la table sainte! Notre école de station va son train habituel, mais elle aussi se ressent de la froideur des temps. Nous avons voulu rouvrir notre école normale de filles, mais nous n'y avons pas encore réussi; le pays est encore trop troublé pour que des parents puissent sans crainte nous envoyer de loin leurs enfants.

Si le présent a ses ombres, l'avenir ne manque pas de nous inquiéter. L'horizon est chargé de nuages; ces nuages, Dieu pourra les dissiper quand il le trouvera bon. Massoupa refuse absolument de permettre aux loyaux de revenir dans leurs villages respectifs. Il vise au pouvoir suprême; les prophètes de mensonge le lui promettent sur tous les tons et les chefs de la branche aînée le savent. Lérotholi et lui ont failli en venir aux mains la semaine dernière. Nous sommes donc sur un volcan et demain la guerre civile pourrait commencer.

Que le calme nous soit rendu, et, ou je me trompe, ou

l'Église du Seigneur au Lessouto reprendra sa marche ascendante. Ce sera le moment de tenter un dernier effort pour l'occupation entière du pays par les missionnaires français, qui sont plus aimés et plus appréciés que jamais. C'est grâce aux prières des chrétiens d'outre-mer que le Seigneur a conservé le Lessouto aux Bassoutos.

La reprise de l'œuvre requerra de grandes énergies, le pays devra être évangélisé en tous sens avec une nouvelle ardeur, de nouvelles annexes devront être fondées partout où le besoin s'en fera sentir. Et c'est dans un moment pareil que, la douleur dans le cœur et les larmes aux yeux, je suis obligé de vous dire, messieurs, que nous ne pouvons pas aller plus loin. Les forces de ma femme, surtout, sont complètement épuisées. Si nous étions plus jeunes, nous n'hésiterions pas à essayer d'un repos plus ou moins prolongé, pour renouveler notre constitution, mais nous n'avons aucun espoir à cet égard. Tous nos frères savent quelle est notre situation, mais c'est seulement à la conférence prochaine que nous pourrons leur soumettre officiellement notre cas.

Veuillez agréer, messieurs et honorés frères, l'assurance de notre entier dévouement.

Théop. Jousse.

(1) Nous avons appris que la conférence a dû se réunir le 29 novembre.

(*Note des Réd.*)



REPRISE DES TRAVAUX PASTORAUX A HERMON

Hermon, le 31 octobre 1881.

...Le moment des grandes réunions dans les annexes n'est pas encore venu ; beaucoup de Bassoutos sont encore par monts et par vaux, qui à Thaba-Bossiou, pour y chercher des provisions, qui à Kolo, où sa famille est restée pour des causes diverses, qui dans l'Etat-Libre pour gagner de quoi s'habiller. L'évangélisation telle que nous la pratiquions avant la guerre est difficile aussi à cause des restes de pensées belliqueuses qui remplissent encore les cœurs. Il ne me semble pas que les portes nous soient grandes ouvertes en ce moment. Mais il n'y a pas de mal à cela ; nous pouvons beaucoup faire en nous y prenant d'une autre manière, ou en n'ayant pas de manière du tout. J'en ai fait l'expérience il y a quelque temps en allant dans mon annexe de Bongalla pour y tenir les services du dimanche en l'absence du catéchiste Filipi. Je trouvai là une quarantaine de personnes qui s'alignèrent le long d'un mur pour avoir de l'ombre et je leur fis une prédication que j'avais bien préparée la veille. Après le service chacun s'en retourna chez soi, comme c'est tout naturel, et je me retrouvai avec une douzaine de personnes seulement avec lesquelles je parlais de choses et d'autres, quand une femme mit sur le tapis la question de la fin du monde que les journaux annonçaient pour le 24 de ce mois. On me demanda ce que j'en pensais et nous eûmes sur ce grand sujet une excellente conversation. On me questionnait, je répondais ; je questionnais à mon tour : tout cela sans la moindre gêne, sans prétention, sans sermon ; il me semblait que c'était là la vraie manière de faire pénétrer l'Evangile dans les cœurs, et d'expliquer aux gens leurs devoirs et les bienfaits que Dieu leur offre par Jésus.

Partant de là, je me dirigeai vers un village de païens où

je devais voir deux malades pour lesquels on m'avait consulté... Ma première visite faite, je m'arrêtai devant les ruines d'une assez jolie maisonnette brûlée pendant la guerre. On me salue, on m'apporte un pauvre petit enfant de deux ans qui a les mains et les pieds dans un état épouvantable : une maladie de peau qui règne parmi les Bassoutos. Bref, ce petit corps était dans un état piteux. Je fis gravement ma visite de médecin et je promis des remèdes. On m'apporta un pot de *léting* dont je fis la connaissance sans me faire prier, car il faisait une chaleur desséchante. Peu à peu on se groupa autour de moi, on causa, on me demanda les nouvelles du jour. Puis vint la question de la fin du monde qui préoccupait visiblement ces pauvres femmes. J'aurais pu facilement exploiter leur crédulité et leur frayeur. Mais ne croyant pas à ces prophéties, je ne pouvais en faire usage de cette manière, et j'en revins tout doucement aux grandes vérités bibliques qui forment la base de notre foi. Je tâchai de les leur expliquer, à l'aide de comparaisons tirées de la vie ordinaire des Bassoutos ; parfois ils comprenaient ; souvent ils ne comprenaient pas et faisaient de nouvelles questions. Bref, sans en avoir l'air, nous eûmes là un entretien d'une bonne heure qui m'intéressa beaucoup moi-même, car il me donna l'occasion de pénétrer un peu plus avant dans la connaissance des Bassoutos. Un homme d'un certain âge semblait le plus sérieux de la bande et me fit tout à coup cette question que l'on n'entend que trop rarement : « Monsieur, que faut-il donc faire pour se mettre en règle avec Dieu ? » Par contre, le chef du village, un gros Mossouto bien repu, figure de bon vivant, et drapé dans son manteau de vieille couverture de coton avec des airs de prince, ne cessait de jeter des bâtons dans les roues en faisant de mauvaises plaisanteries destinées à détourner la conversation de son caractère sérieux. Sans en avoir l'air, nous luttions l'un avec l'autre et j'avais l'œil ouvert sur lui. Il finit par se lever en ricanant et alla s'accroupir devant sa hutte d'un air nar-

quois, quand il vit que décidément cela ne mordait pas. Quand je quittai le village, une femme me dit : « Reviens nous voir, nous sommes encore dans les ténèbres, dans le mal ; instruis-nous. » Pour sûr que j'y retournerai !

Mercredi dernier, j'ai fait la même expérience. En allant à Thabana-Morèna, je dessellai chez un petit chef nommé Makhonofané ; il était absent, mais je fis connaissance avec ses gens, et au bout d'une heure nous étions bons amis ; ils m'avaient donné un chien et deux jolis éclats d'obus ramassés dans le voisinage et dont je veux faire deux encriers en souvenir de la guerre. Le lendemain, je repassai et trouvai tout mon monde en émoi. La femme de celui qui m'avait donné le chien, dans un moment de dépit, était allée se jeter du haut des rochers qui garnissent la colline voisine : on l'avait ramenée à la maison toute contusionnée, et probablement avec une jambe cassée ; une douzaine de commères l'écoutaient gémir et disaient bien haut qu'elle ne s'en relèverait jamais. Chaï, son mari, me pria de l'examiner et de lui parler ; mais elle souffrait tant et avait un air si farouche que je n'y allai qu'à contre-cœur ; ce n'était pas le bon moment. De fil en aiguille, elle finit pourtant par me raconter cette petite querelle de ménage qui avait failli finir par un suicide, et me donna ainsi l'occasion de lui parler de ses devoirs envers elle-même et de la crainte de Dieu. Avec les commères, les hommes du village et trois passants qui s'étaient arrêtés devant la hutte, j'avais un gentil cercle d'auditeurs, et, m'adressant tantôt à la blessée, tantôt à la société, je passai une bonne demi-heure à leur expliquer les choses de Dieu. Espérons qu'il en restera quelque chose dans le cœur de l'un ou l'autre d'entre eux.

Si nous pouvions arriver comme par hasard au milieu des païens, sans apprêt, sans cheval, la semaine, passer quelques heures à faire avec eux la causette, nous aurions souvent des occasions uniques de les instruire. Les cultes en règle du dimanche sont nécessaires et utiles, mais nous ne devrions

pas nous en tenir à cela, ce qui est officiel effarouche ou dépasse les Bassoutos aussi bien que les Français, et la cure d'âme bien entendue se recommande d'elle-même comme le meilleur levier pour remuer ces cœurs. Seulement il y a causer et causer ; et pour *bien* causer, il faut être aussi inspiré que pour bien prêcher.

H. DIETERLEN.



M. HENRY DYKE

Récit d'une fête d'actions de grâces au village de Sempé, cousin du chef Letsié.

Morija, le 9 novembre 1881.

Il y a quelque temps, Sempé était venu me trouver pour me demander d'aller chez lui remercier Dieu publiquement de lui avoir donné, pour la première fois, un enfant après quinze ans de mariage. Bien qu'il fût chef, il n'avait jamais eu qu'une seule femme. Au jour choisi par lui, je montai à cheval à 6 heures du matin accompagné de trois évangélistes. A 9 heures et demie nous arrivions dans un endroit très pittoresquement situé au pied d'un pic des Maloutis fort élevé. Là se trouvaient déjà entre douze et quinze cents personnes avec divers chefs et plusieurs autres évangélistes qui avaient désiré se joindre à nous. On me fit entrer dans un joli cottage très propre et dont les parois étaient intérieurement badigeonnées de diverses couleurs. Du thé et des pains frais me furent immédiatement servis. Des évangélistes et des anciens entrèrent, bientôt après, et nous eûmes une conversation avec la femme de Sempé.

Elle nous dit qu'il y avait trois ans qu'elle s'était convertie et qu'étant toujours fort triste de n'avoir pas d'enfant, elle était allée raconter ses chagrins au Seigneur, qui l'avait mer-

veilleusement exaucée. « Mon mari, » ajouta-t-elle, « ne s'est pas encore déclaré chrétien, mais la bonté que le Seigneur a déployée envers lui l'a vivement impressionné. Il assure qu'il confesserait publiquement sa foi, s'il ne craignait d'apostasier un jour comme il a vu tant d'autres chefs le faire. »

A 11 heures, commença le service, qui consista d'abord en chants de louange, en prières et en lectures de la parole de Dieu. Au milieu du beau cantique de M. Duvoisin :

Où trouvera-t-on jamais
Une bonté comparable à celle de Jésus?
Où trouvera-t-on jamais
Un amour aussi grand que le sien?

je vis que Sempé pleurait, je l'entendis même sangloter. Quand ce chant fut fini, il s'avança au milieu de l'assemblée. « Ne pensez pas, dit-il, que, si j'ai pleuré, ce fût parce que j'étais ému à la pensée d'avoir à parler devant vous. Ce qui m'a arraché des larmes, c'est simplement ces paroles qui ont si bien exprimé les sentiments que j'ai éprouvés depuis quelques mois. Non, il n'y a pas d'amour à comparer à celui de Jésus. »

Après avoir dit cela, il prit dans ses bras le petit garçon que Dieu lui a donné, le présenta à toute l'assemblée en s'écriant : « Voici le don de Dieu en réponse à la prière! Pendant longtemps, ma femme étant encore païenne comme moi, j'ai recouru à tous les devins, à tous les charmes possibles pour avoir un enfant, j'aurais donné tout le bétail que je possédais, mais rien n'y faisait. Ce n'est que depuis que ma femme a prié que j'ai eu un fils. Ce miracle a été vraiment opéré par Dieu. Je l'en remercie. Je désire que cet enfant grandisse pour lui et ne soit pas élevé selon les coutumes de nos pères. J'aurais voulu montrer ma reconnaissance en offrant quelque chose à l'œuvre des missionnaires, mais j'ai été pressé en cette affaire et je n'ai que ces deux pièces brillantes (montrant deux pièces d'or, chacune valant une

livre sterling, 25 francs) à lui donner en ce moment. C'est à Dieu que je les donne et non pas à un homme. » — Disant cela, il les plaça sur le sol.

Après qu'il eut prononcé ce petit discours, j'en vins à la prédication, avec mon évangéliste, Sophonie; nous avions pris pour texte I Sam. 1.... Il est rare que l'on ait autant de païens réunis devant soi. Ceux qui étaient présents nous écoutèrent avec une grande attention. J'espère que plusieurs d'entre eux ont senti l'appel de Dieu pénétrer profondément dans leurs âmes et qu'avant longtemps ils viendront me dire à Morija qu'ils veulent se donner définitivement à lui. — Il y eut après cela un second service où deux autres catéchistes adressèrent aux inconvertis de pressantes exhortations.

Quand tout fut fini, il était 3 heures de l'après-midi. Sempé et sa femme offrirent alors à l'assemblée une collation : du café, du thé avec du sucre blanc, de la viande, du riz. Au moment où je partais, Sempé, voyant qu'il n'y avait presque plus de sucre, ordonna qu'on en allât chercher jusqu'à ce que chacun fût satisfait, et qu'on en donnât même à ceux qui voudraient en emporter. Il voulait que chacun conservât *un heureux souvenir de la fête de son fils.*

Votre neveu le conserve, lui aussi, mon cher oncle Casalis, car des jours pareils font du bien au cœur.

Henry Dyke.



RÉINSTALLATION DE M. ET MADAME MARZOLFF A MATATIÉLÉ

Dans notre livraison d'octobre, nous avons laissé M. et madame Marzolff s'établir provisoirement à Paballong auprès de M. Christmann, se demandant quand il leur serait possible de reprendre possession de leur station. Une lettre de M. Marzolff, datée du 16 octobre, nous annonce que la réinstallation a pu se faire tant bien que mal au mois d'août, et que nos amis s'occupent à relever, dans la mesure du possible, les ruines que la guerre a laissées derrière elle. A la vérité, ce travail de réédification sera long et difficile. La station de Matatiélé comme celle de Paballong sont situées, il ne faut pas l'oublier, en dehors du véritable Lessouto, dont elles sont séparées par les montagnes. Elles font partie du Griqualand-east, qui est placé sous la juridiction immédiate des autorités coloniales, et le pouvoir des chefs, qui dans le Lessouto proprement dit est suffisant pour maintenir l'ordre et pour garantir la personne et les biens des missionnaires, ne s'exerce pas dans le pays qu'habite M. Marzolff. Tandis que ses collègues bénéficient de la bienveillance que de tout temps les Bassoutos et leurs chefs ont témoignée aux missionnaires, bienveillance à laquelle la guerre a donné une force toute nouvelle, M. Marzolff est exposé directement au mauvais vouloir des marchands coloniaux qui sont venus, eux aussi, reprendre possession de leurs demeures. Profondément irrités des pertes que la guerre leur a fait subir et des dégâts considérables exercés en leur absence sur leurs propriétés, ils s'en prennent au missionnaire qu'ils continuent à soupçonner de connivence dans le pillage de leurs magasins, et se vengent de cette prétendue complicité avec leurs ennemis par mille vexations pénibles. Nos amis, on le voit, sont encore au creuset de l'épreuve, et les courts extraits que nous allons donner de la lettre de M. Marzolff, montreront que nos prières leur sont plus que jamais nécessaires.

« Avec quel serrement de cœur nous avons revu la maison missionnaire, le jardin, et les quelques arbres que les troupes coloniales avaient respectés. Nous avons trouvé la maison d'habitation dans un état indescriptible.... Six hommes ont eu à travailler pendant une journée et demie pour tout nettoyer, et j'ai dû jeter dans les chambres une fiole d'acide phénique pour dissiper l'odeur nauséabonde qui résistait à tous les courants d'air. Plus de serrures, plus de vitres, plus de plafonds, plus rien de ce que nous avions laissé à notre départ. Pendant plusieurs jours, par suite d'une recrudescence du froid, nous avons eu beaucoup à souffrir, n'ayant que du zinc au-dessus de nos têtes. Il m'a fallu chercher du calicot à Kokstad pour plafonner nos chambres et des serrures pour nous enfermer..... »

M. Marzolff raconte quelques-unes des vexations auxquelles lui et les siens sont en butte de la part des marchands, puis il se demande quel avenir est réservé à l'œuvre missionnaire à Matatiélé. Il ne sait rien des projets du gouvernement concernant cette portion du pays. « Les Bassoutos reviendront-ils ou ne reviendront-ils pas ? Eux espèrent que oui, le magistrat en doute, il estime qu'ils ne pourront pas payer la somme demandée pour le pillage des magasins : 850,000 francs, chiffre fabuleux pour cette poignée de commerçants... Si la question ne se résout pas bientôt, j'appréhende l'avenir. Une famine terrible est à la porte. C'est l'époque des semailles : si nos Bassoutos ne peuvent ensemencer, que mangeront-ils ? Ils deviendront la proie des marchands. Mon cœur est douloureusement ému à cette pensée. »

Plus loin, M. Marzolff dépeint ainsi sa propre situation : « Nous sommes seuls, sans secours. Nous ne pouvons trouver nulle part de bêtes à tuer ; nous sommes réduits à vivre de farine grossière, de riz et de pommes de terre : régime fade et affaiblissant au plus haut degré, dans ce pays-ci du moins. Nous avons deux vaches qui donnent du lait ; faute de berger nous sommes obligés de les laisser à Paballong. J'ai de-

mandé à Tobia de demeurer avec nous et de garder notre bétail avec le sien ; le magistrat le lui a défendu, alléguant que, d'après des ordres reçus, aucun Mossouto ne peut s'établir à Matatiélé..... Cette situation anormale n'est pas faite pour affermir la santé de ma femme. Depuis sa grave maladie à Kokstad, elle est toujours restée faible, ses forces ne sont jamais revenues. Il y a eu des jours d'un mieux relatif, mais ce mieux ne dure pas longtemps ; un rien, une émotion, un peu de fatigue suffisent pour la mettre à bas. Notre complète solitude, malgré le grand secours que nous avons en notre sœur, qui elle aussi se ressent beaucoup cet excès d'occupations, est pour ma femme une source de grandes fatigues. Le médecin recommande les bains de mer, une nourriture fortifiante, du repos, choses irréalisables en ce moment.

« Toutefois, ne soyons pas ingrats ; Dieu ne nous abandonne pas. D'une part, il réjouit nos cœurs par le moyen du culte du dimanche : nous pouvons chanter des cantiques, prier et prêcher en sessouto avec des Bassoutos. D'autre part, il y a quelques jours, au moment où ma femme était très misérable et où sa santé me donnait beaucoup d'inquiétude, Dieu, qui n'oublie aucun des siens qui croient en lui, nous a envoyé du secours. Un samedi, dans l'après-midi, un coulie (1), mourant de faim, vint nous demander à manger. En voyant notre bonté pour lui, il nous fit comprendre par signes qu'il désirait rester chez nous. Nous ne pouvons parler que par signes, mais n'importe, c'est un aide. Il est impossible de ne pas distinguer la main de Dieu dans cet événement. Ce n'est certes pas par un heureux hasard qu'il est venu frapper à notre porte : c'est bien le Seigneur, confident de nos détresses, qui nous l'a amené. Au moment où nous étions profondément découragés, notre Sauveur nous a dit, comme jadis à ses disciples : Gens de

(1) Journalier chinois.

petite foi, pourquoi doutez-vous? N'avez-vous donc point de mémoire? Oubliez-vous donc que je suis le Dieu fidèle dans ses promesses de secours et de délivrance? Ce secours si providentiel nous a réconfortés, et lorsque nous sommes sur la pente du découragement, nous pensons à la fidélité de notre Rédempteur dans le passé. »



ARRIVÉE DE M. ET MADAME DANIEL KECK A MABOULÉLA

Mabouléla, 6 novembre 1881.

Cher monsieur Casalis,

Voici déjà dix jours que nous sommes arrivés dans la station de nos vieux parents et que nous avons le bonheur de travailler à l'œuvre des Missions parmi les païens! Que le saint nom de Dieu soit loué de ce qu'après tant d'années de préparation je suis entré dans la carrière si belle, si bienfaisante de messager de la Bonne Nouvelle au milieu de ces chers Bassoutos que vous m'avez appris à aimer comme missionnaire, après que je les avais aimés comme enfant.

Dieu merci, nous allons tous très bien; mon frère Paul est un peu fatigué. Comment, du reste, en serait-il autrement après un si long voyage? Le premier missionnaire du Lessouto que nous avons vu est M. Hermann Dieterlen; il est venu nous surprendre le dimanche soir 23, chez les amis Hoffmann, Boers établis tout près d'Hermon, de ce côté-ci du Calédon. Dieterlen nous a appris la terrible nouvelle concernant nos amis Golaz. Quel coup inattendu ç'a été pour nous! Que Dieu console les pauvres parents, qu'il soutienne et encourage notre cher M. Taylor et l'œuvre du Sénégal si éprouvée.

Partis de chez les Hoffmann de bonne heure, le lundi matin, nous avons voyagé avec notre ami jusqu'à midi.

Quels doux et intéressants entretiens nous avons eus ensemble. Grâce à quatorze magnifiques bœufs que votre fils nous envoyait de Morija, nous roulions rapidement.

Le lendemain, mardi, arrive un messager de Mabouléla, qui, après avoir cheminé quelques heures avec nous, nous devança pour aller annoncer notre arrivée.

Nos gens de la station avaient aussi réuni vingt bœufs et nous les avaient envoyés pour nous aider. Vous voyez quelle caravane nous formions. Avec nos dix-huit bœufs qui avaient fait tout le voyage, les quatorze de Morija et les vingt nouveaux, nous n'avions pas moins de cinquante-deux quadrupèdes qui traînaient nos wagons ou les suivaient.

Nous dételons une dernière fois, mercredi matin, dans « le défilé de Botau, » que vous connaissez sans doute fort bien. Encore quelques heures et nous arriverons... Chacun regarde cette route qui s'étend bien loin. Personne ne viendra-t-il nous souhaiter la bienvenue ?

Tout à coup nous apercevons des petits points noirs qui grossissent rapidement : ce sont des cavaliers, puis un *cart* traîné par quatre vigoureux chevaux. Il n'y a pas à s'y tromper, ce sont des gens de Mabouléla ! Dans le cart se trouvent votre fils avec son petit Maurice, ma sœur Louise et les petites Mabille ; à cheval sont ma sœur Julie, et mon brave ami Henry Dyke, qui conduit militairement cinquante cavaliers. Que c'est aimable à nos amis de Morija de s'être ainsi dérangés pour assister à notre réception ! Au commandement, les cavaliers mettent pied à terre et nous serrent la main. Quelle expression de joie se peignait sur tous les visages, surtout quand je reconnaissais un tel ou un tel. C'étaient des exclamations de bonheur !

« Veux-tu monter ton cheval ? » me dit Henry Dyke. On avait acheté pour moi une jolie bête brune, qui fera mes délices par sa vivacité et sa légèreté à la course.

Une nouvelle surprise nous attendait : au haut de la colline nous apercevons des drapeaux. C'est l'école qui vient

nous souhaiter la bienvenue. Les enfants se placent sur deux rangs : tous sont endimanchés, les garçons ont des turbans verts, les jeunes filles des turbans roses. Nous mettons pied à terre; des chants enlevés avec entrain et enthousiasme résonnent dans cette plaine que j'ai si souvent parcourue dans mon enfance.

Nous partons au galop pour la station.

Ici nous trouvons ma bonne mère entourée de tous les vieux et de toutes les vieilles du village. Rien de plus touchant que de voir ces aveugles, ces impotents qui se sont traînés jusque-là pour nous serrer la main.

Quand les wagons furent arrivés et que mon frère se fut installé devant la maison, tout le monde se groupa; nous chantâmes un cantique, je lus une partie du psaume 107 et mon père fit une prière d'actions de grâces.

Telle a été, cher monsieur, ma rentrée à la maison paternelle après onze ans et demi d'absence. Grâce à Dieu, tous les miens ont été conservés et l'œuvre du Seigneur a fait des progrès réjouissants. Que de païens j'avais laissés ici il y a onze ans, qui maintenant sont au nombre des membres de l'Église du Christ.

Le jeudi suivant, nos amis de Morija reprenaient le chemin de leur station, après avoir assisté à une petite cérémonie très intéressante pour nous. Le matin, en sortant de notre chambre, nous avions trouvé, ma femme et moi, une troupe de Bassoutos devant la maison. Ils formaient un cercle, et au milieu étaient des présents : six poules, deux moutons, un cochon, un chien, un chat. On nous donnait aussi une belle génisse, mais elle était déjà au pâturage, autrement elle aurait figuré au milieu des autres cadeaux.

Depuis notre arrivée, nous nous sommes mis à l'œuvre; le travail ne manque pas, je vous assure, dans la station, et tout autour, une quantité de petits villages de Bassoutos au service des fermiers suffiraient au besoin pour remplir le temps d'un missionnaire.

Avec mon bon cheval, j'ai déjà visité deux endroits où les païens sont encore rebelles aux appels de l'Évangile.

Nous avons eu aujourd'hui une belle fête. Nous avons distribué la Cène à près de cent fidèles. Notre petite chapelle était bondée d'auditeurs attentifs. J'ai eu à prêcher deux fois, car mon vieux père se fatigue très vite ; il tousse beaucoup. Mon sessouto me revient sans peine, et plus je vais, plus je me sens heureux d'être enfin en activité. Dans une prochaine lettre, je me propose de vous entretenir de l'œuvre proprement dite.

Mercredi nous partons, ma femme et moi, pour Morija, où nous assisterons, dimanche prochain, au baptême de votre nouveau petit-fils et d'un fils d'Henry Dyke.

Mille amitiés à tous les habitants de la Maison des Missions.

Croyez-moi votre dévoué et reconnaissant

D. Keck.



DÉMISSION DU MISSIONNAIRE DORMOY.

Dans la dernière lettre que M. Coillard a adressée à nos lecteurs, il annonçait que la station de Léribé allait bientôt être vacante. Cette nouvelle, qui aura échappé à quelques-uns, n'aura pas manqué de frapper ceux qui lisent notre journal avec attention. Nous devons aujourd'hui en donner la confirmation officielle. M. Dormoy, pour des raisons de famille qui n'appartiennent pas à la publicité, a cru devoir nous envoyer sa démission. Il s'est engagé à rembourser à la Société les frais de ses études à l'école des Batignolles et à la Maison des Missions, ce qui n'ôtera rien aux regrets que nous donne sa retraite.

SÉNÉGAL

RÉPONSE DE M. TAYLOR A LA LETTRE DU COMITÉ

Saint-Louis (Sénégal), le 22 novembre 1881.

Bien cher directeur,

Quoique indisposé, je ne laisserai pas partir ce courrier sans vous griffonner quelques lignes pour vous donner de nos nouvelles. Je souffre depuis deux jours d'un mal de tête assez gênant qui passera bientôt, je l'espère, comme d'ordinaire. Ma femme, mademoiselle Salimata et les Mademba vont bien. Quant à l'œuvre, je vous en parlerai longuement dans ma prochaine lettre.

Nous avons reçu la réponse du Comité. Je l'ai lue à tout le monde dans notre culte du 1er novembre, fête de la Réformation. C'est elle qui a formé le sujet de ma prédication pour cette belle fête. Je trouve le document bien précieux, je le conserverai avec un grand soin. On le transmettra, s'il plaît à Dieu, à l'Eglise de l'avenir, grande et imposante, qui verra, non sans émotion je suis sûr, ce que l'année 1881 avait coûté encore au Comité des Missions de Paris, dans l'histoire de la mission du Sénégal, après les pertes non moins cruelles de 1866 à Sedhiou et 1867 à Gorée.

Je vous remercie, vous et madame Casalis, de vos honorées lettres du 19 septembre et du 4 octobre respectivement. Oui, je suis dans les mains du Seigneur. Je me remets à lui tous les jours, comme vous le faites vous-même. Oh ! qu'il sera donc bien doux le moment où, tous ayant achevé la course, combattu le bon combat de la foi et vaincu toutes choses, nous nous trouverons réunis dans la demeure paternelle où ceux qui ont perdu la force se reposent et ont pour partage la joie et l'allégresse éternelle ! Que le Seigneur soit avec vous pour vous fortifier et vous consoler !

Je remercie M. le pasteur Bernard, de Mulhouse, pour ses

salutations et ses témoignages de sympathie qu'il vous a chargé de m'envoyer. Je suis heureux de savoir qu'il pense à moi dans ses prières.

Je n'ai pas pu obtenir d'autres détails sur la maladie et la mort de M. Armand de Ferron que ceux qui avaient été déjà communiqués à la famille par M. le commandant de la marine. Il n'est pas mort en ville. Personne ne savait qu'il fût malade ni où il était. C'est d'une manière inattendue qu'on a appris en ville la nouvelle de sa mort. Quelle nouvelle désolante à apprendre à sa mère affligée ! Qu'il y a d'épreuves ici-bas !

« Je veux t'aimer, car la vie est amère
« Pour ton enfant sans toi. »

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

TAYLOR.

MISSION DE TAITI

IMPORTANCE DE NOTRE ÉCOLE DE PAPÉÉTÉ AU POINT DE VUE DE L'ÉVANGÉLISATION ET DE LA MISSION

Nous détachons d'une lettre de M. Viénot les lignes suivantes, écrites en réponse de la résolution prise par le Comité de créer un poste de professeur adjoint à l'école de Papéété.

Papéété, le 15 juin 1881.

Messieurs et honorés directeurs,

Notre cher collègue, M. Vernier, nous a remis à son retour et en conférence missionnaire votre lettre du 5 mars, par laquelle vous donnez une nouvelle marque sensible de votre sympathique intérêt pour l'œuvre que nous poursuivons si laborieusement à Taïti. J'ai été choisi par la conférence pour être l'organe de la reconnaissance de tous. Nous sommes en effet débordés de toutes parts. Les missionnaires

sandwichiens qui travaillent aux Marquises nous ont envoyé un des leurs, pour nous supplier de leur donner des instituteurs parlant le français : l'amiral Dupetit-Thouars, quoique catholique, nous faisait la même demande; l'amiral Brossard de Corbigny, arrivé samedi dernier, m'exprimait dimanche, à sa première visite, le même désir.

Les Iles sous le Vent veulent aussi de bonnes écoles. Le commandant Chessé a mis à ma disposition, pour cet objet, une somme de 5,000 francs.

Outre les besoins du dehors que j'abrège, car il reste des centaines d'îles autour de nous, nous avons toutes nos écoles à pourvoir d'instituteurs, comme aussi bon nombre d'Eglises à pourvoir de pasteurs un peu moins incapables que ceux qui disparaissent. Nous ne pouvons pas non plus abandonner nos écoles d'enfants, au moment où nos adversaires se fortifient, au moment où tous les Français de Taïti se rangent obstensiblement sous la bannière de l'évêque contre le commandant « trop protestant..... »

Ces faits, honorés frères, vous montrent à quel point nous avons besoin de nous fortifier pour la lutte qui va s'ouvrir ; ils vous disent aussi quelle doit être notre reconnaissance en voyant qu'au lieu de nous abandonner à nos propres ressources, vous venez bravement à notre secours malgré vos autres charges.

Il est encore bon que vous sachiez, messieurs, que nos écoles travaillent pour une grande partie du Pacifique. Nous avons déjà des quantités d'élèves partis inaperçus pour leurs îles respectives : les Aroraï, les Gilbert, les Kingsmill et autres groupes sauvages. C'est donc bien une *œuvre missionnaire* que la nôtre, en même temps qu'elle est une œuvre française. A ce double titre elle a droit aux sympathies des plus difficiles.

Veuillez recevoir, honorés directeurs, avec l'expression de notre reconnaissance, celle de notre respectueux dévouement chrétien. CH. VIÉNOT.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LE PASTORAT INDIGÈNE AU LESSOUTO

Discours prononcé à la consécration de M. H. Krüger, par M. T. Fallot.

III

Quand j'étudie l'histoire de notre mission au Lessouto, un fait me frappe : c'est l'harmonie remarquable qui régit et unit les diverses phases de l'activité missionnaire.

Notre texte nous dit que, dans le royaume de Dieu, l'un sème et l'autre moissonne, et l'étude de la moisson nous montre qu'il y a souvent de profondes divergences entre les ouvriers de la première heure et ceux de la dernière. La substitution de méthodes nouvelles aux anciennes ne s'opère pas sans difficultés et parfois sans déchirements.

Ces luttes douloureuses ont été épargnées à l'œuvre du Lessouto. Ceux qui semaient ont compris dès le début de quelle nature devait être la moisson, et ils n'ont rien négligé pour la préparer. Tandis qu'en beaucoup d'endroits, on a méconnu, dans les tâtonnements de la première heure, l'immense importance de l'activité indigène, au Lessouto on a tout mis en œuvre, dès les premiers jours, pour la développer. Notre vénéré directeur nous le disait encore tout récemment : « Notre premier enseignement à nos convertis a été « celui-ci : Vous avez été sauvés pour devenir des instru- « ments de salut. » Et c'est ainsi qu'on peut dire que tout croyant au Lessouto est né à l'évangélisation en naissant à la vie d'En-haut. L'évangélisation par les indigènes a été dès l'origine le fait normal, le fait naturel.

Vous comprendriez certainement ce que je veux dire, si vous pouviez entendre notre cher et infatigable frère

M. Mabille vous décrire un dimanche à Morija : ces groupes d'hommes et de femmes quittant la station dès le matin pour se diriger en chantant vers les divers villages païens des environs; puis les réunions familières qu'ils tiennent dans la *khothla*, l'enceinte réservée aux délibérations, si ce sont des hommes, à la porte de cette enceinte, si ce sont des femmes, car les femmes chrétiennes déploient, paraît-il, un talent tout particulier d'évangélisation parmi leurs sœurs païennes. On débute par une leçon de lecture, puis vient un enseignement biblique sous une forme aussi familière que possible, puis les réponses aux objections que l'on s'efforce de provoquer, et enfin les nombreuses visites à domicile. Rien de plus fructueux que ces courses hebdomadaires, car elles préparent et provoquent de nombreuses conversions.

Dans l'Eglise de Morija, l'évangélisation ne cesse jamais d'être à l'ordre du jour; ce qui est vrai de cette Eglise l'est également à un degré plus ou moins grand de toutes les autres.

Ah ! que Dieu nous donne ici dans notre grande cité des Eglises semblables à celle de Morija et des dimanches comme ceux qu'on y fête, et vraiment bien des choses changeront et grandes seront les victoires que nous célébrerons.

C'est grâce à ces saintes habitudes qu'il a été facile à nos missionnaires de choisir dans la foule des évangélistes volontaires certains hommes dont ils ont fait des catéchistes réguliers. Le soin des nombreuses annexes leur est confié, et ce sont leurs frères indigènes qui subviennent entièrement aux frais de leur traitement. Le missionnaire devient ainsi en quelque façon l'évêque d'un vaste diocèse, dont les différents postes sont sous la surveillance immédiate et continuelle des catéchistes. Mais ces divers travaux n'ont pas suffi à l'ardeur des chrétiens indigènes.

La vie nouvelle, cette sève printanière qui vivifie les facultés les plus engourdies de notre être, éveille au cœur du croyant des ambitions d'un nouveau genre. A mesure qu'ils

se convertissent, ces sauvages deviennent des hommes; ils prennent conscience du lien mystérieux qui les rattache à tous les membres de la famille humaine; ils éprouvent le besoin de regarder par delà l'étroite enceinte de leur patrie, et de participer à l'œuvre sainte que le Christ a confiée à ses disciples, en devenant, eux aussi, des missionnaires de sa grâce. Et c'est ainsi que plusieurs membres des Eglises du Lessouto sont allés au loin pour annoncer la Bonne Nouvelle, et ont donné des preuves remarquables de leurs talents d'évangélisation.

Je nomme entre autres Esaïa Séélé, qui pendant plusieurs années a travaillé avec succès au nord du Transvaal; Asser, Andréas, Aaron et Azaël, que notre frère M. Coillard a pris avec lui au Zambèze et qu'il a laissés à Séléka, à mi-chemin du Lessouto, afin d'y établir comme une étape sur la route qui conduit au pays des Barotsis.

C'est ce même Asser qui avait parcouru, il y a quelques années, le pays des Banyaïs et avait enflammé à son retour à un si haut point le zèle missionnaire des Eglises du Lessouto. « Lorsque je traversais toutes ces peuplades païennes « et que je constatais leurs besoins, s'écriait-il, je disais à « Dieu : Oh ! mon Dieu, si je pouvais couper mon bras droit « et le planter ici afin qu'il devienne un missionnaire, cou- « per mon bras gauche et le planter plus loin dans le même « but, et me priver pareillement de tous mes membres, je « n'hésiterais pas ! »

La mission du Zambèze, qui est devenue la grande préoccupation et la sainte ambition de nos Eglises, est le fruit naturel de l'esprit agressif qui anime les chrétiens du Lessouto. Ils ont à cet égard un instinct infiniment plus juste que nos chrétiens engourdis d'Europe; « nous défendre de nous déve- « lopper en marchant à la conquête des âmes, ce serait nous « tuer, » s'écriait un de leurs missionnaires. Et c'est pour cela que l'œuvre du Zambèze nous est si chère et que nous remercions notre vaillant frère M. Coillard de l'immense

impulsion qu'il lui a donnée par son voyage là-bas et ses infatigables efforts en Europe.

Il y a déjà bien des années qu'il avait été question de fonder à Carmel une école de catéchistes. Ce projet n'a été décidément mis à exécution qu'à Morija. Œuvre de foi, comme toutes les œuvres vraiment missionnaires, l'école de Morija fut inaugurée en pleine guerre, en 1868. On se battait à quelques milles de la station, le jour où l'enseignement s'ouvrait avec vingt élèves. Cet établissement fut dès ses débuts une école normale, destinée avant tout à former des instituteurs capables ; toutefois, plusieurs de ses élèves sont devenus des évangélistes. Tout d'abord dirigée par M. Mabille, elle l'est aujourd'hui par le docteur Casalis, tandis qu'à Thaba-Bossiou se fondait un établissement semblable pour les jeunes filles sous la direction de M. et madame Jousse. C'est en 1876 seulement que fut annexée par M. Mabille à l'école normale de Morija une classe biblique destinée exclusivement à former des catéchistes et des évangélistes. Elle offre également les moyens d'une retraite studieuse aux évangélistes déjà en fonctions qui veulent renouveler leurs forces spirituelles par une étude méthodique et approfondie de la parole de Dieu et des premiers éléments de la théologie. Cette classe biblique — un nom bien modeste derrière lequel se cache une institution excellente — n'a pas tardé à se développer. Diverses sociétés missionnaires lui ont confié à plusieurs reprises leurs élèves. Elle est, mon frère, la première pierre du séminaire de théologie que vous allez édifier avec l'aide de vos infatigables devanciers, dont les conseils vous seront d'un précieux et constant secours. Il dépendra de vous, mon frère, de votre zèle, de votre prudence, de votre persévérance, que l'émancipation des Eglises indigènes préparée par un demi-siècle d'efforts, de luttes, de prières, devienne d'ici à quelque temps une magnifique réalité.

Vous ne vous lasserez pas, pour atteindre ce but, d'interroger le passé et de mettre à profit ses enseignements. Vous

ne sauriez trop honorer ce glorieux passé; les détails que je viens de vous donner sont décisifs à cet égard. Vous voyez que la mission du Lessouto a été résolument mais prudemment à l'œuvre dans la voie féconde mais difficile de l'activité indigène. Elle y a marché dès les débuts, mais s'est bien gardée de s'y précipiter, comme telles autres sociétés plus téméraires que sages. Notre mission a été de progrès lents en progrès certains; et je ne sais ce qui doit le plus exciter notre admiration dans la méthode qu'elle a suivie, de la foi si grande qui a inspiré ses efforts, ou de la sobriété et de la prudence extrême qui les ont réglés.

Et puisque nous avons le privilège de posséder parmi nous, ce soir, malgré l'état chancelant de sa santé, notre bien-aimé directeur M. Casalis, permettez-moi d'exprimer tout haut la profonde impression que produit sur moi l'étude de notre mission. Oui, permettez-moi de vous le dire, cher et vénéré directeur, lorsque l'Afrique du Sud, soumise depuis longtemps à la loi bénie du Christ, verra ses Eglises et ses œuvres de mission unir dans une commune émulation tous les membres de ses antiques tribus, les Bassoutos, les Béchuanas, les Cafres, les Hottentots, il y a quelques noms que tous rediront avec admiration et respect, et parmi ces noms que les mères enseigneront à leurs enfants, parmi ces noms des grands Pionniers et des Pères en la foi, le vôtre occupera une place d'honneur, car vous avez été, dans la puissance de Dieu, non seulement un soldat des premières luttes, mais surtout un initiateur. Dieu vous a fait comprendre d'instinct, par intuition, ce grand art de la mission, que tant d'autres n'acquièrent qu'après de longues et pénibles expériences. Et c'est cette méthode si sage, si respectueuse de la personnalité humaine, si pleine d'amour et de prudence pédagogique dont vous avez légué le secret à vos dignes successeurs, qui ne cessera d'attirer sur votre mémoire les bénédictions de vos Eglises d'Afrique et de leur postérité spirituelle.

IV

Je vous ai montré la grandeur et l'importance de la tâche qui vous attend, mon frère ; j'ajoute, avec une joyeuse conviction, que nous sommes persuadés d'avoir trouvé en vous l'homme que réclame cette noble tâche.

Ne m'en voulez pas, si je suis contraint de faire violence à votre modestie, en parlant de votre personne beaucoup plus que vous ne le souhaiteriez. Les circonstances l'exigent. Nous voulons que vous alliez à votre œuvre assuré de la sympathie et des prières de tous les amis des missions qui nous entourent. On ne prie avec ferveur que pour celui que l'on connaît.

Dieu vous a préparé aux labeurs qui vous attendent en vous faisant traverser une triple école: celle d'études solides, celle de l'activité pratique et celle de la maladie.

Tout jeune déjà, la sainte cause des missions, sans vous avoir entièrement conquis, vous préoccupait. Il était difficile qu'il en fût autrement, car Dieu avait enrichi votre jeunesse d'une fidèle amitié qui vous rattachait directement à notre œuvre. Avec un compagnon d'études tel qu'Hermann Dieterlen, notre cher missionnaire d'Hermon, vous ne pouviez rester indifférent au Lessouto.

Voici bientôt dix ans que les soins nécessités par les atteintes d'un mal qui grâce à Dieu est maintenant conjuré, vous ont contraint à donner à votre existence un cadre plus variable que vous ne l'eussiez souhaité.

Pendant cette longue et difficile période, vous avez mis à profit tous les loisirs que la maladie vous imposait pour étudier sans relâche, et de temps en temps, pour vous reposer de vos travaux théologiques, vous vous délassiez par l'étude de langues étrangères dont la connaissance vous sera fort utile là-bas.

La belle thèse que vous avez soutenue à Montauban,

l'année passée, sur la théologie de la deuxième partie du prophète Esaïe et qui vous a valu le grade de licencié en théologie, a dignement couronné vos études. Je trouve dans ce travail les qualités qui caractérisent votre tempérament intellectuel : une scrupuleuse exactitude qui touche presque à la minutie, une étude respectueuse et persévérante des textes, éclairée par une comparaison consciencieuse des explications fournies par vos devanciers ; et par-dessus tout, une absence complète de parti pris. On sent distinctement en vous lisant qu'on a affaire à un homme qui sacrifierait toutes ses opinions personnelles plutôt que d'être infidèle à la vérité. Vous aimez la vérité d'un grand et sincère amour ; vous y croyez, et le scepticisme, qui se cache souvent sous les plus tranchantes affirmations, vous fait horreur. Dieu qui vous appelle à faire œuvre de docteur, vous a donné à cet effet les qualités morales et intellectuelles qui font le vrai savant.

Pour former des pasteurs, il fallait plus encore. Il était nécessaire que vous eussiez entrevu par votre propre expérience les difficultés et les beautés du ministère évangélique. Dieu a veillé à ce qu'il en fût ainsi. Il a permis que vos souffrances fussent entrecoupées de périodes de santé suffisante durant lesquelles vous avez donné libre cours au besoin d'activité pratique qui remplissait votre âme. J'indique entre autres ce voyage assez long que vous fîtes pour visiter et encourager toutes les unions chrétiennes du nord de la France, de la Belgique et d'une partie de la Hollande. En 1875, vous sentant plus fort, vous avez accepté d'occuper un poste fixe. Il s'agissait d'une œuvre qui se fondait à Schiltigheim, aux portes de Strasbourg. Un certain nombre de familles chrétiennes s'étaient groupées, à la façon des minorités évangéliques de l'Eglise réformée, et cherchaient un pasteur. Vous avez été leur conducteur spirituel pendant plusieurs années, entremêlant vos occupations pastorales de tournées d'évangélisation dans les villages environnants.

Aux profits que vous avez retirés de vos études et de votre activité pratique, s'ajoutent les expériences décisives que vous ont procurées tant de mois, tant d'années passées à l'école de la maladie. Non, certes, à l'heure qu'il est, vous ne regrettez pas d'avoir beaucoup souffert, car vous sentez combien votre intelligence des voies divines s'est purifiée au creuset de l'épreuve. C'est la souffrance acceptée et subie dans la communion de Jésus-Christ qui fait le véritable théologien, en lui communiquant une perspicacité singulière. C'est à l'heure où notre cœur menace de se briser, que la vanité des systèmes éphémères se manifeste à nous, et que nous apprenons à regarder droit au fond des choses, à pénétrer jusqu'à la réalité et à nous en emparer.

Et comment être un pasteur des âmes sans avoir souffert ? La douleur lentement savourée donne seule la clef des états d'âme les plus compliqués, seule elle communique ce tact qui ne blesse pas et cette sympathie qui sait pénétrer jusqu'au fond des retraites les plus inaccessibles.

Nous bénissons Dieu, mon frère, de ce qu'il vous a fait traverser victorieusement cette rude épreuve, et nous vous disons maintenant : En avant et courage ! Celui qui vous a si merveilleusement préparé à son œuvre, saura vous y préserver de tout mal et vous rendre inébranlable.

Le courage que nous demandons pour vous est tout fait de patience et d'amour. Votre œuvre est une œuvre de persévérance. Le jour où la patience vous ferait défaut, tout serait compromis. Ce sont de fragiles intelligences que celles dont vous aurez à surveiller le développement. Vous vous garderez bien de rien vouloir forcer. Vous éviterez tout ce qui pourrait ressembler à une éducation hâtive et une culture artificielle. Doucement, lentement, mais avec une persévérance inébranlable, vous solliciterez ces jeunes intelligences et vous les guiderez jusqu'à leur plein épanouissement.

Tout vous deviendra facile si, jour après jour, vous demandez à Dieu un amour croissant pour votre tâche, pour vos

élèves, pour l'œuvre de Dieu au Lessouto et pour ce noble et cher peuple, enfant de tant de larmes et de tant de prières, auquel vos efforts doivent assurer cette indépendance de pensée et cette fermeté de caractère qui le rendront capable de grandes choses. L'amour vous rendra votre tâche facile, car l'amour est la vertu pédagogique par excellence.

En aimant, vous l'homme fait, ces enfants, vous le savant, ces ignorants, vous saurez vous abaisser jusqu'à eux, et devenir leur semblable pour les comprendre et pour agir sur eux. Lorsque le Fils du Très-Haut a voulu nous sauver, il a dû commencer par se faire notre semblable : c'est à cette condition qu'il a réussi à comprendre notre détresse et à trouver le remède qui seul pouvait y mettre un terme. Oh ! oui, mon frère, devenez un Africain, devenez un Mossouto pour arriver à penser comme pensent les Africains, à sentir ce que ressentent les Bassoutos, et à pénétrer coûte que coûte dans leur intimité. L'intelligence que communique l'amour vous enseignera, jour après jour, comment agir pour amener ces enfants à la stature parfaite du Christ, de l'homme complet, en respectant scrupuleusement leur individualité et en développant soigneusement les aptitudes particulières que Dieu a données à leur race.

Allez-donc, mon frère, comme une lettre vivante des Eglises de France et de Suisse aux Eglises du Lessouto ; allez leur dire combien nous les aimons ; allez afin d'être là-bas un ouvrier de Dieu, en révélant à plusieurs la gloire qu'il y a à devenir les ouvriers du Très-Haut. Et vous comprendrez toujours mieux qu'il n'y a sur cette terre, où tout passe, rien qui vaille vraiment la peine de vivre, si ce n'est de consacrer notre fragile existence à un ouvrage qui demeure éternellement. *Amen.*

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9110. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA BIBLE DES BASSOUTOS, SON HISTOIRE ET SA VALEUR

par Eugène Casalis

Paris, le 16 janvier 1882.

On ne saurait parler de cette Bible, comme produit typographique, mieux que ne l'ont fait les rédacteurs du *Témoignage* dans leur numéro du 14 de ce mois :

« La Bible traduite par nos missionnaires français en sessouto et imprimée par M. Mabille est un travail remarquable. Elle est d'un caractère clair et d'un format moyen qui nous semble fort bien choisi. Les indications des chapitres et des versets sont rejetées dans la marge et le texte est divisé en paragraphes d'après le sens; quelques mots mis en tête de chaque paragraphe en indiquent le contenu.

« Ainsi la Bible de M. Mabille reproduit à peu près comme aspect et comme arrangement la Bible Segond. C'est la première fois que la Société biblique de Londres consent à publier la Bible sous cette forme. C'est un progrès auquel tous les vrais amis de la Bible applaudiront. Cette Société a déployé pour faire exécuter ce travail un zèle dont nos

Eglises de France doivent lui être reconnaissantes. N'oublions pas de mentionner que cette publication (avec celle d'un petit Nouveau Testament de poche avec parallèles) coûte à la Société de Londres plus de 100,000 francs. »

On eût pu ajouter que cette Bible, comme celle de Segond imprimée à l'Université d'Oxford, a pour appendice une série de très belles cartes, qu'elle a été tirée à 10,000 exemplaires, et que la somme ci-dessus mentionnée n'est qu'une simple avance, attendu que jusqu'à ce jour les Bassoutos se sont toujours empressés d'acheter au prix de revient les livres saints qu'on leur a offerts.

Après ces lignes relatives au volume lui-même, je vais, au nom de la Mission du Lessouto et au mien propre, offrir aux amis de notre œuvre quelques explications dont ils doivent, ce me semble, éprouver le besoin.

1. C'est l'honneur du protestantisme et la preuve de son caractère essentiellement évangélique de ne pouvoir agir sur le monde ni même fonder une seule Eglise sans s'appuyer sur les enseignements directs de la Parole inspirée. Nous n'avons eu garde de l'oublier, nous, missionnaires protestants français. Comment s'est-il donc fait qu'il se soit écoulé près de cinquante années avant que le recueil complet des écrits sacrés ait été déposé sur la table du Conseil des missions et montré aux fidèles réunis au Temple de l'Oratoire, le 7 janvier 1882?

Il faut tenir compte du fait que, pour doter nos Églises de France d'une mission au sud de l'Afrique, nous avons dû d'abord explorer le pays qui devait devenir leur champ de travail, aider à le pacifier, à le repeupler, apprendre la langue des indigènes, les amener progressivement à venir nous écouter le dimanche, à suivre avec régularité nos écoles. Cela a pris quelques années. Tout nous manquait, tout était à créer; nos premiers enseignements étaient un balbutiement plutôt qu'autre chose. Les abécédaires, les exercices de lecture que nous pûmes offrir à nos écoliers

furent d'abord de simples feuilles de papier où nous tracions de nos propres mains des caractères plus ou moins lisibles. Ensuite ce travail se fit avec une toute petite presse à moitié disloquée.

Cependant, même dans cette première période, dès que nous fûmes assurés que ce que nous disions était bien compris, nous nous fîmes un bonheur, aussi bien qu'un devoir, d'assurer à la Parole de Dieu un rôle prépondérant. Nous établîmes de très bonne heure des réunions hebdomadaires où nous racontions et expliquions méthodiquement, nos Bibles sous les yeux, les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un historien a dit qu'Ulphilas, l'apôtre des Goths, ne traduisit pas les livres de Samuel et des Rois, de peur d'encourager les tendances belliqueuses de ses disciples. Nous ne fûmes pas arrêtés par de semblables scrupules, bien qu'il fallût un certain courage pour avouer que les patriarches étaient presque tous polygames et qu'ils avaient d'autres usages ressemblant fort à ceux des Bassoutos (1). Nos récits étaient écoutés avec le plus vif intérêt et se gravaient dans les prodigieuses mémoires de nos gens comme sur des plaques d'acier.

Pourquoi, me dira-t-on, n'alliez-vous pas de suite à la ville du Cap faire imprimer une partie de la Bible? Mais qui avait alors le temps d'aller au Cap et surtout d'y faire un séjour? C'était pour nous le bout du monde. Cependant, plus tard, des maladies et des nécessités de famille aidant, nous pûmes profiter des voyages que des frères y firent pour nous procurer quelques opuscules : entre autres, une traduction d'un *Traité des doctrines chrétiennes* dans le langage même des Écritures, une imitation du *Premier catéchisme du Dr Watts*, donnant une idée générale de Dieu, de ses attributs, de la personne de Jésus-Christ et contenant en sus une liste

(1) On n'en tirait pas avantage contre nous. « Pour nous faire comprendre ce qui est bon », disait Moshesh, « Dieu a voulu nous montrer aussi ce qui est mauvais. »

abrégée des noms propres de la sainte Ecriture, l'Oraison dominicale, les Dix commandements et quelques prières; une reproduction du *Second catéchisme*, du même auteur, dont la première partie traitait des *Principes de la religion chrétienne* et la seconde était divisée en *Histoire de l'Ancien Testament et Histoire du Nouveau.* Le Symbole des apôtres y fut ajouté.

A notre grand bonheur, un imprimeur, une belle presse en fer et un appareil de reliure ayant été envoyés à Béerséba par notre Comité, nous procédâmes, en 1846, à l'impression du Nouveau Testament. Mais nous n'avions aucune idée des difficultés qu'allaient nous créer la nécessité de former des indigènes à ce travail, les dérangements produits par des crises politiques, la retraite du premier directeur et le temps qui dut s'écouler avant qu'un autre prît sa place, des accidents sans nombre survenant à la presse, aux rouleaux, à l'encre, au papier. Bref, la composition et le tirage, commencés en 1846, ne furent achevés qu'au bout de neuf ans, en 1855. Heureusement pour nos Eglises que, pendant le travail, au fur et à mesure qu'un livre était prêt, nous pouvions leur en livrer un certain nombre d'exemplaires. Le tout fini, nous nous trouvâmes en possesion de 5,000 Nouveaux Testaments complets. Cette vénérable édition, objet de tant de sollicitude et cause de tant de fatigues, était épuisée en 1867. Je me hâtai d'en préparer une autre l'année suivante et de la faire partir. Celle-ci a été suivie d'une troisième dont M. Ellenberger en 1876 a surveillé l'impression à Paris.

L'expérience faite à Béerséba avait prouvé que, lorsqu'on en viendrait à donner aux Bassoutos la Bible entière en un seul volume, on ne pourrait mener cette œuvre à bien qu'en Europe. C'est ce que M. Mabille est venu faire. En attendant qu'il lui fût possible de quitter sa station, l'Ancien Testament s'imprimait, livre après livre, sous ses soins au moyen de notre presse missionnaire transférée à Morija. Quelques-uns de nos frères fournissaient la traduc-

tion. Chaque livre était broché et successivement livré à tous les indigènes qui demandaient à l'acheter. Deux éditions de l'abrégé de l'Ancien Testament, appelé « *Ligne après ligne* », imité de l'anglais par M. Jousse, aidaient aussi à attendre ce que j'ai appelé la *Bible des Bassoutos*, que M. Mabille a emportée avec lui après nous l'avoir montrée.

J'espère avoir suffisamment prouvé que notre mission a été fidèle au principe protestant et qu'il ne s'est pas passé cinquante ans avant que les Bassoutos aient connu tout le contenu du livre de Dieu.

II. Maintenant, quelle est la valeur de cette Bible, et que doit-on attendre d'elle?

Il peut arriver que même quelques-uns de mes meilleurs amis, me rappelant que nous avons trouvé les Bassoutos plongés dans la plus profonde ignorance, me demandent si la *Bible des Bassoutos* ne serait pas encore un peu à l'état sauvage? « Là, franchement », me diront-ils, « admettez-vous que, si nous apprenions bien la langue dans laquelle elle a été traduite, nous pourrions la lire avec le respect et le profit que doit produire dans l'esprit et le cœur le livre de Dieu? » Je répondrais sans hésiter : « Oui, certes! car c'est mon cas et cependant, après les vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis mon retour en France, on ne peut plus m'appeler un Mossouto. »

Cette Bible, quand je la lis, m'édifie et me porte à l'adoration, comme celle où mes pères m'ont appris à chercher le Seigneur. Elle reproduit avec une naïveté saisissante les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament; elle en exprime les lois et les préceptes moraux sans ambiguïté, et l'on est souvent étonné de voir avec quelle sûreté on y traverse certaines obscurités de saint Paul.

Elle a déjà fait ses preuves par la conversion d'un grand nombre de Bassoutos. Elle est universellement comprise par eux et, loin d'en critiquer le style, ils l'admirent. Ils ont mis, il est vrai, un peu du leur pour cela. Grâce à la lenteur avec

laquelle elle a été préparée, plusieurs ont lu et relu les premières épreuves qui en ont été tirées dans leur pays, et leurs yeux de lynx ont été sans pitié pour les moindres incorrections. Ce ne sont pas seulement les lettrés de l'Inde et de la Chine qui veulent qu'on respecte leur langue. Les peuples auxquels il a fallu apprendre l'alphabet se montrent, eux aussi, difficiles. Ils veulent qu'on les croie capables de bien parler. Ils voient d'ailleurs dans la conservation et le développement de leurs idiomes respectifs une garantie d'avenir pour leur nationalité. Moshesh, en recevant les premières pages du Nouveau Testament, s'écria avec bonheur : « Voilà la langue de mes pères; elle est désormais indestructible. »

Si l'on insiste et me demande comment j'explique que la langue de gens que l'on appelait sauvages ait pu suffire pour reproduire les enseignements de la sagesse increéée, voici ce que je réponds, et ce n'est pas seulement en ce qui concerne les Bassoutos.

Dieu, en veillant sur les peuples qu'il voulait sauver par l'Évangile, veillait aussi sur les langues par lesquelles il devait le faire pénétrer dans leur intelligence et dans leur cœur. Il l'a fait par la conservation de l'élément traditionnel qui sous forme de légendes, de proverbes, de maximes héréditaires, reliait des temps de profondes ténèbres aux âges de la primitive clarté. Il l'a fait aussi et surtout par la conscience, qui n'est autre chose que Dieu se communiquant à l'homme par la notion du devoir. Cette notion, sans le secours de l'Évangile, ne ramène pas l'homme de ses égarements, mais elle se perpétue à travers toutes les erreurs, en dépit de toutes les déchéances, parce que Dieu ne peut cesser de protester contre le mal et de préparer par là ses créatures au salut qu'il leur destine. Le sens moral, sans cesse éveillé, ne se manifestant que très imparfaitement dans la pratique, se fait jour dans le langage, car partout on aime à parler du bien pour se consoler ou s'excuser de ne pas le faire. Chez les Bassoutos, où la polygamie régnait généralement, le mot qui

la désigne était malsonnant aux oreilles de ceux-là même qui faisaient parade du nombre de leurs femmes. Ces païens, si souvent en contravention avec le VII[e] commandement, nous voyant prendre l'habitude de lire le Décalogue dans la célébration du culte, nous accusaient d'impudeur, parce que nous répétions ce précepte sans l'adoucir par quelque adroit euphémisme.

Non, la notion du bien et du mal, celles des rapports du visible et de l'invisible, de l'indestructibilité du moi humain, ne sont nulle part à créer; nulle part non plus l'homme n'a complètement cessé de sentir qu'il faut une tutelle à sa faiblesse, un remède à ses misères morales, un sacrifice qui le purifie et l'absolve.

Sans doute qu'au début, surtout lorsqu'il s'agit d'idiomes qui n'avaient encore aucune espèce de littérature, le langage religieux est pauvre à certains égards. Il lui manque surtout la saveur de la piété; les mots mêmes qui rendent d'une manière adéquate les termes évangéliques, n'ont pas d'abord ce nimbe sacré dont ils nous semblent entourés dans nos langues. Mais cela se corrige et s'améliore plus vite qu'on ne s'y attendrait. L'Esprit de Dieu, en fécondant les enseignements de ses serviteurs, féconde et sanctifie les expressions qu'ils ont adoptées. Qu'est un mot, si ce n'est un vase dont le contenu se modifie selon l'objet auquel on l'applique? Les mots grecs qui signifient la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité*, ne commencèrent à être prononcés avec un saint tressaillement de joie qu'après qu'ils eurent reçu leur acception chrétienne de la bouche et des écrits des apôtres. Il faut d'ailleurs, bon gré mal gré, dans toutes les langues, pour exprimer les faits spirituels ou simplement intellectuels, recourir à des métaphores. Ces figures presque partout les mêmes, c'est la conscience humaine et l'usage qui déterminent leur valeur définitive. Ainsi, pour n'en donner qu'un ou deux exemples, dans l'Ancien Testament, *Rouach*, *esprit*, signifie avant tout *vent*, *souffle*, aussi bien que

Pneuma dans le Nouveau Testament grec et *Moéa* dans celui des Bassoutos. En le faisant remonter, à travers le latin et le grec, jusqu'au sanscrit : *Div*, *Dyaus*, le mot *Dieu* signifie tout d'abord le *ciel*, le *jour*, la *clarté céleste*. Du temps d'Homère, c'était quelque chose de plus ; c'était un Jupiter à figure et à passions humaines. Du temps de Platon, c'était la souveraine sagesse. Enfin, pour nous, c'est notre Père céleste, tout bon et tout saint. Primitivement, la Divinité était pour les Bassoutos un Seigneur du Ciel disposant de la foudre.

Quand on porte l'Évangile à de nouveaux peuples, il faut, pour en faire la conquête au nom de Dieu, leur donner sa Parole dans leur propre langue. Partout, celle que l'on a apprise au berceau, la *langue maternelle*, est l'instrument par excellence lorsqu'il s'agit de réveiller la conscience, de toucher le cœur, de produire des convictions assez fortes pour imprimer un nouveau cours à la vie.



DÉPART DE M. ET MADAME MABILLE LE 12 JANVIER.

La plupart de nos lecteurs savent déjà dans quelles douloureuses circonstances s'est effectué le départ de M. Mabille et des siens pour le Lessouto. La veille même du jour où ils devaient quitter Paris, une dépêche leur a apporté la nouvelle de la mort de leur fille Hélène, que Dieu a reprise à lui dans la matinée du lundi, 9 janvier, au pensionnat de la maison des Diaconesses de Strasbourg, où ses parents l'avaient placée pour son éducation. Le coup a été d'autant plus rude qu'il était moins attendu ; le mal, qui avait commencé le 19 décembre, était en apparence conjuré, si bien que madame Mabille, que la gravité des nouvelles avait déterminée à faire le voyage de Strasbourg, avait pu revenir

à Paris le 3 janvier, le cœur rassuré. Les jours suivants, le mieux s'affirma de telle façon qu'on crut à la guérison. Les lettres reçues le 8 au soir indiquaient une légère rechute, mais rien ne préparait les parents à la terrible nouvelle qu'ils devaient recevoir le lendemain.

Dans leur profonde tristesse, c'eût été une douceur pour M. et Madame Mabille, déjà sous le coup d'une douloureuse séparation, de pouvoir au moins revoir sur son lit de mort le visage de leur enfant et de l'accompagner eux-mêmes à la tombe où elle repose maintenant. Cette consolation leur a été refusée. Ils n'eussent pu se l'accorder qu'en retardant leur traversée et en perdant le prix déjà versé de leur passage et de celui de leurs compagnons de route. Ils durent laisser leur fils, élève de la Maison des Missions, les représenter avec une de leurs filles confiée par eux aux soins d'une famille amie d'Alsace.

La cérémonie, présidée par M. le pasteur Haas, aumônier de la maison des Diaconesses, fut belle et touchante. Plusieurs pasteurs y assistaient. Le Comité auxiliaire de Strasbourg comptait plusieurs représentants dans l'assemblée, entre autres M. le pasteur Buhlmann, qui prononça en son nom quelques paroles sur la tombe. Un missionnaire de la Société de Bâle, qui venait de voir, lui aussi, mourir sa fille, tint à accompagner le cortège jusqu'au cimetière.

Pendant que leur enfant était conduite à sa dernière demeure, M. et Madame Mabille étaient emportés par le train de Paris au Havre, tristes, mais visiblement soutenus par la force d'En-Haut. Nous les avons vus pleurer, mais non comme ceux qui sont sans espérance. Que Dieu les assiste de ses puissantes consolations.

Avec eux se sont embarqués pour le Lessouto leur fille Florence, un fils de M. Ellenberger, Mademoiselle Berthet, jeune fille que l'Union chrétienne de Genève a équipée et envoyée à ses frais pour aider à la direction de l'école de Thaba-Bossiou, et Mademoiselle Gonin, fille d'un mission-

naire du Transvaal, qui va rejoindre ses parents. A Southampton, ils ont été rejoints par leur seconde fille Aline et par M. Hermann Krüger.

Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues de nos chers voyageurs sont de Plymouth. A part quelques embarras de bagages, l'embarquement s'était effectué sans encombre, et tout allait aussi bien que possible. Maintenant ils voguent sur les grandes eaux ; que Dieu les accompagne et les conduise au port. Il a mis sa bénédiction sur leur séjour parmi nous, qu'il la fasse reposer aussi sur leur retour au Lessouto et qu'il rende fécondes pour sa gloire les larmes qu'il fait verser maintenant.

P. S. Une lettre, datée du 17 janvier, nous annonce que nos amis sont arrivés en bonne santé à Madère.



ADIEUX DE M. MABILLE A L'ORATOIRE

Le samedi 8 janvier, dernier jour de la semaine de prières, une nombreuse assemblée se réunissait à l'Oratoire pour entendre les adieux de M. Mabille et pour le recommander avec sa famille, ses compagnons de voyage et son œuvre, à la grâce toute-puissante de Dieu.

Une prière de M. le pasteur *Dumas* a ouvert la séance, après quoi M. le pasteur *Recolin*, qui présidait, a, dans une courte allocution, expliqué le but de la réunion. La prière pour les missions, a-t-il dit, vient comme d'elle-même se placer à la suite des autres prières que l'Eglise, pendant cette semaine, fait monter vers Dieu. Ce soir, elle nous est d'autant plus un besoin que nous avons parmi nous M. Mabille qui vient nous adresser ses adieux. M. Recolin est heureux d'avoir cette occasion de recommander l'œuvre des missions à ses auditeurs. Le zèle missionnaire est la mesure de la vie

religieuse dans les Eglises et chez les chrétiens. Un fait emprunté aux souvenirs de son ministère dans le Midi donne à M. Recolin l'occasion d'adresser un appel aux femmes et aux jeunes filles en faveur de l'œuvre missionnaire qui a besoin de leur concours. En terminant, l'orateur se fait l'interprète des vœux de l'assemblée pour M. Mabille et ceux qui l'accompagnent et pour l'œuvre qu'ils ont encore à faire au Lessouto.

Après une prière de M. le pasteur *Lelièvre*, qui recommande à Dieu, avec la grande cause de l'Evangile du monde païen, l'œuvre de la mission intérieure, si urgente à l'heure actuelle, dans notre pays, M. *Mabille* a pris la parole. Avec une émotion que son accent rendait communicative, il a pris congé des Eglises de France et a brièvement rendu compte de l'emploi qu'il a fait de ses dix-huit mois de séjour parmi nous. Deux raisons ont motivé son retour : la réimpression en un seul volume de la Bible, en sessouto, et le besoin de repos qui, dans les dernières années de son séjour à Morija, se faisait vivement sentir à lui et à sa femme. Le premier de ces deux buts a été atteint. Et l'assemblée a pu voir l'orateur déposer sur la table du président deux volumes de grandeur inégale, à reliure noire et à tranche rouge. Le plus petit est un Nouveau Testament de poche avec parallèles. Le second, c'est la Bible. Combien, parmi les nombreux auditeurs de M. Mabille, ont pu se rendre compte de la somme de travail représentée par ces deux volumes ? Nous ne le savons pas. Ceux-là seuls qui ont vu notre courageux missionnaire, à peine arrivé en Europe, se mettre à corriger des épreuves, et poursuivre avec acharnement ce travail à travers toutes les interruptions, tous les déplacements, toutes les occupations et préoccupations qui l'ont assailli pendant son séjour en Europe, ceux qui l'ont vu quinze jours avant son départ donner enfin le bon à tirer de la dernière épreuve et recevoir l'exemplaire complet et relié du volume sacré la veille ou l'avant-veille de ses adieux,

ceux-là peuvent dire ce qu'a été le repos que M. Mabille s'est accordé en Europe. Et cependant il affirme à ses auditeurs s'être reposé. Ce ne peut être, en ce cas, qu'à la façon des bons ouvriers qui se délassent en changeant de besogne. Il est vrai que le repos cherché parmi nous par notre frère et par sa femme était surtout celui de l'esprit et du cœur, qui ont besoin, après des années d'un travail opiniâtre, de se retremper dans la communion fraternelle. Ce reconfort spirituel, M. Mabille se réjouit de l'avoir trouvé ici et ailleurs, en Suisse, en Alsace, partout où notre mission est connue et aimée.

Aussi n'est-ce pas sans regrets qu'il quitte l'Europe, avec sa civilisation et son mouvement intellectuel. Mais il est heureux, d'autre part, de s'en retourner au Lessouto, son champ de travail, sa seconde patrie; il veut y terminer sa carrière et y être enterré avec les Bassoutos pour ressusciter un jour avec eux, comme il le leur a promis.

Le moment de prendre congé est donc venu. Et M. Mabille adresse une parole d'adieu d'abord aux membres du Comité, qu'il remercie de leur direction paternelle, puis au Comité de dames, puis aux élèves missionnaires, auxquels il tient à laisser un conseil, celui d'employer le temps de leur préparation à apprendre à étudier. L'étude constante fait le missionnaire; les meilleurs sont ceux qui ont le plus étudié. « Vous êtes peu nombreux, ajoute-t-il. Sept élèves se répartissant sur un espace d'à peu près sept ans, cela fait un élève par an; c'est trop peu. Au moins, puisque vous êtes si peu, qu'aucun ne recule. Marchez droit au but. Mais il faut que d'autres viennent se joindre à vous. Quand aurons-nous des recrues en nombre suffisant? Quand des parents consacreront leurs enfants à la mission et leur apprendront à estimer cette sainte œuvre à sa valeur. »

Après les élèves missionnaires, M. Mabille se tourne vers les pasteurs et les fidèles, leur demandant pour la mission leur intérêt et leurs prières. « Portez nous », leur dit-il, « sur

vos cœurs. Nous combattons pour vous dans la plaine ; vous, qui de loin nous voyez combattre, soutenez-nous par votre intercession comme Moïse faisait pour Israël. — Dans un an, ajoute-t-il, nous célébrerons le jubilé cinquantenaire de la mission des Bassoutos. N'aurons-nous parmi nous aucun délégué des Eglises de France ? Le voyage est moins difficile qu'on ne le croit. Venez voir ce que le Seigneur a fait au Lessouto ; venez voir comment nous faisons *votre* travail. »

Sur cette invitation qu'il accompagne de ses vœux pour les Eglises qu'il va quitter, M. Mabille s'arrête pour entendre M. *de Pressensé* lui adresser, au nom du Comité et de l'assemblée tout entière, la réponse qui est dans tous les cœurs. L'orateur donne au missionnaire, à sa femme, à ceux qui les accompagnent l'assurance de l'affection que tous leur portent et des prières qui monteront pour eux vers le trône de Dieu. Il rappelle qu'outre les travaux mentionnés par M. Mabille, il a été parmi nous l'âme des négociations en faveur des Bassoutos. Il n'oublie pas les circonstances qui rendent particulièrement douloureux le départ qui s'approche, ni les séparations qui se préparent, mais il veut se souvenir aussi qu'à ce départ se rattachent de grandes espérances, que par l'envoi au Lessouto de M. Krüger, dont la vocation est en grande partie le fruit des efforts de M. Mabille, l'œuvre doit entrer dans une phase nouvelle. « En disant adieu à notre frère, dit en terminant l'orateur, n'oublions pas que nous le remettons *à Dieu*, en qui nous nous retrouverons un jour ; dire *à Dieu*, c'est donc dire que nous ne nous séparons pas. »

Après une prière de M. *Hollard* et un chant, M. Coillard, qui arrive en droite ligne de Londres et vient d'entrer dans le temple, prend la parole sur l'invitation répétée du président. Les auditeurs n'oublieront pas l'énergique appel qu'il fait entendre aux chrétiens qui trop souvent, pour parler avec le grand missionnaire Duff, *jouent à la mission*, au lieu d'y

travailler sérieusement, ni les encouragements qu'il adresse à son collègue et ami Mabille. « Les départs sont tristes, dit-il, mais les consolations abondent. En voici deux que je rappelle : la première, c'est l'accueil que tu vas recevoir à Morija, quand tu y seras de retour avec le fruit de son travail, cette Bible que tu rapportes aux Bassoutos et qui sera lue depuis le Cap jusqu'au Zambèze. La seconde, c'est la perspective du jour de la moisson : élèves-y ton cœur pour surmonter les tristesses de l'heure présente. Quant à vous, amis des missions, que cette heure vous apprenne ce que vos missionnaires vous demandent. Il ne vous demandent ni votre pitié, ni votre admiration. Votre pitié, ils n'en ont pas besoin. Votre admiration, ils n'en sont pas dignes. Mais ce qu'ils espèrent de vous c'est votre sympathie, c'est un redoublement de prières ; c'est ainsi que vous pourrez les aider. Pour toi, Mabille, retourne vers nos frères, et une fois parmi eux, prépare le chemin du Zambèze. Dis-leur que je te suis de près. Ce n'est pas adieu que je te dis, c'est : au revoir, dans quelques jours, au Lessouto. »

Une prière de M. *Appia*, présentant à Dieu les divers besoins de notre Société, soit en France, soit au Lessouto, termine cette réunion dont le souvenir, nous l'espérons, vivra dans plus d'un cœur.



LE COMITÉ DES MISSIONS

A Letsié, chef des Bassoutos, à ses fils et à tout son peuple.

Paris, le 7 janvier 1882.

Grand chef,

Nous répondons aujourd'hui par M. Mabille à la lettre qu'il nous remit de votre part, lors de son arrivée au milieu de nous. Elle témoignait de la vive affection et de la haute estime que vous lui portez ainsi qu'à sa femme. Cela ne nous a pas étonnés, car, nous avions suffisamment connu ces envoyés de Jésus avant leur départ de France, et nous les avons assez attentivement suivis dans l'œuvre qu'ils ont faite chez vous pendant vingt et un ans, pour pouvoir nous représenter à quel point les Bassoutos, chefs et peuple, doivent les aimer et les apprécier. Ce qu'ils ont fait ici a été une nouvelle manifestation de leur dévouement pour vous et pour votre pays. Mieux qu'ils n'eussent pu le faire s'ils fussent restés au Lessouto, ils ont plaidé pour la cause de la justice, pour le maintien de vos droits et pour la cessation de la guerre. M. Mabille est allé pour cela en Angleterre et, conjointement avec M. Coillard et quelques-uns de nos hommes les plus intelligents et les plus énergiques, il a expliqué votre position aux conseillers de la Reine et leur a recommandé les moyens de pacification qui lui paraissaient les plus justes et les plus efficaces.

En même temps, aidé de sa compagne, M. Mabille préparait pour vous le volume entier de la Bible, un petit Nouveau Testament de poche et d'autres livres. Ils repartent, emportant avec eux le saint volume qu'ils ont déposé sous nos yeux, sur la table de notre conseil de Missions. Nous espérons que l'arrivée de ce livre de paix et de vie sera le signal du rétablissement définitif de la paix au Lessouto. Nous appelons

cette bénédiction sur vous, fils de Moshesh, Letsié. Continuez, avec votre fils Lérotholi et les autres chefs, à en assurer le retour par les efforts les plus assidus. Les discordes civiles sont bien plus à craindre que les guerres du dehors. Qu'une parole toute-puissante de réconciliation se fasse entendre d'un bout à l'autre du Lessouto.

Enfants de Moshesh, vous avez été un moment divisés, soyez de nouveau unis et rentrez tous ensemble dans la voie du progrès. Rappelez-vous ces paroles de votre père que nous avons toujours admirées : *Khotso ki nala*, la paix est l'abondance de toutes choses ; *motsé ki oa morapeli*, le pouvoir appartient à celui qui sait s'humilier. » Retournez aux jours où la boisson enivrante des blancs était proscrite chez vous ; car c'est bien là le poison des corps et des âmes, la mort des peuples. Couvrez votre pays de temples et d'écoles ; livrez-vous à l'agriculture que vous aimez tant et à laquelle votre pays est si propice. Rappelez par vos prières les pluies de la première et de la dernière saison. Surtout soumettez vos cœurs à l'Évangile de Jésus-Christ, cette pluie vraiment céleste qui a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir.

Recevez avec M. et madame Mabille, le beau-frère d'Élizabeth, la fille aînée de M. Arbousset, le premier pasteur de Morija. M. Krüger part du milieu de nous, porteur d'une bénédiction nouvelle qui mettra le sceau à toutes celles dont la France protestante a été la source pour vous.

Salut à vous, chef Letsié, à vos enfants, à votre peuple. Que la paix et la vie éternelle soient votre heureuse part !

G. MONOD, vice-président ; L. VERNES, vice-président ; E. BERSIER, J. JAURÉGUIBERRY, E. CASALIS, ED. DE PRESSENSÉ, CH. MEYRUEIS, F. PUAUX, RENCKHOFF, B. COUVE, L. FALLOT, ALF. BOEGNER.

MISSION DU LESSOUTO

LA SITUATION POLITIQUE AU LESSOUTO

« Notre grand chef Letsié a sincèrement accepté le gouvernement colonial et a accompli ses promesses en se soumettant aux conditions de paix imposées par le gouverneur de la Colonie. Mais son frère Massoupa s'est montré revêche dès le commencement ; il ne s'est soumis qu'avec répugnance et pour la forme ; au fond, il se croit maître absolu dans son district, il se moque du gouvernement de Letsié et refuse catégoriquement de remplir ses devoirs envers qui que ce soit. Ivre presque tous les jours, aveuglé par les soi-disant prophétesses qui lui prédisent qu'il sera le grand chef des Bassoutos, il a fait la sourde oreille à toutes les menaces, à toutes les prières, si bien qu'il ne reste autre chose à faire que de le punir. Le gouvernement menace Letsié de confisquer le pays de Morosi et celui de Matatiélé qu'il avait promis de rendre aux Bassoutos s'ils se soumettaient, puis de se retirer du Lessouto qui deviendrait bientôt la proie des Boers. En face de ce double danger, Letsié ne peut faire qu'une chose : punir son frère pour le ramener à l'ordre et sauver le pays.

« Moyéla, fils de Letsié, était ici vendredi et aujourd'hui pour ordonner aux gens de se tenir prêts à marcher au premier signal. « Ne quittez pas vos villages, voyez que vos chevaux soient frais, vos fusils nettoyés et vos selles en ordre. Letsié va avoir besoin de vous. » Voilà ce qu'il leur a dit de la part de son père. A moi en particulier il a dit que cette semaine on attaquerait Massoupa, pour lui prendre son bétail, que Massoupa voulait ravir à Letsié son droit de chef et que les fils de Letsié mourraient plutôt que de consentir à cela ; qu'il fallait cette attaque pour sauver le pays et la

tribu et que tout récalcitrant serait dépouillé de tout ce qu'il possédait.

« Mais ce qui m'effraie le plus, c'est que je crois que Massoupa est l'homme populaire par excellence, et que la majorité des Bassoutos sympathise avec lui. Les Hermoniens, par exemple, ne jurent que par lui et sont fâchés contre Letsié, qui est trop favorable aux Anglais, et beaucoup d'autres Bassoutos pensent comme eux. Que va-t-il arriver? Letsié réussira-t-il à vaincre les répugnances des gens par le poids de son autorité et de ses menaces ? Si oui, l'affaire ne sera probablement pas longue et Massoupa sera écrasé par le nombre. Mais si les mécontents se tournent contre Letsié ou seulement refusent de marcher... alors Massoupa l'emporte, et avec lui le paganisme triomphe, le gouvernement abandonne les Bassoutos, qui seront trompés par les Boers ; une nouvelle guerre et la ruine pour terminer ce drame.

« Voilà l'avenir que nous avons devant nous; nous en sommes au même point qu'au commencement de la dernière guerre ; mêmes appréhensions, mêmes perplexités, mêmes dangers. N'est-ce pas désolant ? Comment travailler, comment évangéliser, comment réorganiser nos Eglises quand tout est remis en question et la guerre suspendue au-dessus de nos têtes? Je suis fatigué de cet état de choses, et après avoir joui du rétablissement de la paix, je me prends à regretter d'avoir sitôt lâché bride à mon cœur que la joie aveuglait ; je ne voyais pas le danger caché qui vient de se manifester, je comptais trop sur le bon sens des Bassoutos. Que Dieu ait de nouveau pitié de nous et abrège cette nouvelle épreuve, s'il n'est pas nécessaire qu'elle soit longue et déchirante pour être salutaire.

« Moyéla dit qu'il est sûr de la majorité des Bassoutos. Je lui ai franchement exprimé mes doutes à ce sujet, mais il m'a répondu avec l'assurance qui caractérise les fils de Letsié : « Quand un chef a parlé, il ne reste aux gens qu'à se taire et à obéir. »

« Nous attendons tous les jours le cri d'alarme, et alors il faudra que les gens se prononcent. Quelles angoisses pour ces malheureux qui jouissaient de la paix et ne songeaient qu'à réparer leurs pertes! Seront-ils obligés de se battre pour Letsié qu'ils n'aiment pas, contre Massoupa qu'ils approuvent? Pourraient-ils tirer sur ces chefs, Lérotholi et Moyéla, qui les commandaient, il y a un an, quand on faisait face à l'ennemi commun? Je ne voudrais pas être à leur place. Ces jours-ci ils sont sombres, parlent peu, ou parlent beaucoup pour s'étourdir; je ne sais ce qui se passe dans leurs cœurs. Je me tiens en dehors de tout, par prudence, car je n'ai pas envie de me mêler de politique quand les circonstances ne m'en font pas un devoir. Je pense toujours à ceux qui souffrent et ai fait mes deux prédications d'aujourd'hui sur ce texte : « Que ceux qui souffrent par la volonté de Dieu lui remettent leurs âmes, car il est le Créateur fidèle, et qu'ils persistent à faire le bien. »

H. Dieterlen.



TROUBLES DANS LE PAYS DES BASSOUTOS

On lit dans le *Standard* du 25 janvier :

Reçu de notre correspondant.

Ville du Cap, mardi 24 janvier.

Le pays des Bassoutos continue à être fort agité. Plusieurs des chefs ont accepté, quoique avec regret, la sentence arbitrale du gouverneur, mais d'autres, ayant Massoupa à leur tête, résistent encore.

M. Orpen vient de faire un vigoureux effort pour capturer ce chef rebelle, avec la coopération de Letsié et de Lérotholi, mais il n'a pas réussi.

Ces deux chefs avaient fait de vaines tentatives pour obtenir de Massoupa qu'il mît bas les armes et se soumît. Voyant qu'il refusait de reconnaître l'autorité de Letsié, ils se sont décidés à recourir à la force.

En conséquence, ils ont rassemblé dix mille cavaliers à Masérou, et, M. Orpen s'étant mis à leur tête, ils ont marché droit sur Thaba-Bossiou, la grande forteresse de Massoupa. Elle a été prise sans résistance, mais il s'est trouvé que le chef rebelle et une grande partie de ses hommes n'y étaient plus.

Deux des fils de Letsié qui ont épousé des filles de Massoupa ont alors refusé d'aller plus loin et se sont retirés avec leurs gens, disant qu'ils n'avaient consenti qu'à faire une démonstration.

Ainsi M. Orpen est resté avec un tiers seulement des forces, et il a pu voir bientôt, par la conduite de plusieurs des hommes principaux, qu'il n'y avait pas à compter sur eux. Lérotholi était résolu à soutenir M. Orpen jusqu'au bout, mais celui-ci a pensé qu'engager un combat dans de telles conditions serait s'exposer à un revers qui pourrait amener un soulèvement dans le pays; il s'est donc replié, avec ce qui lui restait de forces, sur Masérou.

Dans tout le Lessouto, le sentiment général est en faveur de la paix, mais le parti dit national, dirigé par Massoupa, exerce une grande influence, ce qui rend l'avenir encore bien incertain.

UNE FÊTE A MASIANOKENG, ANNEXE DE THABA-BOSSIOU

Lettre de M. Jousse à M. Boegner.

Thaba-Bossiou, 12 décembre 1881.

....Laissez-moi vous faire le récit d'une fête chrétienne qui vient d'avoir lieu à Masianokeng, l'une de mes annexes située à trois lieues environ d'ici.

Le mot de fête ne semble-t-il pas faire un frappant contraste avec l'état général actuel de notre chère mission au Lessouto? Oui sans doute, mais il nous dit aussi que le Seigneur semble vouloir de nouveau s'apprêter à nous bénir. Il faut avoir passé par toutes les angoisses causées par la guerre pour sentir la puissance presque magique que le mot de fête exerce sur les cœurs; aussi nul d'entre nous n'a-t-il été surpris de voir arriver des gens dans toutes les directions. Il s'agissait de la réception dans l'Église de douze néophytes et du baptême de six enfants. J'ai eu, à l'occasion de pareille fête, à parler de cette annexe, si bien située, si bien bâtie, si bien ornée d'arbres, si bien entretenue; mais à chaque nouvelle visite je suis de plus en plus frappé des avantages qu'elle possède.

Yoas, l'évangéliste-maître d'école, est un jeune homme d'une trentaine d'années, beau de figure, haut de taille, au sourire honnête et franc. Il appartient à une de ces familles qu'en d'autres pays on appellerait aristocratiques; des familles semblables se trouvent en assez grand nombre au Lessouto et l'on trouve chez elles une honnêteté et une aménité remarquables. Yoas a pour compagne une jeune et charmante femme qui a passé plus de deux ans dans notre école de jeunes filles et qui n'a laissé que des souvenirs agréables. Elle tient deux fois par semaine une école de couture en faveur de jeunes filles, et pour ce travail elle reçoit une

somme de 250 francs par an. Je voudrais vous parler de la mère de Yoas, qu'on dirait être sa sœur tant elle paraît jeune encore ; sa figure toujours souriante témoigne d'une rare bonté de cœur envers tout le monde, mais surtout envers ses enfants. Akime, le père de Yoas, était un homme austère, un caractère de granit, quelque peu jaloux de l'infériorité de sa race, mais au fond pieux, zélé et d'une rare éloquence. Après cela, vous conviendrez avec nous qu'une visite à Masianokeng n'est pas sans offrir des charmes.

Entre la maison d'habitation et le temple se trouvent un verger et plusieurs allées d'eucalyptus; c'est à l'ombre de ces arbres que l'assemblée s'est réunie, que la fête a eu lieu. Dans des circonstances pareilles on ne se met pas en frais pour des sièges, chacun pourvoit pour soi. Si vous regardez bien, vous observerez que les hommes ont une manière de s'asseoir qui diffère de celle des femmes; celles-ci imitent volontiers la pose des tailleurs, mais les hommes, non; il leur faut un siège quelconque, ne fût-ce qu'une pierre deux fois grosse comme le poing.

Dans une circonstance semblable, il ne faut pas s'attendre à ce qu'un prédicateur arrive sermon en poche ou dans la tête; non, ce jour-là, il faut de l'impromptu, c'est le cœur qui va à la recherche des cœurs. Voici comme on procède. Si dans l'assemblée se trouve un missionnaire ou des évangélistes étrangers, ce sont eux qui reçoivent la mission d'exhorter; quelquefois il y en a quatre, quelquefois plus; chaque exhortation est suivie d'un cantique. Généralement aussi on suit une certaine méthode dans les exhortations; le même sujet est ainsi présenté sous plusieurs faces.

J'ai parlé plus haut de douze néophytes; un siège pourtant était vacant, celui d'une femme persécutée par son mari; on a prié pour lui, on a prié pour elle; Dieu veuille que les mauvais traitements dont elle est l'objet la fortifient dans sa foi.

Dans le cours d'un ministère de plus de trente ans, le Sei-

gneur m'a souvent accordé le privilège de répandre l'eau de baptême sur la tête de croyants; mais c'est toujours avec une émotion nouvelle qu'on reçoit dans la lice de nouveaux combattants; Dieu veuille que ces derniers soient de vaillants soldats de Jésus-Christ.

Veuillez agréer, cher frère, l'assurance de mon affection la plus cordiale,

Votre tout dévoué.

Théop. JOUSSE.



ÉTAT DE L'ŒUVRE A MASSITISSI

Cher et vénéré Monsieur Casalis,

M. Preen et moi partons (D. V.) pour nous rendre à la conférence qui se réunira le 29 à Bérée. Ce n'est pas, vous le savez, une petite affaire qu'un voyage de quatre jours à cheval et quinze jours d'absence, en laissant derrière soi l'Eglise, la famille et tout le train d'une station. On ne va pas de but en blanc à la conférence : il faut faire ses comptes, et préparer un rapport sur l'œuvre de Massitissi. Il me faut aussi accomplir ma promesse, en vous écrivant, quoiqu'à la hâte, ne fût-ce que quelques lignes pour réjouir votre cœur par de bonnes nouvelles d'un pays éloigné.

Vous ne manquerez pas de bénir le Seigneur avec nous de ce que son œuvre ici continue à prospérer. Dernièrement nous avons encore eu la joie de recevoir plusieurs des membres de la classe qui, pendant les troubles de la guerre, ont triomphé du monde et de ses nombreuses tentations. A cette occasion nous avons eu trois fêtes de baptême.

L'une a eu lieu à Hohobeng, le 4 septembre. Plus de trois cents personnes étaient présentes. Il s'agissait de la réception dans l'Eglise de quatre personnes. L'une d'elles est

la mère de l'évangéliste *Gamaliel*, femme de plus de 70 ans. Une autre est la femme du chef Kakoli, frère de Sékonyéla. C'est surtout en son honneur que les deux tiers des auditeurs étaient accourus. La maison de prière étant trop étroite pour contenir une si nombreuse assemblée, nous eûmes à tenir quatre services : deux dans la chapelle et deux en plein air. Une collecte devait être faite en faveur de l'œuvre de Séléka, mais la joie de voir un tel concours de païens nous fit oublier la chose pour déployer les trésors de la grâce devant ces pauvres pécheurs. Toutefois, à la fin du service de sainte Cène, auquel participèrent une trentaine de chrétiens, une collecte fut faite qui produisit 30 fr. 50.

Nous emportâmes de cette fête une douce impression. Elle a été un grand témoignage rendu à l'amour de Dieu au milieu de cette fraction de la tribu des Bathlokoas, qui sont si peu accessibles à l'Evangile. Le vieux Kakoli vient régulièrement à l'église tous les dimanches, mais il est bien rare de voir quelqu'un de ses gens l'y accompagner. Notre école n'y prospère pas ; le nombre des enfants ne dépasse guère la vingtaine. Et cependant le magistrat de Herschel, le capitaine Hook, se fait un plaisir de visiter de temps en temps notre annexe et d'exhorter les gens à profiter de l'Ecole et de la prédication de l'Evangile pour s'élever des ténèbres dans les saines régions de la lumière. Il nous a même donné dernièrement une preuve du désir qu'il a de voir prospérer notre œuvre en remettant au catéchiste 50 francs pour l'évangélisation.

Le 23 octobre, nous avons eu notre seconde fête sur l'annexe de *Séthaleng*. Nous la fîmes en plein air et par un soleil bien propre à vous mettre la cervelle en ébullition. Nous aurions déjà construit un petit temple à Séthaleng, si la guerre ne nous en avait empêchés. Plus de 250 auditeurs, venus d'un peu partout, ont assisté à cette belle fête, où huit personnes furent reçues dans l'Eglise du Seigneur : quatre

par le baptême et quatre par la confirmation. Le fils et la fille du chef Nkéthlane et le fils de l'évangéliste Jonas Ntôna étaient au nombre de ceux qui ont été reçus. Des chrétiens de Béthesda, de l'Eglise wesleyenne de Bensonvale, de Hoho-beng et de Massitissi se sont joints à ceux de Séthaleng, pour implorer sur les néophytes la bénédiction de l'Eternel.

Au service de l'après-midi un certain nombre de païens cafres se sont joints à l'assemblée. Pétrose Tamanyane a fait dans leur langue un résumé de mon discours de réception sur ces paroles : « *Voici de l'eau, qui est-ce qui empêche que je ne sois baptisé?* » Après une prière en sessouto faite par Molokoli, une seconde a été faite en cafre par le Mopouti dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, *Abraham;* il pria avec tant d'onction et dans un langage si pur que les Cafres quittèrent leurs places pour se rapprocher du fervent adorateur, afin de mieux jouir de ce qu'ils entendaient. Ceux mêmes qui comme moi ne savent pas le cafre, ont senti une corde sensible vibrer dans leurs cœurs pendant cette touchante prière.

Je revins de cette fête bénissant Dieu pour ce nouveau et puissant gage de son amour envers les pécheurs. Mais j'étais comme ivre sur mon cheval, ne cessant de dire à mon fils Jules et à Molokoli que, si j'avais dû rester un quart d'heure de plus exposé aux rayons du soleil, j'en serais mort. Ce ne fut que trois jours après que ma tête fut dégagée d'un pénible sentiment d'hébêtement dans lequel je me suis trouvé.

Enfin, le 6 novembre, nous avons eu à Massitissi notre troisième fête de réception dans l'Eglise. Il ne s'agissait rien moins que de baptiser six personnes, dont trois femmes âgées et trois jeunes femmes d'une vingtaine d'années. Jamais je ne me suis senti plus heureux dans l'accomplissement de mon ministère qu'en recevant ces personnes, qui ne nous ont donné que de la satisfaction tant par leur conduite que par leur piété. L'une des jeunes femmes a été

pendant plusieurs années à notre service comme bonne d'enfants. Elle a été toute dévouée à ses maîtres, soumise, aimable envers les enfants, fidèle et véridique. *Rosalina Mookho* a comme hérité de la foi et de la piété de Monique, sa défunte et bienheureuse mère. Parmi les personnes âgées, il y en avait une de plus de 80 ans, dont l'intelligence est encore si vive que les moindres détails de l'Evangile font impression sur elle et se reflètent sur sa face ridée, mais tout empreinte de cette illumination qui vient de la joie intérieure.

Mara Makuaraï est une Fingou qui a énormément souffert durant son long pèlerinage et plus particulièrement pendant la première moitié de sa vie. Elle a connu toutes les horreurs des guerres d'extermination. Elle a vu ses enfants mourir de faim ; elle a été poursuivie par les guerriers de Pakalita, et n'a échappé au massacre qu'en se sauvant de sa maison par une lucarne et en se cachant parmi les morts pendant trois jours. Là, elle étendit sur elle les entrailles d'une infortunée que les ennemis avaient éventrée. A toutes ces douleurs s'ajoutèrent le dénûment, la faim et la frayeur ; puis, du fond du précipice où elle était restée parmi les morts, elle remonta par le moyen d'une longue tresse d'herbe que des étrangers lui jetèrent. Depuis lors elle a demeuré avec ses bienfaiteurs, se demandant pourquoi elle avait survécu à tant de misères. Aujourd'hui, elle ne cesse de bénir le Seigneur de lui avoir si merveilleusement conservé la vie pour venir, quoique tardivement, jouir d'un salut qu'elle ne connaissait pas et en vue duquel, cependant, Dieu l'avait fait échapper tant de fois à la mort.

Pourquoi dois-je ajouter une ombre à ce récit? Au service de l'après-midi, nous aurions dû avoir la sainte Cène. Mais, à mon grand regret, j'ai dû remettre à une autre fois la commémoration de la mort du Sauveur, à cause de la conduite de plusieurs des membres de l'Eglise. Pendant le dernier

mois de leur service militaire, ils se sont laissés aller à des écarts qu'ils ont tenus cachés. Des informations prises auprès de leurs officiers et obtenues de quelques-uns d'entre eux ne me laissaient plus de doute, mais, comme la plupart de ceux qui étaient en faute, sinon tous, n'ont pas voulu reconnaître la chose en toute humilité, et qu'à leur péché ils ont ajouté l'orgueil et le mensonge, nous avons préféré, pour les préserver de la faute plus grave de s'approcher de la table du Seigneur avec des cœurs impénitents, remettre à une autre fois ce repas d'amour.

... Saluez bien affectueusement les Mabille et leurs enfants de notre part. Ils doivent avoir à peine le temps de respirer au milieu de tous leurs préparatifs de départ. Que le Seigneur soit avec eux et les aide.

De cœur à vous, cher et bien-aimé directeur.

FRÉD. ELLENBERGER.



COMITÉS AUXILIAIRES DE BORDEAUX ET DE MARSEILLE

Il y a six mois environ, après avoir rappelé à nos lecteurs l'importance des Comités auxiliaires pour le développement de l'intérêt missionnaire dans nos Églises, nous leur annoncions qu'à la suite des tournées de M. Coillard, plusieurs de nos centres protestants avaient résolu de grouper leurs forces en associations missionnaires destinées à venir en aide à notre Société. Nous insérions une lettre de M. Benoît, racontant la première fête de missions célébrée à Montauban, sous les auspices du Comité auxiliaire de Montauban, et nous faisions précéder ce récit de la réjouissante nouvelle de la fondation prochaine de comités semblables à Bordeaux et à Montpellier.

Aujourd'hui, nous pouvons annoncer à nos amis que ce

qui n'était il y a quelques mois qu'un projet, est maintenant un fait accompli. Le Comité auxiliaire de Montpellier est constitué. Il en est de même de celui de Bordeaux. Nous pouvons faire assister nos lecteurs à l'inauguration de ses travaux, comme nous faisions naguère pour celui de Montauban.

Voici d'abord la circulaire par laquelle le Comité de Bordeaux a annoncé sa constitution :

Bordeaux, le 25 octobre 1881.

« Nous avons la satisfaction de vous annoncer la formation d'un Comité auxiliaire du Sud-Ouest de la Société des Missions évangéliques de Paris.

« Vous trouverez, d'autre part, la liste des membres composant ce Comité dont le siège principal est à Bordeaux. Son but est de ranimer le zèle missionnaire dans nos Églises, en faisant connaître davantage l'œuvre, soit par la diffusion des diverses publications de la Société, soit par l'organisation de réunions régulières et extraordinaires dans les villes et dans les villages de notre région.

« Nous aimons à pouvoir compter sur le concours de votre sympathie, de vos prières et de vos libéralités, en faveur de cette œuvre excellente qui s'impose de plus en plus à l'intérêt des chrétiens protestants.

« Nous vous adressons, avec cette circulaire, le dernier Rapport de la Société des Missions de Paris, dont nous vous recommandons la lecture. Le collecteur habituel se présentera incessamment chez vous pour recueillir vos dons. Nous espérons que vous vous sentirez pressé d'augmenter votre souscription ordinaire, en réponse à notre chaleureux appel et en présence des besoins pressants de la Mission. Les épreuves qui l'ont atteinte récemment au Sud de l'Afrique et au Sénégal, là par la guerre, ici par l'épidémie, doivent être pour nous un nouveau motif de nous attacher à elle.

« Souvenons-nous constamment, du reste, de la parole de notre divin Maître à ses disciples de tous les temps : « Allez et instruisez *toutes* les nations » (Ev. selon S. Matthieu, ch. XXVIII, v. 19), et mettons-nous résolument à l'œuvre.

« Dans ces sentiments, monsieur, veuillez agréer nos salutations les plus dévouées.

« Au nom du Comité :

« *Le président*,

« P. RENOUS, pasteur. »

Suit la liste des membres du Comité auxiliaire du Sud-Ouest, qui comprend les départements de la Gironde, de la Dordogne, du Lot-et-Garonne et des Basses-Pyrénées. Nous ne pouvons donner que les noms des membres du bureau. Ce sont : MM. P. Renous, pasteur, 12, rue Castelnau-d'Auros, président ; J. B. Couve, 44, rue Rodrigues Pereire, vice-président ; T. Escande, 83, rue Lagrange, et G. Lung, 17, rue Fondaudège, secrétaires, et M. G. Mather, 17, rue Vital-Carles, trésorier. Le Comité compte en outre neuf assesseurs, à Bordeaux, dont MM. les pasteurs Soulier, Delmas, Fuster et Cadène, et dix-huit dans le reste de la région, représentant les sections de Montcarret, Gensac, Eynesse, Sainte-Foy, Bergerac, Nérac, Clairac, Tonneins, Pau, Salies-de-Béarn, Orthez et Bayonne.

Voici maintenant quelques détails sur la fête qui a servi de séance d'ouverture au Comité auxiliaire du Sud-Ouest :

On s'est réuni, le jeudi 8 décembre, dans le grand temple des Chartrons. L'assistance était nombreuse et très sympathique. M. le pasteur Henri Lauga, de Montcarret, a ouvert la réunion par la lecture de la Parole de Dieu et la prière. M. le pasteur Renous, président du nouveau Comité auxiliaire, a prononcé ensuite une courte allocution pour en annoncer la formation et en expliquer le but. Après lui, M. le missionnaire Mabille a pris la parole.

Nous laissons au compte rendu officiel de M. Escande, l'un des secrétaires du Comité de Bordeaux, le soin de nous rendre compte de ce discours.

Bordeaux, le 20 décembre 1881.

« ...Après avoir réfuté les principales objections que l'on adresse à l'Œuvre des Missions, M. Mabille nous a fait assister par la pensée à la fondation et au développement du magnifique champ missionnaire du Lessouto. Les débuts ont été difficiles, la tâche lourde, mais la foi des conquérants chrétiens était grande, et maintenant le grain de semence a prospéré et est devenu un grand arbre.

« L'histoire des mœurs, des habitudes, du caractère de ce petit peuple, aussi bien que le récit des travaux des missionnaires et des moyens qu'ils ont mis en œuvre pour atteindre les magnifiques résultats que nous connaissons, ont vivement captivé l'assemblée. Nous avons retenu plusieurs faits peu connus qui nous ont particulièrement frappé. Nous n'en citerons que deux qui montrent l'importance de la création de l'école de théologie que va fonder M. Mabille.

« Un simple catéchiste, après avoir suivi pendant quelque temps la classe biblique de Morija, retourna auprès des noirs, et aujourd'hui on compte dans son village plus de quatre-vingts indigènes convertis, quoique aucun missionnaire n'y soit allé.

«Depuis dix-huit mois des appels sont adressés par MM. Coillard et Mabille aux Églises de France et de Suisse pour envoyer au Lessouto quatre nouveaux missionnaires, et ces appels sont restés sans réponse ; il faut donc songer toujours plus à faire évangéliser le Sud de l'Afrique par ses propres enfants.

« N'oublions pas de mentionner l'appel chaleureux et ému que M. Mabille a adressé aux pasteurs et aux directeurs

d'école du dimanche, afin qu'ils favorisent les vocations missionnaires, et surtout aux pères et aux mères de famille, pour qu'ils consacrent à Dieu leurs enfants en vue des missions dès leur bas âge. Nous savons que des parents, déjà entrés dans cette voie, ont été affermis dans leur résolution.

« Les Églises de Bordeaux conserveront donc un souvenir bien précieux de la visite de notre frère.

« Agréez, Monsieur le Directeur, mes salutations fraternelles et cordiales.

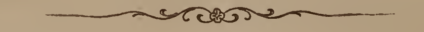
TH. ESCANDE.

« *P. S.* Notre Comité auxiliaire a déjà désigné plusieurs pasteurs, qui ont bien voulu se charger de tenir des réunions missionnaires dans quelques Églises de la région, et nous espérons qu'après le nouvel an ils pourront mettre leurs projets à exécution. »

Une bonne nouvelle pour terminer : après Montauban, Montpellier et Bordeaux, Marseille veut à son tour avoir son Comité auxiliaire. Une lettre de M. le pasteur Moulines au Directeur de notre Société nous faisait part, il y a un mois, de cette résolution déjà entrée dans la voie de l'exécution. Nous espérons qu'il nous sera bientôt possible de revenir avec détail sur cette nouvelle création, qui, venant s'ajouter aux autres, constitue un grand encouragement pour notre Société, et où il n'est pas défendu de voir le symptôme réjouissant d'un réveil de la vie missionnaire dans nos Eglises.

VENTE ANNUELLE DES MISSIONS

La vente du Comité auxiliaire de Dames pour les Missions aura lieu les mercredi 8 et jeudi 9 mars prochain. On est prié d'envoyer les dons, soit à madame Dhombres, 5, rue Roquépine, soit à madame Casalis, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JAPON

EXTRAITS DE RAPPORTS MISSIONNAIRES

Nagasaki, 6 *janvier* 1881. — Les habitants de Nagasaki sont les Japonais les plus opposés aux progrès de l'Evangile; cependant un changement favorable s'est déjà manifesté ; certains préjugés ont été dissipés ; des salles de prédication ont été ouvertes sur deux points de la ville et à Deshima. Malheureusement les missionnaires catholiques romains sont très puissants et usent de leur influence contre nous.

Quarante-trois chrétiens se sont joints à l'Eglise pendant l'année 1880. La plupart d'entre eux ont été instruits par les catéchistes, les étudiants les plus âgés, ou par d'autres membres de l'Eglise.

A *Kagoshima*, Etienne Koba San a travaillé pendant près de deux ans fidèlement et avec zèle. Aidé par un chrétien âgé, Noé Murata San, il a ouvert une école suivie par une quarantaine d'enfants. J'ai pris des arrangements pour permettre à Etienne Koba San de retourner pendant un an au

collège, afin de compléter ses études et de se préparer au saint ministère.

A *Saga*, Paul Yoshidomi San dirige pour les convertis les services du dimanche matin et pour les païens ceux du soir, qui se tiennent deux ou trois fois par semaine. J'ai visité cette localité dans le courant de l'année, ainsi que *Kumamoto*, passant quelques jours dans chacune, renouvelant connaissance avec les anciens chrétiens, administrant le baptême et la sainte Cène, et les exhortant à demeurer fermes dans la foi.

Ecoles. — A Deshima, l'école est tenue par un instituteur indigène, sous la direction de M. Andrews. Elle n'a pas eu autant de succès que je l'espérais ; le nombre des élèves n'est que de onze ou douze.

A Nagasaki, il y a un pensionnat de jeunes filles, confié aux soins dévoués et intelligents de Madame Goodall, et en pleine prospérité. Huit jeunes filles y sont élevées. Elles sont instruites dans leur propre langue et en anglais. On leur enseigne la musique et le chant, en vue des futurs services qu'elles seront appelées à rendre. Mais on s'attache surtout à leur éducation morale ; on s'efforce de leur donner des habitudes de véracité et d'en faire des jeunes filles sérieuses et chrétiennes.

Collège Saint-André. — Onze étudiants en ont suivi les cours l'année dernière. Le collège a déjà produit de bons résultats ; il en est sorti plusieurs missionnaires dévoués.

Osaka, janvier 1881. — Les événements de cette année ne méritent pas une mention bien spéciale. Les progrès sont lents ; toutefois, nous ne manquons pas d'encouragements.

Chaque dimanche, nous avons deux services. L'auditoire comprend d'ordinaire une quarantaine de personnes. Le premier dimanche de chaque mois, a lieu la communion. Pendant la plus grande partie de l'année, nous faisons des réunions dans deux autres endroits.

La classe pour les femmes, tenue par Madame Warren, est suivie en moyenne par neuf ou dix personnes. D'autres classes ont lieu pour les catéchumènes, hommes et femmes ; ils y reçoivent l'instruction préparatoire au baptême. Pendant cette année, j'ai pu baptiser huit adultes et un enfant. Depuis le commencement de la mission, le nombre des baptêmes s'est élevé à quarante et un. Six cent cinquante exemplaires des Ecritures et deux mille cent quarante-trois autres livres ont été vendus.

Niigata, 2 février 1881. — Au mois de mars de l'année dernière, la chaudière d'un bateau à vapeur fit explosion ; quinze personnes furent tuées et beaucoup d'autres blessées. Quelques jours après, une grande messe fut dite pour le repos des âmes des victimes. Un autel provisoire fut érigé près du lieu du sinistre ; les noms de ceux qui avaient péri étaient inscrits sur des tablettes de bois. De nouvelles messes suivirent celle-là. Toutes les sectes de prêtres bouddhistes y étaient représentées. La cérémonie durait la plus grande partie de la journée ; je profitai de ce qu'une foule de spectateurs se trouvaient réunis pour distribuer force traités.

J'ai ouvert, au mois d'avril, avec l'aide de quelques amis anglais, une seconde petite école. Pendant les premiers jours, je me suis abstenu d'y entrer, de peur d'effaroucher les enfants. A ma première visite, la moitié d'entre eux se levèrent et s'enfuirent. Il y vient environ vingt enfants, surtout des filles ; quelques-unes apportent leurs petits frères sur leur dos, selon la coutume japonaise. Au mois d'octobre, étant en voyage, je reçus la nouvelle que l'école allait être fermée. On afficha un avis portant que, si on laissait cette maison aux mains des chrétiens, elle serait réduite en cendres, et le propriétaire refusa de la laisser plus longtemps à notre disposition. C'est une coutume japonaise que de mettre des placards de ce genre à la porte des gens qui ont encouru la haine de leurs voisins. Quelque temps après, apparut une

autre affiche annonçant que, si le propriétaire persistait à vouloir rendre des enfants malheureux, en fermant l'école, la maison serait brûlée.

Au mois d'août, nous sommes allés passer quelque temps dans un petit village au bord de la mer. Nous logions dans la maison d'un prêtre bouddhiste. J'eus plusieurs conversations avec lui et ses fils sur le christianisme et le bouddhisme et ne tardai pas à découvrir qu'ils ne s'inquiétaient guère de leur propre religion. Le plus jeune fils m'avoua qu'il la considérait comme une tromperie et qu'il ne l'enseignait et ne la pratiquait que pour gagner sa vie. C'était le moment des offrandes qui ont lieu deux fois l'an. De nombreux fidèles vinrent au temple, portant leurs plus beaux habits empaquetés ; ils les revêtaient adroitement sous le porche de la maison. Après le service, ils s'assirent tous devant des petites tables pour dîner ; après quoi ils fumèrent, puis s'endormirent ; enfin, remettant leurs habits en paquets, ils regagnèrent leurs demeures. Je saisis cette occasion pour distribuer des traités et des livres. Etant l'hôte du prêtre, je ne voulus pas le faire à son insu, et lui demandai s'il y voyait quelque objection. « Pas le moins du monde », me répondit-il ; « faites comme il vous plaira. » La veille de notre départ, nous allâmes dans un autre village et nous nous entretînmes avec le prêtre. Un grand nombre d'adorateurs se trouvaient dans le temple, et le prêtre, m'apportant une natte pour m'asseoir, me pria de prêcher devant le peuple. C'était la première fois qu'il m'arrivait d'annoncer l'Evangile dans un temple bouddhiste. Puisse bientôt venir le temps où les prêtres eux-mêmes, devenus des pasteurs chrétiens, prêcheront Jésus-Christ dans leurs temples convertis en églises chrétiennes !

AFRIQUE OCCIDENTALE

L'ÉVANGILE AU NIGER

Il y a juste quarante ans que la première expédition du Niger remonta le grand fleuve de l'Afrique occidentale. Elle se composait de trois bateaux à vapeur armés par le gouvernement anglais, sous les auspices du prince Albert et de lord John Russell. Deux agents de la Société des Missions anglicanes, le Rév. J. F. Schon et un jeune Africain nommé Samuel Crowther, en faisaient partie. Treize ans plus tard, en 1854, partit la seconde expédition. Comme la première, elle comptait parmi son personnel le même Crowther, devenu un missionnaire expérimenté. Trois ans plus tard, il remonta le fleuve pour la troisième fois; il était chargé par la Société de fonder la mission du Niger.

De grands changements sont survenus depuis. Dans les premiers temps, il n'était pas facile de monter et de descendre le fleuve. Des instituteurs indigènes auraient pu s'établir dans les villages au bord du fleuve; mais de longs mois s'écoulèrent avant que M. Crowther pût les visiter. En 1857, il fit naufrage en un point situé à 400 milles de la mer, et resta là un an avant de pouvoir se remettre en route. De 1859 à 1861, il attendit vainement un navire pour revenir. Aujourd'hui, les bâtiments à vapeur vont et viennent, apportant dans l'intérieur les produits de l'industrie anglaise, et exportant les produits du pays. Dans le delta du Niger, les chefs de Bonny, de Brass et du nouveau Calabar se sont enrichis par le commerce de l'huile de palme. Il y règne un singulier mélange de barbarie et de civilisation naissante. Chaque chef a une grande maison bien meublée, avec tapis, miroirs, tables de salon, etc., mais il ne l'habite pas; elle est simplement pour la montre; il faut éblouir ses voisins. Et il y a quelques années, ces peuples étaient cannibales!

Un tel champ de travail présente de grandes difficultés à

l'œuvre missionnaire. Les indigènes sont extrêmement dégradés ; leur religion n'est qu'un amas de grossières superstitions ; leurs industries, si elles contribuent à accroître leur richesse et à leur faire imiter la vie civilisée d'une façon grotesque, n'ont pas pu adoucir leurs cœurs ou leur faire sentir le besoin d'un Sauveur. L'évêque Crowther a établi onze stations : à Bonny, Nouveau-Calabar, Brass et Akassa, dans le Delta ; à Osamare, Alenso, Onitscha et Asaba, un peu au-dessus ; à Lokoja et Gbebe, sur les deux rives opposées, au confluent des deux branches, le Kouorra et le Binoué ou Tchadda ; et à Egan, sur le Kouorra. Dans la plupart de ces stations, on rencontre des chrétiens ; mais ce n'est guère qu'à Bonny et à Brass que se sont produites de remarquables bénédictions.

A Brass, les progrès sont vraiment encourageants. Le dernier roi, Ockiya, et plusieurs autres chefs, apportèrent leurs idoles à l'évêque, il y a cinq ans ; et Ockiya lui-même fut baptisé en 1879, sur son lit de mort, en présence de deux cent cinquante personnes et de six chefs. La population n'excède pas six cents habitants ; sur ce nombre, cinq cents professent le christianisme évangélique. M. Crowther admit à la sainte Cène 72 convertis le 27 juin 1880. C'est un spectacle rafraîchissant, dit M. Wood, de Lagos, d'assister au service divin à Brass, et de voir l'Eglise remplie de gens attentifs au message du salut, surtout quand on se rappelle leur vie passée. Il est avéré que les habitants de Brass étaient autrefois cannibales; mais ils n'aiment pas qu'on le leur rappelle.

Quant à Bonny, les deux Eglises débordent d'auditeurs chaque dimanche, et l'une d'elles a été agrandie de manière à contenir un millier de personnes. Une chapelle a été dernièrement bâtie dans un hameau voisin, par le roi Georges Pepple, qui porte un grand intérêt à la Mission. Un village en face de Bonny, de l'autre côté du fleuve, a été nommé par ses habitants le *Pays d'Israël*, parce qu'il ne s'y trouve

aucune idole ; tous les chrétiens persécutés sont invités à s'y réfugier.

Dans une grande ville située à trente milles dans l'intérieur, nommée Okrika, et qui est un marché assez important, les chefs et le peuple, influencés par ce qu'ils avaient vu à Bonny, et sans avoir reçu la visite d'aucun missionnaire, bâtirent spontanément un temple, avec un toit de fer galvanisé ; ils firent venir un jeune homme de Brass pour leur lire le service liturgique du dimanche, et enfin demandèrent à l'évêque de leur donner un missionnaire. Cette ville fut visitée, pour la première fois, par l'archidiacre Dandeson Crowther, au mois d'août 1880.

Voici comment il raconte sa réception : « En débarquant à Okrika, le 13 août, j'ai été chaleureusement accueilli par le roi et les chefs, qui avaient tous envoyé des canots à ma rencontre. Les habitants étaient si heureux de voir un missionnaire dans leur pays, qu'ils ne cessèrent leurs visites qu'à minuit.

« Le lendemain, samedi, je me présentai chez le roi. Huit chefs, leur suite et une partie du peuple m'accompagnèrent. Je fis d'abord connaître que j'étais envoyé par l'évêque, avec l'aide du roi de Bonny, pour prêcher l'Evangile, selon le commandement du Seigneur. Puis, je pris ma Bible et fis un court récit de la création, de la chute de l'homme et de la rédemption par Jésus-Christ. Ensuite je leur déclarai qu'ils ne devaient pas attendre de nous des richesses, notre travail consistant seulement à chercher les âmes pour les sauver.

« Le roi répondit que ce que j'avais dit était bon, et qu'il était heureux de nous voir. Je l'invitai à venir à l'Eglise ; il me le promit.

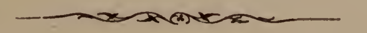
« Le dimanche, je prêchai devant un auditoire de quatre cent trois personnes le matin, et de quatre cent dix l'après-midi ; je pris pour texte saint Jean III, 16 et 1 Rois XVIII, 21. Le lundi, les chefs me firent faire le tour de la ville et me montrèrent un vaste terrain destiné à la station missionnaire.

C'est un très bon terrain, au bout duquel se trouvent trois villages ; la ville est en face, à moins de cinq minutes. La population d'Okrika est de dix mille habitants.

« J'avais apporté de Bonny un moule à briques, et je demandai aux chefs de me montrer leur argile. Un jeune garçon m'en apporta une boîte et je fabriquai de suite six briques au grand étonnement des chefs.

« Le Seigneur a préparé le cœur de ce peuple à recevoir l'Evangile. Après le service de l'après-midi, où j'avais prêché sur l'histoire d'Elie et des prêtres de Bahal, un chef nommé Somiare vint me serrer la main. Le lendemain matin, il vint dans un canot qui contenait deux boîtes pleines d'idoles et de charmes. Il me dit qu'il était décidé à suivre Christ, et à n'avoir plus rien à faire avec de telles folies. Je lui répondis : « Que Dieu fortifie votre cœur. »

Le Comité a senti que le temps était venu pour le Niger, ainsi que pour d'autres parties de l'Afrique, de voir les blancs prendre place à côté des noirs dans la prédication de l'Evangile de leur commun Sauveur. Il ne faut pas que les païens supposent que le commerce, si légitime qu'il puisse être, est le seul motif qu'aient les blancs de les visiter, et que la religion n'est que pour les noirs. C'est pourquoi le Comité des Missions espère que Dieu suscitera un missionnaire européen, fidèle et expérimenté, qui se consacrera à cette cause. Il recommande ces plans, et l'avenir de cette œuvre intéressante, aux prières de tous les amis de l'évangélisation du monde païen.



LE JOURNAL « L'AFRICA »

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de cette feuille, organe trimestriel de l'Association que le major Malan avait fondée pour venir en aide aux missions indigènes dans l'intérieur de l'Afrique A la mort de notre regretté

ami, on a pu se demander ce qu'il adviendrait, et de l'œuvre et du journal. Nous n'avons pas tardé à être rassurés en ce qui concerne la première. L'Association a décidé qu'elle continuerait son activité et a chargé le révérend Carlyle du secrétariat, laissé vacant par la mort du major Malan. Quant au journal, nous avons eu la satisfaction de le recevoir ces jours-ci. Avec cette livraison, la neuvième de la série, l'*Africa* entre dans sa troisième année d'existence. Lui souhaiter la bienvenue sous sa nouvelle rédaction est pour nous un devoir d'autant plus impérieux que notre Société tient une plus large place dans ses colonnes. Le numéro s'ouvre par une lettre à M. Coillard, relative à la mission du Zambèze et à l'appui qu'elle a trouvé en France. Dans les pages suivantes, nous trouvons encore deux articles nous concernant, l'une sur la mission du Lessouto, l'autre sur celle du Sénégal, tous deux circonstanciés et portant la marque d'une connaissance approfondie et sympathique de notre œuvre. Pris dans son ensemble, la livraison donne un aperçu assez complet de l'état actuel des missions africaines. Des articles courts, mais bien rédigés, sont consacrés pour l'Afrique du Sud, outre notre propre Société, à la mission de Hermannsbourg, aux missions des Églises libres, à l'œuvre de nos frères vaudois; pour l'Afrique occidentale, au Sénégal, à Sierra-Leone, à Libéria, à la mission wesleyenne, aux missions de la Côte d'Or et des Esclaves, à la mission du Yoruba, à Ashanti, à la mission du Congo. Les entreprises missionnaires de l'Est et du Nord sont aussi passées en revue. La brièveté des articles n'empêche pas que la plupart d'entre eux ne donnent une idée juste et nette de l'œuvre à laquelle ils se rapportent. C'est dire que ceux des amis des missions qui désirent apprendre à connaître l'œuvre qui se fait en Afrique ne peuvent mieux s'adresser qu'à l'*Africa*.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9185. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

RETRAITE DU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS ET NOMINATION DE SON SUCCESSEUR

Ce changement n'étonnera personne. Depuis longtemps, chacun sentait que le moment était venu d'assigner un terme à la longue journée de travail d'un ouvrier de la première heure souffrant et épuisé. Il le sentait surtout lui-même, mais on se résigne difficilement à quitter un poste où l'on croit voir se résumer en quelques derniers efforts ce qui a été le but et l'intérêt de toute une vie. Il s'est cependant décidé à le faire en adressant au Comité, le 5 janvier, la lettre que l'on va lire :

« Messieurs et honorés frères,

« J'aime trop l'œuvre des Missions et je désire trop vivement répondre à la confiance que vous m'avez toujours témoignée, pour hésiter plus longtemps à vous dire que je ne puis plus rester au poste où votre affection m'a maintenu jusqu'à ce jour. Je ne me sens plus capable d'en remplir les devoirs. La longue maladie qui, il y a quelques années, me mit plusieurs fois aux portes de la mort, avait profondément ébranlé ma constitution. Cette maladie a été suivie de

divers accidents sérieux en eux-mêmes et dont les conséquences ont été fort aggravées par mon âge. J'ai recouru à tous les moyens que l'on m'a conseillés pour remédier à un affaiblissement physique qui, je ne le sentais que trop, en entraînait un autre bien plus regrettable. J'ai maintenant la conviction que je ne conserverai le peu de force qui me reste qu'à la condition d'en reconnaître et d'en avouer humblement les limites. Je suis arrivé au moment où une sage retraite peut seule me soustraire à la crainte de nuire au lieu d'aider à une œuvre qui m'est plus chère que la vie.

« Cette retraite sera fort adoucie pour moi par la pensée que je vais être remplacé par un frère jeune et vigoureux qui a toute ma confiance. Je serai toujours prêt à lui donner les conseils et les encouragements de ma vieille expérience et je ne lui refuserai aucun des services que je serai capable de lui rendre.

« Je suis heureux aussi de penser que ma femme pourra continuer à s'occuper pour le Comité de Dames de la correspondance avec leurs sœurs qui poursuivent la même œuvre qu'elles ailleurs qu'à Paris. Elle continuera également à servir de lien entre les familles missionnaires et ceux de leurs enfants que les nécessités de leur éducation amènent en Europe.

« En vous priant de m'autoriser à me retirer de la Maison des Missions, je sais, Messieurs et honorés frères, que je place devant vous plus d'une question délicate. Vous prendrez pour les régler le temps que vous jugerez nécessaire et vous n'oublierez pas que je vous demande de consulter avant tout le bien de l'œuvre et les intérêts de la Société.

« Quels que soient les arrangements que vous ferez, je sais que vous serez tout disposés à m'accorder le temps dont j'aurai besoin pour trouver le logement qui devra bientôt me servir de retraite, et que jusque-là rien ne sera changé au régime sous lequel j'ai vécu depuis l'heureux jour de mon installation à Passy en 1856. Je dis heureux, car le temps qui

s'est écoulé depuis lors n'a fait que resserrer et rendre plus doux les liens qui déjà m'unissaient à vous lorsque je vivais encore sous ma tente africaine.

« Notre vice-président, M. le pasteur L. Vernes, et deux de mes plus anciens amis, l'amiral Jauréguiberry et M. Gruner, ont bien voulu se charger de vous présenter ma requête et de l'appuyer auprès de vous.

« Agréez, Messieurs et honorés frères, l'expression de mon inaltérable attachement.

« Eugène Casalis. »

Dans une émouvante séance qui a suivi celle où cette lettre avait été lue, le Comité, présidé par M. Léon de Bussierre, a adressé à M. Casalis de chaleureux remerciements pour les services qu'il a rendus à l'œuvre des Missions, a exprimé l'espoir que la Société continuera à jouir de ses conseils et de sa coopération en qualité de Directeur honoraire, et lui a fait connaître les arrangements par lesquels il sera libéralement pourvu à tout ce qui lui est nécessaire.

En même temps, M. Alfred Boegner était, par un vote unanime, investi du titre et des fonctions de Directeur de la Maison des Missions.

De son côté, le Comité auxiliaire de Dames a voulu resserrer les liens déjà si intimes qui l'unissent à madame Casalis en décidant qu'il lui facilitera le moyen de lui continuer ses services et de recevoir chez elle, aux jours de sortie et de vacances, les filles des missionnaires.

Comme M. Casalis l'avait demandé, la réalisation de ces arrangements est réservée pour le moment où il quittera la Maison des Missions, ce qui ne pourra pas avoir lieu de suite, vu la difficulté de trouver un logement d'un prix abordable qui ne soit pas trop éloigné du siège de l'œuvre.

M. Casalis ayant eu soin, à la fin de l'année dernière, de faire part de ses intentions à ses anciens collègues du Les-

souto, deux lettres, l'une écrite par M. Jousse, l'autre par M. Duvoisin, nous apprennent, en ce moment même, ce que la conférence a pensé des changements qui se préparaient dans la direction de la Maison des Missions. On y trouvera avec plaisir la plus parfaite approbation de ce que le Comité vient de décider.



LETTRE DE M. TH. JOUSSE

Bérée, le 30 novembre 1881.

M. Casalis, directeur, etc.

Cher et bien-aimé frère,

Plusieurs d'entre nous se souviennent encore de l'émotion causée par la retraite de M. GrandPierre. Nous allions perdre le fruit d'une longue expérience, les conseils d'un père qui nous avait formés à la sainte carrière des missions, et chacun se sentait comme frappé dans ses affections les plus chères. Toutefois, notre épreuve n'était pas sans consolation ; vous alliez, vous l'un des ouvriers de la première heure, prendre en main la direction d'une œuvre à laquelle vous aviez consacré déjà les plus belles années de votre vie. Et voici qu'à votre tour, l'âge et les fatigues causées par une lutte incessante vous obligent à confier à d'autres mains cette noble et grande tâche de directeur de la Maison des Missions.

Cher et bien-aimé frère, il n'est aucun d'entre nous qui ne comprenne et n'apprécie les motifs de votre retraite. Vous avez travaillé courageusement à l'évangélisation d'une tribu qui nous est chère à tous, soit en payant vous-même de votre personne, soit en préparant de nouveaux ouvriers. Si quelque chose pouvait adoucir la douleur que vous cause la nécessité d'un repos absolu, ce serait, à coup sûr, l'estime profonde

et l'affection intense de ceux qui ont été vos collaborateurs et vos élèves.

Nous aurions aimé que ce repos vous fût accordé dans des circonstances autres que celles dans lesquelles se trouve notre chère mission du Lessouto, si rudement secouée par l'orage; mais il n'en est pas ainsi. C'est par la foi qu'il nous faut attendre la fin d'un conflit qui dure encore, nous souvenant et nous répétant sans cesse que l'Eglise a son chef qui la dirige et que chaque nouvelle tempête la fait avancer d'un pas vers le céleste port.

Nous formons des vœux ardents pour que le repos que vous allez vous accorder soit un moyen béni d'en haut pour rendre quelque force à votre constitution épuisée. Tant que vous et nous serons sur la terre des vivants, nous nous sentirons unis les uns aux autres par les liens d'une affection que la mort elle-même ne pourra pas briser.

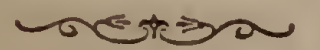
Qu'il nous soit permis d'adresser un mot de chrétienne sympathie et de souvenir affectueux et reconnaissant à notre chère sœur madame Casalis, qui vous a si courageusement assisté dans votre tâche. Si nous avons pu vous conserver si longtemps à la tête de l'œuvre des Missions, nous le devons, après Dieu, à l'énergique coopération de votre chère compagne. Qu'elle reçoive ici l'expression de notre gratitude pour tous ses bons offices à notre égard.

En terminant, nous formons des vœux en faveur du frère bien-aimé qui va être appelé à vous succéder. Notre affection lui est acquise et il peut compter sur nous pour l'aider dans sa grande et difficile tâche.

Recevez, cher frère, ainsi que madame Casalis, une nouvelle assurance de notre affection la plus cordiale.

Au nom de la Conférence :

Théop. Jousse.



LETTRE DE M. L. DUVOISIN

Bérée, 5 décembre 1881.

A Monsieur Alfred Boegner.

Monsieur et cher frère,

Ceux d'entre nous qui ont pu correspondre avec vous depuis le jour où vous avez accepté les fonctions de sous-directeur de la Maison des Missions, vous auront dit quel a été notre sentiment unanime en apprenant cette décision. Si nous ne sommes pas venus plus tôt vous en remercier et vous souhaiter la bienvenue, comme conférence, c'est que nous avions espéré pouvoir le faire de bouche. Nous nous réjouissions, depuis bien des mois, dans la pensée de vous posséder bientôt au milieu de nous, quand nous apprîmes que des circonstances imprévues étaient venues vous arrêter. Mais alors nous étions éloignés les uns des autres, et la guerre qui a éclaté dans ce pays ne nous permettait pas de nous réunir.

Aujourd'hui qu'après plus d'un an et demi de séparation et d'épreuves douloureuses, le Seigneur nous accorde le privilège de nous retrouver de nouveau ensemble, nous tenons à vous dire combien nous nous félicitons de pouvoir vous compter comme un des nôtres, et nous venons vous remercier bien sincèrement de ce qu'après avoir contribué, autant qu'il était en vous, à prolonger la carrière active de notre vénéré frère M. Casalis, en le dégageant peu à peu d'une tâche qui devenait trop lourde pour lui, vous consentez, maintenant que le déclin de ses forces l'oblige à un repos plus complet, à en porter seul tout le fardeau.

Que le Seigneur qui vous a mis au cœur de lui consacrer vos dons et votre vie dans cette œuvre si excellente, vous fortifie en toute manière ainsi que votre digne compagne, et

vous donne d'être encore, pendant de longues années, un instrument béni entre ses mains pour l'avancement de son règne parmi les païens !

La situation politique de ce pays est toujours bien précaire ; mais si le Seigneur daignait dissiper les nuages qui s'annoncent à l'horizon et nous donner une paix un peu stable, nous voudrions exprimer le vœu de voir se réaliser ce projet ajourné d'un voyage au Lessouto, en sorte que vous pussiez visiter ce champ de missions que vous serez appelé à avoir constamment devant les yeux, dans la préparation de futurs ouvriers, et venir fortifier les mains de ceux qui y travaillent à cette heure et pour lesquels votre arrivée serait un véritable rafraîchissement.

Combien notre correspondance et nos rapports avec le nouveau directeur de la Maison des Missions ne seraient-ils pas plus aisés et plus intimes, si, aux sentiments d'estime et d'affection que nous éprouvons déjà pour vous, pouvait se joindre l'avantage de vous connaître personnellement.

Agréez, Monsieur et cher frère, l'expression sincère de notre affection cordiale dans le Seigneur.

Au nom de la Conférence :

L. Duvoisin.



M. COILLARD A NANTES

Nantes, le 8 février 1882.

Monsieur le Directeur du *Journal des Missions*.

Monsieur et cher frère,

La conférence que M. le missionnaire Coillard a donnée lundi dernier, 6 février, dans le temple de Nantes, en présence d'un auditoire considérable, a produit la plus salutaire

impression. Les catholiques ont appris avec surprise que les protestants avaient des missionnaires, et des missionnaires aussi capables que dévoués ; les libres-penseurs ont applaudi à tant de courage et de persévérance, mis au service de convictions religieuses si ardentes et si fermes ; tous ont admiré l'héroïsme de l'explorateur, le calme dont il a fait preuve au milieu des plus redoutables et des plus imminents périls, et cette sérénité de sa foi que les plus sombres nuages eux-mêmes étaient impuissants à obscurcir.

Les deux plus grands journaux de la ville ont fait de la conférence et du conférencier le plus grand éloge. Nous espérons qu'ils consentiront à nous servir d'intermédiaires pour recueillir du public des souscriptions en faveur de la nouvelle entreprise que se propose de tenter notre frère. Une personne qui n'appartient pas à notre communion, cédant à un mouvement d'enthousiasme, lui a écrit pour lui offrir ses services et l'accompagner au Sud de l'Afrique. Un jeune homme de passage à Nantes a été si fortement impressionné par le récit de ses excursions, de ses dangers et de ses délivrances, que le lendemain il m'a adressé d'Angers une souscription pour l'œuvre du Zambèze, avec la lettre suivante qu'il m'a prié de faire passer sous les yeux de M. Coillard. Si ce n'est pas commettre une indiscrétion que de la publier, je suis certain que les amis des Missions ne la liront pas sans émotion. La voici :

Monsieur et très cher missionnaire,

Je reviens à l'instant de votre conférence. J'en garde un souvenir profond et béni. Je rends grâce à Dieu de m'avoir fourni l'occasion de vous entendre pendant mon court séjour à Nantes, où je suis étranger. Je vous remercie de tout mon cœur pour vos bonnes paroles.

Tout dans votre conférence m'a vivement intéressé. J'aurais cependant aimé apprendre quelque chose de plus sur le résultat de votre expédition, au point de vue religieux.

Les dangers et les délivrances par lesquels vous êtes passés avec vos courageux compagnons n'ont-ils pas contribué à vous faire grandir tous en foi, en amour, en sainteté?

Le récit de la mort de votre compagnon m'a profondément ému.

Je sens très vivement toute la grandeur de l'œuvre que vous avez à accomplir.

Toutes les fois que j'entends parler un missionnaire et que je songe à toutes ces âmes qui ne connaissent pas Dieu, mon cœur est angoissé et je me dis : « Que ne puis-je, moi aussi, annoncer mon Sauveur ! »

Mais Dieu ne trace-t-il pas à chacun sa route? Que la mienne soit de faire à chaque instant sa volonté !

Ah ! si Dieu voulait, malgré mon indignité, me donner de faire, dans mon humilité, quelque chose pour l'avancement de son règne, comme pour vous, cher et dévoué missionnaire, mon plus cher désir serait réalisé.

Puis-je vous demander de me présenter à Dieu dans vos prières ?

Cher missionnaire, mes plus vives sympathies, mes plus ardentes prières vous accompagnent dans la belle œuvre que Dieu vous confie.

Et si vous retournez au milieu de mes chers frères nègres, dans la petite colonie du Zambèze, dites-leur que je les aime et que mon cœur bat à l'unisson du leur, dans la glorieuse espérance que nous avons en Jésus.

Un jeune homme.

M. Coillard nous disait qu'il s'était préparé pour une réunion intime et qu'il aurait mieux aimé ne pas parler devant un grand public. Ici encore Dieu l'a inspiré et dirigé. Il a obtenu plus de succès qu'il n'en recherchait, et ce succès tourne à la gloire de l'Evangile. Sa parole, si sérieuse et si sincère, a profondément remué l'âme de ce jeune homme ; et nous avons lieu de croire que dans notre Eglise de Nantes

elle aura gagné quelques amis de plus à la cause des Missions évangéliques.

Votre tout dévoué en Jésus-Christ,

FARGUES, pasteur.



MISSION DU LESSOUTO

LA SITUATION POLITIQUE D'APRÈS LES DERNIÈRES DÉPÊCHES UNE RECTIFICATION IMPORTANTE

Une dépêche publiée par le *Temps* et reproduite par quelques-uns de nos journaux religieux a donné lieu à l'idée que la guerre avec les blancs avait recommencé au Lessouto, ce qui, d'après les dernières nouvelles reçues, est absolument faux. La dépêche en question se rapportait à une escarmouche entre des Boers et des Zoulous. A part l'agitation que cause encore l'attitude de Massoupa, tout était tranquille au pays des Bassoutos, et la grande majorité de la nation soupirait après une solution pacifique.

De son côté, le gouvernement colonial cherche à hâter cette solution. Voici, à ce sujet, un important télégramme que nous trouvons dans le *Standard :*

Ville du Cap, 21 février

« Le gouvernement colonial a fait savoir aux chefs bas-
« soutos que la sentence arbitrale de sir Hercules Robinson
« doit avoir son plein effet d'ici au 15 mars. »



RAPPORT GÉNÉRAL DE LA CONFÉRENCE

Bérée, 2 décembre 1881.

Messieurs et très honorés directeurs,

Après de longs mois d'anxiété et de périls, le Seigneur nous a enfin accordé le privilège de nous réunir en Conférence pour reprendre en quelque sorte conscience de nous-mêmes, pour retremper nos forces dans la communion fraternelle et pour examiner l'état dans lequel la guerre qui vient de prendre fin a laissé l'œuvre que les Eglises de France nous ont confiée, et qui a couru, et court encore de si grands dangers. Qu'Il soit béni, celui qui a étendu sa main puissante au-dessus de la tribu des Bassoutos et n'a pas permis que l'orage qui avait fondu sur elle déracinât complètement l'arbre que la tempête a si profondément ébranlé. Vous avez souffert avec nous et pour nous ; vous n'avez cessé de nous encourager par vos exhortations, vos conseils et vos prières ; les Eglises qui s'intéressent à notre œuvre ont demandé que, si celles du Lessouto devaient être comme criblées, elles ne succombassent pas sous le poids d'une épreuve qui dépasserait leurs forces. Et à toutes ces preuves d'amour, vous avez ajouté ces secours précieux, grâce auxquels nous avons été mis en mesure de soulager quelques-unes des victimes que la guerre a faites, de nourrir des familles que la faim allait disperser et de soigner les blessés qu'on ramenait des champs de bataille pour les confier à vos serviteurs. Vous venez enfin de nous envoyer dans la personne de M. Daniel Keck un nouveau collaborateur, qui s'est mis à l'œuvre dès les premiers jours de son arrivée et a renforcé nos rangs que la maladie et la vieillesse ont affaiblis.

Nous ne savons par quelles paroles vous exprimer, ainsi qu'aux Eglises qui vous ont aidés de leurs dons, la profonde reconnaissance que nous éprouvons pour la vive part

que vous avez prise aux peines des Bassoutos et à nos angoisses. Dieu lui-même veuille donner à tous ceux qui ont porté le fardeau avec nous, le sentiment qu'ils ont accompli la loi de Christ et consolé bien des cœurs que la dureté des temps semblait devoir accabler !

S'il nous a été donné de nous trouver réunis ici en grand nombre, nous n'en sentons pas moins le triple deuil qui pèse sur nos cœurs. Golaz et sa dévouée compagne ne faisaient pas partie de notre corps missionnaire du Lessouto ; mais, de fait, engagés dans la même lutte que nous et au service de la même cause, ils étaient nos auxiliaires, nos collaborateurs, et nous nous réjouissions de penser aux succès que leur courage, leur zèle et leur foi nous donnaient le droit d'attendre de leurs travaux. Leur mort si inattendue nous a frappés en même temps que les Eglises de France et du Sénégal, et nous éprouvons le besoin de vous dire que nous aussi nous portons le deuil d'un frère et d'une sœur que peu d'entre nous connaissaient de vue, mais que nous aimions tous d'un amour vivant.

Le troisième deuil que nous avons à constater nous touche cependant de plus près et a laissé un vide très sensible dans notre famille missionnaire. Nous voulons parler de la mort de notre regrettée sœur Madame Germond qui, après une vie de travaux infatigables et de dévouement constant, couronnée de longues souffrances, est entrée dans son repos au moment où la crise qui a abouti à la dernière guerre était arrivée à son point culminant. En songeant aux événements qui ont suivi de près ce grand deuil, nous ne pouvons plaindre celle que le Seigneur a voulu rappeler à lui et admettre dans son repos ; mais nos sympathies et les vôtres, nous en sommes sûrs, se reportent d'autant plus vivement sur notre frère Germond, resté seul avec une grande famille où la maladie de deux enfants bien-aimés a ajouté de nouvelles causes de tristesse.

La correspondance que nous avons entretenue avec vous durant la guerre nous dispense de revenir avec de grands détails sur les incidents si divers qui ont marqué le cours de ces derniers dix-huit mois ; aussi bien il nous serait pénible d'évoquer ces souvenirs douloureux et d'en ajouter le poids au fardeau si lourd que nous portons encore en ce moment. Vous nous aviez recommandé de ne pas abandonner nos stations respectives, et nous avons la satisfaction de vous dire qu'aucune d'entre elles n'est restée inoccupée pendant le temps qu'ont duré les hostilités. Ce n'est pas à dire que nous ayons pu tenir ferme à nos postes sans nous exposer à des dangers réels et à des pertes de tout genre. Il fut un moment où nous pûmes remarquer qu'en recommandant aux Bassoutos la soumission et en leur en donnant l'exemple, nous avions suscité contre nous des sentiments de méfiance qui auraient pu nous faire courir des dangers sérieux à cause de l'excitation intense qui animait les Bassoutos. Mais nous avons voulu rester fidèles à la consigne et accomplir notre devoir, comptant sur le Seigneur pour dissiper les malentendus qui existaient entre les Bassoutos et nous, et nous garder de toute espèce de mal, et notre attente n'a pas été déçue. Les Bassoutos ont vite compris qu'on pouvait les blâmer de s'être révoltés sans cesser de les aimer et de s'intéresser ardemment à leur salut temporel et spirituel ; nos paroles et nos actions (en particulier les services qu'ont rendus nos ambulances) leur ont prouvé que nous étions leurs amis dans la bonne et la mauvaise fortune, et nous n'avons eu qu'à nous louer de la délicatesse et de la sollicitude avec laquelle ils ont, en général, pris soin de nous éviter tout sujet d'inquiétude pour ce qui concernait leurs dispositions à notre égard. Nous devons cependant faire une exception pour M. Maeder, auquel des maraudeurs ont fait subir des pertes matérielles considérables et qui a eu à souffrir de procédés injustifiables de la part de quelques

mauvais drôles qui agissaient le plus souvent sous l'influence de la boisson.

Vous ne vous attendez sans doute pas à recevoir de nous des nouvelles satisfaisantes sur l'état actuel de nos troupeaux et des Bassoutos en général. Ici, plus peut-être qu'en pays civilisés, la guerre exerce une influence fâcheuse sur la vie spirituelle des chrétiens; elle détourne des choses de Dieu leurs pensées et leurs forces, elle entoure les faibles en la foi de tentations auxquelles il leur est difficile de résister, et donne au vieil homme un bon prétexte pour se révolter contre la loi de l'Evangile. Nous avons pu constater ce fait avant même que les hostilités entre les Bassoutos et le gouvernement colonial eussent commencé, alors qu'il s'agissait pour chacun de voir quelle attitude il prendrait en présence des événements qui se développaient dans le pays, et de discerner de quel côté les devoirs du chrétien devaient faire pencher la balance. Nous eussions voulu voir nos chrétiens faire preuve de plus d'intelligence, rechercher avant tout les conseils de la Parole de Dieu et de la conscience, et envisager les circonstances d'un point de vue plus élevé que celui auquel s'était placée la masse des inconvertis. Mais nous avons eu la déception de remarquer que la plupart de nos gens se laissaient entraîner par les passions du moment et semblaient se figurer que la piété et l'Evangile n'avaient rien à faire avec les questions politiques qui se posaient devant eux.

Depuis lors, nous avons remarqué que, privés de ces stimulants réguliers que le Seigneur offre à la piété de ses enfants par l'intermédiaire de l'Eglise, bon nombre de chrétiens avaient vacillé dans leur foi et perdu de vue la question capitale du salut de leurs âmes. Il est résulté de ce relâchement spirituel une tendance assez prononcée chez quelques-uns à excuser les coutumes qu'autrefois ils condamnaient, et beaucoup de mollesse dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, fort peu de zèle pour le relèvement des

églises et des écoles, dont ils ne semblent plus sentir suffisamment la nécessité.

Le patriotisme lui-même, qui s'est réveillé avec tant de force quand la patrie a été déclarée en danger, est devenu pour plusieurs un piège auquel ils n'ont pas su échapper. Ils ont trop souvent cru que, pour être de vrais Bassoutos, il fallait se conformer à d'anciennes coutumes païennes que l'Evangile condamne, comme si le christianisme et sa loi étaient l'apanage des hommes de couleur blanche. La circoncision, en particulier, a séduit bon nombre de jeunes membres de nos troupeaux et constitue un danger permanent que nos chrétiens ne discernent pas assez, parce qu'ils ne savent pas en voir les conséquences fâcheuses sur ceux qui s'y laissent entraîner.

Le fait qu'un certain nombre de Bassoutos ont pris le parti du gouvernement colonial et porté les armes contre leurs frères, est devenu une source de rancunes et de haines qui nuisent beaucoup au relèvement de quelques-unes de nos Eglises. Cet antagonisme demeure dans les cœurs comme une plaie qui rend difficile le relèvement de la foi, qui bannit l'amour et met la conscience mal à l'aise ; car ceux qui sont encore liés par ces rancunes savent que le devoir du chrétien est de pardonner à son prochain le mal qu'il a fait, et ils sentent que ce devoir, ils ne peuvent encore se décider à l'accomplir.

Mais l'ennemi le plus redoutable que nous ayons devant nous, c'est la passion pour les liqueurs fortes, qui s'est éveillée parmi les Bassoutos pendant la guerre. Autrefois, le gouvernement colonial prenait des mesures assez efficaces pour empêcher ce mal ; aujourd'hui, les Bassoutos sont de fait maîtres d'eux-mêmes et mettent cette liberté à profit pour satisfaire sans restriction leur passion pour l'eau-de-vie, et les chefs, qui n'auraient qu'à suivre l'exemple de Moshesh pour arrêter la tribu sur la pente fatale, sont malheureusement ceux qui donnent le mauvais exemple.

En résumé, Messieurs, nous sommes obligés de vous dire que la guerre qui vient de se terminer a porté un coup sensible à notre œuvre en général et l'a profondément ébranlée. Nos Eglises sont malades, et ont de la peine à se remettre; beaucoup de chrétiens sont déroutés, et n'ont pas encore assez de repos d'esprit pour revenir à l'Eternel : il en est plusieurs qui sont franchement retournés au paganisme, d'autres qui semblent prêts à les suivre; nos écoles sont encore fermées dans plusieurs annexes, faute d'ouvriers, faute d'élèves ou faute de zèle de la part des uns et des autres ; et nous avons plusieurs annexes qui ont été ou brûlées par les troupes coloniales, ou démolies par des maraudeurs bassoutos. Et ce qui nous peine le plus, c'est que nous n'avons pour ainsi dire pas eu une conversion à enregistrer durant cette dernière année.

En vous faisant ce tableau un peu sombre de l'état de notre œuvre, nous ne faisons qu'exposer le résultat de nos observations, et nous croyons que le pessimisme n'y a pas une part trop large. Nous ne disons du reste pas que les choses en resteront là et qu'à l'avenir nous n'aurons pas de nouvelles plus encourageantes à vous envoyer. Nous savons parfaitement que la crise politique qui a produit cet état de stagnation dans nos Eglises n'est pas encore terminée, et que l'agitation qui règne dans le pays ne peut qu'augmenter le désordre qui existe dans les cœurs. Pour le moment, le Lessouto semble calme, en ce sens que les hostilités ont pris fin; mais il règne entre le gouvernement et une partie de la tribu une tension qui pourrait aboutir à une rupture et à une nouvelle guerre. D'autre part, nos chefs principaux, Letsié et Massoupa, sont brouillés à tel point que la guerre civile semble inévitable et s'impose comme une nécessité, si nous ne devons pas être la proie de l'anarchie. Nous ne nous étonnons donc pas que les pensées des Bassoutos soient portées avant tout sur des questions politiques, qui sont mises

au premier plan par les circonstances, et n'accordent qu'une importance secondaire à celles de la foi ; nous voulons savoir attendre la fin de la crise politique pour que la crise spirituelle prenne fin. Nous voulons suspendre notre jugement jusqu'au jour où la paix sera définitivement rétablie dans le pays, où nous aurons de nouveau toute liberté d'action pour réorganiser nos troupeaux dispersés, et où nos chrétiens reviendront à nous avec des cœurs plus susceptibles de recevoir et de comprendre les appels que nous leur adressons.

A défaut de faits palpables, tels que des conversions, nous avons cependant, pour stimuler notre espérance et notre zèle, les promesses de Dieu et certaines considérations que l'on pourrait appeler théoriques, si elles n'étaient en quelque sorte consolidées et légitimées par la foi. N'est-ce pas le devoir du chrétien, et en particulier du serviteur de Dieu, de marcher par la foi et non par la vue, et de garder bon espoir, même au milieu des déceptions que lui donne le spectacle du monde qui l'entoure ?

Malgré la guerre, plusieurs de nos évangélistes et maîtres d'école ont pu continuer leur œuvre et exercer leur ministère auprès de ceux que la guerre n'avait pas dispersés ; ils ont eu de bonnes congrégations aux services du dimanche et ont trouvé en général un bon accueil auprès des païens qu'ils allaient évangéliser. Dans les camps mêmes des Bassoutos, il s'est trouvé des catéchistes pour faire chaque jour la prière publique qui est une institution d'ancienne date dans nos Eglises du Lessouto. Les païens ont assisté à ce culte journalier avec beaucoup de bonne volonté et tenaient à ce qu'il ne fût pas abandonné ; ils étaient, il est vrai, stimulés par le sentiment des dangers qu'ils couraient, ils attachaient à ces prières une importance qui n'était pas pure de toute superstition ; ils n'en continuaient pas moins à croire à la vertu des rites païens, tels qu'incisions, amulettes, aspersions et autres

coutumes qui ont régné de tout temps parmi les Bassoutos. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont eu l'occasion d'entendre la Parole de Dieu, que le chemin du ciel leur a été montré plus fréquemment que par le passé, que quelques bons grains ont pu tomber dans des cœurs préparés par la perspective de la mort, et que Dieu pourra les faire germer en son temps.

Mais c'est Dieu lui-même qui a été le grand prédicateur des Bassoutos ; il ne leur a pas seulement parlé par la bouche de ses serviteurs humains ; car il avait à sa disposition des preuves plus frappantes de sa bienveillance et de sa puissance. En voyant les pluies torrentielles qui ont tellement nui au succès de la campagne entreprise par les colons contre les Bassoutos, le petit nombre des victimes faites par les terribles engins de destruction qui avaient été mis en réquisition contre eux, et l'impossibilité dans laquelle l'ennemi s'est trouvé de réaliser les menaces de destruction qu'il avait proférées, les Bassoutos qui s'étaient jetés dans la résistance à main armée avec la presque certitude qu'ils couraient à une ruine certaine, ont été forcés de reconnaître de bouche et de cœur qu'il y a un Dieu et que ce Dieu ne fait pas acception de personnes. Nous ne voyons pas qu'ils soient vraiment reconnaissants, et nous pouvons à juste titre leur reprocher leur ingratitude, quand nous les voyons oublier Dieu dès que le danger est passé, et retourner à leurs péchés avec une nouvelle ardeur. Mais les leçons du passé n'en resteront pas moins présentes dans l'esprit de beaucoup de personnes ; nous nous en servirons comme d'un point d'appui pour secouer les consciences et réveiller les cœurs, et nous voulons croire que, quand l'ivresse du succès sera dissipée, la nation recouvrera son calme et se rappellera qu'elle a un libérateur à louer et à servir.

A plus forte raison voulons-nous espérer que les expériences que les chrétiens ont faites ne seront pas perdues.

Plusieurs d'entre eux ont vu leur foi grandir au milieu de l'épreuve et ont appris à connaître de quel prix est, pour le croyant, le privilège d'avoir au ciel un Dieu à invoquer au moment de la détresse. Beaucoup d'autres ont dû constater avec humiliation que leur foi avait faibli au milieu d'épreuves qu'ils se croyaient assez forts pour surmonter ; mais cette humiliation même peut les pousser à s'amender et à remplacer des illusions qui favorisent la paresse spirituelle, par des réalités qui stimulent au travail et à la recherche de la communion avec le Sauveur.

C'est avec ces espérances que nous travaillons au relèvement de nos Eglises, autant que les circonstances actuelles nous le permettent. Nous sommes affligés, mais non découragés ; le sentiment du mal qui règne autour de nous et de la double crise que traverse le Lessouto, nous cause des inquiétudes constantes, mais nous pousse à consacrer davantage nos forces au salut de ce peuple ; et nous soupirons après le jour où nous nous retrouverons en face de nos Eglises délivrées de tout souci d'un ordre politique, pour relever leurs ruines et réparer leurs brèches.

Notre grand désir est que les Eglises de France éprouvent les mêmes sentiments que nous et fortifient l'espérance dont nous voulons vivre en y ajoutant la leur ; qu'elles joignent leurs efforts à nos efforts, leurs prières à nos prières, et qu'elles continuent à porter sur leurs cœurs la nation des Bassoutos qu'elles aiment depuis cinquante ans et qui a plus que jamais besoin de leur amour et de leur intérêt. Il ne faut pas que les désastres d'une année nous découragent et nous fassent désespérer de l'avenir.

Nous nous recommandons, Messieurs, avec nos Eglises, nos familles, nos chefs et toute la tribu des Bassoutos, à vos constantes prières; et faisons les vœux les plus ardents pour que Dieu répande sur vos travaux ses plus riches bénédictions.

Croyez-nous, Messieurs et très honorés directeurs, vos dévoués serviteurs en Jésus-Christ.

Pour la Conférence :

H. DIETERLEN,

Secrétaire.

PREMIERS TRAVAUX ET PREMIÈRES JOIES D'UN DÉBUTANT

Lettre de M. Daniel Keck.

La personne à qui cette lettre a été adressée pour être communiquée, avant tout, à l'école du dimanche de la rue des Fourneaux, veut bien nous autoriser à la mettre à profit pour notre journal.

Mabouléla, le 2 janvier 1882.

Dieu merci, nous continuons à très bien aller et je fais tout doucement, sous la direction paternelle, mon premier apprentissage de la vie missionnaire.

Vous savez sans doute que la Conférence m'a installé auprès de mon père, quoique la question doive revenir sur le tapis au mois de mars; alors seulement nous nous installerons définitivement, c'est-à-dire que nous bâtirons une maison. Pour le moment, nous prenons nos repas avec nos parents et nous occupons une grande chambre assez encombrée, puisque presque tous nos effets y sont installés.

Mes instruments pour arracher les dents ont une réputation sans pareille ; du premier coup l'opération réussit toujours. L'autre matin, deux vieilles femmes sont venues dans le but de se faire extraire des dents. C'était vraiment comique de les voir m'embrasser les mains et surtout de les entendre : « Non, disait l'une, nommée Jacobina,

quand tu es parti pour la France, si j'avais su quelles choses utiles tu allais apprendre, je n'aurais pas tant pleuré. C'est vraiment trop beau ! Viens que je t'embrasse, douce petite main de mon missionnaire ; je n'ai pas même pu sentir la douleur ; oh ! que le bon Dieu te bénisse ! » et ainsi de suite.

Vous le voyez, chère Madame, nos braves Bassoutos sont naïfs, mais quels cœurs affectueux ! On m'avait prédit que j'aurais de grandes déceptions, mais, jusqu'à présent, je les cherche encore.

Le dimanche de Noël, nous avons eu une bien belle fête : nous avons admis six personnes dans l'Eglise : cinq par le baptême et une par la confirmation. Le soir du même jour, nous avons distribué la communion à plus de cent personnes. Que c'est touchant ! que c'est solennel ! Surtout quand je me rappelle qu'un grand nombre de ces humbles chrétiens nous étaient autrefois connus par leur paganisme. Entre autres, un vieil homme a été baptisé. Il demeure ici depuis bien des années, mais ne voulait jamais entendre parler de quitter son ancien genre de vie ; oh ! que c'était beau de le voir tout tremblant rendre témoignage à l'Evangile qu'il a accepté ! Les membres de l'Eglise de Mabouléla, qui demeurent à quelque distance, s'étaient empressés de venir, qui à pied, qui à cheval, qui en voiture. Le nombre des auditeurs habituels a été plus que doublé ; aussi a-t-on été obligé de faire deux services simultanés et les deux lieux de culte étaient combles.

La jeunesse m'intéresse aussi beaucoup, grâce aux écoles du dimanche de Paris, et entre autres à celle de Vaugirard à laquelle je dois d'avoir fait naître en moi cet intérêt. Le lundi matin, j'ai un cours d'instruction religieuse suivi par trente-huit enfants tous baptisés. Ces petits Africains feraient honte à nos jeunes Parisiens : tous savent parfaitement leur verset et répondent d'une manière frappante. L'école du dimanche et celle de la semaine sont aussi sous ma surveillance, quoique le maître d'école, nommé Richard, en ait la vraie direction. Quant à la vie matérielle, chère Madame,

elle est bien telle que je la décrivais quelquefois aux enfants de Vaugirard ; dans tous les cas, je ne me faisais aucune illusion. Ma chère femme s'intéresse beaucoup à tout.

Mon beau-frère, monsieur Casalis, m'a procuré un joli cheval très vif, qui me rend de grands services en me transportant rapidement dans nos annexes.

Voici aussi la saison des fruits ; nous en avons en abondance, mais il faut les disputer à des milliers d'oiseaux de tous genres ; heureusement, j'ai un excellent fusil que madame André m'a donné à mon départ de Paris, et dont je me sers beaucoup.

Recevez, chère Madame, ainsi que tous les amis de Vaugirard, les salutations affectueuses de ma femme et celles de votre tout dévoué,

C. D. Keck.



LES FÊTES DE NOEL A MABOULÉLA — UNE PRÉDICATION D'ASSER (1)

Lettre de Madame D. Keck à sa famille.

Maboulêla, le 3 janvier 1882.

Je ne veux pas manquer à la promesse que j'ai faite de raconter un peu la journée de Noël ; malheureusement je ne comprends pas encore assez bien le sessouto, ce qui me prive de bien grandes jouissances. Nos chers Bassoutos pourraient être donnés en exemple à nos Eglises de France ; vous en jugerez vous-mêmes lorsque j'aurai dit le nombre de services que nous avons eus. Le matin, prière, chant et lecture ;

(1) Asser n'est qu'en visite au Lessouto. Il y est arrivé paraissant jouir d'une parfaite santé.

Note des Réd.)

à 10 heures 1/2, service présidé par Daniel; l'église était tellement bondée qu'il a fallu mettre une soixantaine de personnes dans la maison d'école; deux de nos chrétiens y ont présidé le culte. Après le sermon, Daniel a cédé la place à son père; trois hommes et trois femmes étaient assis au premier rang, cinq pour être baptisés, la sixième confirmée. Deux des hommes ont confessé leur foi d'une manière très touchante, paraît-il; oh! que je regrette de n'avoir pas compris. L'école du dimanche a eu lieu à une heure, l'église était encore pleine de grands et de petits; à 2 heures 1/2, Daniel a tenu le second service. Dans ces jours de fête, païens, renégats, polygames, tous viennent à l'église, aussi leur a-t-il parlé sérieusement et leur a-t-il adressé de pressants appels. Dans ces moments-là, en face d'un tel auditoire qui semble boire vos paroles, on s'« enlève », comme dit Daniel; on aurait dit qu'il voulait, coûte que coûte, toucher les âmes, les amener au pied de la croix. Certes, c'était bien là le vœu de nos cœurs. La prière du soir eut lieu comme d'habitude, et, après le dîner, l'église se remplit pour la sixième fois. C'est alors que la communion fut donnée. M. Keck se chargea de la liturgie, puis Daniel se plaça à côté de lui près de la petite table. Il y a une balustrade qui tient toute la longueur de l'église et contre laquelle se placent les communiants; les deux pasteurs vont à la table pour chercher le pain et le vin. C'est Daniel qui donne la coupe à chacun; aucun Mossouto ne la touche, car souvent il donne libre cours à ses larmes et pourrait laisser tomber le calice. La famille missionnaire entre par une petite porte près de la chaire, elle est séparée des Bassoutos par la balustrade. C'est à nous que la communion a été donnée d'abord: M. Keck et Daniel l'ont fait en français la première fois, afin que je pusse comprendre. Au lieu de faire une prière après chaque table, on chante un verset de cantique: de la sorte, on n'entend pas le va-et-vient. Le jour de Noël, il y avait près de cent vingt communiants. Malgré mon igno-

rance du sessouto, j'ai pu jouir beaucoup de cette fête. Je donnerais je ne sais quoi pour que vous fussiez témoins d'une scène semblable, et j'ai déjà pensé qu'une Eglise de Bassoutos transportée au milieu de l'Oratoire ferait une profonde impression sur les blancs présents. Il faudrait naturellement que les noirs ignorassent qu'on les observe ; mais penser que des hommes, jadis païens endurcis, viennent six fois à l'église et qu'ils trouvent encore moyen de se plaindre, parce que les services sont trop courts (2 heures 1/2), n'est-ce pas là un exemple pour nous, blancs, chrétiens de naissance? Et est-ce tout? A Paris, sommes-nous toujours attentifs ; le sommeil ne nous empêche-t-il pas souvent de profiter des appels qui nous sont faits?

Les Bassoutos arrivent longtemps avant leur pasteur. Quand nous entrons, l'église est pleine ; personne ne bouge, les chants sont pleins d'entrain, tous les yeux sont fixés sur le missionnaire quand il parle, et non pas des yeux dans lesquels on peut voir de la distraction, mais où on lit le plus grand sérieux. Je vous avoue franchement qu'un tel spectacle m'a fait beaucoup réfléchir et je n'ai pu m'empêcher de comparer... Hélas! triste comparaison, qui devrait nous faire rougir.

Il me semble avoir déjà dit un mot de notre cher Nathanaël. C'est un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, profondément sérieux, un des membres les plus vivants de notre Eglise. Il a une gentille femme et un petit Ernest terriblement laid! Il y a quatre ou cinq ans, Nathanaël a été très malade. A une heure du matin, par une belle nuit, il envoya chercher sa « mère » (c'est ainsi qu'il appelle ma belle-sœur Louise), qui se rendit avec Julie auprès de son « fils. » Il lui dit alors adieu, il ajouta que la joie remplissait son cœur puisqu'il allait vers son Dieu. Plusieurs Bassoutos étaient là et priaient pour sa guérison, mais il leur dit à plusieurs reprises : « Non, non, mes amis, ne priez pas pour ma guérison, vous m'empêchez de partir ; oh ! laissez-moi,

laissez-moi aller vers mon Maître ! » Cette scène était émouvante et tous pleuraient. Les prières furent exaucées, Nathanaël se releva, car une tâche bien grande et bien belle lui était réservée.

Pendant le voyage de M. Keck, Nathanaël dit un jour à sa femme : « Ecoute, je veux te dire une chose que je garde depuis longtemps ; je suis extrêmement malade. » (Les Bassoutos parlent ainsi pour la vie corporelle et spirituelle.) « Je sens que ma place n'est pas ici et je désire aller chez les païens comme évangéliste ; ne veux-tu pas accepter ma proposition ? Je te laisse tant de jours pour y réfléchir. » Au bout de quelques jours, Nathanaël demanda la réponse. « Oui, dit la femme, j'irai partout où tu iras ! » Les choses en restèrent là jusqu'à vendredi dernier ; le soir, Asser fit de pressants appels pour qu'un homme voulût bien prendre le poste d'évangéliste à Séléka.

Le lendemain, Louise recevait une lettre qui contenait à peu près ceci : « Ma mère bien-aimée, depuis longtemps j'ai le désir d'aller chez les païens; en entendant le nom d'Asser, il m'a semblé que cet appel venait directement de Dieu et je suis décidé à partir. » Encore quelques phrases et il terminait en disant simplement : « Je suis ton fils. » Aucune signature. Dimanche après-midi, Asser se chargea du service, de nouveaux appels furent adressés ; mais cette fois plus directs encore, parce qu'il savait ce qui se passait dans le cœur de Nathanaël.

Asser raconta une histoire très frappante appropriée à l'œuvre pour laquelle il travaille : après l'avoir entendue, je vais essayer de vous la redire tant bien que mal.

Pendant son voyage avec M. Coillard, Asser passa un certain temps au milieu de la tribu des Matébélés. Chaque année, le chef fait choix d'une nouvelle troupe d'hommes capables de marcher au premier rang si la guerre éclate. Or, ce choix est fait en grande pompe. Les cinq jours qui précèdent le jour fixé, tous les hommes sont réunis ; des bœufs

sont tués par centaines, il y a des danses sans fin, des cris poussés avec une telle force qu'Asser lui-même en fut effrayé. Voyez ces sauvages vêtus de plumes d'autruche noires depuis le cou jusqu'au haut des jambes (les plumes blanches ou grises sont mises de côté pour la vente). Ils attachent aussi de ces plumes toutes droites sur leur tête, il paraît que cela est effrayant, car, lorsqu'ils dansent, on ne reconnaît plus rien : plumes, jambes, bras, tout forme un assemblage noir étrange, impossible à définir.

Après ces cinq jours de fêtes préliminaires, vient le grand jour, celui du chef. Tous se placent en ordre et se tiennent le mieux possible afin de lui plaire ; le roi, vêtu de peaux de bêtes rares et portant ses joyaux les plus précieux, sort le premier de sa tente, et il est suivi par sa sœur bien-aimée, sa conseillère, sa confidente ; celle qui, en un mot, tient la première place dans son cœur ; pour lui, femme, père, mère, ne sont absolument rien, sa sœur est tout. Celle-ci est revêtue d'une sorte de justaucorps venant un peu plus bas que la taille et tout brillant d'or et d'argent ; les filles du chef la suivent, elles ont pour tout costume des perles qui leur couvrent le haut du corps. Pensez à la patience des femmes qui confectionnent de telles choses ; ajoutez à cela que le corsage dessine admirablement la taille. Le cortège se compose encore du reste de la famille du chef. Celui-ci se promène d'un pas lent et majestueux au milieu de ces centaines et centaines d'hommes venus de toutes parts. Il laisse de côté les vieux qui ne pourraient remplir l'office qu'il réclame de ses gens, et après avoir parcouru tous les « régiments », revient enfin vers celui qui l'a frappé. Il est composé de jeunes gens beaux et grands comme ceux qui en général forment cette tribu. Il les regarde encore, leur costume est le même que celui que j'ai décrit tout à l'heure, mais les genoux, le haut des pieds, les coudes, les poignets sont aussi entourés de ces ornements ; de plus, la tête est surmontée d'une masse de plumes formant tête de lion. — « C'est

celui-ci, » dit enfin le chef, « oui, soyez forts comme des lions, toujours et partout. » Voilà la parabole. Maintenant Asser en donna l'interprétation de la manière suivante : « Ces régiments sont les Eglises du Lessouto, le chef est Dieu. Il regarde en ce moment toutes les Eglises et fait son choix. Lequel sera pris ? Quelle Eglise donnera l'évangéliste qui doit remplacer celui qui est tombé sur le champ de bataille ? Sera-ce toi, Eglise de Maboulela ? »

Ces paroles frappèrent notre Nathanaël et l'affermirent encore plus dans sa décision. Il parla de nouveau à sa femme et revint dire à Louise : « Ma mère, je puis partir demain, si demain l'on m'appelle ; ma femme est prête aussi. » N'est-ce pas touchant ? Comment veut-on que le cœur ne soit pas complètement pris par des hommes dévoués comme ceux-là? Oh ! j'aime mes Bassoutos, je les aime plus que je ne puis le dire ; mon amour ne me rend pas aveugle sur leurs défauts, non, certes, mais ils m'ont gagné le cœur. Cette semaine, nous avons une réunion de prières chaque jour ; elle commence à cinq heures. Si Daniel ne donnait la bénédiction lorsqu'il croit que c'est assez long, nous y passerions la nuit. Quand l'on dit : Prions ! quelqu'un se lève en même temps. Ah ! nos Eglises de France, que devenez-vous? Quel froid règne donc au milieu de vous? Jamais je ne l'avais senti comme à présent, car jamais je n'avais été à même de comparer. Je me souviens encore de ces réunions de l'année dernière où chacun se faisait prier pour dire un mot. Ici, nos Bassoutos prient ou parlent, annoncent un cantique approprié à ce qui vient d'être dit ; on se sent heureux, c'est une vraie réunion de prières bénie, où chacun vient de bon cœur. Mon seul regret est de ne pouvoir comprendre.

SÉNÉGAL

UNE DURE NÉCESSITÉ

Saint-Louis (Sénégal), le 22 janvier 1882.

Cher monsieur,

Au 1er février prochain, je tirerai sur votre banquier une traite, pour la somme de mille cinq cents francs. J'ai un travail très sérieux à faire dans la maison de la Société. Il faut la peindre, la blanchir de nouveau et laver les planchers à l'acide phénique.

C'est une mesure de désinfection exigée par l'autorité locale de tous les propriétaires chez qui il y a eu des morts pendant l'épidémie de la fièvre jaune. Notre maison a été visitée, mardi 17 du courant, par trois commissaires du gouvernement.

Tous les meubles qui s'y trouvent doivent être brûlés. Quelle perte pour la Société !

Quand l'arrêté sera mis à exécution par la commission nommée à cet effet, je vous enverrai une liste de tous les articles brûlés.

Nous allons tous bien, grâce à Dieu.

Votre bien dévoué,

TAYLOR.



TAÏTI

CONGÉ ACCORDÉ A M. VIÉNOT POUR CAUSE DE SANTÉ

On lira plus bas une lettre de M. Viénot, annonçant qu'un voyage en Europe est devenu indispensable au rétablissement de sa santé. Le Comité a compris la nécessité de ce retour et espère qu'il aura pour effet de conserver longtemps encore, pour l'œuvre de Taïti, le vaillant serviteur qui va venir se retremper parmi nous.

En quittant Taïti, M. Viénot pense qu'il y sera remplacé incessamment par le professeur adjoint que le Comité lui a promis et dont nous lui annoncions, il y a quelques mois, le prochain départ. Nous avons le regret de dire que l'ami sur lequel nous comptions pour occuper ce poste se trouve en définitive ne pas pouvoir s'y rendre, en sorte que nous sommes réduits à recommencer nos recherches. Nous espérons qu'elles aboutiront dans un avenir prochain.

Voici la lettre de M. Viénot :

Mooréa, Papétoaï, 10 décembre 1881.

Cher monsieur et honoré frère,

Je viens vous prier d'informer officiellement le Comité que, malgré les soins dévoués de deux bons médecins, ceux affectueux des miens, d'abord, puis ceux des amis Brun, depuis quinze jours, ma santé ne se fortifie pas. Je ne me soutiens un peu qu'à force d'excitants ou de toniques, dont l'effet passe aussitôt pour me laisser plus faible qu'auparavant. Souvent, même la nuit, je suis pris de syncopes que je parviens quelquefois à prévenir en usant d'alcool. Bref, je désespère, cette fois, de me rétablir ici. Et la possession des quatre enfants qui me restent me fait désirer de me rétablir.

Il faut donc me rendre et songer à regagner la France. Cette nécessité, en ce moment d'action, me navre, — le Seigneur me rappelle sévèrement que je ne suis rien et qu'il n'a pas besoin de moi dans son champ, puisqu'il m'enlève le travail des mains — et y en a-t-il du travail! Je dois avouer que ce départ, à vues humaines, tombe aussi mal que possible. Je crains beaucoup un effet de découragement sur les Taïtiens. Nous semblions arriver au point culminant de notre influence, c'est-à-dire de nos moyens d'action, et, vu notre petit nombre, l'un partant, c'est un affaiblissement sensible. Déjà l'on m'écrit que des élèves quittent l'école. J'espère, honoré frère, que le Comité est tout disposé à croire que je ne partirai qu'à la dernière extrémité. Depuis longtemps, on me prévenait de ce qui m'arrive; il y avait trop à faire pour que je songeasse à quitter sans nécessité absolue. Dois-je dire aussi que mon plus vif désir est de revenir, une fois fort, reprendre mon œuvre, si le Comité y consent? Je ne sais si je pourrai attendre sa réponse ; j'aimerais pouvoir le faire. Les médecins s'opposent à ce que je parte avant le mois de mars. En ce moment, je ne pourrais supporter le voyage. Que le Seigneur décide ! Quel coup pour vous, honoré frère, que le départ des Golaz! quelle perte pour l'Eglise, et quelle gloire pour eux!

Bien à vous de cœur et respectueusement,

Ch. Viénot.

DES INSTITUTEURS POUR TAÏTI

La reconnaissance légale des Eglises protestantes de Taïti et de Mooréa par le gouvernement fait à notre Mission dans ces îles une position à moitié officielle, qui oblige notre Société à des rapports fréquents avec les autorités et spécialement avec le ministère des Colonies. Ces rapports, que la récente annexion de Taïti à la France et l'extension de l'influence française en Océanie tendent à rendre plus suivis, ont motivé, dans le sein du Comité, la constitution d'une *Commission coloniale* spécialement chargée de préparer les décisions concernant cette branche de notre œuvre, en même temps que d'étudier les questions beaucoup plus vastes que soulèvent les devoirs du protestantisme français envers nos colonies.

Cette commission vient d'adresser aux instituteurs l'appel suivant :

« Plusieurs places étant vacantes à Taïti (Océanie), par suite de la réorganisation de l'enseignement primaire, la commission coloniale de la Société des Missions adresse un pressant appel aux instituteurs protestants pour les engager à se présenter sans retard pour l'obtention de ces places.

« Deux d'entre elles surtout doivent attirer l'attention : la première, celle de Directeur de l'école primaire supérieure de garçons, avec 6,000 francs de traitement et le logement; la seconde, celle de Sous-directeur, avec 4,800 francs de traitement et le logement. Les candidats à ces places doivent être munis du brevet supérieur.

La Commission coloniale :

L. Vernes, Appia, Bersier, Alf. Monod, F. Puaux.

« Pour tous les renseignements, s'adresser à M. F. Puaux, secrétaire de la Commission, 11, avenue de l'Observatoire, Paris. »

Ajoutons, pour écarter toute confusion, que les postes dont il s'agit ici dépendent de l'Etat, et n'ont rien de commun avec celui de professeur adjoint à l'Ecole libre de Papéété, laquelle garde son caractère essentiellement protestant et missionnaire, et relève exclusivement de notre Société.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

MISSION DU FOH-KIEN

Extraits des lettres annuelles.

Le Foh-Kien est la plus petite province de la Chine, ce qui ne l'empêche pas d'avoir 15 millions d'habitants. Elle est située le long de la mer, au nord-est de la province de Canton. De toutes les parties de l'empire chinois, c'est celle qui fournit le plus grand contingent à l'émigration. Elle est évangélisée par trois sociétés anglaises : la Société épiscopale, celle de Londres et celle des presbytériens anglais; et par trois sociétés américaines. Les catholiques y ont aussi quelques stations. Les extraits suivants donneront une idée de l'état de l'œuvre dans le champ de la Société des Missions épiscopales d'Angleterre.

... L'un des principaux événements de l'année dernière a été la mort de notre bon vieil ami, le Rév. Tang-Tang-Pieng. Nous sentons vivement cette perte, car il était l'un de nos plus actifs auxiliaires. Ce n'était pas un homme d'un rare talent, mais un pieux serviteur du Seigneur. Il a quitté ce monde le 7 janvier.

Nous avons sans aucune hésitation reconnu que personne

ne pouvait mieux le remplacer que Ngoï-Kaïk-Ki, mon suppléant au collège.

Une Bible qui lui fut donnée il y a environ vingt ans, par un étranger qui assistait aux examens des lettres dans la ville de Fou-Tchéou, fut l'instrument de sa conversion. Ce livre resta fermé pendant longtemps; un jour il le prit sur une planche, où il l'avait déposé, et, le lisant, il fut convaincu que là était la vérité. Il eut à souffrir beaucoup de persécutions de la part de sa famille, quand il fit profession de christianisme et qu'il fut nommé catéchiste; il perdit son grade péniblement acquis, le *bouton des lettres*, qui ne lui a jamais été rendu depuis.

L'œuvre missionnaire continue à prospérer : cette année, nous avons eu 361 baptêmes; mais l'hostilité des autorités est plus marquée que jamais; plusieurs maisons ont été confisquées et fermées, pour le crime d'avoir servi d'écoles. Nous avons été également obligés de disperser notre classe d'étudiants, qui se sont répandus dans diverses stations, comme catéchistes ou aides-catéchistes.

Notre conférence annuelle a commencé le 4 décembre et a duré huit jours; il y a eu 180 assistants. Les deux premiers jours ont été employés à des examens de catéchistes; le résultat nous a montré un progrès marqué.

Les jours suivants ont été pris par des discussions sur différents sujets, tels que les écoles de garçons et de filles, et les écoles du dimanche; les *femmes de la Bible*, les devoirs des catéchistes, etc. De plus, chaque soir ont eu lieu des réunions de prière, tenues par Ting-Sing-Ki, Ngoï-Kaïk-Ki, le bon Tang, qui était encore avec nous, et bien d'autres. Quelques-uns des plus jeunes catéchistes parlent extrêmement bien. Nous avons écouté avec un grand intérêt le catéchiste de A-Ling, qui nous racontait des cures opérées par la seule puissance de la prière. Une femme, par exemple, semblait dans un état désespéré. On vint lui demander de prier pour elle; il trouva les adorateurs d'idoles

frappant sur leurs gongs, et faisant un tapage insensé pour apaiser les êtres invisibles ; après leur avoir ordonné de sortir tous de la maison, il s'agenouilla avec quelques amis de la malade, et supplia Dieu d'exaucer ses prières, si telle était sa volonté. Cette prière faite avec foi sauva la malade, et avant que le catéchiste fût sorti, elle était presque remise. Un homme était incapable de marcher depuis de longues années : il est maintenant un auditeur assidu de la chapelle. Un autre homme semblait être sur son lit de mort ; quand le catéchiste arriva, on lui dit que c'était fini ; mais, se dirigeant vers le lit, il reconnut que l'homme respirait encore ; s'agenouillant avec tous ceux qui étaient présents, il cria à Dieu ; et, avant qu'il quittât la chambre, le malade revint à lui.

De tels cas peuvent sembler étranges à des oreilles européennes, mais, néanmoins, ils sont vrais ; et la meilleure preuve qu'on en puisse donner est que, devant ces manifestations de la puissance du Dieu des chrétiens, la congrégation s'est accrue, en quelques mois, de plus de 40 assistants, sans compter ceux qui croient, et qui ont abandonné leurs idoles, mais qui, à cause de leur âge ou pour quelque autre cause, ne peuvent pas venir à l'Eglise.

Avant la clôture de la conférence, une collecte, faite dans la salle, s'éleva à 4,600 francs.

Stations extérieures. — A Lo-Ngouong, 9 baptêmes ont été célébrés ; les progrès ont été si rapides cette année, que nous avons cru sage de prendre beaucoup de précautions avant d'administrer le baptême ; et pour cette raison nous gardons les candidats plus que le délai ordinaire de six mois, afin d'éprouver la sincérité de leur foi.

A Ching-Kang, une station nouvellement établie, il y a 8 ou 10 chrétiens. J'ai rencontré 3 candidats au baptême, sur ma route, à O-Yong ; ils m'attendaient là, pensant que je m'y arrêterais ; mais il était trop tard. Alors ils firent route avec moi, et je leur fis subir, en marchant, un examen pré-

liminaire. Tout en gravissant la colline, ils répétaient le *Credo* et les commandements, ce qui ne laissait pas d'être un peu fatigant pour leurs poumons; mais après un peu de repos, ils me répondirent très bien. A douze milles de chez eux, la chaleur étant étouffante, deux d'entre eux me quittèrent, mais le troisième vint avec moi jusqu'à A-Chia, où je devais passer la nuit, et y fut baptisé le jour même. J'ai promis à ces jeunes gens de revenir bientôt et de leur faire une visite dans leur village de Ka-Mouong. L'un d'eux est dans une grande détresse à cause de sa mère, qui n'est pas encore convertie; ils sont les seuls survivants de leur famille; le pauvre garçon m'a dit que ce serait si triste, s'ils étaient séparés dans le monde à venir.

District d'Hok-Chiang. — L'espoir si fortement exprimé dans le dernier rapport annuel de la Société, que l'envoi de six catéchistes ne ralentirait pas le zèle des chrétiens indigènes, s'est réalisé; l'Eglise ne s'est nullement départie de son activité. Soixante-quatorze personnes ont été admises au baptême; un bien plus grand nombre se sont jointes à nous et sont encore catéchumènes.

En dehors de leur souscription ordinaire pour le soutien des catéchistes, les habitants se sont engagés à envoyer pendant cette année, à leurs propres frais, un catéchiste supplémentaire à Touaï-Kou; ils ont, de plus, fourni beaucoup d'argent pour la réparation et la construction des églises du district.

A *King-Taou*, Ling-Sin-Kieng est resté en charge, et quinze adultes, dont trois femmes, sont préparés par lui au baptême. L'école, tenue par sa femme, Patience, compte maintenant trente enfants, qui, d'après les examens que je leur ai fait subir, semblent bien enseignés. Un jour, traversant un champ du voisinage, je vis deux petits garçons d'environ neuf et onze ans, occupés à enterrer des pois; ils accoururent tout de suite vers moi. Ne les connaissant pas, je leur montrai quelques images, et commençai à leur parler

du Sauveur; mais je découvris avec joie qu'ils le connaissaient aussi bien que moi; ils me menèrent vers les hommes pour qui ils travaillaient et je m'entretins avec eux. De petits incidents comme celui-ci réjouissent un missionnaire, et il peut continuer son chemin en louant et bénissant Dieu.

King-Kiang. — Le cher catéchiste de la station, Ting-Ing-Saï, nous a quittés pour un meilleur monde; les persécutions qu'il a souffertes depuis deux ans, de la part des païens, l'ont conduit au tombeau; il ne s'est jamais remis des mauvais traitements qu'il a reçus; il devint de plus en plus faible, et au commencement de cette année il est entré dans une nouvelle vie avec le Sauveur, qu'il avait tant aimé et si bien servi. C'était le meilleur étudiant que j'eusse jamais eu au collège, et nul ne pouvait le connaître sans l'aimer. Nous l'avons souvent visité pendant sa dernière maladie; son seul chagrin était de ne pas avoir fait davantage pour Celui qui avait tant souffert pour lui. Il parlait souvent de sa joie d'aller au ciel; quelques jours avant sa fin, il me dit : « Ce n'est pas la mort; la vie, c'est la mort; mais la mort conduit à la vie. » Sa femme, qui est animée du même esprit et avait suivi quelques mois la classe des femmes de la Bible, y est retournée, et pourra, nous l'espérons, être aussi utile parmi les femmes que son mari l'a été parmi les hommes.

Cette année, le nombre des femmes de la Bible s'est élevé à treize; quatre d'entre elles sont des femmes, et deux, des veuves de catéchistes; une autre est de la ville de Kiong-Ning, où toute œuvre missionnaire a été interrompue depuis la destruction de notre chapelle. Cette femme pourra, à son retour, faire connaître l'Evangile à ses voisins. Chaque fois que nous voyageons, nous sentons davantage la nécessité des femmes de la Bible : il y a beaucoup de femmes désireuses de s'instruire, mais la coutume du pays interdit aux catéchistes de les enseigner autrement que du haut de la chaire; peu de femmes de catéchistes savent lire, ou sont

capables de présenter la vérité avec clarté aux femmes de leur station; elles ont donc besoin d'être aussi instruites que leurs maris, avant de pouvoir, avec succès, travailler avec eux.



AFRIQUE CENTRALE

NOUVELLES VICTIMES DE LA MISSION CATHOLIQUE

Outre les pertes qu'elles viennent de faire dans l'Afrique septentrionale, au sud de la Tripolitaine, les missions catholiques ont été presque en même temps éprouvées cruellement à l'ouest et au midi de la région centrale du continent mystérieux.

Le *Propagateur du Nord* annonce que le P. Depelchin, de la Compagnie de Jésus, vient d'être tué dans une mission au Zambèze (Afrique centrale).

Au congrès catholique de Lille, qui eut lieu en 1880, ce religieux avait donné des détails intéressants sur les missions d'Afrique. Le père Depelchin était, comme on sait, le chef de la mission dirigée sur le Zambèze.

La région des lacs a aussi des victimes. Le consul de France à Zanzibar, M. Ledoulx, écrit à la date du 10 décembre :

« Par ma dépêche du 21 septembre dernier, j'ai eu l'honneur de confirmer la nouvelle de l'assassinat, dans l'Ouroundi, de deux missionnaires et d'un auxiliaire appartenant à l'ordre de Notre-Dame d'Afrique. Pour compléter ces informations, je m'empresse de vous adresser ci-joint traduction d'une lettre que vient de me communiquer S. A. le sultan et dans laquelle le gouverneur d'Ujiji lui fait savoir qu'il s'est transporté sur les lieux des meurtres, qu'il en a combattu les auteurs et tué le sultan de la région.

« Je me suis empressé de remercier Saïd Bargash de cette communication et de le prier de recommander encore à

toute la sollicitude de Hunié Khairi nos explorateurs et nos missionnaires. Je doute que les bagages des victimes aient été considérables, et encore plus qu'ils aient échappé à la cupidité des assassins. Toutefois, j'ai prié le sultan de donner des ordres pour recueillir et expédier à Zanzibar, avec inventaire, toutes les notes et tous les objets qui ont appartenu à nos missionnaires.

« Nous sommes sans nouvelles de la station de Karéma, les courriers de M. Ramaëckers n'étant pas encore parvenus à forcer la ligne d'investissement que Mirambo a établie autour de ce point. En effet, ce chef, dont mes précédents rapports ont décrit le caractère farouche et la puissance relative, se trouve en guerre avec le compétiteur Simbo. Dans l'impossibilité où il se trouvait de se procurer de la poudre, après la défense que le sultan avait faite aux Arabes de lui en vendre, Mirambo a décidé d'enlever Karéma, où il suppose avec raison qu'il existe de grands dépôts de poudre. M. Becker, chef de la station de Tabora, paraît inquiet de cette situation à laquelle je ne crois pas qu'il lui soit possible de porter remède. Néanmoins, je ne désespère point, avant le départ du courrier, de donner des nouvelles plus rassurantes, tant est grande la versatilité fantasque et capricieuse de ces petits despotes indigènes qui, agissant au gré de leur humeur guerrière, sans plan ni programme préconçus, font et défont tour à tour les événements dont l'Afrique centrale est le théâtre. »



AMÉRIQUE DU SUD

MISSION DE LA TERRE DE FEU

Un vaisseau baleinier est dernièrement arrivé dans cette lointaine partie du monde ; il a vingt-huit pieds de long et est construit solidement. Il est spécialement destiné au service des missionnaires de l'Amérique du Sud, pour leurs

travaux parmi les peuples épars et nomades des îles de la Terre de Feu. M. Bridges écrit de l'île Oushouia :

« Nous avons reçu avec grand plaisir cinq cents Evangiles selon saint Luc, qui ne sont aucunement endommagés. L'impression typographique est bonne, le papier excellent et la reliure attrayante. Trois indigènes en ont lu quelques fragments et assurent les comprendre très bien. Je ne doute pas que cette portion de la Parole de Dieu ne soit une grande bénédiction pour les naturels et un grand secours pour nous dans notre œuvre.

Nous avons fixé le prix de vente de ces Evangiles à 1 fr. 25 chacun. Trente-trois exemplaires sont déjà vendus. Du reste, nous pouvons donner de quelques-uns, mais nous devons encourager leur bonne volonté, et rendre de temps en temps des fonds à la Société biblique anglaise et étrangère. Les Fuégiens sont très heureux d'avoir l'Evangile en leur propre langue, et ils voient cette langue imprimée pour la première fois. Je suis arrivé à la moitié de ma traduction des Actes des Apôtres, et j'espère pouvoir dans peu de temps vous l'envoyer à imprimer.

Depuis ma dernière lettre, nous avons été fort tranquilles, une grande partie du peuple étant allée à la recherche de vivres nécessaires. Nous n'avions pas de provisions pour eux, et nous avons dû pour nous-mêmes recourir aux réserves du capitaine Lynch, qui nous a envoyé un sac de haricots et six cents livres de farine. Je rends grâce à Dieu de la conduite des indigènes et de l'intérêt qu'ils témoignent en entendant sa Parole. »

Puisque « tous les bouts de la terre doivent voir le salut de notre Dieu », des missions comme celles de l'Amérique du Sud demandent à être bien soutenues.



DERNIÈRES NOUVELLES

ARRIVÉE AU CAP DE M. MABILLE ET DE SES COMPAGNONS DE VOYAGE

Grâce à une immunité dont jouissent les grands vaisseaux à vapeur arrivant au Cap, M. H. Krüger a pu, sans grande dépense, informer par télégramme sous-marin sa famille, celles de M. et de Madame Mabille et de tous nos chers passagers partis avec eux, qu'ils sont arrivés au Cap le 2 février, après une traversée aussi prompte qu'agréable.

UNE RECOMMANDATION SÉRIEUSE A NOS SOUSCRIPTEURS

Nous rappelons à nos amis que le moment de la clôture de nos comptes, qui a lieu le 31 mars, approche, et nous les prions instamment de nous envoyer au plus tôt leurs souscriptions pour conjurer, autant qu'il est en eux, le danger toujours menaçant d'un déficit.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9232. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN MOMENT BIEN CRITIQUE POUR NOTRE MISSION DU LESSOUTO

Paris, le 23 mars 1882.

Depuis la cessation des hostilités, le pays a paru jouir de la paix, mais on sentait que cette paix ne pourrait devenir définitive que si la tribu se conformait sans restriction à la sentence arbitrale de sir Hercules Robinson.

Les cinq mille têtes de bétail qu'il avait exigées pour le gouvernement du Cap, à titre d'indemnité de guerre, avaient été livrées.

L'obligation de payer chaque année 25 francs pour port d'armes devenait supportable à l'aide de sursis accordés assez fréquemment.

Le point le plus délicat et le plus difficile était la réparation exigée pour les loyaux et les marchands qui s'étaient joints aux troupes coloniales. On y avait d'abord consenti, se disant sans doute que le maintien de la paix valait bien cet effort pénible, mais à l'exception des chefs qui avaient traité directement avec le gouverneur, toutes les têtes ont tourné lorsqu'il a fallu s'exécuter et les loyaux attendent encore.

C'est surtout l'œuvre de Massoupa, le troisième fils de

Moshesh. Dans ce pays, comme un peu partout, les cadets sont généralement chefs d'opposition, et Massoupa avait eu le malheur, pendant les anciennes guerres avec les blancs, de devenir et de rester l'appui du parti païen et rétrograde. Il est parvenu à faire croire à une foule de gens que les arrangements du gouverneur feraient perdre aux Bassoutos tout vestige de nationalité. Letsié, son frère aîné, et Lérotholi, son neveu, les vrais chefs du pays, ont fait un effort pour le soumettre, mais ils ont dû s'arrêter pour ne pas faire éclater une guerre civile. A ce prix la paix s'est continuée, mais en même temps commençait l'anarchie. Alors sir Hercules Robinson et le Parlement du Cap ont décidé que les Bassoutos seraient une seconde fois et définitivement sommés de se soumettre à la sentence arbitrale dans toute son étendue, à défaut de quoi elle serait résiliée en tant que garantie de paix.

Le moment de le faire avait été fixé au 15 mars ; on l'a porté ultérieurement au 17. Ce jour-là, le télégramme suivant est arrivé du Cap :

« La session du Parlement a été ouverte par le gouverneur, sir Hercules Robinson. Dans son discours, il a déclaré que ses ministres ne pouvaient consentir à abandonner le pays des Bassoutos ; que cependant ils n'exposeraient pas la Colonie aux chances d'un conflit sur une grande échelle et tâcheraient de faire respecter la loi en maintenant sur les lieux une force modérée. »

Abandonner le Lessouto, pour plusieurs membres de l'Assemblée, eût signifié le replacer sous le contrôle direct de la Reine. Ceux-là pensaient que ce serait le meilleur moyen de pacifier un pays qui ne s'est pas cru en guerre avec l'Angleterre, mais seulement avec le Parlement du Cap, alors que son premier ministre était M. Sprigg, l'auteur du désarmement. Mais le ministère Gladstone ne veut absolument pas retirer au Cap la prérogative de gouverner directement ses dépendances.

Pour d'autres, abandonner le Lessouto, c'est le livrer à lui-même, laisser les insurgés et les loyaux s'arranger ou continuer leurs querelles, et s'il en résulte une guerre pour la Colonie, recourir à de nouvelles levées en leur promettant que le pays sera confisqué à leur profit.

Evidemment, sir Hercules Robinson n'accepte ni l'une ni l'autre de ces solutions. Il espère, et Dieu veuille qu'il ne se trompe pas, que les Bassoutos finiront par se calmer et qu'il suffira pour les y amener de la présence d'un certain nombre de troupes régulières.

Pour nous, ce qui nous effraie le plus, c'est la possibilité qu'on en vienne à rêcourir à des levées composées de toute espèce de gens auxquels on offrirait l'appât d'un partage du pays. En conséquence, notre Comité s'est décidé à écrire à M. Gladstone pour lui demander que, quoi qu'il arrive, le gouvernement de la Reine ne permette jamais que le Lessouto soit confisqué. M. Gladstone vient de répondre que cette requête recevra du Conseil des ministres la plus sérieuse considération.

FIN DES TOURNÉES DE M. COILLARD DANS LES ÉGLISES

Depuis quelques jours, M. Coillard est à Londres, où le Comité l'a prié de se rendre pour étudier sur place les meilleurs moyens de venir en aide aux Bassoutos, dont la situation réclamera peut-être une nouvelle intervention de notre part auprès du gouvernement anglais. M. Coillard nous a promis une lettre sur la fin de ses tournées en France et sur sa visite en Hollande qui, quoique rapide, a remarquablement réussi. Il nous donnera sans doute aussi quelques détails sur son séjour en Belgique qui lui laisse un souvenir non moins réjouissant. En attendant ces récits, nos lecteurs seront heureux des extraits suivants de deux lettres de notre

missionnaire relatives à sa visite en Belgique, qu'il appelle lui-même le « bouquet » de toutes ses tournées. Ce qui rend véritablement précieux l'accueil fait à M. Coillard, c'est l'intérêt bien connu que les Belges, grâce surtout à l'initiative généreuse de leur roi, portent à toutes les entreprises ayant pour objet l'exploration et la civilisation de l'Afrique. On verra que M. Coillard en a largement éprouvé les effets.

Anvers, 16 mars 1882.

« Bien cher monsieur Casalis,

« ...Dimanche, j'ai prêché à l'Eglise nationale et à l'Eglise libre, à Bruxelles. Lundi, réception de l'aide de camp du roi et le soir conférence à la Société de géographie belge. Il y avait foule et tout le monde, excepté moi, a trouvé la conférence satisfaisante. Le lendemain, audience d'une heure en tête à tête avec le roi. J'en ai été charmé. Hier, réception officielle à la Société de géographie d'Anvers, où tout s'est bien passé, et où l'on n'a pas manqué d'honorer le protestantisme et notre Société dans les personnes de leurs représentants.

« L'un des grands avantages que nous recueillerons de notre passage en Belgique et dont il eût été dommage de nous priver, c'est d'avoir été mis en rapport avec le Comité de l'Association internationale africaine. Ces messieurs de l'état-major du roi se sont mis à notre disposition pour nous initier à tous les détails des équipements dont ils pourvoient leurs explorateurs, et aussi pour nous fournir à des prix avantageux, qui leur sont faits à eux-mêmes, tout ce dont nous aurions besoin. Il est certains articles qu'il nous sera avantageux de nous procurer par leur moyen. »

La deuxième lettre, adressée à M. Boegner, revient en partie sur les mêmes faits, mais en les complétant par des détails intéressants. M. Coillard indique d'abord ses projets,

relativement à la date de son départ et à l'emploi du temps qui lui reste :

Bruxelles, 17 mars 1882.

« ...Mon désir est que nous nous embarquions pour l'Afrique le 10 mai. Quant à moi, je ne viendrai à Paris qu'en avril, je suppose, et pour faire mes adieux. Il faut que je m'occupe de mes préparatifs, il en est temps... Je regrette d'être obligé d'aller à Londres maintenant. Mais une fois que j'y suis, il faut que j'utilise mon temps.

« Je respire maintenant à la pensée que j'en ai fini avec les conférences. Elles se sont littéralement terminées par un bouquet. Notre réception à Anvers s'est faite dans toutes les règles, à Bruxelles aussi. En voyant les compliments qui nous pleuvaient sur la tête comme des pavés, je me suis demandé plus d'une fois si on jouait la comédie, ou si on se méprenait sur mon identité. Cependant, à Anvers, je recevais un diplôme de membre de la Société de géographie, et ma femme, aux acclamations de l'assemblée, un magnifique bouquet.

« Le roi aussi, dans l'entrevue de mardi, a été on ne peut plus aimable. Il avait étudié un peu ma question, et il y avait plusieurs points sur lesquels il désirait vivement quelques renseignements pour ses propres expéditions.

« Tout cela, cher Monsieur, ne nous a pas grandis à nos propres yeux. Ce n'est pas nous, mais c'est l'Afrique, c'est notre Société et notre protestantisme qu'on a honorés.

« Inutile de dire que je me sens fatigué et impatient de partir. Mon œuvre est terminée en Europe maintenant.

« Votre affectionné,

« F. Coillard. »



SUD DE L'AFRIQUE

MADAME MABILLE

Quelques mots sur son arrivée au Cap avec ses compagnons de voyage.

Ville du Cap, 5 février 1882.

Nous voici au Cap, vous le savez déjà, j'espère, par le télégramme que M. Krüger a envoyé à Strasbourg. Nous nous sentons heureux de penser que nos parents et amis n'ont plus d'inquiétude à notre sujet, et d'ici il nous semble entendre les actions de grâces qu'ils adressent au Seigneur pour nous. Jamais, je crois, je n'avais autant souffert du mal de mer. De fait, nous avons tous été dans un triste état, sauf quatre à cinq jours après avoir passé Madère. Cela n'empêche pas que nous n'ayons eu de doux moments à bord. Nous avions entre dix et onze heures, le matin, un petit culte en français dans la cabine de notre sœur Esther Lemue. Sur le pont, nous avons toujours eu un coin à nous que personne ne pensait à nous disputer et où nous pouvions lire, travailler, faire du sessouto, chanter lorsque le mouvement du vaisseau nous permettait de le faire. M. Krüger s'était mis bravement à l'étude de la langue et, chaque fois que nous le rencontrions aux repas, il avait une phrase nouvelle toute préparée pour nous en demander l'explication.

Dès notre débarquement, un ami nous a remis un grand paquet de lettres arrivées du Lessouto. Nos frères nous souhaitaient tous la bienvenue. Il est bien doux de se sentir ainsi aimé et désiré. Dieu veuille que notre arrivée soit un encouragement pour nos amis. Nous venons, mon mari et moi, d'écrire au chef Letsié et à cet entêté de Massoupa. Je me suis permis de lui envoyer un message de la part de mon père; s'il lui reste encore un peu de cœur ou de conscience, j'espère qu'il y fera attention.

En rentrant, ce matin, nous avons eu une charmante surprise. Trois élèves de notre école préparatoire de Morija nous attendaient devant notre hôtel. Ce sont de jeunes Bakhatlas qui, lorsque la guerre les a chassés du Lessouto, sont venus jusqu'à la ville du Cap demander à être admis au collège de Zonneblöem. Vous dire leur joie et la nôtre serait impossible. Que sera l'arrivée au Lessouto? Avec quelle joie ils tournaient et retournaient la Bible et le petit Nouveau Testament que nous avions apportés avec nous!

12 février.

Nous sommes encore au Cap, attendant le steamer qui doit nous mener à East-London. Nous jouissons beaucoup des amis du Cap. Nous sommes allés à Stellenbosch et à Wellington. M. Bisseux est encore bien conservé et m'a paru plus gai et avoir plus d'entrain que lorsque je l'avais vu il y a vingt-deux ans. M. le pasteur Andrew Murray a réussi à éveiller un grand intérêt pour les missions. O merveille, quatre jeunes Boers étudient pour devenir missionnaires ! Que n'étiez-vous avec moi hier pour entendre le jeune S..., de Queenstown, parler de cette œuvre avec enthousiasme ! « Nos pasteurs, » disait-il, « ont trop tardé à nous montrer notre devoir. C'est l'Eglise hollandaise du Cap qui doit être la première à évangéliser l'Afrique ! Depuis que l'Esprit de Dieu a touché mon cœur, je vois combien est belle et glorieuse la tâche d'annoncer l'Evangile aux païens.» J'ai aussi causé longuement avec M. Roux, de Wellington, qui venait de remettre à M. Murray 100 livres sterling (2,500 francs) pour aider à construire une maison de missions. En parlant d'une réunion que mon mari et M. Krüger avaient tenue la veille, il me disait : « Oh ! si seulement ils eussent pu rester quelques jours, nous aurions réuni toute l'Eglise pour entendre M. Mabille. Ce qu'il nous faut, ce sont des missionnaires qui viennent nous dire ce qu'ils ont vu et fait, et nous pousser par là à faire nous aussi notre devoir. »

A Wellington, on m'a montré les tableaux représentant les scènes du prêche au désert autour de Nîmes qui ont été envoyés, il y a quelques années, par Madame François Delessert. On les apprécie beaucoup dans ce pays de descendants de huguenots.

13 février.

M. Mabille écrit de son côté :

J'ai vu le gouverneur ce matin. Il a été très aimable, mais il est bien désappointé surtout à l'égard de Massoupa. Les Bassoutos ont jusqu'au 15 mars pour décider s'ils veulent se conformer pour tout à sa sentence arbitrale. On ne fera plus d'efforts pour obliger les Bassoutos de Letsié à mettre Massoupa à la raison. Si la tribu se soulève, tout le pays sera confisqué ; si Massoupa seul se révolte, on permettra aux autres de rester neutres et le territoire de Massoupa sera confisqué. Son obstination est un grand malheur. J'ai toujours l'intention de devancer les autres, à partir de Queenstown, pour me rendre à Morija et aider de toutes mes forces à obtenir qu'on se soumette. Jamais le Lessouto n'a été dans un plus grand danger. Demandez à nos Eglises de supplier le Seigneur de nous rendre la paix. »

A. MABILLE.

QUELQUES LIGNES DE M. H. KRUGER SUR LA TRAVERSÉE

Ville du Cap, 7 janvier 1882.

...Nous sommes bien arrivés ici, grâce à Dieu. Le voyage a été excellent ; jusqu'à Madère, passablement de houle et de mal de mer. Entre les tropiques, un temps admirable, une mer d'huile et une chaleur tempérée par quelques averses ne durant pas plus d'une heure par jour, précédées et suivies d'un ciel serein, bleu d'outremer. Pendant les quatre ou

cinq derniers jours, la mer a été de nouveau agitée, et sans être malades, nous étions fort loin d'être à l'aise. Nous avons fait de Plymouth au Cap 5,893 milles maritimes en vingt jours et une demi-heure, voyage exceptionnellement rapide.

« Le panorama des montagnes du Cap est magnifique... Ce sont des profils d'une hardiesse incomparable, des rochers profondément ravinés et sortant à pic de l'Océan pour se dresser à une hauteur de mille mètres. La ville du Cap, à part sa population bigarrée, n'a rien de remarquable. Les environs, par contre, sont très beaux et boisés, comme me l'ont prouvé quelques promenades sur les flancs de la montagne de la Table.

« Nous sommes au fort de l'été. Hier, mon thermomètre marquait 30° 5. Cependant nous nous portons tous bien. Voici nos plans : rester ici jusqu'à l'arrivée de l'*Anglian*, et repartir avec ce bateau le 12 ou le 13 courant pour arriver à East-London trois ou quatre jours après. M. Mabille fait des visites à des amis et à quelques membres du gouvernement au sujet des affaires du Lessouto qui se compliquent de nouveau.

« ...Le départ de Strasbourg a été dur, bien plus dur que je n'aurais pensé... Pourtant, j'ai l'âme calme et tranquille, et j'en rends grâces au Seigneur. Dimanche dernier, j'ai été au service de l'Eglise congrégationaliste, on a célébré la sainte Cène et Dieu a été avec nous. J'en suis encore heureux et joyeux, et je désire que cela dure afin que je puisse être, selon la mesure de mes forces, une bénédiction pour le Lessouto. »

F. H. KRUGER.

LETTRE DE M. ISAAC BISSEUX A M. E. CASALIS

On se rappelle que, le 6 mai 1880, M. Bisseux, entouré d'une grande assemblée de nègres, ses enfants en la foi, et de plusieurs pasteurs de l'Eglise réformée du Cap, eut le bonheur de célébrer le cinquantième anniversaire de son entrée dans le ministère. Il se croyait alors arrivé au terme de ses travaux, et depuis un an il avait auprès de lui, à titre de suffragant, un jeune pasteur hollandais qui devait lui succéder. De fait, il avait déjà pris sa retraite ; mais, contre son attente, Dieu lui a rendu des forces ; la lettre que l'on va lire nous le montre encore en pleine activité.

1er janvier 1882.

Cher frère,

Nous vivons encore par la grâce merveilleuse de Celui qui faisait dire au grand apôtre : « Secouru de Dieu, j'ai subsisté jusqu'à ce jour. » La Bible hollandaise porte : « *Ik sta :* Je suis debout. » Des milliers sont tombés à notre droite et à notre gauche, mais nous sommes encore debout !

C'est de Wellington que je vous écris. On dirait que les liens qui m'y attachent sont indissolubles. En pourrait-il être autrement puisque j'ai vieilli au milieu de ces âmes que j'ai aimées comme la mienne propre et qui s'affligent à la seule pensée qu'il faudra nous séparer un jour? Et puis, comment me reposer complètement, puisqu'il y a encore tant à faire pour leur instruction et leur édification ? J'avais encore quelques forces, je les leur ai données.

A Noël, j'ai reçu dans l'Eglise vingt-deux catéchumènes. D'autres se sont présentés, et ils désirent que je continue leur instruction religieuse et que je les fasse entrer eux aussi dans la communion de l'Eglise. Voilà donc encore pour cette année de la besogne toute taillée. Avec cela, une

prédication chaque dimanche ; voilà la routine depuis janvier jusqu'en décembre. Mais ce que je fais est très peu de chose en comparaison du zèle que déploie mon collègue, M. Pauw ; aussi je bénirai toujours Dieu de ce qu'il me l'a envoyé ici. Dans la même année que moi, il a reçu quarante néophytes. Toute la congrégation l'aime, et l'on fait pour lui et pour le culte ce que ni vous ni moi n'aurions jamais pu imaginer. Pensez seulement que les recettes de 1881, tant pour les honoraires du pasteur que pour les écoles et d'autres frais de stations, se sont montées à 450 livres sterling (11,250 francs) ou à peu de chose près ! Il est vrai qu'il y a eu quelques ventes, mais c'est toujours de l'argent que nos *pauvres* gens ont fourni. Notre temple que vous connaissez ne peut plus contenir la foule qui s'y presse le dimanche; aussi M. Pauw se propose-t-il de l'agrandir. Je ne vous ai pas encore dit qu'il a acheté un *erf*, un fonds, où sont de bons bâtiments pour demeure presbytérale et écoles, non seulement pour lui, mais pour l'Eglise après lui. Or, il faut que l'on sache que c'est notre population noire qui donne tout cet argent.

Si j'avais à parler des blancs, je dirais que l'on fait beaucoup ici pour la cause de l'éducation.

L'École huguenote va être en possession d'un troisième bâtiment qui doit servir d'école préparatoire.

Wellington va aussi avoir sa Maison de Missions. M. le pasteur Murray a déjà 2,000 livres sterling (50,000 francs) pour cet objet. On cherche l'emplacement pour l'édifice. Le grand explorateur Stanley a dit que Stellenbosch (la Faculté de théologie de l'Eglise réformée du Cap) est un petit Cambridge ; Wellington veut être l'émule de Stellenbosch. Tout le village est plein d'écoles.

Je pense, cher frère, que vous êtes dans une grande anxiété sur le sort du Lessouto. Sera-ce donc toujours des guerres et des bruits de guerre ? Pauvre pays, comme il est éprouvé ! Que Dieu y ramène bientôt une paix durable et réjouisse le

cœur de ses enfants en mettant un terme à leurs tribulations !

Maintenant, cher ami, recevez l'assurance de ma vive affection, et veuillez présenter mes fraternelles salutations aux directeurs de notre Société.

I. Bisseux.



MORIJA

MORT D'ÉSAÏA LÉÉTI

Madame Mabille, un peu avant son départ du milieu de nous, reçut beaucoup d'encouragement de quelques lignes qui lui furent adressées de Morija. Voici ce qu'elles portaient ; « Quand tu reviendras ici, ne crains pas d'avoir à dire : qu'est devenu ce vieillard qui nous avait promis d'être toujours avec nous ? Nous sommes encore avec toi, moi, ma femme et mes enfants ; mais Dieu, pendant ton absence, m'a mis à son école pour m'apprendre à me mieux connaître, et je lui en rends grâces. Je ne demande qu'une chose, c'est que mon cœur soit rempli du Saint-Esprit. J'ai souvent le désir de dire au Seigneur : « Viens bientôt, c'est assez ! » Mais dans ces moments-là, il semble me tendre une corde pour me relever. Toi, ma mère, tire avec lui pour me faire sortir de ces faiblesses de mon âge. Que mon cœur au moins ne vieillisse pas. Je désire que la foi fasse encore de moi un jeune homme ! »

Celui qui parlait ainsi, c'était Esaïa Lééti, dont nous annonçons aujourd'hui la mort. En disant à celle qu'il appelait sa mère qu'elle le retrouverait, il lui donnait l'assurance qu'il était resté fidèle à l'Evangile ; mais il exprimait aussi l'espoir de la revoir encore ici-bas. En ce moment où elle rentre à Morija, elle n'y trouve que le tombeau de son vieil ami.

Il y avait longtemps qu'il attendait son Maître. C'est le

premier converti de Morija que nous ayons baptisé et admis à la communion. C'était en novembre 1839. Lééti se choisit le nom d'Esaïa, parce qu'il avait été frappé de cette plainte du prophète, qu'il avait entendue sortir aussi de la bouche de ses propres missionnaires : « Qui a cru à notre prédication et à qui le bras de l'Eternel a-t-il été révélé ? » Il s'étonnait et se lamentait de ce qu'il avait fallu qu'ils attendissent six ans avant de voir le moindre fruit de leur travail. Mon collègue M. Arbousset écrivait de lui peu après son baptême : « Il n'y a peut-être pas beaucoup de Bassoutos qui soient naturellement aussi doux et aussi intéressants que Lééti, comme il n'en est pas beaucoup non plus dont la conduite soit aussi louable. Il élève sa famille avec une tendre sollicitude. Il avait une concubine, il l'a renvoyée. Privé de fortune, mais laborieux, il pourvoit de ses mains à l'entretien de six personnes. Avec cela, cet homme ne manque presque jamais aux services du dimanche, ni aux instructions de la semaine. Après avoir lui-même appris à lire les livres écrits à la main ou imprimés, il a enseigné à sa femme, à sa mère, à deux de ses enfants, et dans ce moment il est occupé à rendre le même service à l'un de ses neveux. Le culte de famille est régulièrement suivi chez lui. »

Après avoir fidèlement servi Dieu à Morija comme ancien d'Eglise, pendant plusieurs années, Esaïa, en 1863, fut choisi par les missionnaires du Lessouto réunis en conférence, pour aller desservir en qualité d'évangéliste l'annexe de Kolo. Ce poste, situé à mi-chemin entre Morija et Hermon, habité par une population nombreuse et énergique, était d'une très grande importance. On l'a vu pendant la récente guerre ; sans Kolo, il ne fût rien resté du troupeau de M. Dieterlen.

L'installation d'Esaïa fut célébrée comme une véritable fête. Elle mérite d'être rappelée ; nous en avons retrouvé le récit dans un rapport de M. Mabille.

« Le dimanche 20 septembre, nous nous sommes rendus

à Kolo pour lui donner un conducteur indigène. Quand je dis *nous*, je parle de l'Eglise presque entière de Morija, de M. Dyke et de moi-même. Une foule immense nous attendait. Nous avions à prêcher l'Evangile à cette multitude, à faire la dédicace d'une maison de prière et l'installation de notre frère Esaïa, à titre d'essai, comme la chose avait été décidée dans nos conférences. Après M. Dyke, qui parla sur ces mots : « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous », je dis à l'assemblée : « Qu'on ne répète plus désormais : Morija est trop loin, Hermon est trop éloigné pour que nous allions y chercher l'Evangile. Cette maison aura, dès aujourd'hui, une voix qui se fera entendre de tous. — Qu'on ne dise plus : nous ne comprenons pas les missionnaires ; désormais l'un des vôtres vous parlera lui-même et vous annoncera la Parole de Dieu telle qu'il l'a comprise. — Qu'on ne dise plus : nous ne voulons pas du Dieu des blancs ! Esaïa va vous dire si le Dieu des blancs n'est pas aussi le sien et le vôtre. »

« Là-dessus, le pieux catéchiste se leva et, entrant pleinement dans l'esprit de nos paroles, expliqua de la manière la plus heureuse à ses compatriotes ce qu'il se proposait de faire et d'enseigner au milieu d'eux. Lorsqu'il eut achevé son discours, je lui rappelai les devoirs de sa charge, d'après les enseignements de Jésus-Christ à ses apôtres et de saint Paul à Timothée. Le second service se composa de chants, de prières et d'une exhortation sur Rom. XIII, 13. Puis le chef de l'endroit, ses fils et un des convertis de Kolo, nous remercièrent de ce que nous avions placé quelqu'un au milieu d'eux pour leur annoncer l'Evangile d'une manière régulière et permanente. »

Ces devoirs de prédicateur de l'Evangile, de catéchiste, de conducteur, que M. Mabille avait expliqués, Esaïa Lééti les a remplis avec bénédiction à Kolo et dans les environs pendant plusieurs années. Il l'a fait aussi longtemps qu'il l'a pu, mais son âge et ses infirmités naissantes l'ont forcé à

retourner à Morija et à y reprendre possession de son humble chaumière, un peu avant que l'horizon ne s'assombrît sur le Lessouto. Comme il l'avait fait sentir dans sa lettre à madame Mabille, il s'attendait à la revoir à son retour de France. Dieu ne l'a pas permis. Il n'y a pas de doute que la fin de ce vieillard n'ait été hâtée par la guerre ; nous savons que les malheurs de son peuple avaient bouleversé sa nature paisible et débonnaire.

Il est mort presque subitement. Nous n'avons encore sur sa fin que ces quelques lignes que madame Eugène Casalis, de Morija, vient d'adresser à ses enfants :

Morija, dimanche 5 février.

« Nous avons eu une journée de très grande tristesse et au bout de laquelle nous nous sentons tout découragés et presque malades. Notre brave Esaïa nous a quittés ce matin pour la patrie céleste. Je me demande si vous vous rappelez ce bon vieillard. Votre grand-père, qui se souvient bien de lui, comprendra quel deuil est le nôtre. Il a été le premier évangéliste du Lessouto, et il eût été difficile de trouver une vie plus entièrement consacrée au service de son Maître. Il a été pendant longtemps à Kolo, et lorsque l'âge l'a forcé à prendre sa retraite, il est venu s'établir ici et il a continué à s'occuper surtout de la jeunesse, faisant des réunions pour des enfants de tout âge et tâchant de les amener à la connaissance et à l'amour du Sauveur. Il avait une parole d'encouragement et de conseil pour quiconque lui en demandait, et maintenant qu'il n'est plus, chacun se demande avec angoisse : « Qui le remplacera ? »

Pour votre pauvre père surtout, le coup est terrible ; il avait une confiance si grande en cet excellent chrétien ; il aura tant de peine à s'accoutumer à ne plus l'avoir pour l'aider et le conseiller ! Ce qu'il y a de surprenant, c'est que votre père a eu un pressentiment de ce qui allait arriver et que, dès le début de la maladie et avant qu'elle n'eût pris une

tournure grave, il était inquiet et tourmenté. Aussi n'a-t-il épargné aucun soin médical à son pauvre ami, et bien qu'il fût lui-même fort indisposé, il est allé le voir aussi souvent que ses forces le lui ont permis.

Ce matin, votre oncle Dyke et sa femme sont allés voir Esaïa. Il a très bien écouté tout ce qu'ils lui ont dit et lu. Il avait toute sa connaissance. Quand ils furent sortis, il demanda à sa femme : « La cloche n'a-t-elle pas encore sonné ? — Non. » Un instant après : « Mais comme cette cloche tarde à sonner aujourd'hui ! — Non, mon cher, la cloche n'est pas en retard ; c'est toi qui es pressé ! » Au premier coup de la cloche, il dit à sa femme : « Soulève-moi ! » et quelques instants après, l'âme du serviteur de Dieu avait quitté ce monde. »

« Que la cloche tarde à sonner ! » C'est bien là le dernier mot que devait prononcer celui qui s'était accusé auprès de madame Mabille d'être trop souvent tenté de crier au Seigneur : « Viens bientôt ; c'est assez ! »



LETTRE DE M. JOUSSE

Thaba-Bossiou, 13 février 1882.

Cher frère Casalis,

Votre bonne lettre du 28 décembre nous est parvenue en son temps ; merci pour la manière dont vous envisagez notre retraite. Nous ne cédons en effet qu'à la force des choses, et chaque jour nous démontre davantage la nécessité d'un repos que nous ne pourrons pas trouver ici.

Ce n'est pas la peur du travail qui nous enlève à notre tâche, c'est au contraire parce que nous ne pouvons plus travailler au gré de nos désirs que nous soupirons après un remplaçant, qui remplisse mieux que nous la mission que

nous étions chargés d'accomplir dans la vigne du Seigneur. L'idée de quitter avant d'être remplacés, et bien remplacés, ne nous est jamais venue, et si même par malheur une nouvelle guerre éclatait avant notre départ, le Seigneur nous accorderait encore, je l'espère, la force de rester jusqu'à ce que l'orage soit passé.

Nous bénissons Dieu pour toute chose et en particulier pour le fait que c'est à son service et pour sa gloire que nous avons usé nos forces. Nous savons mieux que personne tout ce qui nous a manqué, mais le Seigneur qui nous a supportés sait toute la bonne affection que nous avons eue pour son œuvre, et ce n'est pas parce que nous avons cessé de l'aimer que nous la quittons, mais parce que nous ne sommes plus aptes à la bien faire. Lorsque le bienheureux Arbousset quitta Morija pour retourner en Europe, je prêchai devant un nombreux auditoire sur ce texte : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » C'est cela ; les ouvriers se succèdent, mais la parole reste et Jésus qui a reçu en héritage toutes les nations de la terre se pourvoit d'ouvriers selon les besoins du jour ; voilà ce qui tempère les regrets que nous éprouvons à la veille de quitter un champ de travail dans lequel vous m'avez introduit, cher frère, il y aura bientôt trente-deux ans.

Nous attendons vos enfants Mabille dans deux semaines environ ; ils nous arrivent avec la Bible et sanctifiés par une épreuve très grande survenue au moment de leur départ. Appelé à consoler, le ministre de Christ y réussit d'autant mieux qu'il a passé par le creuset de l'épreuve ; c'est donc pour le bien de leur œuvre que nos chers amis ont à porter cette nouvelle croix.

Nous nous proposons de prendre la sainte Cène, dimanche prochain ; j'espère que le Seigneur la bénira pour nous et pour toute notre Eglise.

Quant à la politique, on ose à peine en parler. Depuis la fameuse démonstration du mois dernier à Thaba-Bossiou,

tout est tombé dans un calme complet. Massoupa a le haut du pavé pour le moment... Que va-t-on faire? Abandonner le Lessouto à son sort, comme on l'a dit? Je ne l'ai jamais cru et je ne le crois pas. Ce serait donner à croire aux nombreuses tribus indigènes gouvernées par les Anglais qu'il suffit de leur résister pour qu'ils abandonnent la partie. C'est en haut qu'il nous faut regarder et attendre tout secours de l'Eternel!

Votre tout affectionné en Jésus-Christ,

Théop. Jousse.

SÉNÉGAL

MESURES PRISES PAR L'ADMINISTRATION POUR L'ASSAINISSEMENT DE SAINT-LOUIS

Nous avons sous les yeux le numéro du 7 février du *Moniteur du Sénégal* et nous y trouvons la preuve que de grands efforts sont faits par les autorités pour prévenir le retour de la fièvre jaune dans la Colonie. A la séance d'ouverture du Conseil général le 2 février, le gouverneur, M. H. Canard, a prononcé un discours roulant, dans sa plus grande partie, sur la question. Nous en détachons le passage suivant :

« ...Unissons nos forces et nos volontés pour préserver notre Colonie du retour de la fièvre jaune et pour la conduire sagement dans la voie du progrès.

« Après la désastreuse épidémie que vous avez traversée et qui a ému toute la France, mon premier soin a été de demander au département que des moyens fussent mis à ma disposition, d'abord pour faire procéder à l'assainissement des établissements militaires, et ensuite pour faire construire des camps permettant de disséminer les troupes aux envi-

rons de Saint-Louis dans de bonnes conditions. Le département s'est empressé de répondre à mon appel ; un premier crédit m'a été ouvert dès le mois de novembre ; d'autres le suivront certainement, j'en ai été avisé officiellement par le dernier courrier ; des camps de dissémination sont en voie de construction, et j'espère qu'avec le temps et beaucoup de travail, nous arriverons à installer convenablement nos troupes en dehors de nos villes.

« Je ne dis pas que la dissémination des garnisons empêchera absolument le retour de la fièvre jaune, mais certainement elle en atténuera les effets désastreux, et si, de son côté, la municipalité veut faire de sérieux sacrifices, ainsi que vous, Messieurs les Conseillers généraux, pour assainir la Colonie, nous arriverons, j'en suis persuadé, à détruire le germe que le fléau, qui a fait tant de victimes depuis 1878, paraît avoir implanté dans la Colonie et surtout à Saint-Louis.

« Oui, Messieurs, il faut que nous arrivions à nous débarrasser de la fièvre jaune, l'avenir de la Colonie en dépend, et aucun sacrifice ne doit vous paraître trop considérable pour mettre les habitants du Sénégal à l'abri de cette cruelle maladie.

« Deux projets vont vous être présentés pour l'assainissement de Saint-Louis : ils montent ensemble à 2,700,000 francs ; c'est un gros chiffre ; vous en voterez une partie, j'en suis certain, et j'espère que le Département et le Parlement nous aideront sérieusement pour l'exécution de ces grands travaux qui sont indispensables, qui intéressent autant l'armée et la marine que l'élément civil... »

De son côté, l'autorité municipale de Saint-Louis s'efforce, par une réglementation minutieuse et prévoyante, de maintenir la salubrité de la ville et d'écarter toutes les causes d'infection. Tous les jours, les rues doivent être balayées par les habitants ; les cours et terrains intérieurs doivent également être nettoyés et débarrassés des eaux pluviales avant

huit heures du matin. Les immondices, eaux corrompues et ordures de toutes sortes provenant des maisons et des cases devront être jetées au fleuve, et ne jamais être répandues dans les rues, sur les quais, ni dans l'intérieur des cours. Il est interdit de faire sécher des peaux et des poissons dans l'intérieur de Saint-Louis et d'abattre des animaux en dehors de l'abattoir municipal. L'élevage des porcs, dans l'intérieur de la ville, est défendu. Le commissaire de police fera tous les jours une visite de l'île de Saint-Louis et toutes les semaines une visite de toute la commune. Il en rendra compte au maire verbalement et par écrit tous les huit jours.

Voilà quelques-unes des mesures prises pour combattre le terrible fléau. Espérons qu'elles seront exécutées avec toute l'énergie désirable : elles intéressent au plus haut point l'avenir de notre mission. Prions Dieu de les rendre efficaces, nous souvenant toujours que « si l'Eternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain. »



NOUVELLES DE L'ÉGLISE DE SAINT-LOUIS

Extraits de lettres de M. Taylor et de Salimata.

Une épreuve a frappé la petite communauté protestante de Saint-Louis ; M. Taylor a dû se priver des services de Mademba, qui avait occupé pendant quelques années les fonctions d'évangéliste. Cet événement aurait pu avoir des conséquences graves pour l'Eglise ; mais les dernières lettres reçues de Saint-Louis nous rassurent à cet égard. Voici ce que nous écrit M. Taylor :

Saint-Louis, le 7 février 1882.

« Ne pouvant seul faire face à tout, j'ai pris Samba Coumba et Moussa Sidibé, deux convertis bambaras, pour m'aider,

l'un dans l'évangélisation et les visites à domicile, et l'autre à l'école. Il est entendu entre nous que ceci n'est qu'un arrangement temporaire à résilier ou à continuer, comme il sera jugé convenable. Nos deux amis ont été contents d'être appelés à venir à mon aide. »

22 février 1882.

« ...Nous allons tous bien. Notre œuvre marche bien, elle n'a éprouvé aucun dommage sérieux de ce qui s'est passé ; elle est assez bien assise, grâce à Dieu, pour pouvoir supporter bien des chocs.

« Je suis heureux de vous dire que nos écoles marchent bien. Mademoiselle Salimata est très encouragée par les progrès et les bonnes dispositions de ses élèves. L'œuvre de l'évangélisation marche bien. Je vais recevoir dans l'Eglise, à la fête de Pâques, un Bambara converti, avec sa femme et son enfant. »

Dans une autre lettre, M. Taylor écrit :

« On ne peut se figurer comment je suis pris de tous côtés. Le gouvernement a fait venir de Sierra-Leone sept cents ouvriers, tous protestants. Malheureusement, ils sont presque tous malades. Le changement de nourriture en est cause. Ils ne resteront pas avec nous après l'expiration de leur engagement qui est de six mois. J'en ai enterré un certain nombre depuis leur arrivée. Il y en a actuellement une douzaine de sérieusement malades à l'hôpital. Quel surcroît de travail pour moi !

« TAYLOR. »

Enfin, mademoiselle Salimata écrit, à la même date, à madame Casalis :

« J'ai vraiment été peinée en lisant dans le *Journal des Missions* la retraite de M. Casalis : il est vrai qu'il avait besoin de se reposer après avoir consacré toutes ses forces à ses semblables, surtout à ma pauvre race ; aussi long-

temps qu'il y aura des missions françaises en Afrique, jamais le nom de M. Casalis ne sera oublié. Tous ici nous sommes très peinés d'apprendre sa démission.

« En ce moment l'école marche on ne peut mieux. Les musulmans nous envoient leurs enfants avec la plus grande confiance. Ils viennent même au culte et suivent avec joie nos réunions bibliques. Que Dieu veuille bénir nos efforts et exaucer vos prières en notre faveur. J'aimerais beaucoup que ces pauvres enfants pussent sentir la bonté du Sauveur pour eux et qu'ils pussent se convertir et se donner entièrement à lui.

« Les convertis vont toujours bien et cherchent à s'éclairer davantage dans la connaissance de la Parole de Dieu, surtout depuis la mort de M. Golaz, chacun d'eux commence à sentir sa propre responsabilité.

« Nous nous portons tous très bien, et remercions Dieu de la manière dont il nous encourage à travailler dans son œuvre.

« Adieu, chère Madame, recevez mes salutations respectueuses.

« Salimata N'Diayé. »



TAÏTI

PROCHAIN DÉPART DE M. VIÉNOT

Papéété, le 12 janvier 1882.

Bien cher Monsieur Boegner,

Nous prenons une vive et douloureuse part à l'affliction qu'il a plu à Dieu d'envoyer à notre chère mission du Sénégal. La nouvelle du départ suprême de notre frère Golaz et de sa jeune compagne nous a consternés. A peine à l'œuvre,

la voix du Céleste Père les a rappelés à lui. Oh ! si nous ne savions point que le divin chef de l'Eglise sait tirer le plus grand bien de ses dispensations même les plus mystérieuses, il nous serait bien difficile de trouver sa volonté, bonne, agréable et parfaite ! Mais Dieu soit béni de ce que malgré nos larmes nous trouvons au trône de sa grâce de douces consolations, nous rappelant qu'il ne fait rien sans avoir sa gloire en vue et le bien de ses enfants. Nous avons uni nos prières aux vôtres, cher frère, et à celles de toute la Maison des Missions pour implorer les consolations du Saint-Esprit en faveur du cher et digne serviteur de Dieu, M. Taylor, qui est resté seul à la brèche, et en faveur des parents éplorés de nos deux jeunes martyrs. Oh ! que leurs larmes s'essuient à la pensée qu'ils sont morts au champ d'honneur et dans le service du plus glorieux des Rois ! Je m'estime heureux d'avoir vu le cher Golaz à Paris au moment où il allait recevoir le sceau de sa charge.

Nous avons le vif regret, au sein de notre mission taïtienne, de voir que la santé de notre cher collègue M. Viénot est très ébranlée et que, dans peu de mois, il sera sans doute obligé de nous quitter pour se rendre en France. Ce ne sera pas sans douleur que nous le verrons laisser, même pour un temps, l'œuvre à laquelle il a consacré tant d'années d'efforts intelligents et dévoués, et qui pourra si difficilement se passer de lui.

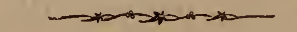
Depuis plusieurs mois, nous attendons anxieusement la nouvelle que le professeur adjoint attendu est en route pour Taïti. Comme son arrivée nous semblerait providentielle dans ce moment difficile ! Ce qui ajoute encore à nos regrets, c'est que notre cher frère de la Mission anglaise, M. le pasteur Green, est sur le point d'aller faire un congé en Europe avec sa famille ; il doit partir dans trois mois. Nous nous confions au Seigneur. Il nous secourra selon la grandeur des besoins. Notre santé qui n'est point forte est néanmoins passable.

Dans toutes les Eglises de Taïti et de Mooréa, la première semaine de janvier a été consacrée à la prière. De très intéressantes réunions ont eu lieu.

Veuillez, cher monsieur et frère, exprimer nos salutations affectueuses à votre chère femme et à toute la Maison des Missions.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

F. VERNIER.



PRODUIT DE LA VENTE ANNUELLE

La vente du Comité auxiliaire de Dames a produit la somme de 16,691 fr. 60 c., laquelle, augmentée de quelques rentrées, s'élèvera à environ 17,000 francs.

Le Comité s'empresse de remercier bien sincèrement tous les amis de Paris et de province qui l'ont aidé de leurs dons et de leur travail.

UNE PRIÈRE A NOS ABONNÉS

Par suite de l'accroissement du nombre de nos abonnés, nos collections du journal pour 1881 se trouvent considérablement diminuées et réduites presque à rien pour la première moitié de l'année. Nous prions, en conséquence, ceux de nos lecteurs qui ne font pas collection du journal de vouloir bien nous envoyer les numéros de 1881 qui leur restent entre les mains.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES RÉSULTATS GÉNÉRAUX DES MISSIONS POUR LA CIVILISATION DES PEUPLES

Conférence de M. le professeur Sayous.

Nous nous félicitons de pouvoir offrir à nos lecteurs cette conférence, faite à Montauban, sous les auspices du Comité auxiliaire. Outre l'instruction qu'ils y trouveront, nos lecteurs seront heureux comme nous de voir devant eux, dans cette intéressant travail, la preuve palpable de l'existence et de l'activité d'un de ces comités auxiliaires qui ont vu le jour, à notre joie, dans le courant de l'année dernière. Ils s'associeront aux remerciements que nous avons adressés à M. Sayous, qui a bien voulu, outre cette première conférence, nous en communiquer une seconde traitant des résultats des missions au point de vue géographique, et que nous ferons paraître bientôt.

Messieurs,

Il y a quelques années, pendant une séance de la Société de linguistique de Paris, un des membres inscrits à l'ordre du jour parlait de l'établissement récent d'une mission sur une côte inexplorée, lorsque mon voisin, illustre comme philologue et comme voyageur, se pencha vers moi et me dit avec un dédain suprême : Une mission ! j'aimerais mieux un comptoir. Ce sera là, Messieurs, comme le texte de nos deux conférences, un texte à rebours, un texte non pas à développer, mais à réfuter, ou plutôt, car l'histoire n'est pas un plaidoyer, mais une enquête, une affirmation à examiner. Est-il vrai que les missions, en dehors ou à côté de leur grand but, l'évangélisation proprement dite, sont encore, dans notre siècle, un puissant moyen de civilisation pour les

peuples païens visités par les missionnaires, et un puissant moyen d'instruction pour les Européens qui continuent la construction des sciences modernes? Ou bien faut-il reconnaître qu'à ces deux points de vue, — qui intéressent non pas seulement les chrétiens convaincus, mais tous les amis du progrès, — les missions ont fait leur temps, sont un outil démodé, en admettant même qu'elles n'aient pas toujours été un obstacle à ce progrès? Telle est la double question qui se dresse devant nous.

Pour aujourd'hui, nous nous occupons seulement de la civilisation morale, intellectuelle et matérielle des peuples auxquels les missionnaires chrétiens, protestants ou catholiques, vont parler. Et de ce sujet déjà bien vaste, nous ne prendrons que les grands aperçus, que les faits essentiels et d'ensemble qui peuvent nous permettre de nous prononcer.

Pour résoudre la question ainsi posée, nous nous ferons un devoir de ne pas chercher uniquement, ni même principalement, nos informations dans la littérature officielle des Sociétés de missions. Ce que je vous apporte dans ces deux séances est emprunté pour une bonne moitié à des témoignages d'une tout autre provenance : à des voyageurs scientifiques de tout pays et de toute tendance, à des officiers de marine, à des hommes d'affaires, à des critiques très indépendants par situation ou par nature d'esprit. Ainsi se trouveront contrôlés les témoignages des missionnaires. Et s'ils perdent ou s'ils gagnent à ce contrôle, nous ne tarderons pas à le voir.

I

La civilisation morale — en dehors de toute idée spécialement religieuse — est de beaucoup notre partie la plus importante, et si j'avais souci des règles oratoires sur la gradation des effets, je devrais terminer par là. Mais c'est bien la civilisation morale que l'on peut attendre d'abord d'un missionnaire, et notre devoir, à nous, est de voir avant tout s'il y a réussi. Une réponse négative serait terrible, elle emporterait

du coup la question tout entière; une réponse affirmative nous permettrait au contraire de continuer rapidement par la civilisation intellectuelle, et d'achever plus rapidement encore par la civilisation matérielle.

Or, la civilisation morale que des chrétiens peuvent apporter à des païens se compose essentiellement de trois éléments, dont deux correspondent aux côtés faibles de toute religion non chrétienne, de toute société non chrétienne, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, — sans excepter la société musulmane, — à savoir, la liberté individuelle et la famille, en opposition à ces deux fléaux en quelque sorte symétriques, l'esclavage et la condition inférieure de la femme. Quant au troisième élément, il est propre au monde païen le plus dégradé de l'Océanie et de l'Afrique, rare et accidentel dans les autres parties du monde, c'est le hideux cannibalisme, l'anthropophagie, la honte des hontes et le fléau des fléaux.

Le mal serait moins horrible, si l'anthropophagie n'arrivait qu'après le meurtre et ne produisait pas le meurtre; mais il n'est que trop évident que c'est au contraire le cannibalisme qui presque toujours produit le meurtre. Dans les îles Fidji, la terre classique de cette horrible chose, et celle où l'on a pu le mieux l'étudier, il n'y a pas un demi-siècle, il y a à peine trente ou quarante ans, l'anthropophagie corrompait toute vie sociale, même la vie sociale barbare. On ne dévorait pas parce qu'on avait fait la guerre civile, on faisait la guerre civile ou la guerre aux îles voisines pour dévorer. Les chefs rendaient la justice avec la préoccupation aussi grotesque qu'horrible de dévorer le plaideur qui serait condamné. C'était une terreur continuelle qui planait sur ces îles magnifiques, et qui causait un universel avilissement. Au surplus, les chiffres ont leur éloquence. Le voyageur Macdonald nous raconte que les pédants de cannibalisme mettaient leur amour-propre à aligner une longue rangée de pierres commémoratives dont chacune représentait un

homme dévoré, ou la participation à cet horrible festin. L'un d'eux, le plus célèbre, avait laissé en mourant une rangée de 822 pierres. Son rival en ce genre — il avait un rival — était arrivé à 48 pierres, puis, il s'était brusquement arrêté. Pourquoi? Un missionnaire venait de le rendre chrétien.

Vous pouvez, Messieurs, vous faire d'après cela une idée de l'immense bienfait des missions dans tous les pays d'anthropophagie, et de la gloire dont le nom de Hunt, l'apôtre des Fidjiens cannibales, doit rayonner dans l'histoire de l'humanité. Grâce à John Hunt et à ses frères de la mission wesleyenne, que M. Lelièvre nous a fait si bien connaître, ces îles, relativement vastes et peuplées, où le cannibalisme régnait sans conteste, ne le connaissent plus que dans quelques repaires des montagnes, là même où le paganisme s'est retiré ; et tandis que les traités de paix eux-mêmes, dans toute l'Océanie païenne, étaient arrosés de sang, quelquefois de sang humain, il y a quarante ans, il y a vingt-cinq ans, au contraire, le chef qui recevait les compagnons de Macdonald prononçait cette belle formule pacifique : « Je pose la main sur cette racine, en désirant que la paix règne dans Fidji, et que l'Evangile s'étende sur cette terre. » Et le peuple répondait en chœur *ndina, Amen.*

Dira-t-on qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence, que le cannibalisme aurait disparu de lui-même à peu près à la même époque, sans les missionnaires, par suite du progrès dû à l'arrivée intermittente de navires européens? — Cela ne saurait se soutenir. Le fléau, loin de diminuer depuis la découverte des îles, n'avait cessé d'augmenter ; et les chefs contemporains de Hunt dépassaient l'effroyable renommée de leurs aïeux. C'était bien de cela que s'occupait, d'ailleurs, le commerce européen de ces parages : il avait bien souci des vertus et des vices de ces tribus noires ou jaunes chargées, selon lui, de l'enrichir au plus vite! Non, à cette grande misère morale, il fallait un grand principe moral, apporté par un grand dévouement. Et quel dévouement que celui-

là ! Vivre au milieu de ce que l'on condamne, de ce qui vous cause une répugnance profonde, avec un long sentiment de l'inutilité de ses efforts, en face de monstres rusés qui mettent un malin plaisir à vous assaillir de plaisanteries et d'offres dérisoires, quand ils ne viennent pas vous menacer et vous dévaliser; mais aussi, après cela, quelle joie de suivre les progrès de la Parole qui pénètre jusqu'aux moelles comme une épée, et qui là agit, qui transforme, qui déracine ce qu'il y a de plus solide, une passion monstrueuse; et enfin quel triomphe quand on assiste à la ruine de l'idole, au changement profond du cœur qui fait pleurer sur lui-même le barbare le plus cruel, et quand on peut se dire : Un seul, et non pas moi, a pu faire cela !

Après cet attentat sacrilège au corps de l'homme qui s'appelle le cannibalisme, un attentat presque aussi sacrilège à l'individualité de l'homme, c'est l'esclavage. Ici, nous ne dirons pas comme tout à l'heure : les missions ont fait presque tout ; nous dirons : les missions, unies à d'autres causes, à d'autres efforts, ont beaucoup fait, font beaucoup encore, car il y a beaucoup à faire encore, et pour longtemps. Vous connaissez, Messieurs, le rapport étroit qui unissait la cause des missions à la cause de l'abolitionisme dans l'Angleterre de la fin du dix-huitième siècle. Ce rapport ne s'est point affaibli. Transportons-nous, avec l'amiral Fleuriot de l'Angle, sur les côtes de la Guinée et du Gabon : nous y trouverons les résultats de la charité protestante et de la charité catholique, représentées toutes deux par les missionnaires. Il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour y trouver des deux côtés le plus beau des adjectifs humains : Libéria, Free-town, sur la côte anglo-saxonne de Guinée, Libreville sur la côte française du Gabon. Ces deux noms sont comme deux drapeaux de l'Evangile plantés sur la terre de l'esclavage, deux drapeaux qui ont fini, non sans peine, par repousser le fléau du rivage, et qui semblent le défier dans l'intérieur de ce vaste continent.

Qu'est-ce que Libreville? Il y a plus de trente ans fut capturé un vaisseau négrier qui transportait surtout de jeunes nègres et de jeunes négresses. Justice étant faite de leurs ravisseurs, eux-mêmes, qu'allaient-ils devenir? La mission française catholique, voulant les préserver de retomber entre les mains de tel autre négrier qui les aurait transportés dans l'une de ces colonies européennes où l'esclavage est à peine supprimé aujourd'hui, ou sur les côtes des Etats-Unis du Sud, voulant aussi les préserver de l'esclavage à l'intérieur de l'Afrique, ou de l'esclavage musulman à destination de l'Egypte ou de l'Asie, la mission française, dirigée par le vicaire apostolique Bessieux, les établit auprès de la station du Gabon, les maria, leur bâtit une trentaine de cases. Leurs enfants furent élevés, leurs petits-enfants sont élevés par les missionnaires, les filles par les dames de Castres. Peu à peu le village est devenu la ville, relativement considérable, de Libreville, qui mérite bien son nom.

Qu'est-ce que Libéria? ou plutôt qu'est-ce que toute cette partie de la côte de Guinée? Un refuge de nègres affranchis, organisé par les missions protestantes. Après que la vice-amirauté anglaise de Sierra-Leone, chargée de faire respecter les lois contre la traite des noirs, — lois dues elles-mêmes à l'initiative des amis des missions, — avait pourchassé sans relâche les négriers, et débarquait leurs victimes sur la côte, arrivaient les missionnaires qui recueillaient ces malheureux, les établissaient, les évangélisaient, non point par douzaines ou par centaines, mais par milliers; si bien que, lorsque l'amiral Fleuriot de l'Angle visitait Sierra-Leone, il y a douze ans, cette population se composait de soixante-dix mille nègres affranchis. Toute l'énergie dont sont capables des sociétés anglaises — et ce n'est pas une petite énergie — a été déployée dans cette entreprise qui a si bien réussi, que Sierra-Leone est aujourd'hui presque un pays chrétien.

Messieurs, nous avons promis de tout dire; il y a des ombres au tableau : ces affranchis, ces fils ou petits-fils d'affran-

chis conservent encore trop souvent dans la liberté les vices de l'esclavage, la dissimulation, la rancune, la disposition à écraser les plus faibles, à faire du mal aux Européens, même à leurs bienfaiteurs. L'amiral français ne voit guère en eux qu'un vernis de christianisme. Tout cela, Messieurs, est fâcheux et ne doit pas être méconnu. Si nous demandons à ces malheureuses contrées et à l'action des missionnaires la perfection, certes, elle n'est pas obtenue. Mais si nous voulons bien nous contenter du mieux, et le comparer au très mal, nous serons émerveillés de ces œuvres qui ont fermé en quelque sorte à l'esclavage le chemin de l'Océan.

Il est vrai que le fléau, grandement gêné par les croisières et les missions, privé de son meilleur débouché par l'extinction successive de l'esclavage dans les colonies des puissances européennes et aux Etats-Unis, n'a pas pour cela complètement disparu. L'esclavage est tenace dans le paganisme, et même chez les musulmans, dont la religion non seulement le tolère, mais le consacre. Mais une chose dès à présent est certaine. Ce n'est pas le progrès commercial livré à ses seuls instincts qui purifiera l'Afrique des ventes de chair humaine : les blancs et leur commerce ne feraient qu'empirer, comme ils l'ont déjà fait, la condition des noirs. Les missions chrétiennes seules viendront à bout de la seconde partie de la tâche, comme elles sont venues à bout de la première partie.

Le troisième grand aspect de la civilisation morale, la famille, la femme et l'enfant, nous donnera-t-il un spectacle différent ? Cette fois tournons-nous vers l'Asie orientale, la région des castes et des traditions invétérées.

Là, dans l'immense Indoustan plus que partout ailleurs, le missionnaire rencontre une fausse idée de la famille ; ces grandes catégories parquées par la fatalité de la naissance qui s'appellent les castes. Guerre à la caste ! s'écrie le docteur Christlieb ; ce cri, qui est comme la devise des missions, est le cri d'une guerre sainte et bienfaisante. La

caste n'est pas une grande famille, elle est le contraire de la famille, comme elle est le contraire de l'humanité. Elle affaiblit ou détruit les vrais sentiments de la famille, comme elle immole tout sentiment de l'égalité humaine. Or, tous les parias et toutes les populations inférieures de l'Inde trouvent une main tendue vers eux pour les relever de l'abaissement héréditaire, — c'est la main du missionnaire chrétien : aussi est-ce parmi ces populations inférieures que les missions de l'Inde obtiennent de larges consolations pour les découragements qu'elles ont à traverser ailleurs. Quelle joie lorsque ces troupeaux méprisés, pour qui chaque moment de la vie était l'occasion d'une injure, découvrent que pour eux aussi est faite la dignité, la sécurité de la famille, que pour eux aussi sont faites les affections conjugale, paternelle, filiale !

Et au-dessus d'eux, dans l'aristocratie religieuse des sectateurs de Brahma, lorsque le mur épais des préjugés de la caste est à la fin percé, ce qui est trop rare, mais ce qui arrive pourtant, et ce qui tend à se multiplier dans ces dernières années, la condition de la femme se transforme. L'insistance persévérante des missionnaires a grandement contribué à faire à peu près disparaître l'immolation plus ou moins volontaire des veuves sur le bûcher de leur époux, forme atroce et longtemps obéie des préjugés de la caste : ils ont fini par faire entendre la voix de l'humanité et de la raison, tantôt des victimes ou de leurs parents, tantôt des autorités anglaises ou des autorités hindoues. Et même en dehors de ce pays et de cet usage spécial, partout où l'Evangile s'introduit, la femme cesse d'être, jeune fille, une recluse ; femme mariée, une esclave ; veuve, une maudite ou une condamnée.

L'enfant n'y gagne pas moins. Les exagérations et les récits puérils de quelques journaux catholiques sur l'infanticide en Chine, en faveur de la fameuse quête des petits Chinois, ne doivent pas nous faire perdre de vue la très sérieuse vérité. Cette société chinoise, qui a le culte des ancêtres, n'a

pas le respect de la vie des petits enfants, et les missions catholiques d'abord, les missions protestantes venues plus tard, ont eu à enseigner ce respect ou plutôt à rendre ce sentiment naturel aux populations converties. C'est là un grand bienfait, et qui ne se borne pas à la Chine. Les sectes infanticides ne sont pas rares dans le monde païen, même dans les petites îles qui n'ont pas l'espèce d'excuse, ou d'explication, que fournissent la surabondance de la population chinoise et la peur de la famine. Nos missionnaires n'ont-ils pas eu à combattre à Taïti la secte infanticide des *Arioïs*, aujourd'hui vaincue! N'ont-ils pas fait horreur de leur conduite, sur beaucoup de points du globe, aux parents presque aussi dénaturés qui vendaient leurs enfants?

Messieurs, tous ces services ont été rendus par toutes les missions chrétiennes. Toutefois, nous pouvons réclamer sur ce point, sans aucune partialité, la palme pour les missions protestantes. Non que les intentions soient moins bonnes ailleurs, mais l'exemple n'est pas le même; et, surtout avec les peuples incultes, l'exemple est plus puissant que le raisonnement. Le religieux dans son couvent de mission, la religieuse à quelque distance de là dans son couvent de mission, peuvent donner d'excellents préceptes pour la constitution d'une famille chrétienne; ils ne peuvent pas montrer la famille chrétienne, comme peut la montrer le pasteur avec sa femme et ses enfants. Rien ne peut, aussi bien que cet exemple, familier et continuel, déraciner la polygamie là où elle existe, et partout donner de bonnes habitudes.

Mais n'insistons pas sur ce sujet de satisfaction confessionnelle; reconnaissons que dans certaines contrées le célibat du missionnaire catholique est un élément de succès; et, après avoir conclu péremptoirement, croyons-nous, sur les résultats de toutes les missions pour la civilisation morale, demandons-nous si la civilisation intellectuelle, malgré toutes les attaques dirigées contre les missions à ce point de vue, ne leur doit pas les mêmes progrès.

II

Ici, Messieurs, tout de suite un grave désaccord de principe, et la nécessité de prendre un parti. Certaines écoles scientifiques très dures, aujourd'hui très puissantes, et que le bon peuple croit très démocrates, alors qu'elles sont plus aristocrates que la pairie anglaise et même que les barons autrichiens, ces écoles disent ce qui suit : « Toutes les races ne sont pas propres à l'instruction, parce que toutes les races humaines n'ont pas la perfectibilité qui rend l'instruction possible et utile. Vous pouvez fonder des écoles chez les Hottentots, les Australiens et les Papous, si cela vous fait plaisir de perdre votre temps ; vous n'obtiendrez jamais que des résultats ridicules. Laissez-donc ces pauvres races, qui n'ont rien de commun avec nos cerveaux distingués, s'éteindre de leur belle mort, que la loi de la sélection naturelle leur amène rapidement, et ne troublez pas cette douce agonie en tourmentant leur incurable ignorance. » Et la mission dit ceci : « Toute intelligence humaine vaut la peine d'être cultivée, comme toute âme humaine vaut la peine d'être conduite à Dieu par Jésus-Christ. Notre Maître n'a pas dit : « Instruisez toutes les nations, excepté les Hottentots, les Australiens et les Papous ; » il a dit : « Instruisez toutes les nations. » Eh bien, nous sommes désolés de vous déplaire, mais nous instruisons toutes les nations. Et cette œuvre très épineuse, encore très imparfaite, telle qu'elle est, nous réjouit. » Voilà ce que répond la mission : a-t-elle raison, a-t-elle tort ?

La loyauté nous oblige, et aussi le désir d'être bien dans la vérité vraie, à chercher les éléments de notre réponse dans une relation qui ne soit pas favorable au christianisme et aux missions. Nous ne pouvons être mieux servis que par M. Charnay, un récent voyageur français en Australie. Il raconte de la façon la plus dénigrante son excursion dans

une des petites stations où l'on groupe, pour les civiliser, cent ou deux cents indigènes noirs. Il se moque particulièrement de l'école fondée en cet endroit — à peu de distance de Melbourne — par le Rév. Strickland. Il convient qu'on lui a montré de belles pages d'écriture, et qu'il a vu faire au tableau de grandes additions; mais il a posé des questions très simples qui n'ont pas obtenu de réponse. — Cet étonnement me semble prouver que M. Charnay n'a pas visité souvent des écoles primaires, même à Paris, le centre des lumières. — Autre mauvais signe : témoin du service religieux, il a remarqué que les assistants, enthousiastes pour le chant, ont mal écouté le sermon, et que quelques-uns ont dormi. Combien de populations imperfectibles, à ce compte-là!

La directrice de l'école des jeunes filles montre à M. Charnay la lettre de sa meilleure élève, écrite à propos de la Noël. Il reconnaît que cette lettre est bien écrite, qu'elle ne manque ni de sentiment ni de poésie. Mais il remarque que cette lettre parle successivement, et sans transition, du Seigneur Jésus, de la chatte qui a ses petits, de religion encore, et de papa qui est allé tondre ses brebis. Et il s'écrie : « Rien ne s'enchaîne dans cette tête, quels êtres incomplets, incohérents, vous vous appliquez à former! » — Comment, mais il me semble que changer les êtres les plus dégradés et les plus misérables de l'humanité, qui font d'après vous à peine partie de l'humanité, en des personnes qui éprouvent de vifs sentiments religieux, fût-ce au prix d'un peu de sommeil pendant le sermon, qui ont du plaisir à chanter, qui écrivent proprement, qui comptent avec facilité, qui composent des lettres dépourvues de transitions, mais non pas de style, ni de sentiment, ni de poésie, ce ne sont pas déjà des résultats si méprisables! Je les trouve étonnants, ces résultats, et je vous sais gré de me les avoir appris, car je ne les aurais pas vus sans défiance dans un rapport de missions. Mais admettons — ce n'est pas une simple précaution ora-

toire — que toutes les branches actuellement existantes de l'humanité ne soient pas également aptes à toutes les études, et que sur quelques points on n'ait pas choisi avec le plus grand tact ni le plus grand succès ce que l'on pourrait enseigner, — et passons de ces populations inférieures, déjà singulièrement relevées comme nous venons de le voir, aux populations plus intelligentes que les missionnaires ont également trouvées incultes, que pourrez-vous objecter?

Voici par exemple les îles Sandwich, le royaume hawaïen, dont notre concitoyen et coreligionnaire M. Crosnier de Varigny a été longtemps le premier ministre; il en a été aussi, heureusement pour notre instruction, le peintre distingué et impartial. Eh bien, ces naturels polynésiens, les plus ignorants de la terre avant les missions, sont devenus depuis les missions aussi instruits que pas une population européenne. Ils ont des écoles primaires très soignées, ils ont une école, sur le modèle américain, avec pension de jeunes gens et pension de demoiselles qui reçoivent avec succès l'enseignement secondaire le plus complet. Et si vous croyez que cela tient à une ancienne supériorité de la race, promenez-vous à quelques pas de ces écoles florissantes, vous retrouverez les restes des affreux monuments où, avant le christianisme, les sacrifices humains étaient offerts au milieu des superstitions les plus entachées d'ignorance. D'ailleurs, d'autres îles de l'Océanie vous offriront un spectacle, sinon pareil, du moins approchant. Dans la Nouvelle-Zélande on apprend la science qui semblerait être la plus inaccessible à ces insulaires, la géographie. Et partout, comme en Océanie, la mission produit l'école, l'école suit la mission.

III

Reste le troisième et dernier élément de la question posée, les résultats des missions chrétiennes pour la civilisation

matérielle des peuples visités. En cette partie de notre étude, un point d'interrogation très sérieux se dresse devant nous. Les chrétiens d'Europe, les missionnaires comme les autres, n'aident-ils pas à leur insu à détruire, plus ou moins rapidement, quelques-unes des races qu'ils se proposent d'améliorer; ne les détruisent-ils pas au contact de leur civilisation, ou en vertu de la loi qui fait disparaître les races faibles devant les races fortes? C'est là, Messieurs, l'opinion, non seulement des ennemis des missions, mais de plus d'une personne qui ne nourrit contre elles aucun sentiment hostile, qui même attribue à leur influence de grandes améliorations. Je ne me charge point, Messieurs, de résoudre ce grave problème; je crois seulement pouvoir dire qu'on n'a pas actuellement le droit de le résoudre contre les missions, même pour les îles de l'Océanie dont on parle toujours. Quant aux Indiens d'Amérique, leur diminution rapide depuis le siècle dernier ne saurait être contestée, mais ce serait une grande injustice de l'attribuer aux efforts chrétiens — aux efforts des chrétiens de nom, des Européens, oh! oui, cela est trop clair, ils ont fait tout ce qu'il fallait pour décourager, pour détruire les Peaux-Rouges : c'est la conquête blanche, un vilain chapitre de l'histoire de la colonisation. Mais ce qui ruine ces Indiens d'Amérique, ce ne sont pas les efforts *chrétiens*, surtout pas les efforts des missionnaires. La preuve en est qu'il y a peu d'années, lorsque le général Grant, deux fois élu président des Etats-Unis, a inauguré à leur égard ce qu'on appelle la politique nouvelle, la politique de conservation et non pas de destruction, il s'est adressé pour cela à des sociétés chrétiennes : elles sont à l'œuvre, ces sociétés, attendons les résultats; quelques indices font déjà espérer qu'ils seront bons.

Mais, revenons aux îles de l'Océanie et demandons à M. Pailhès, officier de marine, la vérité sur la population de Taïti et de Mooréa, l'île voisine. On sait que le capitaine Cook l'avait appréciée à plus de deux cent mille âmes, et

qu'en face de ce chiffre formidable on nous montre dans ces deux îles les pauvres dix mille âmes de ces derniers temps. Mais M. Pailhès, qui a séjourné il y a peu d'années à Taïti, est d'accord avec d'autres marins — je laisse de côté les missionnaires — pour rejeter absolument les deux cent mille habitants de Cook, comme un chiffre fabuleux, reposant sur un calcul erroné. Tout ce que l'on peut admettre, c'est que pendant les vingt années qui se sont écoulées depuis Cook jusqu'au recensement approximatif fait en 1797, et qui indiquait seize mille habitants, il y a eu une diminution plus ou moins considérable, et qu'entre 1797 et 1829, époque d'un recensement qui n'accusait plus que dix mille, une nouvelle diminution moins forte s'était produite. Disons donc que le contact de commerçants européens peu scrupuleux, et l'ivrognerie mortelle pour ce peuple, sous ce climat, avaient contribué avec la secte infanticide à cette dépopulation. Mais remarquez bien, Messieurs, qu'en 1797 les premiers essais missionnaires commençaient à peine, qu'en 1829 il n'y avait pas longtemps que l'influence des missions était sérieuse; que, par conséquent, ce sont les recensements ultérieurs qu'il faudrait comparer à celui de 1829. Or, en 1849, nous trouvons toujours à peu près dix mille, en 1863, toujours à peu près dix mille; et cela malgré des épidémies meurtrières. Ainsi la mission en réussissant et en s'affermissant, loin de précipiter une diminution qu'elle n'avait pas produite, l'avait tout au contraire enrayée. Ce n'est pas à elle, dans tous les cas, qu'il faut s'en prendre de l'extinction rapide, en effet, de plusieurs populations océaniennes. Il nous suffit d'établir cela; et après cette discussion un peu minutieuse, mais nécessaire, nous n'ajouterons plus que peu de mots sur les améliorations apportées au bien-être matériel des peuples visités.

Peu de mots, parce qu'il faudrait de longues heures pour tout dire, de longs voyages, même en esprit, pour tout parcourir. Partout, dans chaque région de chaque partie du

monde, nous verrions : du côté païen, ou bien une civilisation immobile et imperfectible, comme celle de la Chine ou de l'Inde, ou bien l'affreuse vie sauvage, qui n'est poétique que de loin, qui dans la réalité est honteuse et sordide ; les Papous de la Nouvelle-Guinée, encore à l'heure qu'il est, ne sachant ce que c'est qu'une table ou qu'une chaise, accroupis sur leurs talons même quand on leur donne un siège, mangeant leurs aliments crus ou à peine cuits sous la cendre, sur un foyer sans cheminée, composé d'une épaisse couche de terre, couchant sur deux ou trois planches taillées avec un couperet dans un tronc d'arbre, et, dit en un mot M. Raffray, tenant plus dans leur genre de vie de la bête que de l'humanité; les Dayaks de Bornéo, plus misérables encore à cause de la cruauté qui vient s'ajouter à cette saleté, un peu plus intelligents et comprenant la nécessité de passer entre eux des actes, des contrats, mais alors immolant des victimes humaines et se barbouillant de sang en confirmation des paroles échangées, et par une dépravation bizarre n'attribuant qu'à leurs chiens une vie immortelle, si bien que, négligents d'eux-mêmes et de leurs proches, ils inhument soigneusement leurs chiens pour que leurs dieux les conduisent à une sorte de paradis; les indigènes d'Amérique continuant, là où ils sont païens et libres, leur existence enfumée et cruelle, leur tatouage, leurs épreuves sanglantes pour l'initiation de la jeunesse, leur antipathie pour tout commerce autre que l'acquisition de l'eau-de-vie; les féticheurs d'Afrique, faisant consister tout progrès dans la recherche attentive des poisons; que sais-je, encore? Voilà le spectacle dont les témoins les plus récents et les plus sûrs nous permettent de réunir les éléments.

Du côté chrétien, du côté où s'introduit et grandit le christianisme, voici ces nègres du sud de l'Afrique, que nous peint le livre de M. Casalis, et qui deviennent, qui redeviendront, une fois effacées les traces de la guerre, un des points d'appui de la civilisation, même matérielle, pour

ces immenses régions. Voici ces insulaires qui savaient à peine construire leurs pauvres cases, et qui bâtissent des églises en pierre de taille, capables de renouveler, comme au moyen âge, par le progrès des procédés de construction, toute l'architecture, même séculière. Voici, en Amérique, les missionnaires catholiques, évêque en tête, qui manient la pioche pour ouvrir des routes de commerce à travers le sol barbare des Indiens de la Nouvelle-Bretagne; et tout près de là, à côté de la même barbarie peau-rouge, l'admirable instituteur anglican William Duncan, qui forme avec les Indiens les plus dégradés, les rares cannibales d'Amérique, la colonie de Metlakahtla, où ne se trouvent pas seulement un temple et des écoles, mais des ateliers, une halle, une station télégraphique, une vraie prospérité économique créée en quelques années, à la stupéfaction des politiques qui croyaient ce résultat impossible. En un mot, partout le vêtement, le mobilier, le bâtiment, la nourriture, le commerce se régénèrent.

Après cela, Messieurs, pourquoi conclurais-je? avec ces faits, choisis dans une masse considérable, je puis laisser à chacun de vous le soin de conclure.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9232. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13. rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LETTRE DU COMITÉ A M. CASALIS

On a lu dans notre numéro de mars la lettre où M. Casalis annonçait l'intention de prendre sa retraite. Le Comité a chargé son président de rédiger sa réponse. Voici cette réponse, telle qu'elle a été lue en séance du 3 avril, et signée par tous les membres du Comité.

Paris, le 3 avril 1882.

Bien cher et vénéré directeur,

Le Comité des Missions avait pressenti la résolution que votre lettre du 5 janvier dernier lui a fait connaître en termes si touchants et si pleins de délicatesse. Nous n'avons pas besoin de vous dire avec quelle émotion nous en avons accueilli l'annonce définitive ; avec quelles instances nous avions demandé au Seigneur d'en reculer la date en renouvelant vos forces et en vous rendant une santé que vous avez usée à son service. Nos vœux les plus ardents vous retenaient au poste où nous étions si fiers de vous posséder ; mais nous avons compris qu'il ne nous était pas permis de résister à votre désir. Vous avez puisé la pensée de votre retraite dans un sentiment de dévouement absolu aux inté-

rêts de l'œuvre dont vous êtes resté si longtemps la personnification la plus élevée. Les objections que nos cœurs nous suggéraient contre une résolution si douloureuse pour nous ont dû céder devant votre ferme intention. Cette fois encore, comme dans tous les actes de votre vie, c'est le bien de l'œuvre des Missions qui a été pour vous le mobile déterminant ; aussi le tendre respect que nous vous portons n'a-t-il pu que s'en accroître !

En acceptant une démission qui fera naître des regrets universels, nous nous sentons pressés d'être les premiers à vous offrir l'hommage des sentiments d'attachement et de reconnaissance qui se feront certainement jour par de nombreux témoignages. Au nom des Eglises de France dont l'œuvre si longtemps dirigée par vous reste une des gloires les plus pures, — au nom des chrétiens du Lessouto qui vous vénèrent comme le plus affectionné des pères, — au nom de tous ceux qui ont eu le grand privilège d'être vos collaborateurs, — au nom, enfin, de tous les amis de l'œuvre des Missions, nous vous bénissons, cher frère, pour le bien que vous avez fait et pour celui qui ne cessera de s'accomplir sous l'influence de toutes les créations dont vous avez été l'intelligent inspirateur. Daigne le Seigneur répandre ses grâces les plus précieuses sur vous et sur les vôtres, sur ceux qui vous entoureront dans votre retraite, aussi bien que sur ceux qui se dévouent au loin à l'œuvre missionnaire et dont de récentes épreuves n'ont fait que stimuler et sanctifier le zèle.

Vous nous donnez, cher frère, la consolante assurance que les conseils et les encouragements de votre vieille expérience ne manqueront pas à votre digne successeur. Nous en éprouvons une vive gratitude et nous accueillons avec la même satisfaction la promesse que la direction du Comité des Dames ne sortira pas des mains de celle qui en a été l'âme depuis tant d'années. Votre précieux concours et celui de votre famille nous restent donc acquis, et nous ne cesse-

rons de prier le Seigneur de vous rendre les forces nécessaires pour que, sans nuire à votre santé, vous puissiez prendre part à nos travaux le plus souvent possible. Vous savez de quelle vénération vous êtes entouré dans le sein de notre Comité et quel prix nous attacherons toujours à vos avis dont la sagesse nous est connue de si longue date.

Venez donc souvent, cher Directeur, reprendre au milieu de nous la place où nous aimons tant à vous voir et y exercer une influence prépondérante ; venez, comme par le passé, nous éclairer de vos lumières et réchauffer notre zèle au contact du vôtre, et veuille le Tout-Puissant permettre que vous restiez pour nous, pendant des années encore, un vivant modèle de foi, de charité et de dévouement aux intérêts de l'œuvre qui nous rassemble autour de vous !

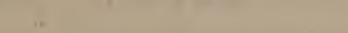
Ce sont, bien cher frère, les vœux les plus ardents de vos respectueux et affectionnés collègues,

Les Membres du Comité des Missions.

Le président,

Baron Léon de Bussierre.

(*Suivent les signatures des membres du Comité.*)



M. COILLARD AUX ÉGLISES

Paris, le 22 avril 1882.

Bien chers amis,

Nous partons définitivement dans six jours. Nos dernières réunions ont eu lieu ; nous sommes dans les emballages et les visites « pour prendre congé, » très occupés et très fatigués. Ce n'est donc pas le moment de faire des lettres et des discours. C'est pourtant un besoin de nos cœurs de vous

dire, à vous aussi, qui n'êtes pas de Paris, un dernier adieu. En l'écrivant, ce triste mot d'*adieux* qui nous remplit d'une douloureuse émotion, nous répétons par la pensée tous nos voyages de deux ans. Toutes les localités que nous avons visitées, les Eglises qui nous ont accueillis, les visages de ceux qui nous ont comblés d'affection passent devant nous comme une vision. Nous n'oublions aucun des nombreux Béthel, ni aucun des bien-aimés qui, comme les anges à Jacob, nous ont communiqué de la part de Dieu des messages et des bénédictions. — La voilà donc terminée notre œuvre en Europe! Elle est devant Dieu et devant l'Eglise avec toutes ses imperfections et ses misères. Elle me laisse à moi, je vous dois cette confession, le sentiment d'une profonde humiliation. Je pense à toutes ces occasions uniques qui m'ont été fournies pour glorifier mon Maître et pour édifier son peuple. *Lui* a su le secret de mon cœur et tous mes combats. Ma consolation pour le passé, ma force pour l'avenir, c'est qu'*Il* veut bien pour magnifier sa puissance se servir des choses méprisables de ce monde et même de celles qui ne sont point. Il est salutaire de se voir *diminuer soi*, mais lui *croître*, et de s'assurer que l'homme ne lui dérobe aucun rayon de sa gloire.

A côté de ce sentiment-là, il en est un autre que je ne saurais taire, la reconnaissance. Nous l'emportons et il revivra dans les déserts comme une source rafraîchissante, le souvenir de toute l'affection, de toutes les bontés dont vous nous avez comblés, de tout le bien que nous avons reçu.

L'Alsace, toujours française par le cœur, la première à entendre nos appels, a été la première aussi à y répondre et cela généreusement. La Suisse, Genève surtout, nous ont donné droit de cité, et nous sentons bien que nous n'y sommes plus des étrangers. Les vallées vaudoises ont fait revivre de vieilles cordes huguenotes et resserré des liens de parenté spirituelle. Nous attendons leur contingent au Zambèze. La Belgique s'inspirera toujours plus du généreux enthousiasme

de son noble roi pour l'Afrique, et la Hollande, cette chère et puissante Hollande où les mœurs sont si simples et les cœurs si chauds, nous autorise par l'accueil qu'elle nous a fait à compter sur la permanence de son intérêt. Nous saluerons avec joie l'organisation définitive qui doit lui donner dans notre entreprise sa part de responsabilité. Il faut me faire violence pour ne pas dire plus. Les chers et vénérés amis auxquels je m'adresse sauront lire entre les lignes.

J'ai parlé ailleurs de l'Angleterre et de l'Ecosse. Les grandes entreprises de ce dernier pays dans l'Afrique centrale sont une leçon sérieuse et solennelle à l'adresse de tous ceux à qui Dieu a confié l'administration des richesses, qui sont siennes. Pourquoi faudrait-il que nos voisins d'outre-mer eussent le monopole de la libéralité et de la générosité? Pourquoi, sous prétexte qu'il y a tant à faire, ferait-on peu ?

Pourquoi voudrait-on imposer au royaume de Jésus-Christ les frontières de notre pays ou les limites d'une localité?... *Excelsior!* chers amis, et plus haut nous nous élèverons, plus aussi disparaîtront les distances et les nationalités. J'ai été confondu de rencontrer, dans mes tournées, les objections contre l'œuvre des missions que l'on combattait il y a cinquante ans. Je dois à la vérité de dire, — et je le fais sans amertume, — que, chez nous, l'œuvre des missions est encore peu connue, et partant peu comprise. Il est maints pasteurs évangéliques qui ne s'en occupent pas, qui ne reçoivent ou ne lisent jamais un journal des missions. Ce n'est pas encore l'*œuvre des Eglises* comme nous, nous l'entendons. Même bon nombre de ceux qui s'en occupent, le font en amateurs et rejettent toute espèce de responsabilité personnelle. Pour eux, c'est l'œuvre d'une société siégeant, comme tant d'autres, à Paris, et à laquelle on accorde, aux mêmes titres, une parcelle de patronage et de sympathie. — Voilà une des causes de notre pénurie constante de fonds et d'ouvriers. Quand vous, frères bien-aimés et vénérés, aurez

senti que l'œuvre de l'évangélisation du monde n'est pas pour l'Eglise un luxe dont, à la rigueur, on peut se passer, mais un devoir, un apostolat que le Maître lui-même lui a confié, et qu'elle ne peut méconnaître et négliger impunément, alors aussi vous sentirez que votre responsabilité personnelle y est directement engagée, vous remuerez vos troupeaux et provoquerez des vocations parmi vos jeunes gens.

Pardonnez ma franchise. Je ne voudrais froisser qui que ce soit par la rudesse de mon langage, ni poser devant vous et faire parade de modestie. Mes tournées missionnaires en Europes sont terminées, et, quelle que soit l'opinion que l'on en ait, personne ne me refusera le témoignage d'avoir été de bonne volonté. Je me suis donné autant que je l'ai pu ; j'ai visité les villages avec autant de sérieux que les grandes villes, et ce n'est pas là où j'ai été le moins béni. J'ai tenu scrupuleusement tous mes engagements, et jamais une indisposition ne m'a servi de prétexte pour m'y soustraire. J'ai fait taire mes sentiments personnels et j'ai parlé « au grand public, » quand il m'eût été plus doux de causer en famille avec ceux chez lesquels j'aurais voulu éveiller un intérêt durable pour notre œuvre. J'ai à votre désir, et malgré une préparation souvent insuffisante, entretenu des cercles littéraires et des sociétés de géographie. Je l'ai fait par considération pour vous, mes vénérés frères, et de l'œuvre d'évangélisation que vous faites en France. Je l'ai fait franchement et avec simplicité, et vous vous êtes déclarés satisfaits. L'honneur du protestantisme, que vous et moi nous représentons, était ainsi revendiqué. Je n'étais pas un collecteur, je n'attendais rien de plus, et souvent je n'ai rien reçu de plus. Mais noblesse oblige, et en vous quittant, permettez-moi de vous le rappeler. Vous vous êtes moralement compromis devant le public, et après m'avoir patronné devant lui, vous n'oublierez pas l'œuvre que je vais faire loin de vous dans l'Afrique intertropicale. Si jamais l'un de mes compagnons d'œuvre ou moi-même revenons parmi vous, vous nous accueillerez

comme vos propres mandataires. Dès maintenant, vous suivrez notre entreprise à travers toutes les péripéties de son développement. Cela me consolera de ce dont j'ai si souvent gémi, que le voyageur ait été plus populaire que le missionnaire.

Chers amis, nous faisons une œuvre sérieuse, à laquelle nous avons foi. Je frémis en pensant que pour la faire nous faisons tant de bruit. Ce n'est pas ainsi que se construisait le temple de Jérusalem. Je prends ma bonne part du blâme dans ce qu'il a de mérité, et je demande instamment à mon Dieu la fidélité dans l'humilité. Redoutons de tirer parti de tout pour créer un enthousiasme éphémère. Travaillons les uns et les autres dans l'ombre et dans l'obscurité plus encore qu'en plein soleil et en public.

Au moment de tenter l'exécution des projets auxquels je vous ai associés, chers amis, je sens la responsabilité qui pèse sur moi. La critique est sur mes traces, vos espérances m'ont devancé, et je vais bientôt me trouver face à face avec la réalité des difficultés de tous genres. Mais le Maître est là et il m'appelle, il sera ma lumière, ma délivrance et la force de ma vie.

Je ne vais pas seul, un frère bien-aimé m'accompagne, Christol. Il est connu à Paris, vous le connaîtrez bientôt aussi. Sans doute en voyageant ensemble, partageant mêmes dangers, privations et fatigues, et nous voyant constamment et de très près, nous n'aurons pas besoin d'un microscope pour découvrir les faiblesses et les misères l'un de l'autre ; nous espérons pourtant que, nous rencontrant souvent au pied de la croix, nous nous comprendrons toujours mieux et nous aimerons toujours plus. D'autres jeunes frères se joindront à nous au commencement de l'année prochaine. Nous espérons être quatre Français au moins pour entreprendre notre expédition.

Mais qu'on le comprenne bien, je vais d'abord relever ma station au Lessouto, réorganiser l'œuvre, et réparer les brèches

faites par la guerre. C'est un douloureux retour qui nous attend à Léribé. Nous ne partirons pas pour le Zambèze sans avoir quelqu'un qui me remplace. Ne se trouvera-t-il pas ce quelqu'un dans le courant de l'année? Parmi les pasteurs que je connais et que j'aime, n'en est-il vraiment aucun qui se sente appelé à venir à notre secours? Il se trouvera, je l'attends, et alors je partirai sans arrière-pensée et joyeux pour aller plus loin. Je demande que tous nos amis se joignent à moi pour en faire un sujet tout spécial de prière.

Quelque triste que soit la note que j'ai touchée plus haut, un regard rétrospectif sur la France me donne de l'espoir pour l'avenir. Si la mission n'est pas encore devenue l'œuvre des Eglises, elle est bien celle des chrétiens. Et nous avons pu souvent constater combien elle *vous* est chère. Comment oublierions-nous le touchant empressement avec lequel vous avez comblé le déficit de 1877? Comment aussi oublier les renoncements dont nous avons été témoins dans nos courses? Les bijoux déposés dans le tronc du Seigneur, les épargnes de l'ouvrière, les économies d'une jeune fille mourante qui bénissait ainsi notre œuvre sur le seuil même de l'éternité, ne sont pas des cas isolés. Je ne puis pas dire tous les témoignages de sympathie qu'on nous a donnés, en nous identifiant avec notre œuvre. Déjà on nous a fourni certains des articles nécessaires à notre expédition. Si j'entrais dans les détails, je craindrais de faire des oublis. Le Seigneur, aux pieds duquel nous déposons toutes vos offrandes, toutes vos bontés, toutes vos amitiés, n'en fait aucun, et cela suffit.

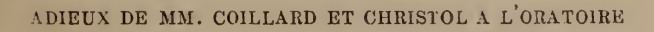
Nous fondons de grandes espérances sur ces comités auxiliaires qui se sont formés à Montauban, à Bordeaux, à Montpellier, à Marseille et ailleurs. Nous nous demandons pourquoi nous n'en avons pas vu se former dans le Nord, — ce Nord de la France qui a été pourtant un des berceaux de la mission, et où, comme au Havre, nous comptons des amis si chers et si dévoués.

Nous n'oublierons ni certaines écoles du dimanche, ni les réunions de travail. Nous comptons sur une coopération sérieuse et durable. Il ne faut pas qu'elle nous fasse défaut, et que surtout la mission soit pour la Société une plante parasite. Vous me comprenez. Nous ne voudrions pas de mission du Zambèze au détriment de celle du Lessouto ; pas plus que nous ne voudrions de celle du Lessouto au détriment des œuvres de France. Les unes et les autres sont nécessaires et se complètent.

Et vous, chers amis, qu'attendez-vous de nous? — Oh ! n'attendez pas trop. Nous ne vous promettons pas de grands exploits, de grandes choses, de grands succès. Vous serez désappointés si vous en attendez. Ce que nous voudrions promettre à nous-mêmes sous le regard de Dieu, c'est l'obéissance et la fidélité. Et maintenant il faut prononcer ce mot que nous ne connaîtrons pas là-haut : Adieu, oui, à Dieu ! Faites en Europe l'œuvre que nous allons faire en Afrique. Créez des ressources financières, provoquez des vocations, priez pour nous, et Dieu fera le reste. Elle s'accomplira cette promesse : l'Afrique accourra *bientôt*, étendant ses mains vers l'Eternel.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.



ADIEUX DE MM. COILLARD ET CHRISTOL A L'ORATOIRE

Ces adieux ont eu lieu le soir du mardi 18 avril, en présence d'une assemblée compacte et toute pénétrée par l'émotion du solennel départ qui s'approche. La séance était présidée par M. le pasteur Dhombres, qui a prononcé le discours suivant :

Discours de M. Dhombres.

C'est pour moi un grand honneur de présider cette séance dans laquelle deux serviteurs de Dieu, M. le missionnaire Coillard, déjà éprouvé par vingt ans de travaux au Sud de l'Afrique, et l'aide jeune et vaillant qui s'est spontanément offert pour l'accompagner, M. Christol, vont recevoir nos adieux pour entreprendre dans le continent africain l'œuvre nouvelle connue sous le nom de *Mission du Zambèze*.

Le temps déjà bien long qui s'est écoulé depuis que ce mot *la Mission du Zambèze* a été prononcé devant nos Eglises est un gage du sérieux et de la maturité de l'esprit de sagesse et de foi avec lesquels a été conçu le noble projet dont l'exécution commence ce soir même !

L'esprit missionnaire est un esprit d'agression et de conquête. Toujours plus loin, c'est sa devise. Ainsi s'exprimait M. Coillard *le* 26 *mars* 1880, et il ne faisait qu'exprimer avec son propre sentiment celui de nos jeunes Eglises du Lessouto, avides, elles aussi, d'étendre leurs frontières, aspirant à être missionnaires à leur tour, et montrant la sincérité de leur désir par un sacrifice de 10,000 francs. Cet élan devait nous trouver sympathiques, nous membres du Comité des Missions, mais en même temps, réservés, prudents, calculant la dépense de la tour avant de l'entreprendre, et cherchant dans l'étude de la question, dans le recueillement et la prière, les signes de Dieu.

Ces signes, Dieu nous les a donnés de la manière la plus encourageante et la plus visible.

Quel serait d'abord ce nouveau champ de mission pour nos Eglises africaines? Quelle devait être la Canaan, objet de notre conquête? Après bien des tâtonnements, que le *Journal des Missions* a racontés, ce champ providentiel nous est clairement apparu. C'est la vallée du Zambèze, le pays des Barotsis, situé à quinze ou seize cents kilomètres du

Lessouto qu'on ne peut franchir que par un voyage de quatre mois. Mais qu'importe la distance, qu'importe la longueur du voyage? C'est bien là que Dieu nous veut, nous, protestants français, à qui Dieu a donné le peuple des Bassoutos, puisque une émigration de Bassoutos il y a cinquante ans a transporté et fait prévaloir sur les bords du Zambèze la langue, les habitudes et les mœurs de ce peuple, puisque cette contrée est sous ce rapport comme un second Lessouto. Messieurs, est-ce que le doigt de Dieu n'est pas là? Songez-y, nos missionnaires, nos évangélistes n'ont qu'à paraître dans ce pays. Et voici, ces peuples éloignés les comprennent, la prière, les chants, la lecture et la prédication de la Bible peuvent retentir... et aussitôt, comme les Juifs étrangers au jour de la Pentecôte, les Barotsis les entendront parler dans leur propre langue *des choses magnifiques de Dieu*... et les trois mille, sous le souffle de l'Esprit, entreront là aussi dans l'Eglise de Jésus-Christ. — Il y a plus, non seulement ce pays est ainsi ouvert à nos missionnaires par la plus précieuse de toutes les clefs, la langue, mais ce pays les désire, les appelle et les chefs leur crient: *Venez au milieu de nous!*

Après le champ, l'homme. Après l'œuvre, l'ouvrier. L'homme, l'ouvrier? Il est là, Messieurs, devant vous, c'est M. Coillard. On aurait dit qu'il entendait déjà, lorsqu'il partit pour le Zambèze, sur les conseils du missionnaire Hepburn, le 8 juin 1878, la voix du Macédonien qu'entendit saint Paul à Troas: *Passe en Macédoine et viens nous secourir.* Cette voix a retenti plus fort lorsqu'il est arrivé dans la contrée; elle a retenti même du fond des tombes où sont ensevelis deux de ses nobles compagnons, et qui lui apparaissent comme une prise de possession du pays au nom de l'Evangile, ainsi que la caverne de Macpéla pour Abraham. Elle a retenti à son retour au Lessouto en juillet 1879, elle a retenti lorsqu'il est venu à Paris nous entretenir de son projet, elle a retenti à travers toutes ses tournées en France et en divers pays de l'Europe, et aujourd'hui, si nous venions lui dire:

N'allez pas au Zambèze, il nous opposerait l'appel plus retentissant que jamais : *Passe en Macédoine et viens nous secourir.* Nous ne l'arrêterons pas, Messieurs, car la même voix lui a suscité des aides : sans parler des évangélistes indigènes, voici un jeune frère, M. Christol, auquel Dieu a dit : Va au Zambèze ; et deux autres offres très sérieuses lui ont été faites et seront acceptées plus tard.

Enfin, après le champ missionnaire, après l'homme et les hommes, les ressources. Ces ressources se sont trouvées et se trouveront encore. A la généreuse contribution des Eglises africaines sont venus se joindre les joyeux sacrifices des vieilles Eglises d'Europe, en Suisse, en Ecosse, en Belgique, en Hollande, en France, où les tournées bénies de M. Coillard ont suscité non seulement des dons spéciaux pour la mission du Zambèze, mais un intérêt nouveau pour l'œuvre des Missions qui s'est manifesté par la création ou la reconstitution de nouveaux comités auxiliaires, notamment à Montauban, à Bordeaux, à Montpellier, à Marseille.

Messieurs, il ne faut pas que l'Eglise de Paris reste en arrière, il faut qu'aux dons individuels déjà remis à M. Coillard se joigne le résultat d'un effort général que nous lui devons bien de faire pour lui et pour son œuvre comme chrétiens et comme Français. Paris, ce centre éclairé où l'on fait des ovations enthousiastes aux Stanley ou aux Nordenskiold, doit trouver un digne émule dans le Paris religieux et protestant. Eh quoi ! nous avons des pionniers de la civilisation qui veulent, au péril de leur vie, pénétrer jusqu'au cœur de cette Afrique mystérieuse, objet des préoccupations de la science et dont notre vieille Europe voudrait exploiter les richesses certaines, mais inconnues, — et nous ne ferions pas honneur à ces pionniers qui, sans aucun intérêt mercantile, sans aucun motif d'ordre inférieur, mais uniquement pour annoncer l'Evangile, s'en vont précéder ou suivre les explorateurs et ouvrir les voies à la civilisation ! Mais, Messieurs, d'autres que nous se chargeraient de nous rappeler leurs

titres à notre reconnaissance si nous pouvions les oublier. Avez-vous remarqué l'accueil fait à M. Coillard par les diverses sociétés de géographie? Et n'est-ce pas un savant illustre qui a écrit ces lignes :

« Les missionnaires ont toujours suivi de près les explorateurs, et souvent les ont précédés. Par suite de leurs préoccupations habituelles, ils ont souvent étudié les hommes bien mieux que les voyageurs, même les plus éminents. Catholiques ou protestants, ils semblent avoir lutté à qui rendra le plus de services à la science. » Ainsi donc, au point de vue terrestre, non moins qu'au point de vue chrétien, nous devons être fiers que les missionnaires protestants et français, après avoir relevé un peuple, les Bassoutos, aillent encore beaucoup plus loin dans l'intérieur du continent africain, porter sur les rives du Zambèze l'Évangile de Jésus-Christ et honorer ainsi le nom de la Réforme et le nom de la France. Membres de l'Église de Paris, vous voudrez, sans rien retrancher à vos sacrifices toujours nécessaires pour la mission des Bassoutos, à laquelle la conclusion de la paix vient d'assurer encore une prospérité plus grande, — vous voudrez, dis-je, et vous voudrez avec joie, vous imposer des sacrifices nouveaux pour la mission du Zambèze. On raconte que Luther, dans un moment de gêne, reçut la visite d'un pauvre et s'écria avec cette gaieté virile qui était l'un des beaux traits de son caractère : « Allons, sors de ma cassette, toi, mon dernier écu ! » Frères et sœurs de Paris, ces écus, ou ces pièces d'or, ou ces billets de banque que nous vous demandons, ne sont pas les derniers qui reposent dans votre cassette. Faites-les-en sortir sur l'ordre de Celui qui a dit : *L'or et l'argent sont à moi*, et Dieu vous les rendra avec usure dans ces milliers d'âmes païennes que vous aurez contribué à faire passer des ténèbres à la lumière et de la mort à la vie ; Dieu vous les rendra avec usure dans ces bénédictions personnelles que Dieu fait toujours découler des sacrifices accomplis pour sa gloire.

Cher frère Coillard, partez avec confiance du pied de cette chaire : ni les ressources ni les hommes ne vous manqueront, ni cette chaude sympathie, ni ces prières ferventes qui vous enveloppent ce soir, vous et votre vaillante compagne, et qui vous suivront dans votre mission périlleuse et glorieuse.

Et vous, mon jeune frère Christol, vous que je serais tenté d'appeler mon fils en la foi, car j'ai eu le privilège de vous avoir pour catéchumène, soyez le fils de M. Coillard, aimez-le, honorez-le, aidez-le, selon l'expression biblique, *comme un fils sert son père*. Nous vous porterons aussi dans nos cœurs avec votre jeune femme et votre petit enfant. Vous qui avez déjà fait vos preuves en renonçant aux avantages de la vie artistique pour annoncer l'Evangile dans nos quartiers les plus pauvres, à ceux qu'on pourrait appeler les païens de notre grande cité, — allez porter l'Evangile aux enfants de Cham, avec toute l'ardeur et toute la flamme de votre jeunesse. Vous demanderez peut-être un jour l'imposition des mains à l'Eglise du Lessouto. En attendant, les Eglises protestantes de France vous confèrent aujourd'hui, par ma voix, la charge d'aide-missionnaire, et je vous tends, en leur nom, la main d'association. Amen !

Après M. Dhombres, M. Christol a pris la parole en ces termes :

Allocution de M. Christol.

Chers amis !

Tous ceux qui m'ont précédé à cette place vous ont dit que l'émotion remplissait leur cœur. Combien plus ai-je le droit de parler de même. En pensant à l'œuvre à laquelle Dieu m'appelle, je répète, comme bien d'autres l'ont fait : « Qui suis-je ? » Mais j'entends cette réponse : « Ma force s'accomplit dans la faiblesse. » Ne serait-ce cette parole, je trouverais certes plus commode de descendre de cette place.

Les expériences que notre tendre Père m'a donné de faire de son amour me sont la garantie que Celui qui a été avec moi y sera jusqu'à la fin.

Je vous dois quelques mots sur celui qui se trouve devant vous. Il me serait doux de pouvoir vous parler avec une telle puissance de l'Esprit de Dieu que plusieurs ici s'offrissent pour le service du Maître humble et débonnaire. Il me serait doux de pouvoir vous dire sans l'atténuer l'amour de Dieu qui sauve et donne la paix qui est en Christ. Si je savais parler, je remercierais Dieu devant vous de la mère qu'il m'a donnée et reprise. Je le remercierais de m'avoir permis de suivre l'école de mon vénéré maître, M. Rayroux. Je le bénirais, ce tendre Père, de l'instruction religieuse que j'ai reçue par les soins de notre frère, M. Dhombres, et par celle d'un parent vénéré, M. le pasteur Vallette. Je bénirais notre tendre Père, qui m'a gardé dans les ateliers de peinture, où mes études m'ont conduit cinq années. Il m'a gardé, lorsqu'en 1870 j'étais soldat autour de Paris avant de l'être en Algérie. Il a gravé en moi ces paroles que j'entendais lire par M. Vallette mourant : « Celui qui te garde ne sommeillera point. » J'en ai fait l'expérience durant de longs voyages en Italie, puis en Egypte et à Jérusalem, où il m'a accordé ma bien chère compagne et des parents dont la foi nous sera toujours en exemple. C'est lui aussi qui m'a donné, pendant sept ans, de faire partie de l'œuvre missionnaire fondée par notre bien cher frère, M. Mac All, dans notre ville. Cette œuvre fut pour moi une révélation : l'Evangile annoncé à ceux qui ne le connaissent pas. Entendant dire qu'il y avait besoin d'aides, je m'offris ; et peu à peu je laissai là les pinceaux. Il n'y avait pas autant besoin de peintres que d'évangélistes.

Depuis, j'entendis notre frère M. Coillard qui demandait un homme pour s'en aller avec lui pour fonder cette nouvelle mission du Zambèze qu'il nous a fait aimer, et je sentis que Dieu me demandait de m'offrir, quelque indigne que je

fusse : j'offris donc un homme. Ce n'était point celui que désirait notre frère, mais le Maître qui envoie qui il lui plaît saura forger pour son œuvre l'instrument qu'il a choisi.

Nous ne savons pas ce qui est devant nous, mais nous savons une chose qui suffit : le Dieu d'Abraham est vivant; or, il est écrit : « Abraham partit ne sachant où il allait. » Dieu l'avait appelé, cela était suffisant. Nous allons par le même chemin, nous savons que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui l'aiment.

Il y a quelques semaines, au Havre, un bâtiment faisait des signaux de détresse, la tempête était effroyable et semblait défier l'homme d'aller au secours de son frère. Mais onze marins, n'écoutant que leur courage, oublient l'ouragan, s'oublient eux-mêmes pour songer à leurs frères, sautent dans un bateau de sauvetage et le pilote donne le signal du départ par ces mots : « A Dieu va! »

Maintenant leur tombe est un enseignement et une gloire pour nous Français. Nous pouvons porter à nos frères qui périssent par millions l'Evangile de paix; resterons-nous en arrière; marchanderons-nous notre vie ou nos instants? Celui qui a donné sa vie pour nous sauver n'a pas hésité à le faire, sa jeunesse terrestre n'a pas compté dans son amour. Dans notre ville il y a des âmes qui périssent dans le vice ou la misère. En Afrique, les ténèbres règnent de tous côtés, augmentées par les maux que les blancs y ont introduits. Resterons-nous à entendre la parole sans la mettre en pratique? Que ce soir chacun de nous répète dans la mesure et de la façon que Dieu lui montre ce vieux cri de nos pères : « Chevauchez en avant, au nom de Dieu ! »

J'aimerais remercier tous les amis que Dieu nous a donné de rencontrer ici et en Suisse. Nous sommes des débiteurs insolvables, mais que le Dieu de toutes grâces dont nous sommes tous de grands débiteurs réjouisse leur cœur, et que sa paix demeure en chacun de nous dans l'amour de Jésus-Christ.

Pendant le chant qui a suivi ce discours, il a été fait une collecte dont le produit s'est élevé à 1,001 fr. 20 c. Après quoi M. *Coillard* a adressé à l'Eglise ses adieux et ses derniers appels. Nous ne les reproduisons pas; ils feraient double emploi avec la lettre où notre missionnaire a pris congé de nos Eglises d'Europe, et que nos lecteurs ont trouvée plus haut. Nous ne pouvons malheureusement non plus leur donner soit le texte littéral, soit le résumé, des paroles véritablement inspirées que M. le pasteur *Appia* a prononcées en réponse aux adieux qu'on venait d'entendre. Tout ce que l'émotion la plus vive, l'affection la plus tendre, la reconnaissance la plus profonde, peuvent dicter de bénédictions, de saintes promesses et de vœux ardents, notre frère l'a dit à M. Coillard et à son jeune compagnon. L'assistance en a été vivement impressionnée; d'autant plus qu'elle retrouvait dans la bouche de l'orateur l'écho vibrant de ses propres impressions. Du fond de toutes les âmes, montait vers Dieu une même prière pour les deux missionnaires, pour leurs femmes, pour l'œuvre qui les attend, pour leurs futurs compagnons de travail. Puissent-ils, en réponse à cette requête, sentir la bénédiction d'en haut descendre sur leur tête, les revêtir de force, et les accompagner dès maintenant jusqu'au terme du voyage.

SUD DE L'AFRIQUE

UN HEUREUX REVIREMENT DE LA POLITIQUE COLONIALE

Nos lecteurs n'ont pas oublié les angoisses que nous inspirait, il y a un mois, la situation politique du Lessouto. A son arrivée au Cap, M. Mabille nous écrivait : « Jamais la position du pays n'a été plus critique. » Sur ses instances, le Comité décidait de nouvelles démarches auprès du gouvernement anglais, et priait M. Coillard, alors en Belgique, de se rendre à Londres pour les préparer. C'est ce qui a été fait. M. Coillard n'a épargné ni les courses, ni les lettres, ni les visites ; il a vu les membres influents du Parlement qui s'intéressent aux Bassoutos ; il a vu le sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, M. Courtney, et le ministre, lord Kimberley lui-même, et a plaidé devant eux la cause des Bassoutos. Il a même pu faire entendre sa voix en plus haut lieu. De son côté, M. Mabille, pendant son séjour au Cap, n'a pas perdu son temps. Faut-il voir dans le revirement qui s'est produit un fruit de ces efforts combinés? Rien ne défend de le croire. Au contraire, tout fait supposer que, sous la direction miséricordieuse de Dieu, les démarches de nos missionnaires entrent pour une part dans un changement d'attitude que la raison politique conseillait d'ailleurs. Toujours est-il que, M. Coillard étant encore à Londres, nous avons trouvé dans les journaux la dépêche suivante :

« *Ville du Cap*, 27 *mars*. Dans la séance de ce jour, le secrétaire colonial a annoncé à l'assemblée que le gouvernement se proposait d'abroger la proclamation prescrivant le désarmement des Bassoutos, et de nommer une commission chargée d'examiner les griefs des Bassoutos loyaux, ainsi que de rechercher le système d'administration le mieux adapté aux besoins et à la situation du Lessouto. Le ministre

a ajouté qu'on pouvait désormais considérer l'état des affaires dans ce pays comme rassurant. »

Le lendemain, un second télégramme, plus explicite, venait compléter ces bonnes nouvelles. Nous le reproduisons, d'après le *Standard* du 31 mars 1882 :

Ville du Cap, 28 mars. Le premier ministre a communiqué à la Chambre, dans la séance d'hier soir, la politique que le gouvernement se proposait de suivre à l'égard des Bassoutos. La voici, dans ses grands traits :

Le pays ne sera abandonné en aucun cas ;

Il n'y aura pas de nouvelle guerre;

On ne fera de confiscation de territoire qu'à la dernière extrémité et comme dernière ressource;

La proclamation ordonnant le désarmement sera rapportée;

On nommera une commission chargée d'évaluer les torts faits aux *loyaux* et aux marchands, et de les rembourser en argent.

Cette commission devra également rechercher et indiquer au gouvernement les moyens d'établir une autonomie relative dans le pays, et d'apprécier la convenance qu'il y aurait à accorder à la nation une représentation dans le Parlement du Cap.

Avec ces concessions et une police suffisante, on espère surmonter la désaffection des Bassoutos et voir la loi et l'ordre rétablis dans le pays tout entier.

Enfin nous trouvons, dans le *Standard* du 18 avril, une dépêche transmise par l'agence Reuter et qui contient des détails encore plus précis et plus réjouissants :

« *Ville du Cap*, 28 *mars*. Le ministre des affaires indigènes, en déposant le livre bleu de son département devant la

Chambre des représentants, a décrit la situation telle qu'elle est en ce moment dans le pays des Bassoutos.

Il a constaté qu'on peut s'attendre à ce que l'impôt sur les huttes produise, vers le 30 avril, 5,000 liv. st. De cette somme, 1,645 liv., sauf 300, ont déjà été payées par des indigènes qui avaient pris part à l'insurrection. Près de 5,000 fusils ont été enregistrés. Tout le bétail constituant la contribution exigée par la sentence arbitrale de sir Hercules Robinson a été livré. En sus de cela, 8,891 têtes ont été rendues aux loyaux. Les Européens peuvent traverser le pays avec autant de sécurité que quelle partie que ce soit de la Colonie. Les magistrats sont traités avec le plus grand respect. Il n'y a pas à craindre de la part des ci-devant insurgés la moindre attaque contre lequel que ce soit des postes de la Colonie, à moins qu'il ne survienne quelque incident que le bon sens des colons suffira, on peut l'espérer, à prévenir.

Le premier ministre, l'honorable T. C. Scanlen, dit que le cabinet a résolu de recommander au gouverneur d'abroger la loi du désarmement et de charger une commission de faire une enquête sur les griefs des loyaux et sur les règlements à faire pour le territoire. Il a fait entendre aussi que le gouvernement est disposé à accorder aux Bassoutos une extension d'autorité locale et le droit d'être représentés au Parlement.

Les dépenses totales de la guerre, depuis le 8 mai 1881 jusqu'au 28 février 1882, se sont montées à 1,231,032 livres sterling, soit 30,775,700 francs.

Dès le 30 mars, ces nouvelles étaient l'objet, de la part du *Times*, d'un article que nous reproduisons littéralement, parce qu'il en est le meilleur commentaire :

« Les nouvelles du Sud de l'Afrique que nous publions ce matin sont d'un haut intérêt et diminueront beaucoup l'inquiétude de bien des gens qui suivaient avec attention la marche des événements dans cette région, inquiétude qui,

comme on se le rappelle, avait percé dans le discours de la Reine.

Le gouvernement du Cap a résolu de changer de politique à l'égard des Bassoutos et a par là, nous le croyons, écarté tout danger d'une nouvelle guerre avec eux. Le procureur général a, nous dit-on, proposé, dans le Parlement du Cap, d'abroger la loi du désarmement et de faire une compensation aux Bassoutos qui sont restés fidèles. Notre correspondant de Durban explique comme suit les raisons qui ont porté le gouvernement à prendre cette décision. Il paraît que M. Sauer, le secrétaire (ministre) des affaires indigènes, s'est fait une idée assez favorable de l'état du pays pour qu'elle lui permît de proposer l'annulation de l'acte du désarmement, tandis qu'il croit que l'alternative contraire aurait de très sérieuses conséquences. Il y a, paraît-il avoir dit, tout sujet de croire que les Bassoutos se conduiront avec loyauté ; il n'y a pas de danger à leur laisser leurs armes. Mais, d'un autre côté, il y en a à essayer de les désarmer ; ainsi, à moins que nous ne les laissions libres de garder leurs armes qu'ils ne céderont jamais sans une lutte, ou bien nous devrons entièrement abandonner le pays, ou bien il faudra lui déclarer de nouveau la guerre et le subjuguer par la force. Abandonner le pays, ce serait le livrer aux querelles de chefs rivaux entre eux et causer de sérieuses difficultés à un pays limitrophe, l'Etat-Libre de l'Orange, qui a exercé une certaine autorité sur le Lessouto avant que le Parlement n'eût décrété l'acte d'annexion en 1871. Le ministère du Cap pense que déclarer la guerre serait le moindre des deux maux, mais que ce serait cependant un très grand malheur ; cela l'a décidé à adopter la politique moyenne, qui était de faire cesser la cause originelle de tous les troubles du pays, en annulant l'acte du désarmement.

Le *Times* ajoute à cela : Ce qui prouve la sagesse de cette décision, c'est qu'on n'aurait jamais dû ordonner le désarmement, à moins que ce n'eût été dans un cas extrême, et

ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est qu'on l'ordonna alors que le gouvernement du Cap n'avait pas à sa disposition les forces nécessaires pour se faire obéir dans le cas où les indigènes résisteraient. Les Bassoutos ont besoin de leurs armes pour les cas de légitime défense; jamais un peuple brave, ayant des souvenirs de guerre dans son histoire, n'abandonnera ses armes pour plaire à un gouvernement qui n'a pas fait preuve d'une puissance irrésistible. Aussi la dernière guerre n'a-t-elle pas eu de résultat définitif et elle a beaucoup coûté. Les Bassoutos n'ont pas été réellement vaincus et plus d'une fois c'est un pur hasard qui les a empêchés de recommencer. Quoi qu'il en soit, voilà que le gouvernement se voit en mesure d'accorder aux Bassoutos insurgés ce qu'ils demandaient et il croit que par là la paix sera assurée. C'est de toute façon une heureuse nouvelle, non seulement parce qu'il était fort désirable que les colons eussent le temps de s'occuper de leurs propres affaires, après avoir été depuis quelques années impliqués dans tant le guerres et des bruits de guerres, mais aussi parce que de tous les indigènes du Sud de l'Afrique les Bassoutos sont ceux qui ont fait le plus de progrès et sont le plus capables d'en faire. Les quelques années qui se sont écoulées entre l'acte d'annexion et la malheureuse déclaration de guerre ont été des années de véritable progrès. Ils ont toujours eu une grande réputation de fidélité. M. Sauer dit que la perfidie est étrangère à leur nature. Ils ont des qualités sociales qui promettent beaucoup pour leur avenir. Ils ont des maisons, ils envoient leurs enfants à l'école. Ils achètent et vendent avec plaisir. Les Anglais qui vivent parmi eux les estiment beaucoup, et loin de voir en eux un élément de trouble, ils voient chez eux un beau champ d'entreprise commerciale.

LETTRE DE M. MABILLE AU COMITÉ

Cette lettre est antérieure aux nouvelles télégraphiques que nous venons de donner. On verra cependant que le revirement politique que ces dépêches constatent était préparé et attendu, quand M. Mabille est arrivé à Morija.

Morija, le 15 mars 1882.

Chers et honorés directeurs,

Grâce au Dieu qui tient les vents et les flots dans sa main et entoure ses enfants de sa sollicitude, nous sommes enfin arrivés à Morija, après un voyage de deux mois. Nous arrivions le 2 février à la ville du Cap, où nous passâmes une quinzaine de jours, tant pour conduire notre fille Aline et sa compagne de voyage, Mlle Anna Gonin, à l'école huguenote de Wellington, — où nous avons eu le plaisir de revoir M. Bisseux, un véritable vétéran de la mission de Paris, — que pour nous occuper quelque peu des intérêts des Bassoutos et de notre mission parmi eux. Le 18, nous touchions à Port-Elisabeth, le 22, nous débarquions à East-London; le 23, nous partions pour Queenstown, où nous dûmes passer huit jours à attendre une partie de nos effets. Le 1er mars, nous montions dans nos wagons pour arriver à Morija le 10, ayant essuyé dans la première et plus grande portion de ce dernier trajet des pluies diluviennes. Je laisse à notre ami Krüger le soin de vous raconter notre réception. Je n'en dirai que ceci : c'est qu'elle a été telle, au moins, que nous pouvions l'attendre, et qu'elle nous a montré à quel point nos gens nous aiment. Puisse notre retour être pour l'Eglise le commencement d'une ère nouvelle de vie et de progrès. Il n'a manqué à notre réception que la haie formée tant de fois — à chaque arrivée de missionnaires — par nos jeunes gens des écoles normale et biblique avec leurs dra-

peaux. Au lieu d'être cent vingt, ils n'étaient que onze. Quelle différence ! Mais quand bien même ils se confondaient pour cette fois avec les habitants de la station et des villages environnants, ils n'étaient pas moins présents comme un gage d'avenir.

A East-London, nous rencontrâmes nos amis Marzolff et Mademoiselle L. Marchal, venus pour une cure de bains de mer, dont les deux dames semblaient avoir un extrême besoin. Ils ont passé par de pénibles moments à Matatiélé pendant la guerre. A Queenstown, nous trouvions notre ami Ellenberger, venu à la rencontre de son fils aîné que nous lui amenions. A Aliwal, comme nous avions dételé, arrive à cheval notre ami Dieterlen, nous annonçant que sa femme et les amis Casalis ne sont pas très éloignés et que nous pourrons les rejoindre le soir; en effet, vers neuf heures, nous arrivions à leur campement, et vous pouvez penser quelle joie ce fut pour nous de revoir tous ces chers visages, parmi lesquels je ne dois pas oublier celui de la bonne Pénélope, dont bon nombre de nos amis d'Europe nous ont entendu parler avec amour et reconnaissance.

Et puis, dans toutes ces villes que je viens de nommer nous arrivaient du Lessouto et de la mère patrie des lettres nous apportant des flots de condoléances et de sympathie. Déjà au départ, jusqu'au moment où nous avons quitté Plymouth, nous avions reçu les lettres et les télégrammes les plus touchants à l'occasion de la mort de notre chère Hélène. Que de reconnaissance nous devons à tous ces chers amis de France, de Suisse, d'Alsace, qui nous ont portés par leurs intercessions, demandant au Seigneur pour nous ses consolations. Et il nous les a données, il vous a exaucés abondamment, chers parents et amis, qui avez fait de notre deuil le vôtre; et nous pouvons sans regrets, sans arrière-pensée, contempler notre enfant dans les bras de son Sauveur. Que ceux et celles surtout qui l'ont soignée dans ses derniers moments et l'ont accompagnée au champ du repos

reçoivent ici l'expression de notre vive affection et de notre reconnaissance.

Il n'y a que six jours encore que nous sommes arrivés, et je n'ai pu me mettre au courant de la situation que d'une manière encore bien incomplète, mais j'en ai vu et entendu assez pour comprendre qu'il y a beaucoup de ruines morales et matérielles à relever ici. Mes frères Casalis et Dyke ont fait dans ce sens ce que les circonstances politiques du pays leur ont permis de faire. Des seize écoles que nous avions avant la guerre, cinq sont de nouveau en train ; presque toutes les annexes ont repris l'existence qui leur est propre. Dans quelques jours, j'espère pouvoir convoquer une réunion générale de toute l'Eglise ; elle durera, cette réunion, deux ou trois jours, et c'est alors que nous saurons au juste quels sont ceux qui ont persévéré dans le chemin du salut et ceux qui en sont sortis, les uns par des chutes dont ils pourront se relever, les autres par un retour plus ou moins complet aux coutumes païennes. Les évangélistes et maîtres d'école sont eux-mêmes assez dispersés. Reviendront-ils tous au travail ? C'est encore une question non résolue, à peine posée. Il faudra aussi compter nos morts, et ils sont nombreux ; Esaïa, le premier Mossouto de Morija qui ait été baptisé, le premier Mossouto qui ait servi comme évangéliste, un chrétien un peu lent, mais solide, qui jusqu'à son dernier soupir a travaillé pour le Seigneur et a toujours vécu d'une manière conforme à l'Evangile ; — Thomas, aussi un ancien, le premier Mossouto dont le mariage ait été béni dans l'Eglise ; — Akila, qui, peu de jours avant sa mort, et sans être positivement malade, disait qu'il se sentait fatigué et espérait que le Seigneur lui ferait bientôt la grâce d'entrer dans son repos ; — la fidèle Anna, autrefois femme de la Bible, la vieille aveugle Maretha, Rachéla et plusieurs autres encore, dont on peut dire que ce sont des justes qui s'en sont allés, et qui avaient appartenu à la première génération des convertis de cette tribu ; la jeunesse fera-t-elle attention

et suivra-t-elle les traces de ces braves dont l'exemple est encore vivant devant leurs yeux ?

Je ne puis m'étendre aujourd'hui ; nous nous préparons à partir pour Maboukéla, afin d'en ramener nos chères petites Marie et Léonie, sans lesquelles la maison de Morija n'est pas complète. Mais que je dise deux mots de la politique du pays. A la ville du Cap, ayant eu des entrevues avec des membres du cabinet et avec le gouverneur lui-même, je m'étais bien vite aperçu qu'on ne demandait pas mieux que d'adopter à l'égard des Bassoutos une politique d'attente, surtout à cause de l'opposition maintenue encore par le chef Massoupa ; je ne pus naturellement que pousser dans cette direction, ayant le sentiment bien profond que c'était la seule politique qui pût réussir. En arrivant au Lessouto, je trouvai que le résident colonial ou plutôt l'agent du gouverneur, M. Orpen, depuis quelque temps déjà ne conseillait plus à ses supérieurs d'autre politique que celle-là. Elle vient d'être adoptée en quelque mesure. Le gouvernement colonial renonce à rendre obligatoires les clauses du traité et les retire. Il promet de ne pas confisquer le pays ou une partie du pays sans motif bien évident, et exprime l'espoir que les Bassoutos se hâteront de rentrer dans l'ordre. C'est un peu vague et douteux. Mais cela vaut mieux que ce qui existait ces jours passés. Le Parlement qui se rassemble après-demain ratifiera-t-il la politique du cabinet actuel, ou bien votera-t-il une nouvelle guerre, ou l'abandon de la tribu ? Tout dernièrement M. Sprigg a parlé bien haut pour la reprise de la lutte ; mais, chose curieuse, les journaux de son parti pour la plupart le désavouent, soutenant que la Colonie ne veut ni ne peut faire de nouveau la guerre aux Bassoutos. La politique de l'abandon est celle du parti boer, à la tête duquel s'est mis un membre de l'ex-cabinet de M. Sprigg, un M. Upington, renommé dans la Colonie et plus encore parmi les tribus indigènes pour avoir osé, en plein Parlement, dire que le noir était l'ennemi naturel du

blanc. (Il eût dû en toute vérité retourner sa phrase.) Mais le plan d'abandonner les Bassoutos à eux-mêmes, avec la perspective chérie de plusieurs que les Boers de l'Etat-Libre n'en feraient qu'une bouchée — pas si vite ! — ne plaît qu'à l'élément boer, encore très vivace et très important dans la Colonie. Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir à cet égard. Je crois que la Colonie perdrait trop à abandonner le Lessouto. Elle ne le peut. La meilleure politique, pour ressaisir petit à petit les rênes du gouvernement, c'est sans nul doute de profiter des bonnes dispositions des chefs et des sujets, là où elles se rencontrent, de les réaccoutumer aux lois normales des pays civilisés, de rejeter peu à peu les vendeurs d'eau-de-vie hors du pays, de lever là où cela peut se faire les impôts. Et je dois ajouter que les impôts se paient ces jours-ci sans trop de difficulté par la majorité des Bassoutos, Letsié et Lérotholi ayant donné l'exemple. Pour payer les indemnites de guerre, les chefs ont frappé leurs sujets de lourdes contributions dont ils se réservaient une partie ; ils ont, par cela même, perdu de leur popularité ; par-ci par-là on entend des gens gémir sur l'état actuel du pays et regretter le temps où les magistrats coloniaux gouvernaient le pays.

Ainsi il y a lieu d'espérer que tôt ou tard les esprits s'apaiseront, que la paix sera rétablie, et que le gouvernement du pays sera de nouveau un fait ; et nous, avec l'œuvre de Dieu que nous faisons, nous en profiterons les tout premiers. D'autant plus que par-ci par-là, au dire de plusieurs de mes collègues blancs et noirs, quelque chose dans l'air semble dire que les cœurs se tournent davantage vers les choses de Dieu. Nous allons bientôt (le 25 avril) avoir notre Conférence annuelle, et j'espère que nous allons décider la reprise de toutes les branches de notre œuvre que nous pouvons reprendre : écoles normales, écoles primaires, annexes, etc., etc. Je regrette énormément le départ de M. Jousse dans les circonstances actuelles, mais il y a nécessité. Si

seulement nous avions des renforts en vue, d'ici à quatre ou cinq mois ! Mais où trouver ceux dont nous avons besoin pour nous aider ? Même si notre école ou classe théologique se fonde, ce n'est que dans six ans au moins que nous pourrons en retirer quelque résultat. Je pose à nouveau cette question de notre petit nombre sur la conscience des étudiants en théologie et des jeunes pasteurs qui *devraient* entrer dans la mission chez les païens. Mon ami Coillard et moi avons en France et en Suisse adressé à cette partie de notre public religieux des appels sans nombre, et nous n'avons reçu pour ainsi dire aucune réponse affirmative. Qu'on nous aide, et cela promptement !

On parle aussi beaucoup au Lessouto de notre jubilé, et j'ai déjà fait espérer à l'Eglise de Morija et à mes frères missionnaires que nous aurions pour ce moment une députation venant de France. Cela nous est dû, si tant est que nous puissions en quelque chose parler ainsi.

Je voudrais clore cette lettre en disant : Courage ! courage ! Espérons pour le mieux en regardant à Jésus et en comptant sur lui !

Recevez, chers et honorés directeurs, mes salutations bien sincères et l'expression de ma profonde reconnaissance pour votre affection et votre sympathie chrétiennes.

A. Mabille.



ARRIVÉE DE M. MABILLE ET DE SES COMPAGNONS A MORIJA

Récit de M. Krüger.

Le 6 mars dernier, vers huit heures du matin, la caravane composée des deux wagons de M. Mabille et du wagon de M. Ellenberger arriva à Aliwal North. Malgré les routes transformées en bourbiers par les pluies abondantes qui avaient enfin succédé à une longue sécheresse, les trois wagons avaient franchi les 170 kilomètres qui séparent Queenstown d'Aliwal en moins de cinq jours.

Il faut savoir ce qu'est un wagon, ce que sont les chemins dans ces pays et dans quel état les met une série de journées pluvieuses pour apprécier la rapidité de ce voyage. Le fond d'un wagon a généralement une longueur de 14 pieds ($4^{m}25$) sur 4 pieds ($1^{m}20$) de large ; sur les caisses qui remplissent ce fond on établit les lits ; le tout est recouvert d'une bâche réputée imperméable. Il va sans dire qu'il n'y a point de ressorts. Un pareil véhicule pèse près de 1,000 kilogr. et transporte une charge moyenne de 2,500 kilogr. On y attelle deux à deux douze à seize bœufs qui marchent huit heures par jour et font environ 4 kilomètres à l'heure. Deux conducteurs dirigent l'attelage, à peu près comme le *mayoral* et le *sagal* des diligences andalouses : l'un, armé d'un fouet immense, marche à côté des bœufs timoniers ; l'autre tient et conduit la première paire par une lanière attachée au joug. Les routes n'ont pas enrichi les ingénieurs, ce sont de simples sentiers suivis de tout temps. Or, le sous-sol, étant formé presque partout de grès, n'offre pas une résistance suffisante ; aussi, lorsque les ornières deviennent trop profondes, on passe à côté, ce qui fait que ces chemins ont souvent une largeur de 20 à 25 mètres ; malgré cela, quand il pleut, les roues s'enfoncent par moments jusqu'aux moyeux. Les ponts sont inconnus; et, quoique la plupart des rivières

ne soient que des cours d'eau irréguliers et temporaires, elles sont toutes profondément encaissées, et leurs berges sont caractérisées par des affouillements qui élargissent d'année en année le lit du torrent. Il faut rouler avec un wagon au fond d'une de ces ravines pour avoir une idée de la force de résistance des voitures et pour comprendre le sens du mot cahot; mais on est toujours sûr de descendre; pour remonter le talus opposé, il faut quelquefois décharger le wagon, employer la bêche, et emprunter, s'il y a moyen, un ou deux attelages supplémentaires.

Vers dix heures, un cavalier mit pied à terre dans notre campement : c'était M. Dieterlen. Il avait quitté son wagon et celui de la famille Casalis à Rouxville le matin du même jour, afin d'aller à notre rencontre jusqu'à la frontière de la Colonie. A cinq heures, on prit congé de M. Ellenberger, qui allait remonter la rive gauche de l'Orange pour rentrer à Massitissi, tandis que nous traversâmes le fleuve sur un beau pont en fer reposant sur onze piliers et long d'environ 200 mètres; le tablier est à 20 mètres au-dessus du niveau des eaux. Avant la construction de ce pont, il y a deux ans et demi, nous aurions peut-être dû attendre plusieurs jours avant de pouvoir traverser le fleuve.

Entre huit et neuf heures du soir, M. le Dr Casalis arriva à cheval au-devant de nous; et, vers dix heures, nous campions en compagnie des familles Casalis et Dieterlen et de leurs wagons à 15 kilomètres environ en deçà de Rouxville, dans l'Etat-Libre. Je laisse à deviner la joie du revoir; je préfère vous conduire dans notre bivouac. Nous étions quatorze Européens (dont cinq enfants) et quinze indigènes; il y avait quatre wagons, soixante-dix-sept bœufs, grâce aux deux attelages de rechange envoyés par l'Eglise de Morija et par Letsié, et deux chevaux. Les bœufs dételés et les chevaux desseliés s'en vont paître librement dans la campagne; dans les wagons, on prépare les lits pour la nuit; deux tentes sont dressées pour ceux qui ne trouvent pas place

dans les voitures ; un beau feu, alimenté par le bois ramassé pendant la journée, et, à défaut de cela, par de la bouse séchée, pétille sous trois ou quatre chaudrons. On avait tué un mouton le matin ; avec du bouillon au riz, des pommes de terre, du café, cela fait un menu excellent. Enfin, il faut cesser de causer ; mais, avant de disparaître sous la tente, un dernier coup d'œil jeté sur le cortège d'étoiles de première et de deuxième grandeur qui semblent suivre la Voie lactée depuis le Scorpion, en passant par le Centaure et la Croix du Sud, jusqu'à Orion au zénith, fait comprendre l'amour du Tzigane pour sa vie libre et vagabonde.

Mais la vie en wagon n'est pas toujours aussi facile. Deux jours après, on avait pris sur le col de Bushmanskop une tasse de café préparée à grand'peine sous une pluie battante ; on s'était remis en route à six heures du soir pour regagner le temps perdu à cause de la pluie. Il faisait nuit noire, sauf à de rares et courts intervalles, quand la lune se montrait entre deux nuages pour disparaître aussitôt. Soudain le conducteur du premier wagon s'arrêta ; il s'était égaré. Le terrain sur lequel nous roulions était si bien détrempé, qu'il ressemblait plutôt à un marais qu'à un pâturage. Deux éclaireurs, munis d'une lanterne, retrouvèrent la route ; mais, en attendant, les wagons s'étaient embourbés ; les deux premiers parvinrent jusqu'à la route à force de cris sauvages poussés par les conducteurs et d'une grêle de coups pleuvant dru sur les pauvres bœufs. Le troisième wagon ne bougea pas ; on attacha devant ses douze bœufs l'attelage du premier wagon ; les coups de fouet, les cris et les hurlements poussés par tout le personnel masculin de la caravane, les aboiements désespérés du grand chien de M. Casalis, tout cela produisait dans l'obscurité un vrai sabbat : trois fois la chaîne, à laquelle sont rattachés les jougs, se brisa ; il fallut patauger ainsi pendant près d'une heure avant de sortir de ce mauvais pas. Nous étions à une altitude d'environ 1,300 mètres ; un vent glacial rasait le

haut plateau. Le lendemain matin, quand M. Mabille sonna le réveil entre cinq et six heures, la température était de + 0°, 25 centig. C'est le revers de la médaille.

Ce même jour, le 9 mars, nous passâmes le petit ruisseau qui forme la frontière actuelle du Lessouto. A midi, le thermomètre-fronde marquait + 16° ; fixe et exposé aux rayons du soleil, il monta jusqu'à + 54° centig., ce qui donne un échantillon du climat de ces contrées.

Vers deux heures de l'après-midi, M. H. Dyke vint à notre rencontre à cheval ; peu après, le chef d'un village voisin se joignit à notre convoi avec cinq ou six cavaliers. A Maféteng, la plupart des membres de l'Eglise vinrent en corps souhaiter la bienvenue à M. et Madame Mabille. Puis arrivèrent Setha, le chef de Morija, et Ntho, le conseiller de Letsié ; le lendemain matin, Lérotholi, avec son jeune fils et une vingtaine de cavaliers, nous saluèrent dans notre dernier campement, sur un col de la montagne de Boléka, vis-à-vis de celle de Mathébé.

Le paysage ne manque pas d'une certaine beauté nue et sauvage, caractérisée d'un côté par l'absence complète d'arbres et de broussailles, de l'autre par les formes particulières des montagnes de l'Afrique méridionale. Les sommets sont généralement des plates-formes, de là le nom de « tables » donné à ces montagnes ; ces tables sont presque toujours entourées de contreforts terminés en blocs perchés ou en piliers coiffés, prenant les formes les plus bizarres ; c'est ce que les Boers appellent des « Los-Kopjes » ou pitons détachés. Telle est la montagne de Mathébé que M. Arbousset a surnommée Kerkberg, parce que les immenses blocs de grès qui la couronnent ressemblent assez aux ruines de quelque cathédrale gigantesque. Boléka, par contre, est un plateau. Du col où nous bivouaquions, nous apercevions la vallée où plusieurs combats avaient été livrés durant la dernière guerre ; devant nous, au nord-est, s'étendait la route de Morija, ondulant comme un large ruban sur une

série de collines et de vallons. Au-dessus des plates-formes de Makhuarane, la montagne de Morija et de Masité, son pendant, les arêtes hardies du cône de Thaba-Telle se profilaient sur l'horizon. Aucun nuage ne tachait le ciel africain, dont le bleu, quelque brillant qu'il soit, est si intense qu'il repose l'œil presque autant que la verdure des pâturages.

A neuf heures, une trentaine de cavaliers, conduits par des fils de Molomo, vinrent desseller autour des wagons. Peu après, M. Adolphe Casalis arriva avec sa famille dans un tilbury, orné d'un drapeau tricolore. Enfin, vers dix heures, on aperçut sur la route de Morija une cavalcade à moitié cachée dans un nuage de poussière : c'étaient des hommes de Morija, au nombre d'environ soixante. Arrivés au pied de Boléka, ils formèrent une longue file, et montèrent la côte au petit galop de leurs chevaux, en serpentant et en chantant un cantique. C'est la coutume des Bassoutos.

Il est difficile de décrire l'animation qui régnait alors dans notre campement, et le sourd bourdonnement produit par l'échange de la salutation *lumèla, lumèla!* salut! proprement crois ! (à mon amitié) avec sa réponse invariable et traînante *eh! eh!* oui! oui! Comment peindre la variété des costumes? Quelques païens de la suite de Lérotholi ne portaient que le *kolo* ou couverture nationale, et des coiffures de plumes blanches encadrant leurs figures grimaçantes. Les gens de Morija avaient tous une chemise, un pantalon et un paletot quelconque, mais de couleur et de provenances si diverses qu'il serait difficile d'imaginer un tableau plus bigarré. A côté de la capote indigo à revers rouges fanés et aux boutons sur lesquels on lit « Garde nationale, » on voyait des vestons d'artilleurs wurtembergeois et des plastrons jaunes de lanciers anglais. On dirait que les magasins d'habillements de toutes les armées d'Europe déversent leur rebut sur l'Afrique du Sud ; à travers toute la Colonie on rencontre sur le dos des Hottentots, des Cafres et des Béchuanas, les uniformes passés de toute arme et de

toute nationalité. Il va sans dire, d'ailleurs, que quelques anciens et évangélistes de Morija ne se distinguaient en rien dans leur costume d'un Européen.

Entre midi et une heure, les wagons, précédés et entourés de cavaliers, se remirent en marche. Les bœufs, excités par tout le bruit, tiraient avec plus de vigueur, et les chevaux impatients caracolaient sur l'herbe des deux côtés de la route. C'est au village de Lékhoa, sur la croupe d'où l'on descend dans la vallée de Morija, que devait avoir lieu le *tumeliso* ou salutation principale. Environ cent cinquante enfants, garçons et filles, s'étaient placés sur trois rangs le long du chemin ; une cinquantaine de femmes et de jeunes filles étaient groupées derrière les enfants. Au centre, flottait un drapeau blanc portant en lettres rouges le nom de *Moria*, c'était l'école de la station ; neuf drapeaux semblables, mais plus petits et portant chacun le nom d'une annexe, s'échelonnaient sur les deux ailes. Au moment où M. et madame Mabille s'avancèrent, tous les enfants entonnèrent un hymne composé pour la circonstance par Nefthali, l'un des imprimeurs. Ah ! si quelque détracteur de l'œuvre missionnaire avait pu entendre ce chant à trois voix si bien exécuté ! si, tout en écoutant, il avait pu examiner les vêtements gais et propres de ces enfants, leurs mines recueillies, leurs grands yeux brillants de joie ! s'il avait voulu se retourner alors, et jeter un coup d'œil sur l'autre côté de la route : là, devant quelques huttes en forme de calotte, à peine hautes de $1^{m}50$ et recouvertes de chaume où s'étaient rassemblés les païens du village de Lékhoa; les hommes négligemment roulés dans leur couverture de laine ou dans une peau de bœuf, un étroit pagne autour des reins, un collier de perles autour du cou ; les femmes avec leurs courtes jupes-tabliers et leurs bracelets et anneaux de cuivre et de fer, garnissant tout l'avant-bras et souvent une grande partie de la jambe ; les enfants nus et sales ; tous pêle-mêle, debout, accroupis et couchés, spectateurs stu-

pides, exemple de ce qu'étaient les Bassoutos il y a cinquante ans !

Quand les enfants eurent fini la quatrième strophe de leur chant, M. Mabille les salua, ainsi que l'Eglise de Morija, d'une voix dont l'émotion gagna bientôt toute l'assemblée et faillit empêcher l'orateur de continuer. Les cœurs vibraient à l'unisson. Madame Mabille aussi adressa quelques mots aux enfants ; puis, un triple hourra dilata toutes les poitrines, et l'on se pressa autour des voyageurs pour serrer la main du *moruti* (missionnaire) revenu, du *molisa* (berger, pasteur) bien-aimé et couvrir de baisers celle de *'m'a rona*, « notre mère, » comme le cantique avait appelé Madame Mabille.

On était environ à cinq ou six kilomètres de Morija. Les wagons restèrent maintenant en arrière ; un temps de galop nous transporta dans un quart d'heure en vue de la station. Là, nouvelle halte ; les élèves de l'école enfantine, proprets et gentils, ayant chacun un roseau panaché à la main, chantèrent eux aussi, de leurs petites voix grêles, un cantique de bienvenue, tandis que de l'autre côté de la route quelques vieillards, surtout des femmes, s'étaient traînés jusque-là à la rencontre de leurs missionnaires.

Vingt minutes plus tard nous arrivions à Morija, après deux mois de voyage, fatigués, mais joyeux et confiants. L'Eternel règne ! c'est entre ses mains que reposent les destinées de la tribu des Bassoutos et l'œuvre de notre mission parmi ce peuple.



STATION D'HERMON

La première sainte Cène depuis la guerre. L'attente du retour de M. Mabille.

Hermon, le 20 février 1882.

...Nous sommes en plein dans nos préparatifs pour la Cène que nous aurons, D. V., dimanche prochain. Ce sera la première depuis près de deux ans, et j'espère beaucoup qu'elle exercera une bonne influence sur la vie religieuse du troupeau. Elle sera comme le drapeau que l'on agite pendant la bataille à un moment critique pour que l'armée reprenne courage, et resserre ses rangs, pour que les peureux se relèvent et que les fuyards reviennent à leur poste, auprès de leur commandant. Nous avons besoin de cela, nous qui, depuis deux ans, sommes comme jetés çà et là par un orage qui ne prend pas fin. A nos maux je ne vois qu'un remède : revenir à Jésus-Christ, mort et ressuscité pour notre salut, reprendre conscience de nos privilèges, nous jeter à corps perdu dans les bras de Dieu. C'est le moment ou jamais de ne compter que sur Dièu, mais de compter sur lui sans arrière-pensée, aveuglément ; de dire : Nous sommes à Lui, à la vie et à la mort, et nous ne tenons qu'à lui plaire et à lui obéir. Rien ne nous séparera de son amour.

Je pousse mes gens à accepter cette position sans faiblesse et je crois qu'ils sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont d'être chrétiens plus que jamais. Ils viennent me parler individuellement ; c'est, en général, une formule d'actions de grâces qu'ils disent pour entrer en matière (c'est traditionnel à Hermon), mais je tâche de les exhorter d'une manière plus directe ; j'ai le privilège de me trouver en tête à tête avec eux, et j'en profite pour pénétrer plus avant dans leurs cœurs.

J'ai eu une journée fatigante aujourd'hui : une quarantaine

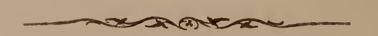
de personnes à recevoir : à écouter chacune, à donner à chacune ce que je lui crois nécessaire, sans me répéter, sans tomber dans la routine... Je jouis beaucoup de ces travaux qui répondent à un désir et à un grand besoin de mon cœur. C'est la cure d'âme, cet idéal après lequel je soupire...

Grâce à la Cène, je suis resté à Hermon tous ces jours-ci ; j'avais passé deux dimanches de suite dans des annexes, l'un chez Azariel, l'autre chez Ranko. La chaleur m'a beaucoup éprouvé dans ces dernières courses, car ce n'est que depuis deux ou trois jours que nous avons de la pluie. Vous ne pouvez guère vous figurer ce qu'est une visite dans une annexe à cette saison : galoper deux heures au grand soleil ; arriver dans le village où il n'y a pas encore d'église, ou bien où l'église a été démolie ou brûlée ; la petite hutte de roseau du catéchiste est le seul abri possible ; mais tout le monde s'y empile, on y étouffe, les mouches vous persécutent, et vous quittez la place. La congrégation s'aligne le long du mur de la chapelle pour profiter des cinquante centimètres d'ombre qu'on y trouve. Et vous, qui prêchez, vous faites le sacrifice de votre part d'ombre pour vous placer en face de l'auditoire avec un soleil ardent qui vous brûle les épaules. Entre les deux services, juste au milieu du jour, où se fourrer ? Il y a quelque temps, je suis resté plus de deux heures accroupi sur un vieux wagon, avec une demi-douzaine d'autres hommes ; c'était le seul endroit où je pusse m'abriter contre l'ardeur du soleil. Après cela, il faut remonter à cheval pour rentrer. C'est là la partie la moins fatigante de la journée, car, quand on aime aller à cheval et qu'on a un bidet un peu courageux, on oublie la chaleur et on reçoit dans la figure un peu d'air frais pour vous remonter. C'est égal, on est content de revoir sa vieille maison et de s'étendre dans une chambre que l'on a soigneusement fermée pour y conserver quelque fraîcheur.

Mais voici l'automne qui approche. Nous avons enfin de la pluie, l'atmosphère est rafraîchie, il y a un peu de rosée

le matin ; on respire. Nous comptons même atteler notre wagon lundi matin et partir pour rencontrer les Mabille entre Hermon et Aliwal, là où nous les trouverons. C'est un voyage de plaisir dans toute l'acception du mot, et je crois que le jour où nous reverrons nos voyageurs sera un des plus beaux de ma vie. Sans parler de l'immense affection qui nous unit aux Mabille, j'éprouve une confiance presque superstitieuse en M. Mabille ; je me figure que son retour servira beaucoup à arranger nos affaires politiques et à remettre la barque à flot. Je crois que les Bassoutos sont un peu de cet avis ; j'ai entendu souvent les païens les plus païens parler de M. Mabille avec autant de respect et de confiance que s'il s'agissait de leur grand chef lui-même.

H. DIETERLEN.



UN DEUIL A MABOULÉLA

Lettre de Madame Alice Keck.

Maboulela, 4 mars 1882.

Après souper, vendredi soir, nous étions tranquillement assis autour de la salle, chacun son ouvrage en main, lorsqu'un messager vint nous apprendre la mort affreuse de l'un de nos jeunes gens. Zacharia était un charmant garçon qui est resté de longues années ici avec ses parents ; il a passé par l'école de Morija, où son séjour assez prolongé lui a permis de faire des études sérieuses. Son naturel aimable, complaisant, lui a valu des prix qui ne sont décernés qu'aux sujets vraiment hors ligne ; en un mot, il était la fleur des élèves, et le préféré de tous, missionnaires et camarades. Son père, connaissant bien la loi de Maboulela qui interdit à tout habitant de la station d'aller travailler le dimanche chez les

Boers, vint un jour demander à M. Keck une exception ; je vous laisse à penser si celui-ci accepta... Mais le Mossouto, ne tenant aucun compte des observations, alla sur la ferme voisine.

A son retour, M. Keck lui dit : « Tu sais ce que tu dois faire, tu as désobéi à la loi, donc, pars ; un tel exemple donné par un membre de l'Eglise ne peut être laissé impuni, pars ! » Il en coûtait beaucoup à M. Keck de parler ainsi, car il avait pour Zacharia père et pour tous les siens une profonde affection. Le Mossouto pria, supplia et supplia encore, mais il fallut partir coûte que coûte. La punition ne devait durer qu'une année, mais il s'établit près de Ventersburg et ne revint plus. A chaque grande fête, il tient à se joindre à notre Eglise, et fait le voyage de là ici.

Il y a quelques semaines, il fut envoyé aux Diamants par un Boer pour y porter des grains ; il partit avec son fils, qui était tout heureux d'avoir l'occasion de gagner quelque argent ; le pauvre jeune homme était fiancé à la fille de l'évangéliste de Ladybrand, Yosefa (Joseph), et comme son mariage devait avoir lieu à une époque très rapprochée, il faisait ce dernier voyage pour grossir sa petite bourse.

En revenant, la voiture était chargée de planches que les deux hommes avaient l'intention de revendre dans l'Etat-Libre : un beau jour, je ne sais comment, père et fils tombèrent du wagon, et le jeune Zacharia se fit terriblement mal au cou ; le lendemain soir, il y a eu hier, vendredi, quinze jours, le père dit à son fils de rester dans le wagon, les douleurs l'empêchant de marcher. Le pauvre garçon se coucha sur les planches : tout à coup la voiture entra dans un fossé profond ; personne ne tenant la rêne des premiers bœufs, ceux-ci tirèrent mal, eurent peur, et firent tant et tant, que le wagon tomba de côté et le malheureux Zacharia fut enseveli sous les planches. — Que faire au milieu de l'obscurité de la nuit? Heureusement un wagon de transport vint à passer pendant que le père, fou de douleur,

ôtait planche après planche pour dégager son enfant. Quand on le trouva, il put encore dire : « Oh! mon père, tout est bien, je vois déjà la porte ouverte, je vais entrer bientôt. »

Le lendemain matin, ceux qui avaient aidé à sortir Zacharia le transportèrent à la ferme voisine, où il mourut le même jour !... Que faire? L'enterrer ? Le père ne voulut absolument pas, il tenait à le conduire à sa mère. Pendant trois longs jours, le malheureux père voyagea avec le corps de son fils; en chemin il acheta une caisse pour l'y mettre, car il sentait déjà mauvais... Dépeindre la douleur de la mère, des frères et sœurs est impossible; Zacharia était l'aîné et le préféré; son tempérament faible demandait plus de soins, et il était le chéri de tous, à cause aussi des qualités que j'ai énumérées plus haut.

Encore maintenant, nous ne pouvons croire qu'il n'est plus. Je le vois encore ici devant la maison; sa démarche distinguée, son joli costume me l'avaient fait remarquer; je disais à mon mari: «Regarde, quel joli garçon!» Ses dents blanches faisaient ressortir le noir de son teint, et sa moustache fine lui donnait un air peu commun aux Bassoutos. Mon beau-père fut chargé d'écrire à Yosefa pour lui annoncer la terrible nouvelle, car Ladybrand et Ventersburg sont à une grande distance, voilà la raison pour laquelle nous n'avions pas appris le malheur plus tôt. Bosof, le messager, est revenu dimanche de grand matin, disant que Yosefa ne savait comment annoncer la nouvelle à sa pauvre fille. Ce mariage était tant désiré, il devait se faire ici; les deux jeunes gens s'aimaient et avaient la meilleure garantie pour vivre heureux ensemble, c'est qu'ils étaient vraiment chrétiens. Cette mort a jeté son voile de tristesse sur nous tous ici à Mabouléla; nos gens en sont aussi bien navrés!

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

3345 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AVIS IMPORTANT

A partir de ce jour, toutes les communications intéressant la Société des Missions évangéliques de Paris ou la rédaction des journaux publiés par la Société et les demandes de renseignements, doivent être adressées à M. A. Boegner, directeur de la Maison des Missions évangéliques, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Les journaux envoyés en échange des journaux des Missions doivent être expédiés à la même adresse.

Les communications personnelles à M. Casalis, pasteur, directeur honoraire de la Maison des Missions, doivent lui être envoyées, 5, rue Vauquelin, Paris.

Les lettres contenant des valeurs et tous les envois de fonds doivent être adressés, comme par le passé, à M. J. Schultz, agent comptable, trésorier délégué de la Société, 25, rue de Londres, à Paris.

Enfin, les objets en nature continueront à être reçus à la Maison des Missions, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

L'assemblée générale de notre Société s'est tenue à la chapelle Taitbout, le jeudi 27 avril, à huit heures du soir. Le public, nombreux et sympathique, a remarqué avec plaisir que M. Coillard, qui avait pu retarder de quelques jours son départ, prenait sa place sur l'estrade, à côté du président.

Après une prière de M. le pasteur *Bridel*, M. le baron *de Bussierre*, président du Comité, a ouvert la séance en annonçant tout d'abord au public l'heureux changement qui s'est produit dans la politique coloniale, et dont nos lecteurs ont été informés par notre dernier numéro. Puis il a passé en revue les nombreux deuils qui ont fait, dans les rangs de nos amis, tant de vides douloureux: M. Fisch, le major Malan, M. et Madame Golaz, Madame Grand-Pierre, M. Boegner père, Mademoiselle Betsy Cellerier. En terminant, le président s'est fait l'organe de tous en exprimant à M. Casalis, qui n'avait pu malheureusement se rendre à la séance, les regrets et les vœux qui le suivent dans sa retraite.

M. *Boegner*, le nouveau directeur de la Maison des Missions, a donné lecture du rapport sur les travaux et les événements de l'année. Nous renvoyons nos lecteurs à ce travail que nous ne pouvons résumer ici. Bornons-nous à détacher de la partie consacrée à la mission de *Taïti* un passage relatif à un fait qui ne leur est pas encore connu. Le rapport mentionne l'importance de Taïti comme centre missionnaire protestant au milieu des archipels qui l'entourent. « C'est ainsi, poursuit-il, que, tout récemment, on réclamait le concours de nos frères pour les îles Marquises. Cet archipel, ancienne possession de la France, a toujours résisté à la propagande romaine qui s'y est introduite de force, en même temps qu'à Taïti, au mépris des droits demi-séculaires de la mission protestante. Les indigènes avaient-

ils gardé le souvenir de leurs anciens missionnaires et l'espoir de leur retour? Toujours est-il que là où le catholicisme, tout appuyé qu'il était par le pouvoir, tout riche qu'il est en hommes et en ressources, a échoué, de simples évangélistes indigènes, envoyés à la demande d'un chef par les Eglises protestantes des îles Sandwich, ont réussi; si bien que les autorités coloniales et maritimes, reconnaissant leurs services, mais désirant y associer une influence française, ont prié M. Viénot d'y envoyer un maître de français qui, fort heureusement, a pu être trouvé. Ailleurs encore notre drapeau flotte sur des îles protestantes où l'envoi de pasteurs français deviendra tôt ou tard une nécessité. »

En ce qui touche le *Sénégal*, le rapporteur constate que, si nous nous sommes un peu remis de la stupeur où nous a jetés la catastrophe de l'été dernier, nous ne sommes pas encore sortis de la période de recueillement et d'attente qui doit suivre un coup si terrible. Au *Lessouto*, la politique, cette fois encore, absorbe la plus grande partie du compte rendu, comme elle a absorbé la majeure partie des préoccupations de cette année. Mais nous espérons être arrivés à la fin de cette période où les troubles extérieurs empêchent l'œuvre de Dieu de se poursuivre dans les âmes, et si le rapport général de la Conférence a encore été passablement noir, une note plus joyeuse, celle de l'espérance, perce cependant dans les dernières lettres reçues, et notamment dans les messages que M. et Madame Mabille, à peine arrivés sur le champ de travail, nous ont fait parvenir. L'état du personnel missionnaire doit préoccuper vivement les amis de l'œuvre : pour deux recrues nouvelles, MM. Keck et Krüger, nous aurons à enregistrer dans un avenir prochain deux départs : celui de M. et Madame Jousse, qui viennent prendre en Europe un repos bien mérité, et celui de M. Dormoy. En outre, plusieurs admissions à la retraite sont imminentes. Le projet de mission pour le *Zambèze* a encore été mûri pendant l'année ; il entre maintenant dans la voie

de l'exécution. Plus de 70,000 francs ont été trouvés cette année pour cette œuvre spéciale. La situation intérieure est encourageante. L'exercice a été marqué par la naissance de trois Comités auxiliaires, en outre de celui de Montauban, déjà constitué lors de l'assemblée générale de 1881. C'est là un signe encourageant, et peut-être le symptôme d'un réveil de la vie missionnaire dans les Eglises.

Pour gagner du temps, on n'a donné lecture, cette année, au lieu du rapport financier complet, que d'un aperçu de la situation pécuniaire de la Société. Ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'on attendait ces chiffres. Une circulaire, lancée à un moment où les rentrées principales tardaient à se faire, avait beaucoup effrayé le public, en faisant prévoir un déficit considérable pour la clôture des comptes. Ces craintes heureusement ne se sont trouvées justifiées que dans une faible mesure. Le nouveau déficit n'est que de. 5,070 40
ce qui, joint au découvert des années précédentes, qui était de. 38,211 80

donne un déficit total de 42,282 20

Chiffre encore beaucoup trop considérable et qui doit servir d'aiguillon au zèle de notre Société, aussi bien pour pousser tous les amis à de nouveaux efforts que pour engager le Comité lui-même à l'économie la plus stricte. L'amélioration relative qui s'est produite provient soit d'une réduction sur certains chapitres de dépenses, soit d'une augmentation dans les recettes. Celles-ci ont été, pour l'œuvre générale (en laissant de côté le fonds du Zambèze), de. 254,209 75
tandis que les dépenses se sont élevées à . . 259,280 15

Une circonstance très réjouissante, c'est que les dons et souscriptions ont beaucoup augmenté. En retranchant de part et d'autre les legs qui, pour le dernier exercice, n'ont été que de 9,900 francs, tandis qu'ils avaient atteint 29,000

francs l'année précédente, on arrive à un accroissement de dons de 30,875 fr. 85 c., chiffre d'autant plus encourageant qu'il n'a pas empêché les souscriptions pour le Zambèze d'atteindre, au cours de l'année, la somme de 71,943 fr. 40. En déduisant de ce chiffre les frais occasionnés par les préparatifs de l'expédition, par l'entretien des catéchistes de Séléka, les voyages et le traitement de M. Coillard, et en y ajoutant le produit de souscriptions de l'exercice précédent, on arrive pour l'œuvre du Zambèze à une encaisse de 100,822 fr. 15. En additionnant toutes les sommes reçues soit pour le Zambèze, soit pour l'œuvre générale, au cours de l'exercice, on arrive à un total général de recettes de 326,153 fr. 35.

Après le chant et la collecte, M. *Couve*, de Bordeaux, a pris la parole. Le Comité avait invité les Comités auxiliaires de fondation récente à se faire représenter à l'assemblée par des délégués. Seule, la branche du Sud-Ouest avait pu répondre à cet appel en nous envoyant M. Couve. Espérons qu'une autre année, cette catégorie d'orateurs sera plus nombreuse : la présence de nos frères des départements est on ne peut plus encourageante pour nous, et nous avons beaucoup à gagner à entendre leurs communications. Nos lecteurs trouveront dans notre prochain numéro la plus grande partie du discours de M. Couve, en attendant qu'ils le lisent tout entier au rapport.

M. *Coillard* dit qu'il ne veut pas faire de discours, mais laisser parler son cœur. Et comme son cœur est tout plein de l'Afrique, c'est l'Afrique qu'en partant il éprouve le besoin de recommander à la sollicitude et à l'affection des chrétiens, comme, lors de son premier départ, il demandait leurs prières pour sa mère. Donnant ensuite un bref aperçu et de la misère profonde de ce noir continent, et des efforts que missionnaires et explorateurs font depuis quelques années pour son relèvement, il se félicite et félicite les Eglises de France du rang modeste mais utile qu'elles tiennent dans

ce grand assaut. Par la mission du Lessouto, nous étions à l'avant-garde ; la mission du Zambèze nous rendra ce poste que le progrès des autres missions était en train de nous faire perdre.

Faisant ensuite un retour sur les pertes de l'année et particulièrement sur le départ du major Malan, l'orateur fait entendre un énergique appel aux bonnes volontés. Ce n'est pas que l'œuvre du Zambèze soit en péril, ajoute-t-il. Cette œuvre se fera. Et M. Coillard indique les raisons qui, depuis son retour en Europe, lui ont donné l'assurance invincible que la mission du Zambèze est voulue de Dieu, et qui lui permettent aujourd'hui de dire joyeusement et avec une pleine confiance : « Me voici pour cette œuvre ; et puisqu'à toute entreprise il faut un homme qui en fasse son affaire, oui, je serai l'homme du Zambèze, avec les compagnons que Dieu m'a donnés et me donnera ; et si je passe, si Christol passe, soyez assurés que l'œuvre se fera. » C'est sur cette note joyeuse que M. Coillard termine. Il a constaté avec une immense satisfaction, entendant le rapport financier, que l'œuvre du Zambèze n'a pas nui aux recettes ordinaires de la Société, puisque le chiffre des dons pour l'œuvre générale a augmenté. Le déficit subsiste, il est vrai. Mais M. Coillard compte sur le zèle des Eglises pour en avoir raison. Elles ont donné, elles donneront encore plus de leur argent, qu'elles apprennent aussi, ce qu'elles ne savent pas assez, à donner des hommes ; que les parents donnent leurs enfants, que les jeunes gens se donnent eux-mêmes ; c'est le Roi lui-même qui les réclame pour son service.

L'heure est avancée quand M. Coillard se rassied. Néanmoins il faut qu'une voix donne issue aux sentiments qui remplissent tous les cœurs en disant à ceux qui vont partir : « Nous vous bénissons au nom du Seigneur. » M. le pasteur *O. Vallette* a fait entendre cette parole et chacun lui a su gré de la chaleur et de l'à-propos avec lesquels il l'a prononcée. « Nous sommes avec vous, a-t-il dit à MM. Coil-

lard et Christol. Nous nous rendons solidaires de vous; solidaires de vos peines, solidaires de vos insuccès peut-être, mais aussi solidaires de vos gloires et de vos triomphes. »

Outre ce témoignage personnel d'affection donné aux missionnaires qui vont partir, M. Vallette en rend un plus général à la mission; elle élargit le cœur, dit-il, et l'intérêt pour les noirs fait aimer davantage ceux qui nous entourent, même les plus proches.

Une prière de M. le pasteur *Fargues*, de Nantes, a terminé la soirée.



LES MISSIONS AUX CONFÉRENCES PASTORALES DE 1882

Un des grands leviers pour le développement de l'activité missionnaire de l'Eglise, c'est le zèle des pasteurs eux-mêmes pour l'œuvre des Missions. Par contre, rien ne paralyse plus les progrès de cette œuvre que l'indifférence des pasteurs. Tel pasteur, telle Eglise; cette parole est vraie aussi en ce qui touche l'esprit apostolique et le travail pour la conversion des païens. Pour arriver à donner à l'Eglise la conscience de son devoir missionnaire, c'est donc avant tout aux pasteurs qu'il importe de rappeler ce devoir, lorsqu'ils ne s'en souviennent pas ou s'en acquittent sans entrain et sans persévérance. De là l'intérêt qui s'attache à la discussion qui a occupé la première séance des conférences pastorales générales, le 26 avril, à Paris. C'est la première fois, à notre connaissance, que la question des missions a été traitée dans une assemblée de pasteurs en France. Sans nous exagérer la portée de ce fait, ni du vote qui a terminé la discussion, nous espérons qu'il restera quelque chose des paroles dites et des impressions ressenties. Le rapport de M. Boegner

qui a servi de point de départ à la discussion sera sans doute imprimé et pourra ainsi atteindre une partie au moins de ceux à l'adresse desquels il a été fait. Nous résumons la séance d'après le compte rendu de la *Semaine religieuse* de Genève :

« Le rapport de M. A. Boegner sur *la tâche missionnaire de l'Eglise* a été une apologie de l'œuvre des missions, non pas tant au point de vue de son utilité pour les païens — qui donc oserait la nier ? — qu'au point de vue des services qu'elle rend aux Eglises chrétiennes. M. Boegner a montré que les Eglises qui négligent d'obéir à l'ordre de Jésus : « Allez et instruisez toutes les nations », compromettent plus encore leur propre salut que celui des païens. Les missions n'appauvrissent pas, elles enrichissent. Une dépense intelligente profite à celui qui la fait. Donner enrichit ; c'est un paradoxe dont l'expérience confirme la vérité. Toutes les fois que les Eglises arrêtent leur mouvement d'extension, elles ne réussissent même pas à garder leurs positions, elles reculent. Par cette œuvre, l'Eglise sent d'instinct qu'elle revient à ses origines. Les missions exercent un attrait puissant sur la jeunesse. Elles apprennent à donner. Elles préparent l'Eglise de l'avenir. Elles ont une influence féconde sur la pensée de l'Eglise, sur la théologie. On ne comprend bien l'histoire de la primitive Eglise qu'à la lumière des expériences faites dans nos stations missionnaires. Enfin, l'apologétique vit en bonne partie des arguments que lui fournissent les missions.

M. Boegner a conclu en montrant la nécessité de réveiller l'esprit missionnaire et en indiquant des moyens pratiques pour le faire : entre autres il a suggéré l'idée de consacrer une prédication par an, dans chaque paroisse, à l'œuvre missionnaire. La Conférence a adopté cette proposition, après une discussion à laquelle ont pris part MM. Appia, Coillard, Th. Monod, Hollard, F. Puaux et Cook. M. Weber a proposé d'adresser un appel aux Facultés de théologie

pour qu'elles instituent un enseignement portant sur l'histoire et la théorie des missions. »

Voici la résolution adoptée à l'unanimité par la Conférence :

« La Conférence pastorale générale, réunie à Paris le 26 avril 1882, ayant entendu le rapport de M. A. Boegner sur *la tâche missionnaire de l'Eglise,* recommande à tous les pasteurs de stimuler à nouveau dans leurs troupeaux le zèle pour l'œuvre missionnaire que Dieu a confiée aux Eglises de langue française.

« Comme moyens de réveiller l'esprit missionnaire, elle leur propose les mesures suivantes :

« 1° Instituer des réunions régulières de missions et de prière pour les missions ;

« 2° Consacrer une prédication spéciale par an à l'œuvre missionnaire, si possible, un jour de fête, par exemple le jour de l'Ascension ;

« 3° Instituer des fêtes populaires de missions ;

« 4° Intéresser les écoles du dimanche aux missions ;

« 5° Faire une place à l'œuvre des missions dans l'enseignement théologique. »



DÉPART DE MM. ET DE MESDAMES COILLARD ET CHRISTOL

C'est le 12 de ce mois que M. et Madame Coillard, M. et Madame Christol et leur enfant, accompagnés de Mesdemoiselles Henriette Cochet et Emma Ellenberger, se sont embarqués à Dartmouth, à bord du *Grantully Castle.* M. et Madame Coillard avaient quitté Paris dès le 28 avril. La famille Christol les a rejoints à Londres un peu plus tard. Les dernières journées que nos amis ont passées en Angleterre ont été très remplies, soit par divers achats et préparatifs, soit par des réunions que M. Coillard a pu tenir en

divers endroits. Elles ont été assez fructueuses pour que Madame Coillard ait pu exprimer l'espoir que les souscriptions reçues à Londres couvrent tous les frais du passage de nos amis en Angleterre, achats et préparatifs compris. Au moment de s'embarquer, M. Coillard recevait encore un don de 2,500 francs. Nous laisserons maintenant nos voyageurs nous dire eux-mêmes leurs impressions de départ.

M. Christol nous écrit, le 12 au matin :

Je ne veux pas partir sans vous envoyer encore quelques mots. Nous sommes arrivés tous en bonne santé à Londres, où nous avons été encore très occupés. Hier soir, nous sommes montés à bord, et nous avons soupé et dormi mieux que sans doute nous ne ferons ce soir, car ce n'est qu'à midi que nous partons. Notre bébé boit et dort dans sa cabine comme chez lui ; ma chère femme est un peu fatiguée, ce qui est bien compréhensible. Mais notre Père nous soutient et nous nous sentons dans sa main. Saluez de notre part M. et Madame Casalis et toute leur maison. Nous serrons encore une fois la main à tous nos frères qui sont dans votre maison. Que Dieu nous aide à glorifier son nom dans la magnifique tâche où il veut bien nous appeler.

Nous vous saluons bien affectueusement.

Votre ami et frère dans le Seigneur,

Fréd. CHRISTOL.

Voici maintenant le message de M. Coillard aux amis des Missions :

Darmouth, 12 mai 1882.

Le « Grantully Castle » va bientôt lever l'ancre, et dans peu d'heures les dernières côtes de l'Europe auront définitivement disparu. C'est le moment pour nous de nous cramponner aux promesses de notre Dieu, et quand tout nous quitte, que nous quittons tout, de serrer la main puissante

qu'il nous tend, et de fixer nos regards sur *Lui*. Des membres de notre famille ont voulu nous accompagner jusqu'ici. C'est naturel. Mais je ne connais rien de plus douloureux que ces derniers adieux. Ils renouvellent tous les autres. Mais ils nous placent aussi sur le seuil de l'éternité. Et il fait bon de se trouver là au commencement d'une nouvelle étape de la vie.

Nous avons ces derniers temps reçu de nombreux messages d'affection, bien des vœux de toutes parts. Il nous a absolument été impossible de répondre à tous. Notre temps à Londres a vraiment été trop court pour ce que nous avions à faire. C'était un ouragan, et pourtant nous avons pu, même au milieu de la plus grande agitation, entendre intérieurement la voix bien connue: « Tais-toi, sois tranquille. La paix soit avec toi. »

Malgré nos nombreuses occupations, il a fallu encore trouver du temps pour des « meetings. » Mais que de bénédictions nous avons recueillies dans ces meetings! Chacun a eu les siennes! La réunion de prières d'Aldersgate street a été un écho de la rue Roquépine. Je ne parle pas des autres. Celle de Mildmay a été pour nous un Elim.

Un grand nombre d'amis s'y trouvaient rassemblés non pour entendre des discours, mais pour prier. Ç'a été une de ces réunions qu'on n'oublie jamais. Oh! que l'œuvre de Dieu doit vous être chère à vous, bien-aimés, et à nos amis de Londres, pour que vous nous portiez et nous entouriez comme d'un rempart par vos prières!

J'ai dit dans ma dernière lettre que j'ai rempli tous mes engagements en France. Je me suis mal exprimé. J'ai encore en main une liasse d'invitations, auxquelles j'avais espéré répondre. Je regrette extrêmement de ne l'avoir pas pu. Nos amis des Charentes, de la Vendée, de Bretagne et d'ailleurs m'attendaient, et ils restent désappointés. Mais la cause du Seigneur n'en souffrira pas. Ils comprendront, vous comprendrez, chers amis, les circonstances dans lesquelles nous

nous trouvons. Nous ne pouvions pas prolonger davantage notre séjour en Europe.

Je me console par la pensée qu'un frère au cœur ardent et à la parole sympathique revient en Europe et vous dédommagera amplement. Vous ne perdrez rien.

Nos amis Christol vont bien, et aussi nos jeunes filles, Mesdemoiselles Cochet et Ellenberger.

Nous avons pris notre premier repas à bord. Tout le monde était silencieux, chacun étudiant son voisin du coin de l'œil, car on n'a pas encore été « introduit », et vous savez l'amabilité de l'étiquette anglaise sur ce point.

Nous n'avions pas été dix minutes à bord que des transports de joie nous disaient que nous n'y sommes pas des inconnus. Nous nous y rencontrons comme passagers avec une amie d'Ecosse, Mademoiselle Lorimer, sans compter des jeunes filles des établissements de D. Barnardo qui vont en Afrique et qu'on nous a recommandées. C'est un secours que Dieu nous a préparé pour le bébé de l'expédition. Nous l'espérons du moins.

Et maintenant à Dieu, bien chers et précieux amis,

Votre affectionné en Lui,

F. Coillard.

Dernière heure. Une lettre de M. Coillard vient de nous apprendre que la traversée jusqu'à Madère s'est faite dans les meilleures conditions possibles. Nos voyageurs n'ont été incommodés que pendant un seul jour par le mal de mer. Ils se sentaient tous pleins d'entrain et d'espoir.



PAROLES ADRESSÉES PAR M. APPIA A M. COILLARD ET A SES COMPAGNONS DE VOYAGE, LORS DE LEURS ADIEUX, LE 18 AVRIL 1882, A L'ORATOIRE

Dans notre compte rendu de la séance d'adieux de nos missionnaires du Zambèze, nous regrettions de ne pouvoir donner à nos lecteurs la réponse de M. Appia à M. Coillard. Nous sommes heureux de pouvoir la publier aujourd'hui. Elle vient à son heure, au moment où nos voyageurs sont en route pour l'Afrique. Elle les rejoindra au Lessouto et leur dira une fois de plus notre affection pour eux et leur œuvre. La voici :

Bien-aimés en Jésus-Christ,

L'Eglise vit d'amour et de sacrifice; c'est l'amour sacrifié qu'ont présenté à nos méditations les fêtes de la Passion; c'est l'amour triomphant de la mort qui a fait vivre l'Eglise aux temps des anciens martyrs et de ceux du siècle dernier; et peut-être avons-nous le droit d'affirmer qu'après avoir vécu jadis du sacrifice de ses martyrs, l'Eglise vit aujourd'hui en bonne partie des sacrifices de ses missionnaires. Ne fût-ce qu'à ce titre, vous avez droit à notre affection. Ce sont en effet des paroles de tendresse, de force et de foi que nous voudrions vous apporter à cette heure, quelque disproportion qu'il y ait entre la parole humaine et les actes que Dieu vous inspire et semble demander de vous. N'est-ce pas le sentiment de cette disproportion qui poussa naguère le regretté secrétaire de la Société de Londres, le Dr Mullens, à remplacer les paroles par les actes et à aller lui-même en Afrique, afin d'y diriger les premiers pas des missionnaires du lac Tanganyka et, de fait, pour y mourir à Chakombé le 10 juillet 1879?

Quelle force vous apporterait donc la parole humaine, à moins de l'emprunter à celui qui s'appelle le Dieu Fort, qui

a été, cher frère Coillard, votre force pendant le quart de siècle qu'a duré votre vie missionnaire, et qui sera votre gardien et votre ombre dans la nouvelle carrière qui s'ouvre devant vous, en sorte que « le soleil ne frappera pas sur vous pendant le jour, ni la lune pendant la nuit ? » « Il a parlé une fois et nous l'avons entendu deux fois : la force appartient à Dieu. »

Sans doute il y a aussi des encouragements humains qu'il faut savoir apprécier. Lorsque naguère le président des Cortès vous embrassait au nom du Portugal entier ; lorsque le roi des Belges envoyait un bouquet à votre compagne, lorsque l'explorateur du Bihé, le major de Serpa Pinto, vous signalait à tout le monde civilisé comme celui qui lui a sauvé la vie ; lorsqu'à Paris, le vieil amiral qui présidait la Société de Géographie félicitait votre femme d'avoir donné des soins si intelligents et si courageux à un homme de bien ; lorsqu'à Anvers, à Bruxelles, à Milan, à Montpellier, les hommes de la science écoutaient et acclamaient votre parole, il semblait que le succès dût vous communiquer des forces nouvelles ; mais les stimulants de l'ambition ne trempent les ressorts de l'âme que pour peu de temps, et non seulement les fleurs de la gloire humaine se fanent vite, mais leur parfum endort et tue. Heureusement, pour dissiper et chasser les vapeurs enivrantes de la gloire, nous avons l'air des cimes, le vent qui souffle au pied de la croix, et, au besoin, celui du désert. Ainsi purifié, le succès reste un légitime encouragement.

Je pourrais rappeler cette collecte pour le Zambèze dont le résultat a dépassé notre attente ; et ces tournées en France, en Suisse, en Angleterre, en Belgique, en Italie, qui ont provoqué partout un intérêt missionnaire nouveau. Mais je préfère vous dire simplement que votre œuvre parmi nous a été elle-même une mission. D'Italie, un pasteur m'écrivait : « J'ai « senti ma vocation pastorale se raviver à sa parole » ; un autre s'est offert à vous suppléer au Lessouto ; un élève missionnaire vient de se présenter après votre passage dans le

Midi et Dieu a donné à votre parole de trouver le chemin des cœurs hollandais, comme elle avait remué ceux des Italiens et des Anglais.

Ce qui doit vous encourager encore, c'est le fait que votre présence en Europe, avec celle de notre excellent frère Mabille, nous donne le légitime espoir que, une des premières fois peut-être, depuis que l'œuvre missionnaire se heurte aux progrès et aux intérêts si souvent homicides de ce que l'on appelle faussement la civilisation, le droit et la justice se sont fait écouter en haut lieu. Grâce à notre Comité, grâce à nos missionnaires, grâce à vous, peut-être, une Reine accessible à tous les sentiments véritablement humains a su que les Bassoutos l'invoquaient comme leur mère, et le gouvernement de l'Angleterre est entré dans les voies de l'humanité, de la liberté et du respect des droits du noir, en révoquant sa mesure injuste du désarmement. Cela ne nous semblait nullement probable lorsque le Comité, il y a moins d'un mois, demandait à son président, à l'un de ses censeurs et à l'un de ses secrétaires, d'aller plaider en Angleterre la cause de ce petit peuple que nous nous étions habitués à regarder, à tort ou à raison, comme un don de Dieu fait à l'Eglise de France. Ce qui semblait impossible est arrivé, ce qui était improbable s'est fait, Dieu a exaucé ses enfants et nous a montré une fois de plus qu'à Lui appartiennent la force et la miséricorde.

Nous aimons nos missionnaires et vous en particulier, cher frère Coillard, parce que vous nous avez enrichis. Nous aimons mieux le noir, parce que votre amour pour lui nous le rend plus cher. Et comment n'aimerions-nous pas votre ami, ce noble roi Khama de Shoshong, à qui nos dames envoient un service de communion ; ce roi nègre qui a chassé presque tous les marchands étrangers de ses Etats, parce que, contrairement à ses ordres, ils enseignaient l'ivrognerie à son peuple? Vous nous feriez à la longue ressentir quelque chose de cette nostalgie d'Afrique qui vous travaille et

dont un jeune voyageur, M. Soyaux, revenu du Loango, écrivait : « Dans la société des hommes les plus cultivés, « dans le cercle des femmes les plus délicates, au milieu « des concerts et des bals, dans les salons étincelants, reparaissent sans cesse devant mes yeux le noir et son pays, le « sauvage et son originalité; toujours j'entends la mélodie « monotone de ses instruments primitifs, je revois le nègre « dansant gaiement sa ronde;.... je traverse l'Equateur, je « retourne vers ma case infestée de rats, primitive, à peine « meublée, environnée du désert, et il me semble qu'une « main invisible m'attire et m'entraîne encore une fois vers « l'Afrique. »

Cette nostalgie de l'explorateur, le missionnaire l'éprouve aussi, mais différemment. Il aime les âmes dans lesquelles il a semé la vie éternelle. Il les aime, parce qu'il sent que l'amour seul est créateur; il les aime, et son amour ne lui permet pas de rester assis près des potées de chair d'Egypte, il le pousse à avancer toujours, à suivre la colonne de feu dans le désert, à croire toujours mieux à la présence du Dieu Invisible, Infini, Tout-Puissant et Tendre pour les siens, et à se sacrifier pour lui.

La mission française a un passé plein de bénédictions ; ici même, Robert Moffat, le beau-père de Livingstone, nous disait que la première génération de nos missionnaires était composée d'hommes d'élite. Pouvons-nous vivre toujours sur le passé? Faut-il, parce que tout le nord du Lessouto est maintenant entouré d'une ceinture d'autres missions, que nous renoncions à marcher à l'avant-garde et à porter l'Evangile à des peuples encore vierges? L'intérêt soulevé parmi nous par la mission du Zambèze est la réponse faible mais sincère des Eglises à cette question.

Chers frères et sœurs, des luttes vous attendent ; ce n'est pas nous qui vous l'apprendrons. Mais il y a un attrait dans la lutte, et il y a une force immense à savoir qu'on travaille pour l'éternité. Il y en a une aussi à savoir que l'on n'est pas

seul. Je puis vous le déclarer au nom de cette immense assemblée: vous avez des alliés de ce côté-ci comme de l'autre côté du voile. Sur le seuil de l'éternité, une jeune chrétienne vous jetait sa bourse remplie du fruit de ses épargnes; sur le même seuil, le major Malan ne vous demandait-il pas de pouvoir vous accompagner au Zambèze? Et Bushmen, votre compagnon, ne louait-il pas Dieu en s'en allant? Et Eléazare, ne vous disait-il pas que le ciel est aussi près de nous au Zambèze qu'à Léribé? — Tous ceux-là sont des alliés.

Et vous en avez aussi, des alliés, de ce côté du voile. Je puis le dire sans que personne ici me démente: au moment où vous partez, nous vous gardons dans nos cœurs, et vous nous êtes très chers; nous vous aimons; vous laissez un vide à bien des foyers, et je puis vous le promettre: au culte domestique et au culte public, dans bien des endroits, vous garderez une place, et pendant que vous avancerez dans vos pérégrinations lointaines, nous vous suivrons, nous et nos enfants, par les prières et par l'amour.

Quant à la parole de foi que nous voulons vous remettre à notre départ, c'est un autre que j'ai chargé de vous l'adresser, celui-là même dont vous allez suivre les traces, et dont vous trouvez le souvenir encore vivant au Zambèze. « Nous ne saurions élever trop haut », écrivait David Livingstone, « l'idée que nous avons des armes avec lesquelles « nous combattons; car elles ne sont point charnelles, mais « spirituelles et puissantes pour renverser toutes les forte- « resses par la grâce de Dieu. Et d'abord, c'est la foi en notre « chef et dans la présence de son Saint-Esprit; c'est un « Evangile complet, franc, indépendant; la doctrine de la « croix, du Christ, — une vieille histoire, mais une histoire « qui contient les plus profondes vérités que l'on ait jamais « énoncées, — doctrine puissante pour abattre les forte- « resses du péché et pour rendre la liberté aux captifs. « L'histoire de la Rédemption dont Paul disait: « Je n'ai pas

« honte de l'Evangile du Christ, » vieille et pourtant éter-« nellement jeune, est d'une puissance toujours nouvelle...

« ...Oui, il y aura encore une glorieuse consommation du « christianisme ! Les cinquante dernières années ont fait des « prodiges. La popularité dont jouit actuellement la bien-« faisance promet beaucoup pour l'avenir de la cause mis-« sionnaire. Les cœurs des hommes se sont soumis à un tra-« vail d'élargissement. Leurs sympathies commencent à « embrasser des champs plus vastes que par le passé. Le « monde devient plus étroit, plus petit. Le mot d'ordre du « chrétien : le *monde pour Christ*, sera un jour réalisé. La « terre sera remplie de la connaissance du Seigneur, comme « le fond de la mer des eaux qui le couvrent.

« Le missionnaire est l'avant-coureur des temps nou-« veaux. Lorsqu'il commence à prêcher l'Evangile à une « tribu longtemps assise dans l'obscurité, les signes de la « venue du Fils de l'homme paraissent ; alors le glorieux « soleil de justice s'approche de l'horizon. Le missionnaire « est le messager de l'aurore, il sait que celui qui a le droit « de régner viendra un jour. Quelle perspective s'ouvre de-« vant nous, lorsque nous songeons à cet âge d'or qui n'a « jamais été, mais qui doit venir encore ! Le Messie est resté « assis pendant dix-huit siècles sur la colline de Sion. Il a « attendu, attendu longtemps que ses ennemis fussent ré-« duits à lui servir de marchepied. Ne pouvons-nous pas « attendre aussi, et élever nos têtes en voyant que la rédemp-« tion du monde approche ? L'arc-en-ciel se courbant au-« dessus de la fumée du sacrifice, et les clartés de la gloire « divine dans le tabernacle ne démontraient pas plus cer-« tainement la présence de l'ange de l'alliance, que l'agi-« tation qui se produit actuellement dans les nations ne « manifeste la présence et l'action du divin Esprit, et la « permission qu'il nous accorde de prendre place parmi « ses compagnons d'œuvre est la plus exquise de toutes les « grâces. »

Partez donc, bien-aimés frères, partez, ami Christol, vous qui avez ramassé un coin du manteau tombé des épaules de votre vaillant grand-oncle Vallette, et vous, bien-aimées sœurs pour lesquelles nous avons une place toute particulière dans nos cœurs. Voici, Celui qui vous garde ne sommeillera point ni ne dormira point; il est et restera à votre main droite, il est et restera entre vous et nous à jamais!



MISSION DU LESSOUTO

LETTRES DE M. ET MADAME MABILLE

Le 5 avril, ces amis, à peine rentrés dans leur demeure, tout absorbés par les observations qu'ils avaient à faire, les nouvelles qui leur arrivaient de tous côtés et les premiers devoirs qu'ils avaient à remplir, se trouvaient encore dans l'impossibilité de préparer un rapport officiel. Ils ont dû se contenter d'écrire à leurs parents de Paris, leur laissant le soin de glaner dans leurs lettres ce qu'elles contenaient d'essentiel et de plus pressé pour le communiquer à leurs nombreux amis.

M. Mabille a pleinement confirmé l'heureux revirement qui s'est opéré dans la politique du gouvernement du Cap. « Le présent ministère qui a remplacé celui de M. Sprigg a pour lui une forte majorité dans le Parlement. La loi du désarmement, cause première de la guerre, a été annulée. Les compensations à faire aux loyaux et aux marchands qui ont subi des pertes seront payées par le gouvernement du Cap lui-même. Il ne sera plus rien exigé des Bassoutos à cet égard. L'impôt sur les armes a été retiré. Celui d'une livre

sterling pour chaque hutte est maintenu. Aucune partie du territoire ne sera confisquée et nous ne perdrons aucune de nos stations. Les loyaux qui ne pourront pas rentrer dans leurs foyers au Lessouto proprement dit, pourront obtenir des terres dans les districts de Massitissi, de Matatiélé ou même dans le pays des Temboukis. » M. Mabille regrette que ces concessions n'aient pas été faites dès que les hostilités cessèrent ; on se serait immédiatement arrangé et tout marcherait bien en ce moment. Il se demande si Massoupa consentira à se replacer sous le contrôle du gouvernement du Cap. Le reste de la tribu est tout prêt à le faire. Dans la seconde semaine de mai, une assemblée nationale allait se tenir chez le chef Letsié et Massoupa devait y être. « Nous verrons », ajoute notre frère, « ce que cela produira. En tout cas, il n'est plus question d'abandonner le Lessouto, ni de faire la guerre.

« Partout, dans les Eglises, on organise des fêtes de baptême et de sainte Cène. Ce n'est pas que tout soit brillant ou reconstruit. Bien loin de là! Mais c'est un souffle bienfaisant qui se fait sentir. J'ai eu des réunions de consistoire. Nous avons failli perdre un de nos bons catéchistes qui avait quelque intention de passer à l'Eglise anglicane ritualiste. Nous avons perdu quinze personnes qui se sont réellement jointes à cette Eglise, à l'instigation d'un certain Lékoboto que le chef Letsié avait reçu dans son village et qui pendant la guerre avait été le grand faiseur de prières dans les camps. Nous avons perdu par la mort quarante membres de notre Eglise, et une vingtaine sont retournés au monde, sans parler de nombreux catéchumènes qui se sont refroidis et nous ont quittés. J'ai eu, ces jours-ci, des entretiens intimes avec chacun des membres de l'Eglise qui se réunissent d'ordinaire à Morija pour des services. Les catéchistes en ont fait autant avec les chrétiens des annexes. Il y a lieu d'avoir bon espoir et de prendre courage. »

Madame Mabille, abordant les mêmes sujets, s'exprime comme suit :

« L'horizon politique s'éclaircit de plus en plus, vous connaissez déjà les concessions qui ont été faites par le gouvernement du Cap ; tous les chefs accepteront-ils? On doit avoir ces jours-ci une grande assemblée nationale à ce sujet. A notre arrivée, il était touchant de voir les populations accourir au-devant de nous en criant : « Paix! Paix! La paix, ô notre père ! » Dieu veuille la leur accorder cette paix qu'ils demandent. En tout cas, nous leur apportons celle de Jésus ; puissent-ils tous l'accepter! Je ne puis vous dire combien je me sens heureuse de me retrouver au Lessouto et de me remettre à l'œuvre. Petit à petit tout se réorganisera. En ce moment, mon mari est très occupé ; il a des entretiens particuliers avec chaque membre de l'Eglise ; pensez s'il sera fatigué lorsqu'il aura passé en revue les douze à treize cents personnes qui constituent le troupeau de Morija. Nous avons découvert bien des sujets de tristesse, mais nous avons surtout constaté des motifs de reconnaissance envers le Seigneur. Il a veillé sur ses enfants et fortifié la foi du plus grand nombre. Satan a fait tout son possible pour cribler notre Eglise, et il est parvenu à détourner plusieurs âmes de la vérité ; mais le bon berger était là et n'a pas permis qu'il les ravît toutes de sa main. Je trouve qu'il n'y a pas lieu de se décourager le moins du monde.

« Les ritualistes nous ont enlevé des femmes du village de Letsié, mais plusieurs sont déjà revenues à nous. L'arrivée de M. Krüger répond à un besoin du moment. Il paraît que les anglicans annonçaient qu'ils allaient fonder une école de théologie, qu'ils accorderaient la consécration ; ils répètent sur tous les tons que nous sommes des retardataires et que nous tenons à maintenir nos Eglises dans un état d'enfance. Il s'agit pour nous de leur prouver le contraire et de remettre nos écoles en train le plus tôt possible.

« Nous avons parlé à plusieurs de nos anciens élèves qui ne

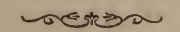
demandent pas mieux que de revenir. M. Krüger est installé dans une chambre à côté de la nôtre, qui est la meilleure de la maison, bien exposée au soleil. Sa santé est bonne, il se fait facilement aux habitudes du pays. Il avance dans l'étude du sessouto et parvient déjà à se faire comprendre de ceux qui par-ci par-là entendent un peu l'anglais.

« En allant à Maboulela, pour en ramener nos deux plus jeunes enfants que nous avions laissés aux soins de Madame Keck, nous avons fait visite à M. et Madame Jousse. Notre frère a réuni toute son Eglise pour nous souhaiter la bienvenue. Le vieux Moshé Moussetsé a fait à sa manière un très beau discours, comparant notre retour précipité de France à l'empressement d'une vache qui entend le cri de son veau, et l'angoisse des Eglises de France lorsqu'elles ont appris les désastres du Lessouto, à l'effroi d'une mère à laquelle on vient dire qu'une hyène s'est introduite dans la cabane où elle avait laissé son enfant. Il a aussi comparé la Bible et les autres livres que mon mari a imprimés en Europe à des pioches neuves qui vont servir à défricher et à sarcler le champ du Seigneur.

« Quand nous sommes arrivés à Maboulela, nos cœurs battaient bien fort. Tout le monde était sur le perron. Nos fillettes se sont jetées dans nos bras sans la moindre hésitation. « Nous avons à présent notre *vraie* maman » ! disaient-elles en me conduisant dans la chambre qui nous avait été préparée. Jamais nous ne pourrons assez remercier nos chers amis Keck pour le soin qu'ils en ont pris. L'intérêt et l'affection de toute la famille s'est concentrée sur elles. L'autre jour, M. Germond, en voyant leurs jolies petites manières et les entendant parler si bien le français, me disait : « On dirait que ces petites arrivent directement de Paris avec vous ! » Ce séjour à Maboulela sera une bonne avance pour leur éducation future, tant celle du cœur que celle de l'intelligence. Elles vont se mettre à la tâche sous les soins de leur grande sœur qui s'est préparée en France aux devoirs d'institutrice. »

Au milieu de leur joie, M. et Madame Mabille pensaient tristement et avec prière à M. et Madame Duvoisin, de Bérée, qui venaient de perdre une enfant en apparence pleine de santé que le croup leur avait enlevée presque subitement. Le Dr Casalis, qui avait assisté aux déchirantes scènes de cette crise, a dit, parlant de Madame Duvoisin, qu'il n'avait jamais vu le courage maternel se montrer aussi héroïque. Portons sur nos cœurs cette sœur bien-aimée, son mari et toute leur famille.

M. et Madame Mabille, tout en se félicitant de la promptitude avec laquelle leur bagage les a suivis à Morija et du bon état dans lequel ils l'ont généralement trouvé, ont eu à constater certaines pertes et avaries passablement regrettables. L'eau de la mer a pénétré dans une caisse qui contenait les vêtements de Madame Mabille et de ses filles. De jeunes plants d'arbres fruitiers, qui avaient été donnés à M. Mabille par M. Zuber, de Mulhouse, ont été confisqués à la douane du Cap par crainte du phylloxéra, quoiqu'il n'y eût pas le moindre sarment ou rejeton de vigne. On doit surtout regretter des châtaigniers qui étaient arrivés en parfait état et auxquels notre frère tenait tout particulièrement, vu plusieurs efforts inutiles que la mission française avait déjà faits pour donner aux Bassoutos un fruit qu'ils apprécieraient tout autant qu'on le fait dans les Cévennes et qui trouverait dans leurs montagnes les mêmes conditions de prospérité. Une mésaventure est aussi arrivée à la belle presse que M. Mabille doit à la générosité de divers amis. Il y a eu des pièces endommagées. Un forgeron de Morija s'est mis à réparer le mal et il y a réussi.



DERNIÈRES NOUVELLES RELATIVES A MASSOUPA

D'après le journal du Cap, *l'Argus*, du 25 avril, M. Sauer, le ministre des affaires indigènes, a dit au Parlement qu'il venait de recevoir du Lessouto le télégramme suivant:

« 19 *avril*. Hier, une députation de Letsié est allée trouver Massoupa, à Thaba-Bossiou. Lérotholi, Mama et Séiso ont très bien parlé, surtout le dernier. MM. Dyke, Jousse et Mabille l'ont fait aussi avec force. Massoupa a répondu brièvement et mal. Il a dit qu'il avait accepté la paix de la Reine, mais qu'il ne voulait payer aucun impôt; que, du reste, il n'empêcherait personne de le faire. Là-dessus, il s'est levé et a congédié l'assemblée. Lérotholi et les autres chefs l'ont suivi et lui ont déclaré que, dès ce moment, ils le *reniaient*, qu'ils ne seraient plus responsables de ce qui pourrait lui arriver, et qu'ils ne souffriraient pas que le pays fût ruiné par sa faute. Massoupa n'a rien répondu.

« Les chefs arrivent aujourd'hui à Morija pour faire acte d'allégeance et promettre de se soumettre à l'impôt sur les huttes. Letsié va signifier à Leshoboro et à Ramanella (qui appuient encore Massoupa) l'ordre de payer l'impôt. La somme déjà reçue s'élève à près de 4,000 livres sterling. Tout le monde semble croire que Massoupa n'est plus dans son bon sens; l'expression de son visage n'est plus la même; il ne regarde personne en face. »

Nous pouvons ajouter, d'après le même journal, que M. Sauer a affirmé au Parlement qu'une très grande partie de ce qui appartenait aux loyaux leur a été rendu par la tribu, que beaucoup d'entre eux sont rentrés chez eux dans le district de Léribé; qu'il est persuadé que tous pourraient en faire autant, sans le moindre danger, soit pour leurs personnes, soit pour leurs biens.

LA STATION DE CANA PENDANT ET APRÈS LA GUERRE

Le rapport général de la Conférence ne contenait pas cette fois, on s'en souvient, de comptes rendus spéciaux sur les diverses stations. Nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir mettre sous leurs yeux des lettres qui suppléent à cette lacune, surtout lorsqu'il s'agit d'une station comme celle de Cana, moins connue que d'autres de nos lecteurs.

Lettre de M. Kohler.

Cana, le 17 mars 1882.

Cher monsieur Casalis,

Depuis que les hostilités ont cessé, nous nous sommes occupés, comme vous savez, à réorganiser nos Eglises, plus ou moins dispersées par la grande tempête qui a passé sur le Lessouto. Sous ce rapport, Cana est sans doute une des stations qui ont le moins souffert. Dans trois annexes sur cinq qui se rattachent à cette station, l'œuvre s'est plus ou moins continuée pendant la guerre. Les évangélistes sont restés à leur poste. Massoupa s'est conduit convenablement à leur égard ; il leur a fait comprendre, ainsi qu'à ses gens, qu'il ne s'attendait nullement à ce que ceux qui étaient employés comme catéchistes prissent les armes. Sur la station même, les services ont toujours eu lieu comme à l'ordinaire, seulement ils ont été suivis d'une manière moins régulière. Il n'y a que deux annexes où l'œuvre ait été complètement discontinuée. L'une est située à Téyétéyaneng, chez le chef Tukunya. Vous savez que c'est dans cet endroit que les premiers coups de feu ont été tirés : Tukunya ayant résisté, Massoupa est venu prendre son bétail pour le punir d'avoir livré ses armes au gouvernement colonial. Ici l'évangéliste, au lieu de se tenir à part, a fait le coup de feu contre Massoupa, et a dû en conséquence s'enfuir à Masérou avec

tous les habitants du village, qui a été immédiatement dispersé. Il y avait sur cette annexe trois membres de la classe et une petite école qui nous donnait beaucoup de satisfaction. L'évangéliste a vécu jusqu'à maintenant dans les camps où sa piété a, sinon fait naufrage, du moins beaucoup souffert; de sorte que je ne puis songer à le rétablir dans ses fonctions présentement. Je n'ai encore fait aucune démarche auprès du chef Massoupa pour être autorisé à repourvoir le poste de Téyétéyaneng. Cela pour deux raisons qui sont sans réplique : 1° je n'ai point d'évangéliste à y placer ; 2° je ne puis pas même assurer aux quatre catéchistes actuellement à l'œuvre le modique salaire que nous leur accordons d'habitude. La deuxième annexe où l'œuvre a été interrompue est celle de Péka. Vous connaissez sans doute cet endroit, c'est de là que Molapo vint s'établir à Cana. Ici, l'évangéliste et tous les chrétiens ont suivi Jonathan pour se joindre à l'armée coloniale. Ils sont partis au moment où nous nous préparions à faire la dédicace de la petite chapelle que je venais d'achever sur cette annexe. Grâce à Dieu, celle-ci, sauf quelques vitres brisées, est restée intacte. Depuis quelques mois les chrétiens et l'évangéliste sont de retour, de sorte que, le 26 du mois dernier, nous avons fait la dédicace de la chapelle, et j'ai admis dans l'Eglise, par le baptême, cinq adultes. Ceux-ci auraient été baptisés en 1880 si la fête de dédicace avait eu lieu. Pour cette circonstance, MM. Dormoy et Keck fils ont bien voulu me prêter leur concours. M. Duvoisin devait aussi être des nôtres, mais il venait d'être frappé dans ses plus chères affections par la mort de sa petite fille; cette triste circonstance nous a doublement fait regretter son absence. La journée a été bonne ; les païens étaient nombreux et très attentifs. Que le Seigneur veuille faire germer dans les cœurs la bonne semence de sa Parole, qui y a été semée dans ce jour.

Ainsi, vous voyez que, excepté à Téyétéyaneng, la prédication de l'Evangile est faite régulièrement dans toutes les

annexes qui se rattachent à Cana. Toutefois, il ne faudrait pas conclure de cela que l'œuvre marche aussi bien que nous le désirerions. L'Eglise a été trop fortement secouée pour avoir déjà repris ses forces. Je la comparerais volontiers aux os desséchés dont parle le prophète, qui ont été réunis, recouverts de nerfs et de chair, mais auxquels manque encore le souffle de vie. Il n'est point en la puissance de l'homme de le donner; mais si nous nous unissons avec tous les amis de notre œuvre pour demander à Dieu une nouvelle effusion de son Esprit, il ne restera pas sourd à nos requêtes.

Nous avons repris notre petite école au commencement de janvier, mais elle est bien peu suivie. Les païens ne paraissent pas se soucier d'instruire leurs enfants, et les chrétiens de la station, qui sont bien peu nombreux, n'ont pas d'enfants, ou ils sont encore trop jeunes pour entrer à l'école. Si la paix était une fois assurée, je crois que la situation changerait et que les indigènes tourneraient leurs pensées vers nos écoles; mais, pour le moment, ils sont tout entiers aux préoccupations politiques, surtout dans ce district. Il ne s'y passe pas une semaine que les habitants ne soient appelés à Thaba-Bossiou pour une chose ou pour une autre.

L'année dernière, nous avons eu plusieurs défections à déplorer, entre autres celle d'un ancien de Cana, qui vient de prendre une seconde femme. Les nouvelles recrues ne sont pas encore venues compenser ces pertes, mais je dois mentionner que j'ai reçu dans la classe deux femmes il y a quelques semaines. Dieu veuille que ce soit les prémices d'une riche moisson.

Hier j'ai été à Bérée pour rencontrer M. et Madame Mabille. On éprouve du plaisir à les sentir de nouveau au milieu de nous. J'ai eu aussi la joie de faire connaissance avec M. Krüger, qui avait accompagné M. et Madame Mabille à Mabouléla.

Je ne veux pas terminer sans vous exprimer le regret que j'éprouve en apprenant que vos forces vous obligent à laisser à d'autres la place que vous avez si dignement occupée pendant si longtemps. Veuille le Seigneur bénir le repos relatif dont vous allez jouir et vous conserver encore de longues années à votre famille et à la famille missionnaire.

Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Casalis. Saluez aussi de ma part tous vos chers enfants.

Recevez, cher monsieur Casalis, mes salutations les plus affectueuses.

Votre tout affectionné,

F. KOHLER.

Lettre de Madame Kohler.

Cana, le 22 mars 1882.

Bien chère madame Casalis,

Appartenant à la grande famille missionnaire dont tous les membres ont une place dans votre cœur, je prends avec confiance la plume pour venir vous entretenir un moment de nous et de notre œuvre. Je sais que ma lettre ne vous trouvera pas indifférente à notre égard. Je dois presque commencer par vous faire faire connaissance de nouveau avec Cana et surtout avec ses habitants. La station elle-même a peu changé durant ces années de guerre et de ruines. La grande maison, commencée lors de notre retour de Léribé, et qui nous promettait un peu plus de place et de confort, n'a guère pu avancer dans de telles circonstances. Quelque chose cependant a été ajouté à l'endroit et lui donne un air plus animé et plus pittoresque qu'auparavant. Je veux parler du village de Lépoko, le fils aîné de Massoupa. Ce jeune chef est venu s'établir sur la montagne de Cana, juste au-dessus de la station. Cette position commande une immense et magnifique vue sur tout le pays d'alentour. Maintenant

des cavaliers sillonnent durant tout le jour et dans tous les sens cette montagne, qui fut jadis un repaire des cannibales. Lépoko est en général très affable; il nous fait de temps en temps de petites visites que nous lui rendons et qui entretiennent une certaine amitié entre la maison missionnaire et la demeure du chef.

Nous demandons instamment au Seigneur d'incliner le cœur de Lépoko, afin qu'il soit bien disposé à l'égard de notre œuvre et que son arrivée dans cet endroit soit le commencement d'une ère nouvelle pour notre station. — Si les alentours de Cana sont animés, la maison missionnaire ne l'est pas moins. Mes cinq enfants et quatre petits Bassoutos qui l'habitent se chargent d'y faire régner une vie et une gaieté continuelles.

Ce petit monde est encore bien jeune pour rendre quelques services à la maman. Mais je puis vivre avec l'espoir d'avoir un jour de bonnes aides dans mes fillettes. L'aînée me ressemble, dit-on; elle a toujours une apparence un peu frêle, quoiqu'elle se porte bien. Quant à ses sœurs et à son frère, ils font l'admiration de tout le monde par leur bonne mine. Vous ne pouvez vous figurer quel attrait ont ces enfants pour les femmes païennes. Souvent j'en vois toute une bande envahir ma cuisine en disant : « Nous sommes venues voir les enfants. » Ces derniers sont alors appelés et à leur apparition ce sont des cris de joie à faire fuir les pauvres petits, s'ils n'y étaient habitués. Je dois nommer chacun d'eux par son nom, et toute la société de répéter le nom de la façon la plus bizarre et la plus comique. Tout à coup, l'une s'écrie : « J'aime celle-ci »; une autre : « J'aime celle-là » ; et je me dépêche de renvoyer les enfants, afin qu'ils n'entendent pas trop au long tous les compliments flatteurs à leur adresse, et je tâche de parler un peu sérieusement avec mes visiteuses. Jusqu'à présent, mes appels ne paraissent pas avoir porté de fruit ; mais ce n'est pas le semeur qui peut faire germer le grain. D'ailleurs, le

Seigneur ne semble-t-il par nous convier à de nouvelles semailles par cette paix inespérée qui paraît s'affermir de jour en jour? Nos cœurs débordent de reconnaissance et de joie ; jamais le Lessouto ne nous a paru aussi beau et ses habitants plus chers qu'au sortir de cette tempête où nous avons cru un moment que tout périrait. Aussi est-ce avec courage et avec espoir que nous travaillons à relever les ruines spirituelles faites par la guerre. Et de toutes nos angoisses seront sorties notre foi fortifiée et notre œuvre purifiée comme par le feu.

Avant-hier, mon mari était à Bérée pour saluer M. et Madame Mabille, de retour parmi nous, et M. Krüger. Quel bonheur de se revoir! Quelle joie de serrer la main à un nouvel ouvrier! Je n'ai pu accompagner mon mari à Bérée; mais j'étais présente par la pensée à cette douce réunion. A côté du bonheur du revoir, il y a aussi le plaisir d'entendre parler des amis de France. Les habitants de la Maison des missions sont les premiers dont on fasse mention et, en premier lieu, vous et M. Casalis. Mais c'est avec regret et tristesse que nous avons appris que vous étiez obligés de la quitter...

Emilie Kohler.

TAÏTI

PROCHAINE ARRIVÉE EN FRANCE DE M. VIÉNOT

A l'heure qu'il est, M. Viénot et sa famille sont en route pour la France, où ils viennent chercher, avec le repos, le rétablissement de leur santé, fortement ébranlée par les fatigues du ministère et par le climat de Taïti. D'après les dernières lettres que nous avons reçues, ce voyage ne pouvait plus être différé sans danger. Notre frère se consolait

difficilement de quitter son poste au fort de la lutte. Mais, comme le lui disait son collègue, M. Brun, il serait insensé, pour éviter une interruption momentanée, de s'exposer, à bref délai, à une interruption définitive. M. Viénot entend d'ailleurs utiliser son séjour parmi nous pour plaider énergiquement la cause de Taïti, dont les revendications sont loin d'avoir obtenu leur légitime satisfaction, et aussi pour recruter les auxiliaires que réclame l'œuvre scolaire et religieuse.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES RÉSULTATS GÉNÉRAUX DES MISSIONS POUR LA CONNAISSANCE DE LA TERRE

Deuxième Conférence de M. le professeur Sayous.

Messieurs,

Cette Conférence, pas plus que la précédente, ne traitera de ce qui est pour des chrétiens le but essentiel des missions, la conversion des âmes à l'Evangile. Notre but est différent, ou plutôt notre but ne s'écarte pas de celui-là autant qu'on le pourrait croire, mais notre sujet est différent : nous nous occupons des résultats pour ainsi dire séculiers des missions, de ceux dont tout homme cultivé doit saisir l'importance, quelles que soient d'ailleurs ses opinions. Seulement, la dernière fois, nous avons envisagé la civilisation morale, intellectuelle et matérielle des peuples visités par les missionnaires, tandis qu'aujourd'hui nous allons envisager la science européenne, ce qu'elle a gagné, ce qu'elle gagne, à ces expéditions lointaines des croyants.

La science européenne, disons-nous, mais mon incompétence en beaucoup de choses m'interdit de traiter ce sujet complètement. Je ne puis qu'émettre en passant cette impression, que pour les sciences mathématiques, physiques et naturelles, d'après de Candolle, d'après William Herschell, d'après le professeur allemand Zœckler (1), qui m'a donné l'exemple et l'idée de traiter ces questions, et qui, lui, a été à même d'épuiser le sujet, ces sciences aussi, les sciences proprement dites, ont dû beaucoup aux missionnaires de tout temps et de toute Eglise. Ce n'est là, je le répète, qu'une impression de troisième ou de quatrième main. Je ne pourrai traiter avec une compétence suffisante, et encore en m'aidant de toutes sortes d'auxiliaires, que de ces deux grandes branches des connaissances humaines : d'une part, la géographie, d'autre part, la linguistique étroitement unie à l'histoire des religions. Ce sont, il est vrai, les deux sciences dans lesquelles l'action des missionnaires est de beaucoup le plus facile à constater.

I

D'abord et surtout, la connaissance du globe terrestre. En ceci les missions ont été non pas seulement utiles, mais décisives, pour ne pas dire indispensables. Si l'on n'écarte pas de l'histoire l'idée de cause, les découvertes géographiques de la fin du moyen âge et par suite celles des temps modernes se rapportent toutes à une chaîne de causes dont la mission chrétienne forme beaucoup d'anneaux. Voici un fait capital : la découverte de l'Amérique; c'est le fait central de toute l'histoire de la géographie, toutes les autres découvertes mènent à celle-là ou en découlent. Eh bien, quelle a été la cause du voyage de Christophe Colomb, comme aussi

(1) J'ai eu connaissance trop tard, pour en profiter ici, du beau travail de M. Warneck, sur l'influence réciproque de la mission et de la civilisation. F. S.

des voyages simultanés des Portugais, par exemple de Vasco de Gama? Le projet d'aller dans les Indes, ou en suivant les côtes de l'Afrique (les Portugais), ou par la route directe de l'Océan (les Espagnols). Qu'est-ce qui avait rendu ce projet possible? Le voyage de Marco-Polo dans toute l'Asie orientale, et ce voyage avait été préparé lui-même par les missionnaires d'Innocent IV, qui, les premiers, avaient pénétré au cœur de l'Asie. — Voulez-vous prendre le dix-septième siècle et l'Amérique du Nord? Les missionnaires français ont pénétré les premiers dans le vaste bassin du Mississipi. — Préférez-vous la fin du dix-huitième siècle et l'Afrique? Ceux qui fondaient les missions de Londres sont aussi ceux qui ont inauguré les découvertes dans la région du Niger, qui ont envoyé dans ces parages l'héroïque Mungo-Park, le premier inscrit sur le martyrologe scientifique de l'Afrique. Il n'y a pas longtemps, un musulman de la côte remettait secrètement à un Européen une relique de Mungo-Park: c'était la Bible du grand explorateur, dont il ne se séparait pas dans ses pénibles voyages pédestres et solitaires.

Mais je ne veux pas insister sur ce passé glorieux; aussi bien n'est-il pas contestable. Renfermons-nous dans les limites de notre période contemporaine, dans ces quarante dernières années, et voyons si ce vieil instrument de découvertes, la mission chrétienne, est encore vivace, ou s'il est usé. Et si le résultat général de notre enquête doit être satisfaisant, préparons-nous, Messieurs, à la plus impartiale équité dans la répartition de la gloire. Si la littérature des missions catholiques est souvent injustement dédaigneuse pour les efforts et les succès des protestants, ce n'est pas à nous d'imiter cet exemple. Par-dessus les barrières confessionnelles que des froissements réciproques et de mauvais procédés viennent élever encore, nous saurons distinguer la croix de Christ et ses vertus que nulle dénomination ne saurait anéantir; nous saurons distinguer autre chose encore, le retentissement de la langue française, les noms français de

héros modestes, le drapeau moral sinon militaire qui nous plaît mieux encore lorsqu'il recouvre nos missions évangéliques de Taïti ou du Lessouto, demain peut-être du Zambèze avec notre frère M. Coillard, mais qui, même ailleurs, entre les mains de religieux catholiques, est encore un honneur national.

Donc il y a quarante ans, quelles étaient les grandes lacunes — qui frappaient tout d'abord — dans la connaissance de la terre ? Il y en avait trois surtout : l'Afrique intérieure, l'extrême Nord du continent américain, le Thibet et les régions voisines de l'Asie centrale.

Rien de plus mystérieux que la côte africaine de la mer des Indes vers 1840 ou 42 ; depuis les découvertes maritimes des Portugais, on n'avait fait aucun pas sérieux dans l'étude de cette région brûlante, défendue, croyait-on, par des tribus féroces. Tous les efforts des savants européens avaient porté sur la vallée du Nil Bleu, puis sur la vallée du Nil Blanc, de ce fleuve dont les sources attiraient la curiosité, curiosité décevante et mortelle pour plus d'un explorateur. Un immense espace blanc, symbole d'ignorance, voilà tout ce que présentait la carte depuis la côte de Zanguebar jusqu'au point le plus hardi des explorateurs du Nil Blanc, où s'établissait, à Gondokoro, une mission autrichienne. Mais voici que les missions protestantes d'Angleterre établissent près de l'île de Zanzibar, à Mombaz, une station dirigée par deux missionnaires d'origine allemande, le docteur Krapf et le Rév. Rebmann. Episode insignifiant en apparence dans le développement des œuvres évangéliques ; en réalité, événement immense, le plus grand — par ses résultats — que la science eût enregistré depuis la découverte de l'Amérique. Kràpf et Rebmann consacrent plusieurs années à des voyages qui commencent à constituer la carte de ces régions, à une distance de plus en plus grande de la côte. Ils constatent que ces populations noires, très dégradées, capables pourtant d'être régénérées par le christia-

nisme, ne sont pas aussi redoutables que les anciennes relations portugaises les dépeignaient. Et ne croyez pas, Messieurs, que le soin de l'évangélisation fût relégué au second plan par les préoccupations scientifiques. Voici un trait admiré par l'historien de la géographie, M. Vivien de Saint-Martin, et cité par lui comme un exemple de la vraie manière d'atteindre les cœurs sauvages. Un roi du pays, auquel M. Krapf avait apporté des présents, selon l'inévitable usage, lui fit offrir en échange — chose beaucoup moins habituelle — de l'ivoire, du bétail et des esclaves. M. Krapf répondit : « En aucune façon je n'accepterai des esclaves, car l'esclavage est contraire à la loi de Dieu. Quant à l'ivoire et au bétail, je n'ai pas besoin de ces choses ; je ne suis pas venu en ce pays pour y chercher des biens terrestres. Que le roi me donne quelques enfants intelligents qui ne soient pas esclaves, j'accepterai et les emmènerai avec moi. Quand ils seront instruits, je les renverrai au roi, et il verra alors, ce que maintenant il ne peut pas bien comprendre, quelle est mon affaire ici. »

Cependant les voyages continuaient. Tout à coup l'Europe savante apprend avec stupeur que sous l'Equateur, dans la brûlante Afrique, s'élèvent deux montagnes couronnées de neiges éternelles, les monts Kenia et Kilimandjaro, dont on ne connaît pas encore bien la hauteur, mais qui sont certainement plus hauts que le mont Blanc. Plus tard, ces données étaient précisées par le baron de Decken, et plus récemment encore, en 1874, vérifiées et corrigées par deux nouveaux missionnaires, MM. New et Wakefield. M. New est monté jusqu'au niveau des neiges éternelles, — jusqu'au niveau sous l'Equateur, c'est-à-dire à 5,200 mètres, 400 mètres plus haut que le sommet du mont Blanc.

Vous saisissez tout de suite, Messieurs, l'importance de ces montagnes gigantesques dans la structure du continent africain : ces sommets et la longue chaîne dont ils étaient les points culminants séparaient le versant de l'océan

Indien... de quelque chose : de quoi ? de l'immense bassin supérieur du Nil. Et voilà le problème, insoluble jusque-là, des sources du Nil qui devient réalisable, et voilà le point de départ des grandes excursions de Burton, de Speke, de Baker, qui viennent révéler les trois grands lacs de la région centrale. Tout cela doit reconnaître pour point de départ la modeste station missionnaire de Mombaz.

Et pourtant le nom du plus grand explorateur de l'Afrique n'a pas encore été prononcé, celui de Livingstone. Avec lui nous saisissons la mission non plus seulement préparant directement et puissamment les grands voyages, mais produisant, mais faisant les grands voyages. Le révélateur de l'Afrique australe, le plus grand voyageur par voie de terre qui ait jamais existé, est un missionnaire. S'il n'y avait pas eu les missions du Cap et de Natal, suivant toute probabilité, le jeune Livingstone aurait exercé paisiblement le ministère, ou la médecine, dans quelque village d'Ecosse. Assurément je ne veux pas dire pour cela que Livingstone se présente dans l'histoire avant tout comme missionnaire, ni qu'il soit le type du missionnaire, car l'envoyé de l'Evangile chez les païens ne remplirait pas son devoir si, sans avoir le génie et la vocation spéciale de Livingstone, il était possédé au même point de la passion des découvertes : non, mais Livingstone n'en apparaît pas moins au milieu de la phalange des évangélistes plus âgés ou plus jeunes que lui, qui ont vraiment fait, avec lui pour grand pionnier, la carte des bassins de l'Orange, du Zaïré et du Zambèze. Si nous devons vivre assez pour voir l'Afrique intérieure ne conservant plus de mystères, c'est aux missions évangéliques que cette œuvre incomparable sera due principalement ; et alors se vérifiera pleinement cette belle et poétique parole de madame Beecher Stowe : « O Afrique, tu seras la perle noire de la couronne du Christ. »

Une autre grande lacune géographique, de bien moindre importance il est vrai, se présentait devant les géographes

de 1840 : le Thibet et les régions voisines formant comme lui un intermédiaire très élevé entre les deux pays les plus peuplés du monde, la Chine et l'Indoustan, et touchant d'autre part aux déserts de la Mongolie comme aux sources des fleuves de l'Indo-Chine. Ce nœud de l'Asie, pour ainsi dire, était très incomplètement connu, et nous sommes loin, encore aujourd'hui, d'en avoir la carte exacte. Ainsi un très fidèle correspondant de notre Société de géographie, l'abbé Des Godins, un des missionnaires actuels de ces contrées, a dû remanier la carte des régions même qui passent pour bien explorées, et la fixation de la position de toutes les villes, montagnes, fleuves, est encore en cours d'exécution ; nous pouvons remarquer en passant que ce n'est pas là un rôle nouveau des missionnaires catholiques dans l'empire chinois ; les jésuites de Pékin, du temps de leur faveur qui a précédé les grandes persécutions, furent les géographes officiels de provinces montagneuses et sauvages mal connues même des mandarins. Mais entre ces temps déjà anciens et les voyages tout récents de l'abbé Des Godins se placent, en 1842-43, les travaux justement admirés de deux lazaristes français sur le Thibet, MM. Huc et Gabet, qui comptent à la fois dans la littérature géographique par l'agrément du récit, et dans la science géographique par l'intérêt nouveau des pays décrits. Ils ont puissamment contribué à lever le voile qui cachait cette prodigieuse boursouflure du globe terrestre, ces plateaux, ces vallées, dont le niveau s'élève à la hauteur des sommets des Alpes ; ce climat excessif, glacial, neigeux, à peu de distance de la brûlante vallée du Gange ; et de là, de ses grottes, de ses couvents, de ses lamaseries, le populaire et mortel bouddhisme, rayonnant comme d'une sorte de la Mecque ou de Rome orientale.

Quand nous aurons signalé en passant les travaux récents du protestant Mac-Farlane sur la Nouvelle-Guinée, la troisième et dernière grande lacune que nous avons signalée dans la géographie d'il y a quarante ans, je dirai

même d'il y a dix ans, c'étaient les grands espaces de l'Amérique de l'extrême Nord, le bassin du fleuve Mackenzie et ses innombrables lacs. Il y a dix ans, nous n'en possédions qu'une carte par à peu près, à la suite des grandes expéditions polaires de Franklin, de Mac-Clure. La carte sérieuse nous a été fournie naguère par un missionnaire français de la congrégation des Oblats, le P. Petitot. Voilà, certes, une carte qui n'a pas été dressée dans un cabinet, au coin d'un bon feu. Dix ans de séjours et de courses dans ces affreuses solitudes, dont la civilisation sans doute n'a rien à attendre, à part le commerce de fourrures qui aboutit à la baie d'Hudson, mais dont la science ne pouvait conserver la curiosité inassouvie, et dont la mission ne pouvait abandonner sans nourriture spirituelle les pauvres âmes errantes ; d'immenses courses à pied, sans abri parfois, par des froids de quarante à cinquante degrés ; pendant la belle saison, très courte, des navigations insipides sur de mauvais bateaux, lesquels se mettaient à tourner au milieu des glaçons détachés par le printemps, et à précipiter leur voyageur, qui se séchait ensuite sur la berge comme il pouvait ; la nourriture chanceuse, même pour un sobre oblat, et capable de lui faire apprécier, à l'occasion, « l'excellent poisson blanc » de certains lacs, et, au milieu de tout cela, des dispositions pas toujours favorables des naturels et des travaux de son ministère dans les stations, le P. Petitot trouve le moyen de réunir un gros bagage de précieuses observations de toutes sortes. En voici une, de forme plus littéraire que les autres, bien que sans apprêt, qui pourra donner une idée de cet entrain, de cette bonne humeur à prendre son parti des choses, qui constituent le voyageur précieux et le voyageur utile :

« Ce froid intense, plus terrible que le loup blanc des steppes et que l'ours gris des montagnes, a sa nécessité, son utilité : il vivifie, active et purifie le sang ; il ravive les forces, il décuple l'énergie vitale, il aiguise l'appétit, favorise les fonctions de l'estomac et le rend le meilleur des calorifères ;

il endort la douleur, arrête l'hémorragie, prolonge la vie, et, si tant est qu'il nous frappe, c'est en nous envoyant le sommeil; il nous donne la mort au milieu de rêves dorés. Ce froid intense, si sec, si pur, suspend la putréfaction, détruit les miasmes, assainit l'air et en augmente la densité; il purifie l'eau douce, distille les eaux amères de l'Océan et les rend potables; il transforme en cristaux le lait, le vin et les liqueurs, et vous permet de les transporter en voyage; il remplace le sel dans les viandes, la cuisson dans les fruits, dont il fait des conserves économiques et durables, et il rend comestibles la viande et le suif crus; il arrête le cours des maladies, il favorise l'évaporation et la disparition des neiges et des glaces elles-mêmes, et révèle au chasseur la présence du renne en entourant celui-ci de brouillards...

« Vous traversez une contrée sans bois, un désert aride, comment vous garantirez-vous de ce froid glacial? Comment échapperez-vous à la mort? Creusez-vous un trou dans la neige, glissez-vous sous ce blanc linceul, ramenez-le au-dessus de vous, et l'élément qui devait causer votre trépas devient l'instrument de votre salut. Sain et sauf sous ce vêtement de frimas, vous conserverez votre chaleur naturelle et verrez le jour du lendemain. »

Voilà, Messieurs, ce n'est pas plus difficile que cela de voyager sous le cercle polaire. Rougissons de notre frilosité devant le P. Petitot, comme de nos soupirs au temps chaud devant les Krapf et les Livingstone; et, après avoir reconnu que les missionnaires donnent au monde des leçons d'autre chose encore que de géographie, passons à la seconde partie de notre sujet, aux résultats des missions pour la connaissance des langues et des religions.

(La fin au prochain numéro.)

TROUBLES POLITIQUES DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

La situation du pays des Zoulous n'est pas satisfaisante. La population indigène, en grande partie du moins, n'est pas contente des chefs que le gouvernement anglais a établis sur le pays, et ce mécontentement vient de se traduire par une manifestation retentissante. Un certain nombre de chefs zoulous, accompagnés d'une suite se montant à près de huit cents personnes, ont franchi la Tugéla, et se sont rendus à Pietermaritzbourg pour avoir une entrevue avec le gouverneur et lui exposer leurs plaintes contre plusieurs des chefs nommés par le gouvernement, en particulier contre le fameux John Dunn et contre Oham, frère de Cetywayo (1). On dit que l'objet de la députation est d'obtenir que l'ancien roi soit replacé sur le trône.

Le gouverneur a refusé de recevoir la députation, qui avait eu le tort de ne pas s'adresser d'abord au résident britannique du pays des Zoulous.

Dans le Transvaal aussi, on craint des troubles. Il semble qu'une guerre soit imminente entre Sécoucouni et Mampion, le chef que sir Garnet Wolseley a installé à sa place après avoir pris d'assaut sa forteresse.

L'opinion générale est que ces agitations diverses sont le fruit de la hâte avec laquelle on a réglé les difficultés pendantes immédiatement après la victoire d'Ulundi. Dans les arrangements pris, on n'a visé qu'à en finir le plus tôt possible, et on ne s'est même pas donné la peine de consulter les hommes compétents.

(1) Nous invitons le lecteur à relire, dans notre article de l'année dernière « Un coup d'œil sur l'état des Missions dans l'Afrique du Sud », la partie relative aux Zoulous, et en particulier les pages 400 à 405.

(*Note des Réd.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9397. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET AFRICAINE D'ENCOURAGEMENT

Sous ce titre, il s'est formé à Paris, dans le courant de l'hiver dernier, une association qui se propose de venir en aide à la grande cause du relèvement de l'Afrique par le christianisme. Nous donnons ci-dessous la lettre par laquelle le secrétaire de la Société a avisé le président de notre Comité de sa formation, ainsi qu'un extrait de la circulaire que les fondateurs de la nouvelle association ont rédigée pour faire connaître leur but et leur règlement. La ferme intention de la jeune Société est, tout en maintenant sa distinction d'avec l'œuvre missionnaire proprement dite, de venir en aide à cette œuvre de tout son pouvoir. Elle l'a montré, dès son origine, en confiant la présidence honoraire à M. Casalis, en appelant dans son sein deux membres du Comité des Missions, MM. Appia et T. Fallot et le directeur de la Maison des Missions, et surtout en consacrant les premiers fonds collectés par elle à compléter l'équipement de M. Coillard. A ces divers titres, toutes nos sympathies lui sont acquises, et nous appelons sur ses travaux la bénédiction de Dieu.

Voici la lettre adressée par le secrétaire de la Société française et africaine d'encouragement à notre président :

Paris, le 20 mai 1882.

Monsieur le Président,

Le Comité de la Société française et africaine d'encouragement me charge de vous remettre un exemplaire de ses statuts, ne doutant pas de l'intérêt que prendra la Société des Missions à la formation de notre association.

Notre but est principalement d'aider les missions les plus avancées, et nous avons été heureux de pouvoir, dès nos premiers pas, contribuer à compléter d'une manière utile l'équipement de la mission du Zambèze que dirige M. F. Coillard.

Ainsi que vous le verrez par l'imprimé joint à la présente, nos efforts répondent en tous points aux besoins de l'œuvre des missions, et notre Comité serait heureux à ce titre de pouvoir compter sur les sympathies et l'appui bienveillant de la Société que vous présidez.

Espérant, Monsieur, que vous voudrez bien être auprès de vos collègues l'interprète de ces sentiments, je saisis cette occasion pour vous renouveler l'assurance de ma parfaite considération.

Le Secrétaire,

JACOB DE NEUFVILLE.

Voici maintenant l'appel que la nouvelle Société adresse au public :

Aux amis de la cause africaine.

« Une grande croisade est entreprise par tous les peuples civilisés pour pénétrer en Afrique et régénérer peu à peu ses habitants dont un grand nombre sont à peine supérieurs à l'animal privé de raison.

L'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Portugal et l'Allemagne sont au premier rang.

En France, l'intérêt qui s'attache aux questions africaines est non moins vif, mais l'initiative privée est restée en arrière ; le besoin d'une Société spéciale se faisait donc sentir et la Société française et africaine d'encouragement vient combler cette lacune.

Un vaste champ est ouvert devant nous et nos travaux seront en proportion de l'extension que prendra le nombre de nos adhérents.

Parmi les champions du christianisme et de la civilisation, honneur est dû avant tout aux courageux missionnaires qui, bravant tous les périls et munis de ressources toujours insuffisantes, vont porter la lumière dans des pays inconnus.

Notre devoir est de soutenir ces vaillants combattants dans leur glorieuse entreprise, en leur fournissant un matériel plus complet que celui dont se compose habituellement leur modeste bagage : canots portatifs, instruments agricoles, médicaments, tentes, semences d'arbres fruitiers et autres, etc., etc.

Nous ne pouvons rester sourds, d'autre part, aux appels qui nous sont faits d'Afrique même par ceux qui, engagés dans la lutte, se trouvent arrêtés faute d'un appui suffisant.

Nous prions donc les amis de la grande cause africaine de soutenir notre œuvre par leurs dons, persuadés qu'ils ne voudront pas rester insensibles à la condition douloureuse qui est le sort de cent millions d'êtres humains dont le salut dépend d'eux en grande partie. »

L'extrait suivant des statuts achèvera de faire connaître la nouvelle association :

Article 1er. — La Société française et africaine d'encouragement a pour but de favoriser par tous les moyens en son pouvoir la civilisation, par le christianisme, des diverses parties de l'Afrique.

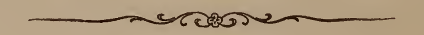
Elle se propose notamment d'encourager les missionnaires européens ou indigènes, soit pécuniairement, soit par l'appui personnel et l'influence de ses membres.

Art. 2. — Elle se compose de membres ordinaires et de fondateurs.

La cotisation annuelle de chaque membre ordinaire est de 25 francs.

Seront considérées comme membres fondateurs les personnes dont la cotisation s'élèvera à 200 francs au moins une fois payés.

Les uns et les autres seront admis par le Comité sur la présentation d'un membre de la Société (1).



NOUVELLES DES COMITÉS AUXILIAIRES DE BORDEAUX ET DE MARSEILLE

L'un des meilleurs fruits du passage de M. Coillard dans nos Eglises aura été la fondation des Comités auxiliaires qu'il a provoquée. L'exercice que nous venons de terminer n'a pas amené de progrès plus réjouissants que celui-là, surtout quand on peut constater, comme nous sommes à même de le faire, que les nouvelles associations ne sont pas organisées seulement sur le papier, mais qu'elles vivent et agissent selon leur pouvoir. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un aperçu des débuts de l'activité des Comités de Bordeaux et de Marseille. Nous empruntons les détails sur le premier au discours que l'un de ses vice-présidents, M. B. Couve, a prononcé à notre

(1) Les dons et souscriptions pourront être adressés au trésorier, M. Séb. de Neufville, 6, rue Halévy, Paris, ou aux membres du Comité.

Les correspondances devront être envoyées à M. Jacob de Neufville, secrétaire général, 30, avenue Friedland, Paris.

assemblée générale et qu'on lira en entier dans notre rapport. Le compte rendu des travaux du Comité de Marseille nous a été envoyé par son président, M. le pasteur Mouline. Espérons que les autres associations semblables qui existent ou qui existeront bientôt dans notre pays nous réjouiront et nous encourageront en nous adressant des rapports semblables.

Comité auxiliaire de Bordeaux.

... « Laissez-moi vous remercier, a dit M. Couve, s'adressant au Comité et à M. Coillard, d'avoir réveillé notre zèle pour l'œuvre missionnaire en faisant appel à notre concours. Ces comités comblent une lacune et ils sont appelés à rendre de grands services, s'ils comprennent leurs devoirs et s'ils se mettent très sérieusement à l'œuvre. De même que nos établissements commerciaux ou industriels fondent des succursales, des agences, ont des représentants ou correspondants, afin d'étendre leur influence et d'obtenir de meilleurs résultats, de même une grande société comme la nôtre doit, dans un but autrement élevé, compléter son organisation en ayant partout dans notre pays, dans les villes et dans les villages, des amis désireux de faire connaître l'œuvre missionnaire et de lui acquérir de nouvelles sympathies.

Vous attendez de moi quelques détails sur la marche de notre Comité. Il n'a pas une longue vie. Il n'est cependant pas resté inactif. Il a organisé à Bordeaux des réunions mensuelles de missions, persuadé que l'œuvre sera mieux appréciée et plus soutenue, quand elle sera connue davantage. Nous avons aussi donné de l'extension à notre collecte annuelle à domicile, et nous avons eu une augmentation de dons. Nous avons cherché à provoquer ou à exciter l'intérêt missionnaire au sein des diverses Eglises des quatre départements que comprend notre Comité : la Gironde, la Dordogne, le Lot-et-Garonne et les Basses-Pyrénées. Envoyer dans les principaux centres un délégué, organiser des col-

lectes et des ventes, placer des carnets du sou missionnaire, obtenir des abonnements à nos journaux, tels sont les divers moyens que nous avons employés ou auxquels nous nous proposons d'avoir recours.

Messieurs les membres du Comité de Paris, permettez-moi de vous le dire, vous avez une belle, mais souvent lourde tâche à accomplir; désormais, vous aurez ici et là, partout j'espère, des collaborateurs directs. Comptez sur notre concours et sur notre dévouement à l'œuvre qui vous est confiée. Nous aimons les Missions. Nous suivons avec sollicitude nos chers missionnaires dans leurs œuvres diverses. Nos dames amies des Missions travaillent dans plusieurs localités pour nos familles missionnaires, et nous espérons également voir s'augmenter le nombre de ces réunions de couture. Nous parlons à nos enfants des Missions. Nous prions pour vous et pour les ouvriers au Sud de l'Afrique, au Sénégal et à Taïti. En ce moment, le cœur ému et reconnaissant, nous accompagnons de nos vœux nos bien-aimés Coillard et Christol. Nous les suivrons dans leur voyage; nous les verrons arriver au Lessouto, puis partir pour le Zambèze, allant porter le glorieux Evangile de notre Seigneur et Maître au centre de l'Afrique.

Mais je ne puis terminer sans vous dire encore un mot. Si dans notre région et à Bordeaux, en particulier, nous aimons les Missions, nous avons un intérêt spécial pour le Sénégal et l'œuvre qu'y poursuit notre Société. Vous avez bien fait de la commencer, vous avez non moins bien fait de la continuer. Notre situation particulière nous met en relations constantes avec cette colonie. Nous ne pouvons oublier que nous avons accompagné au bateau qui devait les emporter loin de la patrie les Lauga, les Guindet, les Golaz, et notre émotion est grande quand nous nous souvenons que leur départ pour leur champ de travail, librement choisi, fut bientôt suivi de leur arrivée dans le ciel, le lieu du repos et de la joie éternelle. Cette mission a été grandement

éprouvée, mais nous devons d'autant plus nous attacher à elle et penser au vaillant Taylor, seul à la brèche à Saint-Louis, mais visiblement soutenu d'en haut. »

Le Comité auxiliaire de Marseille.

Marseille, le 24 avril 1882.

Très honoré frère,

Notre Comité auxiliaire des Missions a le regret de ne pouvoir, pour cette fois, envoyer un délégué à l'assemblée générale du 27 avril. Nous n'avons pas trouvé de laïque qui fût libre d'accepter ce mandat ; quant aux pasteurs, ils sont plus occupés que jamais par la préparation des catéchumènes qui doivent communier à la Pentecôte, et il leur est très difficile de s'absenter à cette époque de l'année. Nous le regrettons beaucoup plus pour nous que pour vous. Car nous n'avons pas encore grand'chose à dire sur l'œuvre que nous venons d'entreprendre, et nous aurions pu apprendre beaucoup par l'échange de vues et les communications diverses qui auront lieu soit à l'assemblée générale, soit dans les conférences pastorales sur ce sujet capital des missions.

Mais nous ne voulons pas laisser passer cette circonstance sans vous adresser l'expression de notre fraternelle sympathie et vous donner quelques renseignements sur ce que nous avons commencé à faire pour l'œuvre des Missions dans l'Eglise réformée de Marseille.

Depuis quelque temps, tous les pasteurs de cette Eglise comprenaient que cette grande œuvre n'y était pas appréciée et soutenue comme elle devait l'être. Nous sentions qu'il était de notre devoir de la faire mieux connaître et de l'entourer d'une sympathie plus effective. Le séjour qu'a fait au milieu de nous l'éminent missionnaire M. Coillard nous a décidés à mettre la main à l'œuvre sans retard. Ses conférences nous ont tous vivement impressionnés, pasteurs

et fidèles, et c'est à lui en grande partie qu'il faut attribuer la formation du Comité auxiliaire qui fonctionne depuis quelques mois.

Notre but étant d'agir avant tout sur l'Eglise réformée, au sein de laquelle régnaient jusqu'à présent une assez grande indifférence et même des préventions à l'égard de l'œuvre des Missions, nous avons cru qu'il y aurait avantage à constituer d'abord le Comité avec des éléments pris dans cette Eglise, en conservant l'espoir d'y adjoindre dans un avenir prochain un ou deux membres de l'Eglise libre. Voici quelle est actuellement la composition du Comité :

MM. Mouline, pasteur, président ;
Ernest Fallot, secrétaire ;
P. de Senn, trésorier ;
Béziès, pasteur ;
Blanc, pasteur ;
Picard, pasteur ;
Ed. Monod, pasteur ;
Sautter, pasteur suffragant ;
Emilien Baccuet, banquier ;
Léon Fraissinet, courtier d'assurances maritimes ;
Périer-Gourdon, négociant ;
Louis Boulet, lieutenant-colonel du génie en retraite ;
Stœcklin, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Nous avons été assez heureux pour obtenir le concours d'une vingtaine de dames dévouées à l'œuvre des Missions et qui ont accepté la tâche de collectrices. Chacune d'elles s'est chargée d'un carnet qui doit rapporter dix souscriptions annuelles à raison de 12 francs, ou l'équivalent, soit 120 francs par an. Nous espérons recueillir par ce moyen plus de 2,000 francs par an. Ces dames ont désigné sept d'entre elles qui sont leurs déléguées au Comité et prennent part avec nous à toutes les délibérations.

Nous avons demandé et obtenu qu'il se fît, chaque année,

au nom du Conseil presbytéral, dans tous nos lieux de culte, une collecte en faveur des Missions après une prédication spéciale. Cette collecte a produit cette année la somme de 1,000 francs. Enfin nous avons cru qu'il y aurait avantage à remplacer la lecture ou l'analyse qui s'était faite jusqu'ici, à notre service mensuel, du *Journal des Missions*, par une conférence libre sur un sujet spécial de l'œuvre missionnaire. Tous les pasteurs se sont entendus à cet égard. Chacun d'eux occupe la chaire à son tour pour cette conférence qui a lieu l'après-midi, mais qui est annoncée au service du matin. Nous constatons déjà les heureux effets de ce changement. Le public qui assiste à notre service mensuel des missions est devenu plus nombreux et les collectes sont aussi plus fructueuses. L'intérêt pour l'œuvre fait évidemment des progrès. Mais les résultats obtenus ne sont rien en comparaison de ceux que nous devons ambitionner. Que Dieu ouvre les cœurs et nous donne à tous la persévérance !

La collecte du sou missionnaire, confiée à M. Ernest Fallot, aura toujours son existence distincte, ainsi que la réunion de travail organisée depuis longtemps par nos dames. Nous nous ferons aussi un devoir d'envoyer chaque année une caisse de nos produits du Midi pour la vente des Missions qui se fait à Paris. Par tous ces moyens, nous espérons qu'il nous sera donné d'assurer à la Société des Missions évangéliques de Paris une contribution annuelle de 4,000 francs. Ce sera bien peu encore, mais ce sera pourtant un progrès. Notre trésorier vient de faire à M. Schultz un nouvel envoi de 1,000 francs. Si nous ne versons pas davantage pour cette année à la caisse de Paris, c'est que notre Comité s'est engagé à offrir à M. Coillard une boîte de médicaments pour la mission du Zambèze, qui coûtera de 15 à 1,800 francs. Nous avons considéré comme un devoir de donner ce témoignage spécial de sympathie à celui dont les appels nous ont fait tant de bien et qui est venu réveiller parmi nous le zèle missionnaire.

Je ne veux pas terminer cette lettre sans vous prier de dire au vénéré M. Casalis, à celui qui a rendu de si éminents services à la cause de l'Evangile, soit comme missionnaire au Sud de l'Afrique, soit comme directeur de la Maison des Missions de Paris, que notre affection et nos prières l'accompagnent dans sa retraite. Que le Seigneur lui donne le repos dont il a besoin, après ses longs services, et qu'il permette que notre Eglise profite longtemps encore de l'expérience et des lumières de son fidèle serviteur! Nous Lui demandons aussi, cher et honoré frère, de vous soutenir dans l'œuvre si importante qui vous est confiée et de vous accorder toutes ses grâces pour la préparation de nos futurs missionnaires !

Veuillez agréer, cher et honoré frère, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en Jésus-Christ.

Ph. Mouline, pasteur,



MISSION DU LESSOUTO

PROCHAINES ARRIVÉES A PARIS ET AU LESSOUTO

A l'heure où nous écrivons, M. Dormoy et sa famille sont sur le point d'arriver. On les attend pour mercredi 21 juin à Southampton, et pour le lendemain à Paris. Ils amènent avec eux trois filles et deux fils de M. Germond dont ce missionnaire a dû se séparer, à sa grande douleur. Nous recommandons aux prières de tous les chrétiens ces enfants et ce père, resté seul sur sa station, et qui nous fait entrevoir l'éventualité de son propre retour en Europe (1).

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons, par une dépêche venue de Londres, que nos voyageurs sont arrivés à bon port, mais que l'une des filles de M. Germond, âgée de dix ans, est gravement malade.

(*Note des Réd.*)

D'après les dernières nouvelles, M. et Madame Jousse doivent avoir quitté leur station de Thaba-Bossiou il y a quelques jours. Ils sont en route pour le Cap, qu'ils pensent quitter le 4 juillet. C'est donc pour la fin de ce mois qu'il nous faut attendre leur arrivée à Paris.

Les nouvelles directes de M. Coillard et de ses compagnons de route s'arrêtent à Madère, où ils sont arrivés en parfaite santé, et n'ayant souffert qu'un jour du mal de mer. Depuis ce moment nous avons eu la joie de trouver dans les dépêches maritimes et de communiquer à nos amis, par les journaux religieux, un télégramme portant la date du 1er juin et annonçant l'arrivée au Cap du paquebot qui les porte, le « Grantully Castle ». La traversée s'était effectuée en dix-huit jours, rapidité qu'aucun de nos missionnaires allant au Cap ou en venant n'a encore atteinte.

QUELQUES DÉCISIONS DE LA CONFÉRENCE DE MORIJA

La Conférence des missionnaires s'est réunie à Morija à la fin du mois d'avril. A l'exception de M. Lautré, retenu à Smithfield par une indisposition persistante, nos frères étaient au grand complet. La présence de M. Mabille, ainsi que celle de M. Krüger, dernière recrue de l'œuvre, a contribué à réjouir tous les cœurs. D'autre part, la perspective du départ prochain de MM. Jousse et Dormoy a mis une ombre de tristesse sur la réunion.

Pendant la conférence, les missionnaires nouvellement arrivés ont fort intéressé leurs amis en faisant fonctionner un téléphone et en leur offrant du café préparé au moyen d'un appareil solaire que M. Jalaguier a donné à M. Mabille. M. Krüger avait organisé un petit concert, qui a fort bien réussi, et M. Mabille a montré une lanterne magique qu'un ami anglais lui avait procurée dans le temps et pour laquelle

de nouveaux sujets venaient d'être achetés. Quel contraste entre de telles récréations et les coups de canon qui retentissaient naguère à peu de distance de Morija ! Pourrions-nous bénir suffisamment le Seigneur !

De graves décisions ont été prises. M. Daniel Keck a été chargé de remplacer, jusqu'à nouvel ordre, M. Jousse à Thaba-Bossiou. Pour compenser dans une certaine mesure M. Keck père de la perte qu'il fait par l'éloignement de son fils, et pour l'assister dans les soins à donner à son autre fils Paul, toujours très souffrant, la Conférence a déchargé temporairement M. le docteur Casalis, gendre, comme on sait, de M. Keck, de la direction de l'École normale de Morija, pour lui laisser la liberté de se rendre à Maboulėla aussi souvent que l'état de santé de son beau-frère nécessitera sa présence.

Enfin M. Marzolff, revenu au Lessouto dans l'impossibilité de continuer son œuvre à Matatiélé, a été invité à s'installer à Léribé en attendant l'arrivée de M. Coillard.

Les écoles de Morija vont se rouvrir, ayant à leur tête MM. Mabille, Dyke et Krüger, aidés de trois instituteurs indigènes, qui remplissaient ces fonctions avant la guerre déjà. Nos frères ont senti le besoin d'accentuer le caractère missionnaire de ces établissements, en établissant une distinction aussi nette que possible entre les jeunes gens qui se destinent à l'instruction et ceux qui se vouent à l'évangélisation. « Ce principe admis, ajoute le secrétaire de la « Conférence, M. Dieterlen, nous avons reconnu qu'au point « de vue pratique, l'expérience seule pouvait guider nos « frères dans leurs efforts pour coordonner les divers élé- « ments et accorder à chaque branche de cette œuvre la « place et les proportions qui lui conviennent. Nous igno- « rons jusqu'à présent quels sont le nombre et le degré « d'instruction des jeunes gens qui se présenteront à l'ad- « mission. Ce n'est qu'à leur arrivée à Morija que ces candi- « dats pourront être examinés, interrogés sur leur voca-

« tion, et classés. Et du résultat des épreuves dépendra la « manière dont sera organisée l'Ecole biblique, ainsi que la « réouverture de l'Ecole préparatoire et de l'École normale, « avec le personnel qui sera appelé à se consacrer à chacune « de ces œuvres respectivement. »

LA COMMUNION DE PAQUES A HERMON

Loyaux et nationaux réunis autour de la sainte Table (1).

...Dimanche matin service en plein air; aux trente candidats d'Hermon s'en ajoutent six d'une annexe; nous avons beaucoup de monde. Les loyaux de Mafeteng, au moins ceux qui peuvent monter à cheval, sont de la partie. Après les discours de deux évangélistes, Henry Dyke nous fait une allocution chaude et mesurée que la congrégation écoute de toutes ses oreilles. Puis c'est mon tour : je suis bien heureux de présider à cette belle fête qui a pour but de montrer à l'Eglise et aux païens que, malgré le désarroi causé par la guerre, nous vivons, nous progressons. Cette fête, je l'ai bénie de loin, j'ai fondé sur elle de grandes espérances, me disant que, plus que mes prédications, elle relèvera le courage des chrétiens et secouera les incrédules et les païens. Et mon texte, ce sont ces trente-six catéchumènes qui affirment publiquement leur foi et s'engagent à vivre selon la volonté de Dieu. J'ai dit tout cela à l'assemblée, j'aurais voulu pouvoir parler plus longtemps et mieux ; puis je baptise ou confirme les catéchumènes; un chant, une prière et nous nous dispersons.

L'après-midi, la Cène. Je procède toujours simplement. Un chant, le psaume LI comme prière, la lecture d'Esaïe LIII, les

---

(1) Lors de la Pentecôte, le même fait s'est produit à Thaba-Bossiou. M. Jousse nous écrit même que Massoupa assistait au service.

(*Notes des Réd.*)

paroles d'institution, et quelques versets de Jean VI. Puis, la communion. Il me semble que la parole de Dieu seule doit se faire entendre en pareille circonstance et que toute mon éloquence, même si j'en possédais, ne vaudrait pas deux lignes d'Esaïe ou de saint Paul. Et puis des passages comme Esaïe LIII paraissent si solennels quand on se voit en présence des éléments de la Cène. A ces moments, je me sens tout autre ; et que serait-ce si je pouvais y participer comme de simples laïques, puis rester tranquille et me recueillir pendant que le reste de la congrégation s'approcherait de l'autel?

Les « loyaux » ont pris part à la Cène ; la réconciliation se fait tout doucement, on y met plus de bonne volonté que précédemment, et si elle n'est complète que plus tard, il n'y a pas moins une base solide posée dans les cœurs dès maintenant.

H. DIETERLEN.



NOUVELLES DE LA STATION DE SILOÉ

Siloé, le 11 avril 1882.

Messieurs et honorés directeurs,

Les fatigues et les anxiétés de la dernière guerre avaient tellement affaibli ma santé et celle de ma chère femme, que nous eussions dû quitter l'œuvre des Missions, si nous n'avions entrepris un voyage de santé au bord de la mer. Ce voyage, quoiqu'il ait duré en tout près de quatre mois, a été à peine suffisant pour nous rendre les forces nécessaires pour reprendre notre œuvre à Siloé. Nous sommes cependant bien reconnaissants envers le Seigneur, pour la

mesure de forces que nous avons recouvrées par notre éloignement de la station. Bien que faibles encore, nous nous sommes remis avec courage à nos occupations. Mais par où commencer? Après réflexion, je me dis que ce serait par la réorganisation de l'œuvre spirituelle. En examinant ceux de nos gens qui fréquentaient la classe d'instruction chrétienne, j'en trouvai encore une vingtaine parmi les soixante que j'avais avant la guerre, et qui étaient propres à être réadmis. Ce petit nombre s'est accru, depuis lors, jusqu'à trente-deux. Ils jouissent actuellement d'une instruction régulière, et ils fréquentent leur classe avec entrain.

Après cela, j'examinai les chrétiens de mon Eglise, un par un, et je trouvai que quelques-uns étaient tombés dans le péché de l'impureté, deux autres avaient pris une seconde femme, quatre autres avaient permis à leurs enfants d'aller aux rites de la circoncision païenne, et trois ou quatre autres sont retournés au paganisme. Outre cela, il y en a un petit nombre qui a émigré, et quelques-uns qui travaillent chez les colons. En somme, il y a une quarantaine de membres de l'Eglise que la guerre a détournés de notre station. J'ai exhorté sérieusement ceux qui sont restés fidèles à être fermes dans leur foi, vu que l'ennemi des âmes est à présent bien actif, cherchant à perdre tous ceux qui ne sont pas solidement fondés sur le Roc, qui est Jésus-Christ. Nous avons aussi des réunions d'édification, dans lesquelles chacun a la liberté de la parole, pour nous encourager mutuellement au bien. La congrégation des services du dimanche a diminué d'une soixantaine d'auditeurs. Nous n'avons plus d'école ici pour les enfants.

Naturellement il n'y a pas eu de collecte pendant la guerre. Mais je l'ai recommencée maintenant ; il n'y aura pourtant pas à attendre grand'chose, parce que la guerre a appauvri tout le monde, aussi n'ai-je reçu jusqu'à présent qu'environ 75 francs. Je ne saurais dire comment nous paierons nos évangélistes, qui se sont tous remis à l'œuvre, à

l'exception d'un seul, qui, attiré par l'Eglise anglicane, la sert aussi comme évangéliste.

Je reviens d'une fête chrétienne que nous avons eue à Thaba-Morèna, à l'occasion de Pâques. Les Eglises de notre district s'y sont jointes pour prendre la sainte Cène et pour nous édifier ensemble par la Parole de Dieu. Vingt-deux personnes ont été reçues dans l'Eglise, soit par le baptême, soit par la confirmation ; parmi ces dernières figurait aussi Mademoiselle Lucie Germond.

Moletsané nous a quittés le 22 février pour aller, disait-il, visiter l'autre moitié de son peuple, qui demeure dans le district de Kroonstad. De fait, il paraît que ce vieillard a formé des plans d'émigration, et qu'il est allé voir s'il ne trouverait pas un pays disponible pour y placer tout son monde. Hélas ! il n'y réussira point, puisqu'il n'y a plus de tel pays à trouver. Les gazettes de l'Etat-Libre m'ont appris depuis que Moletsané a demandé au Président la permission de traverser ses Etats, pour se rendre au Transvaal.

M. Marzolff est actuellement à Morija. Notre Conférence est convoquée à Morija pour le 25 de ce mois. M. Christmann pense aussi aller à la Conférence, pourvu qu'il trouve des chevaux, dit-il, qui veuillent le porter aussi loin.

Messieurs et honorés directeurs, recevez mes salutations chrétiennes.

Votre affectionné dans le Seigneur,

Fr. Maeder.



BAPTÊME ET MORT CHRÉTIENNE D'ISAAC SPINARÉ A PABALLONG

Paballong, 26 mars 1882.

Cher et honoré Directeur,

Dans une précédente lettre, je promettais de vous envoyer très prochainement un abrégé de l'histoire d'un jeune adolescent dont la mort triomphante a fait sensation auprès et au loin. Voici les quelques détails que j'ai pu recueillir sur ce sujet.

Atteint, en octobre 1880, d'une toux violente qui résista à toute application médicale et finit par dégénérer en pulmonie, Spinaré, orphelin de père et de mère, et âgé seulement de douze à quatorze ans, n'en continua pas moins, pendant la première période de sa longue maladie, à paître le troupeau de son oncle, homme dur et foncièrement païen. Mû par des aspirations que ne partageait pas son entourage immédiat, il suppléait aux graves lacunes de son éducation par sa persévérance à interroger jeunes et vieux plus privilégiés que lui, chaque fois qu'une occasion favorable se présentait, sur ce qu'ils allaient faire soit à l'école, soit aux services du dimanche et aux réunions qui ont lieu sur semaine. Sous la direction d'En-haut, Spinaré fit des progrès rapides dans la connaissance des saintes lettres et devint, bien qu'en secret, un disciple fervent de Jésus-Christ.

Neuf jours avant sa mort, il me fit appeler pour la première fois auprès de lui. C'était un dimanche après-midi. Je le trouvai accroupi au fond d'une hutte, drapé dans une couverture usée, souffrant beaucoup, mais admirable de patience. Ma femme, qui avait voulu m'accompagner, fut très frappée de l'expression de joie qui était répandue sur tous les traits de cet enfant que le seul nom de

Jésus faisait tressaillir. Pour nous, comme pour notre cher patient, cette première heure que nous passâmes ensemble sous le regard de Dieu fut un temps de rafraîchissement. Les derniers reflets du soleil couchant qui doraient de leurs teintes les plus hautes cimes des Maloutis au moment où nous franchissions le seuil de la hutte nous faisaient involontairement penser à la suprême beauté de cette autre lumière à laquelle les yeux de celui dont nous venions de presser la main ne tarderaient pas à s'ouvrir. Nous n'avions pas encore regagné la station que déjà le crépuscule avait fait place à l'obscurité, mais nous étions trop heureux de notre visite pour nous plaindre des pierres du sentier.

Trois jours plus tard, après avoir passé la matinée avec mes catéchumènes et présidé une réunion de prière, je reprenais, avec un ancien de l'Eglise, le chemin qui conduit à la demeure de votre jeune ami. Son état, déjà si critique lors de ma première visite, avait empiré. Sur sa demande, qu'il m'avait adressée la veille dans un touchant message, je procédai à son baptême en présence de quelques personnes sympathiques. Chaque parole tombée de mes lèvres, à en juger par la manière dont ses yeux étaient attachés sur moi, trouvait un écho prolongé au fond de son âme toute pleine des feux du premier amour. Tout, chez lui, était fraîcheur et vie. Si fortes avaient été les émotions d'« *Isaac* » — tel fut le nom nouveau qu'il prit à son baptême — que, peu d'instants après mon départ, il tomba dans un évanouissement qui se prolongea jusque bien avant dans la soirée.

Souvent, lorsqu'une douleur trop vive le privait de sommeil, il s'agenouillait sur sa couche et priait avec beaucoup de ferveur ; ou bien il s'entretenait avec les chrétiens qui avaient offert de remplir alternativement auprès de lui les fonctions de garde-malade et se faisait redire les paroles de Jésus. Dans ces entretiens intimes, qui faisaient ses délices, il aimait à parler de l'amour du Sauveur et ajoutait, comme pour mieux préciser sa pensée : « Ne soyez pas en peine de

moi, Jésus, mon meilleur ami, est là tout près de moi ! » On se faisait du bien rien qu'à entendre ce témoignage simple, sans apprêt, rendu, par la bouche d'un enfant arraché au paganisme, à la fidélité des promesses faites à la foi.

Une autre crise, bien plus sérieuse que la précédente, eut lieu le dimanche suivant, pendant que nous priions ensemble. A partir de ce moment, sa faiblesse augmenta sensiblement, sans toutefois le priver de l'usage de ses facultés qui toutes étaient constamment concentrées sur l'objet de son amour. Le mercredi matin, après une nuit de calme, et au moment où le soleil se levait, son âme, rachetée et sauvée, prenait son essor vers une patrie meilleure. La nouvelle de sa mort, à laquelle nous étions préparés, fit couler nos larmes. Ce cher jeune néophyte avait réellement gagné notre affection à un degré exceptionnel. Semblable à un fruit bien mûri que l'on cueille dans un beau jour d'automne, Isaac est tombé, sans secousse, dans les mains du jardinier céleste, dans le sein du Seigneur; c'est là que nos pensées le cherchent, le contemplent.

Adieu, cher et honoré Directeur; veuillez présenter mes respects à Madame Casalis, à M. et Madame Boegner, et me croire

Votre tout dévoué,

G. Christmann.

SÉNÉGAL

NOUVELLES DE M. TAYLOR

Saint-Louis (Sénégal), le 6 mai 1882.

Cher Directeur.

Plusieurs courriers se sont passés depuis que je vous ai écrit ma dernière lettre, tellement j'ai été occupé. C'est avec une santé chancelante que je suis obligé d'affronter de nombreux devoirs : enseignement, évangélisation, prédications, visites à domicile, etc., etc. Que les voies de Dieu sont incompréhensibles! Ses pensées ne sont pas nos pensées, ni ses voies nos voies. Je le prie chaque jour de montrer sa puissance dans ma faiblesse.

Pressé comme je le suis de tous côtés, mon intention était de demander au Comité de m'accorder le concours d'un évangéliste de la Gambie ou de Sierra-Leone; mais après mûre réflexion, j'ai fini par renoncer à ce projet pour des raisons locales que voici. Aujourd'hui, le gouvernement, les conseils locaux, les habitants notables de la colonie ont plus que jamais leurs yeux sur les établissements missionnaires et s'attendent à ce qu'ils fassent dominer *l'élément français* sur l'élément indigène, réfractaire au progrès et à la civilisation. Un bon nombre de familles indigènes aussi, tout en tenant à leur religion, cherchent pour leurs enfants une bonne éducation française pour les mettre à la hauteur de la situation actuelle des choses. J'ai, par exemple, chez moi trois garçons payant chacun 25 francs par mois; deux sont les fils d'un grand traitant musulman, et le troisième est un mulâtre, né de catholiques. Les parents m'ont recommandé de veiller spécialement à la formation du caractère de leurs enfants, c'est là un des principaux motifs qui les a déterminés à les mettre en pension chez moi. Je suis en pourparlers avec trois

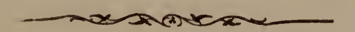
autres familles au même sujet ; d'autres peut-être ne tarderont pas à me présenter leur demande.

Dans un tel état de choses, comment faire venir de Gambie ou de Sierra-Leone un évangéliste qui ne comprendra pas un mot de français ? Il ne pourrait m'aider efficacement et faire face à la situation actuelle. Quand croyez-vous pouvoir m'adjoindre un missionnaire de votre race? J'attends avec une grande impatience l'arrivée de la saison de l'hivernage ; il me tarde de voir si toutes les mesures adoptées par le gouvernement réussiront à nous délivrer de la visite annuelle, régulière de l'affreuse fièvre jaune. Pour un nouveau missionnaire, il sera prudent, pendant les deux ou trois premières années de son séjour ici, qu'il parte régulièrement pour Madère au commencement de juin et revienne en décembre ou en janvier, afin d'empêcher le retour d'une catastrophe semblable à celle qui nous est survenue l'année passée. J'espère cependant qu'on ne manquera pas, d'ici à l'année prochaine, de détruire complètement le germe de cette redoutable épidémie dans la colonie. Que Dieu ait pitié de nous et nous fasse voir la clarté de sa face.

Tout va bien dans l'œuvre grâce à Dieu. En terminant nous nous recommandons tous à vos prières.

Votre bien dévoué,

W. Taylor.



TAÏTI

ARRIVÉE DE M. VIÉNOT ET DE SA FAMILLE

C'est le 10 juin que notre frère est arrivé à Paris avec Madame Viénot et trois de ses enfants. Le quatrième, à peine âgé de treize mois, a dû être laissé à Taïti, à la garde des institutrices et d'une bonne de confiance. M. et Madame Viénot

ont en outre amené avec eux deux des enfants de M. Brun, qui viennent en Europe pour leur éducation. — La traversée a passablement éprouvé nos voyageurs, surtout Madame Viénot et ses deux plus jeunes enfants, qui ont contracté en route une bronchite assez forte. Quant à notre frère, il espère beaucoup, pour le rétablissement de sa santé, du changement de climat et des cures qu'il va être obligé de faire pour les maux divers dont il souffre.

Dieu veuille mettre sa bénédiction sur les efforts qu'il fera aussitôt rétabli, et qu'il fait déjà, pour faire faire à l'œuvre taïtienne de nouveaux progrès et pour lui conquérir de nombreux amis.



UN VOYAGE CIRCULAIRE AUTOUR DE MOORÉA

Récit de M. Brun.

Papétoaï (Mooréa), janvier 1882.

A Monsieur Casalis, directeur de la Maison des Missions.

Cher et honoré frère,

Je vais vous raconter une tournée missionnaire que nous avons faite dernièrement en famille à Mooréa.

Vous avez déjà appris que la santé de M. Viénot s'est beaucoup altérée. Au mois de novembre, les forces de notre cher frère l'avaient presque entièrement abandonné. Le repos le plus complet lui devint nécessaire. Il se retira à Papaoa, où il resta quelques semaines ; ce séjour lui fit du bien. La pensée qu'un changement d'île lui serait favorable l'amena à Mooréa, où nous fûmes heureux de l'avoir au milieu de nous pendant quelques semaines jusqu'à Noël qu'il passa en partie à Papétoaï et en partie à Papéété, au sein de sa famille. Grâce à Dieu, la santé de notre cher collègue s'a-

méliora un peu. La tranquillité et l'air pur de Mooréa lui communiquèrent quelque force.

Depuis longtemps nous avions l'intention de faire en famille le tour de Mooréa ; nous désirions revoir nos chères Eglises, travailler à leur édification, montrer à nos enfants Lucie et Henri l'île qu'ils vont quitter peut-être pour toujours, et fortifier la santé de ma femme qui laisse toujours passablement à désirer. M. Viénot ayant pensé que cette tournée, qu'il n'avait jamais faite, améliorerait son état et lui fournirait l'occasion de faire quelque bien, nous nous hâtâmes de réaliser notre désir.

Nous partîmes tous, à l'exception de deux enfants, le lundi 18 décembre, à six heures et demie du matin, sur une bonne embarcation que quatre forts indigènes faisaient avancer assez rapidement. Nous étions en tout onze personnes. Il faisait un très beau temps. Les rayons du soleil se jouaient déjà dans la grande vallée qui embellit le fond de la baie de Papétoaï. Comme la nature était charmante ! Tout semblait rivaliser de beauté : les montagnes, les collines, les vallées, le rivage et la mer. La baie de Papétoaï, s'il faut en croire plusieurs voyageurs, est un des plus beaux spectacles qu'offrent les îles de l'océan Pacifique. Nous en jouîmes ce matin-là de tout notre cœur. Nous naviguions entre la terre qu'une verdure luxuriante orne du sommet des collines et même des montagnes jusqu'au bord de la mer, et une ceinture de récifs sur lesquels les vagues de l'Océan immense, en se brisant, déploient sans cesse une nappe d'une éclatante blancheur. Je ne parlerai pas des jolies petites baies, des gracieux promontoires et des belles vallées qui jouissaient, humides et silencieuses, des rayons du soleil. Dirai-je avec quelle grâce les hauts cocotiers balançaient leur panache agité par une brise légère ? avec quelle satisfaction l'œil apercevait les plantations de coton des indigènes, témoins d'un peu d'activité ? avec quel plaisir on regardait, posés sur des récifs isolés et à fleur d'eau, quel-

ques oiseaux chantant sans crainte tout près de nous?... Bientôt nous passons à côté de deux îlots magnifiques, séparés par un bras de mer d'une centaine de mètres. Le bois de fer qui les couvre y vient admirablement et y atteint des dimensions considérables. Il y a aussi quelques pieds de pandanus et quelques rares cocotiers. Les rats y foisonnent. Des oiseaux planent sur ces îlots. L'un de ces bouquets de verdure fut donné jadis par l'un des Pomaré à la pieuse madame Simpson, à qui l'éducation d'un enfant royal avait été confiée.

Cependant notre embarcation continuait sa marche et arriva en face de l'habitation de campagne d'un ancien chef de Papétoaï, membre actuel de l'Eglise. Fatigué de sa charge civile, il donna sa démission, préférant à l'honneur de représenter le district la tranquillité d'un simple citoyen. Plusieurs fois on eut l'intention de l'élire, mais il ne voulut céder à aucune supplication. Cette position lui paraissait peut-être trop assujettissante et trop périlleuse pour la foi. Une demi-heure après, nous étions en face d'un petit hameau à l'entrée d'une grande vallée que traverse un ruisseau aux bords verdoyants. Ce hameau porte le nom de Niumaru. Plus loin, les débris d'un grand maraé (temple païen), situés sur le bord de la mer, attirèrent notre attention. Y aborder fut l'affaire de quelques minutes. Ce maraé, appelé Niurua, était sans doute l'un des plus fréquentés d'Eiméo (1). Ces monuments se divisaient en trois parties principales: 1° un monticule en pierres, lieu très sacré et le plus élevé du maraé. C'était là que l'on plaçait les images des dieux les plus puissants et les plus honorés; 2° un autre monticule, également en pierres, adhérant au premier, mais moins haut et moins sacré; là se trouvaient les dieux inférieurs; 3° enfin plus bas il y avait une enceinte entourée d'un mur en pierres

(1) Autre nom de Mooréa.

(*Note des Réd.*)

et au sein de laquelle ne pouvaient pénétrer que les prêtres, les membres des familles royales et les chefs. C'est dans ce lieu que s'offraient les sacrifices humains. L'enceinte du maraé que nous examinâmes était encore assez bien dessinée. Une large pierre plantée en terre avait dû servir aux sacrifices ; en dehors, une autre pierre plate et longue recevait les victimes immolées en attendant que les prêtres les admissent dans le lieu sacré où elles étaient offertes aux dieux. L'endroit où se trouve le maraé dont nous parlons est encore sombre ; peut-être quelques-uns des arbres de fer qui l'ombragent ont-ils été témoins des scènes de barbarie et de ténèbres qui se sont passées dans ces tristes lieux ? Nous trouvâmes sur le bord de la mer une pierre sur laquelle on voyait encore les traces d'une figure humaine. Que de prières lui furent jadis adressées ! que de victimes furent immolées en son honneur ! Là était le temple du Prince des ténèbres ; là se manifestait sa redoutable puissance ; que de siècles de mensonge, de terreur et d'esclavage passèrent sur ces lieux ! Celui qui est venu pour détruire les œuvres du diable devait un jour arriver jusque-là. Il vint et bientôt le soleil de justice éclaira ces profondes ténèbres. Mais l'ennemi des âmes n'a jamais entièrement abandonné la place. Hélas ! que d'âmes encore sur lesquelles il règne par le moyen des convoitises de ce monde !

Le petit village de Varari, situé non loin du maraé dont nous venons de vous entretenir est une preuve de l'activité que déploie le Prince des ténèbres. La mission catholique de Taïti, voyant que les indigènes de Mooréa résistaient aux manœuvres des prêtres, imagina un autre moyen de conversion. Elle acheta un vaste terrain dans le village que je viens de mentionner et y établit bientôt une petite colonie de gens catholiques de l'île de Pâques. C'était là le levain qui devait faire lever la pâte rebelle. Ce levain n'était pas sans doute excellent, puisqu'il n'a pas produit de résultat sensible. Lui-même s'est réduit à pas grand'chose. La popu-

lation adulte résiste décidément. Les prêtres ont tourné leurs efforts du côté de l'enfance, qu'ils veulent, sous prétexte de lui apprendre le français, façonner petit à petit à leur image. Le gouvernement français de Taïti les aide à accomplir cette belle besogne. La mission catholique ouvre partout des écoles libres que l'administration subventionne. La France républicaine favoriserait-elle à Taïti ce qu'elle veut absolument empêcher chez elle-même?

Au-delà de Varari est le petit village de Moruu, bien situé à l'entrée d'une profonde vallée au milieu de laquelle murmure un ruisseau. Nous arrivâmes vers les onze heures en face de Haapiti, chef-lieu du district de ce nom. Quelle vue s'offrit à nos regards! de hautes montagnes forment un rempart immense; des pics nombreux s'élèvent inégalement comme autant de tours gigantesques. Partout une richesse de verdure extraordinaire. Les sommets eux-mêmes n'en sont pas dépourvus.

Le rivage de Haapiti est difficile à atteindre; on dirait que les montagnes qui le protègent ont obstrué la mer d'innombrables récifs, comme s'ils ne voulaient être observés et contemplés que d'une distance favorable et respectueuse. Le village est perdu dans la verdure. Trois maisons principales, bâties au bord de la mer, frappent le regard: le temple, d'une éclatante blancheur, la maison communale nouvellement construite et l'école du district, qui brille comme la maison de prière.

La réception fut simple et cordiale. C'était la première fois que M. Viénot visitait ce district, aussi vit-on bientôt arriver beaucoup de monde avec le présent traditionnel de nourriture. Un orateur, s'adressant à notre collègue, lui souhaita la bienvenue et fit un petit discours très élogieux et très amiable. Le nouveau visiteur prononça une petite et touchante allocution qui produisit une impression excellente. Dans chaque district, notre cher frère s'informa des besoins du pays afin de pouvoir agir en connaissance de cause au

sein du conseil colonial où l'ont porté presque tous les suffrages de Taïti et de Mooréa. La maison du pasteur qui nous offrit l'hospitalité est grande et convenable; les alentours laissent à désirer. Hélas ! le serviteur de Dieu chez qui nous étions se fait vieux, et les infirmités inhérentes à cet âge l'empêchent souvent de remplir les fonctions de son ministère. C'est un brave homme, encore plein d'entrain et de vivacité quand ses rhumatismes ne le domptent pas. Sa simplicité, sa douceur, sa modestie et son esprit modéré le font aimer de tous ses paroissiens. L'instituteur Téoru ne jouit pas d'une aussi bonne réputation; sa femme l'avait dernièrement abandonné, mais, grâce à Dieu et aux exhortations des pasteurs européens, elle est retournée auprès de son mari avec lequel on vit en paix. Puisse cette union et cette paix durer longtemps! Téoru remplit depuis quelques années les fonctions d'instituteur communal du district et instruit une quarantaine d'élèves dans son école. Il accomplit une bonne œuvre. Le chef du district que nous allâmes voir aussitôt après notre arrivée nous reçut amicalement; c'est un jeune homme parlant assez bien le français qu'il a appris chez M. Viénot. Il s'appelle Téina Mahao. Vers les huit heures du soir commença une soirée d'édification. Je dis quelques mots sur Ephés. II, 10, et suppliai au nom de Christ les membres de l'Eglise de fuir le mal en accomplissant le bien, de se rappeler que l'amour immense dont nous avons été les objets nous engage à nous donner à Dieu et à nous consacrer entièrement à Lui. Cette réunion très intéressante se termina par le chant de quelques beaux cantiques. Vous savez que les indigènes aiment passionnément le chant. Leur voix est juste, vibrante, sonore, harmonieuse.

Nous nous étions promis de partir le lendemain avant le lever du soleil; nous étions debout avant qu'il parût, mais le temps de se préparer, de boire une tasse de bon thé de feuilles d'oranger et de faire le culte en commun, nous retint jusqu'à six heures et demie. Déjà le haut des montagnes

était doré par les rayons du soleil et bientôt nous en étions nous-mêmes inondés. Nous vîmes la maison des prêtres de Haapiti, leur église en pierre et leur école que l'on va reconstruire solidement...

La vue admirable des belles vallées qui s'étendent depuis Haapiti jusqu'au petit village de Atiha vint changer un peu le cours de nos pensées. Un magnifique ruisseau aux eaux limpides arrose ce petit endroit, mais, hélas ! cela n'empêche pas que les boissons alcooliques n'y soient fort recherchées. Il y a là une trentaine de membres de l'Eglise avec deux diacres à leur tête et une toute petite maison destinée aux services religieux du mercredi matin. Au loin, Taïti dressait devant nous sa masse majestueuse. Un peu au delà de Atiha nous rencontrâmes un ancien major anglais nommé M. Webb, dont la vie s'est passée à voyager. Amateur de la nature, nous le trouvâmes sur une pirogue examinant, dans la partie de mer enclose par les récifs, les coraux, qui étaient vraiment remarquables. Du rivage, M. et Madame Henry nous envoyèrent mille saluts. Nous aperçûmes devant nous un charmant petit îlot qui nous annonçait que Afaréaïtu n'était pas loin. Avant ce village se trouve celui de Maatéa, où le vent renversa il y a un peu plus d'un an une jolie maison de prière récemment construite. Les habitants de cet endroit demeurent encore dans des cabanes qui font un triste effet au milieu de la riche verdure; plus loin, il y a encore Haumi, village beaucoup plus gai que le précédent. Enfin nous arrivâmes à Afaréaïtu, où le pasteur nous reçut avec joie. Le district vient de lui construire une nouvelle et grande habitation. Le chef que nous allâmes voir une heure après notre arrivée est un brave homme, un peu trop amoureux de la bouteille, mais que tout le monde aime à cause de sa simplicité, de l'intérêt qu'il montre pour les affaires de la commune, de sa bonhomie et de son énergie. Il demeure près d'un ruisseau qui nous attira et où nous prîmes tous un excellent bain. L'instituteur est un demi-blanc connaissant

passablement le français. Le Résident de Mooréa paraît en être très content. La maison neuve où il instruit les enfants est bien faite et très confortable. Le temple est gai et produit un bel effet, mais il n'est pas très solide, En fait de curiosités, l'étranger aime à visiter un grand maraé situé au bord de la mer, sur une pointe d'où la vue s'étend au loin dans toutes les directions; près de là, on rencontre d'immenses sépultures royales; les indigènes vous disent que ceux qui furent jadis ensevelis dans ces tombeaux sacrés reposent bien loin, dans l'île de Raïatéa, sur une montagne, antique séjour des dieux.

(*A suivre.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES RÉSULTATS GÉNÉRAUX DES MISSIONS POUR LA CONNAISSANCE DE LA TERRE

Deuxième Conférence de M. le professeur Sayous.

II

Assurément, Messieurs, si les sciences morales et l'érudition ont quelque chose qu'elles puissent opposer au développement moderne des sciences de la nature, telles, par exemple, que l'électricité, c'est bien la science, moderne aussi, qui étudie les langues non pas seulement en vue d'admirer leurs monuments littéraires accomplis, mais pour remonter à leur origine, pour saisir leur parenté, pour établir leur filiation, et, par suite, pour faire remonter l'histoire au delà des premières données de la chronologie, pour démêler, dans cette histoire, la formation et le développement des

traditions religieuses. Cette science, où l'on peut distinguer des branches diverses qui s'appellent la linguistique, l'ethnographie, l'histoire des religions, mais où tout se tient, à vrai dire, est-elle ou n'est-elle pas en grande partie l'œuvre des missions chrétiennes?

Nous rencontrons ici deux opinions opposées, celles de deux linguistes d'aujourd'hui, M. Max Müller et M. Hovelacque. Tandis que M. Hovelacque parle le moins possible des missionnaires, et en parle, lorsqu'il en parle, avec le dédain le moins dissimulé, l'illustre Max Müller se sert continuellement des travaux des missionnaires dans toutes les parties du monde, et pour construire ses grandes théories sur le langage, et pour reconstituer l'histoire ancienne des religions. Et non seulement il s'en sert, mais il ne manque pas une occasion de le dire et de les en remercier. Par exemple, il dit, à propos de Confucius, traduit par M. Legge : « C'est une nouvelle preuve de ce que peuvent obtenir les missionnaires, si on les encourage à donner une partie de leur temps et de leur attention à des recherches littéraires ou scientifiques. » Or, ce partage du temps, Max Müller, au point de vue même de l'évangélisation, le croit légitime : « Un missionnaire, comme tout autre homme, dit-il, doit avoir ses heures de loisir, et s'il emploie ses loisirs à s'instruire, à étudier la langue ou la littérature du peuple au milieu duquel il vit, à décrire avec soin les sites et les antiquités du pays, les mœurs, les lois et les usages de ses habitants, à faire connaître leurs légendes, leur poésie nationale ou les contes populaires (ne semble-t-il pas qu'il trace le programme du livre de M. Casalis sur les Bassoutos?), ou bien encore à cultiver une branche quelconque des sciences naturelles, il peut être assuré qu'il ne néglige pas pour cela les devoirs sacrés de son ministère. » Beau programme, messieurs, et, pour le justifier, Max Müller ajoute que les missionnaires qui ont fait les conversions les plus nombreuses

sont précisément ceux dont les noms sont rappelés avec reconnaissance par les savants de l'Europe.

Si nous voulons nous faire nous-mêmes une idée de la question, par un petit nombre de côtés essentiels, nous devrons distinguer l'œuvre scientifique des missionnaires d'abord dans le monde sauvage, puis dans le monde païen civilisé, c'est-à-dire toujours dans la Chine et l'Indoustan.

Chez les sauvages, l'Amérique doit tout de suite attirer nos regards. C'est là que les premiers missionnaires catholiques, dès la découverte espagnole, et que le premier missionnaire protestant, John Elliot, se sont appliqués à dresser la grammaire et le vocabulaire de langues nombreuses. Systèmes de grammaire et de vocabulaire, ce n'est pas assez dire : il faut ajouter ici, par exemple, pour les indigènes du Mexique et du Yucatan (qui ont trouvé, dans l'abbé missionnaire Brasseur de Bourbourg, leur plus récent interprète), il faut ajouter l'écriture figurée, l'écriture par signes, comme dans une partie des hiéroglyphes égyptiens. En voici des exemples : les Mexicains dessinaient un homme, indiqué rapidement, avec deux barres sur l'estomac et quatre barres sur les jambes; cela voulait dire : le médecin a ordonné deux jours de diète et quatre jours de repos. Lorsque le comte de Frontenac envahit le pays des Iroquois, il trouva un arbre sur lequel les Indous, en se retirant, avaient dessiné sommairement l'armée française : au pied de l'arbre, quatorze cent trente-quatre petits brins de bois; c'était le nombre de guerriers que les Français auraient à combattre. Ailleurs, une sorte de rébus figurant un petit poème, à savoir : un soleil, un homme qui étend une main vers la terre, une vers le ciel; une lune sur deux jambes, une étoile. Lisez ceci qui est l'explication du rébus : « Je me lève pour chercher le chemin des combats; le ciel et la terre sont devant moi. Je marche le jour et la nuit, et l'étoile du soir me sert de guide. » Ces déchiffrements ont été l'un des travaux les plus curieux et les plus difficiles des missionnaires. Ils

se sont même servis quelquefois de ces procédés de langage pour rendre certains passages de l'Ecriture où il est question d'animaux. Ainsi, le protestant Elliot, dans sa traduction de la Bible en l'un des idiomes du nord de l'Amérique, rendit ainsi le ch. XXX des Proverbes, versets 25 à 32 : une fourmi, un lapin, une sauterelle, une araignée, une rivière (qui indique le mouvement), un lion, un lévrier, un bouc, un roi, un homme dressé comme un insensé pour saisir le ciel. Sorte de tableau mnémonique à l'usage des naturels.

C'étaient là, du reste, des exceptions. En Amérique, comme en Afrique, comme en Océanie, les missionnaires ont fait surtout des travaux de grammaire et de vocabulaire à proprement parler. Immense atelier dans lequel ont été élaborées les deux cent cinquante traductions de la Bible imprimées jusqu'à nos jours par la Société biblique de Londres. Immense laboratoire scientifique où se sont accumulés les trésors que les philologues de profession sont venus classer ensuite, distinguant les langues monosyllabiques, les langues agglutinantes, les langues à flexion, et à vrai dire établissant l'analyse générale des procédés de l'esprit humain qui trouvent leur expression dans le langage. Mais ils ne se sont pas toujours bornés à cette besogne déjà si grande par ses résultats; ils ont eux-mêmes composé plusieurs de ces ouvrages qui sont des tableaux complets des idées et des mœurs d'un peuple et dont nous citions tout à l'heure le modèle accompli, œuvre de notre illustre missionnaire en Afrique. Pour tout ce labeur, ce ne sont pas seulement des savants personnellement attachés au christianisme comme Max Müller, qui leur rendent justice, ce sont des libres penseurs, M. Benfly pour les langues, M. Virchow pour la description physique des peuples. Et, en effet, s'il y a dans les choses nouvelles de l'instruction populaire un élément précieux, c'est assurément celui-ci : les collections ethnographiques, les musées qui représentent des hommes de grandeur naturelle avec leurs traits, leur couleur, leur cos-

tume et leurs armes. Eh bien, l'un des modèles en ce genre, le plus ancien peut-être, est le musée ethnographique de Copenhague, qui a été rendu possible par les missions luthériennes danoises de l'Islande, du Groënland. Si un musée de ce genre est plus accessible et plus amusant, les collections de renseignements sur les traditions religieuses sont encore plus utiles ; seulement elles sont moins faciles à former. Il faut souvent une grande patience, une longue série d'efforts infructueux pour obtenir ces renseignements : non seulement la langue des naturels manque de beaucoup de mots dont on aurait besoin pour exprimer des idées religieuses à la façon européenne, mais il y a des peuples qui ne veulent jamais raconter à des étrangers les secrets de leur religion ; ainsi les Papous, même convertis au christianisme, ont la bouche absolument close sur les mystères qu'ils ont quittés ; peut-être ont-ils au fond du cœur quelque doute, et craignent-ils la vengeance de leurs dieux. Les missionnaires n'en ont que plus de mérite d'avoir réuni d'innombrables matériaux pour cette science : l'histoire des religions, que l'on cherche aujourd'hui à présenter comme un instrument propre à tuer le christianisme.

Tels sont les immenses services rendus tous les jours à la science moderne par les travaux missionnaires chez les peuples non civilisés. Nous avons gardé pour la fin les grandes questions qui se rattachent à l'Indoustan. Mais auparavant quelques mots sur la Chine, l'autre grand pays païen civilisé.

La Chine, cette immense démocratie gouvernée despotiquement par une pure aristocratie de lettrés, ne pouvait être sérieusement pénétrée par des missionnaires qui ne seraient pas devenus eux-mêmes des lettrés chinois. De là un prodigieux effort, car il est certain que la langue chinoise est sans comparaison la plus difficile et la plus rebutante du globe, et c'était précisément cette langue-là qu'il fallait savoir le plus à fond ! Donc, Messieurs, quelles que soient

certaines répugnances, fussent-elles on ne peut mieux fondées, c'est un grand nom que celui du jésuite italien Ricci, qui le premier s'est fait à lui-même une grammaire chinoise, et qui s'est tellement approprié cette langue et cette littérature qu'il en est devenu l'une des gloires, et qu'il compte aujourd'hui parmi les classiques chinois, sous le nom de Li-Ma-Heou. Et de nos jours, honneur au révérend James Legge, de la Société de Londres, qui a exécuté la publication la plus difficile qu'on pût imaginer, la traduction de la collection des œuvres capitales de la Chine, en commençant par Confucius. Les deux noms de Ricci et de Legge, quand ils ne seraient pas tous deux entourés d'une légion de confrères, suffiraient à faire de la Chine une province scientifique des Missions.

Mais le chinois, comme les langues des sauvages, c'est une langue particulière, ce sont là, si l'on veut, des groupes de langues particulières. On n'avait pas la clef des langues européennes et des rapports qui les unissent ; cette clef se trouvait dans l'Indoustan. Il fallait deviner qu'on devait la chercher dans la sainte ville brahmanique de Bénarès, qu'on devait plonger dans les eaux du Gange pour l'obtenir. Le sanscrit, la langue sacrée des livres indous, la langue non pas mère, mais sœur aînée de toutes les grandes langues européennes, du grec, du latin, de l'allemand, du slave, le sanscrit, tout est là pour la science moderne, c'est la clef de l'histoire des langues et des peuples, et dans ce même trésor se trouve l'histoire des religions, de la mythologie. Ceux qui ont pénétré dans le sanctuaire et qui y ont introduit le public lettré, ce sont les grands savants de l'Europe, l'Allemand Bopp, le Français Burnouf, travaillant sur les recherches faites dans l'Inde même par Jones ; mais celui qui a introduit la clef dans la serrure, c'est un missionnaire français, le P. Cœurdoux.

Ce n'est pas que Cœurdoux ait le premier appris le sanscrit pour discuter avec les savants brahmanes, argumenta-

teurs très retors auxquels nos missionnaires évangéliques ont encore affaire aujourd'hui. Cœurdoux n'a écrit qu'en 1767, et un siècle avant lui un religieux de la même compagnie avait appris la langue et commencé les discussions. Ce n'est même pas qu'il ait fait le premier essai d'une grammaire savante : un troisième jésuite en avait déjà été l'auteur. Mais Cœurdoux a eu le premier cette idée que le sanscrit, le grec et le latin étaient trois langues sœurs, le premier il l'a soutenue, par des raisons que M. Bréal trouve excellentes, dans un mémoire adressé à l'Académie des inscriptions : ce mémoire fut peu remarqué alors, il n'est devenu que plus tard, et rétrospectivement, un titre de gloire pour son auteur.

Entre le missionnaire catholique qui a mis la clef dans la serrure et les grands académiciens d'Europe qui sont entrés, il y a ceux qui ont tourné la clef dans la serrure, et ceux-là sont des missionnaires protestants. En tête de leur cortège, et résumant toute cette gloire, marche un homme qui fut plus qu'un missionnaire, qui fut un fondateur des missions anglaises, le noble Carey. C'est Carey qui a composé l'une des grammaires sanscrites, qui a traduit la Bible, qui a traduit en anglais le grand poème religieux du Ramayana. Et après lui combien d'autres !

Mais je m'arrête, Messieurs ; aussi bien, tout en m'efforçant de ne rien dire qui ne fût absolument essentiel, et de ne rien dire d'essentiel sans l'expliquer, je puis craindre que vous n'ayez pensé depuis quelques moments déjà : En voilà plus qu'il n'en faut pour qu'on ne puisse pas plus nier l'œuvre scientifique des missions même à notre époque, surtout à notre époque, que leur œuvre civilisatrice. Je voudrais seulement, en terminant, répondre à un doute ou à une inquiétude possible dans l'esprit des chrétiens. Ils peuvent se demander — je me trompe, ils se sont demandé en plusieurs pays, notamment en Angleterre, et ce sont eux que Max Müller tâchait de rassurer — s'il n'y avait pas là

pour les missionnaires un piège, un écueil, une tentation. N'est-il pas à craindre qu'ayant devant eux deux tâches possibles, l'une l'avancement désintéressé du règne de Dieu, tâche obscure, à recommencer toujours, souvent ingrate, l'autre le progrès de la géographie, ou de l'ethnographie, ou de la linguistique, tâche intéressante, piquante pour un esprit curieux, au bout de laquelle brille la renommée en Europe, peut-être une grande situation dans les Universités ou les Académies, n'est-il pas à craindre qu'ils ne se laissent aller du côté le plus brillant et dans la voie la plus large? On peut craindre que dans cette rencontre de la science, humaine après tout, et de l'Evangile qui se propage, la part ne soit pas égale, et que Satan ne se glisse dans les curiosités du savoir.

Cette crainte, Messieurs, serait raisonnable si la Mission n'avait fait que *donner* à la science, si la science n'avait rien *donné* à la mission. Mais c'est précisément ce qui serait une grande erreur. Prenez l'œuvre missionnaire la plus étonnante de notre siècle, celle de Harms et des missions de Hermannsbourg : le pasteur d'un pauvre village du Hanovre vouant à la conversion des païens non seulement son cœur et sa vie, mais le cœur et la vie de sa paroisse, obtenant de ces pauvres gens aussi zélés que lui la construction d'un navire, puis l'établissement de colonies missionnaires en Australie, dans l'Indoustan, au Sud de l'Afrique, dans l'Amérique du Nord. Savez-vous ce que nous trouvons parmi les points de départ de cette œuvre, disproportionnée avec les moyens? Ceci : que Harms avait été vivement frappé des travaux de Krapf, un peu avant son établissement à Monbas, sur la langue et les mœurs des Gallas. Ainsi les travaux scientifiques d'un missionnaire ont été le point de départ d'une nouvelle activité dans l'évangélisation. Or, cela n'est point un fait isolé : si la mission chrétienne projetait sur la science une vie merveilleuse, la science à son tour multipliait, multiplie les idées, les projets, les établissements

de mission. Il y a dans le monde des harmonies morales, comme il y a des harmonies physiques. La vérité accompagne, produit, appelle la vérité. Dieu est vérité ; la science digne de ce nom est vérité ; la mission, c'est-à-dire l'Evangile, est vérité. C'est par cette réflexion que je termine.



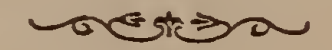
LES MEILLEURS LIVRES SUR L'HISTOIRE DES MISSIONS

Aux dernières conférences pastorales, un pasteur a demandé à M. le pasteur Appia de vouloir bien indiquer les meilleurs ouvrages sur l'histoire des Missions, ainsi que les meilleurs journaux missionnaires étrangers. En attendant que M. Appia puisse répondre à la demande qui lui a été adressée, voici quelques indications sur la première de ces demandes.

Il n'existe en français qu'un petit livre sur l'histoire des Missions modernes, c'est l'*Histoire générale des Missions évangéliques*, par S. Descombaz, d'après un manuel allemand. Par contre, nous devons à M. Barde, de Genève, la traduction de l'excellent rapport du Dr Christlieb, sur l'*Etat actuel des Missions évangéliques*, formant un volume de 250 pages, que nous recommandons chaudement à nos lecteurs, pasteurs et laïques (Paris, Fischbacher). Le même a traduit, sous le titre de « *Les petits commencements* », l'attrayant récit du Dr Ostertag sur les origines de la Société des Missions de Bâle.

Pour avoir des ouvrages d'ensemble un peu considérables sur l'histoire des Missions protestantes, il faut s'adresser aux littératures allemande et anglaise. Nous ne citerons aujourd'hui que les sources allemandes. La plus complète, celle qui répond le mieux aux besoins d'un pasteur qui veut à la fois s'instruire dans l'histoire des Missions et l'enseigner à son Eglise, est le grand ouvrage de Burckhardt « *Kleine*

Missions Bibliotheck (1), que Grundemann, dans une 2e édition entièrement refondue, a mise au courant des derniers événements. L'ouvrage forme quatre forts volumes in-8°, et, par sa division et la forme du récit, il se laisse admirablement découper en conférences et en narrations populaires. On nous dit qu'une Société de pasteurs suisses aurait entrepris la traduction de cet ouvrage en français. Dans un cadre plus restreint, un Danois, le Dr Kalkar, embrasse un champ plus étendu. Son ouvrage, traduit en allemand, raconte en deux volumes in-12 l'histoire générale des Missions chrétiennes catholiques et protestantes (2). Citons en troisième lieu un manuel excellent et de date toute récente, celui du Dr Gundert, de Calw. Dans un petit volume de 360 pages, nous avons là, divisée en paragraphes concis, mais clairs, toute l'histoire des Missions, avec des indications précises sur les champs de missions, leurs habitants, leur histoire, etc. (3). Voici enfin une étude plus récente encore et d'un caractère moins populaire, c'est l'article que le Dr Warneck, l'homme de notre temps, peut-être, qui connaît le mieux le sujet, vient de consacrer à l'histoire des Missions protestantes dans la nouvelle édition de l'Encyclopédie de Herzog, et qui vient de paraître en un volume séparé, enrichi de notes et d'appendices (4).



(1) Bielefeld und Leipzig. Velhagen und Klasing.

(2) Geschichte der christlichen Mission unter den Heiden von Dr Kalkar. Berthelsmann. Gülersloh.

(3) Die evangelische Mission; ihre Lænder, Vœlker und Arbeiten, von H. Gundert, Calw und Stuttgart, Vereinsbuchhandlung.

(4) Abriss einer Geschichte der protestantichen Missionen von der Reformation bis auf die Gegunwart. Leipzig, Heinrischsche Buchhandlung. 155 pages.

UN DÉFICIT MORT ET ENTERRÉ. — Lorsqu'à notre dernière assemblée annuelle M. Coillard a proposé, comme l'avait fait l'année précédente son collègue M. Mabille, de payer, séance tenante, le déficit, plus d'un parmi les auditeurs a peut-être eu à réprimer un sourire d'incrédulité. Or, voici ce qui se passait deux jours après, le samedi 29 avril, à Londres, au repas fraternel qui réunissait à Exeter-Hall les amis de la Société des Missions wesleyennes. Le révérend Price Hughes a adressé un éloquent appel aux convives pour les inviter à éteindre la dette de 200,000 francs qui pesait sur les finances de la Société. « On parle de retranchement, dit-il ; mais dans la cause missionnaire retrancher signifie reculer devant un ennemi triomphant. » Citant ensuite l'exemple des méthodistes d'Oxford qui, en plus d'une occasion, ont éteint leurs déficits séance tenante, il proposa à l'assemblée de souscrire sur-le-champ la moitié de la somme nécessaire, en laissant l'autre moitié pour la réunion qui devait avoir lieu le surlendemain.

Le gant ainsi jeté à la libéralité des convives fut relevé avec un entrain admirable. Pour résumer en deux mots une remarquable histoire, avant la fin de la réunion, les 100,000 francs étaient dépassés. M. Mac Arthur, ancien Lord-maire, donna 12,500 francs ; le président, M. Holden, une somme égale ; un autre convive s'inscrivit pour 6,250 francs et pour un don égal pour l'œuvre du Rév. Gibson, à Paris. Ainsi les dons, petits et grands, affluèrent jusqu'au moment où le total fut atteint. Une des souscriptions les plus touchantes fut celle du missionnaire Calvert, qui versa 250 guinées (6,250 francs) au nom des convertis du Sud de l'Afrique.

Le lundi suivant, à la réunion générale, la même scène se répéta. Le président, M. J. Atkinson, ouvrit le feu avec un don de 12,500 francs. M. Holden, qui en avait donné autant l'avant-veille, s'inscrivit pour une nouvelle souscription du même chiffre, au nom de sa femme ; le trésorier de la

Société s'engagea pour 25,000 francs. La réunion ne s'était pas terminée que le déficit était mort et enterré.

Ajoutons que, grâce à un fonds d'actions de grâces constitué par collectes spéciales, les Missions wesleyennes disposent d'un excédent de 575,000 francs pour commencer de nouvelles entreprises.

QUELQUES CHIFFRES. — Nous avons sous les yeux un tableau donnant un aperçu des sommes collectées par les diverses Sociétés religieuses anglaises pendant le dernier exercice. Nous en détachons les chiffres suivants.

La Société biblique britannique et étrangère a reçu pendant la dernière année 4,994,625 francs.

La plus riche des Sociétés de Missions, la Société anglicane, a collecté 5,222,750 francs. La Société wesleyenne, 3,794,925 francs, soit 542,605 francs de plus que pendant l'exercice précédent. La Société pour la Propagation de l'Evangile, 3,374,450 francs. La Société de Londres, 2,900,300 francs, soit 194,125 francs de plus que l'année précédente. Enfin, la Société baptiste a reçu 1,309,150 francs.

L'ensemble des sommes collectées pendant l'année pour des œuvres missionnaires parmi les païens s'est élevé à la somme de 17,744,075 francs.

Les missions dans les Colonies, parmi les Juifs ou les Turcs, ont reçu 4,044,375 francs.

Les recettes des diverses Sociétés de Mission intérieure ont atteint le chiffre de 9,755,200 francs.

Les dons pour les diverses œuvres d'éducation sont montés à 2,306,050 francs.

La Société des Traités religieux a reçu 4,973,350 francs. Les Unions chrétiennes de jeunes gens, 201,200 francs.

L'ensemble des souscriptions pour ces diverses catégories d'œuvres a atteint la somme énorme de 44,398,400 francs.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9437. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LETTRE DU COMITÉ AU COMTE DE KIMBERLEY, MINISTRE DES COLONIES DE SA MAJESTÉ LA REINE D'ANGLETERRE

Paris, le 5 juillet 1882.

Monsieur le Ministre,

Dans le courant des deux dernières années, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris s'est plus d'une fois permis de vous faire connaître ses craintes et son angoisse au sujet de ses missionnaires et des milliers de Bassoutos que depuis près de cinquante ans il s'efforce d'amener à la foi et à la civilisation chrétiennes.

La guerre qu'on faisait à ces indigènes était à nos yeux sans motif et par conséquent injuste. Le péril était extrême ; les pertes et les souffrances allaient croissant de jour en jour ; nous voyions approcher le moment où disparaîtrait une œuvre dont les progrès faisaient la joie des amis de l'Evangile et qui n'était pas sans profit, même au point de vue terrestre, pour l'une des possessions les plus importantes de la Grande-Bretagne.

Cette guerre s'est terminée beaucoup plus tôt et beaucoup mieux que nous n'avions osé l'espérer.

Nous avons maintenant à rendre grâce à Dieu de ce qu'il a entendu nos prières, et persuadés que le cabinet dont vous êtes l'organe en tout ce qui concerne les colonies de Sa Majesté a fort contribué à amener l'heureux revirement qui s'est produit dans la politique du gouvernement du Cap, nous ne saurions assez reconnaître l'immense service que vous avez rendu à la cause de l'humanité et du christianisme.

Qu'il nous soit permis de vous prier d'user aussi de votre influence pour obtenir du Parlement du Cap qu'il répare autant que possible les conséquences de la guerre, notamment en facilitant à nos missionnaires le relèvement de leurs écoles et des annexes de leurs stations, et en arrêtant le trafic des liqueurs fortes que le chef Moshesh avait si sagement prohibé.

Nous vous prions, Monsieur le Ministre, d'agréer l'expression de notre profond respect.

E. Casalis.

A. Boegner, *directeur.*

L. Vernes, *vice-président.*

Ed. de Pressensé,
G. Appia, *secrétaires.*



RÉPONSE DE LORD KIMBERLEY

Downing street, le 19 juillet 1882.

Monsieur le Secrétaire de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Monsieur,

Je suis chargé par le comte de Kimberley de vous accuser réception de votre lettre du 5 courant, exprimant la satisfaction que la Société des Missions de Paris éprouve à la pensée que les hostilités ont pris fin dans le pays des Bassoutos, et demandant que des démarches soient faites pour amener le gouvernement de la Colonie du Cap à réparer les injustices causées par la guerre, surtout en facilitant la reconstruction des écoles et autres bâtiments se rattachant aux stations missionnaires, ainsi qu'en mettant un terme au trafic des liqueurs fortes.

Je viens exprimer à votre Société les remerciements de Sa Seigneurie pour votre lettre, et vous informer en réponse que copie en a été envoyée au gouverneur de la Colonie du Cap, pour qu'il la communique à ses ministres.

Je suis, Monsieur,

Votre obéissant serviteur,

Edouard WINGFIELD.



MORT DE MARIE GERMOND A LONDRES

Ainsi que le faisait prévoir une note de notre dernier numéro, une nouvelle et grave épreuve a atteint notre frère M. P. Germond. Sa fille Marie, l'une des cinq enfants qui sont revenus en Europe avec M. et Madame Dormoy, a suc-

combé à Londres, le 1er juillet, aux atteintes d'une méningite. Elle a été soignée par M. et Madame Louis Germond qui étaient venus à Paris pour recevoir leurs neveux et nièces, et qui, à la triste nouvelle, se sont empressés de se rendre à Londres. Ils en sont revenus le 5 juillet, après avoir rendu à la terre la dépouille de leur nièce. Nos amis s'associeront à nous pour entourer de leur sympathie et de leurs prières la famille affligée, et surtout le père que la triste nouvelle va trouver dans sa solitude de Thabana-Morèna. Dieu le soutienne et le console dans son affliction.



MISSION DU LESSOUTO

BONNES NOUVELLES DE M. ET MADAME COILLARD ET DE LEURS COMPAGNONS DE VOYAGE

Les dernières nouvelles que nous ayons reçues de nos voyageurs datent d'East-London, point où Mademoiselle Emma Ellenberger a dû se séparer de MM. et Mesdames Coillard et Christol, qui continuaient leur route par voie de mer, tandis qu'elle-même suivait le chemin ordinaire du Lessouto par Queenstown et Aliwal. Nous engageons nos lecteurs à lire dans le *Petit Messager* le récit que Mademoiselle Ellenberger a fait à ses frères et à sa sœur de l'arrivée au Cap et du voyage jusqu'à East-London.

M. Coillard lui-même ne nous a pas donné signe de vie depuis le Cap. Il nous promettait une lettre qu'il n'aura sans doute eu le loisir de rédiger qu'en arrivant au Lessouto. M. Christol, de son côté, n'a pas écrit depuis son passage au Cap. L'essentiel pour nous est de savoir que le voyage s'est bien passé, et sur ce point toutes les lettres que nous avons reçues sont unanimes. La traversée, fort calme, sauf le dernier jour, a été un temps de repos dont nos amis avaient grand besoin, et dont ils ont joui avec reconnaissance.

Espérons qu'il nous sera bientôt possible d'annoncer leur heureuse arrivée à ce *home* de Léribé, où ils aspirent à se retremper dans le silence et la paix, avant le grand voyage qu'ils préparent.

DÉPART DE M. ET MADAME JOUSSE ET INSTALLATION DE M. DANIEL KECK A THABA-BOSSIOU

M. Jousse nous écrit de Morija : « Je désire vous informer en quelques mots de notre départ du Lessouto. C'est hier qu'au milieu des larmes et des sanglots nous avons quitté ce cher Thaba-Bossiou, notre *home*, notre champ de travail, le lieu où nous avons tout à la fois le plus joui et le plus souffert de notre vie. Je me sens encore trop brisé par les émotions pour chercher à vous retracer les scènes émouvantes qui ont précédé et accompagné notre départ ; peut-être pourrai-je le faire une autre fois. » M. Jousse ajoute que D. V. il quittera le Cap le 11 juillet avec Madame Jousse, Mademoiselle Marie Cochet et un fils de M. Lautré. Ils espèrent arriver à Londres vers le 30 juillet et à Paris les premiers jours d'août.

L'installation de M. Daniel Keck, appelé par la Conférence à remplacer M. Jousse à Thaba-Bossiou, a eu lieu le dimanche suivant, 11 juin. Voici ce que nous en dit M. Mabille : « Dimanche passé, H. Dyke, Duvoisin et moi avons installé Daniel Keck à Thaba-Bossiou. Déjà la veille, dans une réunion qui avait duré trois heures, M. Jousse et les membres de son Eglise avaient pris congé les uns des autres. Le dimanche, il fit ses adieux à la tribu en général. H. Dyke lui répondit de la part de la Conférence et des Eglises... Après son discours, je fis l'installation de Daniel Keck ; celui-ci dit en quelques mots bien sentis ce qu'il désirait faire à Thaba-Bossiou. Massoupa et Job, les principaux chefs présents,

saluèrent M. Jousse, l'assurant qu'eux aussi désiraient le revoir dans le ciel. Après quoi, un des premiers convertis au christianisme, maintenant relaps, Abraham Ramatsiatsa, fit la longue histoire de sa conversion et de sa chute et exprima, lui aussi, l'espoir de se rencontrer avec son missionnaire et son père, M. Casalis, aux pieds de Jésus. L'après-midi nous eûmes la Cène. Nous espérons que ces deux émouvantes journées auront produit ou produiront des fruits pour la vie éternelle. »

M. DIETERLEN A M. CASALIS

Hermon, 31 mai 1882.

Cher monsieur Casalis,

Dans la lettre que vous venez d'adresser aux Eglises du Lessouto par l'intermédiaire du *Léséliryana*, vous recommandez aux Bassoutos de reprendre leurs bonnes habitudes religieuses, et vous mentionnez en particulier ces fêtes qui de temps en temps viennent donner une nouvelle impulsion à nos troupeaux. Vous aviez bien senti que nous devions à tout prix nous compter après ces longs mois de désarroi, et nous convaincre *de visu* qu'après tout nos Eglises existaient encore, que le zèle n'était pas encore éteint, et qu'il ne suffisait pas de la vie des camps ou d'un séjour temporaire dans des cavernes pour détruire le travail de cinquante années. Ce besoin, nous l'avons tous éprouvé nous-mêmes au Lessouto. Sans nous concerter à l'avance, presque tous les missionnaires ont organisé des assemblées générales de leurs Eglises pour la semaine de Pâques, et de cette époque date en quelque sorte le réveil de notre œuvre, la reconstitution de tout l'édifice. Ah ! que vous auriez été heureux, si vous aviez pu vous trouver avec nous en face de ces cen-

taines de Bassoutos, non seulement pour leur parler, mais surtout pour les regarder, les contempler, et constater que si le niveau religieux a pu baisser dans nos congrégations (ce qui n'est pas absolument prouvé), l'amour de la Parole de Dieu et l'attachement au clocher n'en sont pas moins demeurés intacts.

Vous vous rappelez ce que nous étions en France après la guerre de 1870-1871, suivie des horreurs de la Commune. Au lieu de cette belle armée française, dont, sous l'Empire, nous n'étions que trop fiers, nous ne voyions plus que des régiments de marche, mal équipés, démoralisés par de longs combats que la victoire n'avait pas couronnés de son auréole. On nous répétait sur tous les tons : l'armée française n'existe plus ! Et nous étions tentés de le croire, car il faut bien l'avouer, nous avions perdu l'habitude de voir les choses en beau et de nous faire des illusions. C'est alors que M. Thiers eut la courageuse idée de passer les troupes en revue, à Longchamps, tout comme aux plus beaux jours de l'Empire, à la face de la France vaincue et de l'Europe étonnée. Thiers était patriote, Français jusqu'au fond du cœur et comprenant les Français. Par un véritable éclair de génie, il avait compris qu'il fallait une chose à la France : le sentiment que, malgré les désastres, tout n'était pas perdu. La revue eut lieu. Heureux ceux qui y assistèrent ! Quant à nous qui rongions le frein dans nos villages de province, nous en dévorâmes le récit dans les journaux de Paris ; nous assistâmes au grand défilé avec un intérêt palpitant. Nous connûmes tout ce que les critiques militaires trouvaient à redire à la tenue des troupes, à leurs uniformes, à leurs manœuvres. Mais au-dessus de tous ces bruits nous arriva une nouvelle, un cri de joie et d'espérance : « L'armée française n'est pas détruite ! » Il faisait bon alors se sentir Français et se dire qu'après tout, nous avions pu être battus par les Allemands et dépouillés par eux, mais qu'ils n'avaient pu faire sombrer le navire ballotté par leur ouragan. La devise

de Paris devenait celle de toute la patrie : *Fluctuat, nec mergitur.*

Eh bien, toutes proportions gardées, et tenant compte de la différence des lieux et des circonstances, je crois pouvoir dire que nos fêtes de Pâques ont été pour les Eglises du Lessouto ce que la revue de Longchamps avait été pour l'armée française et la France tout entière. Les missionnaires qui avaient été passablement négligés par beaucoup de Bassoutos pendant la guerre, ont retrouvé, pendant ces grands jours-là, leurs anciens enfants en la foi, chacun à son poste, tous raffermissant la foi que les distractions de la guerre avaient ébranlée, tous au moins se ralliant autour du drapeau, comme pour dire : « Quel que soit actuellement le niveau de notre vie religieuse, il est une chose que nous n'abandonnerons pas, c'est la foi qui sauve ! » Il y avait bien à constater des vides ; un assez grand nombre de croyants étaient retournés au paganisme. Mais, néanmoins, l'Eglise du Lessouto est encore là, elle a survécu à l'épreuve, elle veut s'agrandir, elle vit ! Pour ma part, après avoir broyé du noir pendant longtemps au milieu des ruines de ma station, quand je me retrouvai pour la première fois en présence de tout mon troupeau et que je vis l'entrain des gens, leur joie si manifeste ; quand j'entendis leurs cantiques si bien enlevés, je sentis que maintenant la dispersion était terminée, et que mon Eglise avait repris conscience de son existence. Jugez si mon cœur chantait des actions de grâces à Dieu !

Car, pour nos Bassoutos, il devenait nécessaire que des réunions générales eussent lieu, et que nous leur donnassions un air de fête. Les découragés ne manquaient pas, toujours éloquents pour dire que Satan avait criblé les troupeaux et avait reconquis son autorité sur les chrétiens. Les indigènes ne sont que trop portés à exagérer le mal et à dire et redire que les Eglises n'existent plus. J'ai moi-même sur le cœur d'avoir parfois dépeint à mes auditeurs la situation

sous des couleurs trop sombres et de leur avoir ainsi communiqué un peu du découragement qui, à cette époque, pesait sur mon cœur.

Bref, à toutes ces idées lugubres, il fallait avoir le courage d'opposer un fait qui frappât les yeux et le cœur, et, du coup, eût raison de nos doutes et de nos jérémiades. Il fallait que l'Eglise s'affirmât en face de ses membres et des païens, et qu'elle s'affirmât, non pas malingre, impuissante, mais vivante et conquérante. C'est pour cela qu'au lendemain de nos épreuves, nous avons convoqué nos troupeaux, que nous avons pris la Cène en commun et que nous avons baptisé ou confirmé des catéchumènes qui nous semblaient dignes d'entrer dans l'Eglise.

Pour ma part, je l'avoue franchement, j'ai dit à mes catéchistes : « Avez-vous dans vos classes de catéchumènes des personnes en qui vous ayez confiance, et qui aient donné jusqu'à ce jour des preuves convaincantes de leur sincérité ? Si oui, donnez-leur vos dernières instructions, présentons-les à l'Eglise, convoquons les chrétiens et les païens et, en recevant ainsi dans l'Eglise de nouvelles recrues, affirmons carrément notre existence et notre intention de continuer à exister et à nous développer ! »

A Hermon même, je pus recevoir ainsi trente personnes le jour de Pâques ; et ce fut une belle fête, je vous assure, une de ces fêtes qui laissent pour longtemps des marques de leur passage dans les cœurs ! Il y a quinze jours, je passais le dimanche dans mon annexe de Khoro, pour ajouter au petit troupeau qui s'y groupe treize catéchumènes et deux anciens renégats qui, après des années de paganisme, sont revenus au bercail. Dimanche prochain, nous nous transporterons en masse dans l'annexe de Litsuéneng pour une fête semblable. Les païens sont convoqués, nous avons battu le rappel dans tous leurs villages, et nous espérons en avoir un bon nombre avec nous dimanche, pour les évangéliser

de bouche et leur montrer que l'Esprit de Dieu travaille encore au sein de la tribu des Bassoutos.

Et ainsi de suite. Tout en veillant à ce que nous ne recevions personne à la légère, et que nous ne sacrifiions pas le fond à la forme et au nombre, nous devons, je crois, y aller avec entrain, et nous efforcer de bien persuader les Bassoutos qu'il s'agit pour eux de vivre, de croire joyeusement et de tout cœur, et de se débarrasser une bonne fois de la rouille qui s'est accumulée sur les Eglises pendant la suspension partielle de leurs travaux.

Vous ne nous blâmerez pas, cher monsieur Casalis, de l'attitude que nous avons prise. Nous croyons que le « moment psychologique » est venu de donner une nouvelle impulsion à notre activité. Dieu veuille que nous ne nous soyons pas trompés!

Cela ne nous empêchera pas de redresser ce qui est tordu et de réorganiser ce qui va encore à la débandade. La revue de Longchamps (pardonnez-moi d'y revenir encore) n'a pas empêché l'Assemblée nationale d'étudier à fond la grande question de notre organisation militaire et de remettre notre armée sur un nouveau pied. Nous aussi nous avons bien l'intention de profiter des leçons du passé pour étudier à nouveau tout notre système, nos classes de catéchumènes, nos églises et nos écoles, notre discipline ecclésiastique, nos prédications, notre méthode d'évangélisation et nos propres cœurs, à nous les missionnaires, instruments si fragiles appelés à faire face à tant de besoins.

Mais la chose importante, nous la tenons: nous ne travaillons pas dans le vide, nous n'avons pas à créer, à recommencer l'édifice à sa base. L'Eglise existe, elle vit, et ce qu'il lui faut, c'est une nouvelle effusion de foi, de zèle, de soif de sainteté, que le Saint-Esprit peut lui accorder, soit par une action directe et éclatante, soit aussi par un travail intérieur, plus lent peut-être et moins éblouissant, mais tout aussi solide, tout aussi riche en résultats pour l'avenir.

En présence de nos misères (je vous raconterai une autre fois celles de mon Eglise), nous n'avons pas perdu courage, croyez-le bien ; et le patriotisme spirituel de nos gens, comme le nôtre, n'est pas éteint. Et nous savons que l'amour de Dieu n'a pas cessé de nous envelopper et de nous réchauffer sous ses ailes pour dégourdir nos troupeaux que le froid avait à moitié paralysés. Je voudrais que cet état fût connu des Eglises de France et qu'elles se missent joyeusement d'accord avec nous, pour continuer l'évangélisation de ce Lessouto qui est leur œuvre, le résultat de leurs prières, de leurs sacrifices et de leur prédication.

Et pour vous, cher monsieur Casalis, vous n'avez pas douté de la vitalité de l'œuvre qui vous doit tant. Vous l'avez suivie avec un intérêt palpitant dans ses tribulations et dans sa délivrance ; vous aurez la joie de la suivre encore dans son relèvement complet et dans son développement. Vous continuerez à déplorer avec nous nos reculs et nos chutes, vous regretterez nos pertes matérielles et spirituelles. Mais aussi vous continuerez à vous réjouir de son existence même et de ses efforts pour se perfectionner et pour approcher chaque jour davantage de la parfaite stature qui est toujours son idéal. Que Dieu vous conserve à vos enfants en la foi et aux missionnaires que vous avez initiés aux épreuves et aux joies de cette vie si difficile, mais si belle, où vous les avez précédés.

Croyez-moi, cher monsieur Casalis,

Votre bien affectionné,

H. DIETERLEN.

RÉAPPARITION DE LA *Petite Lumière* DU LESSOUTO

Le journal du Lessouto, « la Petite Lumière », *Léséli-nyana*, avait été forcément suspendu pendant la guerre. M. Mabille en a repris la publication au commencement de juin. Il l'a fait au moyen de la nouvelle presse que divers amis lui ont procurée au moment où il est allé reprendre ses travaux à Morija. Nous avons dit qu'elle avait été quelque peu endommagée dans le trajet du Cap aux stations. Le numéro que nous avons sous les yeux ne laisse pas le moindre doute que l'intelligent indigène qui s'était chargé de la remettre en bon état, n'y ait parfaitement réussi. Rien n'est changé au journal, si ce n'est que la fraîcheur des caractères permet de le lire avec plus d'agrément.

La devise est encore la même : *Ba Battalé ba ithuta ka metta*, « les sages s'instruisent toujours. » Le nombre des pages est de huit, grand in-quarto. Le but n'a pas varié. La *Petite Lumière* se propose encore de faire entrer et de guider ses lecteurs dans la voie du salut ; de leur faire connaître les progrès de l'Evangile dans le monde; de les instruire aussi de tous les faits qui touchent à leurs intérêts sociaux et industriels. Elle sert d'organe aux missionnaires lorsqu'ils ont des communications publiques à faire à leurs collègues ou à leurs troupeaux. Les chrétiens du pays trouvent aussi dans ses pages le moyen de se faire mutuellement part de leurs observations et de leurs conseils. A l'entrée de ce premier numéro de juin, M. Mabille a rappelé ce programme ainsi que les conditions d'abonnement et de demande d'insertion.

Dans le premier article, M. Dieterlen compare ingénieusement la réapparition de la *Petite Lumière* au retour de la colombe dans l'arche, lorsque les eaux du déluge eurent suffisamment diminué pour permettre à cette douce messa-

gère d'apporter à Noé une feuille d'olivier. On comprend l'actualité des divers enseignements que le pasteur d'Hermon a su tirer de ce rapprochement historique.

Le second est une lettre pastorale de M. Casalis, de Paris, ayant pour but d'inviter les Eglises du Lessouto à se montrer reconnaissants envers Dieu pour le retour de la paix, et de leur indiquer les moyens par lesquels elles peuvent rétablir dans leur sein la concorde, la pureté et le zèle chrétien.

Le troisième reproduit quelques pages où M. Coillard a rendu compte des visites qu'il a faites à diverses Eglises d'Europe pour les intéresser à la mission du Zambèze.

Après cela, vient un intéressant rapport de notre principal évangéliste de Séléka sur l'état de l'œuvre de Dieu dans le pays des Bamangouatos, gouverné par le chef Khama. On trouvera ce rapport dans notre prochain numéro.

A la suite d'autres communications et d'un fait divers où sont énumérées les principales décisions prises par les missionnaires dans leur dernière conférence, on voit en gros caractères les annonces suivantes :

1. Si Dieu le permet, l'école des jeunes gens (normale) de Morija sera rouverte le 3 juillet. Ceux qui désirent y être reçus doivent se présenter ce jour-là munis d'une lettre d'introduction de leurs pasteurs, et apporter 2 livres sterling (50 francs), le prix d'entrée. Il y aura un examen dans lequel on choisira les jeunes gens qui pourront être admis. Il faudra qu'ils se soient pourvus de vêtements de jour et de couvertures pour la nuit.

Dr E. Casalis.
H. R. Dyke.

2. L'école de la Bible (celle où doivent se former les évangélistes et les pasteurs) s'ouvrira aussi le 3 juillet; ceux qui veulent y entrer auront à présenter un écrit de leurs pasteurs attestant leur bonne conduite. Qu'ils apportent ce qu'il leur faut pour la nuit. On les interrogera pour savoir

ce qu'ils ont déjà appris et dans quelle classe chacun d'eux doit être placé.

A. MABILLE.
H. KRUGER.



LA NOUVELLE PRESSE DE MORIJA

M. Mabille aux lecteurs du Journal des Missions.

Morija, 31 mai 1882.

Chers amis,

Il est temps que je vienne rendre compte à mes amis de l'emploi des fonds qu'ils ont eu la bonté de me confier pour l'achat d'une nouvelle presse, de nouveaux caractères, etc. Soit dans les visites que je vous ai faites pendant notre séjour en Europe, soit par lettres, je vous ai dit que notre presse de conférence était usée à force de voyages et de travail, que presque chaque jour il se cassait quelque chose et qu'elle nous causait parfois beaucoup d'embarras. Vous avez eu pitié de nous et nous avez donné ce que vos cœurs vous ont poussés à consacrer à cet objet. A Paris, en Alsace, en Suisse, nous avons reçu des sommes plus ou moins considérables, entre autres un don généreux de 3,000 francs de M. S. de N., le tout se montant à 12,379 francs. Après avoir payé la presse, quatre fontes nouvelles de caractères, une presse à prendre des épreuves et un outillage assez complet de reliure, avec quelques balles de papier à imprimer, de la toile, plus les frais de transport et de réparations (car la presse est arrivée ici considérablement avariée), il me reste en mains 715 francs que je voudrais employer à aménager notre atelier d'imprimerie, de manière à nous rendre le travail plus facile.

Aujourd'hui, chers amis, je puis vous dire que votre presse fonctionne. J'ai d'abord essayé de la monter tout seul, sans même avoir le dessin de la machine, resté par mégarde entre les mains de notre agent à Londres. Je réussis jusqu'à un certain point, mais, arrivé là, je fus obligé de m'arrêter et de m'avouer vaincu. Heureusement que notre conférence annuelle allait avoir lieu et que je savais que notre ami Preen, directeur de notre école industrielle, y serait présent. Après deux jours de travail, grâce à sa persévérance et à sa perspicacité, la presse fut enfin montée à la grande satisfaction de tous. Elle a déjà imprimé le numéro de juin de la *Petite Lumière* du Lessouto ; c'est la résurrection de ce petit messager qui s'en est allé de suite frapper à la porte de tous ses anciens amis pour leur demander s'il leur plairait de s'y réabonner. Sans doute, le nombre des souscripteurs actuels sera de beaucoup inférieur à celui de l'année 1880, époque à laquelle la publication du journal dut être discontinué. La guerre, les amendes et la mauvaise récolte de cette année ont appauvri la tribu, et bien des gens auront de la peine à payer au gouvernement leur impôt de 25 fr.; aussi bon nombre des vieux amis de la *Petite Lumière* seront obligés de se priver pour un temps encore de ses exhortations et de son contingent de nouvelles. L'année prochaine, qui sera la seizième année de son existence, sera, je l'espère, meilleure.

Nous préparons maintenant pour l'imprimer un alphabet composé par M. Henry Dyke, et dont les lettres sont autant de dessins qui ont pour but de graver les lettres et leur signification dans l'esprit des enfants d'une manière indélébile. Bientôt, je l'espère, nous imprimerons un Commentaire populaire de saint Luc, composé par M. Duvoisin, pendant les loisirs forcés de la guerre. Ce Commentaire est surtout destiné aux évangélistes, mais sera sans doute lu par beaucoup de membres de nos Eglises, car, en général, on aime ici l'étude de la Parole de Dieu.

Vous dire combien mes ouvriers et apprentis imprimeurs — ils sont au nombre de cinq — jouissent de leur nouvelle presse, et combien elle fait l'étonnement de ceux qui l'ont vue fonctionner, est impossible. Ce ne sont qu'exclamations de surprise et d'admiration. Le travail se fait si également, si proprement, si facilement, si vite ! Toute la tribu vous dirait un merci bien senti, si elle pouvait tout entière être témoin des prodiges qu'accomplit la nouvelle presse !

Tous les livres imprimés par la Société des Traités religieux de Londres pour notre mission sont arrivés et nous en avons vendu un nombre déjà considérable. Seuls la Bible et le Nouveau Testament de poche avec parallèles, imprimés par la Société biblique de Londres, ne sont pas arrivés, et je ne comprends rien à ce retard. De tous côtés, je suis assiégé de lettres, me demandant quand et à quel prix ces livres pourront être achetés.

L'état politique du pays est dans un *statu quo* qui ne laisse pas que de nous donner quelque inquiétude. Massoupa fait toujours le récalcitrant, malgré les protestations d'un grand nombre de ses gens. Le fait est que ceux-ci ne peuvent plus se rendre pour leurs affaires dans l'Etat-Libre ou la Colonie du Cap, les autorités de ces deux pays refusant de recevoir les passeports signés par l'un ou l'autre des fils de leur chef, de telle sorte que celui-ci se trouve comme bloqué ; c'est peut-être le seul moyen paisible de venir à bout de son entêtement.

Le général en chef des troupes coloniales, M. Clarke, ayant donné sa démission, a été remplacé par le général Gordon bien connu sous le nom de *Chinese Gordon* (le Gordon chinois) pour avoir joué un rôle très remarquable au service du gouvernement chinois, lorsque celui-ci écrasa la rébellion des Taïpings. Après cela, il alla, comme Gordon-Pacha, faire la conquête du Haut-Soudan pour le compte de l'Egypte. Il doit passer quelques mois au Lessouto, afin d'en organiser, dit-on, le gouvernement, et amener les Bassoutos à

prêter à ce dernier une obéissance active, de très passive qu'elle est ces temps-ci. Que fera-t-il ? J'espère qu'il n'agira pas brusquement. D'un autre côté, il serait bon que les indigènes comprissent la nécessité de l'obéissance, quoiqu'ils n'aient jamais eu beaucoup de raisons de se louer des intentions des blancs à leur égard.

Lors de la réunion annuelle de la Conférence, celle-ci s'était rendue en corps auprès du chef Letsié pour lui présenter ses vœux pour la prospérité du pays ; elle avait pris occasion de cette visite pour faire au chef une protestation contre le trafic de l'eau-de-vie et le prier de rétablir la loi faite par feu son père, interdisant jusqu'à l'entrée de cette abominable boisson. Il ne nous donna qu'une réponse assez évasive, mais cependant notre protestation a eu un certain résultat. La vente ou l'achat de cette drogue a considérablement diminué ; les magistrats, eux aussi, lui font la guerre, autant que leur position un peu équivoque et difficile le leur permet. L'un d'eux s'y emploie d'une manière énergique ; il est arrivé d'hier ; c'est un des fils du vénérable docteur Moffat de Kuruman, et il a été lui-même pendant un certain nombre d'années missionnaire chez les Bakuénas.

Notre devoir à nous nous est bien clairement tracé ; nous avons à travailler à l'évangélisation du pays avec tout le zèle et l'activité que nous pouvons déployer, sans trop nous préoccuper du temps plus ou moins long qui nous est encore donné pour faire l'œuvre de notre Sauveur. Et nous pouvons le dire, l'œuvre se réorganise lentement, mais sûrement ; les classes d'instruction religieuse pour les catéchumènes ont repris presque partout, sur soixante-dix écoles, une vingtaine sont réorganisées, la plupart des annexes (excepté à Matatiélé et Léribé) ont repris vie ; nos écoles normale et biblique de Morija se rouvriront, s'il plaît à Dieu, le 3 juillet. Plusieurs fêtes de baptêmes ont déjà eu lieu, entre autres le jour de Pâques et tout récemment le jour de la Pentecôte.

Ici à Morija, nous avons réadmis quatre renégats et baptisé ou confirmé vingt adultes ; et de plus nous avons la perspective d'avoir pendant l'hiver et le printemps plusieurs autres fêtes de baptêmes sur les annexes de Méthérugeng, Kolo, Masité, Kémé, Pita, Khomané et Korokoro. Par ces fêtes, nous affirmons de nouveau notre œuvre en présence des païens ; en présence aussi des catholiques et des anglicans ; ces derniers font une propagande active, mais peu honnête, s'adressant aux membres de nos Eglises plus qu'aux païens, et donnant leur doctrine et leur discipline comme infiniment plus aisées et faciles que celles qui caractérisent notre enseignement.

En terminant, permettez-moi de donner quelques détails sur la conversion d'une certaine Néko, fille du chef Letsié ; sa mère est une de nos chrétiennes les plus intelligentes et fidèles. Mais pardon, je m'arrête, car ma femme me dit que le récit de la conversion de Néko est déjà tout entier contenu dans le numéro 101 des feuilles imprimées pour les souscripteurs et collecteurs du sou missionnaire. Si elle n'a pas été admise plus tôt, c'est d'abord la guerre qui en est cause, et aussi notre désir de pousser cette jeune femme à apprendre à lire, ce à quoi elle n'est pas parvenue. Son mari, Maola, dont il est parlé dans la même feuille, s'est refroidi pendant la guerre, mais est revenu à Jésus.

Cette fête nous laisse d'excellents souvenirs et nous est en même temps un gage des bénédictions que le Seigneur voudra bien nous accorder encore à l'avenir.

J'ai aussi à vous annoncer la mort de Zakéa Mokanoï, le troisième de nos anciens qui meurt cette année. Sa conversion a été racontée dans un traité, dû, je crois, à la plume de notre vénérable M. Casalis. Il a été fidèle, sans jamais s'écarter du droit chemin, pendant toute sa vie ; d'un caractère un peu austère et peut-être trop inflexible, il a cependant beaucoup travaillé à l'avancement du règne de Dieu

par de nombreuses courses d'évangélisation. Nous le pleurons. Priez pour nous !

Votre fidèlement attaché,

A. MABILLE.



CONFÉRENCE DE MORIJA

Rapport général de la Conférence au Comité.

Morija, 4 mai 1882.

Messieurs et très honorés directeurs,

L'Eternel règne ! Telle est la pensée bienfaisante qui se présente à l'esprit quand on cherche à se rendre compte des événements qui se sont accomplis pendant le cours des deux dernières années. Que de fois n'avons-nous pas cru que l'Eglise, ballottée par la tempête, allait sombrer et périr ! Avec nos vues étroites et nos cœurs plus étroits encore, il nous semblait que le Seigneur allait prendre sa verge en main et frapper nos Eglises assoupies pour les réveiller. Et nous étions d'autant plus disposés à le croire que le fléau de la guerre ne semblait avoir produit aucun fruit pour la gloire de Dieu. De solutions, nous n'en voyions que deux : se soumettre — ou périr. Le Seigneur en a fait trouver une troisième en inspirant au gouvernement colonial l'idée de rejeter tout ce qui pouvait devenir un obstacle au rétablissement de la paix, et tout d'abord la loi du désarmement. Que ce soit de la part de la colonie générosité ou impuissance, c'est ce que nous n'essaierons pas de déterminer. Mais ce que nous discernons dans ces décisions qui ont fait l'étonnement de tout le monde, c'est une intervention du Seigneur en fa-

veur du faible et du petit ; c'est un temps de répit accordé à la tribu des Bassoutos ; c'est un encouragement à aller de l'avant et à compter toujours davantage sur la puissante intervention du Seigneur dans la marche conquérante de son Eglise. L'Eternel règne !

Lorsque après une violente tempête on parcourt le rivage encore tout écumant de l'Océan, on voit ici et là des épaves qui ont appartenu à quelques-uns de ces magnifiques vaisseaux qui semblaient pouvoir défier toutes les furies d'une mer en courroux. De telles épaves sont nombreuses dans nos Eglises après la violente tempête qui les a assaillies. C'est ce que chaque missionnaire a pu constater en travaillant à la réorganisation de son troupeau. Toutefois, nous tenons à noter dès l'entrée que partout, ou presque partout, le bien a été mélangé au mal, la joie à la douleur, quelquefois dans une faible proportion, sans doute, mais pourtant assez pour empêcher tout découragement. C'est ce qu'une revue rapide de nos stations va vous démontrer.

Massitissi. Cette station, située dans le voisinage de la célèbre montagne de Morosi, avait eu la joie d'assister à un réveil parmi la jeunesse peu après la prise de la forteresse du chef des Bassoutos. La guerre du Lessouto a détourné les esprits des choses de la piété et, comme un vent brûlant de printemps, a fait tomber des fleurs qui semblaient promettre une abondante récolte, et cela en dépit des soins incessants et des ardentes prières du pasteur. Il s'en est suivi une diminution dans l'auditoire, due à la retraite des uns, à la dispersion des autres, mais surtout à une recrudescence des mœurs païennes. La piété des chrétiens a manqué de chaleur et de vie. Toutefois, l'œuvre du Seigneur n'a pas été interrompue un seul jour à Massitissi et dans ses annexes ; le culte y a été célébré sans arrêt, l'évangélisation poursuivie dans les villages qui avoisinent la station. Les résultats ne sont pas de ceux qui frappent la vue ; mais ils ont produit, nous l'espérons, de la joie dans le ciel. Ici, c'est la conversion d'une

âme ; là, celle de deux autres ; ailleurs, c'est le retour à la foi d'un jeune homme égaré, plus loin le réveil de plusieurs personnes endormies. Tels sont quelques-uns des points lumineux qui ont éclairé les sombres jours que nous avons eu à traverser.

Traversons l'Orange, remontons vers le nord, et nous arrivons à *Béthesda*. Ici, comme ailleurs, le paganisme a relevé la tête. Jusqu'à l'époque de notre réunion à Bérée, l'Eglise semblait avoir échappé à l'influence délétère généralement produite ailleurs par la guerre; mais des faits sont venus démontrer qu'il n'en était pas ainsi. La légèreté et l'esprit d'indépendance se sont montrés et ont produit des fruits bien amers. Une conscience éclairée et imprégnée de la crainte de Dieu aurait pu sauver plusieurs chrétiens ; mais pour beaucoup le mal n'est vraiment mal que quand il a été découvert. Avec un tel interdit dans le cœur, comment combattre? Et, sans combat, comment résister aux influences corruptrices du Malin ? Ici, comme dans plusieurs autres parties du pays, on a vu telle femme mariée abandonner le toit conjugal et aller passer par le rite national des Bassoutos. Grâce à l'influence d'un chef renégat, on a dû supprimer une annexe, celle de Thaba-Patroa. Voilà la partie sombre du tableau. En voici le côté lumineux. Les membres de l'Eglise se sont montrés assidus aux services religieux le dimanche et les jours de semaine; 27 candidats ou catéchumènes, dont 14 appartenant aux annexes, ont été reçus dans l'Eglise au mois de mars dernier. L'Ecole n'a pas cessé de fonctionner, même pendant la guerre, sous la direction de mademoiselle Jenny Cochet. — Transportons-nous, en terminant ce coup d'œil rapide sur l'œuvre du Seigneur à Béthesda, auprès de la couche funèbre de Philémon. Atteint depuis trois jours d'une maladie violente, on l'entendit s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me retires-tu de ce monde ? » Puis, entouré de sa femme, de ses enfants et d'un jeune frère, il s'adressa à la compagne de sa vie : « Pourquoi me retenir ?

Le Seigneur me réclame, laisse-moi partir. » Il s'arrêta, attendant un signe d'assentiment de sa femme. Celle-ci le lui ayant donné, il murmura : « Merci ! » Puis il s'éteignit.

Remontant toujours vers le nord, nous arrivons à *Thabana-Morèna* et *Siloé*. Le rapport sur ces deux stations n'est rien moins que brillant, mais peut-être y est-il moins question du présent que du passé. Car, comme le dit le rapporteur, l'horizon est moins sombre aujourd'hui qu'il ne l'était lors de notre dernière réunion à Bérée. L'état des écoles est déplorable ; au fait, il n'y en a plus une seule en activité, ni dans les stations, ni dans les annexes. Celle de Thabana-Morèna avait été rouverte dès la cessation des hostilités ; mais les personnes qui la dirigeaient ont donné leur démission à la fin de l'année, et, jusqu'ici, il n'a pas été possible de les remplacer. La tribu des Bataungs, qui avait donné de si grandes espérances, a fait un mouvement en arrière très accentué et, dans son sein, les danses et les cérémonies païennes, qui naguère en étaient exclues, sont à l'ordre du jour. Ce tableau, si sombre qu'il soit, a pourtant aussi son côté lumineux. Aux dernières fêtes de Pâques, 31 personnes ont été reçues dans l'Eglise, tant à Thabana-Morèna qu'à Thaba-Tsuéu ; deux renégats ont demandé à être réadmis et trois personnes, jusqu'ici indifférentes, semblent se réveiller. On dirait que les ténèbres épaisses qui ont entouré l'œuvre du Seigneur à Thabana-Morèna et dans ses annexes semblent se dissiper et que l'aurore va poindre. Puisse-t-il bientôt en être ainsi !

Hermon. La station d'Hermon est de toutes celle qui a le plus souffert matériellement. Le village a été réduit en cendres, non par des hordes de sauvages, mais par les mains des troupes coloniales et sous les yeux de leur général. Pendant plus d'un an, cette station a été presque complètement abandonnée par ses habitants ; ce n'est que depuis quelques mois seulement que la vie a commencé à paraître au milieu de ces ruines. L'œuvre de réorganisation de l'Eglise a

rencontré dès l'abord une opposition très grande de la part des nationaux; quiconque n'avait pas pris les armes contre le gouvernement colonial était indigne d'occuper un emploi quelconque, soit d'évangéliste, soit de maître d'école. La lutte entre le missionnaire et la partie militante du troupeau a été très vive; les timides n'ont pas osé élever la voix pour appuyer les appels à la conciliation et à la concorde. Mis en demeure de pourvoir d'ouvriers les postes vacants, les opposants se sont trouvés au pied du mur, et le missionnaire leur a déclaré qu'en présence de leur impuissance, il ne lui restait qu'une chose à faire : placer d'office les ouvriers écartés par eux, ajoutant que, si le troupeau s'obstinait à l'entraver encore dans son œuvre de réorganisation, il considérerait comme un devoir de se faire relever de ses fonctions de missionnaire à Hermon. Cette menace a produit son effet, et, dès lors, le missionnaire de Hermon a pu continuer sans entrave son œuvre de relèvement et de pacification.

Cette dernière tâche, qui pesait lourdement sur M. Dieterlen, a eu un commencement d'exécution le jour de Pâques; loyaux et nationaux se sont approchés ensemble de la sainte table. Le même jour, 37 personnes qui, pendant plusieurs années, avaient donné des preuves de la sincérité de leur foi, ont été reçues dans l'Eglise, les unes par le baptême, les autres par la confirmation. Cette fête de Pâques a réchauffé les cœurs et ranimé les courages. Mais un élément nouveau de division a surgi par l'intrusion de l'anglicanisme dans notre champ de travail. L'évangéliste Jonathan, qui desservait l'annexe de Likholé, a passé à l'Eglise anglicane, suivi d'une douzaine de chrétiens. Par contre, 35 personnes, membres de l'Eglise, et environ 25 catéchumènes sont demeurés fidèles, et se trouvent provisoirement sous la direction d'un ancien de l'Eglise. Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que tout va bien dans l'Eglise d'Hermon. Chaque jour on peut compter ceux qui ont succombé aux tentations du moment, ceux qui ont mis bas les armes et ceux qui ont passé à

l'ennemi. Mais, Dieu soit loué, les pertes ne sont pas si considérables qu'on le craignait, et il reste un noyau important en qui se réveille le désir de reprendre la lutte avec plus de courage et de fidélité.

Morija. Ce n'est pas sans éprouver une vive joie et une reconnaissance profonde envers le Seigneur que nous avons vu siéger de nouveau au milieu de nous notre bien-aimé frère, M. Mabille. Il nous est revenu plein d'entrain et de courage et chargé des fruits de son infatigable activité. A son arrivée, le travail ne lui a pas manqué ; il a repris l'œuvre de réorganisation commencée par nos frères de Morija. Ici, comme ailleurs, les chutes ont été nombreuses et l'œuvre a participé à l'état de stagnation générale. Compter les morts et les blessés au lendemain d'une grande bataille est autrement facile que de compter les défections après une tempête qui a passé sur l'Eglise. S'il y a des morts réellement morts, il en est d'autres en qui se trouve encore un petit souffle de vie, ou, tout au moins, un reste de sensibilité qui donne quelque espoir. On compte 96 personnes qui, naguère sous l'influence de l'Evangile, en ont répudié les enseignements ; dans ce nombre, il y a 21 personnes qui appartenaient à l'Eglise par le baptême. Jamais la mort n'a frappé avec autant de vigueur ; 42 personnes, appartenant à l'Eglise ou à la classe des catéchumènes, ont été retirées de ce monde, et, dans ce nombre, il faut compter Esaïa Lééti, qui avait fourni une carrière de quarante-trois années de vie chrétienne et de travail constant ; c'est le premier Mossouto qui ait été baptisé au Lessouto, le premier aussi qui ait été employé comme évangéliste. Nous mentionnerons encore parmi nos morts Thomas, le premier Mossouto dont le mariage ait été célébré dans l'Eglise. Après les morts et les relaps, nous devons mentionner que 16 personnes ont passé à l'Eglise anglicane, grâce aux menées d'un certain Lékoboto. Nous pouvons espérer que les âmes vraiment sérieuses de ce parti reviendront à nous ; pourraient-elles demeurer dans une

Eglise qui n'a, pour ainsi dire, pas de discipline ecclésiastique?

Nous serons très brefs pour ce qui concerne l'œuvre dans les annexes. Des seize écoles qui existaient avant la guerre, cinq seulement sont en pleine activité et comptent environ 300 enfants. Trois autres le seront bientôt. Les annexes de Boléka, Phokuané, Kémé, Ramakaou sont encore à réorganiser.

Pendant les deux dernières années, les conversions ont été peu nombreuses. C'est à peine si 20 nouveaux noms ont été inscrits dans le registre des candidats au baptême. Ces jours derniers, un vieillard âgé de plus de cent ans a commencé à s'occuper des intérêts de son âme, sous l'influence de sa femme, convertie peu avant le départ de M. Mabille pour l'Europe, et aussi de quelques personnes pieuses de Morija.

Thaba-Bossiou. Ici, la guerre a partagé en deux le troupeau; une partie est restée fidèle au gouvernement, l'autre a pris les armes contre lui. Il en est resté des animosités et des haines bien difficiles à déraciner. Le mal résultant de la guerre est très grand. Dans l'Eglise, le niveau de la vie spirituelle a baissé, le zèle s'est refroidi, l'intérêt pour l'évangélisation a diminué. Le culte du dimanche est bien moins fréquenté qu'autrefois. Trois choses peuvent rendre compte de ce fait : l'absence des loyaux qui sont encore à Masérou, le petit nombre des païens présents et la facilité avec laquelle les chrétiens se dispensent d'assister au culte. L'école de station se ressent d'un tel état de choses et le nombre des enfants n'est pas ce qu'il devrait être. De nos annexes, deux seulement marchent d'une manière satisfaisante, celles de Kémé et de Masianokeng. Dans l'une et dans l'autre, le culte est bien suivi; dans la première, il n'y a pas eu d'école depuis le commencement des hostilités; dans la seconde, l'école est prospère. Il n'y a que quelques mois que onze personnes ont été ajoutées à la congrégation de Masianokeng par le baptême.

L'œuvre d'apaisement ayant fait quelques progrès, le missionnaire a essayé de réunir dans une fête chrétienne les loyaux de Masérou et les nationaux. Cette tentative a très bien réussi, et, le 23 du mois d'avril, une congrégation immense se pressait dans la station. Les païens étaient nombreux. Le temple du reste n'a pas pu contenir cette foule accourue pour être témoin de l'admission dans l'Eglise de 20 néophytes. Ce même jour, quatre personnes qui autrefois s'étaient détournées de la piété ont été réadmises dans la communion des fidèles. A Thaba-Bossiou, comme ailleurs, il semble qu'il y ait arrêt dans la voie du mal et que la tendance des esprits soit de se porter vers le bien. Malgré la dureté des temps, les collectes, quoique faibles encore, ont suffi à l'entretien des ouvriers, et l'exercice 1881 s'est clos avec une encaisse de 557 fr. 50. L'école de station n'a jamais été interrompue.

Bérée. Ici, comme dans toutes les autres stations, nos frères ont eu à procéder à la réorganisation du troupeau. Tous les chrétiens désireux de servir le Seigneur ont été invités à faire connaître leurs dispositions afin de pouvoir être inscrits de nouveau dans le registre de l'Eglise. La chose était bien simple ; et cependant qu'il a fallu de peine pour l'obtenir, et encore seulement en partie. Il y a deux mois, une première réunion d'Eglise a été convoquée et la plupart des membres y sont accourus avec empressement. Dès lors, la vie de l'Eglise a été s'affirmant chaque jour davantage, et le dimanche 16 avril, pour la première fois depuis deux ans, la sainte Cène a été célébrée dans la station.

A Bérée même, le village est encore à peu près désert ; les membres de l'Eglise qui s'y rattachent, au nombre d'une soixantaine, sont très dispersés, ce qui fait que les auditoires du dimanche ne sont jamais très considérables. Cependant depuis quelque temps on peut constater une augmentation dans le nombre des auditeurs, surtout des païens. Grâce à quelques conversions, et à l'arrivée d'étrangers, la classe des

catéchumènes, abandonnée depuis plus de deux ans, a été reprise. L'école a été rouverte par Madame Duvoisin; elle ne compte qu'une vingtaine d'élèves qui n'en sont, hélas! qu'aux premiers rudiments de la lecture. L'annexe de Kolonyama est celle qui procure le plus de satisfaction à ses conducteurs spirituels. Lors de la première attaque que Massoupa dirigea contre les loyaux, les habitants de cette annexe se réfugièrent dans le camp du magistrat anglais. Là, au milieu des tentations et d'exemples pernicieux, ils ont su demeurer relativement fidèles sous la surveillance de quelques évangélistes, en particulier d'Esaïa. Ce dernier a été retiré de ce monde il y a quelques mois à peine. On peut dire de lui qu'il est mort comme il avait vécu, dans une humble et joyeuse confiance au Sauveur. Sa veuve est comme une mère pour le troupeau privé de son conducteur, et l'autre jour encore elle amenait à Bérée deux femmes nouvellement converties. Masérou est pour le moment moins une annexe qu'un lieu de refuge dans lequel une cinquantaine de membres de l'Eglise de Bérée sont réunis. L'ennemi a fait parmi eux bien des ravages; c'est là qu'il faut chercher le plus grand nombre de renégats. La plupart des chrétiens encore vivants n'ont pas vécu impunément dans ce foyer de tentations de tous genres; le niveau moral et religieux s'y est abaissé. Les deux autres annexes se rattachant à Bérée se sont aussi ressenties de la désorganisation générale et l'œuvre y a langui. Dans l'une d'elles, Thlapaneng, il y a eu de tristes défections. Depuis la dernière conférence ordinaire, nous avons perdu dans la station de Bérée et dans les annexes une cinquantaine de membres de l'Eglise, à savoir, trente renégats ou personnes en voie de l'être, onze morts et environ seize qui ont quitté pour s'établir ailleurs.

Maboulela. On aurait pu croire que, vu sa position géographique en dehors du Lessouto, Maboulela devait échapper aux influences pernicieuses de la guerre. Il n'en est rien, et le contre-coup de nos commotions politiques a retenti jusque-

là et produit des haines et des dissensions parmi les membres du troupeau. Dans de telles circonstances, la vie chrétienne végète, la charité s'éteint, le besoin de prier diminue ; c'est ainsi qu'on a vu mourir une réunion de prières qui naguère était bien suivie et faisait du bien. L'ivrognerie a causé là aussi bien des ravages ; mais le coup le plus terrible porté à l'œuvre de Maboulela est sans contredit le scandale causé par la conduite immorale du maître d'école Ariel. Après cette chute, qui a profondément affligé l'Eglise, l'école a été dirigée par Mesdemoiselles Julie et Louise Keck. Depuis dix mois elle est sous la direction d'un maître qui s'y applique à la satisfaction du missionnaire. L'école n'est pas fréquentée seulement par des enfants de la station, mais aussi par des élèves venant du district de Winburg. Quelques-uns trouvent leur pension chez le missionnaire ; la plupart sont placés chez des chrétiens du village. L'évangélisation au dehors est faite par M. Daniel Keck fils. Plusieurs familles ont quitté la station l'hiver dernier, mais les places vides ont été rapidement remplies.

Les annexes de Smithfield et de Béthulie ont été visitées quatre fois depuis deux ans et Ventersburg deux fois. Dans cette dernière, l'œuvre s'étend et se consolide. Une collecte qui a produit 1,500 fr. sera consacrée à l'érection d'une petite maison qui servira de pied-à-terre au missionnaire, lors des visites qu'il y fera.

A Maboulela, un commencement de réveil s'est manifesté parmi les jeunes gens de l'école, pour lesquels on avait spécialement prié au commencement de l'année. Cinq d'entre eux semblent vouloir se donner au Sauveur. MM. Keck fils ont fondé une union chrétienne de jeunes gens et de jeunes hommes de quinze à trente ans. Plusieurs jeunes filles ont demandé la reprise d'une réunion hebdomadaire de prières entre elles ; elle est dirigée par une des filles du missionnaire. L'école de couture se fait deux fois par semaine.

Grâce à son éloignement relatif du théâtre des hostilités,

la station de *Cana* a été moins affectée par la guerre que quelques-unes de ses sœurs aînées. Mais les chrétiens n'en ont pas moins pris des habitudes qui sont peu en harmonie avec la foi qu'ils professent. Les préoccupations politiques ont pris dans les esprits la place qui revient aux choses de Dieu ; de là beaucoup de tiédeur de la part des chrétiens comme d'indifférence du côté des païens. Et puis, le missionnaire de Cana a été frappé d'un de ces coups inattendus qui, pour un moment, semblent mettre à néant les espérances et la foi dans l'œuvre missionnaire. David Mokhetlé, son homme de confiance et ancien de l'Eglise, a tout à coup tourné le dos au christianisme pour se plonger dans les errements du paganisme et de la polygamie. Et sa chute éclatante a mis au jour de nombreuses infidélités qu'il avait secrètement commises et qui ont causé un vif scandale. Il fait bon détourner les yeux de ces défaites étonnantes pour contempler les annexes qui sont encore florissantes, et les ouvriers indigènes qui, soit dans les camps des magistrats, soit au milieu de leurs compatriotes excités par la guerre, ont su conserver la dignité qui convient à leur vocation et être à tous un exemple salutaire. Une annexe a été détruite au début des hostilités ; une autre, celle de Péka, a été réoccupée par ses habitants et, le 26 février, M. Kohler y faisait la dédicace d'une chapelle et baptisait cinq adultes.

Léribé. Quand il s'est agi de recueillir les membres dispersés de cette congrégation, le missionnaire a invité les chrétiens à faire une manifestation de leur foi en affirmant qu'ils désiraient encore jouir des privilèges des enfants de Dieu et accomplir les devoirs qui y sont associés. Soixante-dix personnes ont répondu à cet appel, et c'est sur cette base que l'Eglise de Léribé a repris conscience de son existence. Mais l'union entre les loyaux et les rebelles n'est encore qu'ébauchée et il reste au sein du troupeau des germes de discorde dont le temps seul et l'influence de l'esprit de Dieu auront raison.

L'œuvre dans les annexes est à peu près nulle. Sauf l'école de station, tenue par mademoiselle Louisa Cochet, et celle de l'évangéliste Philémon dans l'annexe de Koloyana, toutes les écoles sont fermées, et le missionnaire se demande quand et comment il pourra reconstituer cette œuvre, si péniblement fondée et que quelques mois de guerre ont si profondément compromise.

Paballong. Cette station, située de l'autre côté des Maloutis, était privée de son missionnaire M. Christmann, quand la guerre éclata. Il était allé rejoindre sa compagne, que des raisons de santé avaient retenue dans la colonie du Cap ; et c'est là que, pendant sept longs mois, il a dû attendre que la porte du pays lui fût de nouveau ouverte. Pendant son absence, les services du dimanche ont été plus ou moins bien suivis selon les circonstances ; ils n'ont été réellement interrompus que pendant les jours d'anarchie qui ont marqué les commencements de l'insurrection. La guerre a pour résultat immédiat d'exciter l'homme au mal, et ce mal se traduit par l'arrogance chez celui qui a brisé le joug de Dieu, et par son asservissement aux boissons enivrantes. Heureusement, à Paballong, ce n'est qu'une fraction infime du troupeau qui a subi l'influence du mauvais esprit. Il s'est trouvé des chrétiens courageux qui, stimulés par l'exemple de leur pasteur, ont résisté et combattu le bon combat de la foi.

Depuis la cessation des hostilités, les païens ne fréquentent que rarement les lieux de culte, sans toutefois cesser de faire bon accueil à ceux qui vont les visiter dans leurs villages. Le district de Lébénya, naguère le plus populeux, a été déserté par la majorité de ses habitants, et l'œuvre dans les deux annexes que nous y possédions a été par cela même enrayée. Des deux annexes qui ont survécu à l'orage, Khabisong et Mangolong, la dernière est de beaucoup la plus florissante, mais elle est menacée dans son existence par le prochain départ de son catéchiste Philémon Mosetlé, homme intelligent et capable qui a radicalement rompu avec les cou-

tumes païennes. Au jour de l'an, quinze personnes ont été reçues dans l'Eglise par le baptême. L'un de ces néophytes a, depuis lors, été retiré de ce monde, mais sa mort a été un triomphe. Quelques conversions ont eu lieu, et dans ce nombre il faut noter celle d'un vieillard octogénaire. Trois écoles fermées pendant la guerre ont pu être réorganisées avec une légère diminution dans le nombre des élèves.

Matatiélé. L'œuvre marchait d'une manière assez satisfaisante avant la guerre; depuis lors, elle a été ruinée, anéantie. Les membres de l'Eglise ont été dispersés dans les montagnes et au Lessouto; il n'y a plus un seul Mossouto sur la station. Au point de vue matériel, l'œuvre a aussi beaucoup souffert; le temple menace ruine; plus de trace du jardin, la maison missionnaire seule est encore habitable. La proximité des blancs établis dans la station même rend l'œuvre impossible. Si la mission dans ce district devait un jour être reprise, il faudrait transporter la station près des montagnes; mais les bons emplacements sont aussi rares que difficiles à obtenir, vu la présence des missionnaires anglicans auprès d'un des principaux chefs. Aux difficultés de tous genres qui s'opposent à la reprise de l'œuvre à Matatiélé, il faut ajouter la question politique qui tient encore en suspens les plus optimistes. Et cette question fût-elle résolue au gré de nos désirs, il en est une autre dont la solution ne pourrait être favorable à la reprise de l'œuvre pour le temps actuel : celle de la santé de madame Marzolff; en aucun cas, M. Marzolff ne peut consentir à retourner dans ce pays où lui et sa compagne ont tant souffert.

Ecole industrielle. En janvier dernier, M. Preen a reçu de l'inspecteur général des écoles l'autorisation de rouvrir, mais provisoirement, l'école industrielle à Quthing. Il a repris son travail avec six apprentis, dont trois nouveaux. Le nombre réglementaire est douze, ce qui porte M. Preen à adresser un appel aux missionnaires du Lessouto pour qu'ils lui fournissent des élèves. Un des apprentis aura fini son temps

au mois de juin, mais comme il ne désire pas quitter l'école, on lui accordera une place d'aide-ouvrier qu'il est capable de bien occuper et qui lui procurera un certain salaire. A côté des travaux de menuiserie, on a commencé à bâtir un atelier provisoire assez grand pour contenir douze établis; la taille des pierres et la bâtisse elle-même sont confiées aux apprentis. Mais le provisoire est peu favorable aux progrès d'une œuvre comme l'école industrielle, et il serait désirable qu'il prît fin, ce qui n'est guère possible dans les circonstances actuelles. Toutefois, nous nous préparons à faire auprès des chefs une nouvelle tentative dans le but de placer cette école au centre même du pays. Les essais en agriculture ont produit des résultats assez satisfaisants : le directeur de l'école a pu recueillir 58 sacs de blé ; la récolte de maïs ne sera pas aussi considérable, mais elle sera suffisante pour les besoins de l'école.

Telle est, en résumé, Messieurs, la situation actuelle de l'œuvre du Seigneur au Lessouto. Elle a ses côtés sombres, elle a ses côtés lumineux. Nous envisageons les premiers sans découragement, les seconds sans présomption. Nous savons que l'œuvre que nous faisons ici appartient au Seigneur et qu'Il est puissant pour faire concourir toutes choses au bien de son Eglise. Ce qui nous convient à l'heure actuelle, c'est la reprise, dans la mesure du possible, de toutes les branches de notre activité. Que les Eglises d'Europe nous fournissent les moyens d'aller de l'avant, qu'elles nous continuent leurs prières, aussi précieuses que leurs dons, et qu'elles parachèvent leurs offrandes en nous envoyant encore quelques ouvriers dont nous avons le plus grand besoin.

Veuillez, Messieurs et très honorés directeurs, recevoir l'assurance de notre dévouement respectueux.

Au nom de la Conférence :

Le secrétaire,

H. Dieterlen.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES SACRIFICES MISSIONNAIRES

A propos du Jubilé des Missions moraves (1).

« Voilà ce que j'ai fait pour toi, et toi, qu'as-tu fait pour moi ? » Ces paroles bien connues, que le comte de Zinzendorf trouvait inscrites sous une image du Christ mourant, et qui firent sur son âme une si profonde impression, rappellent l'origine de l'œuvre des Missions moraves, et sont, pour ainsi dire, le point de départ de toute la Mission ; elles nous disent que c'est l'amour d'un Sauveur mourant qui l'a fondée, que c'est cet amour qui lui garantit la victoire et entretient ses forces ; elles nous rappellent aussi la loi du sacrifice, que Jésus exprimait si admirablement dans la parabole du grain de blé qui meurt pour renaître.

Voyant venir à lui une troupe de Grecs, qui allaient lui proposer peut-être de porter désormais aux païens l'Evangile que les Juifs rejetaient, le Sauveur reconnut dans ce fait un signe des temps ; il vit dans ces Grecs sincères et dociles la tête de colonne des innombrables multitudes de païens qui déjà heurtaient, pour ainsi dire, à la porte de son Eglise, et demandaient à devenir les héritiers du salut repoussé par Israël. A cette vue, des sentiments contraires s'élevèrent dans son cœur ; sa gloire prochaine brilla à ses yeux : « le Fils de l'homme va être glorifié » ! dit-il, mais aussitôt

(1) Ce Jubilé sera célébré le 21 août à Herrnhut, pour les pays de langue allemande, et à Montmirail, pour ceux de langue française. Le Comité a délégué un de ses membres, M. de Pressensé, pour porter à nos Frères Moraves, les doyens du protestantisme en ce qui touche les Missions, l'expression de son attachement et ses vœux pour la prospérité de leur œuvre.

(*Note des Réd.*)

après, la condition de cette gloire, sa mort cruelle, se présenta à lui d'une façon si actuelle et si poignante qu'il s'écria: « Mon âme est troublée! et que dirai-je? Si le grain « de froment tombant en terre ne meurt, il demeure seul; « mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Si quelqu'un « me sert, qu'il me suive, et mon Père l'honorera, car celui « qui aura perdu sa vie, la retrouvera pour la vie éter- « nelle. » Jean. XII, 20...

Cette loi du sacrifice est restée celle de la mission. A celui qui voudrait s'en plaindre et s'aviserait de nous demander : A quel nombre de victimes vous arrêterez-vous? nous pourrions rappeler la réponse que le Maître fit à Simon Pierre, quand celui-ci l'embrassa et lui demanda d'avoir pitié de lui-même (Matth., XVI, 23); nous pourrions aussi renvoyer la question à celui qui la fait et lui dire: A quel chiffre s'est arrêtée la Providence, alors qu'il s'agissait d'achever la première période missionnaire et de forcer l'empire romain à rendre les armes devant la croix?

Le sol de l'empire n'est devenu extérieurement chrétien qu'après avoir été trempé du sang des martyrs, et personne, que je sache, n'en a pu évaluer le nombre. Cette loi du sacrifice, proclamée par notre Seigneur, et acceptée par l'Eglise, cette vérité d'expérience que ceux qui propagent l'Eglise deviennent souvent eux-mêmes la semence qui doit mourir avant de germer, est solennelle, grande, propre à sanctifier la Mission, à la rendre sérieuse et vigilante, et à inspirer aux Comités directeurs toute la prudence nécessaire; mais, après tout, il faut nous souvenir que ce n'est point là une loi de mort, mais une loi de fécondité et de succès: si nous mourons avec Lui, nous régnerons avec Lui. Ceux qui sèment avec larmes *moissonneront* avec chants de triomphe. Les Frères Moraves, nos modèles à tous, en sont aujourd'hui l'éclatante démonstration.

Le 21 août 1882, ils célébreront à Montmirail et à Herrnhut le cent cinquantième anniversaire de la fondation de

leurs missions; car, à cette date, il y aura cent cinquante ans que, le 21 août 1732, le charpentier David Nitzschmann et le potier Léonard Dobers partaient pour l'île de Saint-Thomas, aux Antilles, avec 45 fr. dans leur poche pour frais d'établissement et de voyage. C'étaient les premiers missionnaires protestants envoyés aux nègres des Antilles, et aujourd'hui, d'après la statistique de 1880, l'Eglise des Moraves a 99 stations, 314 missionnaires, hommes et femmes, en activité de service, et fait, d'après Rœmer de Gnadau (1881), en comptant tout, une dépense de fr. 1,312,500 par an pour les Missions. On se rappelle que, le 13 août 1727, la petite Eglise des réfugiés avait reçu une sorte de baptême nouveau; le Saint-Esprit avait rempli tous ses membres d'une joie si profonde, d'une ferveur, d'une charité si ardentes, qu'il leur avait semblé qu'ils pouvaient embrasser le monde entier dans leur étreinte. On songea aussitôt aux païens; le voyage de Zinzendorf à la cour de Danemark ouvrit les portes, et, le 13 décembre 1732, Nitzschmann et Dobers arrivaient à Saint-Thomas.

L'année suivante, si je ne me trompe, 18 frères et sœurs partaient de Herrnhut pour Sainte-Croix, afin d'y fonder une colonie missionnaire. Hélas! le climat de l'île, encore en grande partie couverte de forêts vierges, les chaleurs et le travail en enlevèrent, en moins d'une année, 9; leur chef, Tobie Leupold, ayant succombé également, tous les autres, excepté un, revinrent en Europe, et le premier fruit de la mission fut une rangée de tombes.

A l'ouïe de cette nouvelle, on pleura à Herrnhut; mais Zinzendorf, loin de désespérer de l'œuvre, composa le cantique bien connu qui commence par ces mots : « Dix ont été jetés dans les sillons : on les disait perdus, mais, sur le champ où ils reposent, j'ai lu : C'est ici la semence de l'Eglise des noirs. »

En effet, aujourd'hui on compte aux Indes occidentales,

y compris Surinam, environ 48,585 nègres appartenant à l'Eglise des Moraves.

Les semailles n'ont pas été récompensées partout par des fruits si visibles. Aux îles Nicobar, par exemple, les sacrifices des Moraves restèrent sans compensation connue; car, dans ces îles humides et brûlantes, ils ne parvinrent pas à fonder une seule Eglise et laissèrent 13 tombes.

La côte de Guinée et même l'Afrique en général est plus que toute autre terre le champ qu'il a fallu jusqu'ici ensemencer le plus abondamment et de la semence la plus précieuse.

Les Moraves y envoyèrent en 1737 l'un de leurs frères avec le mulâtre Christian Protten, que Zinzendorf avait appris à connaître à Copenhague et à qui il avait fait faire des études de théologie. A peine arrivé, le compagnon de Protten mourut; lui-même, quoique homme de couleur, revint en Europe ; le 6 juillet 1768, Meder partait avec quatre frères pour la même contrée, mais Meder et deux frères succombaient à peine débarqués; d'autres suivirent, tous moururent, et les Moraves durent abandonner la Côte d'or et onze tombes, si j'ai bien compté, sans y avoir fondé une seule Eglise.

Mais d'autres allaient reprendre l'œuvre, et l'on sait que l'un des missionnaires anglais partit de sa patrie en disant : « Vous inscrirez sur ma tombe ces mots : Ci-gît le missionnaire C., qui lègue à l'Eglise ce vœu : Vous n'abandonnerez le champ de la Guinée que lorsque 1,000 missionnaires y auront succombé ! » Aujourd'hui, en 1882, le Dr Warneck compte dans l'Afrique occidentale 90,000 nègres chrétiens ! Les semailles ont été douloureuses, mais la moisson est déjà pleine de bénédictions. C'est avec ces expériences faites qu'il nous faut regarder les douloureuses nouvelles que nous apportent si souvent les journaux de mission. Le journal de juillet nous annonçait la mort d'une sixième victime parmi les Bâlois de la Côte d'or, puis la mort de Ch. A. Janson,

dix-neuvième victime de la Mission des Universités, fondée il n'y a que vingt-deux ans, après le retour de Livingstone en Europe. La Société de Bâle a envoyé, de 1829 à 1881, 139 missionnaires aux côtes de Guinée, dont 66 sont morts.

A l'occasion de tant de deuils, récapitulant les pertes faites par la Société de Londres au Tanganyka, par celle de l'Eglise anglicane au Victoria-Nyanza et à Frère-Town, par celle d'Ecosse au Nyassa, par la Mission du Congo (sans compter nos propres pertes au Sénégal, ni la mort de Pinkerton chez Umzila, ni celle du chef de l'expédition du Bihé, M. Walter Weldon Bagster, petit-fils du libraire biblique bien connu, et qui vient de succomber à Bailunde le 22 février 1882), le journal de Bâle démontre qu'il faut avancer quand même, parce que jamais l'Eglise n'a eu à se repentir de ses sacrifices, et que jamais elle n'a dû abandonner un champ de mission parce qu'il lui coûtait trop de victimes.

Rappelons, d'après les détails fournis par le journal de Bâle, les débuts de la Société des Missions de Londres. Le champ choisi par elle était un paradis : c'étaient les belles îles de Taïti et de Samoa, qui semblent être, disait-on, un morceau du ciel tombé au sein des flots de l'Océan. C'est le 6 mars 1797 que les 30 premiers missionnaires envoyés de Londres débarquaient à Taïti. Le *Duff* en déposa 10 aux îles Tonga, 2 aux îles Marquises, et en laissa 18 à Taïti; mais une année était à peine écoulée que 12 d'entre eux avaient quitté leur poste : un ou deux pour cause de santé, les autres faute de persévérance. En 1799, l'un de ceux qui étaient restés succombait ; un autre revenait et, au mois de janvier 1800, il ne restait en Océanie qu'une infime minorité, savoir, 4 missionnaires.

En Angleterre, on se berçait cependant des plus belles espérances ; le 21 décembre 1798, 30 autres frères repartaient sur le *Duff*. Un croiseur français attaqua le vaisseau anglais et, après une année, les 30 nouveaux pionniers ren-

traient en Angleterre; de ces 30, 4 seuls parvinrent en Océanie; 3 partirent pour d'autres champs; les autres étaient dégoûtés de l'œuvre ou tout au moins y renoncèrent.

Le sort des 10 missionnaires déposés en 1797, par le *Duff*, aux îles Tonga, avait été plus triste encore. Dans l'espace de la première année, l'un était revenu en Europe pour cause de santé; en mai 1799, 3 étaient assassinés par les indigènes; un autre s'était mis à vivre à la mode païenne avec une Canaque, et avait été exclu; les 5 autres durent abandonner le champ et, pendant vingt ans, personne ne le reprit.

Aux îles Marquises, ce fut pis encore; l'un des missionnaires n'y tint que quelques semaines, l'autre, quelques mois. Des 60 missionnaires envoyés dans les trois premières années, comme nous l'avons déjà dit, 4 seulement restaient au poste à la fin de cet espace de temps! Et cependant, avant qu'on apprît ces tristes nouvelles, 8 nouveaux frères partaient d'Angleterre, dont 5 arrivèrent à Taïti; en 1807, un autre se joignit à eux; mais alors éclatèrent de terribles guerres intestines; les missionnaires furent obligés de quitter l'île, de se réfugier à Eiméo, Huahiné, Raiatéa et Borabora; à peine avaient-ils commencé à s'y établir que les Taïtiens détruisirent leur maison. Deux missionnaires, Nott et Hayward, eurent seuls le courage de persévérer. Tous les autres s'enfuirent en 1809 en Australie. Ainsi tout semblait perdu; mais un petit groupe de croyants, qui avaient prié, continuèrent à assiéger le trône de Dieu; l'exaucement ne se fit pas attendre. En 1811, 5 des missionnaires retirés en Australie revenaient au poste et retrouvaient à Eiméo leurs courageux compagnons Nott et Hayward; le 18 juillet 1812, le roi Pomaré demandait le baptême et, bientôt après, toutes les îles du groupe de Taïti étaient chrétiennes! Qui songe aujourd'hui à se plaindre des sacrifices qui ont été faits il y a quatre-vingts ans?

L'année dernière, l'un des membres du Comité de Bâle,

M. Preiswerk, prenait une part active à la belle fête annuelle de la Société ; quand la fête fut terminée, il reçut une lettre qui lui disait que son fils, missionnaire à la Côte d'or, était mort ; le lendemain, un télégramme lui annonçait la mort de sa fille ; peu après, un autre message, celle de son gendre. Ainsi, en 1881, la Société de Bâle seule a eu, dans l'espace de quatre semaines, 4 victimes à la côte de Guinée, et les journaux de juin et juillet 1882 en ajoutent 2 autres !

Que Dieu soit la consolation, la récompense et la force de cette société si douloureusement éprouvée !

Le texte du jour à la date de la mort de M. Schmidt-Preiswerk (31 mai 1881) était le suivant : « Cela a été fait par « l'Eternel ! » Nos frères de Bâle ont pu accepter ces coups de la main de leur Père ; ils ont courbé la tête sans comprendre ; ils se sont consolés dans la pensée que tous ces ouvriers, pour un but que Dieu connaît, sont morts dans la foi, et personne n'a songé à reculer. Le journal de Bâle dit : « Le « fait que, ni dans la patrie, ni dans les stations d'Afrique, « une seule voix ait proposé de reculer, ce fait est inexpri- « mablement grand. Savez-vous, ô vous, amis des missions, « ce qu'a dit le frère Preiswerk, frappé d'un triple deuil, « savez-vous ce qu'il a dit dans sa douleur ? « Ne reculons « pas ! » Voilà ce qu'il a dit, et le Comité l'a répété avec « lui. L'œuvre d'Afrique, l'enfant de la douleur, est devenue « plus chère aux chrétiens, et un généreux donateur a fait un « don considérable, pour envoyer un médecin sur les lieux, afin d'étudier à fond ce qui peut être fait pour mieux garantir, « si possible, la vie des frères et sœurs de la mission. » Aux réunions de Mildmay, le missionnaire Schrenck racontait qu'à Christiansborg, de 12 missionnaires qu'ils étaient, 11 avaient quelquefois la fièvre simultanément ! Et M. Rappard ajoutait : « Pourquoi n'appliquerions-nous pas à l'influence meurtrière du climat les promesses faites à la foi, Marc XVI, 18? Pourquoi ne lirions-nous pas dans la foi :

« S'ils ont bu quelque air mortel, il ne leur fera point de mal? »

Oui, prions beaucoup et avec foi pour notre expédition du Zambèze, ainsi que pour la Mission de Bâle, pour tous les frères qui travaillent à la Côte d'or, au Sénégal, au Congo, au Bihé, aux Grands Lacs. Demandons à Dieu qu'ils soient remplis de joie et d'espérance par le Saint-Esprit, qu'ils puissent être tout enveloppés de prudence et pourtant ajouter : « Ma vie ne « m'est point précieuse. Nous sommes comme inconnus et « pourtant connus, comme mourants et cependant nous vi- « vons, comme châtiés et n'en mourant pas, comme affligés « et cependant toujours dans la joie, comme pauvres et ce- « pendant enrichissant plusieurs, comme n'ayant rien et ce- « pendant possédant toutes choses ! » Béni soit Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ !

G. Appia.

Dernières nouvelles. Une lettre de M. Coillard nous apprend qu'il est heureusement arrivé à Natal avec ses compagnons de voyage.

Le Gérant : Alfred Boegner.

94 5 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOUVELLES DES COMITÉS AUXILIAIRES

Le Comité auxiliaire de Montauban.

Montauban, 19 juin 1882.

Cher Monsieur et frère,

Je vous envoie, selon votre désir, le compte rendu, non pas seulement d'une, mais de deux fêtes missionnaires, qui se sont tenues, à trois semaines de distance, à Négrepelisse et à Montauban. Je ne suis pas entré dans les détails ne voulant pas abuser de la place. Je souhaite que ces quelques lignes que je vous ai fait trop attendre vous arrivent assez tôt pour le prochain numéro (1).

Vous serez heureux d'apprendre que notre Comité est très jaloux de répandre autour de lui la connaissance de l'œuvre excellente que poursuit notre Société de Paris. Outre les deux conférences qui ont paru dans votre jour-

(1) L'abondance des matières nous a obligés à retarder la publication de cet article.

(*Note des Réd.*)

nal, M. Sayous a fait dans l'auditoire de philosophie un cours fort goûté sur la *Géographie des Missions en Asie ;* et c'est pour la première fois qu'un enseignement de ce genre est donné dans notre faculté ! Plusieurs étudiants assistaient à la fête des missions de Négrepelisse, et ils avaient préparé des cantiques pour celle de Montauban. Nul doute qu'ils ne répandent, une fois pasteurs, l'amour des missions dans leurs Eglises.

Agréez, cher Monsieur et frère, mes cordiales salutations dans le Seigneur.

D. BENOIT.

Deux fêtes missionnaires dans le Tarn-et-Garonne.

Le Comité auxiliaire de Montauban vient d'organiser deux fêtes missionnaires dans la région.

La première s'est tenue le 21 mai dans le beau temple de Négrepelisse, que les pasteurs et les anciens de l'Eglise avaient mis gracieusement à la disposition du Comité. Une grande publicité avait été donnée à la fête, et non seulement les membres de l'Eglise locale, mais encore bon nombre de pasteurs et de fidèles des environs s'y étaient rendus. On peut évaluer à un millier le nombre des auditeurs qui se pressaient dans le temple.

M. le professeur Pédézert présidait. Rattachant l'œuvre missionnaire à la grande parole du Maître : *Allez et instruisez toutes les nations*, il nous a raconté, en termes émus et impressifs, les débuts de la mission française au sud de l'Afrique qu'il connaît si bien, et les difficultés sans nombre contre lesquelles nos courageux pionniers ont eu à lutter. Ensuite le secrétaire du Comité a lu un rapport sur le Lessouto, et après lui MM. les pasteurs Bénézech et Lamarche ont pris la parole : le premier pour nous entretenir de la mission intérieure, le second pour nous parler du grand

missionnaire saint Paul dont une visite récente à la prison Mamertine lui a rappelé la foi et la charité.

M. de Frontin, membre du Comité et pasteur à Saint-Antonin, et M. le pasteur de Prat, directeur du séminaire de Montauban, se sont fait les interprètes de tous les cœurs pour demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur nos chers missionnaires et sur leur œuvre.

Le 11 juin dernier, c'était le tour de Montauban. Le temple de la Faculté s'est rempli à trois heures et demie d'un auditoire sympathique.

M. Pédézert, qui présidait, nous a parlé des premiers travaux des missionnaires anglais à Taïti ; puis, après un court rapport du secrétaire, M. le professeur Doumergue, membre du Comité, nous a donné une belle conférence sur les *Esquimaux, les Missions et l'Anthropologie.* J'ai rarement entendu une apologie plus éloquente et plus irréfutable de l'œuvre missionnaire et de la grandeur native des races les plus dégradées qui, à leur tour, connaissent les douleurs et les joies de la repentance et du pardon. J'espère que notre frère se décidera à enrichir le *Journal des Missions* de cette belle page d'apologétique chrétienne. J'ajoute que M. le pasteur Durand et M. le professeur Jean Monod ont ouvert et fermé la séance par la prière, et que les étudiants et les fidèles ont chanté de tout leur cœur et de toute leur voix nos beaux cantiques missionnaires.

Les collectes à l'issue de ces deux services exceptionnels ont produit 194 fr. 55 c., et le Comité a recueilli, durant le dernier exercice, la somme totale de 2,011 fr. 80 c. Ce n'est là qu'un commencement. Quand sur les rives lointaines nos frères dévoués paient de leur personne dans le saint combat pour la vérité, il est bien juste que nous les soutenions non seulement de nos sympathies et de nos prières, mais de nos dons.

Le secrétaire du Comité auxiliaire de Montauban,

D. BENOIT, pasteur.

LESSOUTO

LES ADIEUX DE M. ET MADAME JOUSSE A LEUR STATION

M. et Madame Jousse sont heureusement arrivés à Paris le jeudi 3 août, avec leurs compagnons de voyage, Mademoiselle Cochet et le jeune Emile Lautré. Ils sont descendus d'abord à la Maison des Missions, et maintenant ils doivent se trouver dans leur pays natal, la Charente-Inférieure, où ils vont se reposer. M. Jousse a bien voulu rédiger pour le journal le récit suivant de son départ de Thaba-Bossiou.

Monsieur Boegner, directeur.

Paris, 8 août 1882.

Cher frère,

Plus d'une fois le *Journal des Missions* a entretenu ses lecteurs des récits émouvants de l'arrivée de nouveaux missionnaires au Lessouto ; on a toujours été frappé de l'accueil chaleureux et sympathique fait aux représentants de nos chères Eglises de France, et plus d'une fois le nouveau venu a éprouvé du bien d'une réception aussi franche et aussi cordiale.

Appelé pour cause de santé à quitter un champ de travail où nous avons passé plus de la moitié de notre vie, permettez-moi de vous retracer aussi fidèlement que possible quelques-unes des scènes si profondément émouvantes de nos adieux et de notre départ du Lessouto. Encore ébranlé par le souvenir des émotions si vives et si continues par lesquelles nous avons passé, et pour donner à ce récit son véritable cachet, j'aurai recours à mon journal, à ce journal arrosé de mes larmes où je consignais pour en garder le souvenir les scènes déchirantes qui ont précédé et accompagné notre départ.

14 *juin* 1882... Nous avons dépassé aujourd'hui la frontière du Lessouto ; nous dormirons encore une fois en vue des montagnes Likhole ; mais chaque tour de roue de notre pesant wagon nous éloigne de ce pays si cher à nos cœurs... C'est le 3 du courant que j'ai fait mes adieux aux membres de l'Eglise dans une réunion à laquelle ont assisté MM. Mabille et H. Dyke, chargés de représenter la Conférence dans cette circonstance si douloureusement solennelle. Ce n'est qu'avec peine que j'ai pu exhorter une fois encore ce troupeau dont j'allais me séparer pour toujours. Mon cœur était plein ; j'aurais voulu pouvoir adresser à chacun un mot en rapport avec ses besoins spirituels ; mais la chose était tout simplement impossible, chacun de nous devant faire de violents efforts pour comprimer son émotion et empêcher qu'elle n'éclatât en sanglots. Les discours qui ont été faits par les chrétiens en réponse au mien ont été des plus émouvants. Je citerai, comme ayant parlé d'une manière intéressante, parmi les hommes : Mareka, Smause, Thomas, Yoël, Sneï et Salomon. Ce dernier, qui a toujours été pour moi comme un fils et qui était mon bras droit à Thaba-Bossiou, a dû s'arrêter vaincu par l'émotion. Il voulait me demander d'imiter les sacrificateurs d'autrefois et de porter constamment mon Eglise sur mon cœur. Yoël, s'adressant à Madame Jousse, lui a témoigné sa gratitude pour la peine qu'elle avait prise pour lui apprendre à lire quand il était enfant. Parmi les femmes qui ont pris la parole, je citerai Mileka, Ma Yoas, Elizabeta, Paulina, Miriame ; cette dernière, un des piliers de l'Eglise de Thaba-Bossiou, a fait un de ces discours qu'on n'ose pas chercher à reproduire tant on a peur de ne pas le rendre fidèlement ; Arianne, qui lui a succédé, fut saisie d'une telle émotion qu'elle tomba comme une masse de plomb sur son siège.

4 *juin*. Ce jour avait été choisi pour l'installation officielle de mon remplaçant, M. D. Keck ; je devais en même temps prendre congé de la congrégation tout entière. Comme il y

avait plus de monde que le temple n'en pouvait contenir, on se réunit dans la cour de la mission. Massoupa, Job, Motha et nombre d'autres chefs étaient présents. Je m'adressai d'abord à l'assemblée et lui fis mes adieux; puis me tournant vers les chefs, je les remerciai pour la protection, la bienveillance et l'amour dont ils m'avaient entouré pendant mon long séjour au milieu d'eux. Je résumai mes salutations à tous par ces mots que je paraphrasai : Que la grâce de Dieu soit et demeure avec vous. J'eus toutes les peines du monde à achever mon allocution.

M. Henry Dyke prit ensuite la parole et exprima, au nom des missionnaires, les regrets que leur causait mon départ et l'espoir que le Comité leur enverrait bientôt un nouvel ouvrier pour les consoler de la perte qu'ils faisaient dans la personne de l'un des vétérans de la mission. M. Mabille, chargé par la Conférence d'installer mon remplaçant, prit pour sujet de son exhortation la prière de Salomon, demandant à Dieu de l'intelligence pour bien gouverner son peuple. M. D. Keck, à qui s'était adressé ce discours, prit ensuite la parole; il rappela que lors de la visite qu'il fit à Moshesh avant de partir pour l'Europe pour y faire ses études, le chef de la tribu lui avait dit : Va, instruis-toi, et reviens pour instruire mon peuple. En acceptant le poste de Thaba-Bossiou, il croyait donc répondre à trois appels : appel de Dieu, appel de la Conférence, appel du chef Moshesh.

Massoupa prit ensuite la parole; il parla les larmes dans les yeux et, tout en reconnaissant qu'il était indigne de parler devant une telle assemblée, puisqu'il n'était qu'un païen, il rendit un témoignage remarquable à la vérité telle qu'elle est annoncée par les missionnaires.

Au culte de l'après-midi, j'ai présidé un service de sainte Cène auquel deux cent soixante personnes ont pris part. Cette journée avait été tout à la fois douce et pénible à nos cœurs.

5 *juin*. Nous devons partir demain; de bon matin, des

Bassoutos en grand nombre viennent pour me presser la main, pour recevoir une dernière exhortation, un dernier conseil, en sorte que du matin au soir nos préparatifs de départ ont été interrompus par les scènes les plus émouvantes.

6 *juin*. Nuit passée sans sommeil ; mon âme a souffert les tortures les plus grandes. Levé très tôt pour achever nos préparatifs de voyage, j'ai vu se répéter les scènes de la veille. Le chef Job et ses sujets sont venus pour me presser une dernière fois la main. Dix heures ont sonné ; nos intimes sont là, Salomon, ses enfants, ceux dont nous étions entourés tous les jours de notre vie, tous pleurent, même de jeunes enfants ! Heure déchirante, agonie cruelle ! Mais tout est prêt ; mon cher remplaçant et sa compagne sont là près de la voiture ; on s'embrasse, on se dit un dernier adieu et, nous arrachant de ce lieu où nous avons travaillé, prié, pleuré, joui, j'élève une fois encore la voix en sessouto pour implorer sur ces lieux, que je ne reverrai plus, la bénédiction d'en haut ! Oh ! quel moment cruel pour nos cœurs ! Mais nous étions loin d'avoir vidé cette coupe amère. En passant dans le village de Job pour y voir un malade, le chef me demanda d'y faire encore une prière. J'étais épuisé par les émotions : le Seigneur m'a soutenu, et, devant une grande assemblée composée de chrétiens et de païens, j'ai pu une fois de plus prier pour l'Eglise, pour la tribu tout entière, pour les enfants surtout réunis en grand nombre autour de leurs vieux amis. Ah ! c'est alors que j'ai compris combien étaient puissants les liens qui nous unissaient à ces chers Bassoutos, auxquels nous nous serions consacrés de nouveau si les forces nous eussent été rendues.

Après avoir traversé la rivière Putsiatsana, nous aperçûmes à distance une femme seule, qui, debout, semblait nous attendre sur le bord du chemin : c'était Yosina, une fille de Moshesh, une de nos chères enfants en la foi, qui voulait une fois encore voir nos visages et nous dire un dernier

adieu. Déjà nous avions été les témoins de sa douleur et de ses regrets; nous étions pour elle plus qu'un père et une mère; qu'a-t-elle encore à nous dire qu'elle n'ait déjà dit et répété? Serviteurs de Dieu, nous dit-elle, allez en paix et sachez que votre travail n'a pas été vain au milieu de nous. Mot puissant, mot qui nous fit encore verser des larmes et nous fit dire à Dieu: Merci!

La fatigue, jointe à la douleur, aurait pu nous faire désirer de quitter au plus vite ces lieux où nous trouvions à chaque pas de nouveaux adieux à faire, de nouvelles larmes à répandre; mais, si amère que fût cette coupe, nous tenions à la boire, aussi n'avons-nous pas cherché à nous soustraire à ces effusions si touchantes de l'amour d'un peuple saluant pour la dernière fois son vieux missionnaire.

L'annexe de Masianokeng avait pris part aux séances d'adieux tenues la semaine précédente à Thaba-Bossiou; mais comment passer en vue de ce village sans y entrer, sans y laisser un mot d'exhortation, sans y adresser à Dieu une nouvelle prière! Le peuple est là, endimanché, m'attendant. On n'ose à peine se parler, tout ce qu'on peut faire, c'est de se serrer la main et de faire un effort pour retenir des larmes qui ne demanderaient qu'à couler. Je me sens tout brisé et anéanti. J'élève mon cœur à Dieu et je puise en Lui la force qui m'est nécessaire pour lui rendre une fois de plus témoignage. Me voilà de nouveau dans la chaire où je monte pour la dernière fois. L'homme, le père de famille que la mort va ravir à l'affection de ses enfants, n'est pas écouté dans un plus parfait silence. L'exhortation est finie, la prière est achevée, le dernier *Amen* qui accompagne la bénédiction est prononcé. Je n'ai donc plus qu'à serrer la main à ces chers chrétiens et à dire un dernier adieu à cette perle de mes annexes. Mais auprès de la chaire je suis arrêté par Gédéon, l'un des premiers fruits de mon ministère au Lessouto; il tient à me rappeler que c'est à mon ministère qu'il doit de connaître Dieu; chaque mot de son discours me transporte

dans le passé et rend le présent plus douloureux. Ici encore nous nous arrachons avec peine à ces lieux que nous ne devons plus revoir, recevant et donnant des paroles de paix et d'amour. Les chevaux partent, ils allongent le pas, mais ils ne vont pas assez vite au gré de nos désirs. Dans une demi-heure nous aurons franchi les limites de ma paroisse et là, seuls, nous pourrons donner un libre cours à notre douleur. Mais nous n'avions pas encore fini la série de nos adieux ; comme nous allions traverser à gué la rivière qui coule au bas de la colline de Masianokeng, on nous crie qu'un groupe de femmes et de jeunes filles venues de loin descendent la colline et veulent nous serrer la main. Nous nous arrêtons et une fois de plus nous échangeons au milieu de larmes silencieuses des vœux et des souhaits.

Je venais de rompre avec tout mon passé ! Ce peuple que j'ai aimé, que j'aime encore, et au milieu duquel j'ai passé vingt-huit années de ma vie, je le quitte, je ne le reverrai plus, sa langue, devenue la mienne, je ne la parlerai plus, et déjà un autre a pris ma place ! Si la douleur tuait, je serais mort en passant la frontière assignée à mon activité missionnaire ! Mais l'amour, le véritable amour ne tue pas ; or, la cause de la douleur que nous éprouvions tous avait sa source dans l'amour, dans l'amour le plus vrai, le plus pur. Il n'est donc pas une larme que je n'aurais pas voulu répandre en me séparant d'un peuple que, jusqu'à mon dernier soupir, je ne cesserai d'aimer et de porter sur mon cœur.

Le soleil allait disparaître à l'horizon quand nous arrivâmes à Morija. Nous aurions pu dès lors continuer notre voyage, mais comment se séparer si vite d'amis qu'on ne reverra plus ici-bas, et d'une Eglise où si souvent j'avais été appelé à prêcher l'Evangile ! Il fut donc convenu que nous passerions là un dimanche. Le samedi, je me rendis dans le village de Letsié pour lui faire mes adieux. Pauvre Letsié, quelle ruine ! Après s'être soigneusement informé de mon remplaçant à Thaba-Bossiou, il a fait des vœux pour notre

heureux voyage sur terre et sur mer; une courte prière en faveur de la tribu a clos cette entrevue. Avec Moshesh et Molapo les usages de cour ont pris fin au Lessouto ; il en reste encore quelque peu chez Massoupa, mais on peut faire son deuil de cette étiquette aimable qui donnait autrefois aux chefs de ce pays un air de supériorité sur tous les autres chef africains.

Le dimanche 11 juin, je fus chargé de la prédication du matin dans le temple de Morija ; ce n'est que par un secours spécial d'en haut que j'ai pu m'en acquitter. Une voix semblait me répéter sans cesse : C'en est fait, c'est pour la dernière fois que tu parles à ce peuple dans ce temple, et cela créait en moi un tel sentiment de douleur que je ne pouvais pas en triompher. Au service de l'après-midi, je reçus les salutations du missionnaire et de l'Eglise qui, comme preuve de sa bonne affection pour nous, nous remit une bourse renfermant une somme de 250 francs.

Le mardi suivant, je me séparais de l'ami de mon cœur, de ce cher Mabille avec qui j'avais éprouvé toutes les douceurs d'une collaboration franchement chrétienne, de sa chère famille que nous avons toujours considérée comme la nôtre, des bons et vieux amis Dyke, du cher M. Krüger, de ces lieux si riches en souvenirs ! Oh ! famille spirituelle ! que les liens qui unissent tes membres au Lessouto sont forts et puissants ! Soyez tous bénis, chers et bien-aimés collaborateurs, pour la bonne amitié que vous m'avez toujours témoignée et dont le souvenir me sera toujours précieux. Privés désormais du glorieux privilège de combattre à vos côtés, nous vous suivrons par la pensée et par le cœur, et nous nous efforcerons de vous procurer les quelques ouvriers dont vous avez encore besoin pour fortifier l'œuvre du Seigneur au Lessouto.

Recevez, cher frère, les salutations fraternelles de votre tout dévoué,

TH. JOUSSE.

PREMIERS DÉBUTS DE M. DANIEL KECK A THABA-BOSSIOU

Bien que cette lettre répète sur un ou deux points celle de M. Jousse, nous n'hésitons pas à la reproduire, certains de la sympathie avec laquelle nos amis suivront dans ses débuts le jeune missionnaire, après avoir assisté aux adieux et au départ du vétéran.

Thaba-Bossiou, 2 juillet 1882.

Mon cher monsieur Boegner,

Voilà bien des semaines, je dirais presque des mois, que je me propose de vous écrire, mais mon temps a été et est encore tellement rempli que ma pauvre correspondance a bien souffert. Heureusement que, par les lettres de ma chère femme que mes beaux parents vous communiquent, vous avez, vous et les amis des Missions, de nos nouvelles assez régulièrement.

Vous avez appris que la Conférence de Morija m'a ôté d'auprès de mon père et m'a placé à Thaba-Bossiou pour y remplacer notre cher et regretté M. Jousse.

Cette décision m'a beaucoup peiné et effrayé. Peiné, parce que je devais quitter ma chère famille, ce père blanchi au service du Seigneur et que le retour de son fils si ardemment attendu rajeunissait presque. Effrayé, parce que j'allais occuper un des postes les plus importants et les plus difficiles du Lessouto, moi, dernier arrivé, à peine initié aux travaux missionnaires. Mais le Seigneur, sur lequel j'apprends à compter toujours plus entièrement, y a pourvu et y pourvoira encore.

Un déménagement dans ce pays n'est pas petite affaire. A Paris, le déménageur vient tout prendre et tout est rendu à votre nouveau domicile sans tambour ni trompette. Au Lessouto, c'est tout un événement; vous devez tout emballer

vous-même, faire vous-même vos caisses si vous avez eu le malheur de les défaire à votre arrivée. Puis ce sont les véhicules et leurs tireurs qu'il faut trouver.

Mais, pour vous donner une idée exacte du train que donne un déménagement, je ne vous ferai qu'une description de la caravane. En tête marchait notre wagonnette, tirée par huit jeunes bœufs ; c'est là que vous auriez pu voir votre ancien élève et sa femme au milieu d'objets fragiles déposés sur le lit ; car les cahots des gros wagons auraient pu les abîmer. Notre chat avait aussi sa place dans ce véhicule ; notre brave Turc nous suivait. Ensuite arrivait la pièce de résistance, un immense wagon sans tente, appelé « transport-wagon », tiré par seize bœufs. Nos grosses caisses, telles que celle de l'harmonium, y avaient trouvé place. Après le wagon de transport, loué chez un des habitants de Mabouléla, venait le troisième et dernier véhicule : wagon qui fut jadis neuf, mais qui aujourd'hui n'a plus de tente. Lui aussi était loué. Il contenait, outre des caisses, les quarante et quelques poules et coqs qui composent notre basse-cour. Quelques couvées que j'avais élevées et les poules données pour des dents arrachées m'avaient fourni ce joli nombre de volaille. Ce wagon était tiré par douze bœufs. Enfin à la queue arrivaient quatre jeunes bœufs conduits par un garçon qui montait mon unique cheval.

Vous voyez, cher Monsieur, qu'un déménagement missionnaire ressemble en miniature à ceux des anciens patriarches. Si nous avions les chameaux, ils compléteraient le tableau.

Avec les sept hommes qui conduisaient tout cela, voyez quelle caravane ! Et arrivés à Thaba-Bossiou, il a fallu emménager, puis aller visiter toutes les différentes annexes se rattachant à la station.

Nous sommes venus ici le 17 mai. M. Jousse a fait ses adieux le 4 juin, et le même jour a eu lieu mon installation. MM. Mabille, Duvoisin et H. Dyke étaient accourus pour

assister à la cérémonie. Le service s'est tenu en plein air à cause de l'immense auditoire qui aurait rempli deux ou trois fois notre Eglise. Massoupa, Abraham Ramatseatsane et Job, tous trois renégats, et quantité de petits chefs, étaient présents.

Cette foule était vraiment imposante. M. Jousse prit d'abord la parole et, dans des termes énergiques, mais remplis d'une grande tristesse, il dit adieu à ceux que, depuis trente ans, il s'est efforcé d'amener à Christ. L'émotion était profonde, mais aucun cri ne s'échappa de tant de cœurs déchirés par la douleur. Nos missionnaires sont tout à la fois les pasteurs et les pères de la tribu, aussi quand l'un d'entre eux s'en va, est-ce un vrai deuil !

M. Jousse est l'un de ces hommes qui laissent derrière eux des traces bénies, car il est de ceux qui ont tout donné au Seigneur.

Mon ami, M. H. Dyke, se fit l'organe de l'assemblée pour exprimer au vieux missionnaire tout ce qui remplissait le cœurs dans ce moment solennel. Après les adieux de celui qui partait, vint la présentation de l'arrivant. Ce fut le tour dé M. Mabille de prendre la parole. En termes précis, qui me rappelèrent beaucoup ceux que vous avez employés lors de ma consécration, il me montra ma tâche et me mit en garde contre tant de dangers auxquels est exposé un débutant. Surtout, dit-il, « demande, comme Salomon, un cœur sage pour conduire un si grand peuple. »

Après quelques paroles que j'eus à prononcer et dans lesquelles je faisais connaître dans quel esprit je comptais poursuivre l'œuvre qui a passé par les mains d'hommes tels que MM. Casalis, Arbousset et Jousse, les chefs Massoupa, Job et Abraham firent des allocutions.

Massoupa fit le discours le plus humble possible : « Je suis, dit-il, si mauvais, je me reconnais si coupable, que je demande à mon père qui s'en va de prier pour moi et de ne pas secouer la poussière de ses souliers contre moi ; je de-

mande aussi au jeune missionnaire de ne pas se lasser de prier pour moi! Quand il a parlé, en haussant la voix, de ceux qui se sont détournés de la vérité, je me suis dit : C'est à toi Massoupa, à toi personnellement qu'il s'adresse, » etc.

Les deux autres chefs s'exprimèrent aussi parfaitement, sauf le second, Abraham, qui voulut justifier sa polygamie en disant qu'elle était « un bon péché », puisque lui aussi voulait avoir un Ismaël, sa première femme n'ayant pas d'enfants. Le mardi 6 juin, M. et Madame Jousse nous quittaient définitivement. Je verrai toujours cette scène navrante. Le cart était attelé, M. Jousse tenait les guides de ses chevaux et était debout par terre. Etendant la main, il bénit l'Eglise qui était devant lui en disant : « Que Dieu sanctifie ce lieu et que beaucoup d'âmes y trouvent le chemin du salut : Adieu ! adieu ! » Il monta dans son cart et partit au galop, nous laissant dans les larmes !

J'étais donc seul avec ma chère femme à la tête d'une immense œuvre ! Seul, non, je me trompe : avec mon Dieu et toutes ses promesses. Il serait déplacé de vous parler de mon travail, car je passe encore par cette période pénible où l'on s'observe mutuellement. Mais, de part et d'autre, la confiance gagne, et sous peu tout ira bien. Du reste, étant né au Lessouto, la difficulté de la langue n'existe pas pour moi. J'ai de très bons rapports avec tous les chefs ; mais particulièrement avec le fameux Massoupa. Je leur ai déclaré, et le leur répète chaque fois que l'occasion s'en présente, que j'ai la politique en horreur et que je ne suis que leur missionnaire. Cette attitude que j'ai prise et que je désire garder de plus en plus, leur plaît beaucoup, dit-on, et ne me sera que profitable. N'ayant aucun précédent dans ce pays, cela m'est très facile. Massoupa est sincère dans sa superstition ; quand il adore notre Dieu, il y met tout son cœur ; quand il accomplit ses pratiques païennes, il ne le fait pas moins sincèrement. Il vaut mieux se mettre bien avec

tous les dieux que d'en avoir pour ennemis : tel est son principe.

Il y a quinze jours, toute l'Eglise de Thaba-Bossiou s'est transportée en chœur dans le village du chef. C'était beau de voir cinq à six cents personnes entrant dans ce repaire du paganisme en chantant les louanges du grand Dieu des cieux. L'auditoire ne tarda pas à se doubler de gens couverts d'ocre, et ce fut dans le « lekhotla » (endroit où se tiennent les chefs et les hommes seuls) que je fis le service. On écouta avec une attention soutenue les trois discours, le mien, celui d'un fils de Moshesh, Siméon, membre de l'Eglise, et celui de Massoupa, qui déclara carrément qu'il voulait servir le Dieu que nous servons !

L'œuvre dans les six annexes marche bien et tend partout à se relever ; il y en a une, celle de Kémé, dont *tous* les membres hommes sont allés aujourd'hui dans les villages païens pour évangéliser.

Ici, à Thaba-Bossiou, cinq personnes mises hors de l'Eglise désirent reprendre leur place et deux ou trois conversions sont pour nous un grand encouragement.

Mais ce qui me réjouit le plus, c'est de voir combien nos services sont fréquentés, surtout par la jeunesse païenne. Les leçons de chant que nous avons tous les dimanches avec accompagnement d'harmonium sont, il est vrai, la grande attraction : mais c'est un moyen puissant pour évangéliser nos Bassoutos, qui sont si amateurs de musique. Cet harmonium, cadeau de l'école du dimanche du Saint-Esprit à Paris, est bien le troisième missionnaire envoyé avec ma femme et moi au Lessouto, comme le disait notre cher pasteur M. Dhombres, lorsqu'il nous le présenta le 22 mai de l'année passée.

M. Jousse m'a dit qu'avant la guerre il faisait tous les premiers dimanches du mois une réunion de missions. J'ai repris cette louable tradition et aujourd'hui j'ai pleinement réussi. Mon sujet était le Sénégal et ses victimes missionnaires.

Après mon allocution, deux chrétiens font la prière et présentent au Seigneur la mission et les ouvriers dont il a été question. Avec quelle ardeur notre cher M. Taylor et son œuvre ont été recommandés à la grâce du Seigneur. Cette réunion forme un lien de plus avec la mère patrie où, dans bien des Eglises, le premier dimanche du mois est consacré aux missions tout particulièrement.

Nos rapports avec la population de Thaba-Bossiou sont très bons. J'arrache force dents et donne force médecines ; malheureusement nos ressources sont si restreintes que tant de secours médicaux font une bonne brèche à notre petite bourse. Si notre Société ne traînait pas déficit après déficit, on lui demanderait un fonds spécial pour les médicaments ! Mais... mais ! ! !

Ma chère femme se joint à moi pour envoyer ses amitiés à Madame Boegner, à M. et Madame Casalis et leur famille, aux élèves missionnaires, et enfin à tous ceux qui se souviennent de nous.

A vous de cœur.

D. KECK.



UNE COURSE D'ÉVANGÉLISATION

A neuf heures et demie, les chevaux étaient sellés. Nous aurions dû nous mettre en route plus tôt ; mais, quand il faut chercher les chevaux non pas à l'écurie, mais dans la montagne où ils paissent en liberté, on part quand on peut ; quelquefois on ne part pas du tout. Nous étions quatre en selle : j'accompagnais M. et Madame Mabille dans une course d'évangélisation; un garçon nous suivait pour s'occuper des montures pendant les arrêts.

La matinée était magnifique ; les grands rochers qui bordent le plateau de Masité se découpaient sur un ciel imma-

culé; sur le flanc des montagnes, les reliefs s'accusaient par des ombres bleuâtres; les pâturages et les champs de maïs et de sorgho commençaient à prendre une teinte bistrée, car le milieu d'avril correspond au mois d'octobre de l'hémisphère boréal; mais la température n'était rien moins qu'automnale au sens européen du mot; une petite brise tempérait agréablement la chaleur du soleil.

Un temps de galop nous transporta au gué du Lérato. Peu après, nous dépassâmes un ancien de l'Eglise de Morija qui s'en allait tenir des réunions dans quelques villages païens de Thaba-Chicha (montagne ronde); plus loin, un groupe de femmes endimanchées se rendant à travers champs au culte de Morija, vint vers nous pour nous saluer. Du reste, le pays semblait désert; le silence presque effrayant qui pèse tant au nouveau venu dans ces contrées, invitait l'âme au recueillement. De temps en temps seulement, le cri suraigu et monotone de quelque jeune fille stationnée dans un champ de « mabélé » (horlus sorghum) pour en chasser les oiseaux, retentissait, répété comme un gémissement plaintif par l'écho de la montagne.

Après une heure et demie de bonne marche et une rude montée par-dessus des rocs basaltiques, nous arrivâmes au village de Behreng, l'un des fils de Letsié. C'est une soixantaine de huttes en forme de ruche, hautes d'environ deux mètres et d'un diamètre à peine plus grand; devant chacune d'elles se trouve une cour circulaire (lélapa), enclose d'une haie de roseaux dont l'entrée est pratiquée vis-à-vis de la porte de la hutte, mais par chevauchement, de façon à ménager une sorte de couloir toujours ouvert, et d'empêcher néanmoins les passants de plonger un regard curieux dans l'enceinte. Ces huttes sont disposées sans ordre autour du « Khothla », enclos public, espèce de forum primitif, où se tiennent et où travaillent les hommes, mais où jamais aucune femme n'a le droit de mettre les pieds. La

hutte du chef occupe l'endroit le plus élevé de la pente sur laquelle le village est bâti.

On nous annonce ; nous descendons de cheval et nous entrons dans le « lélapa » du chef. Behreng est indisposé ; peu de jours après, cette indisposition s'est transformée en une grave maladie, dont une habile mais dangereuse opération de M. Casalis a sauvé le patient. Deux ou trois peaux de bœuf étendues sur le sol et recouvertes de la dépouille d'un léopard forment le lit du malade ; le bas du corps est enveloppé dans une couverture de laine bigarrée ; le buste noir et musculeux ainsi que la tête nue sont exposés aux rayons du soleil. Aux pieds du chef, quatre hommes sont accroupis autour d'un brasier sur lequel grillent, appuyées sur deux pierres, quelques côtelettes de mouton. Ces gens sont les conseillers ou, comme disent les Bassoutos, les « hommes » de Behreng. L'un d'eux, un bâtard à visage jaune et barbu, habillé à l'européenne, est un devin connu ; des trois autres, un seul porte pantalon ; deux se drapent dans des couvertures, le troisième se contente d'une peau de bœuf noire, ornée des deux côtés de chevrons blancs ; leurs jambes sont garnies d'anneaux de cuivre ou de laiton ; autour du cou, ils portent, suspendus à un collier de perles de verroterie, des amulettes, un couteau, une tabatière et une spatule en fer qu'ils manient très adroitement à diverses fins, surtout comme mouchoir.

Pendant que M. Mabille s'entretenait avec Behreng, l'une des femmes de ce dernier lui apporta dans un chaudron une bouillie épaisse, couleur de lait. Il en goûta un peu ; puis, tout en causant et après avoir refusé la viande que lui offraient ses hommes, il passa le chaudron aux conseillers. Ceux-ci se mirent bravement à l'œuvre : sans couteau ni fourchette, ils rongèrent si proprement, ils nettoyèrent si bien les os plats, qu'ils leur servirent ensuite, en guise de cuillers, à faire disparaître la bouillie du maître.

Sur ces entrefaites, M. Mabille demanda à Behreng de

convoquer les habitants du village pour une réunion. L'un des hommes se leva sur un mot du chef et descendit lentement jusqu'au « khothla », en criant dans toutes les directions et de toute la force de ses poumons: *Thapelong ! thapelong* (à la prière) ! L'appel fut entendu; de petits groupes de femmes se formèrent de divers côtés, et lorsque nous descendîmes dans le village pour nous installer à l'ombre d'une hutte, la plupart des hommes quittèrent le « khothla » pour s'asseoir et se coucher autour de nous; les femmes restèrent au fond. Le pittoresque d'une pareille scène est de telle sorte qu'il faudrait, pour en donner une idée, peindre le détail des attitudes si variées et des toilettes si bizarres. Cela nous entraînerait trop loin. Il y avait là une quarantaine d'hommes et une trentaine de femmes et d'enfants qui tous écoutaient attentivement et respectueusement les paroles de M. Mabille. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient la prédication du salut; il est peu de Bassoutos qui ne connaissent pas les principaux faits de l'Evangile; mais

Ils prennent un visage plus dur que le roc;
Ils refusent de se convertir (1),

et ne s'en cachent pas.

Vers une heure, nous galopions dans la vallée dans laquelle nous étions redescendus, et en une demi-heure nous atteignîmes une petite colline isolée sur laquelle se trouve le village de Morutuane. C'est un village de Bapélis dont l'histoire est assez curieuse. La tribu des Bapélis habite sur les bords de l'Olifant dans le Transvaal; ses membres sont, paraît-il, d'une humeur assez aventurière et vont volontiers chercher fortune dans la Colonie ou, plus récemment, aux mines de diamants. Il y a une dizaine d'années un certain nombre d'entre eux rentraient en caravane au pays. En arrivant au Lessouto, ils apprirent la nouvelle des

(1) Jér. V, 3.

guerres de Sécoucouni; ils demandèrent à Moshesh la permission de se fixer temporairement au Lessouto, et depuis lors ils demeurent sur la colline qui porte le nom de leur chef et aux environs. La langue qu'ils parlent n'étant qu'un dialecte fort peu différent du sessouto des Maloutis, on alla les évangéliser de Morija; un grand nombre d'entre eux se convertirent; ils construisirent des maisons carrées, et entreprirent, peu avant la dernière guerre, d'élever une petite Eglise et une maison d'école au milieu du village. On entre là dans une atmosphère bienfaisante de paix et de prospérité. Et cependant les troubles ne manquent pas.

Morutuane, le chef de cette agglomération de Bapélis, un frère inférieur de Sécoucouni, est un relaps; pour une série de raisons futiles il en veut aux missionnaires français et favorise actuellement les émissaires de la Société pour la propagation de l'Evangile (S. P. G.) qui, depuis Bloemfontein, où réside leur évêque, essaient de s'introduire dans le Lessouto; l'arrogance qu'ils ont déployée dans tous les champs de missions qu'ils envahissent sous prétexte d'être l'« Eglise » par excellence, leurs principes accommodants à l'égard des coutumes païennes, leur manière expéditive de recevoir des membres, ne semblent pas devoir leur être d'un grand secours ici. Une femme de chef, entreprise dernièrement par l'un de ces révérends, fit plus tard, à ce sujet, la remarque que cette religion ne s'établirait que fort difficilement là où il y avait des chrétiens. En effet, le Mossouto païen sait parfaitement distinguer et admirer un chrétien. Morutuane, pour en revenir à lui, convoqua, il y a quelques semaines, ses Bapélis, et leur annonça, en leur présentant un missionnaire anglican, que ce serait là désormais leur pasteur qui ferait régulièrement les services dans la petite Eglise dès qu'elle serait terminée. Heureusement la constitution patriarcale de ces peuples rend le césaropapisme plus difficile que dans un Etat réputé mieux policé. Le chef est impuissant sans le concours de ses gens. Aussi les Bapélis ne

manquèrent-ils pas, avec la liberté qui règne dans ces assemblées, de faire remarquer à Morutuane qu'il pratiquerait telle religion qu'il choisirait ; que pour eux ils resteraient chrétiens et continueraient de se rattacher à l'Eglise de Morija ; quant aux bâtiments non encore achevés, ils les avaient construits, donc ils leur appartenaient ; qu'ils les détruiraient plutôt que de les voir occupés par d'autres. L'avenir nous montrera le résultat de cette fermeté.

Tous les habitants du village, surtout les membres de l'Eglise, nous reçurent avec une joie visible, et bientôt tous furent réunis à l'ombre des murs de l'Eglise. Morutuane était absent. La maîtresse d'école commença par faire chanter les enfants de l'école du dimanche ; puis, M. Mabille fit un culte. Après cela, Madame Mabille réunit les enfants et fit l'école du dimanche, en présence des femmes ; la plupart des hommes se groupèrent autour de M. Mabille pour causer des affaires du petit troupeau ; d'autres, étendus sur l'herbe, épelaient en balbutiant dans le Nouveau Testament, dirigés par des compagnons plus avancés, qui épelaient plus couramment.

Au moment de mettre le pied dans l'étrier, l'évangéliste stationné au village nous pria de passer chez lui et d'accepter une tasse de thé. C'était offert de si bon cœur que je n'ai pas osé demander quel était l'ingrédient qu'il nous fallut ingurgiter ; le goût m'a singulièrement rappelé l'heureux temps où je faisais des bulles de savon et où, par mégarde, il arrivait parfois qu'une aspiration trop forte faisait passer le liquide dans ma bouche. Après cette collation plus que frugale, on nous accompagna jusqu'à la dernière maison du village, puis nous descendîmes à travers des rochers de grès rongés par les influences atmosphériques, dans la vallée, pour remonter de l'autre côté sur un contrefort de Thaba-Chicha. Il y a là un village assez peuplé, mais où ne résident qu'une dizaine de chrétiens. Pendant qu'on essayait de réunir les gens, une troupe d'enfants

arriva pour nous regarder. Il y en avait de tous les âges, la plupart sans costume. Madame Mabille les appela en leur promettant de leur enseigner un petit cantique. Il aurait fallu entendre les éclats de rire homériques, et voir les rangées de dents blanches qui accueillirent cette proposition; l'un poussait l'autre qui se sauvait avec des mouvements de chat; puis, tous repartaient d'un nouvel accès de rire. Finalement ils s'apprivoisèrent, s'accroupirent par terre, se rapprochèrent de plus en plus, et les plus hardis suivirent d'une voix chevrotante d'émotion l'air entonné par Madame Mabille. En attendant, quatre ou cinq femmes chrétiennes s'étaient réunies autour de nous; une dizaine de païennes ornées de leurs jupes de peau que la dernière mode du Lessouto couvre de lourds boutons de cuivre et taille assez indécemment, s'adossaient contre un enclos de roseaux à quelques pas de nous, tandis que deux hommes s'étaient assis à une assez grande distance sur le mur d'un kraal. C'est tout l'auditoire que nous eûmes en cet endroit. On était évidemment mal disposé ce jour-là. Une troupe de jeunes femmes et de jeunes filles, toutes couvertes et enduites d'ocre rouge, les cheveux crépus reluisant d'antimoine, s'étaient éloignées dès notre arrivée. Le service fut court, et bientôt nous ressellâmes nos montures.

Il nous restait à faire une visite à trois ou quatre kilomètres de là, sur un autre contrefort de Thaba-Chicha, au village de Ramabélé. Dans un vallon latéral, un cadavre de cheval chargé de corbeaux faillit épouvanter nos chevaux; plus loin nous passâmes près de la tente d'un de ces blancs, épave de quelque naufrage social ou moral, que la civilisation, même celle d'une colonie, a rejetée et qui flotte au gré des circonstances, empoisonnant souvent par son contact les tribus indigènes. Chez Ramabélé, nous fîmes une courte visite à une chrétienne âgée, aveugle et toute joyeuse de recevoir de nouveau la visite de son pasteur et de Madame Mabille, « sa mère ». Pauvre vieille! deux de ses petites-

filles, une jeune femme et une jeune fille, sont païennes; elles se trouvaient là dans le « lélapa », l'une allaitant son enfant, l'autre faisant du feu, le visage déformé par l'enflure d'un retatouage. De là nous descendîmes tout au bas du village, chez un vieillard qui venait de se convertir à la grande joie de sa femme. Il doit avoir plus de cent ans; il considère Moshesh comme un jeune homme, étant lui-même le contemporain d'un frère de Mokhatchané, le père de Moshesh. Aussi quel aspect que ce corps voûté, se soutenant à l'aide d'un bâton, sur deux jambes grêles, que l'articulation saillante du genou faisait paraître plus minces encore; on eût dit un squelette drapé d'une peau enfumée et chiffonnée. Cependant un sourire, impuissant à éclairer les yeux éteints du centenaire, mais qui paraissait dans toutes les rides de sa figure, nous disait que le vieux Ramokhalahali attend désormais « du haut des cieux le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera ce corps vil en le rendant semblable à son corps glorieux. »

Nos ombres s'allongeaient sur le versant du coteau quand nous reprîmes le chemin de Morija. Le soleil touchait au couronnement rocheux de Masité; sur le col qui conduit de Thaba-Chicha dans la vallée du Lérato, il nous éclairait encore et dorait en face de nous les fiers rochers à la base desquels est perchée la résidence de Letsié, tandis que, à nos pieds, dans la vallée assez étroite, il faisait déjà sombre. C'est à ce moment, et le matin au lever du soleil, que le Lessouto s'anime. Un voyageur, qui suivrait de jour le fond des vallées, pourrait se croire dans un désert inhabité; les villages construits sur les terrasses, accrochés aux versants des montagnes, se confondent avec les rochers parmi lesquels ils sont cachés; mais, à l'heure où l'on allume les feux, les nombreuses spirales de fumée qui semblent sortir des flancs de la montagne comme d'autant de fumerolles volcaniques, montrent que le chiffre de 127,000 habitants, accusé

par le dernier recensement (1875), est loin d'être une exagération.

La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir. La nuit tombait; le crépuscule ne dure que quelques instants sous ces latitudes. Lorsque nous mîmes pied à terre devant le presbytère de Morija, les reflets dorés qui avaient bordé quelques légers nuages à l'occident s'étaient éteints depuis longtemps, et, au-dessus de Makhicarane, apparaissait déjà le brillant cortège de la Croix du Sud.

H. Kruger.

CE QUI SE PASSE CHEZ LES BAMANGOUATOS

(*Extrait de la* Petite Lumière *du Lessouto*).

Chefs, je vais vous montrer le bel exemple que vous donne le chef de ce peuple.

C'est un vrai croyant ; son nom est Khama ; ce n'est pas un ancien croyant. On dit que lorsqu'il était encore un jeune homme, son père le mit dans une école avec deux de ses frères pour qu'ils y apprissent la sagesse des blancs. Pendant qu'ils s'instruisaient, ils comprirent que les choses qu'on leur enseignait faisaient vivre l'âme et ils les reçurent tous les trois. Lorsque nous arrivâmes chez Khama, nous trouvâmes que ses gens apprenaient avec plaisir à lire la Bible, qu'ils s'assemblaient pour cela en très grand nombre, à tel point que les Bibles furent bientôt épuisées chez eux. Khama, voyant quels progrès ils faisaient, abolit la circoncision, ordonnant que même les inconvertis y renonçassent ; loi qui a été acceptée sans difficulté et qui est obéie jusqu'à ce jour d'un bout du pays jusqu'à l'autre.

Il vit après cela que ses gens s'enivraient en buvant de la bière des blancs (eau-de-vie) et de la bière indigène. Il chassa

complètement de sa ville celle des blancs, de telle sorte qu'aucun blanc ne peut plus en apporter à son peuple. Voyant ensuite que l'on continuait à s'enivrer en buvant de la bière de sorgho, il défendit expressément aux jeunes gens d'en boire; les jeunes gens se mirent à le faire en cachette; il prescrivit alors à leurs parents de les en priver complètement, mais ceux-ci leur en donnant secrètement, il publia une loi pour faire disparaître l'usage de cette boisson. Toute la nation désapprouva cette loi et en eut un grand déplaisir, mais il persévéra dans sa résolution, et voyant qu'on ne lui obéissait pas, il ordonna à quelques-uns de ses hommes principaux qui ne voulaient pas céder, de quitter le pays avec tout ce qu'ils possédaient. Depuis lors, tout le monde jusqu'à ce jour craint de boire de cette bière.

Chaque fois qu'on fait une offrande à Dieu, Khama donne beaucoup plus que tous ses sujets. L'année dernière, il a donné 330 livres sterling, sans le secours des gens de sa maison; ses frères donnent 5 livres st., plus un bœuf; les petits du pays, chacun 1 livre.

Je n'ai jamais vu des gens aussi heureux que ceux-là; le blé abonde chez eux, les bestiaux s'y multiplient, parce qu'ils considèrent tout cela comme appartenant à Dieu de même qu'à eux.

Lorsqu'on va ensemencer la terre, on se rassemble dans la cour publique pour demander à Dieu de la pluie, puis chacun prend sa houe et s'en va aux champs, après, cependant, que le missionnaire a fait aussi une prière dans la cour privée du chef.

Quand les sorghos, les citrouilles et les roseaux sucrés (1) sont presque tous mûrs, le chef appelle son peuple pour rendre grâce à Dieu, et le missionnaire vient sur la place

---

(1) Variété du sorgho appelé *Sweet Reed* en anglais, Infé en cafre, Intsué en sessouto.

(*Notes des Réd.*)

publique lire dans la Bible et prier ; après cela, on s'en va cueillir de ces fruits et chacun en mange (1).

Pendant la moisson, chacun apporte son offrande de reconnaissance au chef, mais le chef remet ces offrandes à Dieu qui a donné la pluie à toute la nation.

O chefs des peuples, où est votre reconnaissance envers Celui qui vous donne gratuitement la pluie, sans que vous ayez à l'acheter ? Pensez à ce que je viens de raconter. Vous savez que lorsque quelqu'un a reçu de vous quelque chose et ne vous a pas remerciés, il ne doit plus attendre quoi que ce soit. Un chien même se montre reconnaissant en aboyant pour son maître. Je sais que Dieu n'a besoin de rien de ce que nous avons sur la terre, car la terre est à Lui et tout ce qu'elle contient ; mais Dieu prend plaisir à l'action de grâce et comble de ses bienfaits le peuple qui sait le bénir.

Asser Segagabane.



SÉNÉGAL

LA MAUVAISE SAISON AU SÉNÉGAL

Au dernier moment, nous recevons, trop tard pour l'insérer dans ce numéro, une lettre de M. Taylor, en date du 7 août. Nous n'en détachons que le passage suivant, relatif à l'état sanitaire du Sénégal. En ces jours de tristes anniversaires, il répondra à une préoccupation de tous nos lecteurs.

« Tout va bien ici depuis le commencement de la mauvaise saison ; seulement il y a eu quelques cas de fièvre jaune à Gorée vers la fin de juillet. La mortalité a été de six hom-

(1) C'est la fête des prémices. Les Bassoutos la célébraient au nom de leurs ancêtres divinisés.

(*Note des Réd.*)

mes si je ne me trompe pas. Depuis quelques jours on dit que tout va bien. »

L'ASILE DES ESCLAVES FUGITIFS

Nous accordons volontiers l'hospitalité de notre journal à l'appel suivant qu'un ami de Marseille nous adresse en faveur de l'œuvre du Sénégal.

Marseille, 5 juin 1882.

Monsieur et cher directeur,

Permettez à un ami des Missions d'attirer l'attention des protestants de Paris et des départements sur une branche de l'œuvre missionnaire française qui ne paraît pas être appréciée à sa juste valeur, et dont les débuts modestes cachent à bien des yeux l'importance considérable. Je veux parler de l'asile des esclaves fugitifs ouvert à Saint-Louis par M. Taylor. Où pourrai-je mieux plaider cette cause que dans le *Journal des Missions*, où tous les chrétiens français qu'intéresse l'avancement du règne de Dieu chez les païens vont chaque mois chercher des nouvelles de nos missionnaires et de leurs travaux ?

L'utilité d'une institution telle que l'asile de Saint-Louis est assez évidente pour se passer de démonstration. Lorsque de malheureux fugitifs, échappés à la barbarie de leurs maîtres, arrivent mourant de faim dans la capitale de nos possessions sénégalaises, ne faut-il pas les nourrir, les vêtir, les abriter sous un toit, les préserver des tentations de la misère et de l'oisiveté, les mettre en état de gagner leur vie par un travail honnête? Ne faut-il pas aussi que quelqu'un remplisse les formalités exigées par la loi pour empêcher qu'ils ne soient rendus à leur propriétaire qui viendrait les réclamer, comme son bétail égaré dans le champ du voisin? Et qui mieux que le missionnaire fera tout cela ? Qui s'abaissera jusqu'à ces parias de l'Afrique pour parler à leur cœur

le langage de l'amour? Qui s'efforcera de réveiller leur intelligence engourdie et d'y faire pénétrer les notions élémentaires de ce qui constitue notre culture intellectuelle, et notre éducation civilisée? Pour entreprendre cette œuvre et la mener à bien, il faut être le disciple et l'envoyé de celui qui a donné sa vie pour l'humanité. Quel champ missionnaire que les âmes de ces déshérités qui ont épuisé toutes les souffrances physiques et morales avant d'échapper à l'esclavage! Quelle joie ce doit être de leur parler du Sauveur qui s'est immolé pour les appeler à la liberté glorieuse des enfants de Dieu!

A ce titre seul, la tentative de M. Taylor mériterait d'être encouragée et soutenue d'une manière efficace. Mais il me semble qu'il y a pour les chrétiens français une autre raison plus particulière d'appuyer énergiquement tout ce qui se fait au Sénégal pour atténuer les maux sans nombre qu'entraîne l'esclavage. Je dirai que c'est pour nous une sorte de dette d'honneur que nous devons payer.

L'histoire des colonies françaises est si peu connue que bien peu de personnes savent comment le Sénégal était administré avant la Révolution. Quand même notre amour-propre national en souffrirait, il faut que nos contemporains le sachent et qu'ils tâchent de faire oublier les hontes du passé par la charité du présent! De 1664 à 1791, pendant plus de cent ans, le Sénégal a appartenu en toute propriété à une compagnie commerciale dont le nom et les actionnaires se sont renouvelés souvent, mais dont les agents et les procédés ne changeaient guère. Le principal objet de son commerce, objet non pas toléré, mais imposé, c'étaient les esclaves. Et l'on vit une fois, en 1709, ce spectacle inouï : la compagnie privilégiée déchue de ses droits parce qu'elle n'avait pas vendu assez de chair humaine.

S'il n'est pas en notre pouvoir d'arracher de notre histoire cette page honteuse, nous pouvons au moins tendre la main aux esclaves d'aujourd'hui et en leur faisant autant de

bien qu'on a fait de mal à leurs pères. Ces malheureuses races noires, n'est-ce pas un devoir pour nous de leur porter aujourd'hui la lumière de l'Evangile? A mesure que les possessions françaises grandissent, que, remontant le Sénégal, elles effleurent et puis entament le Soudan, je me demande si la grandeur politique et commerciale de la France bénéficiera seule de ces conquêtes, et je me dis que le protestantisme français faillirait à son devoir si derrière notre armée il n'envoyait des missionnaires conquérir à leur tour ces innombrables sauvages à la vraie civilisation, celle qui repose sur la foi en Jésus-Christ. Pourquoi, partout où flotte notre pavillon, de Saint-Louis qu'il abrite depuis des siècles jusqu'aux rives du Niger où il sera planté demain, ses trois couleurs ne brilleraient-elles pas aux yeux des noirs abrutis par l'esclavage comme le phare de la liberté qu'ils rêvent? Pourquoi ces infortunées victimes de la traite n'iraient-elles pas chercher partout à l'abri de notre drapeau la délivrance et la protection que l'humanité seule, à défaut de tout sentiment religieux, fait un devoir de ne pas refuser aux malheureux? Le gouvernement aurait peur sans doute, en ouvrant trop largement aux fugitifs la porte de nos postes, de jeter un grand nombre de vagabonds dans les rues de nos établissements où la pauvreté leur ferait peut-être regretter bientôt la servitude qui leur donnait du moins de quoi subvenir à leurs besoins essentiels. Il y a longtemps qu'on l'a dit, les nègres sont des enfants, les esclaves libérés plus que d'autres. Si l'on veut qu'ils deviennent des membres utiles de la société civilisée au sein de laquelle ils pourront vivre libres, il faut commencer par faire leur éducation. Or, ce ne sont ni les officiers, ni les fonctionnaires, ni les négociants que l'on peut trouver dans les postes français qui pourront et qui voudront la faire. En fondant son asile de Saint-Louis, M. Taylor a résolu le problème.

En trois ans, avec des ressources extrêmement restreintes, il a pu recueillir une cinquantaine de fugitifs dont plusieurs

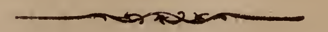
ont été baptisés et font partie de son Eglise. Mais il sent que cette œuvre est à peine à ses débuts, et il a résolu, pour lui permettre de se développer davantage, de créer aux environs de Saint-Louis une colonie de libérés. Le gouverneur a donné dans ce but à notre missionnaire une concession de huit hectares de terrain; il n'attend que les fonds nécessaires pour y installer ses protégés. Ceci n'est qu'un premier pas, et si l'argent ne lui fait pas défaut, il sera conduit à donner à cette œuvre excellente une extension bien plus considérable. J'entrevois dans l'avenir, à côté de chaque poste français du Sénégal et du Soudan, un asile pour les esclaves, sous la direction d'un missionnaire. Ce rêve se réalisera si les chrétiens de notre pays savent le vouloir.

Une statistique, publiée récemment par l'excellent journal les *Missions évangéliques au dix-neuvième siècle*, nous apprend qu'à Sierra-Leone plus de la moitié de la population (35,000 habitants sur 60,000) se compose d'anciens esclaves libérés ou de leurs descendants, qui ont en grande partie accepté le christianisme, et qui contribuent de la manière la plus efficace à la prospérité de la colonie. Pourquoi n'en serait-il pas de même au Sénégal? Les fugitifs de M. Taylor, convertis et civilisés par lui, deviendront les agents les plus actifs de la civilisation chrétienne, et la colonie bénéficiera dans une large mesure de leur travail et de leur fidélité aux lois françaises.

Allons donc au secours de M. Taylor. Que le protestantisme français sache faire pour l'asile de Saint-Louis les sacrifices nécessaires : l'œuvre des esclaves libérés est une œuvre patriotique autant que chrétienne.

Agréez, Monsieur et cher directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

ERNEST FALLOT,
Secrétaire du Comité auxiliaire de Marseille.



TAÏTI

UN VOYAGE CIRCULAIRE AUTOUR DE MOORÉA

Récit de M. Brun.

(*Suite et fin*)

A 4 heures de l'après-midi notre embarcation nous conduisit sur l'îlot que nous avions aperçu avant d'arriver à Afaréaitu et qui semble veiller sur ce village tout en le protégeant. Couvert de cocotiers et de pandanus, il offre un asile à une foule de pêcheurs. On en ferait le tour en dix minutes. Une demi-heure nous suffit à peine ; nous nous arrêtions à tout moment pour observer le paysage et pour chercher des coquillages que nos enfants pussent porter en France en souvenir de leur séjour à Mooréa. Les montagnes très élevées qui entourent le village, excepté du côté de la mer, se présentaient à nous sous un aspect à la fois riant et grandiose. Oh ! si les âmes qui habitent Taïti et Mooréa étaient aussi belles que la nature qui les environne, comme il ferait bon vivre dans ces îles ravissantes ! Mais, hélas ! quel contraste affligeant ! Il y a ici je ne sais quoi d'énervant qui affaiblit moralement et physiquement presque tout le monde. On vit au sein d'une atmosphère funeste, aussi Satan a-t-il beaucoup de prise sur les âmes. Que m'importe que les collines soient verdoyantes, que les ruisseaux soient limpides, que les montagnes soient majestueuses, si les mœurs sont relâchées, si la charité manque, si l'égoïsme règne, si le mot de reconnaissance est à peine connu. Il y a beaucoup à faire ici, voilà ce qui soutient notre foi qui chancelle parfois. L'Esprit de Dieu agit dans l'Eglise, voilà ce qui relève notre courage.

A 7 heures du soir on eut une grande réunion chez le pasteur. Celui-ci réjouit nos âmes en nous disant que plusieurs

personnes qui s'étaient laissé entraîner au mal désiraient revenir à Dieu.

Le lendemain mercredi nous quittâmes Afaréaitu à 6 heures du matin. Il faisait un temps superbe, au ciel pas de nuages ; la brise n'était pas encore levée ; notre esquif paresseux s'avançait lentement sur la mer transparente et unie comme une glace ; on eût dit qu'il regrettait les lieux auxquels il venait de dire adieu. Nous contemplions les coraux de toute nature et les poissons de toutes couleurs, lorsqu'un de nos rameurs dont les yeux perçants avaient vu deux huîtres plongea et nous les apporta. Nos gens indigènes nous firent remarquer une tortue de mer qui venait de temps en temps respirer à la surface ; les ébats d'une troupe de marsouins nous divertit pendant un bon quart d'heure : ils avaient l'air de se poursuivre en s'amusant, et faisaient toutes sortes de gambades et de cabrioles. Quoique leur chair ne soit pas désagréable à manger, on les laisse bien tranquilles partout, parce que presque tous les habitants de Taïti et de Mooréa croient encore que les âmes de leurs ancêtres vivent peut-être en eux. Les superstitions séculaires du peuple taïtien ont laissé des traces profondes dans son esprit. On prit aussi une petite pieuvre, mais avec beau coup de précaution, car on se méfiait de ses longs et puissants tentacules. Un espadon fit près de nous des sauts rapides sur la surface de l'eau. Les blessures qu'il fait avec l'épée dont il est armé sont quelquefois funestes.

A 7 heures et demie du matin nous passâmes devant le village de Vaiaré, qui a donné son nom à la baie la plus sûre de Mooréa et la plus proche de Taïti et de Papéété. A huit heures environ l'embarcation s'arrêta au village de Téavaro. Nous venions de mettre pied dans le district de Taharoa, qui comprend six villages : Vaiaré, Téavaro, Témec, Tiaia, Maharépa, et Pihaena. A 9 heures les habitants de Vaiaré et ceux de Téavaro purent se réunir dans la maison de prière, grâce à la suspension des travaux communaux accordée par

le chef de Taharoa à l'occasion de notre visite. Cette réunion religieuse fut édifiante. On se sentait heureux de se revoir et d'entendre la Parole de Dieu. Cependant ce village ne brille précisément pas sous le rapport moral. Près de là se trouve un cabaretier européen ou plutôt mexicain qui semble réussir dans ses affaires. S'enivrer avec n'importe quelle boisson est une des grandes passions des indigènes. Il faut que l'Evangile ait une grande puissance pour les porter à abandonner cette funeste coutume. Grâce à cette puissance, qui est celle de Dieu, la moitié de la population adulte de Taïti et de Mooréa y a librement renoncé.

Au moment où nous nous disposions à partir de Téavaro, une pluie abondante nous retint. Notre embarcation devait sortir en dehors des récifs pour arriver à Tiaia. Pour nous il était préférable d'aller par terre. Deux chevaux furent mis à notre disposition, l'un pour notre malade, M. Viénot, qui sans ce secours n'aurait pu faire le tiers du chemin, et l'autre pour Madame Brun. Les enfants et moi allâmes à pied par un chemin mouillé, trempé, boueux. Après une heure de marche nous arrivâmes au petit village de Temaé que ses coquettes maisons construites près d'un ruisseau et tout entourées d'un gazon verdoyant rendent vraiment joli et agréable. On construisit là sous l'administration du commandant Chessé la plus belle école de Mooréa. L'instituteur n'est pas nommé officiellement, aussi manque-t-il encore de presque tout ce qui facilite les progrès des élèves. Nous fîmes une petite halte, bûmes un coco rafraîchissant, causâmes avec plusieurs frères, puis les uns remontèrent sur leurs chevaux et les autres pataugèrent encore dans la boue. Nous ne pûmes examiner, comme nous le désirions, un beau lac d'eau douce riche en poissons excellents. Lorsque nous arrivâmes à Tiaia, notre embarcation n'y était pas encore, mais elle ne tarda pas à faire son apparition. Une demi-heure nous suffit pour arriver chez le pasteur qui habite à Maharépa. Il était environ cinq heures du soir. Pauvre Tamaï! Comme il inspire la

sympathie et la compassion! Une maladie terrible a atteint depuis des années ce fidèle serviteur de Dieu. Que de fois ne vous ai-je pas parlé de lui? Hélas! il est toujours à peu près dans le même état. Une opération difficile et dangereuse pourrait peut-être le guérir. Elle devrait avoir lieu sous un autre climat. Ici, il fait trop chaud. Nous désirons vivement la guérison de notre cher collègue. Dieu veuille nous aider à trouver les moyens et l'occasion de l'envoyer où il trouverait peut-être la santé. Avec quelle résignation touchante, avec quelle gaieté même il supporte son infirmité! Il me semble que l'Européen est moins capable de patience que le Taïtien; celui-ci accepte la souffrance sans se plaindre, comme une chose toute naturelle, comme un don de Dieu. Là est une des sources de sa grande patience. Le peu de développement ou de sensibilité de sa conscience en est une autre. La conscience de l'Européen me semble capable de beaucoup plus de délicatesse. Qui s'en étonnerait? Des siècles ont contribué à former celle des peuples placés depuis longtemps sous la bienfaisante influence de l'Evangile. Il y a à peine plus d'un demi-siècle que la lumière de la Parole de Dieu luit au sein des îles de la Société, où les plus épaisses ténèbres morales n'avaient jamais cessé de régner.

J'allais oublier de dire en parlant de Tamaï que le Conseil supérieur des Eglises a pris en considération la demande de ce pasteur d'avoir un suffragant. Le lendemain, nous revenions à Tiaia. C'est là que se trouve le temple de tout le district de Taharoa. Nous eûmes un service religieux dans cette maison de prière. La prédication roula sur le reniement de l'apôtre Pierre. Le culte fini, les enfants d'abord et les membres de l'Eglise ensuite saluèrent M. Viénot, qu'ils voyaient pour la première fois dans leur temple. Cette maison de Dieu est peu convenable au culte, mais il est probable qu'elle sera remplacée cette année-ci par une autre beaucoup plus propre à inspirer des sentiments de respect et d'adoration. On a déjà construit l'année dernière une vaste maison

communale. L'école est en ruine, mais on a l'intention d'en refaire une magnifique. Le chef du district est un homme énergique.

Nous déjeunâmes chez un membre indigène du Conseil colonial, chez un fils du célèbre Taïrapa, qui s'appelle Taatarii. Il a appris le français en France, aussi connaît-il assez bien cette langue. Après avoir dit adieu à Tiaia, nous rentrions à Maharepa, gros village à l'entrée d'une grande vallée où abondent l'eau et la nourriture. On donna une chaleureuse poignée de main à Tamaï, puis on partit pour rentrer à Papétoaï. Nous fûmes bientôt en face de la baie de Cook, appelée en taïtien Paopao. Au fond de cette baie tranquille se dressait devant nous une belle montagne, rempart grandiose jeté au centre de Mooréa par la main toute-puissante du Créateur; à gauche, c'était un pic d'une grande élévation surnommé le Mont Percé, pareil à un immense géant dont l'œil unique paraît observer tout ce qui se passe sur l'antique Eiméo. On raconte que le dieu protecteur de Taïti, en lutte contre ceux de Raïatéa, lança une flèche qui, en passant à Mooréa, perça le pic dont nous parlons. Dans le lointain, les montagnes qui encadrent la baie de Opunohu ou de Papétoaï s'offraient à nos regards. Dans la baie de Papétoaï, nous nous arrêtâmes quelques instants chez un membre de l'Eglise, malade depuis plusieurs semaines. Cette visite inattendue fit naturellement grand plaisir à sa famille et à lui-même. Nous entrâmes dans le presbytère de Papétoaï le jeudi, à cinq heures du soir, pleins de reconnaissance envers Celui qui nous avait bénis dans notre voyage et accordé la grâce de faire quelque bien, et tout étonnés d'être déjà de retour.

Laissez-moi ajouter à ce récit quelques lignes sur l'Eglise au sein de laquelle nous exerçons d'une façon spéciale les fonctions de notre ministère.

L'école du dimanche nous réjouit beaucoup. Les moniteurs et les monitrices auxquels je consacre deux heures par

semaine instruisent les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles qui leur sont confiés avec entrain et avec bonheur. Comme on est heureux de soigner cette pépinière ! Il est absolument nécessaire que cette œuvre réussisse dans tous les districts de Taïti et de Mooréa. Papéété donne un bien bel exemple. L'avenir de l'Eglise taïtienne dépend de cette réussite.

Voici un petit fait qui peut-être vous intéressera un peu. Notre lieu de culte avait des portes sans serrures ; or les enfants de l'école communale y entraient tous les jours au détriment des bancs et des livres qu'on y laissait. Voyant cela, quatre ou cinq sœurs me firent remettre par l'une d'elles la petite somme de quinze francs pour remédier à cet inconvénient. Je demandai les noms des donatrices, mais il me fut répondu :« Ne t'en inquiète pas, c'est notre affaire à nous seules. » L'avouerai-je? Cet acte si simple, si naturel, nous toucha profondément, l'indigène étant peu habitué à donner sans y être vivement poussé et sans faire sonner la trompette devant lui.

Encore un autre fait. Une nuit, les habitants d'une case étaient à la pêche, mais, selon la coutume taïtienne, ils avaient laissé des tisons embrasés non loin de leur demeure. Cette habitation isolée prit feu, et en quelques minutes les objets qu'elle contenait, lits, malles, nattes, etc., furent consumés. Les propriétaires de ces biens étaient d'anciens membres de l'Eglise qui s'étaient laissé séduire par le péché. Je parlai à l'Eglise en leur faveur, tâchai de faire naître des sentiments de sympathie pour ces malheureux, proposai une collecte. Cette proposition fut bien accueillie et, après la réunion du vendredi, chacun retourna chez soi chercher un don, l'un de l'argent, l'autre un pagne, qui une chemise, qui une natte. Le tout fut apporté par une députation de diacres, de frères et de sœurs chez les incendiés, qui furent touchés de cette marque d'affection. Les indigènes ont grandement besoin qu'on leur apprenne à aimer autrement qu'en

paroles et à éprouver de la sympathie pour leurs frères dans le malheur. Ils sont peu sensibles aux maux d'autrui. Ils ne savent ni se donner ni donner. Ils diraient encore volontiers : Il y a plus de bonheur à recevoir qu'à donner. On ne saurait trop leur apprendre à faire la douce expérience du contraire. Ce n'est pas facile.

Un incendie vient encore d'avoir lieu. Les personnes auxquelles appartenait la demeure brûlée sont membres de l'Eglise. Depuis cet événement une semaine se passa. Personne ne plaida auprès de moi en leur faveur. L'initiative pour le bien est si rare! Donner répugne tant! Je proposai aux membres de l'Eglise de secourir leurs frères. On m'écouta avec plaisir, et une heure après quelques diacres apportaient au nom de l'Eglise un secours assez important à la famille incendiée. Ce secours fut donné et reçu avec joie. Le jour de l'incendie le père de cette famille vint me trouver ; sa physionomie était passablement bouleversée. Il me raconta son malheur. Après avoir achevé son récit il ajouta : Je ne regrette qu'une chose, ce sont deux bibles que le feu n'a pas épargnées. (Le respect du Taïtien pour le livre qui contient la Parole de Dieu est considérable et touche à la superstition.) Ne suis-je pas coupable ? ajouta-t-il. Je le rassurai en lui disant qu'il n'avait rien à craindre, parce que c'était malgré lui que ces livres avaient été consumés. Il partit la conscience un peu à l'aise. Le vendredi où il fut secouru, nous lui offrîmes une magnifique bible dorée qui lui procura un très grand plaisir.

Pour accoutumer les membres de l'Eglise de Papétoaï à donner, à faire quelques petits sacrifices, je leur ai proposé de faire venir de France des vases pour la sainte Cène au prix de 250 francs. Ils ont consenti à faire cette acquisition bien utile.

Une pendule manquait au temple. Les diacres ont donné chacun 5 francs pour en acheter une. J'ai recueilli 60 francs.

Une petite collecte en faveur des Missions a produit

55 francs. C'est peu, parce que peu ont donné, en tout une trentaine de personnes. Donner sans recueillir soi-même quelque profit immédiat et matériel; donner simplement par reconnaissance et pour le salut des âmes, c'est une douce jouissance que le Taïtien ignore presque complètement. Quelques rares indigènes la connaissent un peu. Il faut qu'elle devienne le partage de beaucoup. Que le Seigneur nous soit en aide !

P. BRUN.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AFRIQUE ORIENTALE

LA NOUVELLE MISSION D'OUJIJI

Oujiji est un groupe de villages situé à environ vingt milles au nord-est de Ounyanyembé, la capitale arabe du Ounyamouezi, où le sultan de Zanzibar est représenté par un gouverneur. Oujiji est dans une situation beaucoup plus saine que celle d'Ounyanyembé, et a l'avantage d'avoir un gouvernement indigène. Cette localité fut choisie comme station missionnaire intermédiaire entre Mpouapoua et le Victoria Nyanza, par le lieutenant Smith, et plus tard par M. Wilson. Ils furent très bien accueillis, ainsi que M. Mackay, par le chef Mayembe-gana et par Saïd-bin-Salim, l'ancien gouverneur de Ounyanyembé. MM. Stokes et Copplestone arrivèrent à Oujiji le 6 octobre 1878 et n'y restèrent que peu de temps; ils y bâtirent une maison missionnaire et établirent un dépôt de provisions. Un an plus tard, M. Copplestone y revint et fut rejoint, le 5 juin 1880, par M. Letchfield.

M. Copplestone a déployé beaucoup de patience et beau-

coup de zèle. Les bâtiments et leur simple mobilier sont presque entièrement l'œuvre de ses mains. Il a, en outre, étudié assidûment la langue et n'a perdu aucune occasion d'enseigner le peuple. Il a bâti une petite école et l'a ouverte le 21 janvier dernier; il fonde sur cet établissement beaucoup d'espoir. Un chrétien indigène de Frère-Town, Moïse Willing, le seconde avec intelligence et dévouement. Quelques brefs extraits de ses lettres montreront la nature de ses travaux et la manière dont le Seigneur le soutient.

Oujiji, jour de Noël 1880. — Voici la seconde fête de Noël que je passe ici depuis mon départ d'Ouganda. Tout en m'efforçant d'apprendre le langage et de me faire aux mœurs des indigènes, je fais le compte de mes rapports avec eux; et quand on considère combien ce peuple est volage et inconstant, c'est une grande joie que de constater leur amitié et la confiance qu'ils ont en moi. J'ai une bonne réputation de *nifoumou* (médecin); j'ai fait des cures, paraît-il, merveilleuses. Un Nyampara vint un jour vers moi, se plaignant de violents maux d'oreilles. Je n'avais pas d'instrument de verre; j'en confectionnai un à l'aide d'une tige d'*herbe aux tigres.* C'était comique de voir cet homme raconter au chef comment je l'avais guéri et en donner une représentation; le chef, le peuple et moi-même poussions de bruyants éclats de rire.

Il est encore difficile de faire comprendre à ce peuple les plus simples vérités de l'Evangile. Un samedi soir, j'eus une conversation avec quelques indigènes, qui m'apportaient des arbres pour bâtir. Je leur observai que le jour suivant n'était pas fait pour le travail, que Dieu avait ordonné à l'homme de se reposer ce jour-là. Il est si bon pour nous, ajoutai-je, que nous devons l'aimer et obéir à ses lois. Ils comprirent clairement qu'ils ne devaient pas apporter d'arbres le dimanche. Mais j'entendis l'un de ces hommes dire à un autre que le lendemain était un *sikou mbaya* (jour néfaste). Cependant,

si nous reconnaissons les difficultés de la tâche, nous ne devons pas laisser le découragement s'emparer de nous, et Satan regagner le terrain qu'il a perdu. La lumière de l'amour de Dieu percera un jour ces ténèbres.

21 *janvier* 1881. — Toutes mes tentatives auprès du chef ont été jusqu'ici infructueuses. Il se montre toujours très amical et parfaitement disposé à mon égard ; mais, dès qu'il pressent que je vais lui parler religion, il pirouette sur ses talons et s'entretient à voix basse en kinyamouézi avec son entourage. Bien souvent je l'ai quitté, le cœur accablé de tristesse.

Mais la dernière fois que je l'ai vu, j'ai été agréablement surpris. Il était aux champs quand j'arrivai ; mais je l'attendis et il parut très content de cette attention. Après de mutuelles politesses, une circonstance me donna l'occasion de parler, et il m'écouta fort attentivement. Je ne l'avais jamais vu ainsi ; l'idée de la résurrection l'impressionna vivement, il ne perdit pas un mot de ce que je lui dis du salut par Christ. A la fin, je lui demandai, comme je l'avais déjà fait bien souvent, de m'envoyer quelques jeunes gens, et il me le promit. Cette entrevue m'a beaucoup réjoui, et, avec la grâce de Dieu, j'espère continuer. Le chef m'a demandé s'il était trop vieux pour apprendre. Je m'occupe maintenant de découvrir le meilleur moyen de l'instruire. J'ai avec moi Moïse Willing, de Mombasa ; je lui ai confié deux jeunes gens, et il est très désireux d'en voir accroître le nombre. L'un d'eux m'accompagne partout où je vais. Dans nos courses, nous causons tranquillement ; il est profondément intéressé par les vérités de l'Evangile ; elles sont quelque chose de si nouveau pour lui, qu'il ne semble jamais las d'entendre.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9536 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO

ÉTAT POLITIQUE DU PAYS

La situation politique du Lessouto n'est pas encore entièrement satisfaisante. A la vérité, le mal est circonscrit au district de Massoupa, et divers efforts ont été faits pour disputer le terrain à ce chef remuant. Les autres districts sont revenus à l'état normal. Mais tant que ce foyer d'agitation et d'intrigues qui subsiste au cœur du pays ne sera pas éteint, un malaise véritable continuera à peser sur les esprits, et les progrès de l'œuvre pacifique de nos missionnaires seront enrayés. M. Maeder nous écrit, à la date du 19 juillet 1882 : « Les gens du pays sont dans l'incertitude, ne sachant qui gouverne véritablement, les chefs ou les magistrats... Il y a aussi bien des gens qui n'ont confiance ni dans le gouvernement anglais, ni dans les chefs, et qui se préparent à émigrer, afin d'entrer, disent-ils, au service des colons, plutôt que de continuer à vivre dans un pays dont on ne sait à qui il appartient. »

Voici, d'autre part, d'après MM. Mabille et Krüger, le récit

des efforts faits en dernier lieu, par le chef Letsié, pour rétablir l'ordre : « Bien loin que l'état des choses se soit aggravé, écrit M. Mabille, le 26 juillet, il semble plutôt que nous allons ces jours-ci à un arrangement définitif. Voici ce qui vient de se passer. Le chef Letsié, voyant que ceux de ses gens qui résident dans le voisinage de Massoupa ne payaient pas l'impôt par peur de ce dernier, et que celui-ci avait eu l'impertinence de placer trois de ses fils dans le territoire qui lui appartient spécialement, à lui Letsié, est allé personnellement avec ses gens et ses fils faire un pitso tout près de Thaba-Bossiou. Il a ordonné aux fils de Massoupa de s'en retourner chez eux, et ils ont obéi. Puis, les fils de Letsié sont allés faire payer l'impôt aux gens de leur père qui ne l'avaient pas encore fait, et *même à des gens de Massoupa*. M. Maitin m'écrit aujourd'hui même, pour me dire que, dans les quartiers où il est, les gens paient l'impôt, et qu'il croit que Massoupa cédera sans effusion de sang ou guerre civile. On attend maintenant, d'un jour à l'autre, l'arrivée de la commission qui va payer aux loyaux des sommes équivalentes aux pertes qu'ils ont faites, et s'occuper aussi d'établir le gouvernement et l'administration du pays sur une base acceptable. La commission se compose de M. Griffith et de trois membres du Parlement colonial, tous favorables aux Bassoutos. »

Le 30 juillet, M. Mabille rapporte un autre incident : « Un des chefs soumis à Massoupa, Leshuburu, a, sur les conseils de son oncle Letsié, payé l'impôt au gouvernement. Massoupa veut le châtier en lui prenant son bétail, et Letsié a promis du secours à Leshuburu. L'enlèvement du bétail doit se faire aujourd'hui même. Letsié a donné des ordres stricts pour que ses fils, qui sont déjà auprès de Leshuburu, ne commençassent pas l'attaque, pour en laisser tout l'odieux aux gens de Massoupa. Il serait peut-être heureux, à vues humaines, que l'attaque eût lieu. Cela donnerait à Letsié un bon motif pour châtier son frère. »

Enfin, le 5 août (un samedi), M. H. Krüger nous écrit : « Au commencement de cette semaine, on devait se battre. Il n'en a rien été. La pluie a-t-elle empêché la lutte ? En attendant, le magistrat a donné à Letsié tout le district de Massoupa auquel il ne reste que son village... En tout cas, le pays n'est pas encore tranquille. Si Letsié reste ferme et triomphe de Massoupa, nous pourrions avoir une paix durable et heureuse. Dieu le veuille !



LES ÉCOLES NORMALE ET BIBLIQUE DE MORIJA

DÉBUTS DE M. KRUGER.

M. Mabille nous rend compte en ces termes de la réouverture de nos grands établissements d'instruction de Morija. « Vous serez content d'apprendre que nos écoles normale et biblique marchent. Elles ont été ouvertes le 3 juillet. Pour la première, l'admission s'est faite par examen. Elle compte vingt-six élèves. C'est tout ce que l'école peut recevoir maintenant, en tenant compte des allocations faites par le gouvernement. Si la paix était définitivement faite, nous en recevrions un plus grand nombre. L'école normale et l'école préparatoire ont été réunies.

L'école biblique compte treize élèves, dont cinq du Lessouto, les autres de différentes parties du Transvaal. Outre ces treize, nous avons quatre jeunes gens (nos sous-maîtres dans ces écoles normale et biblique), auxquels M. Krüger donne quelques leçons. Nous espérons peu à peu en faire le noyau de notre école de théologie. Nous sommes contents des dispositions des élèves, et espérons que tout continuera à bien marcher. »

M. Krüger donne quelques détails de plus sur ses débuts. « Mes leçons de théologie ne vont pas mal. Nous perdons

un peu de temps à nous comprendre — j'enseigne en anglais, — mais je crois que nous réussissons. J'ai quatre élèves, tous quatre maîtres enseignant aux écoles de Morija, tous quatre mariés. Ils s'intéressent aux leçons. Deux fois par semaine, j'étudie avec eux dans les Actes, avec l'aide de l'Histoire biblique de Kurtz, la vie de saint Paul. Nous étudierons les épîtres à mesure que nous avancerons. Deux fois par semaine, avec l'aide du même auteur, l'histoire d'Israël, en entrant dans le détail. Une fois par semaine enfin, lecture d'un petit livre sessouto sur la conscience, que nous traduisons en anglais. Je comprends maintenant le sessouto en lisant. »



LES RITUALISTES AU LESSOUTO

M. Mabille nous écrit en date du 26 et du 30 juillet :

« Les évangélistes indigènes des ritualistes, pour la plupart gens mis par nous sous discipline pour mauvaise conduite et immoralité, s'en vont partout semant la calomnie, flattant les chefs et parlant de leur religion comme d'une religion facile et agréable. Le Seigneur ne peut bénir ces efforts-là. Cependant, ici comme partout, même parmi les personnes converties, il ne manque pas de gens qui voudraient bien qu'il leur fût permis de conserver leurs habitudes mondaines et pécheresses, quelques-unes au moins.

« Deux prêtres anglicans sont venus passer plusieurs jours dans le village de Letsié pour y préparer une fête de baptême. Letsié n'a pas voulu le permettre. Il leur a dit que son village m'appartenait et que pour faire des baptêmes chez lui ces messieurs devaient avoir ma permission, qu'ils se garderont bien de me demander, puisqu'ils sont l'*Eglise* et que nous, à leurs yeux, ne sommes que des sectaires. Je n'ai exercé aucune pression sur Letsié ; l'interdiction est provenue de lui seul. »

DEUX ÉDIFIANTS RÉCITS ENVOYÉS PAR MADAME MABILLE A M. E. CASALIS

Morija, 28 juin 1882.

Mon bien-aimé père,

Je ne sais si je t'ai déjà raconté qu'un des Bapélis qui sont arrivés ici pendant la guerre, demandant à être admis dans l'école normale, est venu me trouver, il y a trois ou quatre semaines, et s'est écrié, la figure rayonnante de joie : « Mère, je suis si heureux. — Et pourquoi ? lui dis-je. — J'ai trouvé Jésus. — Quand? — Aujourd'hui même, ce matin. — Raconte-moi cela. » Il me dit alors qu'une prédication d'Henry Dyke sur les souffrances de Jésus-Christ sur la croix avait pour la première fois réveillé sa conscience; qu'après cela, la confession que Néko, fille de Letsié, avait faite de sa foi le jour de son baptême, l'avait de nouveau fortement impressionné : « Lorsqu'elle déclara, avec tant d'assurance, qu'elle avait rencontré Jésus, et qu'Il lui avait dit : « Ma fille, tes péchés te sont pardonnés », je m'écriai intérieurement : « Oh ! si moi aussi je pouvais rencontrer ce Sauveur, Il me délivrerait sans doute de ces péchés qui commencent à peser sur moi. » Et lorsque Néko décrivit la joie et le repos dont elle jouissait depuis qu'elle était chrétienne, je me sentis de plus en plus malheureux. Mes péchés se dressaient devant moi comme une haute montagne. Hier soir, n'y pouvant plus tenir, je suis allé trouver M. Dyke pour lui dire que je désirais ardemment être sauvé. Il me répondit que cela dépendait de moi, que je n'avais qu'à accepter le pardon que Dieu m'offrait par son Fils Jésus-Christ. J'allai me coucher; mais je ne pus pas dormir tant j'étais malheureux. Dès qu'il fit jour, je me prosternai derrière un rocher et suppliai le Seigneur de me faire grâce. Pendant que je priais, je sentis une paix parfaite descendre dans mon cœur, qui devint

tout blanc de joie. Depuis ce moment, je sens, je sais que mes péchés ont été pardonnés. » Il disait tout cela, les yeux brillants de joie, et nous n'avons pas le moindre doute qu'il ne se soit, en effet, donné sans réserve au Seigneur.

Dimanche, il y a quinze jours, on a baptisé trois femmes âgées, du village de Ramabélé, que tu dois connaître. Au moment où mon mari leur disait de se lever et de répondre aux questions qu'il allait leur faire, Râmabélé leur cria : « Ouvrez bien la bouche, et parlez haut pour qu'on vous entende. » Ceci suffit pour délier les langues de nos trois vieilles femmes, qui se mirent, l'une après l'autre, à raconter les choses merveilleuses que le Seigneur avait faites pour elles. C'était vraiment touchant et admirable à la fois de les entendre, elles qui avaient passé toute leur vie dans l'abrutissement et l'ignorance du paganisme, exposer avec enthousiasme, avec éloquence même, leur foi en Jésus leur Sauveur, et les voies par lesquelles Il s'est communiqué à leurs âmes. Je ne sais pas ce que d'autres éprouvent dans des moments comme ceux-là ; mais en voyant avec quelle puissance Dieu peut agir parmi ces pauvres païens, mon cœur déborde de reconnaissance, et je n'échangerais pas ma vie de femme de missionnaire contre n'importe quelle position plus douce et plus facile selon le monde. Tu me comprends, cher père, car tu as goûté ces joies ineffables, et maintenant tu te réjouis de ce que tes enfants ont le privilège de voir et d'entendre ce qui faisait autrefois ton bonheur. Que Dieu soit toujours près de toi et continue à te bénir.

Adèle Mabille.

NOUVEAUX PROGRÈS DANS L'ÉGLISE DE MASSITISSI

A Messieurs les membres du Comité.

Massitissi, 7 juillet 1882.

Messieurs et très honorés frères,

Il m'est doux de pouvoir vous écrire quelques lignes touchant l'œuvre du Seigneur à Massitissi. Je le fais en bénissant Dieu de ce qu'à la Pentecôte huit personnes ont été ajoutées à l'Eglise, dont sept par le baptême et une par la confirmation. Parmi les premières se trouvent trois femmes appartenant à un vieux chef de village. L'une, la principale, a quatre-vingt-quatre ans; elle ne pouvait, à cause de son grand âge, venir à l'Eglise ou à la classe; mais elle a été assez régulièrement visitée et instruite chaque semaine chez elle. La grâce a fait une œuvre si merveilleuse dans son cœur, que vraiment sa réception dans l'Eglise a été un grand sujet de joie pour elle et pour tous. Cette brave vieille *Aléta Masaoana* est venue pour la circonstance en voiture. Elle a beaucoup joui de se trouver dans la maison de Dieu, au milieu d'une nombreuse assemblée, et de pouvoir assister à cette belle fête. Le vieux Makolane, son mari, s'est séparé de ses deux autres femmes, *Elizabeth* et *Sofie*, en les remettant entièrement aux soins de leurs enfants. Il y a trois ans, il a déjà agi ainsi avec bonté à l'égard d'une de ses favorites, lorsqu'elle fut baptisée. Malgré ses quatre-vingt-six ans, ce vieillard a encore pour le moment deux autres femmes assez jeunes et fortes pour prendre soin de lui et de la femme de sa jeunesse. Chaque jour, il assiste avec recueillement au culte de famille qui se fait dans la maison d'Aléta par notre zélé Abraham; mais combien il en coûte à l'homme, même octogénaire, d'avoir à renoncer *à tout* ce qu'il a pour être un disciple de Celui qui nous a obtenu un si grand et

admirable salut ! Vous ne manquerez pas, honorés frères, de vous souvenir de cet intéressant vieillard dans vos prières. Et toi, Jésus, toi surtout, oh ! intercède pour lui !

L'un des trois hommes reçus dans l'Eglise est un Cafre de la race des Mapotomzès. C'est leur chef Mtlomtlo qui est, dit-on, le meurtrier de son magistrat, M. Hope, gendre de notre défunt frère et collègue M. S. Rolland. Ce Mapotomzè a été amené à la foi, il y a plus de trois ans, par l'évangéliste *Simon*. Depuis sa conversion, il a toujours été en butte aux railleries de ses compatriotes, de sa femme et de ses enfants; aussi, lors de son baptême, aucun d'eux n'a voulu y assister et partager avec nous son bonheur. La veille de ce beau jour, lorsque *Stéfane* fut présenté à l'Eglise comme candidat, il voulut, à son tour, exprimer sa joie et sa reconnaissance envers le Seigneur; mais il ne put prononcer que ces paroles : « Mes amis et frères ! me voilà au milieu de vous malgré tous les obstacles... que Dieu en soit béni !... » L'émotion le gagna, et il se rassit. — Un autre, nommé *Siméon*, baptisé jadis dans son enfance, et apprenti menuisier à l'école industrielle de la Société, est un jeune homme qui paraît décidé à marcher sur les traces de son défunt père, le brave *Benjamin*, qui a été tué lors du premier assaut donné à Thaba-Bossiou par les Boers, en 1865. C'était un homme intelligent et sincèrement pieux. Nous nous souvenons toujours de lui avec reconnaissance; car, après les pénibles travaux de la campagne, il passait ses soirées à m'enseigner sa langue maternelle jusqu'à dix et onze heures du soir, ou à corriger le sessouto de mes discours écrits. Bien souvent, il avait l'occasion de condamner ma phraséologie française, en disant : « Monsieur, je comprends ce que tu veux dire, mais ce n'est pas sessouto. » Puis il se mettait à rouler mon idée dans sa tête, pour me la rendre dans un style conforme au génie de sa belle et harmonieuse langue natale. Sur le moment et en bon élève, j'acceptais ma pensée ainsi rendue comme enveloppée de clair-obscur, quitte à mieux saisir le

lendemain sa traduction et à admirer la perspicacité de mon maître.

Notre fête du 28 mai a été l'une des plus belles que nous ayons jamais eues à Massitissi : les trois cinquièmes des membres de l'Eglise, c'est-à-dire 156 personnes, se sont approchés de la table du Seigneur. Des vieillards infirmes avaient été amenés en wagon pour la circonstance, afin que, dans la communion de l'Eglise, les consolations du Saint-Esprit leur soient augmentées. Le vieux et aveugle *Kalebe* (*Caleb*), surtout, s'en est retourné chez lui en bénissant le Seigneur de ce que la grâce inondait de nouveau son pauvre cœur.

Dernièrement, un membre de l'Eglise, atteint de la lèpre depuis plusieurs années, a succombé à cette terrible maladie ; mais il était heureux dans le Seigneur ; aussi envisageait-il son départ de ce monde comme une nouvelle délivrance.

Nous avons maintenant presque la certitude que le pays de Morosi sera conservé aux Bassoutos, et plus particulièrement mis à la disposition des Bassoutos restés fidèles au gouvernement pendant la dernière guerre. Bientôt une commission se rendra ici, pour distribuer à ces derniers le pays, ce qui donnera à notre œuvre d'évangélisation plus d'étendue qu'elle n'en a eu depuis trois ans.

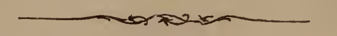
Nous bénissons le Seigneur du précieux renfort qui vient de nous arriver d'Europe en la personne de notre chère fille Emma. Elle nous est revenue forte, active et pleine d'entrain au moment où les forces de sa chère mère ne pouvaient plus suffire à la tâche, à cause de sa santé qui est loin de s'améliorer sous le fardeau de ses occupations, sans cesse augmentées par suite de la difficulté qu'il y a, depuis la guerre, à trouver dans les indigènes l'assistance nécessaire.

Nous remercions encore bien cordialement ici le Comité auxiliaire des Dames et tant de chers amis qui s'occupent, avec sollicitude, de l'éducation de nos enfants placés sous

leurs soins, et les forment ainsi à devenir des aides utiles et indispensables dans la vigne du Seigneur.

Recevez, Messieurs et honorés frères, les salutations chrétiennes de votre tout dévoué,

FRÉD. ELLENBERGER.



SCÈNES DE LA VIE MISSIONNAIRE

Extraits de la correspondance de M. Dieterlen.

Les fragments qu'on va lire ne se rapportent pas à la partie pastorale de l'activité de nos missionnaires. Ils font plutôt voir leur vie par ses côtés matériels, dans son courant journalier de peines et de joies, de préoccupations et de travaux. Nos lecteurs jugeront sans doute que ce n'est pas un mal, au contraire, et qu'à connaître l'existence de nos ouvriers sous toutes ses faces, on ne peut que s'y intéresser encore davantage.

Hermon, 24 mai 1882.

Mercredi dernier, en rentrant d'une annexe, j'ai trouvé Krüger, arrivé depuis deux heures pour passer quelques jours avec nous, et nous annonçant pour samedi les Mabille. Ce Krüger, quel excellent ami ! Nous avons refait connaissance, repassé notre vie depuis 1863, passé en revue tous nos anciens camarades, les professeurs, etc...

Je lui ai fait les honneurs du pays, en le conduisant à notre lac. Puis, le samedi, nous avons fait une grande course à pied pour aller voir des dessins de Bushmen dans une caverne de la montagne. Nous avons exploré une gorge située dans l'Etat-Libre et découvert deux jolies cascades encadrées de rochers et de broussailles — quelque chose de

ravissant qui rappelle le Nideck et le Serva (1). Nous avons examiné plusieurs cavernes sans résultat, dégringolé dans les rochers, égratigné nos mains aux buissons, puis nous sommes arrivés à la vraie caverne, où sont représentés douze Zoulous immenses, armés d'assagaies, se jetant sur douze petits Bushmen qui tirent de l'arc, pendant que trois de leurs camarades chassent un troupeau de gros bétail. C'est intéressant en ce sens que la race des Bushmen est à peu près éteinte, et que ces peintures sont les seules œuvres d'art décoratif que l'on rencontre dans ces pays, au moins pour ce qui concerne les demeures des hommes.

12 juin 1882.

La température un peu fraîche dont nous jouissons est favorable aux travaux du jardin. Nous avons arraché un certain nombre de vieux arbres qui prenaient de la place sans aucune utilité, et qui nous serviront de bois de chauffage et me fourniront de quoi faire une charpente pour mon écurie de vaches. Nous versons du fumier autour de tous les arbres du jardin et dans toutes les plates-bandes : vous devriez me voir à ce travail ! Nous nous sommes fixé une tâche journalière. Ma femme et les filles nous préparent vingt demi-sacs de fumier et nous les transportons sur notre dos, Lépolésa et moi, jusqu'à leur destination. C'est fait en peu de temps, et de cette manière nous pourrons, sans grande fatigue, fumer tout le terrain où nous comptons faire pousser des légumes au printemps.

A côté de cela, les projets vont grand train : il s'agit de rajeunir notre vieille station, de lui donner une tournure. Nous avons en tête d'immenses travaux. Le charpentier est au travail pour faire un nouveau toit à la maison... J'aurai à y mettre du mien, car mon ouvrier est un Mossouto, qu'il

(1) Cascades situées dans la vallée de la Bruche où se trouve le Ban de la Roche, dont M. Dieterlen est originaire.

(*Note des Réd.*)

faudra surveiller de près et auquel je devrai donner un coup de main de temps en temps. Mais ce sera pour moi un bon apprentissage, une bonne occasion d'apprendre à bâtir et à faire une charpente. Et puis, je fais des économies pour notre Société. Un ouvrier européen me coûterait le double de celui que j'ai, et la différence vaut la peine que je mette la main à la pâte.

Je n'y vais pas cependant avec mes seules inspirations pour guide. J'ai eu mardi soir un long entretien avec M. Maeder à Siloé, et ai rapporté de là des notes détaillées, mesures, plans, dessins, etc. M. Maeder est un maître en matière de construction, et m'a donné toutes les explications dont je pouvais avoir besoin. Il m'a même donné à espérer qu'il viendrait à Hermon me faire un modèle de charpente, le premier couple de chevrons, d'après lequel tous les autres doivent être coupés et ajustés. Ce serait pour moi un grand avantage d'avoir cette visite, car la responsabilité de l'entreprise pèse lourd sur moi. J'ai peur de gâter du bois en pure perte, et peur des critiques des connaisseurs.

27 juin 1882.

J'ai été à Smithfield pour y faire un mariage et j'ai beaucoup joui de ces quelques jours de vacances. Voici en deux mots le récit de la course :

Vendredi : départ en *cart*, ancien *cart* de la poste, c'est-à-dire un siège perché sur deux grandes roues, et deux chevaux gris plus ou moins bien dressés. Le fait est que celui de droite ne savait pas comment se conduire dans les descentes et se jetait sur son camarade, entraînant tout le système dans les pierres et dans les trous. Il fallut, pour éviter un accident, lancer l'attelage au grand galop lors des descentes, et ce n'était pas précisément ce qu'il y avait de plus sage. En tout cas, c'était agir au rebours de tous les principes de la corporation des cochers. Mais enfin, nous finissons toujours par arriver sains et saufs au terme de notre

journée. Je couchai ce soir-là chez M. Hoffmann, un Boer de mes amis...

Samedi. Départ au lever du soleil par un froid piquant qui nous perce de part en part. Le marié, Sikem, trotte derrière le cart, le nez dans un cache-nez et la tête dans les épaules. C'est lui qui nous montre le chemin. Et quel chemin ! Des montées, des descentes pierreuses (à faire au grand galop, pour ne pas contrarier le gris de droite) ; il faut se cramponner aux rebords du siège pour ne pas être jeté de tous côtés par les cahots, et encore cela ne sert-il pas à grand'chose. Nous allons quand même pendant deux heures pour tomber dans la grande route, celle-là un peu moins détraquée que l'autre, sauf certains endroits. Nous dételons pour laisser souffler nos bidets, puis nous voilà repartis, avec un soleil un peu plus libéral en rayons chauds que lors de son lever. Nous sommes en plaine, ces longues et monotones plaines de l'Etat-Libre où l'œil ne découvre que la route poudreuse se perdant à l'horizon, quelques collines rocailleuses, parfois un vieil olivier tout étonné de se trouver seul dans ce désert, et au loin des maisons de Boers entourées d'arbres.

Mais la monotonie du paysage est atténuée par la conduite de nos chevaux qui bientôt attire toute notre attention. Le gris de gauche n'a plus d'entrain ; il trotte avec répugnance, baisse les oreilles et manifeste une tendance marquée pour le pas. Un coup de fouet et le voilà parti pour une vingtaine de mètres, — puis un arrêt ; — les coups de fouet pleuvent, les faux départs de même. Enfin mon conducteur me regarde en me disant : « Il est fatigué ! » Ce qui veut dire en bon français : « Ce cheval ne vaut plus rien pour aujourd'hui ; dételez-le et couchez ici, ou allez à pied, ou tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, mais *sans lui.* »

Nous dételons, cassons une croûte, et tenons conseil, au bout duquel il est décidé que le marié nous donnera son cheval jaune, qui est gras et repu et que lui-même se casera

sur notre siège roulant. Mais le cheval n'a jamais été attelé ; il nous regarde avec méfiance, se cambre sur ses jambes quand nous lui glissons délicatement le harnais sur l'échine, et menace à tout instant de nous envoyer une ruade dans la figure. Que de prières et de mots tendres nous avons employés pour calmer ses colères et dissiper ses répugnances ! Mais le voilà attelé. En route !... Mais non. Un cheval peut être attelé, cela ne veut pas dire qu'il marchera. Et le nôtre a tout à fait l'air de reculer au lieu d'avancer et de mettre en pièces notre cart ; un coup de fouet le met en colère, et il nous envoie une ruade qui nous donne à réfléchir. Enfin les prières du conducteur et de longues manœuvres à pied, à travers champs, mettent peu à peu Pégase au courant de la situation. Nous nous casons ; fouette, cocher ! et nous roulons. Sauf quelques tentatives de prendre le mors aux dents, surtout aux descentes, le nouveau cheval se conduisit mieux que nous n'osions espérer, et au coucher du soleil je mettais pied à terre devant la maison de M. Lautré, qui était allé à Aliwal conduire son fils Emile qui va en Europe avec les Jousse. Mais madame Lautré me reçut comme c'est la tradition de la maison, c'est-à-dire beaucoup trop bien ; avec toutes les gâteries imaginables que l'on se garde bien de décliner, malgré la timidité que l'on éprouve dans son cœur.

Dimanche. Service pour les Bassoutos dans le jardin de M. Lautré, l'église étant trop froide et du reste en réparation. Le soir j'entends une cloche d'église. On me dit que c'est l'église anglicane. Et moi de mettre mon pardessus et de m'y rendre avec empressement, tout heureux de pouvoir assister à un service religieux pour les blancs.

Comme autrefois à Bloemfontein, j'ai beaucoup joui de me retrouver au milieu d'Européens. Cela me rappelle le bon vieux temps, avec ses bons et ses mauvais souvenirs. A côté de l'édification que j'ai reçue d'un bon sermon du Révérend Bell, je me sentis tout drôle au milieu de ces messieurs et de ces dames, simple auditeur comme eux, au

lieu de me trouver prédicateur devant un auditoire de Bassoutos. Je jouis aussi du chant, de ces voix européennes si douces et si expressives...

Pouvez-vous vous figurer exactement quelle est notre vie à nous qui vivons au milieu des noirs, qui ne voyons qu'eux, n'entendons qu'eux, sauf quand, par hasard, nous avons la visite d'un missionnaire français ? Nous avons beau avoir pour les Bassoutos la plus réelle affection et nous consacrer tout entiers à eux, il n'en reste pas moins vrai qu'ils ne remplacent pas, d'une manière équivalente, les hommes de notre couleur. Me trouver entre blancs est toujours pour moi une jouissance profonde, cela me fait du bien...

Lundi. Je fais mon mariage avec un auditoire de jeunesse bassoutose et de fillettes de couleur blanche... Le soir longues causeries avec madame Lautré et avec sa fille Lydie, qui est très gentille, très instruite... Puis il y a un excellent Kriegelstein au salon, et j'y ai joué mon invariable répertoire avec beaucoup de satisfaction...

Mardi. Lectures, promenades. Le soir arrive M. Lautré, avec lequel je passe la journée du mercredi en courses, en conversations, en consultations médicales, car je tâche toujours de profiter de la société d'un médecin pour ramasser quelques notions de l'art de guérir.

Enfin, *jeudi* matin nous attelons, avec l'intention de débarquer à Hermon le soir même si messieurs les chevaux veulent bien ne pas se fatiguer en route... Le voyage se fit sans encombre, je dirai plus, pour rendre justice aux chevaux, il se fit remarquablement vite, car le soleil venait de se coucher quand nous nous arrêtâmes devant le presbytère d'Hermon. Pour l'hiver et le jour le plus court de l'année, c'était extraordinaire. Toujours est-il que je descendis de mon perchoir avec le plus grand plaisir, tout étonné de n'avoir été ni roulé dans la poussière ni jeté dans un trou, ni abandonné à mon malheureux sort dans les prairies de l'Etat-Libre.

MISSION DU SÉNÉGAL

EXTRAITS DU RAPPORT DE M. TAYLOR

Saint-Louis (Sénégal), 7 août 1882.

Bien cher directeur,

...Depuis la mort des chers Golaz, l'avenir de l'œuvre n'a cessé de me préoccuper vivement. J'ai agité dans mon esprit beaucoup de plans ; mais que pourrai-je faire tout seul? Nous ne restons certes pas stationnaires, — nous avons, grâce à Dieu, des progrès réjouissants à rapporter ; mais je constate avec tristesse notre insuffisance à satisfaire à toutes les exigences de la situation actuelle, résultat de la confiance qu'on veut bien nous témoigner de plus en plus dans le pays. Les autorités viennent de me demander il y a quelques jours si notre mission pourra se charger de l'éducation de vingt garçons libérés, pour l'entretien desquels une subvention sera demandée au Conseil général dans sa prochaine session d'après les chiffres que j'aurai fixés. Je ne sais que répondre à cette belle proposition. Vingt garçons! Où les loger? Comment tout seul porter d'une manière satisfaisante une responsabilité aussi lourde? J'y réfléchis toujours et vous soumettrai par le prochain courrier, s'il plaît à Dieu, les arrangements auxquels je me serai arrêté.

Je suis heureux de vous dire que la situation générale de l'œuvre est satisfaisante. L'œuvre de l'évangélisation marche bien, et l'école, comme je vous l'ai déjà dit, nous donne de précieux encouragements. Depuis le commencement de l'année nous avons reçu dans l'Eglise quatre adultes et deux enfants. Les membres de l'Eglise marchent bien. Ils m'aident beaucoup à l'évangélisation. Parmi nos catéchumènes actuels, il y a deux hommes qui m'ont été amenés par eux. Je crois qu'ils feraient beaucoup de bien si seulement ils

savaient travailler avec plus de foi et de persévérance. Ils se découragent et se plaignent quand ils ne voient pas leurs efforts couronnés d'un prompt succès, mais ils me rendent quand même de grands services. Nos registres de l'Eglise portent trente-deux baptêmes d'adultes, dont un en 1873, trois en 1876, deux en 1877, huit en 1878, six en 1879, quatre en 1880, quatre en 1881 et quatre depuis le commencement de 1882.

Voici l'exposé de mon activité. Je fais l'école tous les jours, jeudi excepté, de huit à onze heures du matin, et de deux à six heures du soir, à moins que je ne sois forcé de sortir pour visiter des malades ou faire quelques démarches dans les bureaux de l'administration. Tous les jeudis, je tiens deux réunions : l'une pour les enfants de huit à neuf heures du matin, et l'autre pour les hommes membres de l'Eglise, de sept à huit heures du soir. La réunion des femmes membres de l'Eglise est présidée par ma femme, et se tient deux fois par semaine, mardi et vendredi, de huit à neuf heures du matin. Une fois par mois, c'est-à-dire le vendredi qui précède le premier dimanche de chaque mois, je tiens une réunion des communiants de langue anglaise, de quatre à cinq heures du soir, pour les préparer à recevoir la sainte Cène. Mademoiselle Salimata fait ses classes de huit heures du matin à midi, de deux à six heures et de sept heures et demie à neuf heures du soir.

Les dimanches nous avons deux services de prédication, de huit à neuf heures et demie du matin et de quatre à cinq heures et demie du soir. L'école du dimanche se tient de trois à quatre heures ; elle est présidée par ma femme et par Mademoiselle Salimata.

Depuis quelque temps la question indigène occupe sérieusement les esprits. Reconnaissant que le Sénégal est de toutes les colonies la plus arriérée, on discute vivement les mesures les plus propres à employer pour atteindre la masse indigène et gagner son attachement à la mère patrie et à ses

institutions civilisatrices. On se reproche de ne pas avoir fait des efforts sérieux pour apprendre le français aux indigènes, mais d'avoir trop eu recours à des accommodements et à des concessions qui n'ont fait que les confirmer dans leurs habitudes païennes et musulmanes, et qui paralysent le gouvernement quand il juge opportun d'introduire dans le pays des mesures de réforme ou de progrès. En conséquence, une croisade active est maintenant engagée contre la langue wolof dans la colonie ; le Conseil général a voté des fonds pour l'entretien de trois écoles laïques : deux de garçons et une de filles ; et les indigènes même, tout en tenant à leur religion, paraissent très disposés à acquérir la connaissance du français. Comme nous avons en ce moment quelques élèves payants et un certain nombre d'externes bien disposés qui assistent régulièrement à nos services du dimanche et auxquels appartient l'avenir, j'ai cru devoir suivre le mouvement général que je viens de décrire, et abolir le wolof dans le culte, aussi bien pour assurer la permanence de notre œuvre au chef-lieu que pour fermer la bouche à nos ennemis, qui, à l'affût d'un sujet de critique, ont cherché à nous représenter comme favorisant trop l'élément wolof dans notre mission.

Nous n'oublions pas pour cela l'évangélisation proprement dite ; nous la poursuivrons avec ardeur, et dans toutes nos réunions privées des membres de l'Eglise, le wolof et le bambara sont entièrement conservés.

Tout va bien ici depuis le commencement de la mauvaise saison ; seulement il y a eu quelques cas de fièvre jaune à Gorée vers la fin de juillet. La mortalité a été de six hommes, si je ne me trompe pas (1).

TAYLOR.

(1) Par le dernier courrier du 7 septembre, M. Taylor écrit : « Jusqu'ici la fièvre jaune ne nous a pas visités. A Gorée, Dakar et Rufisque elle a fait en tout une douzaine de victimes, mais depuis quelques jours l'état sanitaire s'améliore dans ces endroits.

MISSION DE TAITI

M. VIÉNOT EN FRANCE

Malgré l'état de fatigue dans lequel il se trouve, M. Viénot a trouvé moyen d'utiliser les premiers temps de son séjour en France pour toute sorte de démarches en faveur de Taïti, montrant que la prospérité de son œuvre lui tient plus à cœur que sa propre santé. Au milieu du mois de juillet, l'aîné des enfants qu'il a ramenés en France est tombé gravement malade d'une fièvre typhoïde. Grâce à Dieu, après quelques jours de grande inquiétude, M. et Madame Viénot ont vu l'état de leur fils s'améliorer, et ils ont pu vers la fin du mois d'août aller chercher, dans le pays de Montbéliard, le repos et l'air de la campagne, dont ils avaient grand besoin. Tout récemment, M. Viénot a fait une visite au Ban de la Roche, où il avait été invité pour prendre la parole à la fête annuelle des Missions. Outre cette réunion, qui a eu lieu cette fois à Neuvillers, il a pu en tenir encore dans les autres villages du Ban de la Roche.



NOUVELLES DE M. VERNIER

Le départ simultané de M. Viénot et de M. Green a laissé à M. Vernier une lourde tâche sur les bras. Les services religieux dont il partageait la charge avec ses deux collègues lui retombent maintenant de tout leur poids sur les épaules. De plus il doit, dans la mesure du possible, suppléer son collègue absent dans la haute direction des écoles, dans les rapports avec l'administration, dans la surveillance de l'imprimerie. On aurait pu craindre que la santé de M. Vernier souffrirait de cet excès de travail, et tel était en effet le souci

constant de M. Viénot. Heureusement qu'après un temps de lassitude assez forte, M. Vernier a vu ses forces revenir. Voici ce qu'il écrit à son collègue, à la date du 11 juillet :

« Vos premières paroles dans la lettre que vous m'adressez de San-Francisco sont une demande anxieuse, relativement à ma santé. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que je suis beaucoup mieux que le mois dernier à pareil moment. Je souffrais alors des poumons d'une manière inquiétante, et il me semblait que j'allais être obligé de cesser mes services publics. Dieu soit béni, les forces me sont revenues au point que je ne pense pas avoir été mieux depuis mon retour de France. J'ai pris pendant quelques jours de l'huile de foie de morue, et je crois que j'en ai retiré du bien. »



LA VENTE DES LIQUEURS FORTES A TAÏTI

On sait qu'au régime paternel qui limitait sagement la vente des liqueurs fortes à Taïti a succédé dans ces derniers temps un régime qui accorde à cette vente une licence presque complète. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Vernier à son collègue M. Viénot, à la date du 9 juin 1882 : « Travaillez contre l'horrible loi sur les boissons. Une femme de Papaoa est morte de son ivresse cette semaine. Dans ce malheureux district, la maison de Dieu est abandonnée et les cabarets regorgent. Le dimanche, presque toute la population est ivre du matin au soir. »

Le 17 juillet, au lendemain des fêtes célébrées à Papéété, M. Vernier écrit encore : « Les pauvres indigènes de toute provenance ont offert chaque soir le hideux spectacle de gens ivres. On n'avait peut-être jamais autant vu de femmes en état d'ivresse. L'immoralité qui s'ensuit ne peut manquer d'être absolument effrayante. Les îles sous le Vent ne se comportent pas mieux que les autres îles. Chaque fête porte

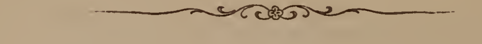
un coup déplorable au niveau moral des populations. C'est un torrent débordé dans lequel, à vues humaines, l'influence de la prédication de l'Evangile a bien peu de prise. Le meilleur de nos efforts sur la jeunesse en particulier et sur l'enfance est réduit à néant. Cinq jours à l'école du vice ont sur eux plus de pouvoir qu'une année d'enseignement à l'école du dimanche. Oh! que Dieu se souvienne de nos pauvres îles! Nous avons eu des réunions le soir pour exhorter nos amis à la vigilance : elles ont été assez bien suivies. »

L'ÉVANGÉLISATION DES ÎLES MARQUISES

Ces îles, qui appartiennent à la France depuis longtemps, et qu'habite une population encore à l'heure qu'il est en grande partie cannibale, sont évangélisées par des missionnaires indigènes partis des îles Sandwich. Préoccupés de leur assurer aussi l'instruction nécessaire et la connaissance du français, langue de leurs administrateurs, nos frères, agissant en plein accord avec le gouvernement, ont envoyé dans la Dominique, île principale des Marquises, un évangéliste français, M. Sarran, ancien colporteur biblique, spécialement chargé d'ouvrir une école française. Voici les nouvelles que M. Vernier recevait de lui le 10 mai et qu'il communiquait le même jour à M. Viénot :

« M. Sarran paraît encouragé, et voit devant lui un immense champ de travail au point de vue de l'école et de l'évangélisation. Les deux missionnaires sandwichiens de la Dominique ont l'un neuf annexes et l'autre quatre, de sorte qu'ils ne peuvent pas s'occuper de l'école... Il se plaint que l'administration ne fait rien pour l'éducation des enfants à la Dominique. Les écoles qui y sont n'obtiennent rien d'elle. En conclusion il dit : « Il serait important et utile que les Sociétés de Missions et les chrétiens en général se préoccu-

passent de cet état de choses, et fissent quelque chose pour les écoles missionnaires de la Dominique. Ils fourniraient ainsi à beaucoup de pauvres enfants les moyens d'apprendre notre langue et notre civilisation. Quant à moi, je me sens très heureux en travaillant à l'œuvre scolaire parmi ces pauvres natifs qui me témoignent tant d'affection. J'ai la confiance que Dieu est tout-puissant pour nous procurer tout ce dont nous avons besoin. »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LE JUBILÉ MORAVE

La fête du jubilé des Missions moraves a été célébrée à Montmirail, le 21 août dernier, dans le bel établissement destiné depuis longtemps à l'éducation des jeunes filles, et dont l'ancien château du baron Frédéric de Watteville, cédé au comte de Zinzendorf, forme le point central. Des représentants des diverses sociétés de Missions de la Suisse, comme de celle de Paris, et de nombreux amis de l'œuvre missionnaire s'étaient rendus avec empressement à cette belle fête chrétienne.

Elle a été ouverte, le matin, par une très belle prédication de M. le pasteur Senft et par la lecture du rapport de M. le pasteur directeur du pensionnat de Montmirail, qui a présenté un historique des plus intéressants des origines de la Mission morave. Rien de si beau que ces débuts. Deux simples artisans, émus par le récit que leur fit le comte de Zinzendorf sur la triste situation des esclaves de l'ile de Saint-Thomas, que lui avait fait connaître un pauvre nègre rencontré par lui à Copenhague, prirent le parti d'aller leur

porter l'Evangile, décidés à partager leur esclavage, s'il le fallait, pour gagner leur confiance. Ils persévérèrent dans leur dessein, malgré les objections de leurs frères et les difficultés accumulées devant eux, gagnant leur vie par leur travail, et réussissant enfin à former un premier noyau de convertis dans ces lointains parages, où les pays dits chrétiens n'étaient jusqu'alors connus que par l'affreux despotisme sous lequel les malheureux noirs étaient courbés. Voilà l'origine des belles Missions moraves, comptant aujourd'hui plusieurs centaines de missionnaires, en Amérique, en Afrique, en Australie. Il existe sans doute des sociétés plus considérables, mais on ne leur enlèvera pas l'honneur d'avoir représenté, au début du dix-huitième siècle, cet esprit missionnaire alors presque éteint dans l'Eglise, et qui devait accomplir de si grandes choses depuis cette époque jusqu'à nos jours.

L'après-midi, après une agape fraternelle qui a réuni tous les assistants, on a entendu les délégués. La réunion a eu lieu en plein air. Un beau chœur l'a inaugurée. Tous les discours étaient empreints de la plus vive sympathie pour cette Eglise morave qui a fait jaillir du sol, desséché par la froide scolastique du dix-septième siècle, une source d'eau vive, en rendant à la personne du Christ sa place centrale, et en rappelant ainsi, par le caractère même de sa piété, que la religion, avant d'être une formule et une sèche orthodoxie, est une personne vivante, suprême manifestation de l'amour divin. Il n'était pas possible de relever ainsi la charité du Christ sans ranimer l'esprit missionnaire, puisque cette charité embrasse tout ce qui est perdu et ne saurait oublier ce qu'il y a de plus perdu dans l'humanité, c'est-à-dire le monde païen.

Ces pensées se retrouvaient dans tous les discours qui ont été prononcés du haut de la tribune, tout entourée de fleurs en l'honneur de cette belle fête. Le premier délégué entendu a été M. E. de Pressensé, qui apportait de cordiales félicitations du Comité des Missions de Paris. Puis sont venus les

délégués de Bâle et de la Suisse française. Le dernier orateur entendu a été M. Félix Bovet, l'éminent historien de Zinzendorf, qui, en quelques mots émus, a fait revivre ce glorieux passé, avec son caractère de simplicité évangélique et de zèle ardent. Les diverses Eglises protestantes de langue française étaient représentées à Montmirail, car cette fête missionnaire était en même temps une fête d'alliance évangélique. Nulle Eglise n'a représenté avec plus de largeur la fraternité chrétienne que l'Eglise morave, tout animée de l'esprit du disciple bien-aimé, de l'apôtre par excellence de l'amour.

E. DE P.



L'INSTITUTION DE LOVEDALE

J'avais trouvé un abri sous le chaume d'un ancien légionnaire allemand, dans une gorge des Amatola. La nuit avait été passablement agitée; un orage africain ébranlait la petite maison, et des torrents de pluie descendaient de la montagne avec un bruit assourdissant. Le matin, il fallut attendre que les chemins fussent un peu séchés; alors le brave Schultze attela son cabriolet, et, après une heure de glissades sur le flanc des montagnes, j'aperçus, entre deux versants garnis d'euphorbes, une partie de la vallée du Chumie. Au milieu de bouquets d'orangers, de pins et d'eucalyptus se dresse un beau bâtiment de grès rouge, à deux étages, avec un pavillon central; trois ou quatre grandes maisons lui font face; d'autres, plus petites, l'entourent comme des satellites. A quelque distance s'aligne une série d'ateliers, se trahissant, les uns par la fumée jaune des charrons et des maréchaux, les autres par des poutres et des planches étagées contre les murs extérieurs. A l'une des extrémités du jardin, une construction en équerre forme le pensionnat des jeunes

filles; à l'autre extrémité s'élève une petite église. Le tout est entouré d'une haie d'agaves, dont quelques-uns en fleur semblent d'immenses candélabres. « Voici Lovedale! me dit mon conducteur, et presque aussi loin que porte votre œil, ce sont les domaines de l'institution; il y a 1,133 hectares. »

I

C'est en 1821 que les deux premiers missionnaires écossais arrivèrent en Cafrerie, et se fixèrent sur les bords du Chumie. Trois ans plus tard, il leur vint des renforts, et l'on fonda à quelques lieues vers le sud-est, sur les bords du Nceha, une deuxième station, qui reçut en l'honneur du docteur Love, de Glasgow, le nom de Lovedale. Cette station fut entièrement détruite pendant la guerre de 1835. Lorsque, vers la fin de cette année, les missionnaires purent reprendre leurs travaux, on ne reconstruisit pas Lovedale; l'emplacement avait été trouvé défectueux. M. Weir fut chargé de trouver un autre site. Il choisit un endroit à l'est de la station abandonnée, sur la rive gauche du Chumie, à 58 kilomètres à l'est de King-William's-Town et à près de 23 kilomètres à l'ouest de Fort-Beaufort. Le Comité approuva le choix de M. Weir, et le missionnaire Bennie fut prié de fonder la nouvelle station, qui conserva le nom de Lovedale. La petite maison d'habitation construite à cette époque existe encore; l'église d'alors sert aujourd'hui de local à l'école primaire.

Cependant, l'œuvre missionnaire se développait; les Cafres semblaient devenir moins hostiles. L'on pensa donc qu'une institution pour l'instruction des indigènes, autant que pour celle des enfants missionnaires, mais surtout pour la formation de maîtres d'école, contribuerait à affermir les progrès accomplis. On connaissait, du reste, l'exemple de l'école bénie et florissante que le docteur Duff, de la même Société missionnaire, avait ouverte en 1830 à Calcutta. La correspondance avec le Comité en Ecosse fut longue; sur les

lieux mêmes, tous les missionnaires n'étaient pas d'accord; enfin, quand la création d'une pareille institution à Lovedale fut décidée et acceptée, il fallut élever de nouvelles constructions. Ce ne fut donc que le 21 juillet 1841 que M. Govan, arrivé d'Europe à cet effet, put ouvrir l'institution de Lovedale. Il y avait vingt élèves, dont onze indigènes et neuf fils de missionnaires.

Les commencements furent petits et humbles; les difficultés de tous genres auraient rebuté maint professeur; mais l'humilité, la sagesse et avant tout l'indomptable persévérance, tout écossaise, de M. Govan, guidèrent sûrement l'œuvre naissante à travers les écueils qu'elle rencontra, et malgré les orages qui l'assaillirent dès les débuts. L'inertie des jeunes Cafres était souvent incroyable, et n'était égalée que par leur promptitude à se décourager; quelques-uns quittèrent durant les premiers mois, parce qu'ils ne voyaient pas des fruits immédiats des leçons qu'ils recevaient.

Ce triage se faisait encore, lorsque les événements ecclésiastiques de la patrie eurent dans le champ missionnaire un retentissement qui faillit tout entraver. Les missionnaires se séparèrent en deux camps et partagèrent entre eux les stations, quoique sans aucune amertume. Dès 1844, toute la mission écossaise en Cafrerie se rattacha à l'Eglise libre d'Ecosse. L'institution de Lovedale était ainsi placée dans toutes les conditions nécessaires à un développement sûr et normal; l'école comptait alors vingt-six élèves, et allait prendre son essor définitif, quand la fameuse guerre de la hache éclata en mars 1846. Le Keiskama formait à cette époque la limite de la colonie. Lovedale fut occupé par des troupes et transformé en forteresse. Les Cafres furent repoussés; mais, bien que le théâtre de la guerre eût été transporté dès le commencement de 1847 entre le Buffalo et le Kei, le pays était trop agité pour que l'institution de Lovedale, où les missionnaires étaient retournés, pût être rouverte. Une statistique des stations écossaises en Cafrerie

nous apprend qu'il restait alors en tout 70 membres communiants. Ce n'est qu'en 1849 que l'on rouvrit l'école avec 24 élèves, 12 noirs et 12 blancs. La même année, le gouvernement de la Colonie, qui venait d'annexer, sous le nom de Cafrerie britannique, tout le territoire compris entre le Keiskama et le Kei, donna à l'institution de Lovedale, par concession gratuite, la grande étendue de terrain qui lui permet aujourd'hui de subvenir, en grande partie, à l'alimentation de ses élèves. On lui accorda en même temps une subvention annuelle de 2,500 francs, plus une allocation de 300 francs pour chaque maître d'école indigène formé dans l'établissement. En outre, la petite ville d'Alice, maintenant chef-lieu de district, fut créée sur la rive droite du Chumie, à environ 800 mètres de Lovedale. Enfin, la tribu guerrière des Ngika, qui avait habité ces contrées, fut reléguée au delà du Kei, et les Fingous s'établirent sur les rives du Keiskama et du Chumie.

Néanmoins, la paix fut de courte durée. La veille de Noël 1850, les Cafres attaquèrent une patrouille qui remontait le Keiskama; le lendemain matin ils pillèrent et brûlèrent trois villages à quelques lieues de Lovedale. Ce fut le commencement de la grande révolte. Pendant tout ce temps, l'institution de Lovedale servit de refuge à la plupart des missionnaires stationnés dans la Cafrerie britannique ; les travaux scolaires étaient interrompus. En 1853, une paix durable fut enfin conclue. Les missionnaires furent engagés officiellement par le gouvernement à reprendre leur œuvre, et, à partir de cette année, la marche de l'œuvre à Lovedale ne fut plus guère enrayée par les événements politiques.

L'institution semble être entrée dans une ère de développement normal. Nous n'avons pu recueillir sur les vingt années suivantes que fort peu de faits saillants. Il en est de la mémoire humaine comme d'une campagne dans laquelle un ouragan creuse des traces indélébiles, alors que de longues années de prospérité n'y laissent aucun souvenir.

En 1855, le gouverneur de la Colonie, sir G. Grey, dont le nom se rattache à un grand nombre de fondations philanthropiques et scientifiques, visita la Cafrerie. C'est à son initiative et aux instructions spéciales dont il accompagna sa proposition qu'est due la création de l'école industrielle à Lovedale. Trois ans plus tard, l'institution reçut d'Europe une presse accompagnée d'un imprimeur. Au mois de mai 1864, le docteur Duff, retournant des Indes en Europe, fit un voyage à Lovedale, et les conseils tirés de sa longue expérience à Calcutta paraissent avoir donné une nouvelle impulsion à l'œuvre. Quelques legs furent transformés vers la même époque en bourses pour des élèves bien doués, mais sans ressources pécuniaires. Ce fut le cas, par exemple, pour les 7,500 francs qu'une vieille Hottentote, Catherine Eckhardt, avait épargnés comme domestique de madame Govan, et qu'à sa mort elle légua à l'institution. En 1866, la propriété totale, mobilière et immobilière, de Lovedale était évaluée à 300,000 francs. Cette même année, le docteur Stewart fut appelé, par l'intermédiaire du docteur Duff, au poste de directeur de l'institution.

Depuis 1860, James Stewart, qui venait de terminer ses études en Ecosse, poussait la commission des missions de l'Eglise libre d'Ecosse à exécuter un des plans favoris de Livingstone, la colonisation chrétienne des bords du lac Nyassa. En 1861, nous le trouvons dans la vallée du Chiré pour examiner ces contrées aux frais de quelques amis qu'il avait su gagner pour son idée. Il s'y rencontra avec l'expédition des Universités, si tristement fameuse, et assista à la débâcle de cette mission ; il enterra madame Livingstone et retourna en Europe, pour dire que le temps n'était pas venu de s'aventurer sur le lac Nyassa. Mais il abandonna si peu son projet, qu'en acceptant la direction de Lovedale, il se réserva le droit de ne pas perdre de vue l'Afrique centrale. Nous verrons, plus tard, comment Dieu lui permit de réaliser ses plans à cet égard.

Ceux qui ont connu M. Govan ne peuvent assez louer la prudence et la persévérance de ce serviteur de Dieu, qui a su conduire l'école de Lovedale pendant un quart de siècle à travers les troubles et les inquiétudes des premières années. M. Govan a planté. Si l'on en juge par les résultats obtenus depuis lors, de 1866 à 1881, il eût été difficile de trouver, pour arroser cette plantation, un homme mieux qualifié que le Dr Stewart. « Et Dieu a donné l'accroissement. »

Durant les cinq premières années, le docteur Stewart paraît s'être mis au courant, s'être acclimaté à Lovedale. A partir de 1871, il publia des rapports annuels qui nous permettent de suivre pas à pas la croissance remarquable de l'institution.

Dès 1871, il introduisit un écolage facultatif; en 1873, le paiement de ces droits devint obligatoire : chaque élève indigène paya 125 francs par an, chaque élève blanc 875 francs. On s'attendait à voir diminuer le nombre des élèves. Il n'en fut rien (1). Trois ans après, les prix purent être augmentés à 150 et à 1,000 francs; on établit, en outre, pour les indigènes, des tables spéciales, l'une de 250, l'autre de 500 fr. par couvert. A partir de 1882, les indigènes paient 200, 300 ou 500 francs, selon la pension qu'ils choisissent. Il va sans dire que la majorité des élèves se contente de la table à 200 francs par an.

Grâce à l'obligeance du directeur général des télégraphes, le docteur Stewart obtint, également en 1871, l'autorisation d'établir un bureau télégraphique à l'institution même pour la ville d'Alice et les environs. Divers élèves indigènes y travaillèrent d'abord jusqu'à ce que deux d'entre eux se décidassent à devenir des employés de télégraphe réguliers. En 1878, ce bureau a expédié ou reçu 5,360 télégrammes; la moyenne annuelle est d'environ 3,000. Mais il est curieux

(1) Voir le tableau statistique. p. 395.

de suivre l'augmentation progressive du nombre de télégrammes envoyés ou reçus par des Cafres. Jusqu'en 1873, il n'y eut que trois Cafres qui se hasardèrent à faire usage du télégraphe. En 1874, on en compte 21 ; l'année suivante, 61. Le chiffre augmenta jusqu'en 1877, où il atteignit 263. Il y eut une diminution sensible pendant la guerre ; en 1880, il remonta jusqu'à 197. Nos paysans sont à peine aussi avancés. Et, cependant, avec quel profond dédain la plupart d'entre eux toiseraient de haut en bas un Cafre négligemment drapé dans sa couverture, sans autre costume !

En 1874, le docteur Stewart alla en Europe. Son but était de faire des collectes spéciales pour construire une nouvelle maison ; il était fatigué de devoir transformer chaque soir les salles de classes en dortoirs. Par un remarquable concours de circonstances, cette visite devint l'occasion de la fondation d'une mission écossaise sur les bords du lac Nyassa. La commission des Missions venait de remettre cette question à l'étude ; le Dr Stewart donna l'appoint, et, dans un discours qu'il fit à l'assemblée générale, il baptisa d'avance la station à fonder du nom de Livingstonia.

En attendant, un beau réveil de la vie religieuse se manifestait à Lovedale. Ecoutons des extraits d'une lettre de M. Moir, directeur par intérim, pendant l'absence du Dr Stewart : « Nous avons reçu de vous, ces derniers temps, des nouvelles merveilleuses (M. Moir fait allusion à la visite de MM. Moody et Sankey en Ecosse, en 1873-1874) ; aujourd'hui, nous avons notre propre histoire à raconter... En apprenant ce qui se passait chez vous, nous résolûmes de convoquer des réunions de prière extraordinaires pendant la dernière semaine du mois de mai ; elles furent présidées alternativement par des membres des Eglises réformée-hollandaise, baptiste, wesleyenne et écossaise d'Alice et de Lovedale... Dès le premier soir, nous comprîmes que le Seigneur était avec nous... A la fin de la semaine, on nous de-

manda de ne point discontinuer ces réunions; trois semaines après, l'Eglise se remplissait encore chaque soir, et cela sans invitations spéciales; il suffisait d'ouvrir les portes... On a peu parlé; tout au plus trois très courtes allocutions par soirée, l'une en hollandais, l'autre en cafre, la troisième en anglais. Par contre, on a beaucoup prié et chanté... Et chaque réunion était suivie de conversations particulières avec les personnes désireuses de s'entretenir des choses de Dieu. La cure d'âme suivait de la sorte immédiatement la prédication et la prière...

« Dirai-je un mot des fruits visibles de ce réveil? Parmi nous, chrétiens, nous remarquons un amour plus ardent, un esprit plus large, plus de charité, plus de foi, plus de zèle, plus d'étude de la Parole de Dieu. Nous avons été comme élevés plus près de cette région où le soleil, qui est Jésus-Christ, ne se couche jamais... En outre, beaucoup d'âmes tant du dehors que d'entre les élèves de l'institution professent d'avoir passé des ténèbres à la lumière. Un soir, j'ai été près de pleurer de joie en voyant le visage radieux de quatre jeunes gens d'une de mes classes. Jour après jour, je les avais observés dans un coin, sombres, inquiets, les yeux brillants de larmes. Ce soir-là, la paix d'en haut les illuminait. C'est un exemple entre beaucoup...

« Comment se fait-il que cette bénédiction ait été accordée surtout à Lovedale? Nous en avions besoin certainement; mais nous ne sommes pas plus dignes que d'autres... Nous attribuons le fait aux prières de nos amis dans la mère patrie, à nos prières du lundi soir entre maîtres et employés de l'institution, ainsi qu'aux supplications des membres de l'Union de prière pour l'Afrique du Sud, fondée ici au mois de février dernier par le major Malan. Il faut que l'on ait beaucoup prié pour Lovedale, pour que Lovedale ait été ainsi béni. Toute l'Afrique a besoin de vos prières. Ne les interrompez pas!...»

Les fruits de ce mouvement religieux mûrissent. Le rap-

port de l'année 1874 parle de la conduite extraordinairement satisfaisante de presque tous les élèves ; il y en avait cette année 432. Le 4 novembre 1875, dans l'une des réunions ordinaires des élèves, le Dr Stewart parla brièvement sur la nécessité d'avoir un but dans la vie ; il termina par la question : Que ferez-vous en sortant de notre institution? Plusieurs élèves prirent la parole ; à la grande joie des professeurs, quelques-uns annoncèrent qu'ils désiraient devenir missionnaires, d'autres pensaient se faire maîtres d'école ; d'autres encore se contentaient, pour le moment, de vouloir servir leur Sauveur partout où il les appellerait ; en tout, 120 jeunes gens firent librement profession de christianisme. On est sobre à Lovedale ; voici ce que le Dr Stewart dit, dans son style lapidaire, de cette manifestation : « Que de fleurs qui ne deviennent point des fruits ! Des promesses hâtives, de brillantes espérances, de bonnes résolutions, et souvent un résultat nul. Mais ceux-là seuls qui se connaissent eux-mêmes ont le droit de juger nos jeunes Africains. Probablement, beaucoup d'entre eux ne porteront aucun fruit ; il se peut que quelques-uns en rapportent au centuple. »

L'année suivante (1876), au mois de mai, l'occasion se présenta de mettre à l'épreuve la profession faite six mois auparavant. On venait de recevoir un appel du lac Nyassa ; une réunion des élèves fut convoquée, et on leur demanda qui d'entre eux était prêt à aller dans l'Afrique centrale. Quatorze des plus capables se levèrent tranquillement l'un après l'autre, et répondirent simplement (*in a business-like style*, dit un visiteur présent, le Rév. J. Buchanan) : « Je suis prêt. » — On fit un choix ; on consulta les parents et les missionnaires de ceux que l'on trouvait les mieux qualifiés ; et, finalement, quatre de ces jeunes gens accompagnèrent le Dr Stewart au lac Nyassa. Deux d'entre eux y ont déjà succombé aux fatigues qu'entraîne toujours l'établissement d'une station dans un pays nouveau.

La même année, une union chrétienne de jeunes gens,

fondée quelque temps auparavant, prit le nom de « Union missionnaire des jeunes gens chrétiens de Lovedale », et avec ce nom un caractère plus agressif. Dans les séances régulières, on continue d'étudier la Bible et de prier; mais le dimanche, les soixante à cent membres, divisés en une dizaine de compagnies, quelquefois dirigés par l'un des professeurs, s'en vont dans les kraals environnants pour évangéliser les païens.

Enfin, pendant cette année riche en événements réjouissants, on posa la première pierre du nouveau grand bâtiment central; et, vers la fin de décembre, on organisa la première exposition locale des produits industriels de Lovedale. Il y eut trois sections : la maréchalerie, le charronnage, la charpenterie et la menuiserie; puis, l'imprimerie et la reliure; enfin, les travaux à l'aiguille. Il faut mentionner ici que Lovedale a obtenu pour des échantillons de reliure de luxe une médaille d'or au Cap (1875), un diplôme d'honneur à Philadelphie (1876), et une médaille de bronze à Paris (1878).

L'année suivante fut une année de croissance spirituelle; malgré les rumeurs de guerre et l'hostilité renaissante entre les Fingous et les Cafres, la paix la plus parfaite régna entre les élèves des diverses tribus. Il faut savoir qu'en 1875 on s'était vu réduit à exclure quinze élèves qui avaient excité l'animosité entre les Cafres et les Fingous de l'établissement. En 1878 la guerre éclata. C'est en tremblant que les habitants de Lovedale virent s'ouvrir cette année; ils la passèrent dans l'angoisse, sans toutefois interrompre leurs travaux; mais c'est avec une reconnaissance profonde et un nouvel espoir qu'ils purent la terminer. La paix était rétablie et semblait devoir être de longue durée.

Depuis lors, rien de particulier ne s'est produit à Lovedale, sauf l'établisement d'une station médicale, dirigée par miss Waterston, docteur en médecine. Cette dame, d'une

rare énergie, d'une intelligence évidemment remarquable, du reste, originale autant que dévouée, est chargée de l'infirmerie de l'institution et d'une pharmacie qui est en même temps un cabinet de consultations, où elle reçoit des malades du dehors pendant quatre heures par jour, et deux heures le dimanche. En outre, elle fait des visites aux environs lorsqu'on l'appelle. Le bon sens pratique qui caractérise toutes les branches d'activité de Lovedale se montre aussi dans la pharmacie. On ne renvoie personne sans secours ; mais la règle établie dès le commencement est que chaque première consultation coûte 1 fr. 25 c., la suivante 60 centimes. Pour les cas qui nécessitent une série prolongée de visites quotidiennes, on fait un prix total réduit. Les indigènes qui paient fort cher, à tous égards, les médecines que leur donnent leurs devins, comprennent fort bien ce système ; en même temps, il a l'avantage d'exclure du premier coup les malades imaginaires qui auraient passé une partie de leur vie fainéante à consulter le médecin blanc. Pendant l'exercice de 1881, miss Waterston a reçu 3,047 visites de malades, dont 1,597 nouveaux. Le total des recettes a été de 2,569 fr. 55 c.

II

Nous ajoutons quelques chiffres, recueillis et classés tant bien que mal en parcourant les rapports depuis 1872.

Voici d'abord le nombre des élèves, comprenant les apprentis de l'école industrielle, et le total de l'écolage perçu. La progression est frappante.

ANNÉES.	INDIGÈNES.				Européens.	Total.	ÉCOLAGE			
	Internes garçons.	Internes filles.	Apprentis	Externes.			payé par les indigènes, sans compter les boursiers.		Total.	
1868						86				
1869						83				
1870						92				
1871						150	5,000	»	?	
1872	?	?	?	9	23	300	10,000	»	?	
1873	206	61	36	42	48	393	20,000	»	?	
1874	240	65	40	20	67	432	32,175	»	59,825	»
1875	244	69	49	25	30	417	33,326	25	56,126	25
1876	243	88	62	28	43	464	42,662	50	66,025	»
1877	184	67	62	25	42	380	29,387	50	50,137	50
1878	86	43	46	24	25	224[1]	17,225	»	28,576	25
1879	190	74	60	29	40	393	19,543	75	40,160	40
1880	200	80	58	28	41	407	25,538	10	48,475	60
1881	163	85	50	17	25	340	31,462	50	58,215	60[2]

Le corps enseignant se compose, outre le directeur, de sept professeurs et de quelques maîtres adjoints, plus trois dames pour l'établissement des jeunes filles, et sept chefs dans les ateliers et magasins. Il faut y ajouter M. et madame Geddes comme économes ou directeurs du pensionnat,

(1) Année de la guerre.

(2) Le dernier rapport constate un arriéré total de 933 fr. 10 c, non compris dans la somme ci-dessus mentionnée. Aussi a-t-on décidé de faire payer d'avance à partir de 1883.

miss Waterston comme médecin, un chef de bureau et quelques commis pour la correspondance et la comptabilité.

Il serait intéressant d'analyser les comptes généraux de l'institution ; mais les rapports ne fournissent que des indications insuffisantes. Cependant les chiffres suivants pour l'année 1880 donneront une idée de la responsabilité matérielle qui pèse sur le Dr Stewart. La charpenterie et la menuiserie, sous la direction de M. Mc Gillioray qui travaillait cette année avec vingt-cinq ouvriers et apprentis, ont donné un rapport brut de 33,934 fr. 55 c. Le travail des onze apprentis et ouvriers charrons, dirigés par M. Livingston, représente une valeur de 21,040 fr. 60 c. M. J. Mbane, le maître maréchal cafre, élevé à Lovedale, n'a eu que cinq apprentis ; cependant il a pu faire des travaux équivalant à 23,833 fr. 30 c. M. Fairlie, avec deux ouvriers, a relié des livres pour la somme presque incroyable de 49,529 fr. 75 c., à savoir, entre autres, 340 volumes pour le public du dehors, 6,455 volumes pour les diverses classes de l'établissement, 200 volumes pour la bibliothèque de Lovedale, 4,200 livres et brochures pour la librairie de Lovedale, etc. 350,000 imprimés sont sortis de l'imprimerie; dans le nombre, notons 25,000 exemplaires des trois journaux publiés à Lovedale, 10,000 abécédaires cafres, 5,000 volumes d'un recueil de petites histoires en cafre, des registres avec en-tête pour la compagnie de cabotage d'East-London, pour la direction des télégraphes, etc. La valeur de ce travail est taxée à 13,750 francs.

(*A suivre.*)



VARIÉTÉS

UN JUGEMENT DE DIEU SUR LA CÔTE D'OR

Nous avons souvent l'occasion d'assister à la lutte que se livrent sur la Côte d'or la civilisation et la barbarie, le paganisme et le christianisme, et de constater les victoires de ce dernier. L'esclavage, le meurtre des enfants, les sacrifices humains y ont disparu, et la mission peut revendiquer la meilleure part d'influence dans l'abolition de ces criminelles pratiques. Quant à celles que n'atteint pas encore la législation actuelle, elles sont tenues en échec par l'opposition que leur font les principes chrétiens. On sait qu'au moyen âge on avait souvent recours en Europe à ce que l'on appelait un « jugement de Dieu » dans le but de décider certaines contestations. L'accusé était soumis à diverses épreuves, telles que le duel, l'épreuve du feu ou celle du fer chaud, etc., et l'on croyait que l'issue était le résultat d'un jugement formel par lequel Dieu faisait connaître la vérité. Eh bien, tout dernièrement un fait de ce genre a été sur le point de s'accomplir à Acropong. Voici le récit que transmet à ce sujet le missionnaire Eisenschmid.

Vendredi, 2 septembre 1881, un chrétien d'Apiradé (non loin d'Acropong) se présenta chez moi avec l'ancien du lieu pour me demander s'il pouvait, comme chrétien, se soumettre à un jugement de Dieu. Sur ma réponse nettement négative, il me dit qu'il s'était engagé, lui et six autres, à subir une épreuve de ce genre et qu'elle devait avoir lieu l'après-midi du même jour, à l'occasion du fait que voici :

Il y a quelques semaines qu'un jeune homme, parent de Sakité, roi du Crobo, avait été tué à la chasse. On n'avait pas pu constater si cette mort était le résultat d'un meurtre

ou d'un simple accident, ni quel en était l'auteur. Etait-ce un habitant du Crobo, d'Akem, de l'Acouamou ou de l'Acouapem ? impossible de le savoir, car des hommes de chacune de ces contrées se trouvaient alors dans le même district où ils se livraient aux amusements de la chasse. On supposait que le jeune homme qui accompagnait le défunt l'avait tué par accident, mais n'osait avouer sa terrible méprise, vu les conséquences que cet aveu entraînait pour lui. Bientôt les gens du Crobo, depuis longtemps en querelle avec ceux d'Apiradé, jetèrent le soupçon sur ces derniers. Quelqu'un ayant demandé au chrétien dont j'ai parlé s'il avait eu du succès à la chasse, il avait répondu : que « Dieu les avait bien punis et qu'il n'avait rien rapporté. » Ces simples paroles avaient suffi pour faire croire qu'il avait connaissance des causes de l'accident. Les faits m'ayant été ainsi exposés, je demandai solennellement à cet homme s'il savait quelque chose de l'affaire, ou s'il avait eu le malheur de prendre à la chasse un homme pour un animal. Il me répondit avec fermeté qu'il n'était ni dans l'un ni dans l'autre cas. Là-dessus je fis dire au chef d'Acropong qu'ayant appris qu'un chrétien était au nombre des sept hommes soumis à l'épreuve du jugement de Dieu, je demandais instamment que ce chrétien en fût exempté. J'ajoutai que, sans prétendre m'opposer au cours de la justice, je devais cependant protester contre une coutume aussi barbare.

Le roi me répondit que cet homme avait, comme les autres, signé une convention par laquelle il consentait à subir l'épreuve et qu'on ne pouvait pas faire une exception pour lui seul. J'étais affligé que ce chrétien se fût à ce point compromis : aussi lui reprochai-je vivement cette faute. Il faut pourtant dire à sa décharge que, s'il se fût absolument refusé à ce qu'on lui demandait, son refus aurait aggravé les soupçons qui pesaient sur lui. J'envoyai alors un second message au roi pour lui répéter que j'étais loin de vouloir soustraire un chrétien à sa juridiction, mais que je ne pouvais auto-

riser aucun croyant à participer à une pareille abomination, contre laquelle je persévérais à protester de toutes mes forces. Le roi se présenta alors lui-même chez moi et me dit qu'il n'était point lui-même favorable à ce jugement, mais que les envoyés qui étaient venus au nom du roi Sakité avaient proposé l'épreuve et que ses anciens y avaient consenti. L'affaire devant avoir lieu à quatre heures, je n'avais qu'à me rendre à l'assemblée pour y faire entendre ma protestation.

Il n'est pas hors de propos de dire que l'une des épreuves en usage dans l'Acouapem consiste à prendre un anneau dans un vase d'huile bouillante, ou à se laver le visage avec de l'eau de fétiches. Cette fois-ci, on devait percer la langue du patient avec une grosse aiguille de fer, et au moindre cri arraché par la douleur, considérer sa culpabilité comme avérée. Or, dans toutes ces sortes d'épreuves, l'exécuteur étant un prêtre des fétiches, on comprend le rôle qu'y joue l'arbitraire.

Vers quatre heures, je me rendis avec mes anciens à la demeure du roi où se trouvait une grande foule que la curiosité y avait attirée. Après avoir ouvert la séance, le roi dit que puisqu'un Européen se trouvait là, il l'invitait à parler, s'il avait quelque proposition à présenter. Je répondis que je ne me mêlais pas d'affaires politiques, mais que, sachant qu'un chrétien allait figurer dans un jugement de Dieu, le devoir me contraignait de m'y opposer. Et comme le roi m'engageait à dire tout ce que j'avais dans la pensée, j'ajoutai que j'étais dans le dernier étonnement de voir que de pareilles coutumes régnassent encore dans une colonie anglaise, que je protestais contre de semblables procédés et que, si l'on n'y mettait un terme, je me verrais obligé, bien malgré moi, d'en avertir le gouvernement de Christiansborg. Le roi me demanda s'il était défendu à un chrétien de se soumettre au jugement de Dieu, à quoi je répondis qu'en le faisant il perdait sa qualité de chrétien. Bref, ma protestation

produisit le meilleur effet, et, grâce à elle, le jugement par l'épreuve n'eut pas lieu et les envoyés du Crobo s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Peu après le roi Sakité m'écrivait qu'il n'avait point chargé ses envoyés de proposer un jugement de Dieu ; il m'invitait à faire déclarer par serment au chrétien d'Apiradé s'il avait ou non connaissance des causes de l'accident de chasse; enfin, il m'informait qu'il avait nanti de cette affaire le gouverneur anglais.

Quelques semaines après, le roi Sakité se présenta avec ses hommes de guerre à Acropong dont le chef avait aussi réuni les siens. Les premiers jours de cette entrevue se passèrent en cérémonies de réception accompagnées de tout l'apparat que les noirs aiment à déployer dans ces occasions, et suivies de festins où ils payèrent un large tribut aux plaisirs de la table. Ces réjouissances achevées, on procéda au jugement de l'affaire. L'enquête fut des plus minutieuses, et bientôt l'innocence des gens d'Apiradé fut mise en pleine lumière. Le roi Sakité fit alors peser les soupçons sur un sujet d'Adoucrom, mais les témoins corrompus d'avance par ce chef finirent par se récuser lorsqu'ils durent en venir au fait. Ainsi, au lieu du grand dédommagement que Sakité avait espéré, il dut, aussi bien que les autres parties, payer, selon les lois du pays, une somme de 42 dollars pour les frais du procès.

Le récit qui vient d'être lu ne nous montre-t-il pas chez ces païens une crainte réelle de fouler aux pieds les principes chrétiens en faveur desquels la conscience humaine élève en secret sa voix ? Que Dieu donne toujours aux messagers de l'Evangile l'énergie et la fidélité dont a fait preuve en cette circonstance le missionnaire Eisenschmid.

(*Feuille du Sou missionnaire de Bâle.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9590. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PROCHAIN VOYAGE AU LESSOUTO DU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS.

Dans sa séance de rentrée, le Comité a décidé que la visite, depuis longtemps décidée, du directeur de la Maison des Missions à nos stations du sud de l'Afrique, se fera au cours de l'année prochaine. Un ensemble de circonstances rendent actuellement possible ce voyage, qui n'a pu se faire jusqu'à présent, et qui, s'il était encore ajourné, risquerait de l'être indéfiniment. La tranquillité à peu près complète dont jouit le Lessouto, le petit nombre des élèves et la possibilité d'assurer la continuation de leurs études en dehors de la maison, la présence en France de M. le missionnaire Jousse, qui consent à suppléer le directeur pour l'expédition des affaires courantes et pour les réunions de missions, toutes ces raisons et d'autres encore ont déterminé la résolution du Comité.

Le départ du directeur aura lieu, si possible, au commencement de janvier. Il recommande aux prières des chrétiens la décision prise à son égard, afin qu'il en résulte pour l'œuvre des missions un bien durable.

DEUX NOUVELLES RECRUES POUR NOTRE MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE

Dans sa dernière séance de juillet et dans sa première réunion d'octobre, le Comité a eu la joie d'accepter, pour notre mission du Lessouto, les offres de service de deux hommes qui viennent à nous tout préparés et qui, par conséquent, pourront entrer en activité dans un délai rapproché.

L'un de ces hommes est M. Edouard Jacottet, élève de la Faculté indépendante de Neuchâtel, récemment consacré au saint ministère par M. le professeur Godet. La vocation de M. Jacottet s'est manifestée à lui par la lecture d'un entrefilet de journal, portant que MM. Coillard et Mabille allaient repartir pour l'Afrique, sans avoir trouvé les aides qu'ils cherchaient. Ce simple fait a déterminé M. Jacottet. après des luttes et des hésitations que tout le monde comprendra, à se mettre à la disposition du Comité de Paris. Il partira pour le Lessouto dans le courant de l'année prochaine, après un stage de quelques mois en Ecosse. Actuellement, il est à la Maison des Missions, faisant notre connaissance et celle de notre œuvre tout en nous faisant faire la sienne, et prenant, sous la direction de M. Jousse, ses premières leçons de sessouto.

L'autre recrue faite par notre petite armée du Lessouto est celle de M. le pasteur Jacques Weitzecker, pasteur à Nice et vice-modérateur du Synode des Églises des vallées vaudoises. C'est à la suite d'entretiens qu'il a eus avec M. Coillard que M. Weitzecker a eu l'idée d'offrir ses services à la mission de Paris, pour remplacer notre missionnaire à Léribé, idée qu'il a pu réaliser tout récemment, de douloureux événements lui ayant donné toute liberté de partir. L'époque du départ de M. et Madame Weitzecker n'est pas encore fixée.

Nos amis se joindront à nous pour demander à Dieu de faire reposer sa bénédiction sur la résolution prise par nos

frères, et sur l'exemple qu'ils nous donnent. Ne se trouvera-t-il personne pour les imiter, dans nos Églises françaises? Nous mettons cette question sur le cœur de nos jeunes gens, étudiants ou futurs étudiants en théologie, membres d'unions chrétiennes ou autres, de ceux surtout qui ont eu le bonheur de se trouver à Paris pendant ces dernières semaines, et qui ont eu leur part des bénédictions que nous a apportées la visite de MM. Moody et Sankey. L'amour de Dieu, dans sa puissance rédemptrice et vivifiante, leur a été certainement manifesté. Ne s'en trouvera-t-il aucun parmi eux dont le cœur brûle d'annoncer au loin, dans les sombres royaumes où le paganisme règne, la bonne nouvelle de cet amour et le nom du Christ, le seul nom sous le ciel par lequel les hommes puissent être sauvés?



SUD DE L'AFRIQUE

LA FÊTE DE LA BIBLE A MORIJA

3 septembre 1882.

Chers et honorés directeurs,

La Bible en sessouto a eu ou aura sa fête dans toutes les stations du Lessouto. Ici, à Morija, nous l'avons eue aujourd'hui même. Toute l'Eglise était rassemblée, avec ses treize évangélistes, moins un, retenu chez lui par une indisposition. La Conférence, dans ses séances d'avril, avait décidé qu'on ne passerait pas légèrement sur l'arrivée de la Bible au Lessouto, et qu'un exemplaire du saint volume serait remis à chaque évangéliste, avec recommandation bien expresse de prêcher la Parole de Dieu, elle seule, sans addition et sans retranchement.

Nous étions sous les ombrages de quelques beaux saules plantés il y a longtemps par le regretté M. Arbousset. Sur

la table se voyaient treize volumes de la Bible, avec une belle et forte reliure et des tranches dorées.

M. Dyke père commença par faire l'historique de notre Bible; il dit comment, tout d'abord, M. Maeder avait été envoyé à la ville du Cap pour faire imprimer les Evangiles de Marc et de Jean, et comment, ce travail terminé, lui-même s'était décidé à partir pour le Lessouto avec M. Maeder, pour se consacrer à la mission française; comment, plus tard, M. Rolland imprima les quatre Evangiles et les Actes des Apôtres, avec la presse qui se trouvait alors à Béerséba; auxquels livres M. Ludorf ajouta les Epîtres et l'Apocalypse. Tout le Nouveau Testament avait été traduit par MM. Casalis et Rolland. Pendant que ce travail se faisait, les missionnaires avaient entrepris la traduction des livres de l'Ancien Testament. Une traduction des Psaumes, par M. Arbousset, fut imprimée à l'imprimerie wesleyenne de Thaba-Ntsou. Puis M. Ellenberger imprima à Béthesda la Genèse, traduite par M. Emile Rolland, et une nouvelle traduction des Psaumes, par M. Samuel Rolland. Les autres livres de l'Ancien Testament furent imprimés séparément à Morija, traduits par MM. Rolland père et fils, Cochet, Maitin, Mabille, Coillard, Duvoisin et Ellenberger. Et maintenant, dit M. Dyke, nous avons la Bible tout entière, non plus en livres détachés, mais en un seul volume. Le travail a été pénible, de longue haleine, mais, grâce à Dieu, et par les soins de M. Mabille, il est maintenant terminé, et nous n'avons plus rien à envier à d'autres nations ou tribus. Les Bassoutos ont été énormément favorisés par le Seigneur. Autrefois, avant l'arrivée de l'Evangile et des missionnaires, ce n'était que guerres dans toutes les directions, famine, dangers par le fait des bêtes féroces, dangers par le fait des cannibales qui étaient toujours à l'affût des voyageurs ou de ceux qui s'éloignaient de leurs villages. Le pays était désolé, les habitants peu nombreux, craintifs, plongés dans la superstition et les ténèbres, ne connaissant

rien de leur origine et du but pour lequel ils avaient été placés sur la terre. Tout cela a changé ; le pays est tout entier habité, les bêtes féroces ont disparu, les cannibales n'existent plus, et l'Evangile a apporté la lumière et la vie. Les stations missionnaires, avec leurs annexes et leurs écoles, couvrent le pays. Que Dieu bénisse l'entrée de la Bible dans le Lessouto.

M. Henry Dyke expliqua ensuite la manière dont les chrétiens, et en particulier les évangélistes, doivent se servir de la Bible. Il faut lire le saint livre avec respect — c'est la Parole de Dieu, et non celle des hommes, — il faut la lire, recherchant constamment les lumières et les explications du Saint-Esprit, il faut y mettre de la persévérance ; il est bon d'avoir des moments fixés d'avance pour cette lecture ; il est bon de lire la Bible de suite ; en en lisant deux chapitres le matin et deux le soir, on peut achever tout le volume en une année. Le major Malan, l'ami des Bassoutos, consacrait quatre heures par jour à la lecture de la Parole de Dieu. Il faut aussi que la Parole de Dieu soit le guide de toutes nos actions, de toute notre vie, etc.

M. Mabille, en remettant la Bible aux treize évangélistes qui étaient assis en cercle devant la table sur laquelle les volumes étaient étalés, leur dit que, jusqu'ici, les missionnaires avaient pris à tâche de leur enseigner tout le conseil de Dieu ; qu'ils croyaient fermement que tous leurs enseignements étaient fondés sur la Parole céleste, et qu'ils s'appelaient, eux-mêmes et tous les chrétiens membres des Eglises dirigées par eux, les hommes de l'Evangile, les hommes du Livre ; que les autres religions, ou mettaient la Bible entièrement sous le boisseau, ou plaçaient d'autres livres — tout humains — au même niveau, et même souvent plus haut qu'elle. Puis, M. Mabille demanda aux évangélistes s'ils continueraient à se conformer à la règle de n'enseigner autre chose que ce qui est contenu dans la Parole de Dieu, sans y rien ajouter et en rien retrancher. Un évangéliste, Jérémia, de l'annexe de Phokuane, se leva

alors pour prendre cet engagement, en son nom et au nom de ses collègues. En même temps, il exprima la crainte qu'il y ait toujours dans l'Eglise des gens qui voudraient voir autrement que ceux qui les enseignaient. Il dit aussi qu'il se défiait surtout de la jeunesse. Autrefois, les convertis bassoutos portaient leurs livres partout où ils allaient; ils lisaient beaucoup. Les jeunes gens du temps présent ne lisent pas. Aujourd'hui qu'il y a des Nouveaux Testaments de poche avec parallèles, ils en achèteront peut-être, mais plutôt pour en faire parade que pour s'en nourrir.

Joséfa, catéchiste de Korokoro, se leva ensuite pour remercier tous ceux qui avaient travaillé à cette Bible et, en particulier, la Société biblique, qui s'était chargée de l'imprimer et de la relier.

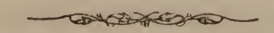
Après lui, Siméone Fékou exprima la joie et la reconnaissance qu'il éprouvait en voyant la Bible tout entière. Quand M. Mabille était parti pour aller la faire imprimer en Europe, lui, Siméone, avait demandé à Dieu de lui faire la grâce de ne pas mourir avant d'avoir vu le saint volume de ses propres yeux. Cette grâce lui avait été accordée, tandis qu'elle avait été refusée à d'autres qui avaient délogé de ce monde avant le retour de M. Mabille. Fékou ajouta que c'était lui qui était allé chercher en wagon les caisses remplies des Evangiles de Marc et de Jean, que M. Maeder avait, autrefois, fait imprimer au Cap. Lui et sa femme devaient tout à la Bible, et, en un jour comme celui-ci, ils ne pouvaient pas ne pas donner une preuve tangible de leur reconnaissance. Sur quoi, il déposa 12 fr. 50 sur la table, et sa femme en fit autant. M. Dyke, voyant cela, exprima l'espoir que cet argent serait le premier appoint d'un fonds de reconnaissance qui servirait à construire une nouvelle annexe, laquelle porterait, en souvenir de cette fête, le nom d'annexe de la Bible.

Le service avait duré près de trois heures; il était temps de terminer.

Je suis persuadé que l'arrivée de la Bible au Lessouto sera un événement qui fera date dans son histoire. Nos chrétiens, hommes et femmes, paraissent tout heureux de posséder le saint volume, et j'aime à croire que, plus que jamais, s'en nourrissant et en nourrissant leurs enfants, ils se sentiront empressés d'en faire part à ceux qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur.

A. Mabille.

P. S. Lérotholi a envoyé à l'Ecole normale son fils aîné *Letsié* (ainsi appelé du nom de son grand-père), qui nous est arrivé accompagné de sept jeunes gens que nous avons admis avec lui.



UN CHIFFRE ENCOURAGEANT

Avant de nous envoyer le récit qu'on vient de lire, M. Mabille, dans une lettre datée du 30 août, nous avait envoyé quelques détails vraiment réjouissants sur les belles fêtes et les nombreuses admissions dans l'Eglise qu'il lui a été donné de célébrer depuis la Pentecôte. Nous en détachons le passage suivant :

« Dimanche dernier nous avons eu une excellente fête près du village de Letsié, chez le chef Panya, pour baptiser un vieux conseiller de Letsié, nommé Sépépane. Il a rendu clairement témoignage à sa foi. C'est un homme de quatre-vingts ans sans doute, s'il n'est pas plus âgé encore. Dimanche prochain, nous aurons la fête de la Bible ; nous en ferons une dans chaque station pour célébrer l'arrivée de ce précieux volume au milieu des Eglises. On en est généralement content. Le dimanche suivant, s'il plaît à Dieu, nous irons baptiser un autre vieillard, chef de village ; et après cela, un dimanche de septembre, nous aurons une fête à

l'occasion de nombreux baptêmes, dans l'annexe de Tupa-Likaka. En tout, depuis la Pentecôte, j'aurai admis par le baptême et la confirmation *cent vingt-quatre personnes* à la communion de l'Eglise. C'est la preuve la plus convaincante que la guerre, avec tous ses déboires et les chutes qu'elle a causées, n'a pas tout emporté. Le nombre des conversions n'est pas à la même hauteur, loin de là; cependant, un à un, les pécheurs entrent dans le royaume de Dieu.

A. MABILLE.



M. P. GERMOND AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Thabana-Morèna, août 1882.

Messieurs et honorés frères,

Ecrire au Comité est un des devoirs du missionnaire, mais quand on a passé plus de vingt ans en Afrique, ce devoir est bien difficile à remplir. Les incidents de la vie frappent moins vivement l'esprit et ce n'est pas dans la solitude qu'on devient expansif. Si je me bornais à noter de temps à autre le peu que j'ai à vous dire, à la façon du brave père Gosselin d'autrefois, vous vous en contenteriez, n'est ce pas? Je me sentirais plus à l'aise, ainsi que M. le rédacteur du *Journal des Missions*, car si je m'allongeais outre mesure, ses ciseaux pourraient tailler en plein drap.

6 *mai* 1882. — Le wagon est enfin chargé. Malles, provisions de voyage, rien n'a été oublié, je l'espère. Après de cruelles incertitudes, je me suis décidé à envoyer mes enfants en Europe. Notre chère Sara va se marier et je n'aurais personne pour prendre soin d'eux. Jusqu'au dernier moment, j'ai espéré pouvoir trouver de l'aide. Il n'y faut plus

songer. Une mauvaise nouvelle m'est arrivée avant-hier, qui a ajouté à mes anxiétés. Mon fils Maurice, en pension près du Cap, a eu l'œil droit transpercé d'un éclat de verre. Que faire? Me rendre auprès de lui? mais le voyage est coûteux, puis une fois au Cap, on est à moitié chemin de l'Europe! Irai-je alors en Europe avec mes enfants? Dois-je envisager cet accident comme une direction de Dieu dans ce sens? Mais ma station, mes annexes! J'ai lu quelque part que lorsqu'on hésite entre un devoir à droite et un devoir à gauche et qu'on ne sait auquel aller, il faut se décider pour le plus pénible. C'est ce que je veux faire. Je prierai le cher frère Dormoy, qui a bien voulu m'offrir de prendre mes enfants sous sa garde, de voir Maurice à son passage au Cap et d'agir à ma place.

8 *juin.* — Me voici de retour du port de mer. La route m'a semblé longue, surtout pour revenir. Mes chères filles! Lorsque, les tenant par la main, je les conduisais au navire, j'ai pensé à ce funèbre voyage de Masérou à Morija d'il y a deux ans, alors que par une pâle journée d'hiver je suivais à pied avec elles le wagon qui transportait la dépouille mortelle de la mère de famille que nous allions ensevelir loin des indifférents! La maison m'a paru, au retour, et bien grande et bien vide. Pendant vingt ans, ma chère femme a vécu de provisoire. On ajoutait, on transformait, selon qu'on en avait et l'argent et le temps. Tout est terminé maintenant, la station est en ordre, il y a même des rosiers, des fleurs autour de la maison, mais la maîtresse n'est plus là! Elle a trouvé une meilleure demeure. Les enfants, ces chers oiseaux, ont pris leur vol. Tout est silencieux autour de nous. Depuis que ma maison est devenue une maison de deuil, les indigènes s'en approchent comme d'une cathédrale. J'ai parcouru les chambres; les jouets de ma chère Lili étaient épars sur le sol, sur la table se trouvaient des cahiers, des livres d'étude de Lucie et de Marie. J'ai fermé la porte et suis allé au jardin. Un eucalyptus que j'ai semé à

mon arrivée à Thabana-Morèna étend au loin ses rameaux chargés de nids. Preuve que je me fais vieux. Plus bas est un mimosa aux longues épines. Maman le montrait un jour aux enfants en leur parlant de la couronne du Sauveur. A droite est la maisonnette qu'ils ont bâtie. Commencée par les aînés, agrandie et embellie par les cadets, elle a vu de joyeuses célébrations d'anniversaires, entendu bien des éclats de rire. Des hirondelles l'habitent maintenant.

Rentrons, ces souvenirs m'accablent. Travaillons plutôt. Mon livre d'Eglise n'est pas au net, mettons-nous-y.

C'est avec tristesse que je l'ouvre. Les deux années que nous venons de passer ont été de mauvaises années. Pas ou peu de conversions, bien des défections et beaucoup de départs, dont plusieurs pour l'éternité.

Pour les derniers, j'ai bon espoir. Oui, même pour toi, pauvre et chère Mpilo, dont je vois le nom au haut de la page. Agée, souffrant cruellement de l'asthme, elle ne manquait pas un service, bien qu'habitant loin de la station. Veuve, pauvre, s'il était question d'une collecte, elle était une des premières à apporter son offrande. Cœur excellent, mais tête faible qu'elle perdit complètement lorsque la guerre éclata. On me l'amena un jour, disant qu'elle était devenue folle. C'était vrai, et de quelle douloureuse folie! « J'ai péché contre Dieu, j'ai douté de lui », ne cessait-elle de répéter. Je la pris chez moi, espérant qu'avec des soins le calme reviendrait. Une nuit, elle s'échappe, retourne à son village et se suicide. J'allai à l'ensevelissement, mais je n'eus pas le courage de parler; un des anciens fit le service. Est-elle morte de ses propres mains, ou bien ses proches, tous païens, ont-ils voulu se débarrasser d'une malade qui les gênait, l'ennemi étant si près? Je suis peut-être bien injuste, mais cette pensée m'a hanté.

Nous avons perdu David Santho, la perle des maîtres d'école. Il venait de se marier. La guerre ayant éclaté, il se réfugia dans les montagnes avec tant d'autres. Souffrant de-

puis quelque temps déjà, et son mal empirant, il céda aux obsessions de ses proches qui lui recommandaient telle et telle médecine indigène, et je crois qu'elles l'ont tué. Sa pauvre petite veuve désire reprendre l'œuvre de son mari et rouvrir l'école de Liphiring.

Jokanne Boritas était un des meilleurs membres de mon Eglise. Si tous, non, c'est trop dire, si les deux tiers, la moitié lui ressemblaient, il ferait bon être missionnaire parmi les Bassoutos. Un Nathanaël sans fraude! Combien je le regrette! Faut-il, hélas! ajouter que sa veuve s'est jetée, aussitôt son mari mort, dans une vie de désordres telle que les parents ont dû demander à l'autorité de lui retirer la tutelle de ses enfants.

Encore un nom bien cher : Junie, sous-maîtresse d'école à Th.-Morèna, tuée à l'attaque de Mafeteng. Je vous ai parlé d'elle dans une précédente lettre. Chère enfant, ce sont les meilleurs qui nous quittent!

Timothée, encore une victime de la guerre. Dans le temps, il s'était offert comme évangéliste. J'avais hésité à l'employer. Je serais peut-être moins difficile aujourd'hui, dans la pénurie d'ouvriers où nous sommes. Espérons que la vie des camps n'aura pas été en piège pour son âme.

Gabriel a été tué à l'attaque du village de Lérotholi. Il n'a été que peu de temps des nôtres, trois années au plus. J'aimais à voir en lui un de ces chrétiens simples et sincères qui suivent le Seigneur sans bruit.

Il faut aussi tracer ton nom, brave Matalena! Je dis brave, car, en dépit d'un mari païen, d'un entourage païen, non seulement tu as gardé la foi, mais tu y as amené tes enfants! Lydia, Amélia, Dorcas, Luisa, vous êtes au port, je l'espère. Quand on vient tard à la connaissance du salut, on n'arrive pas à en comprendre toute l'étendue. Vous aviez cependant mis votre confiance dans le Sauveur mort pour vos péchés, et, mieux que le missionnaire, il aura saisi ce qui se passait dans votre cœur.

Encore un nom : Marietta. Prise d'une fièvre cérébrale; lorsque j'allai la voir, elle avait déjà perdu connaissance. Renfermée en elle-même, elle parlait peu, et on l'aimait peu. Elle m'avait cependant donné tant de joie lorsqu'elle était catéchumène. Plus tard, elle avait bien changé et était devenue morose et irritable. Qu'elle me faisait pitié! Un mari querelleur, paresseux, ivrogne et voleur. Il est maintenant en prison. Elle reconnaissait ses torts en pleurant. Sa vie a été bien dure, le Seigneur le sait.

Que de figures qu'on était habitué à voir autour de soi et qu'on ne reverra plus. Ce qui m'attriste, c'est qu'à l'exception de deux ou trois, tous sont morts loin de moi, sans que j'aie pu les visiter. La guerre en est la cause. Je ne puis donc vous donner de détails sur leurs derniers moments, mais cela importe peu. Penser à ceux qui ne sont plus est une grande consolation pour le missionnaire, à l'heure du découragement. Ce qu'il sait de leur vie lui prouve qu'il n'a pas travaillé en vain.

C'est la liste des défections, non celle des morts, qui l'affligera. Il y en a eu tant et de si navrantes que j'aurai peur à l'avenir de vous parler de conversions. Hélas! ce sont celles dont j'ai le plus parlé qui ont le moins donné. Qu'un Pétrose Ranbi, un Andréase Rantsane soient retournés au monde, cela ne peut étonner beaucoup, ils l'avaient toujours gardé dans leur cœur ; mais Isaak Lekhoe! Si jamais j'ai cru à la conversion d'un Mossouto, c'est bien à la sienne. Quelle conviction de péché, quelle soif de pardon ! Il n'en est pas moins retombé dans sa vie d'autrefois et ses enfants après lui. Qu'il est difficile à un chef mossouto de persévérer dans le bien. Les fils de Molétsane nous en donnent la preuve. Après Ranbi, après Rantsane, après Lekhoe, c'est Salomon, jadis une des lumières de l'Eglise de Siloé. Au milieu des agitations de la guerre, il a cessé de veiller sur lui-même. A-t-il séduit sa belle-sœur, ou est-ce sa belle-sœur qui l'a séduit, ainsi qu'on le prétend? Je ne sais, mais

le père offensé en a pris occasion pour se rejeter dans le paganisme et je crains fort qu'il n'en revienne pas. A Th.-Morèna, on ne voyait pas de personne plus zélée qu'Aletha Mantsietso. Elle aussi est retournée au monde et au mal et cela le front levé. Que de noms à tracer, mais cette fois avec une tristesse sans mélange. Toutefois, qui sait! Dieu est tout-puissant. Il ramènera ces brebis égarées. Il en est plus d'une qui suit aujourd'hui fidèlement le troupeau et qui est revenue de plus loin.

6 *juillet*. — Je n'ai pas achevé la revue des membres de l'Eglise. Il y a à faire le compte des émigrés, et pour cette liste-là, il m'a fallu aller aux informations. Il y a nos pauvres *loyaux* tout d'abord, que les malheurs des temps ont séparés de nous. Ils sont nombreux, près de quatre-vingts. S'ils sont perdus pour mon Eglise, j'espère qu'ils pourront être recueillis ailleurs, à Massitissi, par exemple. J'éprouve une profonde sympathie pour plusieurs d'entre eux. C'est par conscience qu'ils ont livré leurs fusils, et, la guerre étant survenue, ils se sont sauvés où ils ont pu, ne voulant combattre ni le gouvernement, ni leurs compatriotes. Les autres m'intéressent moins, ils espéraient faire leurs affaires en se rangeant du côté qui semblait devoir l'emporter. Il n'en est pas moins vrai qu'en les perdant j'ai fait une grande perte. Ils étaient un peu orgueilleux, entêtés, à l'occasion, mais s'agissait-il d'aider la cause de Dieu de leurs bourses ou de leurs personnes, ils ne se le faisaient pas dire deux fois.

Si nous avons eu des pertes à enregistrer, le Seigneur nous a aussi accordé des consolations. Le jour de Pâques, vingt-quatre personnes ont été reçues dans l'Eglise. Dans le nombre était ma chère fille Lucie. Elle est bien loin de moi maintenant ; son nom n'aura figuré que peu de temps dans le livre d'Eglise de Th.-Morèna. Lorsque, portant sa robe de deuil, elle vint s'agenouiller à son tour pour recevoir la bénédiction, il y eut une explosion de sanglots. En voyant la fille on pensait à la mère, et je fus touché de

voir combien son souvenir est encore vivant au milieu de nous. Huit personnes ont été baptisées le mois dernier à Th.-Tsueu, et trente-trois doivent l'être prochainement, tant à Siloé que sur les annexes de Meeling et de Liphiring. Nos brèches se réparent ; si seulement le Seigneur nous accordait de voir quelques conversions! Si l'Eglise augmente en nombre, la classe des catéchumènes se vide.

24 *juillet.*— La semaine dernière, nous avons eu la fête de Siloé. Onze personnes ont été reçues dans l'Eglise. C'était une belle journée doublement heureuse pour moi, car j'ai vu dans les journaux un télégramme annonçant l'arrivée du *Conway Castle* en Angleterre. La semaine prochaine, j'aurai sans doute des nouvelles de mes bien-aimés.

Un missionnaire catholique est venu se placer à une lieue d'ici. Il en a le droit; nous ne sommes pas de ceux qui réclament des privilèges et qui ne veulent de la liberté que pour eux. J'ai cependant été surpris que le chef du village eût fait appel aux catholiques, car sa mère était de notre Eglise et lui-même assiste à nos services de temps en temps. Il m'a assuré qu'il n'était pour rien dans l'affaire, mais que Letsié lui avait imposé ce missionnaire, *volens, nolens.* Oh! nos grands chefs bassoutos! ils veulent bien nous avoir près d'eux afin d'être aidés dans leurs difficultés, soignés dans leurs maladies, mais au fond ils nous aiment peu. Jaloux de nous, ils sont enchantés de pouvoir nous donner de temps à autre un coup de griffe. Disons cependant ceci à leur décharge : ils aiment tant le monde et ils ont si peur de la mort! Ils savent qu'il n'y a rien de tel que la concurrence pour faire baisser les prix, et ils espèrent qu'en opposant Eglise à Eglise ils en trouveront une qui leur offrira le salut au rabais.

Lundi 31 *juillet.*— Je suis allé avant-hier soir à Siloé, dans l'intention d'y passer la nuit et me rendre de là à Meeling, où je devais avoir des baptêmes d'adultes. J'espérais bien trouver à Siloé des nouvelles de mes enfants. En effet,

plusieurs lettres m'attendaient. La première que j'ai ouverte m'a appris que Marie, ma fille bien-aimée, est à l'agonie !

J'ai sellé mon cheval et, priant père Maeder de contremander la fête du lendemain, je suis rentré à Th.-Morèna par la nuit. Mon fils Paul et Sara n'étaient pas encore couchés ; je les trouvai chantant au coin du feu. Quelle nuit et quel lendemain ! Néhémie a fait les services à ma place. Il a parlé des épreuves que Dieu nous envoie et a terminé par une allusion à celui qui pleurait au pied de la chaire. Après les services, les membres du troupeau sont venus me serrer la main. Des paroles bien touchantes m'ont été dites. Je ne les écoutais cependant qu'à moitié, mes pensées étaient à la recherche d'une petite tombe solitaire dans les environs de Londres. Marie, ma douce enfant, repose sur terre étrangère. Je n'ai pas même une photographie d'elle.

O mon Dieu, j'ai voulu suivre le chemin du devoir, il a abouti à un tombeau ! Que ta volonté soit faite ! Je le dis en sincérité, mais n'oublie pas l'affligé qui crie à toi !

P. GERMOND.



M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Léribé, 26 août 1882.

Nos amis seront heureux d'apprendre que par la bonté de Dieu nous sommes enfin arrivés à Léribé. M. Christol vous a déjà, je crois, donné des nouvelles de notre voyage. Vous savez donc que la traversée a été pour nous un temps de calme et de repos. Nous avons eu à regretter un délai de cinq ou six jours au Cap. Nous en avons profité pour aller à Wellington serrer une fois encore la main au vénérable vétéran missionnaire, M. Bisseux, qui représente encore le temps héroïque des débuts de la mission. Nous

avons aussi visité la « Pension Huguenote », fondée et dirigée par miss Ferguson et d'autres dames américaines, d'après les principes d'Holyoke et dans le même esprit. La création de cet établissement, due aux efforts d'un pasteur vraiment apostolique, M. Andrew Murray, a commencé une réforme importante dans le système d'éducation pour les jeunes filles du sud de l'Afrique. C'est un *home* plutôt qu'une pension. Tous les jours les élèves y consacrent une heure environ — mais une heure évaluée en minutes pour rappeler le prix du temps — aux soins du ménage, et elles y font en même temps des études très sérieuses. A mon avis, l'un des plus beaux fruits du système et de l'influence de la maison, c'est le fait que bon nombre des élèves qui en sortent sentent le besoin de faire quelque chose pour d'autres et se vouent à l'enseignement à leur tour. Déjà des institutions de ce genre se sont élevées dans les principales villes de la colonie, dans l'Etat-Libre et jusqu'au Transvaal. C'est une belle pensée de M. Andrew Murray d'avoir rattaché cette œuvre à la France en l'appelant « l'école huguenote ». C'est un hommage à la mémoire de nos pères persécutés dont bon nombre ont cherché un refuge au Cap, et dont les noms se retrouvent encore parmi les élèves de l'école de Wellington.

Nous avons aussi visité Stellenbosh, une charmante petite ville dont les rues, comme celles de toutes les villes coloniales, sont tirées au cordeau et à angles droits, mais ombragées de magnifiques chênes séculaires. C'est un petit Edimbourg, un centre d'éducation. Il y a une pension de jeunes filles du même genre que celle de Wellington, deux même, dont l'une, très prospère, appartient à la mission rhénane; des écoles, un gymnase, et surtout la faculté de théologie de l'Eglise hollandaise. Cette faculté, foncièrement évangélique, a été une source de grandes bénédictions pour le pays; son corps professoral se compose d'hommes d'une piété éminente; et quoique jeune, elle a déjà donné des

pasteurs remarquables par leur zèle et par leurs talents. Sous les auspices des pasteurs et professeurs et avec la coopération des étudiants, M. et Madame Mountain, évangélistes bien connus en Angleterre, y tenaient des réunions de réveil très suivies et, m'assure-t-on, très bénies.

Ce qui nous réjouit surtout, c'est de voir l'esprit missionnaire se développer au sein de l'Eglise hollandaise, et dissiper peu à peu les préjugés d'autrefois. Ainsi parmi les étudiants en théologie, à la même table et sur les mêmes bancs, se trouve actuellement un jeune homme de couleur. C'est une victoire. A Wellington, le Rév. Th. Ferguson a, depuis quelques années, une école missionnaire qui a déjà envoyé des ouvriers et qui compte un bon nombre d'élèves, tous hollandais ou colons. Aujourd'hui, M. Ferguson a acheté un des plus beaux sites de la ville, et il y construit une grande et belle maison des missions entièrement aux frais de l'Eglise hollandaise de la ville et des environs. Bien que j'aie des opinions à moi sur les institutions de ce genre en principe, j'ai visité celle-ci plein d'admiration et de joie.

Au Cap, je me suis naturellement occupé des affaires du Lessouto; j'ai vu le gouverneur, les ministres, quelques membres du Parlement. Puis huit jours de côtoyage dans l'océan Indien et nous sommes à Natal. Quel sujet de reconnaissance d'avoir échappé à la quarantaine. Il s'en est fallu de peu que nous fussions détenus; heureusement que les autorités n'ont pas tenu compte d'un ou de deux cas de rougeole que nous avions à bord. Le paquebot qui nous avait précédés de quinze jours, un des plus beaux de la même compagnie, le *Drummond Castle*, avait été moins fortuné. A son arrivée au Cap, un cas de petite vérole lui valut une quarantaine de plusieurs semaines. A Durban et pour la même raison, une double quarantaine lui fut encore infligée. On se représente les sentiments des passagers jetés sur la plage et gardés à vue par des agents de police. Les uns

venaient d'Angleterre, d'autres des ports intermédiaires du Cap à Durban, pressés par leurs affaires ou s'accordant quelques jours de congé. Parmi eux se trouvait une demoiselle qui venait d'Europe; son fiancé avait fait un long voyage pour venir la rencontrer, dit-on. On leur permit de se voir, mais surveillés par la police, et placés à 30 ou 40 mètres de distance l'un de l'autre.

Plus favorisés, nous débarquons dès le lendemain de notre arrivée, et sommes bien accueillis par des amis d'ancienne date. Il faut subir les embarras des bagages et les tracasseries de la douane, puis nous partons pour Pieter-Maritzburg, la capitale de la Natalie. Cette fois ce n'est plus en chariots à bœufs que nous franchissons ces 50 milles, mais bien en chemin de fer. Un chemin de fer, c'est encore une grande nouveauté. La voie est simple et très étroite, — pas de tunnels; elle suit les contours des montagnes, gravit tout doucement les pentes quand il le faut; vous courez le risque d'avoir le mal de mer, et les récriminations des passagers se font entendre de toutes parts. Mais nous, en imagination, nous refaisons nos voyages aventureux de jadis, nous jouissons du grandiose panorama qui va se déroulant devant nous; nous sommes reconnaissants et heureux. A mes côtés se trouve un fermier. Le soir à un arrêt, comme je me promenais sur le trottoir pendant que tout le monde courait au buffet ou à la buvette, mon voisin vient à moi : « Monsieur, dit-il, voudriez-vous partager ma nourriture ?» C'était du biscuit; je n'avais pas faim; je n'ai pas précisément de prédilection pour cette espèce de pain. Mais son invitation était si cordiale, que je rompis la brique et me mis à grignoter tout en causant avec lui. C'est bien encore l'Afrique, l'Afrique hospitalière. Je ne me souviens pas que chose pareille me soit jamais arrivée dans tous mes voyages en Europe.

Il y a des changements, cependant, depuis quatorze ans que nous avons quitté Natal. On évalue à près de 400,000

les Zoulous qui y habitent ou y ont cherché refuge. Pour les seize ou dix-huit mille colons, la grande question du jour c'est, comme dans la colonie du Cap, la question ouvrière. Les Zoulous sont si fiers, si indépendants, qu'ils ne travaillent que pour se procurer les moyens d'acquérir des femmes. Aussi s'est-on vu obligé d'importer des *coulis* des Indes. Et ces coulis, aujourd'hui on les trouve partout : sur la voie ferrée, dans les magasins, dans les hôtels, dans les maisons privées, au marché et dans les prisons. Leurs boutiques et leurs costumes orientaux donnent aux villes de Natal un caractère particulier. On les dit nés marchands, ces coulis, aussi leurs magasins, fort bien achalandés, sont-ils mal vus des commerçants qui ne peuvent soutenir la concurrence. Il se fait parmi eux, sous les auspices de l'Eglise wesleyenne, une œuvre d'évangélisation. Je crois que le Rév. M. Stott commence déjà à recueillir quelques fruits des travaux de feu son vénéré père que nous avons eu le privilège de connaître. Mais il faut le reconnaître, le terrain est ingrat.

A Maritzburg, c'est mon ancien et intime ami, M. le pasteur Smith, qui nous donne l'hospitalité. Nous croyions que ce ne serait que pour quelques jours, ce fut pour des semaines. Pas de wagons nulle part, il faut en faire construire ; pas de bœufs, et c'est presque une impossibilité que de s'en procurer. C'est donc un temps de démarches, de courses, de désappointements, de fatigues et d'ennuis. A la fin pourtant nous en trouvons, mais à quel prix! C'est une faveur, à prendre ou à laisser. On les dit même bon marché maintenant à 15 et 16 livres sterling; naguère, ils se vendaient de 20 à 25 livres. Nous les prenons, il le faut. Notre consolation, c'est de penser que nous montons déjà notre expédition et faisons des dépenses qui ne se renouvelleront pas à moins d'accidents. Un matin je regardais du jardin passer les soldats. Je ne les vois jamais sans une profonde sympathie. Du sein de la populace noire qui les suit, s'élan-

cent vers moi deux individus, gesticulant, riant et criant d'aussi loin qu'ils le peuvent : « Lumela ntate! lumela ntate! Bonjour, père! » C'étaient Gédéon et Fono. Ils m'amenaient mon wagon du Lessouto. En la revoyant, cette voiture, notre *home* ambulant, la tristesse s'empara de moi. Laissée dehors pendant deux ans et demi, sans abri, au soleil et à la pluie, elle était d'un délabrement piteux.

La vendre, je n'y pouvais songer, on ne m'en aurait rien donné. Les réparations seules m'ont coûté environ 900 fr.

Nos amis ont profité de notre séjour à Durban et à Maritzburg pour organiser des réunions spéciales, soit pour le public en général, soit pour les enfants de toutes les écoles du dimanche.

Il régnait alors à Maritzburg une grande excitation. Vous savez que depuis longtemps on cherche les dix tribus perdues d'Israël. On avait cru les trouver aux Indes, en Arménie et ailleurs. On allait bien loin pour se tromper. C'est en Angleterre qu'on vient enfin de faire la découverte. Les Anglais — ce n'est pas plaisanterie, — les Anglais sont des *Hébreux*. Ce sont les dix tribus elles-mêmes, « une nation mère de nations, qui a hérité toutes les promesses faites à Abraham, qui possède la porte de ses ennemis, qui doit un jour hériter la Palestine, et à laquelle est réservé l'avenir le plus glorieux ». Ces modestes prétentions font leur chemin. Il s'est formé en Angleterre une Société qui les propage par des meetings et des publications, avec une activité infatigable. Un jeune homme avait été délégué au sud de l'Afrique pour éclairer les colons sur la grandeur de leurs privilèges, la gloire de leur origine et celle de leur avenir. Après dix ou douze conférences maigrement suivies, M. Ph... jette un défi au public, un jeune homme peu connu l'accepte; des débats sont organisés, on y afflue, on y applaudit, on y siffle avec passion selon le champion duquel on se réclame. Quant à nous, Français, qui ne sommes que des Gentils, je l'avoue, ce spectacle nous fournit une étude non

moins humiliante que curieuse du cœur humain. L'orgueil national est tout aussi vain et tout aussi méprisable que l'orgueil individuel, — et j'ajoute qu'il est tout aussi aveugle.

Mais les bœufs sont achetés, les wagons sont prêts. Chargeons donc et partons! Quel charme de se blottir de nouveau dans son chariot, voir son long attelage, entendre les *trek* du conducteur et les détonations de son long fouet, de cheminer gravement, bivouaquer à la bohémienne, en un mot, vivre de nouveau de la vie d'Afrique! — Hélas! le charme est de courte durée. — Une épizootie qui a fait de terribles ravages au sud de l'Afrique règne encore ici. Déjà avant de quitter la ville deux des bœufs envoyés du Lessouto succombaient. J'avais à peine vendu leurs peaux que d'autres tombaient le long du chemin. Nous nous arrêtâmes sur une éminence à une lieue de la ville. Ce fut un vrai désastre : soins, repos, remèdes, rien n'y fit. En quelques jours, j'en perdis douze. Aujourd'hui, à l'heure que j'écris, on dépèce le dix-septième! Je me suis désolé et tourmenté, et chaque bœuf qui mourait m'arrachait la plainte d'un de ces fils de prophète, qui pleurait sur sa cognée : « Hélas!... et encore est-il emprunté! » Mais cela n'a pas réparé nos pertes.

Le trajet n'a pas manqué d'aventures de tous genres : nous avons eu du vent à tout emporter, des nuages de poussière qui s'engouffraient dans les wagons, de la pluie, de la neige et des chemins défoncés; tout autant d'écoles de patience pour nos amis Christol plus encore que pour nous.

Sans m'arrêter sur ces incidents d'un des voyages les plus fatigants que j'aie faits, j'ai hâte d'arriver à Léribé, notre cher Léribé. Hélas! il n'est plus ce qu'il était il y a cinq ans! Nous le savions bien et pourtant, je l'avoue, la réalité dépasse tout ce que notre imagination avait peint de plus sombre. Quelques personnes viennent bien à notre rencontre et sont heureuses de nous revoir. Nous saluons avec

joie la bonne Rahab, la vieille Catherine, devenue veuve et qui en nous voyant ne peut retenir ses sanglots. Nathanaël Makotoko, grisonnant un peu plus, mais avec sa courtoisie et son amabilité habituelles, est bien là avec une troupe de jeunes hommes. Mais il y a des vides parmi ceux qui nous entourent, chrétiens et païens. Je cherche en vain Eléa Mapike, ce digne chrétien qui disait en nous quittant pour le ciel : « *Kalo gase Ketelo :* Le commencement n'est rien à comparer à la fin. » Le vieux Kemuele Nkhula n'est plus là. Je ne puis plus envoyer mes messages au chef Molapo, lui aussi est parti et plusieurs autres encore.

La station, désertée, délabrée, serait un tombeau sans la présence de quelques femmes et enfants, et sans celle surtout de nos amis Marzolff et Mademoiselle Louise Cochet, qui nous y ont préparé la bienvenue de leur mieux. Le village, autrefois si propret, si animé, si riant, n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines silencieuses et désolées. Le jardin missionnaire, je n'en parle pas, il est l'emblème de la vigne du Seigneur bien autrement dévastée. Nous avons de la peine à nous y reconnaître, et nos cœurs sont gros d'émotion. — La guerre, et la pire de toutes, — la guerre civile, a semé des haines et des vengeances implacables. La vie des camps, de ces camps, les égouts de tout ce que notre civilisation a de plus corrompu et de plus effronté, a donné une telle impétuosité au courant de la démoralisation que peu de nos chrétiens — je le crains — ont pu résister. Je n'ai pas encore pu sonder les plaies de mon troupeau. Mais ce que j'en ai entrevu et ce que j'en ai senti me fait frémir de douleur et d'effroi. Quelques-uns sont décidément retournés se vautrer dans la fange du paganisme, d'autres, et peut-être le plus grand nombre, se sont adonnés à l'eau-de-vie. La jeunesse, cette jeunesse sur laquelle nous avions fondé tant d'espérances, a été décimée par la violence des passions. Les chrétiens dont la profession a résisté à tant d'attaques ont subi des influences si délétères que le

zèle et la vie paraissent étouffés ou paralysés. En présence de tant de désastres et de ruines, les païens se moquent de l'Evangile ; l'église est déserte, les chemins de Sion mènent deuil !

Notre ciel politique, pour le moment, n'est pas plus radieux. Il est gris et à l'horizon grondent des orages qu'il semble difficile de conjurer. Massoupa, enivré de ses succès — et il en a eu de grands en diplomatie aussi bien qu'en stratégie, — rit, assure-t-on, des démonstrations du représentant du gouvernement et du chef Letsié lui-même. Ce qu'il veut, ce qu'il demande hautement, c'est la retraite définitive du gouvernement anglais et l'indépendance absolue du Lessouto. Lesoana et d'autres chefs le soutiennent. Et il reste à savoir encore jusqu'à quel point la tribu les suivra.

Ici, le district est déchiré entre les deux principaux fils de Molapo. Jonathan, l'héritier légitime du pouvoir, et qu'ont suivi nos chrétiens, a obéi aux ordres de Letsié, est resté fidèle au gouvernement anglais, et a tout perdu ainsi que ses partisans. Joël, fils de la deuxième femme de son père, en levant l'étendard de l'opposition, a entraîné la plus grande partie de la tribu, et s'est acquis une position qui s'impose au gouvernement anglais, mais que celui-ci ne peut respecter qu'en foulant aux pieds ses promesses et ses engagements, et en sacrifiant sans merci Jonathan et les loyaux. J'ai été visiter Joël, qui m'a fort bien reçu et a écouté mes conseils avec beaucoup de déférence. Jonathan, de son côté, prétend être désireux de se laisser guider. Toujours est-il que la situation est des plus tendues. Les alertes sont continuelles. Hier encore, à propos de roseaux — les forêts royales du pays, — nous nous attendions à voir les deux frères rivaux se jeter l'un sur l'autre et le sang couler. Mon influence a pu contribuer quelque peu à éviter cette calamité, mais ce n'est pas une digue qui puisse contenir le torrent des passions politiques.

La commission d'enquête et de compensation envoyée par le Parlement est arrivée à Masérou, et est sous peu attendue ici. Chaque parti a les yeux fixés sur elle, et en attend la satisfaction de tous ses droits et de toutes ses prétentions. Nul n'entrevoit la possibilité de concessions mutuelles dans l'intérêt général. Personne ne croit à la paix, j'entends à une paix réelle et durable. Il faut donc à la commission une mesure extraordinaire de sagesse, de tact et de prudence, — je ne dis pas pour pacifier le pays, — mais pour ne pas mettre le feu aux poudres et rallumer la guerre civile. Notre crainte à nous, c'est que le gouvernement anglais, vaincu et découragé par tant de complications résultant de la politique injuste de M. Sprigg et sir B. Frère, ne finisse par abandonner le pays. Ce serait la ruine inévitable de la nation.

Voilà un tableau bien sombre, et il m'a fallu faire un grand effort sur moi-même pour vous le tracer. Puissé-je m'être trompé. En tout cas, si le proverbe anglais est vrai que « tout nuage a sa doublure d'argent », nous la découvrirons, cette doublure, aussi dans notre ciel, un jour ou l'autre. — C'est le printemps ici. Laissons donc cette belle saison étendre son riche manteau de verdure et de fleurs sur toutes nos ruines et nos désolations. C'est un contraste blessant pour le cœur, sans doute, mais il nous inspire aussi de la confiance et de l'espoir pour l'avenir. L'hiver ne durera pas toujours. C'est au milieu des ruines fumantes et désertes de Jérusalem que Jérémie s'écriait dans un élan de sa foi : « Ce sont les gratuités de l'Eternel qui font que nous n'avons pas été consumés, parce que ses compassions ne sont pas taries. Elles se renouvellent chaque matin. C'est une chose grande que ta fidélité. »

« L'Eternel est ma portion, a dit mon âme, c'est pourquoi j'aurai espérance en lui. » — Lam. III, 22-24.

Votre affectionné frère et ami,

F. COILLARD.

LE « *Messager de paix* »

Le « *Messager de paix* » est le nom d'un canot en tôle d'acier, pouvant se démonter en pièces assez légères pour ne pas excéder la charge ordinaire d'un mulet, et dont l'Eglise de Nantes vient de faire cadeau à M. Coillard.

Nous avons demandé à nos amis de Nantes de bien vouloir nous fournir pour les lecteurs du *Journal des Missions* une notice sur l'origine et la construction de ce bateau. Ils nous ont envoyé en réponse les plans mêmes qui ont servi à sa construction, et une note explicative rédigée dans les termes du métier. Note et plans seront conservés précieusement dans nos archives. Mais nos lecteurs n'y perdront pas les détails que nous avons demandés pour eux.

Le canot a 8 m. 035 de longueur, il est divisé en huit tranches dont les quatre du milieu sont cylindriques et identiques l'une à l'autre, de manière qu'on peut au besoin supprimer l'une ou l'autre de ces tranches ou intervertir leur ordre, sans que l'assemblage soit rendu impraticable.

Voici maintenant le récit de l'origine et de la construction du canot. Il est dû à M. Durand-Gasselin, un des promoteurs de l'entreprise :

« En causant un soir avec quelques amis de son expédition au Zambèze, M. Coillard nous racontait la mort d'un de ses compagnons : cet ami était malade de la fièvre du pays ; M. Coillard envoya deux hommes chercher du quinquina à son quartier. Ces hommes, montés sur un canot du pays, furent attaqués par des hippopotames et leur bateau chavira. Ils durent se sauver à la nage et continuer leur voyage, qui dura une douzaine de jours au lieu de deux ou trois qu'il eût pris si le canot n'avait pas chaviré. Ce retard considérable fut fatal. La maladie avait eu le temps de s'aggraver. Au retour des envoyés, l'état du malade était désespéré. Il mou-

rait bientôt après. « Si j'avais eu un canot en fer, dit M. Coillard, mon ami ne serait pas mort. »

Cette parole ne fut pas perdue par les personnes qui écoutaient M. Coillard. Elles lui proposèrent de lui faire construire un petit bateau suivant les indications qu'il nous fournirait.

Il nous demanda un petit bateau en tôle d'acier, aussi léger et aussi solide que possible, pouvant se démonter en tranches ne pesant pas plus de 50 kilos, de manière à être portées par des mulets ; enfin portant des caissons à air de manière à le rendre insubmersible au cas où il chavirerait. Il devait pouvoir contenir six à huit personnes et pas mal de agages.

Ces indications ont été données à M. J. J. Villaret, mon beau-frère, ingénieur en chef de la marine à Rochefort, qui étudia ce projet aussi consciencieusement que s'il se fût agi d'un cuirassé de 3,000 tonneaux. Vous pouvez en juger par les plans et notes que je vous envoie.

MM. Dubigean et fils, constructeurs à Nantes, ont exécuté ces plans sous la surveillance de mon ami M. A. Perregaux, ingénieur de la maison J. Voruz aîné, de Nantes, qui a fait l'essai du bateau avant de l'expédier. Le bateau a été rempli d'eau et on a constaté qu'il flottait parfaitement, et que six hommes ne pourraient pas le faire s'enfoncer. C'était le principal.

Des boulons de rechange et des clefs en quantité suffisante ont été ajoutés à l'envoi.

J'espère que M. Coillard sera satisfait de ce bateau et qu'il nous écrira un jour l'usage qu'il en aura fait. Il porte à l'arrière le nom de : *Messager de paix. — Eglise de Nantes.*

Le caractère si paisible de M. Coillard et le but de sa mission nous ont inspiré ce nom.

Agréez, Monsieur, mes salutations les plus empressées.

N. Durand-Gasselin.

TAÏTI

LA DISTRIBUTION DES PRIX A L'ÉCOLE DE PAPÉÉTÉ

M. Vernier écrit à la date du 7 août 1882 :

« Comme d'habitude, notre distribution des prix, qui a eu lieu le 29 juillet, est venue la dernière, mais j'ai le plaisir de vous dire qu'elle n'a pas été la moins intéressante. C'est dans la grande case Pritchard que nous l'avons installée. Notre ami M. Poroï avait bien voulu se charger de l'ornementation, qui a été faite avec beaucoup de goût. Tous nos amis ont rivalisé d'ardeur pour nous aider, et les résultats comme décoration ont été tout à fait remarquables. Nous avions enlevé un bout de barrière, au coin de la case de l'école normale, et de là une allée improvisée de bananiers réunis par des guirlandes conduisait droit à la porte d'honneur. De la rue, l'effet était très beau. L'allée s'ouvrait par des arceaux de feuillage mêlé de fleurs et de pavillons. L'effet intérieur était aussi des plus agréables. Un dais de verdure orné de pavillons surmontait l'estrade d'honneur au fond de laquelle était disposée une tenture portant plusieurs devises faites de mousse et de feuillage. A droite et à gauche de l'estrade étaient perchées sur des gradins cent quarante heureuses petites figures de garçons et de filles, qu'on avait vraiment un vif plaisir à contempler.

« A une heure de l'après-midi, la salle est pleine de parents et d'amis. La circulation devient difficile dans les allées à cause de la foule. Tous les bancs de la chapelle et un bon nombre d'autres sièges sont occupés. Au moment où le gouverneur entre dans la salle, la musique de l'amiral fait entendre ses airs les plus entraînants, ce qui met en joie grands et petits. Le gouverneur prend place sur l'estrade d'honneur, ayant à sa gauche la reine et la princesse Maé. Le roi s'est excusé par lettre de ne pouvoir assister à la fête. Après

quelques paroles de bienvenue, la distribution a commencé par les garçons, d'abord la première classe, puis les autres jusqu'à la quatrième. Ensuite sont venues les fillettes, la quatrième d'abord, puis les autres classes, en remontant vers la première sur laquelle se concentrait un grand intérêt. Plusieurs élèves, nommées jusqu'à huit ou neuf fois, ont attiré des tonnerres d'applaudissements... Pendant la distribution des prix qui a duré exactement deux heures, la musique de l'amiral a joué de très beaux morceaux. Deux de nos institutrices se sont fait entendre au piano... Le gouverneur m'a exprimé chaleureusement son admiration pour notre jolie fête. »

CONTRIBUTIONS VOLONTAIRES DES CHRÉTIENS DE MOORÉA POUR LA RECONSTRUCTION D'UN TEMPLE

M. Brun écrit le 5 août 1882 :

.... J'ai vivement à cœur la reconstruction du temple de Papétoaï ; il y a trop longtemps que je m'occupe de cette question pour ne pas y travailler activement et prudemment, maintenant qu'elle paraît en bonne voie. J'aurais préféré évidemment que le district s'en chargeât, mais le gouverneur s'y étant formellement opposé, nous avons dû, nous conseil de paroisse, prendre en main cette difficile entreprise. Nous comptons beaucoup sur le secours de Dieu.

Vous savez pourquoi je m'intéresse vivement à ce travail. Il y va de l'honneur du protestantisme taïtien, que ce temple, monument remarquable du triomphe de l'Evangile sur les idoles, soit reconstruit... Mais venons au fait. Ce fait, c'est que nous avons eu deux collectes mensuelles, et qu'elles ont produit 1,000 francs chacune. Il y a environ 80 hommes et 80 femmes. Les hommes donnent en général 10 francs et les femmes 5. Et notez qu'il s'agit de dons volontaires,

apportés sans contrainte. Plusieurs n'ont pas encore donné, mais presque tous ont promis de le faire. Les offrandes des enfants s'élèvent chaque mois à 100 francs.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DÉPART DE M. L'INSPECTEUR PRÆTORIUS DE BALE, POUR LA CÔTE D'OR

Le 5 septembre dernier, M. Prætorius, second inspecteur de la mission de Bâle, accompagné de M. le Dr Machli et de M. Preiswerk, a pris congé de la Maison des Missions de Bâle. Nous empruntons au journal *le Missionnaire* les détails suivants sur cette simple et touchante cérémonie.

« La réunion s'est ouverte par une allocution de M. Schott, premier inspecteur (ou directeur) de la mission. Prenant pour texte Eph. VI, 18-20, il a montré qu'un inspecteur de stations missionnaires ne doit pas être autre chose qu'un missionnaire lui-même. Après quoi chacun des trois voyageurs a pris successivement la parole.

« Je suis profondément reconnaissant, a dit M. Prætorius, de toute la sympathie qui m'a été témoignée et surtout des prières qui m'ont été promises. Nous en avons un grand besoin. Notre voyage nous conduit dans un pays où les puissances de la mort se montrent tout particulièrement actives, et s'attaquent tout ensemble à la vie du corps et à celle de l'esprit. Et pourtant là aussi Jésus, notre Seigneur ressuscité, a commencé une œuvre qui fonde la vie. C'est à cette œuvre de Jésus que notre voyage doit être consacré. Je me sens encouragé par la pensée que ce n'est point moi qui me suis mis en avant pour cette tâche ; c'est Dieu qui a tout conduit.

Notre désir est de nous dévouer sans réserve au Seigneur, et au travail qu'il nous confie. En vérité, si nous voulions suivre tous les conseils qui nous sont donnés pour la préservation de notre santé, ce que nous aurions de mieux à faire, ce serait de renoncer à cette entreprise. Mais il s'agit de la cause de Dieu. Aussi, en même temps que je me sens énergiquement poussé à faire tout mon possible, j'éprouve une grande tranquillité intérieure. J'ose dire que le devoir immédiat, le devoir de me séparer des miens, m'est facilité d'une manière remarquable. Nous sommes entre les mains de Dieu comme l'argile dans les mains du potier ; il nous donnera les capacités, la foi, la paix qui nous sont nécessaires... Ces derniers temps, en regardant mes enfants dont le bonheur ne connaît pas l'inquiétude, j'ai pu me dire : rien ne m'arrivera que ce que Dieu a choisi pour moi et ce qui m'est salutaire. »

Le Dr Maehli a ensuite expliqué le but de son voyage et les circonstances dans lesquelles il l'entreprend : « Ma tâche, a-t-il dit, n'est point facile. Elle n'exige pas moins que tous les moyens d'un homme. Il s'agit d'étudier toutes les circonstances qui peuvent exercer quelque influence sur la santé ; aliments, eau, vêtements, habitations. Il faut en même temps donner des soins médicaux aux missionnaires et, si possible, aux noirs. Mais c'est aussi une belle œuvre. J'y prends toujours plus d'intérêt, et j'espère que l'an prochain je pourrai vous rapporter qu'avec l'aide de Dieu quelque chose du moins aura été fait en faveur de la santé de vos missionnaires. »

Enfin M. Preiswerk, qui accompagne M. Prætorius en qualité de secrétaire, comme il avait déjà accompagné M. Schott dans son voyage d'inspection aux Indes, a aussi prononcé quelques paroles. Le chant et la prière ont terminé cette soirée solennelle.

L'INSTITUTION DE LOVEDALE

par M. H. Kruger.

(Suite.)

La ferme a rendu, outre le fourrage et le pâturage, 855 sacs de maïs et de blé, d'une valeur approximative de 17,750 francs. On ne cultive encore que 160 hectares. Enfin les travaux à l'aiguille, la lessive et le repassage faits par la classe des jeunes filles, tant pour l'établissement que pour le dehors, représentent une valeur de 5,606 francs 65 c. Le produit des souscriptions pour le cabinet de lecture, dont les livres circulent dans un rayon de 80 kilomètres, et pour la bibliothèque qui compte environ 5,500 volumes, s'élèvent à 937 francs. Si nous ajoutons à tous ces chiffres les 2,569, fr. 65 c. rentrés pour soins médicaux et la somme de 48,475 fr. 60 c. perçue pour écolage, nous arrivons à un revenu brut de près de 220,000 francs. Et cela, sans compter les subventions du gouvernement colonial qui se montent à environ 10,500 francs, ni les dons particuliers. Cependant, tous frais décomptés, le reste ne suffit pas pour subvenir aux dépenses générales.

En 1876, le livre de ménage relève parmi les aliments consommés 700 sacs de maïs, 80 sacs de farine, 40 sacs de haricots, autant de pommes de terre, 2,000 citrouilles, 730 hectolitres de lait, 460 moutons, 30 bœufs, etc.

On publie à l'institution de Lovedale trois journaux mensuels : *The Christian Express*, rédigé par le Dr Stewart et donnant des nouvelles générales, surtout missionnaires ; *Isigidimi Samaxosa* (la petite lumière des Cafres), sous la direction d'un ancien élève de Lovedale, John K. Bokwe ; et un petit journal local, *The Lovedale News*, représentant les intérêts de l'institution.

Sans compter l'expédition des 25,000 exemplaires de ces journaux, il sort de l'établissement, bon an mal an, environ 5,000 lettres et 3,000 paquets expédiés par la poste ; on y reçoit près de 6,000 lettres et environ 4,000 paquets.

III

Il nous reste à dire quelques mots des principes et du but de l'institution de Lovedale.

« On nous demande souvent, dit le Dr Stewart dans un rapport présenté à Londres à la conférence générale des missions en 1878 : « Commencez-vous par civiliser ou par christianiser ?... Je réponds : Le premier but, le but principal de Lovedale, est de produire dans l'individu un changement spirituel et moral. Ce but n'est pas toujours atteint ; nous y visons toujours. Car nous sommes convaincus que l'homme dont la volonté et la conscience sont saines est en bon état pour remplir sa place dans le monde. Qu'il devienne après cela pasteur, maître d'école, conducteur de wagon, journalier, il fera son devoir ; qu'il vive en Europe ou en Afrique, qu'il soit noir ou blanc, il sera utile, et il le sera honorablement... En d'autres termes, nous christianisons ; nous ne nous contentons pas de civiliser. La conversion personnelle des âmes à Dieu, voilà le résultat auquel nous attachons le plus de valeur, voilà notre désir le plus ardent, voilà ce que nous regardons comme le but le plus digne de nos efforts ; tout le reste y est subordonné. »

On voit que les directeurs de l'institution de Lovedale savent ce qu'ils veulent, et l'on ne peut que les féliciter de suivre une ligne tracée avec autant de précision. Le principe lui-même trouve des contradicteurs. Il ne manque pas de gens dans la Colonie — et en Europe aussi — qui nient la possibilité même de civiliser les races africaines ; ceux qui ne pensent pas que l'extermination de ces peuplades, « qui encombrent le pays, » est une mesure d'utilité publique,

disent du moins tout haut que les efforts missionnaires sont inutiles ou nuisibles à moins qu'ils ne se contentent de former une classe de domestiques, de cochers, de cuisinières, de bonnes d'enfants, et rien de plus. D'autres, plus généreux et plus rares, veulent bien entendre parler de civilisation, mais ils sont persuadés que le christianisme et la civilisation sont deux choses assez distinctes pour que l'on offre aux indigènes l'une sans l'autre ; les progrès seraient ainsi bien plus rapides et plus réels. Il suffit de passer quelques mois dans un pays non encore envahi par les colons et d'ouvrir les yeux pour se convaincre du contraire. Il n'est que trop vrai, hélas ! qu'un nègre civilisé est presque toujours un mauvais sujet. La civilisation tout extérieure qu'il s'assimile lui fait perdre l'équilibre et entraîne sa ruine morale. En admettant que le remède soit bon — ce qui est loin d'être le cas pour la civilisation coloniale, — la constitution de l'individu est trop faible pour le supporter. Il faut une conscience saine et délicate à un homme mis subitement en contact avec une civilisation supérieure ; ce lest seul l'empêchera de chavirer ; et, en thèse générale, il n'y a que le christianisme qui puisse donner une pareille conscience.

D'ailleurs, l'expérience journalière des directeurs de Lovedale les confirme dans leurs principes. Les meilleurs élèves, les plus zélés, les plus appliqués au travail, sont ceux qui aiment la Parole de Dieu et qui savent prier. Chaque nouvelle rentrée permet de faire des observations semblables. Deux élèves sortis égaux d'une même classe, l'un païen ou sans religion, l'autre converti, rentrent à l'école visiblement différents : l'un a oublié comme tous les élèves oublient pendant les vacances, l'autre a reculé à tous égards, quelquefois au point de ne pouvoir être réadmis. Et certainement, si l'on avait un relevé général des destinées de tous les anciens élèves de Lovedale, la différence entre les chrétiens et les païens civilisés deviendrait aussi évidente qu'instructive. Quelques exemples que l'on cite le

prouvent assez. Deux familles de Cafres chrétiens, habitant le district de Burnskill, ont envoyé leurs enfants à Lovedale. Les enfants se sont convertis. L'un des fils est actuellement pasteur d'une Eglise assez importante, l'autre est employé dans un bureau de magistrat ; l'une des filles est institutrice d'une école de station, l'autre se prépare à prendre son brevet. L'on cite également des cas de jeunes gens bien doués qui ont quitté Lovedale avec une bonne instruction ; les uns sont retournés chez eux, et quelques années plus tard ils se promenaient nus et dégouttants de graisse et d'ocre dans les kraals de leurs pères ; on se demande s'ils savent encore lire ; d'autres ont conservé le costume européen, et sont allés grossir la tourbe débraillée et quelquefois dangereuse qui encombre les ports de mer de l'Afrique australe. Ils étaient sortis de Lovedale civilisés.

N'allez pas croire pourtant que Lovedale est une espèce de sombre monastère où 400 jeunes intelligences, cloîtrées étroitement entre les quatre murs d'une piété fossile, dépérissent au chant des cantiques de Sankey. Non, le directeur de l'institution est docteur en médecine; il aime le grand air, le mouvement et la croissance normale. La piété de Lovedale est animée d'un puissant souffle de largeur chrétienne, et plus d'une conscience rabougrie peut s'y redresser.

Il est vendredi soir; on vient de sortir du réfectoire. Pourquoi tous ces jeunes gens se réunissent-ils devant les portes de la grande salle des cours? Voyez comme ces grands yeux noirs pétillent d'intérêt! Observez le mouvement rapide de ces grosses lèvres brunes ! Regardez ces gestes provençaux! On attend l'ouverture de la séance hebdomadaire de « la Société littéraire de Lovedale. » Ce soir, on doit discuter la question de savoir si le gouvernement doit s'occuper de l'instruction religieuse; deux élèves introduiront la question; puis la discussion sera ouverte. On sait que le Cafre est né avocat. Un autre soir, on parlera de l'utilité des so-

ciétés de tempérance, de l'influence exercée par tel chef cafre pendant l'une des nombreuses guerres passées, etc. Parfois, l'un des professeurs donne une conférence sur un sujet historique, scientifique ou littéraire; un autre raconte des impressions de voyage. Enfin, il arrive de temps en temps que la soirée littéraire est transformée en soirée musicale. Et tout cela crée un mouvement d'idées qui réveille les esprits inertes des indigènes et les habitue à penser.

Et parmi ces figures brunes vous en voyez de blanches, entre les noirs bourrelets de crins crépus vous apercevez les cheveux plats et jaunes de l'Anglo-Saxon. Le même sujet les préoccupe; ils vivent d'une vie commune; les deux races apprennent à se connaître.

(*A suivre.*)

MISSION DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Un conseil d'Eglise maori.

Les visiteurs de la Nouvelle-Zélande ont souvent fait des rapports très différents les uns des autres; cela tient à ce que les travaux parmi les Maoris diffèrent beaucoup de ceux faits dans les autres districts de l'île. Au nord d'Auckland, et sur la côte orientale, les travaux ont maintenant un caractère entièrement pastoral; il n'y a plus de baptêmes d'adultes, parce qu'il n'y a plus de païens; mais la profession de christianisme ne prouve pas toujours une conversion du cœur, et l'Evangile doit être et est effectivement prêché dans toute sa simplicité à la population qui vient à l'Eglise, ainsi qu'aux inconvertis qui restent chez eux. Sous le rapport du culte extérieur et de l'administration de l'Eglise, nous devons remercier Dieu. Les conseils d'Eglise indigène sont une institution excellente; les églises se bâtissent rapidement et aux frais du peuple lui-même. Six nouvelles églises ont été

inaugurées cette année ; trois autres sont en voie d'érection. L'archidiacre Clarke au nord, l'archidiacre Léonard Williams et le Rév. Samuel Williams à l'est, travaillent énergiquement et exercent la plus heureuse influence.

D'un autre côté, dans les districts de Tauranga et d'Opotiki, l'hauhauisme (1) prévaut encore dans quelques tribus ; cependant il y a des indices certains d'un retour à la vraie foi, malgré l'influence du chef Te Whiti.

Le clergé indigène, composé de vingt-huit membres, est généralement très fidèle et très laborieux ; quelques-uns sont cependant avancés en âge et souffrent de diverses infirmités.

Cette brève notice sur l'état actuel de la mission servira d'introduction à un rapport très intéressant, publié par la *Gazette de l'Eglise d'Auckland*, à propos d'une assemblée tenue en mars dernier à Maramataouana, dans le district de Kaipara, et qui donne un intéressant aperçu de l'Eglise indigène, en conseil, et à l'œuvre.

« Une assemblée de l'Eglise des Maoris, représentant les Maoris du diocèse d'Auckland, a été tenue à Maramataouana, entre Riverhead et Helensville, les 7 et 8 mars. Les années précédentes, deux conseils avaient déjà été tenus dans d'autres diocèses. Tous les arrangements ont été pris par l'archidiacre Clarke et le Rév. Pomare. L'endroit choisi fut une nouvelle Eglise, placée sur une élévation de terrain près du chemin de fer d'Helensville.

L'évêque, accompagné par MM. Clarke et Mathews, arriva le lundi 7 mars, et reçut un cordial accueil à la mode maorie.

Le conseil commença à deux heures trente minutes. Quatorze ecclésiastiques et vingt-cinq hommes de loi répondirent à l'appel de leurs noms. Le président déclara la séance

(1) Nom d'une secte qui prêche et pratique le retour aux usages du paganisme.

(*Note des Réd.*)

ouverte, et après la prière d'ouverture prononça le discours suivant :

« Nous sommes réunis ici en raison du vœu qui a été exprimé à l'assemblée de 1880, savoir, qu'au lieu de deux ou trois conseils tenus dans les différentes parties du diocèse, il y ait un conseil composé de représentants de toutes les congrégations maories. Nous avons parmi nous des députés des tribus de Raraoua, de Ngapuhi, Ngatiouatua et Waikato, réalisant ainsi notre unité en Christ, en qui il n'y a ni esclave ni libre, et qui a abattu la muraille de séparation. Au lieu de se rassembler dans un but de disputes et de querelles, comme au temps où le Prince de la paix n'était pas connu en ce pays, les tribus sont rassemblées dans un même esprit d'amour fraternel, pour travailler ensemble à l'avancement du règne de Dieu. Tous les membres de notre clergé sont présents, sauf notre vénérable frère Piripi Patiki, empêché de venir à cause de la perte de sa vue. Deux autres ecclésiastiques, appelés à siéger ici, sont retenus par d'importants travaux. Les membres présents ont eu pour se rendre ici à faire de longs trajets ; quelques-uns ont dû franchir une distance de plus de deux cents milles. Je suis heureux de constater que les frais de voyage ont été en grande partie couverts par les tribus représentées. Remercions Dieu de ce qu'Il a permis que nous fussions réunis en si grand nombre, et de ce qu'il conserve la vie à tous ceux qui sont comme les porte-étendard des soldats de la croix. Bénissons-le aussi pour ceux qui ont quitté cette vie dans la foi et la crainte. Parmi eux, je nommerai tout spécialement sir William Martin, que Dieu a repris à Lui en novembre 1880. Son affection pour les Maoris n'a pas cessé quand il a quitté la Nouvelle-Zélande. Une des dernières lettres qu'il a écrites, adressée à un ecclésiastique maori, renferme des paroles d'espoir pour ce peuple.

Depuis notre dernière assemblée, le Synode général a tenu sa session triennale à Christchurch. Sept évêques y

assistaient, entre autres l'évêque de Mélanésie. Les intérêts de l'Eglise maorie n'ont point été négligés ; il a été décrété qu'un évêque suffragant serait établi dans ce diocèse, et consacrerait la totalité de son temps aux congrégations. Je recommande à tous ceux qui ont quelque office dans l'Eglise, soit comme ecclésiastiques, soit comme hommes de loi, de veiller attentivement au choix des candidats au saint ministère, et de les encourager à s'y préparer par des études suivies et une vie sans reproche. Depuis le dernier conseil, de nouvelles Eglises ont été bâties à Mangamuka, Maramataouana, Oromahoe, Parapara et Manaia. » L'évêque termina en implorant la bénédiction de Dieu sur les délibérations du conseil.

A la réunion du soir, qui commença à 7 heures 30, l'archidiacre Clarke présida en l'absence de l'évêque. On s'occupa principalement de présenter les rapports annuels sur les différentes congrégations.

Le mardi 8 mars, à 9 heures du matin, eut lieu la confirmation présidée par l'évêque. Les candidats étaient au nombre de vingt-trois. Puis l'évêque tint une réunion d'ecclésiastiques à qui il adressa de solennelles recommandations sur les devoirs de leur office. Le conseil commença à 10 heures 45. Plusieurs membres parlèrent en termes très chaleureux de sir W. Martin ; on lut une lettre adressée à lady Martin, qui, après avoir été approuvée, fut signée par l'évêque et envoyée en Angleterre. Puis vint une longue discussion sur la question de savoir si les lecteurs devaient porter des surplis quand ils conduisaient les funérailles. Cette question fut résolue négativement. Ensuite on discuta si on devait nommer les enfants des noms des ancêtres. En réponse à l'objection que les mains de ces ancêtres avaient été souillées de sang, Ihaka Te Tai répondit que l'on pouvait dire la même chose de David, et que cependant les chrétiens européens donnaient souvent son nom à leurs enfants.

Le mercredi 9 mars, l'évêque et madame Towie invitèrent les membres du conseil à un dîner à l'évêché. La table s'étendait sur toute la longueur de la salle de la bibliothèque. Après le dîner, plusieurs intéressants discours furent prononcés. Voici maintenant la traduction de la lettre adressée à lady Martin :

« A notre chère mère, lady Martin, salut. Ceci est l'expression de notre sympathie, à nous les membres de l'Eglise d'Auckland. Nos cœurs se souviennent de notre bien-aimé père sir William Martin, qui nous a quittés pour aller dans le lieu de repos de ceux qui croient au Seigneur. Il a rejoint ses amis, les évêques Patteson, Williams et Selwyn ; les archidiacres Kissling et Williams ; MM. Baker, Martin Taupaki et Clarke aîné. Ils sont tous maintenant des anges glorieux en la présence de Dieu et se réjouissent devant le Père selon qu'il est écrit : « Heureux sont les morts qui meurent au Seigneur ; car ils se reposent de leurs travaux. » Nous, ses enfants maoris, nous sommes assurés de la grandeur de son amour pour les tribus de la Nouvelle-Zélande. Il a enseigné à tous ses enfants les doctrines de l'Evangile ; c'est pourquoi nous vous envoyons ce témoignage de notre estime pour notre bien-aimé père. Demeurez sur terre, chère mère, jusqu'à ce que la voix vous appelle d'en haut pour rejoindre notre père.

« Fait au conseil de l'Église-Unie d'Auckland, assemblé à Kaipara, les 7 et 8 mars 1881.

« *Signé :* W. G. AUCKLAND, *évêque, président.* »



ALMANACH DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES POUR 1883

Prix : **30** cent. Bâle, Librairie de la Maison des Missions. — Paris, Bonhoure.

Cette excellente publication en est à sa troisième année. Nous la recommandons à nos lecteurs non moins chaudement qu'il y a un an. Cartonné élégamment, orné d'une chromolithographie et de jolies gravures, imprimé avec le soin qui caractérise les publications de la Société des missions de Bâle, ce petit livre est un cadeau que tous les amis des missions devraient faire à leur entourage ou se faire à eux-mêmes, et que son prix vraiment minime met à la portée de toutes les bourses. Nous avons décrit l'Almanach il y a un an; constatons seulement qu'il n'a pas dégénéré, et que cette fois encore notre mission y a sa bonne part. Plusieurs de nos anniversaires anciens et récents sont rappelés dans la colonne des faits marquants de l'histoire des missions qui figurent en regard de chaque jour de l'année : la mort des Golaz, l'incendie d'Hermon, la consécration de nos premiers missionnaires et bien d'autres. Dans la série des articles, nous en trouvons un de trois pages sur le projet de mission au Zambèze. Une de nos publications a été mise à contribution et a fourni aux rédacteurs de l'Almanach une étude sur Patteson. La mission vaudoise, la mission morave ont aussi chacune leur article. Voici enfin quelques titres qui achèveront de donner une idée de l'Almanach : *Les lépreux de Jérusalem*, *Abraham*, *l'Esquimau mort à Paris*, un dialogue *dans un bazar*, etc.

Le Gérant : Alfred Boegner.

9638. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS JOURNAUX MISSIONNAIRES

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'avis qu'ils trouveront en tête de ce numéro, et nous les invitons à se réabonner sans retard chez M. J. Schultz, 25, rue de Londres, en ayant soin d'acquitter immédiatement le prix de leur abonnement.

En même temps, nous leur adressons notre prière habituelle : c'est de nous trouver de nouveaux lecteurs, aussi nombreux que possible. Nos journaux, qui devraient être pour la Société des Missions une source de revenus, sont encore une charge pour ses finances; en faisant cesser cet état de choses, ils rendront un service signalé à notre œuvre. En même temps, ils contribueront à populariser des publications dont nous pouvons dire, sans exagération, qu'elles ont fait et font encore quelque bien dans nos Églises.

Nous sommes heureux d'annoncer que les premiers numéros du *Journal des Missions* et du *Petit Messager* de l'année prochaine présenteront un intérêt tout spécial. Le *Journal des Missions* contiendra *une petite carte des stations missionnaires et des annexes* du Lessouto, due à M. F. H. Krüger.

Des dessins de M. Christol, représentant la station de Léribé, Karumba, l'un des Barotsis ramenés du Zambèze par M. Coillard, et d'autres sujets orneront soit l'un, soit l'autre de nos journaux.



INVITATION DES MISSIONNAIRES DU LESSOUTO A NOS ÉGLISES

A plusieurs reprises, nos missionnaires ont demandé la visite au Lessouto d'un ou, si possible, de plusieurs représentants de nos Eglises, chargés par elles d'examiner l'œuvre et de revenir ensuite nous faire un rapport sur ce qu'ils auront vu et entendu MM. Coillard et Mabille, en particulier, ont insisté sur ce vœu de nos frères, et ils ont pu croire, en nous quittant, que leur invitation serait acceptée. Depuis leur retour au Lessouto, la Conférence a expressément renouvelé l'appel qu'ils nous ont fait entendre, et elle a désigné l'année 1883, qui est celle du jubilé des Eglises du Lessouto, comme se prêtant particulièrement à une visite de ce genre.

Le voyage au sud de l'Afrique du directeur de la Maison des Missions ne fait nullement double emploi avec cette délégation, et par conséquent n'en supprime pas la nécessité. M. Boegner se rend au Lessouto comme agent du Comité, et c'est une représentation de nos Eglises que nos frères demandent. Ce qu'ils désirent, c'est de posséder parmi eux, pendant quelque temps, des délégués de ces Eglises dont leurs propres Eglises sont filles ; c'est d'entendre les encouragements et les témoignages de sympathie que de tels ambassadeurs auraient seuls qualité pour leur porter ; c'est d'avoir ensuite, parmi nous, des témoins accrédités de leur œuvre, capables de nous redire avec autorité et compétence leurs travaux et leurs besoins.

En d'autres pays, une telle délégation paraîtrait chose toute naturelle, et l'invitation pressante que nos frères nous ont fait entendre ne resterait pas longtemps sans réponse. Sera-ce là son sort parmi nous? Et faudra-t-il que, parmi les visiteurs qui l'ont encouragée de leur présence, la Mission du Lessouto, une des gloires de notre protestantisme français, compte des Anglais, des Suisses et pas un Français?

NOS CHARGES ACTUELLES ET LES DEVOIRS QUI EN RÉSULTENT POUR NOUS

15 novembre 1882.

Chers amis de l'œuvre des Missions,

Nous arrivons à la fin d'une autre année qui dans quelques jours aura disparu, ne laissant après elle que des souvenirs bons ou mauvais selon l'emploi bon ou mauvais que nous aurons fait des talents qui nous ont été confiés. Arrivés pour ainsi dire au seuil d'une année nouvelle, je désire adresser un appel à ceux qui s'intéressent à la prospérité de notre œuvre et leur demander non seulement de lui continuer leurs dons ordinaires, mais de lui faire, si possible, une plus large part en raison des charges extraordinaires qu'elle a eu et qu'elle va avoir à supporter. Il suffira d'énumérer quelles sont ces charges pour en reconnaître la nécessité et pousser nos amis à nous venir en aide.

1. Frais de voyages occasionnés par le retour en Europe de quelques missionnaires et le retour en Afrique d'ouvriers venus pour se reposer.

Cet *item*, je le crains, pour parler franchement, est pour plusieurs un luxe ; une fois qu'on est parti en mission, il faut y rester, y rester quand même, dût-on payer de sa vie

la continuation d'une œuvre qui réclame des forces qu'on n'a plus. Un peu de repos en temps voulu permettra à l'ouvrier de reprendre courageusement son œuvre ; si vous le lui refusez, il languira, son œuvre languira aussi jusqu'au moment où, succombant à la tâche, il faudra lui creuser un tombeau loin de sa patrie et des membres de sa famille. Les éloges ne manquent pas alors, mais ces éloges décernés à des ouvriers ainsi sacrifiés à l'égoïsme sont une abomination aux yeux de l'Eternel. Grâce à Dieu, notre Comité comprend mieux que cela la nature et l'esprit d'un sacrifice volontaire, et son cœur sympathique s'est toujours montré disposé à venir en aide à ses ouvriers fatigués, épuisés par le travail. De là, sans doute, des dépenses extraordinaires, mais quel chrétien ayant à cœur l'évangélisation des païens se refuserait à y souscrire pour sa part ? Allez, le sacrifice est assez grand pour l'ouvrier lui-même lorsqu'il doit se séparer de ses enfants en la foi et de ses collègues, avec lesquels il ne forme qu'une seule et même famille.

II. Le Comité a décidé la réalisation du projet depuis longtemps formé d'envoyer en Afrique le nouveau directeur de la Maison des Missions, et si possible, soit avec lui, soit plus tard, un membre, pasteur ou laïque, d'une de nos Eglises, chargés l'un et l'autre de représenter les chrétiens de France auprès des Eglises du Lessouto. La nécessité pour le directeur de connaître par lui-même le champ d'une mission qu'il est appelé à diriger de concert avec le Comité, cette nécessité est suffisamment démontrée pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister.

Celle d'une commission chargée de visiter en détail l'œuvre du Lessouto pour en rendre compte à nos Eglises ne l'est pas moins ; nous avons été précédés dans cette voie par toutes les sociétés de mission dont le siège est en Europe. Que de fois n'avons-nous pas fait espérer aux Eglises du Lessouto que leur sœur aînée enverrait un jour quelques-

uns de ses enfants pour les visiter et les exhorter à marcher dans la bonne voie! Quel bien une telle visite ne peut-elle pas faire à ces Eglises sorties du paganisme, et à leurs conducteurs spirituels! La force du missionnaire, en dehors de celle qu'il puise dans l'amour de son Dieu et la communion de son Sauveur, ne lui vient-elle pas de la communion de foi et d'esprit avec ceux qui l'ont envoyé? Il y a deux ans, quand un violent orage éclata sur nos chères Eglises du Lessouto, vos ouvriers se sont recueillis, et, pénétrés de la grandeur de leur tâche, ils ont pris la résolution de résister à l'orage et de ne pas le fuir. La force leur venait directement d'en haut; mais cette force a été doublée, triplée quand en votre nom, au nom de votre sympathique amour pour nous et pour l'œuvre, ce cri nous parvenait au delà des mers: « Sentinelles du Seigneur, tandis qu'on intercède « ainsi pour vous, restez fidèlement à votre poste. Il est « sacré; les anges de Dieu y sont avec vous. Ne bougez pas, « à moins que le Maître ne vienne vous relever lui-même « et vous dire: Suivez-moi! » Amis chrétiens, vous qui au sein du foyer domestique jouissez des douceurs que fait naître la communion chrétienne, songez parfois à la solitude de ceux qui, par amour pour Christ, ont renoncé aux bienfaits de la civilisation, à cet échange de pensées et de vues qui ne peut avoir lieu qu'entre peuples de même race, de même foi et de *même âge spirituel*. Les Bassoutos chrétiens ont lieu souvent de nous étonner par la simplicité de leur foi et leur amour chrétien; mais, à plus d'un égard, ce ne sont encore que des enfants, et, pour se maintenir à un certain niveau, les missionnaires ont un double besoin de se sentir en sympathie de cœur autant que de foi avec ceux qui les ont envoyés et qui prient pour eux. Frères, qui allez momentanément vous séparer des vôtres et quitter votre patrie, partez donc avec joie! Des milliers de voix vont s'élever vers Dieu pour lui demander pour vous un prompt et heureux voyage. Des frères bien-aimés

vont vous attendre avec une sainte impatience. Vous allez porter la joie dans ces humbles presbytères africains. Ah ! pourquoi m'a-t-il fallu quitter mon cher Thaba-Bossiou avant de pouvoir vous présenter aussi à nos enfants en la foi en disant : Les voilà, les voilà, les représentants de ces chères Eglises qui vous ont envoyé l'Evangile du salut !

III. Il y a deux ans encore, toutes nos stations, moins deux, je crois, pouvaient, à l'aide de collectes faites dans leur sein, entretenir leurs propres évangélistes et compléter le salaire des maîtres d'école. La guerre a tari la source qui alimentait la caisse de la mission intérieure. Dès que les hostilités eurent cessé, vos missionnaires se sont sentis pressés par le besoin de reprendre l'œuvre de l'évangélisation dans les annexes ; c'était le moment, ou jamais, de réoccuper des postes abandonnés ou en souffrance. Il le fallait. Nos frères ont-ils eu tort de compter sur vous dans cette crise qui prendra fin dès que les choses auront repris leur cours ordinaire ? Non, mille fois non, et vous ratifierez par vos dons supplémentaires les charges nouvelles imposées à notre Comité, et par là vous allégerez le lourd fardeau de responsabilité qui pèse sur vos chers ouvriers du Lessouto.

IV. On l'a dit, le cri de l'œuvre missionnaire est : En avant ! Dans cette œuvre, comme du reste dans toute œuvre chrétienne, on ne conserve ce qu'on a qu'à la condition d'acquérir du nouveau. Tant pis pour les timides, tant pis pour les conservateurs timorés ; il faut marcher, il faut étendre ses courtines sous peine de végéter et de périr. Or, les nécessités présentes de l'œuvre, au Lessouto, vont réclamer de nouveaux ouvriers, qui sont là, déjà prêts à partir et que personne ne cherchera à retenir.

M. Weitzecker s'est offert pour remplacer M. Coillard pendant son voyage d'exploration au Zambèze.

M. Jacottet a, me semble-t-il, une place toute trouvée non loin des sources de nos grands fleuves sud-africains.

Il y a, en outre, un poste à occuper auprès du chef Lérotholi, le fils aîné du grand chef Letsié, que catholiques romains et ritualistes sont en train de nous disputer.

Voilà quelques-unes des charges nouvelles qui ont déjà ou qui vont peser sur la Société et qui exigent, pour y faire face, un suprême effort.

Je ne dis rien de l'œuvre du Sénégal qui s'impose à nous et comme Français et comme chrétiens. Si, là, nous n'avons pas devancé les pionniers de la civilisation qui cherchent à relier l'Algérie à la Sénégambie, nous n'hésiterons pas du moins à les suivre et à proclamer qu'à côté du christianisme bâtard, représenté par les prêtres de Rome, il y a la religion du Christ qui émane de l'Evangile.

Je ne dis rien de la mission de Taïti, si bien représentée, en ce moment, au sein de nos Eglises, par l'un de ses ouvriers, M. Viénot. Quand, au Lessouto, j'ai appris qu'une école allait y être fondée pour former des évangélistes, qui auront pour mission d'évangéliser les îles si nombreuses du Pacifique qui dépendent de la France, je l'ai acclamée avec joie et lui ai souhaité bon succès.

Amis chrétiens, nos chers collaborateurs dans l'œuvre du Seigneur, réjouissons-nous de la tâche glorieuse que le Seigneur nous donne à faire. Ne disons jamais : C'est trop, ni même c'est assez. L'heure présente est une heure de lutte ; luttons courageusement et avec foi. Luttons avec ceux qui sont directement engagés dans la lutte ; faisons de leur joie notre joie, de leurs épreuves nos épreuves ; et par-dessus tout, faisons un effort qui leur permettra de poursuivre l'œuvre d'amour qu'ils font en votre nom et pour la gloire du Maître. L'heure du Jubilé va sonner ! Il y aura bientôt cinquante ans que la mission a été fondée au Lessouto. Puisse cette année être témoin de grandes choses, de grands sacrifices et de grandes joies.

THÉOP. JOUSSE.



MISSION DU LESSOUTO

SITUATION POLITIQUE

L'état politique du Lessouto ne ressort pas très clairement des nouvelles reçues. Des bruits alarmants ayant couru, il nous paraît utile, pour rassurer nos amis en écartant tout ce qu'ils ont de faux et d'exagéré, d'indiquer brièvement quelle est la situation du pays d'après les dernières nouvelles.

Avant tout, il convient de rétablir le vrai sens d'une dépêche publiée par le *Journal des Débats* et reproduite par d'autres journaux. Quelques-uns de nos amis s'en sont inquiétés à tort. Cette dépêche annonçait qu'un corps de deux mille Boers marchait contre Mapoch, *chef des Bassoutos*, pour le contraindre à payer le tribut au gouvernement du Transvaal. Cette nouvelle, qui, à bon droit, a paru énigmatique à plusieurs, concerne en réalité les Bapélis du Transvaal, que les ethnographes allemands appellent généralement Bassoutos du Nord, à cause de leur parenté avec ceux dont nous nous occupons.

Nous avons reçu, par l'entremise de l'*Aborigines Protection Society* de Londres, une nouvelle plus grave, suivant laquelle le gouvernement colonial aurait décidé l'abandon du Lessouto. Des renseignements ultérieurs nous ont montré qu'on avait, bien à tort, pris pour un fait accompli ce qui n'est que le désir d'une partie de la presse coloniale. Le véritable état des choses nous semble se dégager des derniers numéros du *Cape Argus* que nous avons sous les yeux, et dont les informations nous conduisent à la fin d'octobre. Des dissentiments graves ont éclaté entre les divers représentants de la Colonie chargés de rétablir l'ordre dans le

Lessouto. Tandis que M. Sauer, le ministre des affaires indigènes, assisté de M. Orpen, gouverneur du Lessouto, déterminait Lérotholi, fils de Letsié, à tenter une nouvelle expédition contre Massoupa, pour le forcer enfin à payer la taxe, le général Gordon, sur la sagesse et l'expérience duquel on avait fondé de si grandes espérances, suivait une politique tout opposée. Dans une entrevue avec Massoupa, le général Gordon lui a donné de telles assurances de son bon vouloir et des intentions amicales du gouvernement anglais, que le chef a été confirmé dans ses idées de résistance. Ce désaccord a eu pour effet de paralyser totalement l'action de Lérotholi, ainsi que de porter un nouveau coup au prestige du gouvernement, tandis que l'influence de Massoupa ne fait que grandir.

Ce résultat a produit dans la Colonie un grand mécontentement; attaqué violemment par la presse et désavoué par le gouvernement, le général Gordon a donné sa démission.

Les choses en étaient là un mois environ avant les dernières nouvelles que nous avons reçues. Depuis lors, la situation ne paraît pas s'être modifiée. De nouvelles démarches auprès de Massoupa n'ont abouti à aucun résultat. Si nous en jugeons d'après les journaux, le gouvernement semble résolu à ne pas abandonner le Lessouto, ainsi qu'il en avait été question. Les choses pourraient bien rester dans cet état jusqu'à la réunion du Parlement du Cap, au mois de mai de l'année prochaine. Ajoutons d'ailleurs que, d'après une correspondance de Masérou, insérée dans l'*Argus* du 31 octobre et que nous avons tout lieu de croire sérieuse, la situation du Lessouto ne serait pas aussi sombre qu'on pourrait le croire. Certains bruits alarmants doivent être mis sur le compte de l'esprit de parti. Le pays lui-même est calme et l'ordre n'a pas cessé de régner; la seule difficulté provient du refus de Massoupa de payer la taxe.

Voici, d'autre part, ce que nous lisons dans une lettre de M. Mabille, datée du 18 octobre. Outre qu'elle confirme les

appréciations politiques du *Cape Argus*, elle nous montre, dans la situation morale du Lessouto, des symptômes d'une amélioration qui sera saluée avec joie par tous les amis de notre œuvre :

« Dernièrement, Letsié et son fils Lérotholi ont essayé de vaincre la résistance de Massoupa. Peine perdue. On avait cherché à utiliser, pour faire cet effort, l'impression produite sur les esprits par M. Sauer, le secrétaire des affaires indigènes de la Colonie. Le général Gordon a voulu avoir son entrevue avec Massoupa, et il en est résulté que ce dernier s'est plutôt endurci qu'amendé. Un moment nous avons cru que le gouvernement, par l'entremise de Sauer, allait tout simplement déclarer à Letsié qu'il abandonnait la tribu à son sort. Mais il s'est ravisé ; il comprend que, si le Parlement ou l'opinion publique de la Colonie peut le laisser libre de continuer sa politique actuelle, non seulement jusqu'à la session ordinaire du Parlement, qui se rassemble en mai, mais encore pendant une année après cela, il obtiendra probablement un résultat favorable à la paix et à la restauration de l'ordre dans le pays. Mais il faut pour cela qu'il y ait des preuves tangibles de progrès, surtout dans ce qui concerne le recouvrement de l'impôt d'une livre sterling par tête. Les chefs disent qu'à cet égard ils vont faire leur possible.

« Les vols sur la frontière ont cessé et l'eau-de-vie n'est plus importée dans le pays par tonneaux. C'est un progrès. Et le gros de la tribu désire la paix. Seulement, même ceux qui sont favorables au gouvernement, répugnent à l'emploi de la force pour vaincre l'opposition de Massoupa. Ainsi donc, à moins que l'opinion publique de la Colonie ne se prononce fortement et de suite pour l'abandon définitif, le gouvernement restera fidèle à sa politique de négociations, au moins jusqu'à la réunion du Parlement en mai 1883. C'est donc la paix pour quelques mois et, j'aime à le croire, définitive. Letsié va envoyer un de ses fils occuper le district

de Quthing (le pays de Morosi), avec le consentement de M. Sauer, de telle sorte que ce district continue à faire réellement partie du Lessouto. »



NIL DESPERANDUM
ÉTAT DES ÉGLISES DU LESSOUTO D'APRÈS UN CORRESPONDANT DU *Christian Express*

L'éditeur du *Christian Express*, journal qui se publie à Lovedale, au sud de l'Afrique, a fait paraître, dans son numéro du 12 octobre, la lettre suivante, écrite par l'un de nos missionnaires du Lessouto :

« Cher monsieur,

« Dans toutes les sociétés il y a des gens avides de répandre de mauvaises nouvelles et qui se font une vraie joie d'être les premiers à le faire. Cela se voit aussi dans la presse. Nous en avons des exemples dans certains journaux qui semblent mettre leur vanité à faire savoir au petit monde de leurs lecteurs que c'en est fait des Bassoutos, tant sous le rapport religieux que sous le rapport commercial, que l'œuvre de la Mission est radicalement détruite, que l'anarchie et l'ivrognerie sont à l'ordre du jour dans ce malheureux pays (voir, par exemple, ce que dit le *Grahamstown Journal* au sujet de quelques sottes informations envoyées à l'*Argus* par un correspondant du Lessouto, 17 août 1882). Nous prions respectueusement ces terribles porteurs de mauvaises nouvelles de ne pas enterrer les gens avant qu'ils ne soient morts. L'humanité et les bons égards font un devoir à chacun, lorsqu'il y a encore quelque espoir qu'un malade guérisse, de ne pas dire : « C'est fini », avant que le médecin

ait désespéré de le sauver. — On nous accordera sans doute que les missionnaires sont mieux placés que d'autres pour juger de l'état actuel de leur œuvre. A la vérité, certaines gens prétendent que le missionnaire est un homme qui veut, coûte que coûte, se faire illusion, qui représente toujours son œuvre comme prospère, fût-elle dans le plus déplorable état, et qui, soit de propos délibéré, soit autrement, a, en toutes circonstances, la plus haute opinion de ses gens et de ce qu'il fait lui-même. Je ne crois pas qu'on puisse dire cela d'aucun missionnaire intelligent et doué de quelque bon sens. Il agirait d'une manière plus insensée qu'un négociant qui refuserait de regarder dans son livre de comptes, de peur d'y constater qu'il est à la veille de faire faillite.

« Les temps sont critiques, nous ne l'avons jamais nié. Nous savons aussi, et nous le disons, que l'eau-de-vie est notre véritable ennemi et fait des centaines de victimes, tant parmi les chefs que parmi le commun peuple. Le nombre de ceux qui résistent est petit si on le compare à celui des gens qui succombent. Nous n'avons garde d'oublier le triste sort de plusieurs tribus, autrefois prospères, et puissantes qui ont été détruites par les boissons alcooliques. Mais nous nions positivement que l'ivrognerie ait détruit ou soit à la veille de détruire notre mission. *Les cas d'ivrognerie sont très rares dans nos congrégations, et même l'usage modéré des boissons fortes est jugé très sévèrement par la majorité de nos convertis* (1). *Dans certains cas, même des païens nous ont exprimé le désir d'être délivrés de cet esclavage*, mais il n'y a pas de vice qui, plus que celui de l'ivrognerie, fasse toucher au doigt à quel point l'homme est incapable de repousser la tentation avec ses seules forces (2).

(1) C'est nous qui avons souligné. (*Note des Réd.*)

(2) Un de nos missionnaires a écrit que les blancs, profitant de la guerre, ont introduit, dans le pays des Bassoutos, non seulement des centaines, mais des milliers de barils d'eau-de-vie. Quel terrible compte ils auront à rendre à Dieu! (*Note des Réd.*)

« Nous savons et nous avouons avec douleur qu'un certain nombre de convertis sont retombés dans le paganisme. Cependant nous affirmons aussi, avec pleine connaissance de cause, que ces relaps sont peu nombreux, surtout lorsqu'on pense aux tentations dont nos Bassoutos ont été entourés pendant plusieurs mois passés dans des camps et en rapports journaliers avec des païens.

« Trois de nos stations ont beaucoup souffert des effets de la guerre, parce que les membres des Eglises de ces stations s'étaient presque tous déclarés pour le gouvernement et étaient restés dans les camps de la gendarmerie coloniale.

« Quelques-unes de nos succursales sont encore privées de leurs catéchistes et luttent encore péniblement pour maintenir leur existence. Nous savons et avouons, au demeurant, que l'absence de mains énergiques pour mener nos affaires politiques a favorisé chez les Bassoutos un certain esprit d'indépendance qui ne fait que trop bien les affaires du paganisme, et ne saurait développer l'humilité qui convient à des gens faisant profession d'être chrétiens. Il n'y a pas de doute que le paganisme a fait des progrès sous le régime du ministère colonial qui vient de disparaître, bien des Bassoutos en étant venus à penser que, pour être bons patriotes, il fallait commencer par être de francs païens.

« Nous ne connaissons que trop bien tous ces faits et nous avons le sentiment que le *méchant* travaille sans relâche dans nos Eglises et dans le pays. Mais, en dépit de ces mauvais signes des temps, nous constatons aussi d'autres faits qui nous permettent d'espérer que nos plaies se guériront et que nous verrons un meilleur état de choses s'établir de nouveau chez les Bassoutos.

« Des écoles se rouvrent dans tout le pays, et le nombre des élèves n'est pas notablement inférieur à ce qu'il était dans les années passées. A ne parler que de ma propre expérience, je dirai que j'ai eu la joie de réorganiser six écoles le mois dernier, et cela, à la requête des Bassoutos eux-mêmes, qui

m'ont exprimé, à plusieurs reprises, leur désir de replacer leurs enfants sous l'influence d'une saine éducation chrétienne. De nouvelles écoles vont être ouvertes. Le chef Letsié, qui, pendant des années, avait refusé au missionnaire de Morija d'ouvrir une école dans son village, a récemment consenti à ce qu'un bâtiment scolaire fût construit près de sa résidence personnelle. Un instituteur bien qualifié y sera envoyé et ne tardera pas à offrir l'instruction à tous ceux qui voudront en profiter. D'autres chefs nous demandent tous les jours de leur accorder des écoles, et si nous avions assez d'instituteurs à notre disposition, plusieurs de nos hommes principaux, qui autrefois s'opposaient à la diffusion des lumières dans leur district, verraient avec joie que l'Evangile fût régulièrement prêché chez eux et que leurs enfants reçussent une éducation chrétienne.

« La semaine dernière, j'ai appris que huit jeunes gens, tous fils de chefs, et à la tête desquels était le fils aîné de Lérotholi, avaient été envoyés à l'institution de Morija par leurs parents. Les missionnaires les ont reçus avec joie et profiteront de cette occasion pour faire pénétrer la lumière dans quelques-uns des endroits les plus ténébreux du pays.

« D'une manière générale, l'esprit qui règne dans nos congrégations n'est pas mauvais. Le *Journal de Grahamstown* a eu récemment un accès de surprise en voyant, dans le *Christian Express*, que les missionnaires des Bassoutos osent espérer pour leurs Eglises et pour tout le pays d'heureux résultats de la récente guerre. J'ai de la peine à comprendre cet étonnement. Tous ceux qui ont quelque expérience de la vie spirituelle penseront comme nous, que nos chers Bassoutos convertis auront appris, dans leurs épreuves, à se confier en Dieu plus qu'ils ne faisaient autrefois. Outre les combattants qui passaient constamment par les émotions de la guerre, il y avait toute une partie de la population, les vieillards et les femmes, qui, dans leur détresse et leur impuissance, devaient attendre le résultat de la lutte et

étaient en prières pour leurs fils et leurs maris. La guerre a toujours été considérée comme un fléau, une verge dans la main du Seigneur, un puissant moyen par lequel il attire à lui les cœurs des hommes. Sous les coups de cette verge, plusieurs ont pu apprendre à être plus fidèles à leur Dieu, à être prêts à mourir, si c'est sa sainte volonté.

« J'irai plus loin : je puis affirmer que le besoin d'enseignement religieux n'a pas sensiblement diminué depuis cette guerre. Nous avons eu dernièrement, dans plusieurs de nos annexes, des réunions pour recevoir de nouveaux membres de l'Eglise. Nous n'y avons pas trouvé seulement la partie chrétienne de la population, des *centaines* de païens étaient accourus pour entendre l'Evangile. Nous n'oublierons jamais ce spectacle; il a une grande valeur comme indice du véritable état des choses dans ce pays.

« Que des étrangers enfermés dans Masérou ou quelque autre lieu envoient de lugubres articles aux journaux de la Colonie pour y prouver que les Bassoutos n'ont foi maintenant qu'aux fétiches, aux sorciers et ont tourné le dos à l'Evangile, laissons-les dire. Ce ne peut être la pensée de ceux qui consultent les faits avant d'émettre des opinions arrêtées.

« Je le répète, nous voyons des dangers devant nous et des maux dans l'Eglise; mais tant que nous verrons nos chrétiens bassoutos attachés à leur foi et à leurs principes; tant que nous verrons les païens se rassembler par centaines pour entendre l'Evangile; aussi longtemps que nous serons reçus partout comme des messagers de bonnes nouvelles, que même des chefs tout à fait païens nous demanderont d'ouvrir des écoles et de fonder des annexes dans leurs districts, aussi longtemps que nous verrons un courant d'eau pure couler au-dessous de celles dont la surface a été troublée, tant que nous aurons des yeux pour voir tout ce bien, nous ne croirons pas que les Bassoutos soient perdus à la cause de la religion chrétienne; nous ne permettrons pas

que nos amis soient effrayés par de faux rapports et nous ne garderons pas le silence.

« L'avenir est entre les mains du Seigneur. Lui seul sait ce qui nous attend; mais, comme hommes de sens et comme chrétiens, nous disons que nous ne voyons aucun motif de désespérer de l'avenir religieux des Bassoutos, et que nous avons, au contraire, de bonnes raisons pour espérer qu'il se fera encore beaucoup de bien dans leur pays, si Dieu lui donne la paix et bénit les efforts de ses serviteurs. »

D.

LA FÊTE DE LA BIBLE A HERMON

Hermon, 23 août 1882.

Le temps est magnifique : un vrai printemps africain. Les arbres fleurissent dans le jardin, et nous avons quelques semences en terre qui font mine de pousser, surtout de l'oseille, des pois et des épinards. En caisse (en couche, devrais-je dire), nous avons un petit sapin en train de pousser, et dont je surveille les progrès avec amour. C'est un moment de l'année que j'aime et dont je jouis toujours beaucoup.

Dans ces conditions, la fête de dimanche avait toutes les chances de réussir, et nous l'avons célébrée avec entrain. Je vous ai dit de quoi il s'agissait : faire à la Bible une réception solennelle, saluer son arrivée au Lessouto d'une manière frappante, pour bien faire comprendre aux gens qu'il ne s'agissait pas d'un article de commerce que l'on mettait en vente, mais de la Parole de Dieu, par laquelle les hommes sont sauvés. J'avais donc mis les Bibles sous clef, déclarant aux gens qu'ils ne pourraient en acheter que quand la réception officielle aurait eu lieu.

Nous eûmes dimanche une grande assemblée, non seule-

ment de chrétiens, mais aussi de païens, auxquels j'avais adressé des invitations. Plusieurs d'entre eux sont maintenant de vieilles connaissances et viennent parfois à nos services ordinaires du dimanche, mais sans donner signe de vouloir se convertir. Il y a, parmi eux, des types bien divers. L'un d'eux est un petit chef des environs, nommé Lenka, avec lequel je suis en rapports depuis longtemps, et qui n'est pas insensible à la prédication de l'Evangile ; mais il cède souvent à la tentation de s'enivrer d'eau-de-vie, et ses tentatives de renouvellement n'aboutissent à rien. Un autre, Khotou, est originaire des environs de Kuruman, et a été membre d'une Église pendant quelques années ; il a maintenant trois ou quatre femmes et vit dans tous les vices du paganisme, mais il est assez régulier à nos services, auxquels il assiste, *la Bible à la main*. Il la lit avec componction avant et après les services. Mais j'ai peur qu'il ne se croie trop bon et ne se doute pas que la Bible lui dénonce des péchés auxquels il devrait renoncer pour être réellement sauvé. Un autre, c'est mon ami Morakabi, le plus grand païen du district, un grand patriote, chevalier sans peur, mais non sans reproche, toujours le verbe haut avec tout le monde, mais sachant dire la vérité quand d'autres ont peur de la dire. A vues humaines, celui-là mourra dans ses idées païennes ; je ne me le figure guère chrétien, mais cela ne veut pas dire du tout que je le croie inaccessible aux influences du Saint-Esprit. Lui aussi peut être régénéré et transformé, devenir un disciple du Sauveur, et c'est avec cette assurance que je lui parle souvent des intérêts de son âme.

Mais je perds du temps à te parler du public. Nous nous réunîmes donc près de l'Eglise ; je fis parler deux catéchistes, qui adressèrent à l'auditoire deux allocutions un peu longues, mais qui ne manquaient pas de force. Ces braves gens comptent peut-être trop sur l'inspiration du moment. Cela leur réussit parfois, car les Bassoutos sont essentiellement des gens de sentiment, qui dépendent beaucoup de leurs im-

pressions, et ne se laissent pas facilement dominer par la réflexion et le raisonnement. Sous certaines impressions, ils peuvent faire merveille, parler avec éloquence et chaleur, vous remuer le cœur et faire pleurer l'auditoire. Mais les impressions sont capricieuses; elles nous font parfois défaut, et alors, quand on n'est pas inspiré par la raison et la réflexion, adieu l'éloquence! Je crois qu'il vaut toujours mieux se préparer solidement de tête, travailler son sujet, mettre en ordre le plan du discours. Si l'inspiration vient, elle s'emparera de ces matériaux pour se donner du corps, — ou bien elle nous dira de jeter notre plan de sermon et nos idées d'hier soir au panier, et elle nous donnera un sujet nouveau, avec tout ce qu'il faut pour bien le traiter, — et si l'inspiration ne vient pas, eh bien! on n'est pas à court, on a de quoi parler, la raison vous donne vos idées. Être clair, bien exprimer ce que l'on comprend bien, c'est encore être éloquent, sans parler de la chaleur qui vous vient peu à peu, quand le sujet vous empoigne et que l'auditoire vous regarde (ce qui veut dire qu'il vous écoute).

Après cette tirade, comment parler de mon discours, à moi? Me voilà bien embarrassé, car la modestie et la vérité me défendent de me ranger dans la catégorie des inspirés; d'autre part, je ne puis non plus parler de l'excellent arrangement de mon discours, ni de la puissance de mon intellect. Je me suis donc condamné à n'en dire que deux mots. Je parlai aux gens de l'inspiration de la Bible, en leur donnant trois types: Moïse, Elie et les évangélistes; — puis je leur racontai l'affranchissement de la Bible par la Réformation et sa propagation par l'imprimerie; — puis je leur montrai la Bible missionnaire et passai en revue les progrès du volume saint au Lessouto, depuis le temps où les premiers Bassoutos épelaient l'A B C avec M. Casalis, à Thaba-Bossiou, jusqu'à aujourd'hui; — puis, je parlai sur ce texte: « Ta parole est la vérité. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'avais la joie au cœur et que

l'auditoire en avait dans les yeux; on écoutait, on avait l'air de jouir et d'avoir des impressions réelles. Je leur montrai la Bible en l'élevant devant toute l'assemblée; puis je fis une prière d'actions de grâces et d'intercession pour que la Bible fasse au Lessouto la grande œuvre de délivrance pour laquelle elle a été envoyée; enfin, mes huit catéchistes vinrent se placer devant la petite table qui me servait de tribune. Je remis à chacun d'entre eux l'exemplaire de l'annexe qu'il dessert, avec quelques paroles d'exhortation, et cette petite cérémonie fut le couronnement de tout le service.

Nota benè. Parmi les huit catéchistes, se trouvaient Joël, William et Filipi, que j'ai reinstallés, le premier à Mafeteng, le second à Bongalla, et le troisième chez Sefali, de sorte que mon œuvre est à peu près réorganisée. Les écoles se rouvrent et l'Evangile est annoncé aux païens. Voilà le résultat du petit coup d'Etat que j'ai fait cet automne pour mettre à la raison les mauvaises têtes de mon troupeau. Espérons que c'est la fin de cette malheureuse histoire.

Après le service de communion (quatre cents communiants), on me demanda des Bibles à acheter. C'était dimanche; je me fis d'abord des scrupules de conscience. Mais je consentis, pensant qu'après tout, l'empressement que manifestaient quelques personnes à se procurer des Bibles était un hommage rendu à la Parole de Dieu, le complément de la fête du matin. En un quart d'heure, 16 Bibles étaient enlevées et autant de Nouveaux Testaments de poche. Il y avait là un vieux bonhomme de la vieille école, un nommé Job, que j'aime beaucoup, parce qu'il est de l'ancien type, un de ces vieux chrétiens de Béerséba, qui sont nombreux dans ma paroisse. Il me dit de sa grosse voix : « Monsieur, je suis vieux, je ne vois plus très clair; mais il faut que j'achète une Bible. Il y a si longtemps que nous pleurons pour elle (c'est-à-dire la désirons), que ce serait une honte si nous ne l'achetions pas, maintenant qu'elle est arrivée. Je ne puis plus guère lire et je suis pauvre, mais je veux qu'après ma

mort mes enfants aient un héritage. Et ma vieille femme Gérita est de cet avis. » Et il me paya comptant ses 13 schellings! — N'est-ce pas joli?

Si nos gens n'étaient pas pressés par la disette et obligés de consacrer tout ce qu'ils peuvent gagner à acheter du blé dans l'intérieur du Lessouto, j'aurais vendu le double ou le triple de Bibles, car on les couve de l'œil, et je sais que plusieurs personnes font des économies pour pouvoir se la procurer le plus tôt possible. Ce qui me fait plaisir, c'est de voir que notre fête restera dans la mémoire des gens comme un bon souvenir, et qu'ils ont reçu quelques impressions qui ne seront pas perdues. C'est là tout ce que je désirais...

H. Dieterlen.

LES EXAMENS DES ÉCOLES SUPÉRIEURES DE MORIJA

Les quatre-vingt-deux jours de vacances que le gouvernement colonial nous autorise à répartir dans l'année scolaire de nos écoles supérieures, comme nous l'entendons, sont généralement partagés en deux périodes d'environ quatre semaines: l'une sépare en automne, à l'époque de la conférence, les deux semestres scolaires, l'autre termine l'année scolaire, au mois d'octobre. Les vacances de printemps viennent de commencer, cette année, le 11 octobre, et dureront jusqu'au 16 novembre. Le 9 et le 10 octobre ont eu lieu les examens de fin d'année. Le mot est prétentieux; il ne peut être justifié que par les souvenirs du passé, quand plus de cent jeunes gens remplissaient nos deux bâtiments, et que quelques-uns d'entre eux passaient des examens rendus solennels par la présence d'un délégué du gouvernement, et obtenaient, ensuite de cela, le certificat d'aptitude

(*teacher's certificate*). Aujourd'hui, nous sommes revenus au temps des petits, des tout petits commencements.

C'est lundi matin, le 9 octobre. Nous gravissons la colline où s'élève l'*école biblique*, en marchant lentement et en nous entretenant vivement des nouvelles politiques de la matinée : la situation est des plus tendues, et les nouvelles se succèdent, quelquefois contradictoires, soir et matin. Le grand bâtiment blanc, disposé en équerre, dont le chaume abritait autrefois les élèves de l'école préparatoire, est actuellement réservé à l'école biblique ; cette dernière est entièrement séparée de l'école normale. Dans la grande salle, se trouvent 18 élèves de cette institution. Ils se destinent tous, sauf peut-être les deux Zambéziens amenés par M. Coillard, à l'évangélisation. Il y a parmi eux plusieurs Bapélis et deux Borolongs rattachés à la mission berlinoise. La plupart sont mariés et ont laissé momentanément femme et enfants pour se préparer à la carrière d'évangélistes.

L'enseignement biblique est donné, dans cette école, par M. Mabille ; un maître indigène, muni du brevet, le petit et intelligent Em. Yob, fils de l'original sonneur de Morija, enseigne les branches séculières.

En vue de l'examen, une petite composition sur Jean-Baptiste avait été préparée. On interroge ensuite les élèves sur la géographie de la Palestine, puis sur la géographie générale ; on leur adresse quelques questions sur l'histoire sainte de l'Ancien Testament, et enfin M. Mabille répète avec eux une partie de l'évangile de Luc, expliquée durant les trois mois passés.

On peut se rappeler, en effet, que les écoles de Morija n'ont été rouvertes que le 4 juillet dernier, après une clôture de vingt et un mois durant la guerre. Cette réouverture, à la fin d'une année scolaire, n'a été qu'un essai pour voir si le pays est revenu à un état suffisamment tranquille. Le résultat a été satisfaisant, grâce à Dieu. Mais il est naturel que l'enseignement donné pendant ce trimestre ait été, en ma-

jeure partie, une récapitulation. Les examens ont été comme un diagnostic : on sait maintenant où il faudra, après la rentrée, renouer le fil brisé par la guerre. Cette rentrée aura-t-elle lieu? Ou bien la guerre aura-t-elle recommencé? Le pays sera-t-il peut-être abandonné par le gouvernement colonial? — Dieu le sait. Il s'agit, pour nous, de travailler comme si rien ne devait nous troubler. Est-ce que les Eglises, les familles, les chrétiens, les lecteurs du *Journal des Missions* prient pour nous?

A l'école biblique se rattache le premier essai d'une *classe théologique*. Elle compte quatre élèves, tous quatre pères de famille, âgés de vingt-trois à trente et un ans, et enseignant à Morija, l'un à l'école primaire, l'autre, E. Yob, à l'école biblique, les deux derniers à l'école normale. L'instruction donnée par M. Mabille et par moi comprend l'algèbre et la géométrie, comme gymnastique intellectuelle; l'histoire générale d'après un manuel anglais, les origines de l'histoire d'Israël et la vie de Paul, jointe à une explication sommaire de ses épîtres. Les leçons ont lieu le matin avant sept heures et le soir, parce que nos élèves travaillent avec leurs élèves pendant la matinée et jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Le lendemain, 10 octobre, les examens eurent lieu à l'*école normale*.

Il nous faut redescendre de la colline basaltique où est l'école biblique, traverser un ravin impraticable un jour d'orage, puis gravir, par une pente douce, une nouvelle éminence. La distance est d'environ un kilomètre. Là se dressent les bâtiments de l'école, comprenant le logement du directeur, M. Casalis, le tout en briques rouges, un atelier de charronnage et les deux petites maisons des familles Dyke père et fils. Derrière l'école on aperçoit les maisonnettes des instituteurs et de quelques hommes et femmes de service.

Le docteur était venu la veille de Maboulela, où la maladie de Paul Kck le retient depuis quatre mois.

Toute la charge de l'école a donc pesé pendant ce trimestre sur M. Henry Dyke.

Nous entrons dans la salle du milieu. Les 36 garçons se lèvent en entonnant un chœur à quatre voix. C'est M. Mabille qui, en dehors de ses nombreuses occupations, donne les leçons de chant aux deux écoles. Les voix des Bassoutos ne sont pas remarquables en général. Celles des filles et des femmes sont criardes et désagréables, par un emploi excessif de la voix de tête. La voix des hommes ne manque pas de qualités sonores, mais à l'école il y a trop peu de voix pleinement développées, l'âge des élèves variant entre 12 et 20 ans environ. Par contre, la justesse de l'exécution de quelques chœurs assez difficiles, comme ton et comme rythme, a frappé tous les auditeurs.

Les 36 élèves sont divisés en quatre classes : la première correspond à peu près à la division inférieure de l'école normale d'avant la guerre. Les deux suivantes sont à peu près au niveau de l'ancienne école préparatoire. La quatrième classe est une innovation : c'est une école primaire extraordinaire, formée par neuf fils de chefs, parmi lesquels se trouve Letsié, le fils aîné de Lérotholi, l'héritier présomptif — et fort incertain dans les circonstances présentes — de son grand-père Letsié, le chef principal de tous les Bassoutos. Ces neuf garçons sont tous païens, et sont arrivés à l'école, sauf le petit Letsié, sans autre vêtement ni bagage qu'un étroit pagne triangulaire passé entre les jambes et rattaché à la courroie de la ceinture, plus une couverture de laine. Mademoiselle M. Cochet, la « mère » des élèves, leur a fabriqué de longues blouses uniformes, d'un tissu violacé, — le seul qu'on eût sous la main. Ce costume fait de nos neuf sauvages l'élément pittoresque de l'école. Ils étaient là sur leur banc de côté comme des enfants de chœur.

L'examen a duré jusqu'à quatre heures de l'après-midi, avec deux heures de repos pour le dîner. On interrompait les travaux par le chant d'un chœur ou d'un cantique. On a

successivement interrogé sur la lecture, l'analyse, le calcul chiffré et le calcul mental, la géographie, la traduction et la grammaire anglaise; enfin nous avons entendu épeler les neuf violets. Sur une table étaient exposées les diverses compositions de fin d'année. On a remarqué quelques écritures courantes magnifiques, quelques bonnes analyses et des comptes maîtrement alignés. Tout cependant n'est pas louable. La méthode anglaise imposée par le programme et les secours du gouvernement n'est rien moins que bonne à beaucoup d'égards. Mais ce n'est pas ici le lieu de la critiquer.

A voir les bulletins, l'application des élèves a été satisfaisante. Dans chacune des trois premières classes un seul élève est resté au-dessous de la moitié du maximum des notes. Les premiers dans ces trois mêmes classes ont obtenu l'un 366 points sur 410, l'autre 557 sur 615, le troisième 301 sur 375. La moitié des élèves est arrivée à plus des deux tiers du maximum.

La séance de l'après-midi a été honorée par la présence des dames de Morija. Quelques élèves ont récité des morceaux choisis. Enfin un discours de M. Casalis, un chant et des récitations ont terminé ce trimestre d'essai.

Il est des personnes qui se demandent si l'école normale de Morija est utile au point de vue de notre mission. Elle est nécessaire.

Depuis la Réformation et la Renaissance, l'Évangile et l'instruction sont indissolublement unis; ils le restent infailliblement dans chaque nation jusqu'à un développement social fort avancé. C'est un fait assez remarquable que Luther ait publié le premier abécédaire moderne : il contenait l'alphabet, l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres et quelques prières. Il est, du reste, inévitable que le premier missionnaire d'une tribu barbare soit aussi son premier maître d'école, bien que ce soit là une différence caractéristique entre la mission apostolique et la mission moderne.

En outre, nous ne travaillons pas pour le présent seulement. Il faut penser à l'avenir. L'Église du Lessouto doit arriver à recruter dans son sein ses évangélistes, ses pasteurs et ses missionnaires. Cela ne se fera normalement que lorsque le triage pour le service de l'Église pourra s'opérer sur une masse de jeunes gens dont le niveau intellectuel dépasse sensiblement celui de nos écoles primaires. Là encore on trouve une analogie avec l'époque de la Réforme. Luther, en répondant à l'objection triviale : Ne suffit-il pas que mon fils sache lire et écrire? dit : « Compte toi-même combien nous avons besoin de pasteurs, de prédicateurs et de maîtres d'école ; rien qu'en Saxe il en faudrait quelque 4,000. Et je parie que dans la moitié de l'empire on trouverait actuellement (en 1530) à peine 4,000 écoliers ! Donc il faut que nous ayons des écoles supérieures et que tu y envoies tes fils... »

Enfin tout le monde sait quel puissant levier est l'école pour agir sur un peuple. Ce levier est dans nos mains. « Il est trop lourd pour nous, dit-on : que d'autres nous en déchargent. » — Ils le feront ; ils ne demandent pas mieux. Ces autres sont les catholiques, et les ritualistes, non moins opposés à l'Évangile que nous prêchons depuis cinquante ans au Lessouto.

C'est le cas de dire un mot des frais occasionnés par les écoles supérieures de Morija.

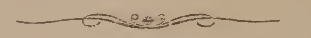
Jusqu'à ce jour, elles n'ont rien coûté aux Églises de France. Des amis de Genève se sont chargés des frais de l'école biblique, et c'est uniquement avec les allocations accordées par le gouvernement colonial que l'on a fait fonctionner, à force d'économies, les écoles normale et préparatoire, présentement réunies en une seule école. C'est le gouvernement colonial encore qui fait les frais de toutes nos écoles de stations et d'annexes, y compris le salaire des maîtres d'école. Ainsi, durant le dernier trimestre avant la guerre, de juillet à septembre 1880, la somme totale reçue

du secrétaire de l'instruction publique du Cap s'est élevée à £ 837. 5 — soit 20,931 fr. 25, pour *un* trimestre ; les comptes de l'institution de Morija rentraient dans cette somme pour 7,201 fr. 25.

Pour le trimestre écoulé l'allocation pour l'école normale s'est montée à 3,468 fr. 75, comprenant, outre une somme proportionnelle au nombre des élèves, le traitement de M. Henry Dyke et des deux maîtres indigènes. Chaque élève, sauf les fils d'évangélistes en fonctions, paie d'ailleurs 50 fr. d'éclairage par an.

Je termine par une question. Il pourrait arriver que la prochaine session du Parlement de la colonie abandonnât le Lessouto, lui rendît son indépendance complète : du même jour, toutes nos écoles primaires, tous nos instituteurs, ainsi que nos écoles supérieures, ne recevraient plus un *penny* d'allocation. Cela est évident. Que deviendraient nos écoles ? C'est à vous de répondre, amis des missions, lecteurs du *Journal des Missions*.

F. HERMANN KRUGER.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

L'INSTITUTION DE LOVEDALE

par M. F. H. Kruger.

(Fin.)

C'est là une des spécialités de Lovedale. Le noir et le blanc sont assis sur les mêmes bancs à l'école ; j'ai vu des blancs plus près de la queue que de la tête de leur classe composée en grande majorité d'indigènes. Les dortoirs sont complètement séparés ; dans le réfectoire aussi, les Européens occu-

pent une table à part ; car on a eu le bon sens de ne pas obliger les Cafres à prendre du rosbif, du thé et des sandwichs ; ils s'en tiennent presque tous à leurs mets nationaux, le lait et le maïs. Mais, pour tout le reste, instruction, exercice, jeux et divertissements, les deux races sont mises sur un pied de parfaite égalité.

Les résultats d'une pareille méthode sont intéressants. Pour en juger, il importe de remarquer le grand avantage des Européens ou Eurafricains, comme il faudrait les appeler : toutes les leçons se donnent en anglais, et la plupart des indigènes n'en savent que fort peu en entrant dans l'établissement ; puis, il faut noter le développement intellectuel acquis par l'enfant blanc au sein de sa famille, tandis que le Cafre n'apporte le plus souvent à Lovedale qu'un mélange de superstition et d'ignorance dont la surface, à peine, a été entamée dans les écoles de stations. C'est un sujet de plainte constant dans les rapports, que les élèves arrivent à Lovedale trop peu dégrossis, et enrayent la marche des classes inférieures. Malgré cela, les classements semestriels ne constatent aucune supériorité de race ; les professeurs remarquent, chez les Cafres, plus de mémoire et moins d'habitude du raisonnement abstrait ; l'égalité s'établit par compensation.

On a posé comme un axiome que la capacité de développement du nègre est supérieure à celle du singe, mais limitée ; que son intelligence se pétrifie après avoir atteint un certain degré d'épanouissement. Les faits démentent cette assertion. Il suffit de rappeler le nom de Tijo Soga, de citer le pasteur cafre P. Mzimba, ou le bras droit du Dr Stewart, John K. Bokwé ; ces deux derniers ont reçu toute leur éducation à Lovedale ; et l'on pourrait ajouter bien d'autres exemples. Qu'on ne dise pas : Ce sont des exceptions ! Prenez une vingtaine d'écoles communales en France ; combien en sort-il de médecins, d'ingénieurs, de littérateurs ? Comptez les fruits secs de nos lycées ! Puis, comparez les deux milieux, et vous accorderez que, lorsque l'infériorité du Cafre

au point de départ n'existera plus, — ce qui arrivera tôt ou tard, — la différence du développement intellectuel des deux races sera peu de chose.

L'activité de Lovedale comprend trois branches : le collège des garçons, l'école industrielle et le pensionnat des jeunes filles. Le collège des garçons se divise en deux sections, celle de l'école élémentaire (*School department*) et la section supérieure (*College department*), composée d'une école normale et d'une école théologique. Chacune des trois écoles est divisée en trois classes. Un élève sortant d'une bonne école primaire mettrait donc neuf ou dix ans à parcourir toutes les classes de Lovedale. Mais il est évident que chaque promotion opère un triage; les élèves (ou étudiants, comme on aime à les appeler) qui suivent les leçons de théologie ne paraissent pas avoir jamais été plus nombreux que sept. En quittant Lovedale ils deviennent évangélistes ou pasteurs. L'école normale prépare à l'examen pour le brevet d'instituteur (*government teacher's examination*). Depuis 1874, 102 élèves de Lovedale, dont quelques jeunes filles, ont obtenu ce certificat, 26 d'entre eux avec mention spéciale et honorable. Mais, bien des jeunes gens traversent l'école normale sans viser au brevet, uniquement pour s'instruire ; par contre, ceux qui veulent entrer en théologie sont tenus de prendre le brevet. Enfin, la majorité des élèves se contente des trois classes de l'école élémentaire.

Le programme des études est brillant, trop peut-être, sauf en théologie. Dans les trois classes élémentaires on lit de l'anglais dans des recueils gradués de morceaux choisis (*Royal readers nos IV, V et VI*) ; on y joint des dictées, des analyses grammaticales et des compositions. Il n'est pas question d'exercices de récitation. En géographie, celle des îles Britanniques est prédominante. En arithmétique, on commence par les quatre règles et on pousse jusqu'à l'intérêt simple, les fractions et le système décimal. Chaque jour-

née est commencée par une lecture dans un livre choisi ou dans la Bible. Cela paraît remplacer l'Histoire sainte.

Dans l'école normale on s'occupe de littérature anglaise; on lit un résumé anglais d'histoire générale et on étudie l'histoire d'Angleterre; pendant le dernier semestre de 1881, par exemple, on a traversé la période des origines jusqu'en 1485. Je remarque, avec plaisir, qu'à côté de cela le Résumé d'histoire de l'Afrique du Sud, par Theal (1re éd. en 1874), a été lu et expliqué. Les années précédentes ne mentionnent rien de semblable, sauf durant le séjour bien court de M. Theal à Lovedale. On répète l'arithmétique; on y ajoute l'algèbre jusqu'aux équations du premier degré, la géométrie plane et des éléments de physique et de chimie. En philosophie, on suit le manuel de D. Stewart (*Outlines of moral philosophy*); quelquefois on aborde les œuvres de Reid et un traité d'économie politique. Ceux qui se préparent à prendre le brevet reçoivent des leçons de pédagogie. Une classe spéciale de latin est arrivée à traduire le quatrième livre des *Commentaires de César*; l'étude du grec a été recommencée en 1881. Actuellement, quatre élèves de la classe supérieure se préparent à passer, en 1883, un examen correspondant presque à notre baccalauréat (*University matriculation*).

La classe théologique a lu, pendant l'année 1881, le deuxième volume de la Théologie systématique de Hodge, que les élèves ont résumé, en même temps que l'Histoire de l'Eglise de Mosheim. Enfin, on a fait des sommaires de la plupart des livres de l'Ancien Testament, précédés de courtes introductions.

Il serait aisé de critiquer plusieurs paragraphes de ce programme; mais toutes les objections se heurtent contre le programme des examens du gouvernement. De là l'importance donnée à l'histoire et à la géographie d'Angleterre, et, au détriment de l'enseignement, l'usage exclusif de la langue anglaise. De tous les professeurs de Lovedale, un seul,

né dans le pays, sait le cafre. En théologie, où l'on a les coudées plus franches, un manuel de théologie biblique et un résumé substantiel de l'histoire des dogmes remplaceraient avantageusement la scolastique de Hodge.

Cela nous amène à parler de la position ecclésiastique de Lovedale. C'est une œuvre de l'Eglise libre d'Ecosse; mais tout esprit sectaire en est soigneusement écarté. On ose y être catholique dans le vrai sens du mot; on ose y dire tout haut que les dénominations nombreuses, dont quelques-unes ont leur raison d'être historique en Europe, n'ont aucun sens en Afrique; que c'est un crime de les inoculer à une Eglise nouvelle née dans un milieu si différent du nôtre, et qui doit se développer sous la direction de l'Esprit de Dieu, et non dans les catégories usées de notre passé européen. Aussi ne faudrait-il pas s'étonner de voir de futurs missionnaires de la Société de Londres recevoir même leur éducation théologique à Lovedale. De même que l'on voit, parmi les élèves de Lovedale, des Cafres, des Fingous, des Hottentots, des Zoulous, des Bechouanas, des Bassoutos, des nègres de la région des lacs, des Anglais, des Hollandais, et même un Allemand, futur pasteur baptiste, on y rencontre des ouailles de presque toutes les sociétés missionnaires qui travaillent au Sud de l'Afrique. D'après des chiffres que l'un des professeurs nous a fournis, c'est à peine si un quart des élèves du premier semestre de 1881 se rattachaient à l'Eglise libre d'Ecosse, un cinquième à la Société de Londres et un septième à l'Eglise wesleyenne. Ces trois dénominations comprenaient les trois cinquièmes des élèves. Les deux autres cinquièmes se rattachaient aux missions américaines de Natal, à l'Eglise presbytérienne-unie, à l'Eglise d'Ecosse et à l'Eglise anglicane.

Cet article est trop long déjà. Autrement il faudrait passer rapidement à travers les différentes salles de classes,

puis retrouver les jeunes gens dans le grand réfectoire, les voir travailler au jardin pendant une partie de l'après-midi, nous mêler à leurs jeux durant la récréation. Nous devrions jeter un regard dans les divers ateliers, visiter l'institution des jeunes filles, si proprement tenue par madame Muirhead et sa fille. Enfin nous pourrions employer la soirée à faire une promenade à cheval sur Sandili's Kop ou telle autre montagne des environs. Réservons-nous pour une autre visite à Lovedale, et terminons par quelques mots du Dr Stewart, tirés de son rapport déjà cité :

« Quel sera l'avenir de Lovedale ? On n'en a jamais parlé ; je vous dirai ici l'ambition que j'ai pour notre institution. C'est que Lovedale ou telle autre institution semblable devienne un jour une université africaine, centre scientifique en même temps que missionnaire et chrétien. »

Notre génération ne verra pas sans doute ce résultat. Mais, à l'extrémité du continent ténébreux, dans le présent sombre et gros d'orages, il fait bon rencontrer un chrétien qui ne craint pas l'instruction supérieure largement répandue, un missionnaire qui voit les choses de haut, un homme qui espère. Puisse la « perle des missions de l'Eglise libre d'Ecosse au Sud de l'Afrique » rester encore longtemps entre les mains de son directeur actuel ; — et puisse cet aperçu rappeler aux lecteurs la demande de M. Moir : Priez pour Lovedale !

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DES MISSIONS AU XVIIe SIÈCLE

Nous trouvons, dans un article important de M. Warneck, publié dans l'Encyclopédie de Herzog (1), une page qui sans doute intéressera nos lecteurs. C'est un appel éloquent

(1) *Esquisse d'une histoire des Missions protestantes.* L'article a aussi paru à part chez Hinrichs, à Leipzig.

d'un laïque du dix-septième siècle, le baron autrichien Justinien de Welz, en faveur de l'œuvre des missions. On peut voir par là contre quelles difficultés cette cause a eu à lutter avant de triompher définitivement dans l'Eglise protestante. Il est actuellement impossible de comprendre l'opposition que les missions ont suscitée, surtout au dix-septième siècle, chez les hommes les plus pieux et les esprits les plus ouverts. Encore à la fin du siècle passé, leur cause était si peu gagnée qu'un synode de l'Eglise établie d'Ecosse pouvait taxer toute pensée pareille de folie et d'extravagance. Il faut se reporter à ce temps-là, et ne pas oublier cette situation, pour comprendre toute la portée des lignes qui vont suivre. Cet appel et d'autres semblables assurent au baron de Welz une place d'honneur parmi les précurseurs de la mission évangélique.

« Je vous cite devant le tribunal de Jésus-Christ qui juge avec justice et ne demandera pas si vous êtes de très révérends prédicateurs de cour, de très honorés et respectables surintendants, de savantissimes professeurs ; devant ce sévère tribunal, il vous faut répondre aux questions suivantes que je pose à votre conscience. Je vous demande qui vous a donné le droit d'expliquer faussement l'ordre de Jésus-Christ (Matth. 28, 19) ? Je vous demande si vous avez le droit de supprimer le ministère apostolique, que Christ lui-même a institué, et sans lequel le corps de Christ est incomplet (1 Cor. 12. Eph. 4) ? Je vous demande d'après Matth. 5 pourquoi vous ne vous montrez pas les lumières du monde et ne faites pas briller votre lumière devant les hommes, afin que les Turcs et les païens voient vos bonnes œuvres ? pourquoi vous ne faites pas en sorte que de jeunes étudiants puissent devenir des lumières pour le monde? Je vous demande d'après 1 Pierre 2, 12, si vous avez suivi les ordres de Pierre et poussé d'autres jeunes gens à les suivre pour vivre au milieu des païens d'une manière digne de Jésus-Christ, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et rendent gloire

à Dieu? Je vous demande, d'après 2 Thess. 1, 8, si vous avez pris soin que la parole de Dieu ait été prêchée ailleurs qu'en Allemagne, en Suède ou en Danemark, pendant que Paul loue si fortement les Thessaloniciens de ce que leur foi a été répandue en tous lieux? Je vous demande si vous êtes prêts à accepter la responsabilité que vous avez assumée en n'examinant pas avec vos princes, en vos Eglises, de quelle manière l'Evangile peut être prêché aux incrédules, comme l'Eglise primitive l'a fait? Je vous demande à vous, pasteurs, si vous n'agissez pas contre votre conscience lorsque vous priez dans le culte public pour l'extension du règne de Dieu parmi tous les peuples, et que cependant vous ne faites rien pour qu'il en soit ainsi? Dites-moi, savants professeurs, si les papistes vous font tort en vous accusant de ne pas pratiquer les œuvres de la charité chrétienne, parce que vous ne cherchez pas à convertir les païens ? Dites, devant le jugement impartial de Dieu, s'il est bien de dire d'une entreprise qu'elle n'est pas praticable, alors qu'on ne l'a tentée d'aucune manière? Pourquoi persuadez-vous aux princes et aux autorités que la conversion des païens est actuellement impossible, vous qui ne l'avez cependant tentée en aucun pays, ni laissé personne le faire? Dites, hypocrites, où trouvez-vous donc dans la Bible le mot « impraticable » ? Est-ce que les disciples et les apôtres ont répondu à Jésus, quand il les envoyait : Maître, cette œuvre est maintenant impraticable? Est-ce que les disciples ne devaient pas annoncer l'Evangile même à ceux qui refusaient de les accueillir? Oh ! quel monde renversé ! Malheur à vous, pasteurs, qui agissez contre la parole de Dieu et votre propre conscience Malheur à vous, qui ne voulez pas aider à l'extension du royaume de Dieu dans le monde entier ! Je ne veux pas vous condamner, mais seulement vous avertir sérieusement de faire à l'avenir pour l'œuvre de la conversion des peuples païens bien plus que vous n'avez fait jusqu'ici... »

LE 21 AOUT 1732

SOUVENIR DU JUBILÉ MORAVE

Nos lecteurs se rappellent le récit qu'a fait de la fête de Montmirail le délégué qui avait été chargé d'y représenter notre Société. Nous empruntons au rapport présenté par M. le pasteur Reichel, sur les origines des Missions de l'Eglise des Frères, les passages suivants, qui retracent une des plus belles pages de l'histoire des missions modernes.

Ce rapport forme la seconde partie d'une brochure publiée à Peseux, au bureau du *Journal de l'Unité des Frères*, et intitulée : *Souvenir du Jubilé missionnaire de l'Eglise des Frères, célébré à Montmirail, le* 21 *août* 1882. On peut se la procurer par l'intermédiaire de nos libraires protestants. Nous en recommandons vivement la lecture. En même temps, nous avertissons ceux d'entre nos amis que ce coup d'œil sur l'origine des Missions moraves aurait intéressés, que notre *Petit Messager* publie en ce moment, sous le titre *Cent cinquante années de la vie d'une Eglise missionnaire*, un aperçu du développement de cette mission.

I

C'était un jeudi, le 21 août 1732. Les rues de Herrnhout, qui n'avait alors que dix ans d'existence, étaient encore plongées dans l'obscurité et le silence; il n'était que trois heures du matin. Devant une maison cependant (celle qui servait de pied-à-terre au comte de Zinzendorf), un équipage était prêt à partir. La porte s'ouvre, trois hommes sortent et prennent place dans la voiture. Celle-ci s'ébranle et disparaît bientôt dans la forêt qui alors entourait Herrnhout de toutes parts. Qui étaient ces hommes? Quel était ce voyage mystérieux et ressemblant presque à une fuite? Pour tout dire

en un mot, nous avons surpris la première expédition missionnaire des Frères quittant Herrnhout à destination de l'île lointaine de Saint-Thomas. Et encore, de ces trois hommes, il n'y en avait qu'un qui partît alors comme premier missionnaire, un seul. Petits commencements, il n'y a pas à en douter. — Mais nommons nos voyageurs : l'un, vous l'avez deviné, c'était le propriétaire de la maison et de la voiture, le comte de Zinzendorf, qui, comme représentant de l'Eglise de Herrnhout et promoteur humain de l'œuvre, allait à quelques lieues de là prendre congé de ses humbles et courageux compagnons. Le second, Morave de naissance, était *David Nitschmann*, le charpentier. Quittant sa femme et ses trois enfants, comme il l'avait déjà fait plus d'une fois pour le service de l'Eglise, il devait pousser jusqu'à Saint-Thomas, mais en revenir le plus tôt possible, pour apporter à ses frères des nouvelles précises et authentiques du commencement des travaux. Le troisième enfin, — le missionnaire, — qui, comme son compagnon de route, n'a pas quitté son costume ordinaire d'ouvrier, c'est un jeune homme de vingt-six ans, encore célibataire, le potier *Léonhard Dober*, originaire du midi de l'Allemagne (1).

C'est donc lui qui ira, au nom de la jeune Eglise de Herrnhout, porter la bonne nouvelle aux esclaves nègres des Antilles danoises. Il a entendu l'appel du Seigneur, et immédiatement il s'est offert à quitter parents, frères, patrie, à

(1) Léonhard Dober, né le 7 mars 1706, à Muenchsroth en Franconie, et élevé par des parents pieux dans la crainte de Dieu, avait été souvent en contact avec les âmes réveillées de sa contrée natale. A l'âge de dix-sept ans, la grâce de Dieu lui avait fait pour la première fois une impression particulière, et, en 1725, il avait suivi son frère Martin à Herrnhout, où sa foi s'affermit de plus en plus. Il dit lui-même, en parlant de cette époque de sa vie : « C'est alors que le Sauveur s'est manifesté à moi tout d'un coup, d'une manière surprenante. » Puis il avait encore passé quelque temps à la maison, travaillant comme potier avec son père, pour revenir enfin, en 1730, se fixer définitivement à Herrnhout avec ses parents.

exposer sa santé et sa vie, à se faire esclave s'il le faut, pour rendre témoignage à la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient, qu'ils soient juifs ou gentils.

Or, il y a cent cinquante ans, un voyage au delà de l'Océan était bien autre chose qu'à présent. Quant au pays vers lequel ils se dirigeaient, nos frères n'en avaient que des notions très vagues et confuses. Et que dire de leur équipement? A peu de chose près, c'est celui que Jésus prescrivait aux douze et aux soixante-dix (Matth. X et Luc X). S'ils avaient chacun un bâton et un sac, c'était à peu près tout; et, en fait de numéraire, leur bourse ne contenait que deux ducats, cadeau d'adieu du comte, et environ six thalers, c'est-à-dire une vingtaine de francs, argent gagné à la sueur de leur front.

Ils partaient ainsi avec la sainte simplicité du disciple qui est sûr de l'ordre de son Maître et ne se met pas en peine du chemin que Celui qui l'envoie saura bien lui tracer. Et, sur eux, reposait la bénédiction d'une Eglise brûlant du feu sacré du premier amour, mais qui, pourtant (telle était la sobriété spirituelle de nos pères en la foi), avait mis une année entière à se persuader que c'était bien le Seigneur qui disait : *Je le veux*.

Le 18 août, pendant la réunion habituelle de chant, l'Eglise de Herrnhout avait pris congé de ses messagers; puis le comte leur avait accordé deux jours pour leurs adieux de famille, et le 20 au soir il avait fait appeler Dober pour attendre avec lui le départ en conversations intimes et en prières. Veillée suprême et solennelle! Ce n'étaient pas des instructions détaillées et précises que Zinzendorf donnait à son jeune frère; c'est à peine s'il l'aurait pu, l'eût-il voulu; mais il lui donnait avec d'autant plus d'énergie et d'insistance cette seule et magistrale recommandation : *Partout et en tout, laisse-toi diriger par l'Esprit de Christ!* Puis David Nitschmann vint les rejoindre, et ils partirent comme nous l'avons dit.

De bon matin on arriva à Bautzen; à quelque distance de la ville, la voiture s'arrêta. Les voyageurs mirent pied à terre, et là, au bord de la route, ils tombèrent à genoux : le comte pria avec et pour ses frères, imposa les mains à Dober et le bénit au nom du Seigneur.

Quelques minutes plus tard, il reprenait le chemin de Herrnhout, tandis que nos deux missionnaires, le Morave et l'Allemand, représentants des deux nationalités que Dieu avait réunies à Herrnhout, continuaient leur route à pied, allant, au nom du Seigneur, au-devant de l'inconnu. On pourrait dire qu'ils couraient, car Dober était un marcheur infatigable : il fournissait facilement des journées de quinze lieues. — Adieu, braves disciples du Seigneur! Vous êtes de la race des pêcheurs du lac de Génézareth, de simples artisans, ignorants selon le monde, mais instruits selon le Seigneur et fondés dans sa parole éternelle. Il vous fera arriver à bon port et vous assignera votre tâche là où vous brûlez de le servir.

II

Mais qu'en fut-il du voyage de Dober et de Nitschmann et de leurs débuts? Ce pèlerinage est si émouvant et surtout si différent de ce que sont les voyages des missionnaires d'aujourd'hui, que nous ne saurions terminer sans l'avoir au moins esquissé à grands traits.

Nous avons laissé Dober et Nitschmann aux portes de Bautzen. C'est à pied qu'ils continuèrent leur route jusqu'à Hambourg, où ils s'embarquèrent, paraît-il, pour Copenhague. Ils y arrivèrent le 15 septembre; preuve qu'ils ne s'étaient pas épargnés pour franchir les soixante milles géographiques qui séparent Bautzen de Hambourg. En chemin, ils avaient fait visite, çà et là, à quelques amis chrétiens. Mais nulle part ils ne trouvèrent d'encouragements. On ne les comprenait pas, on ne savait que leur représenter les

difficultés, l'impossibilité de leur projet. Ils furent inébranlables. Un rayon de soleil cependant, un seul, éclaira un instant leur route sombre et solitaire. Ce fut à Wernigerode, chez la comtesse de Stolberg, chrétienne fidèle et amie sincère des Frères. Elle leur parla amicalement, s'informa de tout avec une sympathie affectueuse, et leur dit au départ : « Allez donc, et quand même ils vous tueraient, sachez que Jésus est mort pour vous! »

Mais l'épreuve de leur foi et de leur constance ne fit qu'augmenter pendant les premiers temps de leur séjour à Copenhague. Ce ne fut certes pas à bras ouverts qu'on les reçut. A la cour, on semblait très étonné que les Frères de Herrnhout pensassent sérieusement à une Mission à Saint-Thomas; même les meilleurs amis du comte leur conseillaient de retourner à Herrnhout. Les directeurs de la Compagnie des Indes refusèrent catégoriquement de leur accorder un passage sur leurs vaisseaux. Antoine, enfin, le nègre qui, à Herrnhout, avait plaidé avec tant de feu la cause de ses compatriotes, leur fit un accueil glacial. C'est à grand'peine qu'ils obtinrent de lui une lettre pour sa sœur.

Le Seigneur toutefois soutenait ses serviteurs; par sa grâce, il affermit leur cœur de telle sorte qu'ils purent résister dans ces mauvais jours, et quand ils lui demandaient une parole d'encouragement, il leur faisait trouver des passages comme celui-ci : *Il l'a dit, et ne le fera-t-il point? Il a parlé, et ne ratifiera-t-il point sa parole?*

Aussi, lorsque le comte de Pless leur demanda : « Mais comment voulez-vous vous en tirer à Saint-Thomas? » Nitschmann répondit : « Nous travaillerons comme esclaves avec les nègres! » — « C'est impossible, on ne vous le permettra jamais! » — « Eh bien, je trouverai de l'ouvrage comme charpentier. » — « Très bien; mais l'autre, le potier? » — « C'est moi qui l'entretiendrai. » — « S'il en est ainsi », répliqua M. de Pless, « vous irez ensemble jusqu'au bout du monde. »

Cette fermeté virile et cette simplicité enfantine furent enfin récompensées encore à Copenhague. Peu à peu, on commença à leur montrer plus de bon vouloir, et tout finit par s'arranger plus vite et mieux qu'ils n'avaient jamais osé l'espérer. On trouva un bâtiment hollandais qui allait faire voile pour Saint-Thomas; on octroya à Nitschmann, qui n'en voulait pas, 300 francs d'argent de voyage; la princesse Charlotte-Amélie elle-même les reçut et leur fit cadeau d'une Bible hollandaise, ainsi que d'une seconde bourse pour les besoins du voyage; enfin, un conseiller d'Etat danois leur adressa encore cette belle parole d'adieu : « Partez donc au nom du Seigneur! Notre Sauveur a choisi des pêcheurs pour prêcher l'Evangile, et lui-même était charpentier et fils d'un charpentier! »

Le 8 octobre, le vaisseau qui portait nos premiers missionnaires sortit du port de Copenhague. La traversée dura neuf semaines et demie. Elle ne fut pas des plus faciles; cinq fois, il fallut affronter de violentes tempêtes; près de Helsingœr, on risqua d'échouer. Mais ce n'est pas de cela que Dober et Nitschmann souffrirent le plus: c'était de la grossièreté et de l'impiété de l'équipage. Le capitaine lui-même était un athée déclaré. Ils n'eurent, cependant, pas de mauvais traitements à endurer, mais leur cœur souffrait de l'aveuglement spirituel de ces gens. « Ils nous traitent bien », écrivaient-ils eux-mêmes, « mais nous n'en avons aucun plaisir. Notre esprit a soif de communion fraternelle, et ici personne ne connaît le Seigneur. » Ils lisaient assidûment leur Bible hollandaise et apprenaient quelque peu cette langue, qui leur fut d'une grande utilité dans la suite. C'était encore le Seigneur qui les avait dirigés sur un vaisseau hollandais.

Nos missionnaires avaient quitté Herrnhout de nuit. Ce fut de grand jour, à midi, le 13 décembre, qu'après quatre mois de voyage ils arrivèrent dans le port de la belle et verdoyante île de Saint-Thomas. La parole du jour était

(Es. XIII, 4) : « L'Eternel passe en revue l'armée qui va combattre, » et dès le lendemain, qui était un dimanche, la petite armée de deux hommes commença la lutte contre le Prince des ténèbres. Vers le soir de ce jour, nous les voyons dans la plantation de la Compagnie, vis-à-vis d'Abraham et d'Anna, du frère et de la sœur du nègre Antoine (1) : deux teurs pour deux auditeurs. Ils leur lisent la lettre qu'ils avaient apportée et qui se terminait par ce passage (Jean XVII, 3) : « Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi qui es le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé. » « A ces mots », racontent-ils, « notre cœur déborda. Nous leur parlâmes du Dieu vivant, qui s'est révélé en son Fils Jésus-Christ, et du Sauveur, mort pour nous, afin que, par lui, nous trouvions la paix avec Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés. Par la grâce du Seigneur, ils en furent touchés; Anna était très émue. »

Ce fut là le premier sermon des Frères à Saint-Thomas : ils balbutiaient plutôt qu'ils ne parlaient; mais l'Esprit du Seigneur était sur eux, et leur témoignage ne fut pas sans effet.

---

(1) Esclave converti dont ils avaient fait la connaissance en Europe. (*Note des Réd.*)

Le Gérant : Alfred Boegner.

9678 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1882

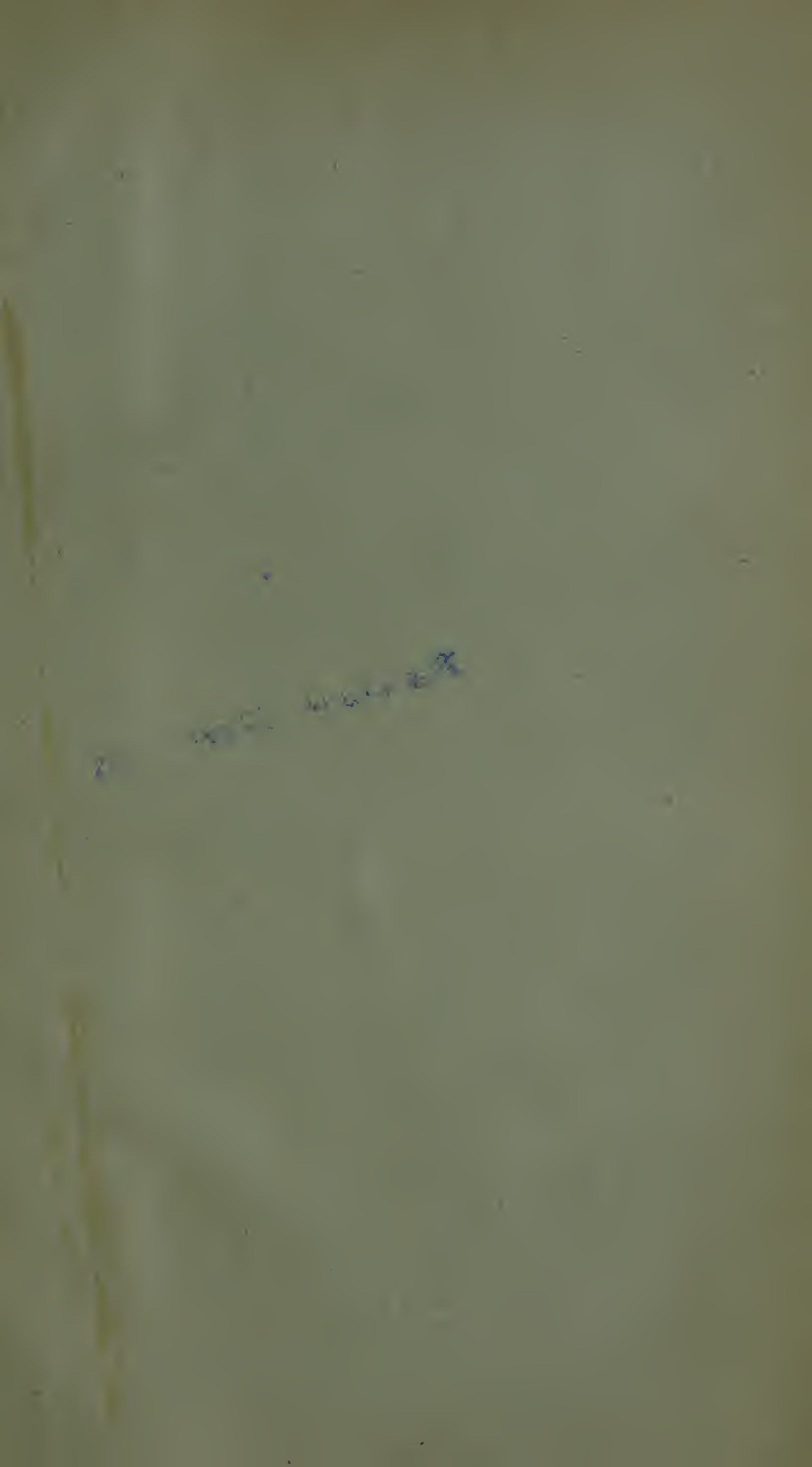
TABLE DES MATIÈRES

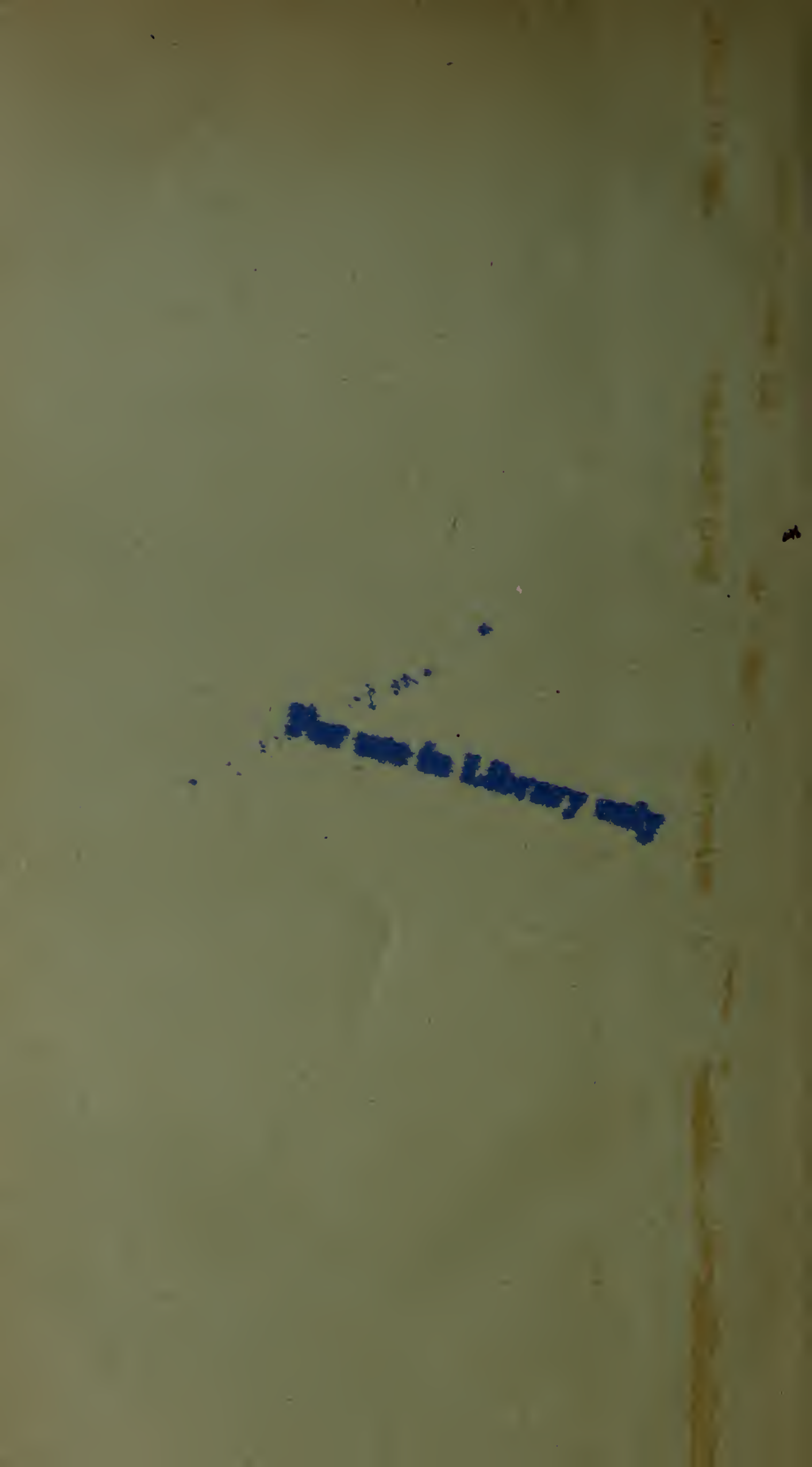
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

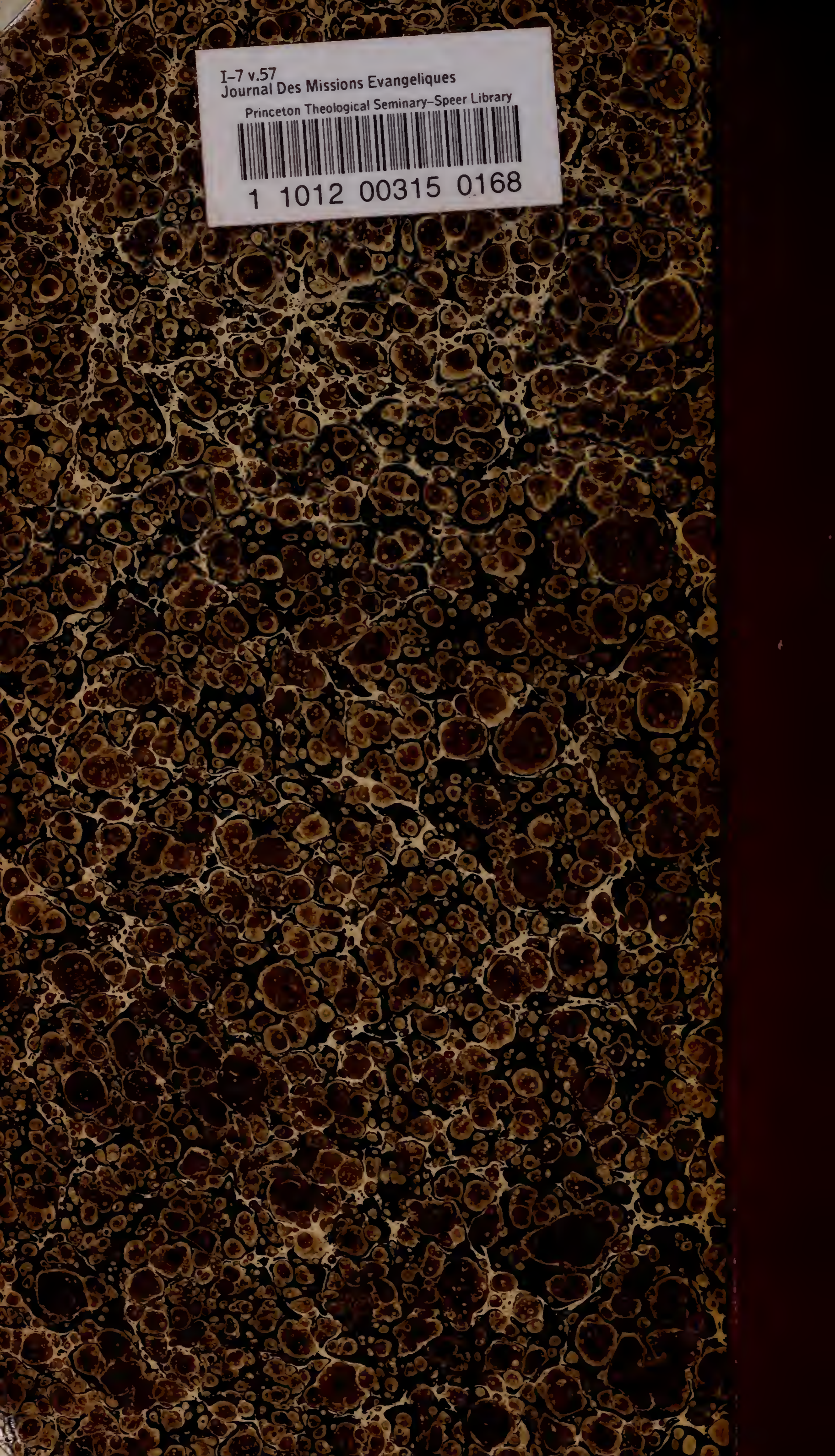
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

VARIÉTÉS

FIN.






I-7 v.57
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0168